This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

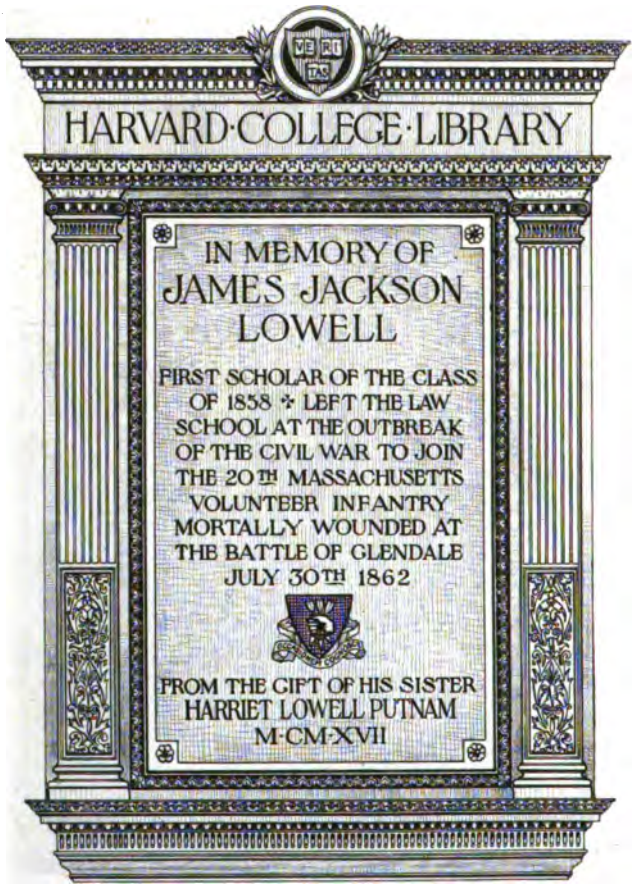
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Fr 1400.514


VE RI TAS
HARVARD·COLLEGE·LIBRARY
IN MEMORY OF
JAMES JACKSON
LOWELL
FIRST SCHOLAR OF THE CLASS
OF 1858 ✣ LEFT THE LAW
SCHOOL AT THE OUTBREAK
OF THE CIVIL WAR TO JOIN
THE 20TH MASSACHUSETTS
VOLUNTEER INFANTRY
MORTALLY WOUNDED AT
THE BATTLE OF GLENDALE
JULY 30TH 1862
FROM THE GIFT OF HIS SISTER
HARRIET LOWELL PUTNAM
M·CM·XVII

L'Ambigu,

OU

VARIÉTÉS LITTÉRAIRES ET POLITIQUES;

RECUEIL PÉRIODIQUE,

Publié trois fois par Mois,

PAR

M. PELTIER.

VOL. XLII.

Maxima res effecta, viri; timor omnis abesto
Quod superest. Hæc sunt spolia, et de rege superbo.....
Nunc iter ad regem vobis murosque latinos.
Arma parate, animis et spe præsumite bellum.

VIRG. *Æn. lib. XI.*

A LONDRES:

IMPRIMÉ POUR SCHULZE ET DEAN,

NO. 13, POLAND-STREET, OXFORD-STREET,

Où on peut s'abonner.

Le Prix de la Souscription est de Cinq Guinées par An.

1813.

Fr 1400,514

Harvard College Library
Mar 4 1924
J J Lowell fun

L

6237
40.311
7-14

L'Ambigu,

OU

VARIÉTÉS LITTÉRAIRES ET POLITIQUES.

No. CCCLXX.—*Le* 10 *Juillet,* 1813.

VICTOIRE DE VITTORIA,

ÉVACUATION DE L'OUEST DE L'ESPAGNE, &c.

. . . . . *Concurritur, horæ*
Momento.... venit.... et Victoria læta.

Nous nous félicitons d'avoir à présenter aux lecteurs de l'Ambigu, au commencement de ce 42e volume, une série des plus brillants exploits britanniques que nous ayons jamais eu la satisfaction d'inscrire dans nos fugitives annales, dans l'intervalle d'un numéro à un autre. La semaine qui vient de s'écouler a été une semaine de gloire, de fête et de bonheur, que nous ne croyons pas avoir encore eu d'égale, et qui ne pourra jamais être surpassée que lorsque nous apprendrons que l'Europe et le monde sont délivrés pour jamais du fléau qui opprime et oppresse tout.

Nous donnons aujourd'hui, dans un seul cahier, toute une campagne de Lord Wellington. Les vents ayant retardé les arrivées du Midi, on a appris, tout à la fois, son départ du Portugal, sa marche, sa victoire, son arrivée au pié des Pyrénées, l'investissement de Pampelune, et la destruction de quatre des six armées que Napoléon avait encore en Portugal. Vimeira, Roleia, le Douro, Talavera, Busaco, Fuente de Onor, Ciudad Rodrigo, Badajoz, Salamanque, nous avaient instruits à tout attendre de

l'Adamastor britannique ; mais la campagne de 1813 a mis le sceau à sa gloire, et la victoire décisive de Vittoria éclipse encore par son importance tous ces hauts faits-d'armes qui immortalisaient déjà les campagnes des Anglais dans la Péninsule.

Si nous avions adopté la coutume des journalistes anglais, qui répetent ordinairement dans un article original le contenu des dépêches officielles qu'ils inserent, nous pourrions grossir prodigieusement ce numéro ; mais que pourrions-nous dire de mieux et de plus que le vainqueur lui-même, que ses officiers-généraux, et que les ministres de Sa Majesté ? Nous renvoyons donc nos lecteurs, pour les détails de cette glorieuse journée,

Aux dépêches officielles du Marquis de Wellington lui-même ;

Aux lettres particulieres des principaux personnages de son quartier-général;

Et aux remercîments publics qui ont été adressés au grand commandant et à l'armée alliée, par les deux chambres du Parlement britannique sur la motion et après les discours du comte *Bathurst*, ministre de la guerre, et de lord *Castlereagh*, ministre des affaires étrangeres.

De quelque côté que l'on porte ses regards, en considérant l'ensemble du plan de cette campagne, il est impossible de ne pas être frappé d'admiration pour le génie qui l'a conçu et préparé en silence, pour les gouvernements qui en ont fourni les moyens sans apparat et sans ostentation, et pour les troupes qui l'ont exécuté avec la rapidité de l'éclair. Il embrassait également le Midi, le Nord et l'Est de la Péninsule. Tout s'est mis en marche au jour fixé, et le succès a dévancé jusqu'à l'espérance de l'auteur du plan lui-même. La marche inattendue de Lord Wellington par le Nord est une conception à lui, une de ces idées meres qui suffisent pour assurer la réussite d'une

campagne et la destruction d'un ennemi. C'est la marché de flanc de Kutusoff qui anéantit à Krasnoi l'armée française Et si l'on peut nous permettre de comparer Buonaparté à Lord Wellington, c'est le passage du St. Bernard et la marche sur Ulm, qui décidèrent également le sort de deux campagnes.

Le trait principal du talent militaire de Lord Wellington est la promptitude et la vigueur qu'il met dans ses opérations. On peut dire de lui ce qu'on disait de César : *Nil actum reputans si quid superesset agendum.* On voit par ses dernieres dépêches, qu'aussitôt après cette célebre bataille de Vittoria, dont il semble que le terrain ait été marqué par la Providence pour donner un nouveau relief à la victoire, Lord Wellington a laissé les Guérillas espagnols et quelques troupes légeres britanniques achever la destruction et l'expulsion des bandes françaises, et qu'il s'est avancé, sans perdre une heure, vers le Nord-Est de l'Espagne, afin de donner la main au général Murray, qu'il avait fait partir d'Alicante pour la Catalogne, et dont les premieres opérations sur ce nouveau théâtre paraissent avoir eu du succès, puisqu'il s'est emparé quelques jours après être débarqué, du fort St. Philippe, sur la pointe de terre, dite le col de Balaguer. Les derniers rapports laissent le grand Lord marchant contre le fort de Jaca, après avoir laissé quelques troupes pour masquer ou attaquer la forteresse de Pampelune. Jaca pris, Suchet qui évacuait Valence à toutes jambes pour se porter en Arragon, se trouvera nécessairement entre quatre armées; celle victorieuse de Lord Wellington qu'il trouvera devant lui le long des Pyrénées et qui lui fermera le retour en France par toutes leurs passes ; celle du duc d'El Parque, du général Elio, et du général Roach qui le suivent immédiatement, et qui déjà fortes de 30,000 hommes en se mettant en marche, se sont grossies journellement sur la route ; celle anglo-

sicilienne du général Murray qui, au moment où nous écrivons, est sous les ordres de l'énergique et ferme général Lord William Bentinck ; et enfin les nombreuses et terribles bandes de la Catalogne sous les ordres des d'Eroles, des Lacy, des Copons, des Saarsfield et de tant d'autres capitaines qui n'ont cessé d'avoir les armes à la main dans les circonstances les plus décourageantes. Il nous semble impossible que Suchet et Harispe, quand bien même ils pourraient être joints par les garnisons de Barcelone et la division de Decaen, puissent échapper au sort qui les menace. Nous ne doutons pas que nous n'ayons le bonheur d'informer nos lecteurs dans notre prochain cahier, de la destruction définitive de ces dernieres bandes de scélérats couverts de crimes qui font frémir la nature humaine. Nous regardons même comme un événement probable, que cet acte solennel de la vengeance divine s'opérera sous les murs de la sainte Sarragosse ; de cette ville si constamment célebre depuis sa fondation, et qui acquérera encore une nouvelle gloire des grandes choses qui vont se passer dans son voisinage.

Le gros des armées françaises battues à Vittoria fuyaient en France par la route de Roncevaux. Que de souvenirs ce nom rappelle ! Que d'espérances il fait naître! Vittoria, Roncevaux, Sarragosse, tous ces noms sont de bon augure. Le jour de la rétribution est donc arrivé. Puisse le bourreau du midi, le héros de la glaciere, le maréchal ci-devant associé du coupe-tête Jourdan, expier d'une maniere signalée tous les crimes qu'il a commis, tout le sang qu'il a fait verser ! Puisse ce féroce Suchet et cette *ribaudaille* d'Italiens qu'il a avec lui et que Brissot appelait la Providence du Midi, avant qu'elle ne lui eût fait couper le col, puissent toutes ces hordes de voleurs d'hommes, de violeurs de femmes, et de violateurs d'églises, recevoir le prix de leurs forfaits ! Puissent les Espagnols justement exaspérés, venger

leurs affronts en leur coupant oreilles, bras, jambes, et tout ce qu'ils ont de *coupable*!

Le sujet des bravades de Buonaparté était que dans aucune de ses guerres on n'avait pris d'artillerie à l'armée française. Les 1500 pieces qu'il laissa derriere lui en Russie, il avait un prétexte dans la rigueur prématurée de la saison pour pallier la honte de leur perte. Que dira-t-il des 151 pieces que Jourdan et Joseph ont ici été obligés d'abandonner au vainqueur, et qui vont avant peu orner la tour de Londres? Sera-ce la chaleur excessive du soleil du Midi au 21 Juin qui les aura fait disparaître? 151 canons, 415 caissons de munitions; *Hæc sunt spolia et de rege superbo*!

Quel changement pourtant que celui qui vient de s'opérer en Espagne! Quel entracte pendant les 46 jours de repos qu'on s'est donnés en Allemagne! Quelle diversion Lord Wellington fait en ce moment pour la cause commune! Nous pouvons résumer en peu de mots ces étonnantes et glorieuses circonstances. Les Français qui étaient, il y a un mois, en Espagne, et qui s'y croyaient si solidement établis à Madrid, Valence, Tarragone, Salamanque, Burgos, Valladolid, etc. fuyant aujourd'hui dans le plus affreux désordre de toutes les parties de la Péninsule, et tâchant de regagner leur pays et par monts et par vaux, sans artillerie, sans bagages, et presque nuds! Dans 46 jours, l'Espagne devenue libre et sans doute pour toujours! Le théâtre de la guerre au moment d'être transporté en France! Au lieu de 200 mille hommes dévastant l'Espagne, 150 mille Espagnols en France, exerçant sur Bayonne, Bordeaux, Pau et Toulouse de justes représailles des horreurs commises depuis Valence et Séville jusqu'à Hambourg et Moscou! Et tout cela aura été l'œuvre de six semaines, et l'ouvrage d'un seul homme! " Com-

" ment caractériser cet homme, qui excelle " dans toutes les qualités de l'esprit, de l'âme " et du cœur?" dit aujourd'hui l'*Englishman*, journal que nous nous plaisons à citer. " N'ayant pas assez de talent pour particulari- " ser ses divers mérites, nous nous contenterons " d'employer l'exclamation d'Agésilas, lorsqu'il " vit Epaminondas sur les rives de l'Eurotas. " Après avoir contemplé le héros pendant quel- " que temps, il s'écria : l'*homme étonnant !*"

Le Prince Régent a récompensé le nouveau triomphe de l'*homme étonnant*, en le créant Feld-Maréchal de l'armée britannique; et comme pour couronner la grâce de cette nomination, Son Altesse Royale a voulu qu'elle fût annoncée au pié de la même Gazette Extraordinaire qui contenait les détails de la victoire de Vittoria.

Le Prince ne s'est pas borné à cette faveur: il a cru devoir écrire de sa propre main au vainqueur de Joseph une lettre chevaleresque pour le congratuler et lui annoncer cette promotion.

Des illuminations consécutives pendant les trois nuits des 5, 6, et 7, et des fêtes de la plus grande magnificence ont témoigné l'allégresse des habitants de la capitale. Parmi ces illuminations on a remarqué surtout celles de Carlton House, résidence du Prince Régent; de Somerset-House, où sont les bureaux publics; de l'Amirauté; de l'hôtel des gardes à cheval, où sont les bureaux de la guerre; la Banque; l'hôtel du Lord-Maire; celui de la Compagnie des Indes; la maison du Marquis de Wellesley; celles de Lord Dysart, de Lord Dudley et Ward, de la Marquise de Wellington, de Lord Belmour, de Lord Castlereagh, les clubs de St. James-street, l'hôtel de l'artillerie, un grand nombre de maisons particulieres, et par-dessus tout celles de l'ambassadeur et du consul d'Espagne, de l'ambassadeur de Portugal et de l'ambassadeur de Russie.

GAZETTE EXTRAORDINAIRE DE LONDRES.

SAMEDI, 3 JUILLET 1813.

Département de la Guerre

Downing Street, 3 Juillet, 1813.

Le Comte Bathurst a reçu aujourd'hui des dépêches du Marquis de Wellington, datées de Salvatierra, le 22 Juin, 1813, et d'Irunzun, le 24 Juin, 1813, dont ce qui suit est la copie.

My Lord,

L'armée de l'ennemi, commandée par Joseph Buonaparté, ayant avec lui le le maréchal Jourdan comme major-général de l'armée, prit, dans la nuit du 19, en front de Vittorja, une position dont la gauche s'appuyait sur les hauteurs qui se terminent à Puebla de Arlanzon, et s'étendait de là au travers de la vallée de Zadora, en front du village de Aruñez. La droite de son centre occupait une hauteur qui commandait la vallée de Zadora, et sa droite était postée près de Vittoria. Elle était destinée à défendre le passage de la riviere de Zadora dans le voisinage de cette ville. Elle avait une réserve, en arriere de sa gauche, au village de Gomicha.

La nature du pays par lequel l'armée avait passé depuis qu'elle avait gagné l'Ebre, avait nécessairement étendu nos colonnes. Nous fîmes halte le 20, afin de les rapprocher, et nous portâmes la gauche à Margina où il était vraisemblable qu'elle aurait de l'occupation. Je reconnus ce jour-là la position de l'ennemi, dans le dessein de l'attaquer le lendemain matin, s'il y restait encore.

En conséquence, nous attaquâmes l'ennemi hier, et j'ai

le bonheur d'informer Votre Seigneurie que l'armée alliée sous mes ordres a remporté une victoire complete, ayant chassé les Français de toutes leurs positions, leur ayant pris 151 pieces de canon, 415 caissons de munitions, tout leur bagage, leurs provisions, leur bétail et leur trésor, et fait un nombre considérable de prisonniers.

Les opérations de la journée commencerent par l'attaque des hauteurs de la Puebla d'Arlanzon, sur lesquelles s'appuyait la gauche de l'ennemi. Il ne les occupait pas en grande force; le lieutenant général Sir Rowland Hill en obtint possession. Il avait détaché à cet effet une brigade de la division espagnole sous le général Murillo, l'autre brigade étant employée à maintenir les communications avec son corps, sur le grand chemin de Vittoria à Miranda, et les troupes détachées contre les hauteurs. Cependant l'ennemi reconnut bientôt l'importance de ces hauteurs, et il y renforça ses troupes à un tel point que le lieutenant-général Sir R. Hill fut obligé d'y envoyer, d'abord, le 71e régiment et le bataillon d'infanterie légere de la brigade du major-général Walker, sous le commandement de l'honorable lieutenant colonel Cadogan, et successivement d'autres troupes, et les alliés non-seulement gagnerent, mais encore maintinrent la possession de ces importantes hauteurs pendant toutes leurs opérations, malgré les vigoureux efforts que fit l'ennemi pour les reprendre. Le combat fut cependant très-sévere sur ce point, et la perte y fut très-considérable. Le général Murillo fut blessé, mais il ne quitta pas le champ de bataille. Je vous annonce avec bien de la peine que l'honorable lieutenant-colonel Cadogan est mort d'une blessure qu'il a reçue. Sa Majesté a perdu en lui un officier d'un grand zele et d'une valeur éprouvée qui s'était déjà acquis le respect et l'estime du militaire, et dont son pays pouvait attendre, s'il avait vécu, les plus importants services.

Couvert par la possession de ces hauteurs, Sir Rowland

Hill, passa successivement le Zadora à la Puebla et le défilé formé par les hauteurs et la riviere Zadora, attaqua et prit le village de Sabijana de Alava en front de la ligne de l'ennemi, qui fit à plusieurs reprises des tentatives inutiles pour le reprendre.

Les difficultés qu'opposait la nature du terrain empêchaient la communication entre nos différentes colonnes. Elles ne purent pas se mettre en marche de leurs différentes stations sur la riviere Bayas pour attaquer d'aussi bonne heure que je m'y étais attendu, et je n'eus que très-tard connaissance que la colonne composée de la 3eme et de la 7eme division, sous le commandement du comte de Dalhousie, était arrivée à la position que je lui avais ordonnée.

La quatrieme division et la légere passerent cependant la Zadora, aussitôt que Sir Rowland Hill se fût mis en possession de Sabijana de Alava, la premiere au pont de Nanclares, et la derniere au pont de Tres Puentes, et presqu'aussitôt que ces deux divisions furent passées, la colonne commandée par le comte de Dalhousie, arriva à Mendouza, et la 3eme division, sous le lieutenant-général Sir Thomas Picton, passa le pont un peu plus haut, suivie par la 7eme division sous le comte de Dalhousie.

Ces quatre divisions, formant le centre de l'armée, étaient destinées à attaquer les hauteurs sur lesquelles était postée la droite du centre de l'ennemi, tandis que le lieutenant-général Sir Rowland Hill partirait de Sabijana de Alava pour attaquer la gauche. L'ennemi, cependant, ayant affaibli sa ligne pour renforcer son détachement sur les hauteurs, abandonna sa position dans la vallée aussitôt qu'il vit nos dispositions pour l'attaquer, et commença sa retraite en bon ordre sur Vittoria.

Nos troupes continuerent à s'avancer dans un ordre admirable, nonobstant la difficulté du terrain.

Dans les entrefaites, le lieutenant-général Sir Thomas

Graham, qui commandait la gauche de l'armée, consistant dans la 1ere et dans la 5eme division, dans les brigades d'infanterie des généraux Sack et Bradford, et dans les brigades de cavalerie des généraux Bock et Anson, qui s'était mis en marche de Margina, le 20, se porta de là à Vittoria par la grande route de cette ville à Bilbao. Sir Thomas Graham avait en outre avec lui la division espagnole sous le colonel Longa; et le général Giron, qui avait été détachée sur la gauche pour un objet particulier, mais que la situation nouvelle des affaires avait fait rappeler ensuite, et qui était arrivé le 20 à Orduna, en partit le même matin de maniere à se trouver sur le champ de bataille à temps pour seconder le lieutenant-général Sir Thomas Graham, s'il avait eu besoin de son assistance.

L'ennemi avait une division d'infanterie et quelque cavalerie en avance sur la grande route de Vittoria à Bilbao, sa droite appuyée sur quelques hauteurs fortes qui couvraient le village de Gamarra Maior. Gamarra et Abechuco étaient occupés fortement, comme têtes-de-pont des ponts sur le Zadora à ces villages. Le brigadier-général Pack, avec sa brigade portugaise, et le colonel Longa avec la division espagnole, eurent ordre de tourner et de gagner les hauteurs soutenues par la brigade de dragons légers du major-général Anson, et par la 3eme division d'infanterie sous le commandement du major-général Oswald, qui fut prié de prendre le commandement de toutes ces troupes.

Le lieutenant-général Sir Thomas Graham rapporte, que dans l'exécution de ce service, les troupes portugaises et espagnoles se comporterent admirablement. Les 4eme et 8eme régiments de Caçadores se distinguerent particulierement. Le colonel Longa étant sur la gauche, prit possession de Gamarra Maior.

Dès que nous fûmes maitres des hauteurs, le village de Gamarra Maior fut attaqué de vive force et emporté avec la

plus grande valeur par la brigade du brigadier-général Robinson, de la 5e division, qui s'avança en colonne par bataillon, sous un feu très-vif d'artillerie et de mousqueterie, sans tirer un coup de fusil, soutenue par deux pieces de la brigade d'artillerie du général Lawson. L'ennemi souffrit grandement et perdit trois pieces de canon.

Le lieutenant-général procéda ensuite à l'attaque du village d'Abechuco, avec la premiere division, en dressant contre lui une forte batterie, composée de la brigade du capitaine Dubourdieu, et de la compagnie d'artillerie à cheval du capitaine Ramsay, et sous la protection de ce feu, la brigade du colonel Halkett alla attaquer le village, qui fut emporté, le bataillon léger ayant chargé, et pris trois canons et un obusier sur le pont: cette attaque fut soutenue par la brigade d'infanterie portugaise du général Bradford.

Durant l'attaque d'Abechuco, l'ennemi fit les plus grands efforts pour reprendre le village de Gamarra-Maior, et il fut vaillamment repoussé par les troupes de la 5e division, sous le commandement du major-général Oswald; mais l'ennemi avait deux divisions d'infanterie en réserve sur les hauteurs, sur la gauche de la Zadora, et il nous fut impossible de passer les ponts jusqu'à ce que les troupes qui avaient marché sur le centre et la gauche de l'ennemi ne l'eussent chassé au-delà de Vittoria.

Toutes les troupes prirent part alors à la poursuite, qui continua jusqu'à la nuit.

Par le mouvement des troupes sous le lieutenant-général Sir Thomas Graham, et la possession de Gamarra et Abechuco, la retraite de l'ennemi, par la grande route de France, fut coupée. Il fut donc obligé de prendre la route de Pampelune; mais il ne put tenir dans aucune position assez long-temps pour retirer ses bagages et son artillerie. En conséquence toute l'artillerie qui n'avait pas déjà été capturée par les troupes dans l'attaque des positions successives que l'ennemi avait prises dans sa retraite, depuis

sa première position sur Arunes et sur la Zadora, toutes ses munitions et bagages, et tout ce qu'il y avait furent pris très-près de Vittoria. J'ai lieu de croire que l'ennemi n'emmena avec lui qu'un canon et un obusier.

L'armée de Joseph Buonaparté était composée de la totalité des armées du midi et du centre, de quatre divisions et de toute la cavalerie de l'armée de Portugal et de quelques troupes de l'armée du Nord.

La division de l'armée de Portugal du général Foy, était dans les environs de Bilbao, et le général Clausel, qui commande l'armée du Nord, était près de Logrono, avec une division de l'armée de Portugal, commandée par le gén. Topin, et la division du gén. Vandermaesen, de l'armée du Nord

La 6e division de l'armée alliée était aussi absente, ayant été détenue pendant trois jours à Medina del Pomar, pour protéger le transport de nos magasins de munitions.

Je ne puis donner trop d'éloges à la bonne conduite de tous les officiers-généraux, officiers et soldats de l'armée dans cette action. Le lieut. gén. Sir R. Hill loue infiniment la conduite du gén. Murillo et des troupes espagnoles qu'il commande, et celle de l'hon. lieut. gén. W. Stewart, et du comte d'Amarante, qui commandaient des divisions d'infanterie sous ses ordres. Il mentionne aussi la conduite de l'hon. lieut. col. O'Callagan, qui a maintenu le village de Sabijana de Alava contre tous les efforts de l'ennemi pour le reprendre, et celle du lieut. col. Brooke du département de l'adjudant-général, et du lieut. col. hon. Alex. Abercromby, du département du quartier-maître-général. Il est impossible que les mouvements d'aucunes troupes soient dirigés avec plus de vigueur et de régularité, que ne l'ont été ceux des divisions respectives des lieut. gén. comte de Dalhousie, Sir Thomas Picton, Sir Lowry Cole et du major-gén. Charles Baron Alten. Ces troupes se sont avancées en échelons par

régiments, sur deux et quelquefois trois lignes, et les troupes portugaises des 3e et 4e divisions sous le commandement du brig. gén. Power et du col. Stubbs, ont marché en tête, avec une fermeté et une bravoure qui n'ont jamais été surpassées en aucune occasion.

La brigade de l'hon. maj. gén. C. Colville, de la 3eme division, a été sérieusement attaquée dans sa marche en avant par une force très-supérieure et en bon ordre, qu'elle a repoussée, étant soutenue par la brigade du gén. Inglis de la 7e division, commandée par le col. Grant, du 82e. Ces officiers et les troupes sous leurs ordres se sont distingués.

La brigade du gén. Vandeleur, de la division légere a été détachée, durant la marche sur Vittoria, pour soutenir la 7e division; et le lieut. gén. comte de Dalhousie a rendu un compte très-favorable de sa conduite.

Le lieutenant-général Sir Thomas Graham se loue particulierement de l'assistance qu'il a reçue du colonel Delancey, député du quartier-général; du lieutenant-colonel Bouverie, du département de l'adjudant-général, et des officiers de son état-major personnel; du lieutenant-colonel Upton, assistant quartier-maître général, et du major Hope, assistant adjudant, attachés à la premiere division; et le major-général fait le même rapport du lieutenant-colonel Berkley, du département de l'adjudant-général; et du lieutenant-colonel Gomm, de celui du quartier-maître-général.

J'ai les plus grandes obligations au lieutenant-général Sir T. Graham, et au lieutenant-général Sir R. Hill, pour la maniere dont ils ont dirigé le service qui leur a été confié depuis le commencement des opérations qui se sont terminées par la bataille du 21, et pour leur conduite dans cette bataille; ainsi qu'au maréchal Sir William Beresford, pour les conseils d'amitié et l'assistance que je reçus de lui durant ces dernieres opérations. Je ne dois pas omettre de mentionner aussi la conduite du général Giron, qui commande

l'armée de Gallice, qui après avoir fait une marche forcée d'Orduna, était arrivé sur le champ de bataille prêt à soutenir le lieutenant-général Sir T. Graham.

J'ai eu souvent à me louer et à faire mention à Votre Seigneurie de la conduite du major-général G. Murray, quartier-maître-général, qui, dans les dernieres opérations et dans la bataille du 21, m'a encore prêté une grande assistance. J'ai aussi beaucoup d'obligations à Lord Aylmer, député adjudant-général, et aux officiers des départements respectifs de l'adjudant et du quartier-maître-général ; et au lieutenant-colonel Lord F. Somerset, au lieutenant-colonel Campbell, et aux officiers de mon état-major particulier ; au lieutenant-colonel Sir R. Fletcher, et aux officiers du corps royal de génie.

Le colonel S. A. S. le prince héréditaire d'Orange était sur le champ de bataille, comme mon aide-de-camp, et il s'est comporté avec sa bravoure et son intelligence accoutumées.

Le maréchal de camp Don Luis Wimpfen, et l'inspecteur-général Don T. O'Donoghue, et les officiers de l'état-major de l'armée espagnole m'ont constamment prêté toute l'assistance qui dépendait d'eux dans le cours de ces opérations ; et je profite de cette occasion pour exprimer ma satisfaction de leur conduite, ainsi que de celle du maréchal de camp Don Miguel d'Alava, et du brigadier-général Don J. O'Lawlor, qui ont été si long-temps et si utilement employés avec moi.

L'artillerie a été très-judicieusement placée par le lieutenant-colonel Dixon, et a été bien servie ; l'armée a des obligations particulieres à ce corps. La nature du terrain n'a pas permis à la cavalerie de prendre généralement part à l'affaire ; mais les officiers-généraux commandant les diverses brigades, ont tenu les troupes sous leurs ordres respectifs très-près de l'infanterie pour la soutenir, et elle a

poursuivi avec une grande activité l'ennemi après qu'il a été chassé au-delà de Vittoria.

J'envoie cette dépêche par mon aide-de-camp, le capitaine Freemantle, que je demande la permission de recommander à la protection de Votre Seigneurie; il aura l'honneur de mettre aux pieds de Son Altesse Royale le Prince Régent le drapeau du 4e bataillon du 100e régiment, et le bâton de maréchal de France du maréchal Jourdan, qui a été pris par le 87e régiment.

J'ai l'honneur, etc.

(Signé) WELLINGTON.

Je joins ici un rapport des tués et blessés dans les dernieres opérations, et un état de l'artillerie et des munitions prises dans l'action du 21.

Etat de la Perte du 12 *au* 21, *Juin.*

Total de la perte des Anglais.—Un lieutenant-colonel, 6 capitaines, 10 lieutenants, 4 enseignes, 1 officier d'état-major, 17 sergents, 4 tambours, 469 soldats, 92 chevaux, tués; un major-général, 7 lieut. col., 5 majors, 41 capitaines, 90 lieut. 22 enseignes, 5 offi. d'ét. maj, 123 sergents, 15 tambours, 2566 soldats, 81 chevaux, blessés.

Total de la perte des Portugais.—3 capitaines, 1 lieut, 3 enseig., 4 sergents, 1 tambour., 141 soldats, 1 cheval, tués; 1 lieut. col, 5 majors, 16 capitaines, 10 lieut, 10 enseig, 2 officiers d'ét. maj, 38 sergents, 1 tamb, 827 soldats, blessés.

Total de la perte des Espagnols.—1 capitaine, 3 lieut, 85 soldats, tués; 1 offi. de l'ét. maj. gén., 9 lieut. col., 3 cap, 6 lieut., 453 soldats, blessés.

Total général.—1 lieut. col., 10 cap., 14 lieut, 7 enseig., 1 off. d'ét. maj., 21 sergents, 5 tamb., 655 soldats. 3 chevaux, tués; 2 off. de l'ét. maj. gén., 9 lieut. col., 14 maj., 61 capit.,

186 lieut., 41 enseig., 7 off. d'ét. maj., 158 serg., 14 tambours, 3846 soldats, 68 chevaux, blessés.

N. B. 1 sergent, 2 tambours, 263 soldats, ont été portés comme manquants sur les états de divers corps de l'armée, Anglais et Portugais; on suppose que la pluspart d'entr'eux ont perdu leurs régiments durant la nuit et que très-peu sont tombés entre les mains de l'ennemi.

(Signé) AYLMER,
Député Adjudant-Général.

Noms des Officiers Anglais tués.

11e de dragons légers	l'hon. G. Thelusson, lieutenant.
12e ditto	Hammond, cornette.
18e de hussars	capitaine Turing.
4e d'infant. 1er bataillon	lieutenant Thorn.
	adjudant Barker.
5e. ditto	capitaine Adams,
	enseigne Bolton.
47e ditto, 2e. bataillon	lieutenant Harley.
	lieutenant Hill.
51 ditto	lieutenant Percy.
52e ditto, 1er. bataillon	capitaine Curry.
68e ditto	capitaine Anderson.
	enseigne Parvin.
71e ditto, 1er bataillon	lieut. col. l'hon. J. Cadogan,
	capitaine Hall.
	lieutenant M'cKensey.
82e ditto, 1er bataillon	lieutenant Carrol.
83e ditto, 2d bataillon	lieutenant Bloxham.
	lieutenant Lindsey.
87e ditto, 2d bataillon	enseigne Greedy.
95e ditto 3e bataillon	lieutenant Campbell.
94e ditto, 1er. bataillon	volontaire Enright.
Total	22 officiers tués.

Officiers Anglais blessés du 12 *au* 19 *Juin.*

3e de dragons	capitaine Sitwell, séverement.
95e d'inf. 1er bataillon,	lieut Haggup, idem.
légion de Brunswick-Oels.	lieut. Meger, idem.
1er Royal Ecossais	volont. Dobbs, légerement.

1er. royal écossais. volont. Miller, idem.
volont. Suthrill, séverement.
23e de fusiliers..... lieut. Sedley. idem.

Le 21 Juin.

Grand Etat-Major-Général.

Maj. gén. l'hon. C. Colville, légerement
Marquis de Tweedale, major du 44e. régim. et adj. quart. m. gén. légerement.
Capt. Brown, du 23e de fusiliers, légerement,
Capf. Hay, aide-de-camp du major-général Kay, séverement.
Capt, Bringhurst du 1er des dragons des gardes, aide-de-camp du maj. gén. Fane, légerement.
Capt. Hay, aide-de-camp du maj. gén. Brisbane, légerement.
Capt. Webster du 19e de dragons légers, extra aide-de camp du maj. gén. Long, légerement.
Capt. Woodyer, de l'artillerie royale, légerement.

3e de dragons,..... lieut. Stewart, séverement.
13e de hussars..... capt. Hencox, idem.
.....lieut. l'hon. Finch, légerement.
16e. de dragons légers..... lieut. Arnold, légerement.
.....adjudant Barra, idem.
18e de hussars..... capt. Carew, sévere. (mort depuis.)
.....cornette Foster, séverement.
artillerie à cheval..... lieutenant Swaby, séverement.
corps royal du génie..... lieutenant Wright, séverement.
1er. d'infant. 3e. bataillon.. lieut. col. Campbell, idem.
..... lieut. Glover, idem.
.....lieut. Armstrong, légerement.
..... lieut. Rae, idem.
.....lieut. M'Kellagane, séverement.
..... lieut. Cross, idem.
4e. d'inf. 1er. bataillon.....capt. Williamson, idem.
..... capt. Kepping, idem.
.....capt. Ward, idem.
.....capt. Edgel, idem.
.....lieut. Hopkins, légerement.
.....enseigne M. Crohan, séverement.
5e. d'inf. 1er. bataillon.....capt. Bateman, légerement.
..... lieut Bird. idem.
..... lieut Higgins, séverement.
..... lieut. Welch, légerement.
..... lieut. Johnson, séverement.
..... lieut Galbraith, légerement.
27e. ditto. 3e. ditto,..... lieut. Gordon.

27e. d'inf. 3e. bat..... lieut. Weyr, légerement.
..... lieut. Hill, idem
28e. ditto, 1er. ditto..... lieut. col. Patterson, griévement.
..... capt. Wilson, idem.
..... capt. Bowles, idem.
..... lieut. Wolfe, idem.
..... lieut. Morris, idem.
..... lieut Gordon, légerement.
..... lieut. Irwing, séverement.
..... lieut. Coen, légerement.
..... lieut. Burne, idem.
..... lieut. Sweney.
..... lieut. M'Donnell, idem.
..... lieut. Clark, légerement.
..... lieut. R. H. Mitchell, séverement.
..... lieut. Evans, légerement.
..... lieut. R. Mitchell, séverement.
..... enseigne Alexander, légerement.
..... enseigne Burn, séverement.
31e. d'inf. 2d. ditto..... capt. Girdleston, séverement.
34e. ditto, 2d ditto..... lieut. Ball, légerement.
..... lieut. Moggeridge, séverement.
..... lieut. Cairnes, légerement.
38e. ditto, 1er bat..... lieut. M'Gill, idem.
..... enseigne Curren, séverement.
39e d'infanterie 1er idem.... capt. Carthew, légerement.
..... capt. Walton, séverement.
..... capt. Hicks, séverement.
..... lieut. Mead, séverement.
..... lieut. Crotty, séverement.
..... lieut. Reynolds, séverement.
..... lieut. Spiers, légerement.
..... lieut. Baines, légerement.
40e. d'inf. 1er. bat..... capt. Ellis, séverement.
..... lieut. Gorman, séverement.
..... enseigne Fox, séverement.
44e. d'inf. 1er. bat..... capt. Duffey, (major,) légerement.
..... lieut. Houlton, séverement.
45e. d'inf. 1er. bat..... lieut. col. Ridewood, séverement.
..... lieut. Rennett, séverement.
..... lieut. Little, séverement.
..... enseigne Edmonds, séverement.
47e. d'inf. 2d bat..... capt. Hodges, légerement.
..... capt. Parsons, légerement.
..... capt. Yates, séverement.
..... lieut. Short, légerement.
50e. d'inf. 1er. bat..... capt. A. Gordon, séverement.
..... capt. Gardiner, séverement.

60e. d'inf. 1er. bat. ..... lieut. Bower, séverement.
..... lieut. Turner, séverement.
..... enseigne Williams, séverement.
..... enseigne Reid, séverement.
51e. d'inf. ..... enseigne J. Campbell, légerement.
52e. d'inf. 1er. bat. ..... adj. Jones, séverement.
57e. d'inf. 1er. bat. ..... lieut. Northey, légerement.
..... lieut. Dix, légerement.
..... lieut. Frances, légerement.
59e. d'inf. 2d. bat. ..... lieut. col. Fane, séverement,
..... maj. Weir, (lieut. col) idem.
..... lieut. M'Gregor, idem.
..... lieut. Mayne. idem.
..... lieut Walker, idem. (mort depuis.)
..... lieut. Langley, idem.
..... lieut. M'Pherson, séverement.
..... enseigne Pyne, légerement.
60e. d'inf 5e. bat. ..... capt. Francinny, légerement.
..... lieut. Joyce, légerement.
60e. d'inf. 2d. bat. ..... capt. Nicholls, séverement.
68e. ditto, 2d. bat. ..... lieut. col. Johnson, séverement.
..... capt. Gough, idem.
..... capt. Read, légerement.
..... lieut. Sorly, idem.
..... lieut. M'Kay, idem.
..... enseigne Fawke, séverement.
..... enseigne Ball, idem.
..... enseigne Stretton, idem.
..... enseigne Skene, légerement.
..... adj. Hinds, séverement.
71e. d'inf. 1er. bat. ..... brevet lieut. col Cothen, légerement.
..... capt. Read, séverement.
..... capt. Pidgeon, légerement.
..... capt. Grant, idem.
..... lieut. Duff, idem.
..... lieut. Fox, sév. (mort depuis.)
..... lieut. Richards, séverement.
..... lieut. M'Intyne, idem.
..... lieut. Toriarno, idem.
..... lieut. Campbell,
..... lieut. Commeline, séverement.
..... lieut Cox, séverement et manquant.
7e. d'inf. ..... capt. M'Queen, légerement.
..... capt. Ovens, séverement.
..... enseigne Hamilton, idem.
..... enseigne Shore, idem.
..... adj. White idem.
82e. ditto 2d. bat. ..... lieut. col. Grant, idem.

82e. d'inf. 2d. bat..... lieut. Dermzy, idem.
..... lieut. Agnew, idem.
83e. ditto, 3e. bat..... maj. Widderington, idem.
..... capt. Venables, légerement.
..... lieut. Baldwin, séverement.
..... lieut. Smith, légerment.
87e. ditto 2d. bat..... capt. Vandeleur, séverement.
..... capt. O'Brien, idem.
..... capt. King, idem.
..... lieut. Higginson, idem.
..... lieut. Mountgarret, idem.
..... lieut. Dowling, légerement.
..... enseigne Stafford, idem.
88e. ditto, 2d. bat..... capt. M'Dermot, séverement.
..... lieut. Flood, légerement.
..... lieut. Fitzpatrick, idem.
..... lieut. Faires, idem.
..... enseigne Sanders, séverement.
94e. ditto..... lieut. col. Campbell, séverement.
..... capt. Cairncross, idem.
..... lieut. Mc Arthur, idem.
..... lieut. Cannon, légerment.
..... enseigne Stainton séverement.
..... enseigne Nairne, idem.
..... adj. Jackson, idem.
95e. ditto, 1er. bat..... brevet lieut. col. Cameron, idem.
..... lieut. Cox, idem.
..... lieut. Hopwood, idem.
..... lieut. Gairdner, idem.
..... lieut. Lester, légerement.
95e. ditto, 2d. bat..... capt. Jenkins, légerement.
Chasseurs britanniques.... capt. Millins, légerement.
..... lieut. Lenhart, séverement.
1er. bataillon léger de la légion allemande du Roi, lieut. Hedeman, légerement.
1er d'inf., 3e. bat..... Voluntaire Dobbs, séverement.
5e. ditto, 1er. bat..... Voluntaire Rees, séverement.

Officiers Portugais tués.

9e. régi. de la ligne. enseigne Martinho C. Revo, Dea. João Matiro.
16e. régi. de la ligne..... capt. Lynch.
21e. régi. de la ligne, capt. Manuel Vincente de Sequera.
..... Carlos João d'Aro.
..... lieut. João Palmer.
6e. Caçadores..... enseigne Antonio Ozzorio.

Officiers Portugais blessés.

Lieut, col. Harding, député quart. maître-général séverement.

Capitaine Fitzgerald, major de brigade, légerement.

3e. régiment de ligne..... capt. Smith, séverement.
..... lieut. Jose Vincente Cordor, légere.
9e. régiment ditto..... major Ross.
..... capt. J. M. J. Desoure.
Capt. Fernando de Villar Boas, (mort depuis.)
..... capt, Guilhemy Potter,
..... lieut. St, Martino, Querado.
..... enseigne Tomas J. Mesiell.
..... enseigne Ignatio Lopes Bareto.
..... enseigne Coaquim Nimes de Malos.
..... enseigne Antonio Piuk. da Gema.
..... adj. M. S. Gomes.
11e. régiment de ligne.... major Donahoe, légerement.
..... capt. João de Govie, ditto.
..... capt. Geo. Shipping, séverement.
..... lieut. M. Saritos, idem.
..... lieut. Luis Pinto légerement.
..... ensei. Jose Anto. Ribeiro, idem.
..... ensei. Frenado de Govia, sévere.
15e. régi. ditto..... major A. Campbell, idem.
..... capt. B. Baptisto, légerement.
16e. régi. ditto..... capt. Manuel In. J. Xavia, idem.
..... ensei. F. T. Penebra, idem.
17e. régi. ditto..... Antonio Evage, idem.
21e. régi. ditto..... capt. Sam. Girnier.
..... capt. A. J. Soeras.
..... capt. Diego Mechad.
..... lieut. Galbrieth.
..... lieut. F. de Lima.
..... ensei. J. A. Pinto.
..... ensei. T. de Rango.
..... ensei. A. S. Loevas.
..... ensei. J. P de Cea.
..... ensei. Jose de Oleveira.
23e. régi. ditto..... maj. F. D. de Pod Axeo, sévere.
..... capt. F. J. Pierio, légerement.
..... ensei. Salvada de Cunha; idem.
..... ensei. Joaquim Robeira.
4e. Caçadores..... capt. Mc Gregor séverement.
..... ensei. Frazao, légerement.
7e. ditto..... capt. Thos. Veleute, idem.
..... lieut. Pedro Pauls.
..... lieut. F. Cezar. légerement.

7e. de Caçadores..... ensei. João Chrisostomo idem.
8e. ditto..... capt. A. Carlos, séverement.
..... ensei. Perrara idem.
11e. ditto..... lieut. Antonio Roy da Sa.
..... Pedro D. M. Pioroto.
..... ensei. A. J. Vedal,

Officiers Espagnols tués et blessés.

Brigadier-Gén. Pablao, Murillo, séverement blessé.
On ne sait pas les noms des autres officiers espagnols.

(Signé) AYLMER, Dep. Adj. Gen.

Etat de l'Artillerie, des Voitures et Munitions prises sur l'Ennemi dans l'Action du 21 Juin, 1813.

Vittoria, 23 Juin, 1813.

Artillerie en bronze sur des affûts de campagne.—28 canons de 12 livres, 42 de 8, 43 de 4, 3 obusiers de 12 pouces, 26 de 6, 8 de 4 et deux de cinq; deux mortiers de 6 pouces.—Total 151.

Caissons.—56 pour canons de 12, 76 de 8, 68 de 4, 7 obusiers de 8 pouces, 54 de 6, 5 de 4 et deux de 5, 149 de petite munition. Total.—415.

Gargousses.—1936 pour pieces de 12 livres, 5424 de 8, 3434 de 4, 97 obusiers de 8 pouces, 3358 de 6.—Total 14,249.

1,973,400 cartouches de balles à fusil, 40,668 liv. de poudre, 56 voitures de fourage, 44 voitures de forges.

(Signé) R. D. HENAGEN,
Commissaire de l'artillerie royale.

A. DICKSON,
Lieut. Col. Commandant de l'artillerie

Irunzum, le 24 Juin, 1813.

My Lord,

Le départ du capitaine Freemantle ayant été différé jusqu'à ce jour, par la nécessité de dresser les états, j'ai à rendre compte à Votre Seigneurie que nous avons continué de poursuivre l'ennemi dont l'arriere-garde est entrée aujourd'hui à Pampelune.

Nous lui avons fait autant de mal que nous avons pu, vu l'état du temps et celui des routes ; et aujourd'hui l'avant-garde composée de la brigade du major général Baron Victor Allen, et les 1er. et 3e bataillons du 95e. régiment, avec la compagnie d'artillerie à cheval du major Ross, lui ont pris le seul canon qui lui était resté. En conséquence, il est entré à Pampelune avec un obusier seulement. . . .

Le général Clausel, qui a sous son commandement cette partie de l'armée du Nord, et une division de l'armée de Portugal qui n'était pas dans l'action du 21, s'approcha de Vittoria le 22, et il apprit l'action de la veille ; et y ayant trouvé la 6e. division qui venait d'arriver, sous le commandement de l'hon. major-général E. Packenham, il se retira sur la Guardia, et il a marché depuis sur Tudela del Ebro.

Il est probable que l'ennemi continuera sa retraite en France.

J'ai détaché le gén. Giron avec l'armée de Gallice, à la poursuite du convoi qui est parti de Vittoria le 20 au matin ; et j'espere qu'il l'atteindra avant qu'il arrive à Bayonne.

J'ai l'honneur etc.

(Signé) WELLINGTON.

BUREAU DE L'AMIRAUTÉ, LE 3 JUILLET.

Lettre du Capitaine Sir G. Collier, *transmise à l'Amirauté par Lord* Keith.

A bord de la Frégate de S. M. la Surveillante, à l'ancre au large de Castro, le 25 Juin.

Milord,

J'ai la satisfaction d'informer Votre Seigneurie que les croiseurs de Sa Majesté ayant coupé les vivres à la garnison de Castro de Urdeales, qui manquait totalement de viande,

l'officier commandant a été obligé d'évacuer le château le 22 de ce mois, et de se retirer à Santona. Le Sparrow ayant paru dans le même moment, ce commandant a été obligé de faire sa retraite avec tant de précipitation, qu'il n'a pas pu détruire son artillerie et sa poudre, ni faire aucun mal au château même. Le capitaine Taylor y a, très-à-propos, mis sur-le-champ une garnison, et aujourd'hui nous y avons un détachement de l'armée du général Mendizabal. Je regrette de dire que les cinq sixiemes de la ville sont en ruine, et que les horribles cruautés commises par les troupes italiennes-françaises, suivant les détails rapportés par le peu de vieilles femmes qui survivent, sont trop choquantes pour former le sujet d'une lettre publique; le carnage ne se borna pas à la soirée dans laquelle l'assaut fut donné. Les habitants qui avaient fui retournent maintenant, mais la misere et la pauvreté sont à leur comble. Quatorze des sauvages auteurs de ces excès ont été pris à Bilboa, depuis l'évacuation, et mis à mort comme ils le méritaient. J'ai maintenant du plaisir à dire que toute la côte de Guetaria à Santona est évacuée par l'ennemi.

J'ai l'honneur, etc.

(Signé) G. R. Collier.

(Suit un état de l'artillerie trouvée dans le château de Castro.)

SUPPLÉMENT A LA GAZETTE DE LA COUR

DU SAMEDI, 3 JUILLET, 1813.

[Publié le Dimanche, 4 Juillet.]

Département de la Guerre.

Downing-street, le 4 Juillet, 1813.

Le comte de Bathurst a reçu, hier et aujourd'hui, des dépêches du Feld-Maréchal Marquis de Wellington, dont suivent des copies et extraits.

Ainpudia, le 6 Juin.

Milord,

Les troupes ont continué de marcher en avant depuis que j'ai écrit à V. S. le 31 du mois dernier; elles étaient le 1er, à Zamora, et le 2 à Toro. Les hussars anglais étant à l'avant-garde, rencontrerent, entre Toro et Morales, un corps considérable de cavalerie ennemie, qui fut attaqué immédiatement par le 10e, soutenu par le 18e et le 15e. L'ennemi fut culbuté et poursuivi à plusieurs milles, et 210 prisonniers, avec beaucoup de chevaux et deux officiers tomberent entre nos mains. Je joins ici le rapport du colonel Grant sur cette belle affaire qui fait beaucoup d'honneur au major Robarts et au 10e de hussars, ainsi qu'au colonel Grant qui les a dirigés.

Le même soir, Don Julian Sanchez surprit le poste ennemi à Castronano, fit prisonniers deux officiers et trente cavaliers, et les délogea des ponts de Zamora et Toro. Les difficultés du passage de l'Esla avaient retardé le mouvement de notre arriere-garde, tandis que l'ennemi avait concentré ses forces en grand nombre entre Torrelobaton et

Tordesillas. En conséquence, je m'arrêtai le 3 à Toro, pour faire passer le Douro à la division légere et aux troupes sous les ordres du lieutenant-général Sir Rowland Hill, sur le pont de la ville, afin de réunir l'arriere-garde et de former la jonction de l'armée de Gallice avec notre gauche. Nous nous remîmes en mouvement le 4.

L'ennemi avait commencé à rassembler ses troupes vers le Douro, lorsqu'il avait vu que nous avancions au-delà de Ciudad Rodrigo, et il passa le Douro à Tordesillas, le 1er et le 2. Les troupes qui étaient à Madrid, et les détachements qui étaient sur le Tage se mirent en marche le 27, et elles passerent le Douro à Puente de Douro le 3, et Valladolid fut entierement évacué le 4.

L'ennemi a laissé de grands magasins de grain à Arevalo, et des munitions à Valladolid et à Zamora.

L'ennemi a passé le Carrion, et il paraît qu'il se retire vers Burgos.

Je n'ai point reçu d'avis d'Alicante depuis la derniere lettre que j'ai adressée à V. S.

J'ai l'honneur, etc.

(Signé) WELLINGTON.

(Suivent le rapport du colonel C. Grant au Marquis de Wellington, et un état des tués et blessés dans l'action du 2 Juin, près de Morales.)

Villadiego, le 18 Juin, 1813.

Mylord,

L'armée passa le Carrion le 7, l'ennemi s'étant retiré de l'autre côté de la Puiserga ; et le 8, le 9 et le 10, nous portâmes notre gauche en avant et passâmes cette riviere. La rapidité de notre marche jusqu'à cette époque, me détermina à ne faire que de courtes marches le 11, et à faire

halte le 19; mais ce jour-là, je portai en avant vers Burgos la droite sous les ordres du lieutenant-général Sir Rowland Hill, formée par la seconde division Anglaise, la division Espagnole du général Murillo, les divisions d'infanterie Portugaise du comte d'Amarante, et la division légere sous les ordres du major-général Charles Baron d'Alten, avec les brigades de cavalerie du major-général Victor Baron d'Alten, du major-général Fane, du major-général Long, de l'honorable brigadier-général Ponsonby, et du colonel Grant (hussards,) dans l'intention de reconnaître la position de l'ennemi près de cette ville, et de le forcer à se décider ou à abandonner le château à son sort, ou à le défendre avec toutes ses forces.

Je trouvai l'ennemi posté avec des forces considérables, sous les ordres, à ce que j'ai appris, du général Reille, sur les hauteurs à la gauche d'Hormaza, ayant sa droite au-dessus du village d'Hormaza, et sa gauche en avant d'Estepar. Nous tournâmes sa droite du côté d'Isar avec les hussards, la brigade de cavalerie du brigadier-général Ponsonby, et la division légere, tandis que la brigade de cavalerie du général Victor Alten, et la brigade de l'honorable colonel O'Callaghan, de la 2e division, se porterent d'Hormaza vers les hauteurs; en même temps, le reste des troupes, sous les ordres du lieutenant-général Sir Rowland Hill, menaçait les hauteurs d'Estepar. Ces mouvements délogerent aussitôt l'ennemi de sa position. La cavalerie de notre gauche et de notre centre était entierement sur les derrieres de l'ennemi, qui fut obligé de se retirer par la grande route de Burgos, en repassant l'Arlanzon. Quoique pressé par notre cavalerie, et souffrant une perte considérable par le feu de la compagnie d'artillerie légere du major Gardiner, et forcé de faire ses mouvements à pas accélérés, afin de ne pas donner le temps à notre infanterie d'arriver, il fit sa retraite dans un ordre admirable;

mais il perdit un canon et quelques prisonniers, enlevés par un escadron du 14e régiment de dragons légers, commandé par le capitaine Milles, et par un détachement du 3e de dragons, qui chargerent son arriere-garde.

L'ennemi prit une position sur la gauche de l'Arlanzon et de l'Urbel, qui étaient considérablement grossies par les pluies; et dans le cours de la nuit il fit sa retraite avec toute son armée à travers Burgos, ayant abandonné et détruit, autant que le peu de temps avait pu le lui permettre, les ouvrages du château qu'il avait construits et améliorés à tant de frais; il est a présent en pleine retraite vers l'Ebre, par la grande route de Briviesca et de Miranda. En même temps toute l'armée des alliés a fait aujourd'hui un mouvement par la gauche ; et le corps Espagnol de Gallice, sous les ordres du général Giron, ainsi que la gauche de l'armée Anglaise et Portugaise, sous les ordres du lieutenant-général Sir Thomas Graham, passeront l'Ebre, j'espere, demain.

Dans les journées des 9, 10 et 11, Don Julian Sanchez agit avec la plus grande activité sur la gauche de l'ennemi et fit plusieurs prisonniers.

J'ai reçu une lettre du général Elio, dans laquelle il m'apprend que la troisieme armée Espagnole a joint la seconde, et que ces deux armées ont pris la position occupée précédemment par la seconde armée et le corps Anglo-Sicilien, commandé par Sir John Murray; et que le général Murray, en conséquence des ordres qu'il avait reçus, s'est embarqué, avec les troupes sous ses ordres, a fait voile d'Alicante avec un bon vent, et était hors de vue le premier de ce mois.

J'ai l'honneur d'être, etc.

(Signé) WELLINGTON.

Sabijana sur le Bayas, le 19 de Juin, 1813.

Mylord,

La gauche de l'armée passa l'Ebre le 15, sur les ponts de St. Martin et de Bocamunde, et le reste le 15, sur ces mêmes ponts et celui de Puente Arenas. Nous continuâmes notre marche, les jours suivants, vers Vittoria.

L'ennemi rassembla, le 16 et le 17, un corps considérable à Espejo, à peu de distance de Puente Carra, composé d'un partie des troupes qui avaient été depuis quelque temps dans ces provinces, à la poursuite de Longa et de Mina, et d'autres détachées du corps principal de l'armée, qui était encore à Pancorbo. Il avait aussi une division d'infanterie et quelque cavalerie à Frias, depuis le 16, afin d'observer nos mouvements sur la gauche de l'Ebre.

Ces détachements se mirent en marche hier matin; celui de Frias sur St. Millan, où il fut rencontré par la division légère de l'armée alliée, sous les ordres du major-général Charles Alten; et celui d'Espejo sur Osma, où il trouva la 1ere et la 5e division, sous les ordres du lieutenant-général Sir Thomas Graham.

Le major-général Alten chassa l'ennemi de St. Millan, et ensuite coupa la brigade de l'arriere-garde de cette division, à laquelle il fit trois cents prisonniers, lui tua et blessa beaucoup de monde, et le reste de la brigade se dispersa dans les montagnes.

Le corps venant d'Espejo était grandement supérieur au corps de l'armée alliée sous Sir T. Graham, qui arriva presqu'en même temps à Osma. L'ennemi marcha à l'attaque, mais fut bientôt obligé de faire sa retraite; il fut poursuivi jusqu'à Espejo, d'où il gagna cette ville (Sabijana) à travers les hauteurs. Le jour étant avancé avant que les troupes arrivassent à la position que celles sous Sir Thomas

Graham avaient prise, je fis faire halte à la 4e division, qui avait remplacé la 5e, près Espejo.

L'armée s'est aujourd'hui portée en avant vers cette riviere (Bayas); nous avons trouvé l'arriere-garde de l'ennemi dans une forte position sur la rive gauche, ayant sa droite couverte par Sabijana, et sa gauche par des hauteurs en avant de Pobos.

Nous avons tourné la gauche de l'ennemi avec la division légere, tandis que la 4e, sous les ordres du lieut-gén. Sir Lowry Cole, l'attaquait de front; et cette arriere-garde a été forcée de se replier sur le corps principal de l'armée, qui était en marche de Pancorbo à Vittoria, ayant quitté cette premiere ville la nuit derniere. J'apprends que l'ennemi a démantelé Pancorbo.

La division du colonel Longa a joint l'armée le 6, à son arrivée à Medina del Pomar.

Le comte d'Abisbal arrivera à Burgos, le 24 et le 25. Je n'ai pas reçu de nouvelles de la côte orientale depuis les dernieres dépêches que j'ai adressées à Votre Seigneurie.

J'ai l'honneur d'être, etc.

(Signé) WELLINGTON.

Extrait d'une Dépêche du Marquis de Wellington au Comte Bathurst, datée du 24 de Juin, 1813.

J'ai l'honneur de vous transmettre, ci-inclus, un rapport que j'ai reçu du général Copons, par lequel il rend compte d'un brillant exploit en Catalogne, le 7 de Mai, par la brigade espagnole sous les ordres du colonel Don Manuel Llander. J'ai reçu un rapport, portant que, le 17 de Mai, le général Copons a défait l'ennemi dans sa position de Concal, près d'El Abisbal.

(Traduction.)

Très-Excellent Monsieur,

Le Dieu des armées favorise les opérations de celles que j'ai l'honneur de commander.

La 2e. brigade de la 2e. division, sous les ordres du colonel Don Manuel Llander, a complétement détruit, le 7 de ce mois, une colonne ennemie de 1500 hommes, commandée par le maréchal, qui avait quitté Puycerda pour attaquer le flanc du colonel Llander, tandis qu'il était occupé au blocus d'Olot: quatre officiers et 290 soldats faits prisonniers, 12 caissons, plus de 500 fusils, et la réduction de la colonne ennemie à environ 300 hommes, voilà les résultats de cette heureuse affaire.

Le général Maurice Mathieu, avec un corps de 6000 hommes d'infanterie, 300 de cavalerie et cinq pieces de canon, ayant sous lui les généraux Expert et Devaux, marcha vers Tarragone pour protéger un convoi.

Je le suivis avec la 2e. brigade de la 1ere division, la 1ere. de la 2e, le bataillon du général, et trente hommes de cavalerie, faisant en tout 3,200 hommes. Au retour du général Mathieu, se rendant à Barcelone, je m'efforçai de l'attirer vers une position avantageuse que j'occupais au village d'Abisbal, où je lui offris la bataille. A sept heures et demie du matin le feu commença, et devint général sur toute la ligne: l'attaque de l'ennemi et son mouvement pour tourner mon flanc ne produisirent aucun effet. A midi et demi, il renouvella l'attaque avec le plus grand courage, mais étant repoussé et vigoureusement poursuivi, il commença sa retraite, en présence de nos braves soldats.

Le champ de bataille était jonché d'armes et de corps morts: la perte de l'ennemi a été de plus de 600 hommes, tués, blessés ou faits prisonniers. Un officier commandant et cinq subalternes sont parmi les premiers, et sept ont été blessés.

L'ennemi a avoué sa perte dans le village, où il a laissé une partie de ses blessés, sous les soins d'un chirurgien français.

Notre perte n'est pas encore exactement connue, mais je sais qu'elle n'est nullement en proportion de celle de l'ennemi. Lorsque les différents rapports me seront parvenus, je les transmettrai à Votre Excellence ; mais en attendant, j'ai l'honneur de donner ces détails à Votre Excellence pour sa satisfaction.

Dieu garde Votre Excellence nombre d'années.

(Signé) FRANCISCO DE COPONS NAVIA.

Au quartier-général, à Villa Franca,
le 18 de Mai, 1813.

Extraits de Lettres particulieres relatives à la Grande Victoire de Vittoria.

Assassua, à huit lieues en avant de Vittoria,
le 23 Juin.

L'attaque commença peu après neuf heures du matin contre le front et la gauche de l'ennemi, tandis qu'une forte colonne sous les ordres de Sir T. Graham, ainsi que la 3eme division sous le général Picton, étaient détachées pour tourner leur droite, manœuvre d'un grand maître, qui a décidé la défaite de l'ennemi, dont la déroute a été une chose aussi complete qu'on en ait jamais vue. Il a été chassé de toutes ses positions l'une après l'autre, battu sur tous les points, et la nuit seule a mis fin à la poursuite. Malheureusement le terrain était si coupé de haies et de fossés très-larges, que la cavalerie n'a presque pas pu agir, et conséquemment il y a eu peu de prisonniers de faits. Cependant l'ennemi a perdu la presque totalité de son artillerie, ses

chariots de munition, une quantité énorme de bagages, de voitures, de mulets, argent, etc. ! Dans l'espace d'une lieue autour de Vittoria, la campagne est couverte de leurs débris. Joseph Buonaparté lui-même a manqué d'être fait prisonnier et l'a échappé de bien près. Un parti du 10eme régiment de hussars, qui poursuivait sa voiture, n'a été empêché de le prendre que par l'écluse d'un moulin qui les sépara de lui à l'improviste. Tandis qu'ils faisaient un détour pour tourner cette écluse, Sa Majesté mit pied à terre, en abandonnant sa voiture, dans laquelle nos gens trouverent tous ses effets, ses tabatieres d'or, ses bijoux, son argent et ses hardes. La caisse militaire et celle du payeur-général sont également prises: et il a été trouvé par plusieurs des nôtres des sommes très-considérables en argent. On dit que la perte de l'ennemi n'est que de 4000 hommes, à cause de la nature du terrain qui ne permit pas à la cavalerie d'agir.

Irunzun, dans la Navarre, le 24 Juin, 1813.

J'espere que vous serez satisfait de la bataille de Vittoria; elle a été gagnée par les habiles mouvements de Lord Wellington, et certes ç'a été de bien habiles manœuvres. L'ennemi était évidemment dans l'intention de prendre la route de Bayonne; mais Sir Thomas Graham ayant obtenu et maintenu possession d'un village sur cette route, il fut rejetté sur la route de Pampelune, où il fut si pressé par notre droite, qu'il abandonna son artillerie et tout son bagage.

Partie de l'armée battue est partie hier d'ici, se dirigeant sur Tolosa, où j'espere qu'elle rencontrera le général Giron, qui est en marche sur la grande route de Bayonne.

Irunzun, le 25 Juin.

Comme je ne vous ai pas écrit depuis que les opérations de la campagne ont commencé, je dois vous référer aux dépêches de Lord Wellington, pour la relation de ce qui est arrivé. L'action du 21 fait plus d'honneur, selon moi, à l'habileté et aux talents militaires de Lord Wellington qu'aucune des victoires qu'il avait remportées précédemment. Dans le fait, il était évident, dès le commencement, que nous devions gagner la journée. Le *moral* de l'ennemi doit être sensiblement affecté d'un pareil coup. J'estime que sa perte en tués et blessés, monte à 6000 hommes. Ils ont eu six officiers-généraux tués ou blessés. Je n'ai jamais vu les troupes portugaises se comporter aussi bien dans aucune autre occasion auparavant. Les Espagnols furent engagés dans les montagnes, et conséquemment je ne pus pas les observer, mais j'apprends par quelques officiers anglais qui étaient présents, que leur conduite fut admirable. Le général Murillo est de sa personne aussi brave qu'un lion.

Une victoire semblable remportée dans un moment tel que celui-ci, m'aurait rendu heureux, si nous n'y avions pas perdu un officier pour lequel j'avais la plus haute estime, et dont la mort est la perte la plus sévere que le service pût éprouver dans une personne de son rang. J'ignore si vous connaissiez le pauvre Henry Cadogan : mais si vous le connaissiez, je suis certain que vous penseriez, ainsi que moi, que jamais il n'a existé de meilleur ami, ni de camarade plus agréable ; et si on le regarde comme officier, on trouvera qu'il n'y avait pas d'homme plus

attaché que lui à la profession militaire, ou qui se fût distingué davantage toutes les fois que l'occasion s'en était présentée.

Extrait d'une autre Lettre du 25 Juin.

Lorsque l'ennemi lâcha pié, nos gens suivirent de si près l'épée dans les reins, qu'un escadron du 10e de hussars entra au galop dans Vittoria et traversa la ville, avant même que tous les Français eussent eu le temps d'en sortir. Le Roi Joseph venait de quitter la ville dans une voiture à six chevaux. Le capitaine Henry Wyndham qui commandait cet escadron, partit au galop, atteignit la voiture et tira dessus ses deux coups de pistolet. Le Roi Joseph sauta aussitôt à terre, monta à cheval et décampa. Le capitaine Wyndham s'apercevant alors qu'il n'y avait que deux de ses hussars qui eussent pu lui tenir compagnie, et que le roi Joseph avait une escorte de cinquante dragons qui tiraient sur lui, fut obligé de se replier, et de cette maniere Joseph échappa.

Le général Thévenot et un autre officier-général ont été faits prisonniers à Vittoria. Le général Rey et plusieurs officiers de rang sont au nombre des blessés.

Le trésor trouvé dans la caisse militaire des Français, monte à 680,000 francs ; il a été pris par les gardes bleues, *(the Blues.)*

Le nombre d'animaux pris est estimé à 9000; ce qui, y compris ceux pour les transports et ceux pour les provisions, n'est point un calcul exagéré.

Extrait d'une autre Lettre.

La bataille fut de l'espece la plus opiniâtre, et

la victoire aussi glorieuse qu'aucune de celles qu'on trouve dans les annales de l'histoire. L'ennemi occupait les positions les plus avantageuses dans des montagnes presque impassables, sa gauche étant à Pies Sorris, son centre au village d'Arunes, et sa droite sur la grande chaîne de Baydaya. Sa Seigneurie ayant fait ses dispositions, dirigea ses colonnes dans l'ordre suivant: la division du général Murillo, soutenue par deux colonnes des Anglais, attaqua le flanc gauche de l'ennemi, et après trois décharges meurtrieres de mousqueterie, le délogea complétement de cette chaîne de montagnes; le général Graham, soutenu par la 6e division et les volontaires de Longa, attaqua sa droite où la résistance fut également opiniâtre, tandis que Lord Wellington avec la 4e division et la totalité de l'artillerie et de la cavalerie anglaise, enfonça son centre, portant la destruction dans ses rangs. Les Français se retirerent en désordre, et ce désordre fut mis au comble par deux charges séparées, avec un carnage énorme sur leur arriere-garde. L'armée française consistait en 60,000 hommes.

Hugonet, un autre général, et un grand nombre d'autres officiers ont également été pris. Le maréchal Jourdan a perdu son bâton de maréchal, qui avec l'aigle du 100e régiment et plusieurs drapeaux, a été envoyé en Angleterre. Le Roi Joseph l'a échappé belle, un de ses domestiques ayant été blessé à ses côtés, pendant qu'il recevait ses ordres; il ne se sauva la vie qu'en se cachant entre les voitures. Le résultat de cette bataille sera l'évacuation de l'Espagne et la destruction totale de l'armée française, dont les restes ont fui vers la France, poursuivis l'épée dans les reins par les troupes alliées.

Castro a été évacuée le 22. L'ennemi s'est retiré à Paredo, où il s'est embarqué pour San-

tona. On ne connaît pas exactement la force qu'il avait dans ce quartier, mais on l'évalue à 370 hommes. L'approche de la corvette le *Sparrow* empêcha l'ennemi de détruire le château dont vingt matelots et quelques soldats de marine prirent possession. Ils y trouverent quatre obusiers français avec des affûts de campagne complets, quatre canons de 24, et une quantité immense de munitions. La garnison du *Sparrow*, a été relevée par cent volontaires de Bilbao. Les excès commis par les Français après que Castro fût tombé en leur pouvoir, sont trop choquants pour qu'on puisse les rapporter. La moitié de la ville est brûlée, et le peu d'habitants qui survivent sont réduits à la mendicité. On envoya le chirurgien du bâtiment pour panser les blessés, et le commis aux vivres fournit du pain, afin d'alléger à un certain point leur misere, jusqu'à ce que l'on pût se procurer des provisions de Bilbao. Pendant une croisiere de deux mois, le *Sparrow* a sauvé, en les embarquant, 2000 volontaires, qu'il a ainsi empêché de tomber dans les mains de l'ennemi, et les a transportés en sûreté à Saint-Ander. On s'attend que Pampelune et Sarragosse se rendront sur-le-champ, les canons de siége qu'on destine à l'attaque de ces places, étant arrivés. On s'attend aussi que Santona et Guettara vont être évacués.

GAZETTE DE LONDRES DU MARDI 15 JUIN 1813.

Premiere Dépêche de Lord Wellington.

Downing Street, le 15 Juin 1813.

Le Comte de Bathurst a reçu ce matin une dépêche du, Marquis de Wellington, datée de Carvajales le 31 Mai 1813, dont ce qui suit est extrait.

Les troupes sont entrées à Salamanque le 26 du courant et nous avons encore trouvé l'ennemi dans la ville, avec une division d'infanterie, trois escadrons de cavalerie, et quelques canons, de l'armée du midi, sous le commandement du Général Villatte.

L'ennemi évacua la ville à notre approche, mais il resta plus long-temps qu'il n'aurait dû sur les hauteurs voisines, et fournit à la cavalerie, sous le Général Fane et le Général Victor Alten (le premier ayant passé la Tormes au gué de Santa Martha, et le dernier sur le pont) l'occasion de lui faire beaucoup de mal dans sa retraite. Il eut beaucoup d'hommes tués et blessés, et nous prîmes environ 200 prisonniers, 7 caissons chargés de munitions, des bagages, vivres. &c. L'ennemi se retira par la route de Babila Fuento, et près de Huerta il fut rejoint par un corps d'infanterie et de cavalerie, qui venait d'Alba. J'ordonnai alors aux troupes de discontinuer la poursuite, notre infanterie n'étant pas arrivée.

Le Major-général Long et le Brigadier-général Morello, ayant le commandement de la division Espagnole, attaquerent Alba, d'où l'ennemi se retira.

Dans les journées du 27 et du 28, j'établis les troupes qui étaient venues de l'Agueda et de la Haute-Estramadoure, entre la Tormes et la Douro, sous le commandement du Lieutenant-général Sir Rowland Hill; et je partis moi-même le 29 pour rejoindre les troupes qui sont ici; nous arrivâmes le même jour à Miranda de Douro, et le 31 ici. Je trouvai les troupes sur l'Elsa, sous les ordres de Sir Thomas Graham, placées selon mes intentions, leur gauche à Tabara, et en communication avec l'armée de Gallice, leur droite ici, et toutes les dispositions faites pour le passage de l'Elsa. La plus grande partie passa la riviere dans cette matinée-là, la cavalerie à gué, et l'infanterie sur un pont qu'il fallut jeter sur la riviere, parce qu'elle était si profonde que quelques hommes, et même de la cavalerie, périrent dans le passage. Les hussards Anglais qui passerent les premiers, firent prisonniers un officier et 30 hommes, près de Valdeperdices.

L'ennemi a évacué Zamora et nos patrouilles sont allées dans cette ville; les troupes qui y étaient se sont retirées sur Toro, où j'apprends que l'ennemi a une division d'infanterie et une brigade de cavalerie.

Il parait que l'ennemi a réuni à la Nova del Rey les troupes qui s'étaient retirées de Salamanque, Avila, &c. à celles qui étaient à Arevalo et Medina del Campo; et j'imagine qu'a mesure que cette partie-ci de l'armée avancera elles se retireront au-delà du Douro.

Les troupes de l'ennemi étaient encore à Madrid et sur le Tage le 22, mais je pense qu'elles auront évacué cette partie du pays, lorsqu'elles auront eu connaissance de nos mouvements.

REMERCIMENTS

DES DEUX CHAMBRES DU PARLEMENT

Au Marquis de Wellington, *à ses Officiers et à son Armée, au sujet de la Victoire de Vittoria.*

Séance de la Chambre des Communes du 7 Juillet.

Lord Castlereagh.—J'éprouve la plus grande difficulté, à appeler l'attention de la Chambre sur ce sujet, d'une maniere qui en soit digne. Peut-être au lieu de suivre la marche usitée dans de pareilles occasions, qui est de faire précéder les motions du genre de celle-ci, d'un discours, je devrais la soumettre à la Chambre sans aucun commentaire, convaincu, comme je le suis, que mes faibles observations ne peuvent rien ajouter à l'éclat de ce triomphe, et que le meilleur moyen de donner, s'il se peut, plus d'énergie et de chaleur aux sentiments qui animent la Chambre, est non pas de le décrire, mais de ramener son attention sur l'exposé clair et modeste qu'en a présenté le noble capitaine qui commandait l'armée dans cette journée mémorable. La victoire qui fait l'objet de cette motion est, j'ose le dire, si extraordinaire par l'aspect qu'elle présente et les circonstances qui l'accompagnent, qu'on ne trouve dans les annales d'aucun pays rien qu'on puisse lui comparer. Lorsqu'on considere l'armée qui était opposée à Lord Wellington, non seulement sous le point de vue de sa force numérique,

mais sous celui de son expérience et de sa parfaite discipline, on conçoit tout ce qui est dû d'éloges au général qui commandait et aux troupes qui ont combattu. Si l'on réfléchit en outre qu'en supposant que notre armée eût été supérieure en nombre à celle qu'elle a attaquée, une victoire d'une aussi haute importance, et gagnée avec une perte comparativement si peu considérable, serait encore digne des plus grands éloges, si elle eût été remportée sur un ennemi dont les forces eussent été disproportionnées avec les siennes, que doit-on penser de celle qui aujourd'hui appelle les remercîments de la Chambre ? Le succès des alliés a été si complet que l'ennemi a été coupé du point de retraite sur lequel il comptait, et obligé de faire un long circuit pour regagner la France. Et encore a-t-il été obligé d'acheter la faculté de se retirer par le sacrifice de tous ses bagages, équippements, munitions, enfin par la perte de tout ce qui constitue le matériel d'une armée En considérant les exploits qui ont distingué partout les armées françaises quelque mauvaise qui soit d'ailleurs la cause qu'elles soutiennent, la Chambre concevra toute l'étendue et l'importance d'une défaite dans laquelle elles ont à la fois perdu leur réputation militaire, la gloire qu'elles ont acquise, en s'estimant heureuses de trouver dans la fuite le seul moyen de salut que l'habileté de notre brave commandant et la valeur de nos troupes leur aient laissé. Dans une occasion aussi remarquable on forme le désir bien naturel de connaître la force de l'ennemi et la perte qu'il a essuyée. Je ne puis rien dire d'officiel sur ces deux points, mais en consultant les détails qui nous ont été transmis par des officiers qui occupent un rang supérieur dans l'armée, j'ai lieu de supposer que la force de l'ennemi n'était pas moindre de 70,000 hommes, bien exercés et disciplinés. Toutes les forces disponibles des Français dans la Péninsule ont été opposées dans cette bataille à celles commandées par Lord Wellington, si l'on en excepte les troupes sous les ordres de Suchet dans le midi de l'Espagne, celles sous Clausel qui, par une manœuvre très-habile de la part de notre général-en-chef, n'ont pu prendre part à l'action, et celles commandées par le général Foy. Dans ce grand rassemblement, étaient comprises l'armée du Nord, celle du Sud, celle du Centre et l'armée de Portugal : Lord Wellington en gagnant cette victoire a donc triomphé de la grande masse des forces disponibles des Français en Espagne; et si la perte de l'ennemi en tués et blessés n'est pas aussi grande qu'on avait lieu de le croire, il faut l'attribuer à

l'impossibilité où la cavalerie s'est trouvée, vu la nature du terrain, de poursuivre les avantages d'une journée si décisive. Et je puis déclarer que, sans ces obstacles, aucun individu de l'armée ennemie n'aurait eu la faculté d'aller dans son pays annoncer cette grande défaite. Toutefois en évaluant au plus bas la perte de l'ennemi, elle ne peut être moindre de 12,000 hommes. En examinant les opérations qui ont produit une victoire si complette qu'elle a ôté à l'ennemi les moyens de se montrer désormais en corps d'armée, il serait injuste de ne pas en attribuer aussi le succès aux grandes combinaisons qui, dès le commencement de la guerre, ont occupé Lord Wellington, et qui font autant d'honneur à son génie que la victoire qu'il vient de remporter. J'ai eu occasion, en rappellant les événements qui avaient préparé la bataille de Salamanque, d'appeler l'attention de la Chambre sur ce trait distingué du caractere de ce grand capitaine. J'ai soutenu alors que quoique la derniere campagne se soit terminée par la retraite de notre armée en Portugal, Lord Wellington a déployé dans tous ses mouvements l'habileté d'un général consommé, et que dès lors il a préparé toutes les circonstances qui ont produit le grand résultat qu'il vient d'obtenir. J'ai dit que quoiqu'il eût jugé à propos de se retirer, il avait délivré le midi de l'Espagne et changé le caractere de la guerre. Il a forcé les Français qui étaient entrés en Espagne comme dans un pays conquis et qui s'y étaient déjà établis comme conquérants, à concentrer leurs forces et à songer à leur propre sûreté au lieu de dicter la loi autour d'eux. Il a employé l'hiver à rendre son armée capable d'exécuter les grandes choses que son génie avait combinées. J'ai dit que Lord Wellington n'avait pas perdu les avantages qu'il avait gagnés, mais que lorsqu'il était en Portugal il s'était occupé à mettre ses troupes dans une situation à attaquer l'ennemi avec succès lorsque le moment favorable serait arrivé. L'événement a justifié sa prévoyance. Il n'a point laissé reprendre aux Français les positions importantes d'où il les avait chassés, et il a non-seulement disposé ses troupes à faire tête à l'ennemi, mais il a tiré avantage des moyens que, pour la premiere fois, il tenait de son titre de commandant des forces espagnoles, afin de donner aux armées de cette nation le caractere militaire qui leur manquait. D'accord avec cet officier si distingué, le maréchal Beresford, il a pu effectuer ce grand objet, et il est évident maintenant qu'en Espagne nous ne luttons plus seuls contre l'ennemi, mais que nous sommes secondés par le génie militaire de la nation es-

pagnole qui, quoique très-recommandable dans tous les temps, n'a pu produire de grands résultats que du moment qu'il a été dirigé et encouragé par un grand capitaine. Lord Wellington ainsi occupé n'est pas entré en campagne aussitôt qu'on s'y était attendu ; mais il a prouvé par la maniere dont il est sorti de son inaction apparente que son repos n'avait pas été celui de l'oisiveté et de l'insouciance Dans moins d'un mois il a poussé l'ennemi avec une telle vigueur qu'il l'a engagé malgré lui dans une bataille aussi remarquable par le caractere particulier qu'elle offre que le génie du commandant qui l'a gagnée est extraordiuaire par l'étendue de ses conceptions et la sûreté de ses calculs. Je ne prétends point faire une comparaison injurieuse entre les efforts de Lord Wellington et ceux qui ont pu être faits dans tout autre pays, mais je crois que les annales militaires d'aucune nation n'offrent aucun mouvement pareil à celui que ce général a fait dans un mois de Frenada à Pampelune. Lord Wellington ne se dissimulait pas les obstacles qu'il devait rencontrer; mais son génie a su en triompher, en découvrant les moyens de tourner les positions sur lesquelles l'ennemi comptait pour sa sûreté. Ainsi par un des traits de son caractere qui le rend si cher à son armée, Lord Wellington a profité de cette découverte pour épargner le sang de ses soldats, et il a gagné par ses calculs ce que d'autres n'auraient pu obtenir qu'en sacrifiant un grand nombre des leurs. Il est arrivé sur l'ennemi si inopinément qu'il ne lui a laissé d'autre alternative qu'une retraite précipitée dans son propre pays, ou de risquer cette bataille qui entrait dans le plan de Lord Wellington et qui s'est terminée d'une maniere si glorieuse pour nous. La carriere de Lord Wellington n'est qu'une série d'événements heureux et de triomphes éclatants. Dans la derniere campagne il avait remporté des avantages très-importants ; dans celle-ci il a repoussé l'ennemi jusqu'à ses propres frontieres. Il serait présomptueux de prétendre calculer tous les résultats de cette victoire; mais c'est un grand sujet d'exultation pour le pays et pour tout individu, que le contraste de la situation dans laquelle se trouve maintenant Lord Wellington et celle où il était autrefois. Si l'on porte ses regards vers le moment où il vint délivrer le Portugal avec une armée peu nombreuse, avec quel orgueil ne doit-on pas le suivre dans le cours de ses campagnes ? On le voit d'abord chasser les Français de ce royaume, et dans la campagne suivante frustrer tous les plans de l'ennemi. Dans l'avant-derniere campagne il a donné à la guerre un caractere tout-à-fait différent ; et

maintenant ce même général qui, ayant la mer derriere lui, s'est vu autrefois obligé de faire face à un ennemi supérieur en nombre, qui a rencontré des difficultés qui eussent été capables de déconcerter tout autre militaire que lui et qui lui causaient de l'affliction, quoique son grand cœur ne se soit jamais laissé aller au découragement, sentant qu'il était soutenu par une brave nation, et, j'ose le dire, par un gouvernement qui est resté ferme au milieu de toutes les vicissitudes de ce grand conflit; ce même individu, après être parvenu à délivrer en partie la Péninsule, est devenu enfin l'agresseur, et au lieu d'être réduit à défendre les lignes de *Torres-Vedras*, il a remporté les plus brillantes victoires en agissant offensivement contre l'ennemi. En revenant ainsi sur les événements passés, j'ai voulu mettre la Chambre en état d'apprécier le mérite de Lord Wellington et les services de ses troupes. Il est glorieux de penser que si l'ennemi n'a pas encore été entierement chassé d'Espagne, Lord Wellington l'a du moins rejeté sur les confins de cette arene dans laquelle son propre choix l'avait porté. Ce grand général n'est plus adossé à la mer, menacé par un ennemi qui espérait le forcer à retourner sur ses vaisseaux; et dans une situation qui faisait craindre aux plus grands hommes d'état non-seulement qu'il fût obligé d'y avoir recours, mais même qu'il ne pût pas les regagner en sûreté. Une scene bien différente s'ouvre devant nous. La Chambre doit réfléchir qu'elle n'est point ici appelée à célébrer un de ces triomphes qui ne sont utiles qu'à la gloire d'un seul individu, mais un de ces événements heureux qui influent sur les destinées du monde entier. Ce sont les représentants d'une nation libre qui se réunissent pour se réjouir mutuellement d'avoir contribué à conquérir l'indépendance de ses alliés, à venger la liberté du genre humain des outrages auxquels elle est exposée depuis plusieurs années. Il doit être bien satisfaisant pour nous, au milieu de la guerre meurtriere et dispendieuse dans laquelle nous sommes engagés, de penser que les efforts que nous avons faits ont non-seulement suffi à notre propre défense, mais contribué encore à sauver d'autres pays. Si dans cette lutte le Parlement d'Angleterre s'est vu appelé à faire les sacrifices les plus étonnants, il doit considérer avec orgueil que si sa libéralité s'est exercée avec plus d'étendue qu'à toute autre époque précédente, les résultats produits par sa munificence sont aussi extraordinaires que sa générosité, ensorte que non-seulement le pays en a senti les effets, mais que l'Europe entiere s'en

trouve dans une situation qui surpasse de beaucoup tout ce qu'on pouvait espérer dans un si court espace de temps. Quel que soit le cours des événements, la gloire du nom anglais se trouve placée à un degré d'élévation d'où rien ne pourra jamais la déplacer.

Si quelque chose peut ajouter à l'intérêt qu'inspire cette bataille, ce sont les souvenirs que rappelle l'endroit où elle a été livrée : un illustre capitaine, le Prince Noir, combattait autrefois sur le même terrain pour rétablir un monarque légitime sur son trône ; il fut vainqueur, et ses exploits n'ont pas été oubliés au jour du combat. Le triomphe a non-seulement l'avantage d'aggrandir notre renommée, mais aussi celle de nos alliés ; et j'espere que dans l'ivresse de la victoire on n'oubliera que le but légitime de la guerre doit toujours être une paix noble, une paix qui s'accorde avec la prospérité, les intérêts et les engagements de ce pays ; une paix qui non-seulement soit avantageuse à l'Angleterre, mais qui contribue au bonheur de toutes les nations de l'Europe. (*Ecoutez, écoutez, écoutez.*)

Lord *Castlereagh* termina son discours en proposant un vote de remercîments conforme à celui proposé dans la Chambre des Pairs.

M. *Canning*. J'éprouve en commun avec le noble Lord qui a fait la motion, un embarras dans lequel personne n'a plus souvent placé ses amis et ses admirateurs que Lord Wellington. Je sens combien il est difficile d'exprimer l'admiration que m'inspire son dernier exploit, et je suis persuadé que le langage le plus énergique que je pourrais employer, ne serait encore qu'un faible écho de l'enthousiasme public dans cette glorieuse circonstance. J'espere que l'intérêt que j'ai toujours éprouvé pour la cause espagnole excusera aux yeux de la Chambre la liberté que je prends de m'adresser à elle dans cette circonstance. Il y a cinq ans que ce pays, malgré les circonstances difficiles dans lesquelles il se trouvait, et la lutte hasardeuse dans laquelle il était engagé, vit tout-à-coup s'ouvrir devant lui la glorieuse perspective dont les aperçus heureux sont, si non réalisés, du moins bien près d'être accomplis par la victoire que nous célébrons aujourd'hui. A cette époque nous n'hésitâmes pas, quels que fussent nos charges publiques et les sacrifices immenses que nous avions déjà faits, de faire cause commune avec un ennemi, devenu notre ami par la

seule considération qu'il était victime de l'oppression. (*Ecoutez, écoutez.*) Quels qu'eussent été les résultats de cette détermination, jamais elle ne nous eût causé aucun regret, en supposant même que tout ce que nous en attendions eût trompé nos espérances. Mais nous trouvons ici un nouvel exemple qui prouve combien la générosité et la justice sont intimément liées à la sécurité nationale. A l'époque dont je parle, plusieurs membres de cette Chambre croyaient que nous étions engagés dans une entreprise téméraire, et que quelqu'indispensable qu'elle parût, elle n'offrait aucun espoir de succès. Maintenant un jour nouveau vient briller sur nos têtes; jour de gloire qui, n'eût-il que la gloire pour résultat, mériterait d'être inscrit dans les pages de l'histoire, mais qui promet d'avoir un effet plus étendu en rétablissant et confirmant les libertés du genre humain. Mais tout en rendant à Lord Wellington le tribut de louanges qui lui est dû si légitiment, nous serions coupables d'une grande injustice si nous n'admirions pas en même temps la conduite que les ministres de S. M. ont tenue dans le cours de cette guerre. Je suis un des plus empressés, surtout d'après une discussion qui a eu lieu dans le commencement de la Session, à rendre justice au soin, à l'anxiété, à la sollicitude, à l'attention avec lesquels les puissants moyens de ce grand empire ont été préparés par notre gouvernement et mis à la disposition du noble Marquis. J'irai plus loin, et je dirai que ce ne sont pas seulement les ministres de Sa Majesté mais le Parlement, mais toute la nation, qu'on doit féliciter de ce qu'au milieu des vicissitudes quelquefois décourageantes de cette lutte (quoique jamais ceux qui appréciaient les talents du grand capitaine qui en avait la direction, n'aient éprouvé le moindre découragement), il ne s'est manifesté ni dans la Chambre, ni dans le pays aucun symptôme qui indiquât l'intention de céder aux difficutés qui se présentaient ou de désespérer du succès de cette grande cause. Aujourd'hui nous recueillons les fruits de notre persévérance. Aujourd'hui nous recevons la récompense d'abord des vues sages qui nous ont engagé dans la cause de l'Espagne et ensuite de la constance avec laquelle nous l'avons soutenue. La révolution de 1808 (ainsi qu'on a quelquefois appelé la glorieuse insurrection des Espagnols,) semble avoir été donnée au monde par la Providence comme pour contraster avec cette épouvantable révolution dont les effrayants progrès ont presque fait croire aux hommes que le succès était irrévocablement lié à la cause de ceux qui attaquaient

avec une insatiable fureur toutes les institutions sociales. Mais la révolution Espagnole, tout en produisant des succès aussi brillants que ceux qui ont accompagné le début de celle de France, a prouvé que la carriere des triomphes n'est pas fermée à ceux qui combattent pour la souveraineté légitime et dont le but est de conserver et non de détruire. Les effets de la derniere victoire ne seront pas seulement utiles à la cause Espagnole. L'Espagne a été le théâtre des exploits de Lord Wellington, mais elle n'est pas la limite des résultats heureux qu'ils doivent produire. Le même coup qui a brisé le talisman du pouvoir des Français en Espagne dissipera aussi dans le Nord le prestige de leur invincibilité et rendra la liberté à l'Europe. La guerre d'Espagne a produit un état de choses qui ouvre une perspective d'espérance et de succès à des pays qui, jusqu'à présent, n'ont trouvé dans leurs luttes rapides et multipliées avec la France que la défaite et le découragement. Si nous jettons les yeux sur les plaines de la Germanie, nous n'y voyons plus un conquérant porté sur les ailes de la victoire et répandant l'épouvante autour de lui, mais nous y remarquons partout les peuples rendus à l'esperance et déterminés invariablement à lui résister. Le Continent n'offre plus les mêmes scenes de misere et de désespoir : le déluge moral qui le désolait commence à s'arrêter ; les limites des anciens royaumes réparaissent, et déjà nous découvrons ces signes antiques et sacrés qui marquaient l'existence des anciennes institutions. (*Ecoutez, écoutez.*) Et à qui, après Dieu, devons-nous tous ces changements favorables. Si ce n'est à l'homme à qui nous avons à offrir aujourd'hui les remerciments de la nation. Ainsi que l'a fort bien dit le noble Lord, il serait présomptueux de prétendre embrasser tous les résultats d'une si brillante victoire ; mais au moins nous avons la consolation de savoir qu'ils ne peuvent être qu'heureux. Ils doivent également être favorables, soit que la guerre continue soit qu'on négocie la paix : ils fourniront pour la guerre du courage et des moyens, et pour la paix cette association de gloire et d'intentions pacifiques sans laquelle je ne dirai pas qu'on ne peut faire de paix durable, mais du moins qu'un traité qui y conduit est extrêmement difficile à conclure. Au reste, il nous suffit aujourd'hui d'exprimer notre reconnaissance à l'homme qui par son expérience consommée, un coup-d'œil juste et rapide, une prévoyance extraordinaire, la précision de ses mouvements, et son activité foudrayante a procuré à

l'Angleterre un des plus beaux jours que l'histoire puisse consigner dans ses annales, et nous a donné les moyens de contribuer comme nation, d'une maniere décisive, à l'établissement de la paix et du bonheur du genre humain. (*Ecoutez, écoutez.*)

Lord Castlereagh a ensuite proposé un vote de remercîments aux lieutenants-généraux Sir Thomas Graham, Sir Rowland Hill, au comte de Dalhousie, au T. H. Lawrence Cole, au Baron de Busche, à Sir John Oswald, T. O. Wandeleur, Sir Georges Murray, et aux autres officiers de l'armée pour le zele, l'énergie et l'habileté qu'ils ont déployés dans la derniere affaire près de Vittoria. Cette proposition a été accueillie unanimement. S. S. a ajouté que quoique l'on n'eût à regretter aucun officier supérieur, si cependant nous calculions la perte qu'on avait faite en officiers, par le mérite de ceux qui ont succombé, on avait sujet de déplorer vivement leur mort.

S. S. a ensuite cité le beau trait du colonel Cadogan, qui se sentant blessé mortellement, demanda à être porté sur une éminence pour être témoin de la conclusion de cette bataille au succès de laquelle il avait si glorieusement contribué, et expira en contemplant ce tableau si digne des derniers moments d'un brave.

S. S. a conclu par proposer aussi un vote de remercîments au maréchal Beresford, aux généraux et aux autres officiers des forces espagnoles et portugaises engagées à Vittoria, ce qui a été adopté unanimement.

CHAMBRE DES LORDS.

Séance du Mercredi, 7 Juillet, 1813.

L'ordre du jour pour proposer les remercîments de la Chambre au marquis de Wellington ayant été lu, Lord Bathurst se leva et prononça le discours suivant.

Discours du Comte Bathurst, *Ministre de la Guerre.*

(Le commencement du discours de Sa Seigneurie fut prononcé d'un ton de voix si bas que les rapporteurs ne purent l'entendre distinctement.) " Je dois avouer à la Chambre que par-

mi tous les exploits militaires dont ce pays-ci, ou toute autre nation a à se glorifier, je n'en observe aucun qui ait été plus brillant, dont le succès ait été plus complet et les avantages aussi grands, que la glorieuse et éclatante victoire qui vient d'être remportée à Vittoria; aucun qui offre une chance aussi forte de mettre à fin d'une maniere sûre, honorable et satisfaisante, la lutte dans laquelle nous et nos alliés sommes engagés depuis si long-temps. Non seulement l'ennemi a été défait et chassé du champ de bataille, mais encore il a perdu toute son artillerie, toutes ses munitions, son bagage, et en un mot tout ce qui constitue le matériel d'une armée. Il a été forcé d'abandonner ces fortes positions militaires sur l'Ebre qu'il avait été des mois et des années à fortifier, et sur lesquelles il comptait pour opposer une vigoureuse résistance, s'il était forcé d'abandonner la partie de l'Espagne qu'il avait occupée antérieurement. Mais les grands talents de Lord Wellington ne se sont pas moins déployés dans la bataille décisive de Vittoria que dans le plan général de la campagne formé avec tant d'habileté et exécuté avec tant de rapidité. L'ennemi avait imaginé que les fortifications qu'il avait élevées à Toro et dans d'autres places, mais particulierement à Burgos, auraient retardé les mouvements du général britannique, jusqu'au moment où il aurait enfin pu enlever ses magasins et les mettre en lieu de sûreté. Telle fut cependant l'habileté des manœuvres de Lord Wellington, et la célérité avec laquelle elles furent dirigées, que tous les plans de l'ennemi furent confondus. Les alliés ne se furent pas plutôt avancés en Espagne, que les Français abandonnerent à la hâte tous leurs points de défense, et qu'ils furent même contraints d'évacuer Burgos où ils avaient fait tant de travaux et dont ils firent sauter les fortifications à l'approche de nos troupes. Ils abandonnerent Pancorvo et Miranda avec autant de précipitation; de maniere qu'en moins d'un mois ils virent notre armée menaçant leurs magasins de Vittoria qu'il leur fallut bien alors défendre à tout risque. Ici la lutte ne fut jamais douteuse un seul instant. Dans le fait l'ennemi confondu et déjà subjugué même avant le combat par une habileté supérieure à la sienne, semble n'avoir point déployé cette même valeur par laquelle il s'est tant distingué en d'autres occasions. Il paraît qu'il ne s'est bien battu que sur deux points seulement: le premier sur sa droite où il avait pour objet de couvrir ou de regagner la grande route de France par Bayonne, mais il y fut completement repoussé par les troupes de Sir Thomas Graham: l'autre point fut sur la gauche, où il essaya en vain de reprendre les positions dominantes qui furent forcées et maintenues par les divisions de Sir Rowland Hill. Ce fut dans cette partie du champ de bataille que le colonel Cadogan reçut la blessure qui lui coûta la vie. Sentant que sa blessure était mortelle, sa derniere priere à ses camarades fut qu'ils

le portassent sur une petite éminence en arrière de l'armée ; là, assis le dos appuyé contre un arbre, il contempla le champ de bataille jusqu'à ce que la mort vint couvrir ses yeux d'une nuit éternelle. C'était un officier aussi brave sur le champ de bataille qu'aimable et respectable dans la vie privée. Je déplore sincerement la perte que notre armée a essuyée ; mais je crois qu'on trouvera qu'elle est peu considérable si on la compare à la grandeur de la victoire qui a été remportée, victoire qui sera à jamais mémorable dans les annales de notre pays et dont il est encore impossible de calculer tous les résultats et les avantages futurs. Ce n'est pas une chose peu remarquable, que tout près du terrain où cette bataille s'est donnée, il fut remporté jadis une autre victoire dans les jours les plus brillants de la gloire martiale de l'Angleterre. Vittoria n'était point un terrain nouveau pour la valeur britannique. Ce fut près de cette ville qu'Edouard le Prince Noir défit l'usurpateur de la couronne d'Espagne, qui, dans cette occasion, était soutenu par les troupes françaises. Cependant combien cette bataille ne fut-elle pas différente de la bataille actuelle, si l'on en considere toutes les circonstances ! Combien les ressources actuelles de la France ne sont-elles pas incomparablement supérieures à ce qu'elles étaient alors : et combien les talents de l'homme qui est aujourd'hui à la tête du gouvernement français ne sont-ils pas plus grands. Alors la France n'était qu'auxiliaire ; maintenant elle est partie principale : la victoire du Prince Noir fût le résultat d'une seule campagne, mais celle-ci est le résultat d'une suite de campagnes ; et si ce brave prince en se retirant désappointé et découragé par l'ingratitude du prince pour lequel il venait de combattre avait pu lire dans l'avenir, et connaître qu'à une époque future, sur le même terrain, une armée britannique remporterait une victoire signalée sur la puissance de la France, bien supérieure à celle de la France de son temps et que cette armée britannique combattrait alors pour délivrer l'Espagne, cela aurait adouci son affliction, et il eût été flatté de voir la gloire martiale de son pays soutenue par ses neveux et son renom transmis à la postérité la plus reculée avec celui de l'illustre commandant qui dirige aujourd'hui nos armes, dans la Péninsule. Ici je ne puis m'empêcher d'observer, de contempler avec joie quelle carriere de gloire Lord Wellington a parcourue dans un espace de temps bien court. Tout le monde se rappelle qu'il était naguères secrétaire d'un viceroi d'Irlande dont les fonctions ne sont pas même encore terminées. Il quitta les devoirs pénibles de cette place pour reprendre ses fonctions militaires dans la Péninsule, et nous le voyons aujourd'hui, après une suite d'opérations militaires de cinq années, distinguées par une habileté consommée, remporter une victoire glorieuse et décisive, qui place à juste titre son nom au pi-

nacle du temple de la renommée. Il a été appellé par quelques personnes un général heureux ; mais son bonheur est de l'espece de celui qui ne s'attache qu'à la valeur et à l'habileté militaire. Sa persévérance au milieu des revers est aussi éclatante que sa gloire au milieu des succès. Dans ses campagnes pénibles et variées de la Péninsule, il avait été également dans le cas et de se retirer et d'avancer, mais dans l'une et l'autre circonstance, combien ses retraites n'ont-elles pas été différentes de celles de l'ennemi par l'ordre, le sang froid et la sérénité de notre commandant, et combien, ses marches en avant, n'ont-elles pas été supérieures en vigueur et en activité !

Lord Bathurst termina son discours en proposant que les remercîments de la chambre fussent accordés au Feld-Maréchal Wellington pour l'habileté et la valeur distinguée avec lesquelles il a dirigé les dernieres opérations de la campagne d'Espagne et surtout pour la victoire brillante qu'il a remportée sur l'ennemi dans le voisinage de Vittoria.

Lord *Rosselyn* dit qu'il ne se levait que pour exprimer ses remercîments à ceux qui avaient conseillé au Prince Régent de conférer à Lord Wellington une marque d'honneur militaire qui était presque aussi sans exemple que ses services. C'était certainement le seul exemple dans les temps modernes d'une pareille distinction conférée pour d'éminents services. Il était bien sûr qu'il serait agréable à tous les officiers par-dessus lesquels on avait passé, ainsi qu'à tous les individus de l'armée, de voir à leur tête l'homme qui était le plus bel ornement de sa profession. Tous devaient être heureux qu'on eût avancé à un poste aussi distingué un homme dont le mérite et les talents justifiaient à tous égards cette préférence, tandis que les intérêts du pays exigeaient qu'elle fût accordée à celui dont les services avaient si amplement mérité les plus grands honneurs qu'il fût possible de lui conférer.

Le Marquis de Wellesley. Quoique Vos Seigneuries soient appelées en ce moment à conférer à Lord Wellington et à sa brave armée la plus haute récompense d'honneur qu'il soit possible à ce pays-ci, et même à tout autre pays d'accorder,—les remercîments du Parlement—cependant la question n'est pas nouvelle. Vos Seigneuries ont souvent été appelées précédemment à accorder de semblables remercîments pour des services éminents exécutés de diverses manieres et dans les circonstances les plus difficiles. Lord

Wellington a été éprouvé de la maniere la plus extraordinaire que l'avait jamais été aucun individu marquant, soit dans la carriere militaire, soit dans la carriere civile. Un des traits caractéristiques de sa gloire est d'avoir su quand il l'a fallu, prolonger un système défensif en présence d'une force infiniment supérieure, lorsqu'on ne pouvait le maintenir que par le déployement des plus hautes qualités qui se soient jamais combinées pour former le général consommé et le brave soldat. Lord Wellington se présente donc aujourd'hui devant vous comme quelqu'un qui a déjà reçu plusieurs fois les remercîments de Vos Seigneuries pour s'être distingué de toutes les manieres possibles dans toutes les phases de cette lutte, par son habileté à conduire les siéges, par sa promptitude et son énergie dans des coups de main inattendus, par ses succès dans des opérations suivies dans un pays où l'on éprouve les plus grandes difficultés pour se procurer des provisions et des ressources de quelque espece que ce soit, par le talent et le succès avec lequel il s'est conduit même dans les retraites; et enfin par le mérite transcendant avec lequel il a su, en profitant judicieusement et sur-le champ d'un avantage qu'on lui offrait, faire sortir la victoire d'un accident momentané.

Aujourd'hui, il se présente devant Vos Seigneuries, dans une autre situation; car, et je le dis comme je le sens, c'est dans les difficultés mêmes où il s'est trouvé qu'il a trouvé ses moyens de succès. Je n'ai aucune intention de parler aujourd'hui d'aucune négligence passée; loin de moi une semblable idée; mais je pose en fait que c'est du non succès des premiers objets qu'il a fait sortir les moyens d'un avantage final. Je reconnais avec plaisir que ses efforts à cet égard ont, pendant les six mois qui viennent de s'écouler, été parfaitement secondés ici par le gouvernement, et j'en approuve d'autant la politique qui a dirigé les opérations des ministres; politique qui a mis Lord Wellington à même, pendant cet état d'inaction, que quelques personnes avaient regardé avec impatience, de faire pour l'ouverture de la campagne les préparatifs qu'il devait faire pour paraître aujourd'hui avec tant d'éclat devant Vos Seigneuries. J'en remercie les ministres, et je crois qu'ils méritent pour cela les remercîments du pays. Au moins cette fois-ci, ils peuvent se glorifier que Lord Wellington n'est point entré en campagne avec des moyens insuffisants. Cette fois-ci la gloire du noble général ne se réduira pas à avoir lutté bravement, et avec succès avec des

moyens inférieurs, contre une supériorité écrasante; il a été amplement pourvu des moyens de faire la guerre; et nous avons maintenant une preuve de ce que l'on pouvait faire avec de tels moyens dans les mains d'un homme qui possede si bien l'art de s'en servir avec avantage.

La question actuelle, ainsi que je l'ai déjà énoncé, n'est point une question nouvelle; la différence aujourd'hui est que Lord Wellington se présente comme ayant été en état de faire plus que dans les occasions précédentes. Les moyens ont été fournis et judicieusement employés, l'objet a été convenable, et le moment bien choisi On a déployé et mis en action les ressources et l'énergie de l'Angleterre pour remplir les objets les plus grands et les plus sacres qui aient jamais animé les efforts de l'Angleterre ou de tout autre pays: et c'est avec ces moyens placés dans les mains d'un des génies militaires les plus distingués qui ont jamais fait l'ornement d'un siecle, d'une nation, qu'a été produit l'heureux et glorieux résultat que Vos Seigneuries sont appelées aujourd'hui à célébrer et à commémorer.

La victoire dont il est question aujourd'hui n'a jamais été surpassée dans quelques-uns de ses détails, par aucune autre victoire, mais en gloire militaire elle est au premier rang. On a remarqué que pour bien juger le véritable mérite d'une victoire, il fallait en voir les résultats et l'objet. Sous l'un et l'autre point de vue, cette victoire de Vittoria ne laisse rien à désirer. J'ai toujours pensé, et telle a toujours été en théorie et en pratique l'opinion des plus grands hommes d'état et des plus grandes nations, quoique cela puisse paraître à quelques personnes une idée plus brillante que solide.—J'ai toujours pensé, dis-je, que la gloire militaire était la route qui conduisait le plus sûrement à la paix. Les résultats seront même sous ce point de vue, selon toutes les probabilités humaines, de la nature la plus satisfaisante; et je reconnais avec plaisir que les ministres peuvent réclamer à juste titre le mérite d'avoir coopéré à poser les bases de ces résultats. Ils ont fourni à Lord Wellington d'amples moyens d'opérer avec un succès décisif contre les forces qui lui étaient opposées. Si pourtant ces moyens avaient été calculés pour résister à tous ceux qui auraient pu lui être opposés, on pourrait tirer une conclusion différente; mais quant à la campagne en grand, il me semble qu'il y aurait de l'injustice à refuser aux ministres les éloges qu'ils méritent; aussi approuvé-je maintenant leur conduite exactement d'après les mêmes principes qui m'ont porté à les désap-

prouver lors de la dernière campagne pour laquelle ils n'avaient fourni que des moyens insuffisants.

Nous sommes fondés à attendre de cette victoire les plus agréables résultats. Son effet moral doit être incalculable. L'étendue de la perte de l'ennemi en munitions et en artillerie est presque sans exemple. Si on en trouve un, ce n'est que dans une des victoires de Lord Wellington lui-même dans l'Inde, lorsqu'il y prit au delà de 100 pieces de canon. N'est-il pas agréable de considérer que cette victoire nous offre la perspective de voir l'ennemi chassé d'Espagne? Ce qui n'a été jusqu'ici regardé par bien des gens que comme une spéculation chimérique et extravagante, est devenu maintenant extrêmement probable. L'invasion même de France est aujourd'hui une question de prudence chez le général britannique. C'est un point sur lequel je ne hasarderai pas un jugement; mais certes, c'est une circonstance bien nouvelle, c'est une étrange révolution que de voir aujourd'hui qu'il est absolument à l'option d'un général britannique d'envahir ou non la France, lorsqu'il serait peut-être avantageux d'en occuper quelques parties. Nous qui avons entendu parler depuis si long-temps de l'intention où était l'ennemi d'envahir ce pays-ci, de ses projets de faire planer les aigles françaises sur la tour de Londres, on nous apprend aujourd'hui à penser que c'est la France qui peut être envahie par un armée britannique. N'est-il pas curieux de réfléchir que cette même armée qui devait par ordre de son empereur jeter le léopard anglais dans la mer à Lisbonne, pourra bientôt entrer par terre à Bayonne, et que s'il y a quelque danger d'invasion ce n'est pas de notre côté. Je ne prétends pas autoriser par-là ni encourager aucunes espérances extravagantes; mais les propositions que je suis jaloux d'établir sont que le chemin de la gloire, ainsi que je l'ai déja observé, est celui qui mene le plus sûrement à la paix.

Un autre point sur lequel je désire appeler en peu de mots l'attention de Vos Seigneuries est que la perspective actuelle confirme pleinement la sagesse premiere de la politique qui engagea ce pays-ci à s'embarquer dans la cause de la Péninsule. Je crains qu'on ne pense que je m'écarte du sujet, mais je crois que tous les mots que je dis portent directement sur la question, et tendent à justifier le vote de cette chance, ce vote si souvent répété déjà pour celui qui a fait briller le premier rayon d'espérance aux yeux de l'Europe. Le grand objet de cette politique fut de soutenir,

en résistant à l'ennemi dans la Péninsule, la cause de l'Espagne et du Portugal, et d'opérer par ce moyen une diversion importante en faveur d'autres nations qui pourraient être tentées de s'opposer aux usurpations de la France et à secouer son joug, et de leur donner en même temps, s'il était possible, le noble exemple d'une résistance opiniâtre et de la persévérance. La sagesse de cette politique est amplement prouvée aujourd'hui. Les ministres n'ont-ils pas dit en leurs places, n'est-ce pas un fait universellement reconnu, que nos efforts en Espagne ont encouragé la Russie à résister? La Russie ne nous a-t-elle pas prié comme le secours le plus efficace que nous pussions lui donner, de pousser avec vigueur la guerre de la Péninsule? Quel a été le résultat de notre résistance? Il est hors de doute aujourd'hui que notre opposition au pouvoir de l'ennemi en Espagne et en Portugal a produit l'effort qui a été fait en Russie, et l'a mise en état de résister avec succès, car si les Français avaient été prêts à entrer en Russie de meilleure heure et avec des forces plus considérables, l'effet de leur invasion de Russie aurait été plus grand.

Un autre grand objet de cette politique fut de priver l'ennemi des ressources de l'Espagne et du Portugal et d'y éteindre son pouvoir. J'ai toujours pensé que si l'on agissait avec persévérance sur ce principe nous devions finir par détruire le pouvoir des Français dans la Péninsule. J'ai toujours dit qu'il serait contraire à tout principe de justice, de magnanimité et de saine politique, d'abandonner la Péninsule, aussi long-temps qu'il serait possible de soutenir la cause de l'Espagne, et aussi long-temps qu'il y aurait quelque espérance d'éteindre le pouvoir de la France dans la Péninsule. Et n'a-t-on pas fait déjà de grands progrès vers cet objet? Je ne dis pas que tout ait encore été fait, mais n'est-ce pas beaucoup que le Roi intrus que l'ennemi y avait placé, ait été obligé de s'enfuir avec sa couronne dans sa poche, si toutefois il l'a sauvée? Telle est la perspective glorieuse que présente cette victoire. J'ose croire j'espere, que l'Espagne, formera à la fin un gouvernement qui fera ressortir et mettra en activité toutes les forces, toute l'énergie du pays pour résister aux Français, si jamais ils retournaient en Espagne; un gouvernement qui pourra commander le respect et assurer l'attachement du peuple, et par ce moyen faire agir tous les moyens de la nation espagnole, tant pour la cause de la Péninsule que pour celle de toute l'Europe. Je ne fais pas de doute que les ministres n'appliquent tous leurs efforts à

produire un effet aussi désirable. Mais s'ils venaient aujourd'hui à se relâcher, la cause de l'Espagne pourrait être regardée comme désespérée par les Espagnols eux-mêmes. La plus belle occasion est maintenant offerte aux Espagnols pour coopérer avec nos troupes dans la plus ample latitude ; je suis bien convaincu que si l'ennemi est chassé maintenant d'Espagne, il trouvera plus difficile d'y rentrer qu'il ne l'a trouvé auparavant. On doit se rappeller qu'il ne mit pié en Espagne que par la plus noire trahison et par la faiblesse d'un gouvernement corrompu. J'espere que désormais non-seulement nous n'entendrons plus parler d'un gouvernement Français en Espagne, quoiqu'il puisse arriver ailleurs, mais que nous apprendrons qu'il sera établi un gouvernement espagnol tel qu'il empêchera les Français d'obtenir une autre fois, soit par trahison, soit par faiblesse, des avantages semblables à ceux qu'il avait acquis dans ces derniers temps.

Je crains bien d'avoir abusé en cette occasion de la patience de la Chambre, mais je sens la profonde importance du sujet ; je sens que nous marchons sur un bon terrain, et que nous avons toutes les probabilités humaines de succès. Je n'en désire donc que plus vivement que l'on ne néglige rien de ce qui peut tendre encore plus à étendre nos avantages, et à rendre notre succès final, complet et certain. On peut concevoir les espérances les plus flatteuses, si l'Angleterre veut continuer d'opérer comme elle l'a fait depuis six mois, et si elle ne laisse pas trop partager son attention en la portant sur d'autres points. Quant à la victoire en elle-même, soit qu'on l'envisage sous le point de vue de la valeur et du génie militaire qui y ont été déployés, ou sous celui des effets moraux dont elle doit être suivie, j'en puis dire : "*Hoc litterismandari, hoc memoriæ prodi, hujus rei ne posteritatem quidem omnium sæculorum unquam immemorem fore.*" C'est un exploit qui doit vivre éternellement dans le souvenir, et qui excitera l'admiration et les applaudissements des Anglais jusque dans la postérité la plus reculée.

Lord Holland. Je sens que j'e nai rien à ajouter à ce qui a été dit sur la motion de ce jour dans le discours énergique et éloquent du noble Lord qui l'a proposée ; mais cependant comme je ne crois pas que personne prenne un plus vif intérêt que moi à la cause sacrée de la Péninsule, je ne consentirai pas à voter aujourd'hui sans exprimer mes

sentiments. Depuis le principe j'ai suivi de mes vœux le progrès des armes de Lord Wellington, et je n'ai pu m'empêcher de le regarder comme destiné à accomplir le grand objet qui est aujourd'hui si avancé. La nécessité de la chose et la nature des circonstances se combinaient pour exiger et faire ressortir les talents d'un homme de génie. *Expedit esse Deos, et Deos esse putamus.* Lorsque nous voyons Lord Wellington comme un autre Fabius, vaincre en temporisant, et tantôt arrêtant l'impétuosité de son armée et tantôt saisissant l'occasion inattendue, et faisant sortir le succès même de la retraite, et quand nous le voyons aujourd'hui à la tête d'une force supérieure, en tirer tout le parti possible, lorsque nous apercevons dans tous les détails le mérite le plus transcendant, je ne puis m'empêcher de dire que le Parlement n'a jamais voté ses remercîments sur des principes plus sains et à plus juste titre. Quant aux résultats militaires de cette victoire, Lord Wellington est plus à même d'en juger que tout autre, mais son effet moral sera aussi étendu qu'avantageux. Notre armée n'a certainement jamais manqué de valeur, mais il est impossible de nier qu'elle n'ait prodigieusement gagné pendant la glorieuse carriere de Lord Wellington, depuis la bataille de Vimiera. En cas d'invasion maintenant, les sentiments de nos soldats seraient bien différents de ce qu'ils auraient été s'ils n'avaient pas été éprouvés auparavant contre des troupes françaises. Quel aura été ensuite l'effet moral de cette victoire dans l'Espagne elle-même ? Les Espagnols commencent à rivaliser avec les troupes britanniques, et ce résultat servira à reconcilier presque tous les Espagnols avec le pouvoir dont Lord Wellington a été investi sur leurs armées. Ils pourront désormais se former une juste idée de son génie, *rei militaris scientiam, virtutem, autoritatem, felicitatem,* et présager la résurrection de leur ancien renom militaire, sous ses auspices. Je concours aux éloges qui ont été accordés aux ministres pour leur persévérance dans cet objet, et pour la maniere dont ils se sont conduits pendant la derniere campagne par rapport à la Péninsule. Je conclus en exprimant le vœu que je forme pour que le résultat de ceci puisse être une paix sûre, honorable et durable. Je ne connais rien qui puisse plus ajouter à la gloire de Lord Wellington que d'être l'instrument qui aura assuré la paix à l'Europe et procuré à l'Espagne, l'indépendance, la liberté et le bonheur.

Lord *Lauderdale* dit qu'il serait convenable d'ériger un monument à la mémoire du lieutenant-colonel Cadogan.

Lord *Liverpool* dit que comme membre du gouvernement, comme pair et comme homme, il était tenu d'avoir égard à cette suggestion, d'autant plus que le colonel Cadogan était une connaissance et un ami particulier.

Les diverses motions de remercîments à Lord Wellington, à ses officiers, et soldats, et aux généraux officiers et soldats de l'armée alliée, furent agréées à l'unanimité.

Dialogue entre Joseph et Napoléon,

A Dresde, le 10 Juillet.

On allait célébrer l'Anniversaire de la Prise de la Bastille chez Brutus Charlemagne : Joseph arrive sans être attendu.

— Frere Napoléon,
Ces maudits enfants d'Albion
M'ont soufflé dans trois jours ma couronne d'Espagne,
Et jusqu'à mon dernier canon.
— On saura vous trouver, Monsieur, en Allemagne,
Quelque chose de mieux.—Frere Napoléon,
Craignez d'y trouver Wellington.

Le Pape quand il veut *canonise* les gens,
Wellington les *décanonise*.
Que conclure de là ? Qu'on voit dans tous les temps
Chacun se conduire à sa guise.

EXTRAIT DE LA GAZETTE DE LA COUR

DU SAMEDI, 10 JUILLET, 1813.

Département de la Guerre.

Downing-street, le 10 Juillet, 1813.

Il a été reçu, au bureau du comte Bathurst, une dépêche du Feld-Maréchal Marquis de Wellington, datée d'Orcoyen, le 26 Juin, 1813, dont voici l'extrait : . . .

L'ennemi a continué sa retraite hier matin, du voisinage de Pampelune, par la route de Roncevaux, en France ; nos troupes légeres sont à sa poursuite.

La forteresse de Pampelune a été investie aujourd'hui.

J'ai reçu une lettre du 22, du colonel Longa, annonçant qu'il a pris six pieces d'artillerie à un détachement de troupes sous les ordres du général Foy, comme il faisait sa retraite en France par la grande route de Mondragon.

Je devrais avoir informé Votre Seigneurie, dans ma dépêche du 24, que j'avais détaché le lieutenant-général Sir Thomas Graham sur la gauche vers Tolosa, afin de poursuivre les opérations qui doivent avoir lieu de ce côté.

Une lettre de lui, datée du 25, m'apprend qu'il est arrivé, hier, à Tolosa, ayant éprouvé de la résistance pour entrer dans cette ville de la part des troupes qui se retirent sous le commandement du général Foy. Il parle de l'assistance qu'il y a reçue du colonel Longa et de deux bataillons de l'armée de Galice, que le général Giron avait laissés à ce dernier pour attaquer Tolosa.

Sir John Murray a bien certainement débarqué en Catalogne le 3 du courant, et a pris possession du col de Balaguer le 7 ; il a trouvé dans ce poste plusieurs pieces de canon et fait quelques prisonniers.

Prise de la Frégate Américaine la Chesapeak *par la Frégate Anglaise la* Shannon.

Le 1er Juin est un jour fameux dans les fastes de la marine anglaise, par la célebre victoire navale de Lord Howe sur la flotte de la République ; victoire qui servit d'ouverture à celles qui détruisirent ensuite la marine révolutionnaire de France. Le 1er Juin vient d'être commémoré d'une maniere brillante devant Boston par la prise d'une frégate américaine, à l'abordage, par une frégate britannique, inférieure de 110 hommes en équipage. Le capitaine américaine Lawrence, qui commandait la *Chesapeak*, est mort de ses blessures et a été enterré à Halifax, avec tous les honneurs de la guerre dus par un ennemi généreux à un ennemi mort en combattant honorablement.

Cet événement était essentiel pour reprimer les bravades des républicains des Etats-Unis qui, fiers de quelques succès momentanés remportés par leurs énormes frégates sur des bâtiments inférieurs, se croyaient avec leur demi-douzaine de bâtiments de guerre les maîtres de la mer ! !

Quoique cette petite victoire ne soit rien en comparaison de celle de Vittoria, à laquelle elle ajoute une fleur, elle n'en a pas moins produit la satisfaction la plus vive et la plus agréable, *in tenui labor, at tenuis non gloria.* La relation du brave capitaine Brock est aussi admirable que sa conduite.

A bord de la Shannon, Halifax,
le 6 Juin, 1813.

Monsieur,

J'ai l'honneur de vous informer qu'étant, le 1er de ce mois, très-près du fanal de Boston, j'eus le plaisir de voir la frégate des Etats-Unis la Chesapeake (que nous observions depuis long-temps) sortir du port pour attaquer la Shannon. Je pris une position entre le cap Ann et le cap Cod, puis je mis en panne pour qu'elle vint à nous. L'ennemi s'approcha avec une très-grande résolution, ayant trois enseignes américaines flottantes. Lorsqu'il fut près de nous il amena ses vergues et perroquets volants. Je laissai les miennes hissées, dans l'attente que la brise tomberait. A cinq heures et demie, l'ennemi s'approcha de nous à portée de la voix, à tribord, et le combat commença, les deux vaisseaux gouvernant sous les huniers. Après avoir échangé deux ou trois bordées, le vaisseau ennemi nous aborda, ses chaînes de haubans d'artimon accrochant nos manœuvres d'avant. Je m'avançai pour reconnaître sa position, et observant que l'ennemi ralentissait son feu, je donnai l'ordre de se préparer à aborder. Nos braves bandes, désignées pour ce service, se précipiterent aussitôt sous les ordres des officiers respectifs, sur les gaillards de l'ennemi, chassant tout devant elles avec une fureur irrésistible. L'ennemi fit une résistance désespérée mais sans ordre. Le feu continua sur tous les passe-avants et hunes, mais dans l'espace de deux minutes il fut chassé de tous les postes, le sabre à la main. Le pavillon américain fut amené, et le vieux et fier yack britannique flotta triomphant au-dessus de lui. Une minute après, ils cesserent de faire feu d'en bas et demanderent quartier. Toute cette affaire a été terminée en quinze minutes après le commencement de l'action. J'ai à regretter la perte d'un grand nombre de valeureux camarades, mais avant de mourir, ils ont pu se glorifier de leur triomphe. Mon brave premier lieutenant, M. Watt, a été tué au moment de la victoire, pendant qu'il arborait le pavillon anglais; sa mort est une grande perte pour le service. M. Aldham, payeur, qui avait offert avec zele de se charger de conduire un détachement de fusiliers, a été tué à son poste au passe-avant. Mon ami et fidele secrétaire, M. Dunn, a été tué à ses côtés. M. Aldham a laissé une veuve pour déplorer sa perte.

Je prie le commandant en chef de la recommander à la protection des Lords commissaires de l'amirauté. M. Stephens mon vieux contre-maître a perdu un bras. Il a combattu sous Lord Rodney le 12 Avril. J'espere que vû son âge et ses services, il sera duement récompensé. Je suis charmé de dire que M. Samwell éleve de marine de beaucoup de mérite est le seul officier blessé, outre moi, mais il ne l'est pas dangéreusement. Parmi nos braves marins et soldats nous comptons 23 tués et 56 blessés. Je joins ici les noms des premiers.

Il n'est pas d'expressions assez fortes pour rendre justice au mérite de nos vaillants officiers et marins ; le courage calme qu'ils ont déployé pendant la canonade, et la meurtriere précision de leur feu, n'ont été égalés que par l'ardeur avec laquelle ils ont couru à l'abordage. Je les recommande tous instamment à la protection du commandant en chef. Ayant reçu un fort coup de sabre au premier abord en chargeant un parti ennemi qui s'était rallié sur le gaillard d'avant, j'ai été seulement en état de commander jusqu'au moment où j'ai été certain que notre conquête était achevée et alors ayant ordonné au second lieutenant Wallis de prendre soin de la Shannon et de mettre les prisonniers en sûreté, j'ai laissé le soin de la prise au 3e lieutenant M. Falkiner (qui avait conduit le détachement d'abordage sur le premier pont.) Je demande la permission de recommander très-fortement les officiers à la protection du commandant en chef, vu la bravoure qu'ils ont montrée durant l'action, ainsi que l'habileté et l'intelligence avec lesquelles ils ont rempli les pénibles devoirs qui leur ont été dévolus. J'ai beaucoup d'obligations à M. Etough, qui faisait les fonctions de maître, pour l'assurance avec laquelle il a conduit le vaisseau à l'action. Les lieutenants Jones et Law des troupes de marine, ont abordé bravement à la tête de leurs détachements respectifs. Il est impossible de faire une mention particuliere de tous les exploits brillants qui ont distingué mes officiers et mon équipage, mais je dois dire que lorsque les bouts de vergue des deux vaisseaux se sont accrochés, M. Cosnahan qui commandait à notre grande hune, s'appercevant que le bas de la voile du grand hunier l'empêchait de voir l'ennemi, s'est étendu sur le bout de la grande vergue pour tirer sur lui et dans cette position lui a tué trois hommes. M. Smith qui commandait à notre hune de misaine a sauté du bout de la vergue de misaine sur la hune de misaine de l'ennemi, et a détruit tous les Américains qui

y restaient. Je demande la permission de recommander particulierement M. Etough faisant les fonctions de maître et MM. Smith, Leake, Clavering, Raymond et Little John des gardes marines. Ce dernier officier est fils du capitaine Little John qui a été tué sur le Berwick. La perte de l'ennemi a été d'environ 70 tués et 100 blessés. Au nombre des premiers sont les quatre lieutenants, un lieutenant de troupes de marine, le maître et plusieurs autres officiers. Le capitaine Lawrence est mort depuis de ses blessures.

L'ennemi est venu au combat avec un complet d'équipage de 440 hommes; le Shannon ayant choisi quelques marins parmi ceux qui avaient été repris, avait 330 hommes. La Chesapeake est une belle frégate portant 49 canons de 18 sur son premier pont et de 32 sur ses gaillards d'avant et d'arriere.

Les deux bâtiments sont sortis du combat dans le plus bel ordre, leurs manœuvres paraissant aussi peu endommagés que s'ils avaient échangé un salut.

J'ai l'honneur, &c.

(Signé) P. B. V. Broke.

Au cap. T. B. Capel, &c.
à Halifax.

(Suit une liste des tués.)

(La même gazette contient un volume d'exploits maritimes très-brillants dans la Baye de Chesapeak et dans la Méditerranée: nous les ferons connaître une autre fois.)

NÉCROLOGIE, VARIÉTÉS, &c.

Extraits des Journaux Français.

Les obsèques de M. le sénateur comte Cossé de Brissac ont été célébrées hier (27 Juin) avec toute la solennité due à son rang. Le cortège étant réuni dans l'église souterraine de Sainte Genevieve, là le comte de Lacépede, président annuel du sénat, a prononcé le discours suivant :

" Monsieur l'archiprêtre de Sainte Genevieve,

" Messieurs du chapitre métropolitain,

" Pendant que dans la semaine qui vient de finir, nous déplorions au milieu des tombeaux qui nous environnent, les grandes et nombreuses pertes que le sénat venait de faire*, la mort levait sa faulx sur la tête d'un de nos collegues, et celui dont nous suivons le cercueil allait terminer sa carriere.

" Le comte de Brissac, élevé au milieu des plus illustres souvenirs, ayant porté ses premiers regards sur les antiques trophées qui ornaient la demeure de ses peres, et entouré, dès son enfance, des images de tant d'aïeux dont l'histoire a retracé les services, fut doué de bonne heure de ces sentiments que sa famille regardait comme son plus bel héritage, de cette loyauté, de ce désintéressement, de cette fidélité à son prince, de ce dévouement à sa patrie, de cet honneur sans tache, apanage de cette ancienne et brillante institution, de cette chevalerie héroïque dont la France s'est honorée à tant d'époques célebres, et qu'une époque rendue bien plus fameuse encore par le grand homme qui nous gouverne a vu renaître sous le nom de ce même *honneur* qui en rappelle l'essence et les devoirs.

" Appelé, sous la troisieme dynastie, aux premieres dignités de la monarchie, il a réuni sous la quatrieme, au bonheur si cher à son cœur d'être attaché à une auguste princesse, mere de tant de rois et du plus grand des empereurs, le précieux avantage d'être placé dans les rangs du premier ordre de l'empire, et parmi les membres du premier corps de l'état.

" Il reçut aussi de notre souverain la permission d'accepter une décoration que lui avait envoyée comme témoignage d'une ancienne affection, d'une bien honorable paternité d'armes, un roi allié de la France, et dont la valeureuse jeunesse a été si chere à l'armée française.

" Bon époux, bon pere, bon ami, affable, bienfaisant, religieux, il a joui de l'affection de sa respectable compagne, de la tendresse de ses dignes enfants, de l'amitié de ses proches, de celle de ses collegues, de l'estime publique, des bénédictions du pauvre; nous conserverons tous de lui un pieux

* MM. Jacqueminot, Daroc, et de Noë.

souvenir. Mais vous, ministres du Dieu de bonté, consacrez par vos saintes cérémonies les tendres adieux que nous proférons sur cette tombe qui va se fermer pour toujours ; mêlez vos prieres aux accents d'une voix qui exprime encore une fois sous ces voûtes funebres les regrets du sénat, et demandez pour celui que nous chérissions cette pure et éternelle félicité promise à la vertu."

Sommieres, (Gard) 26 Juin.—M. le comte Bruyere, général de division de cavalerie légere, natif de cette ville, neveu du prince de Neufchâtel et de Wagram, est mort le 6 de ce mois, à 9 heures du matin, des suites de la blessure qu'il a reçue à la bataille de Bautzen, le 21 Mai dernier. Ce général, dont la réputation militaire est connue, était recommandable autant par sa bravoure que par ses autres qualités personnelles : ceux qui l'ont connu le regretteront éternellement. Il laisse une veuve enceinte, un enfant, une mere et des sœurs inconsolables.

M. Donadieu, le plus ancien, comme le plus célebre maître en faits d'armes, vient de mourir à Paris, dans un âge très-avancé. Il était très-considéré de ses nombreux éleves, parmi lesquels il a compté des princes et d'autres personnes de la plus haute distinction. M. Donadieu était cité par une originalité de caractere qui n'empêchait pas qu'il ne fût doué d'un excellent cœur et d'une grande amabilité.

M. Brogniart, célebre architecte, qui avait bâti entr'autres le bel hôtel de Sainte Foy, rue Basse du Rempart, et le couvent des capucins de la chaussée d'Antin, vient de mourir à Paris, dans un âge assez avancé. C'est sur ses plans que s'éleve aujourd'hui le beau portique ou temple destiné à servir de bourse et de tribunal du commerce.

M. Caillhava, membre de la seconde classe de l'Institut impérial, est mort à Sceaux près Paris, dans un âge très-avancé (87 ans).

Le successeur de M. Delille à l'Academie Française, ou seconde classe de l'Institut, est M. Campenon, auteur des deux poëmes de la *Maison des Champs* et de l'*Enfant Prodigue*.

Les travaux pour la construction des remises attenantes aux nouvelles écuries du palais archiépiscopal de Paris, ont été suspendus pendant quelque temps ; on vient de les reprendre, et ils seront bientôt terminés. Ces remises formant le pourtour d'une cour demi-circulaire, sont au nombre de huit ; elles pourront renfermer seize carrosses, et on pourra placer dans les écuries quarante-six chevaux.

Premiere Représentation du Nouveau Seigneur de Village, Opéra-Comique en un Acte.

Ce nouveau seigneur semble fait pour enrichir le domaine qu'il a choisi. Tout prévient en sa faveur. Une conduite franche, une marche aisée, des airs grâcieux, un langage plein d'esprit et de gaîté, des vassaux soumis et respectueux, un valet même qui rougit d'avoir un moment osé se mettre à la place de son maître et qui refuse de s'enrichir, tout cela n'est-il pas très-neuf ? et ne doit-il pas piquer la curiosité ?

Que sera-ce encore quand on saura que cet acte, échappé au loisir de deux hommes d'esprit, qui ont voulu garder l'anonyme, a été embelli des chants aimables de M. Boyeldieu, exécuté par Mlle. Regnauld, MM. Martin, Huet et St. Aubin, et que tous les morceaux de musique, excepté le grand *aria* de Martin, ont été couverts d'applaudissements ? Point de bruit dans l'orchestre, mais du chant, de la grâce, de la mélodie, enfin le vrai genre de l'opéra comique.

Les commissaires nommés par les différentes classes de l'Institut pour l'examen du projet de monument à élever sur le Mont Cénis, sont pour la seconde classe, MM. les comte Régnault de St. Jean d'Angely et de Ségur, et M. Raynouard comme suppléant ; pour la 3eme classe, M. le comte de Laborde, MM. Visconti et Quatremere-de-Quincy ; pour la 4eme classe, M. le baron Denon et MM. Dufourny, Fontaine, Percier et Peyre, architectes.

M. Ginguené auteur de l'histoire littéraire d'Italie, vient de recevoir de S. A. I. le prince viceroi une médaille d'or qui porte, d'un côté, la tête de S. M. l'Empereur, couverte d'un casque antique, dessinée et gravée d'un style qui fait beaucoup d'honneur à l'artiste chargé de son exécution ; de l'autre, cette inscription entourée d'une couronne de laurier : *Al Cavaliere Ginguené, dell' istituto imperiale di Francia, bene merito dell' italiana litteratura ;* et à l'entour la mention et la date du décret : *Decretata dal vice-re d'Italia, il di* 28 *di Maggio* 1813.

Biala, 20 Mai.

Les troupes du Duché de Varsovie, commandées par le prince Poniatowski, se sont mises en marche dans le courant de ce mois, pour se rendre en Bohême en traversant la Galicie. Ces troupes ont marché en cinq colonnes ; la dernière a passé

ici le 19 de ce mois. Ces troupes dans leur marche à travers la Galicie, ont observé la discipline la plus sévere, et il n'y a pas eu la moindre plainte sur leur compte.

Frontieres de la Bohême, le 20 Juin.

Des nouvelles authentiques annoncent la prolongation du séjour de l'Empereur d'Autriche à Gitschin. Les communications entre cette ville, Prague et Vienne sont des plus actives. Beaucoup de personnes y sont arrivées encore récemment. Le prince de Schwartzenberg y continue son séjour. Le prince de Hesse-Cassel est revenu de Vienne à Prague. Cette derniere ville présente toujours une grande activité. Il y passe chaque jour des couriers en grand nombre, ainsi que des officiers supérieurs des différentes puissances; il y est arrivé un agent anglais, nommé Addington.

L'empereur de Russie est arrivé le 16 à Opotschna, et doit y passer quelques jours. Opotschna est un château du prince de Collorédo, situé sur les frontieres de Silésie.

Francfort, le 27 Juin.

Le 10e régiment d'infanterie légere, les 39e et 40e de ligne faisant partie de l'armée de réserve sous les ordres de S. Exc. M. le maréchal duc de Castiglione, se sont mis en marche hier matin pour Wurtzbourg. Aujourd'hui, le 9e léger, les 63e, 96e et 108e de ligne ont suivi la même direction, les 100e et 95e de ligne resteront cantonnés à Francfort jusqu'à nouvel ordre. Indépendamment des troupes destinées à ce corps d'armée, il passe journellement ici de nombreux renforts d'artillerie, d'infanterie et de cavalerie, qui se rendent en Saxe.

Le prince Frédéric Wollrath de Lowenstein Wertheim, major au service de Prusse, et commandant du 2e bataillon de l'infanterie de la garde, second fils de S. A. le prince Jean Charles-Louis de Lowenstein-Werthein est mort à Jœplitz le 31 Mai, des suites de la blessure qu'il avait reçue à la bataille de Lutzen. Avant-hier Mme. la comtesse Kravinska est arrivée ici de Varsovie.

M. le général Aubug est aussi arrivé en cette ville.

Vérone, 20 Juin.

Le 33e régiment d'infanterie légere est arrivé ici venant de Bologne; on a généralement admiré la beauté de ce corps, ainsi que sa tenue. Le 17 et 18 de ce mois le 84e régiment et une

division d'artillerie ont également fait leur entrée ici. On exerce tous les jours les troupes qui sont arrivées précédemment. On avait cru dans le principe que le quartier-général de la division de cavalerie serait établie ici ; mais il se rend à Villa-Franca. M. le général de division comte Grenier a pris le commandement d'un corps de l'armée d'observation.

Francfort, 24 Juin.

Les troupes, faisant partie des 1ere et 2e divisions de l'armée d'observation de Mayence, déjà arrivées ici, ont été passées en revue le 25 par son Exc. le maréchal Duc de Castiglione, commandant en chef. Cette revue avait attiré un grand concours de spectateurs qui ne se lassaient pas d'admirer l'excellente tenue et la beauté des régiments ; on distinguait surtout avec plaisir au milieu de cette jeunesse ardente et pleine d'enthousiasme, une foule de vieux soldats familiarisés avec la victoire. M. le maréchal en a questionné plusieurs, particulièrement chaque officier et sous officier ; il s'est fait rendre compte tant de leurs services, que de leur campagne, et il a promis à plusieurs d'entr'eux de mettre sous les yeux de l'Empereur les titres qu'ils ont acquis à des récompenses. S. Exc. a fait ensuite exécuter pendant trois heures de grandes manœuvres, dont elle a paru satisfaite.

Notre garnison sera, dit-on, portée à 12,000 hommes.

D'après les nouvelles de Wurtzbourg on y doit former un camp militaire.

Il est arrivé hier deux régiments de la garde impériale, et de nombreux détachements de cavalerie et d'infanterie.

Le fils aîné du comte de Gottorp est arrivé ici avant-hier sous le nom du baron d'Eberstein, pour rendre une visite à son pere

Dresde, 26 Juin.

L'Empereur passe tous les jours en revue quelques corps isolés de la garde ou des troupes de ligne. Tous les matins, à dix heures, les grands officiers de la maison de l'Empereur, les maréchaux et les généraux, les grands officiers de la cour de Saxe et les ministres, et en général toutes les personnes qui ont les grandes entrées, se rassemblent dans les apartements de S. M. Impériale, et se trouvent à son lever.

La ville de Bautzen est mise en état de résister à une premiere attaque. Elle a pour garnison deux bataillons de troupes westphaliennes et quelques troupes légeres. Les habitants se louent de la conduite des soldats.

Gorlitz, 16 Juin.

Nos environs présentent un aspect militaire très-imposant. On a coupé des milliers d'arbres dans les forêts pour en faire

des palissades. Un grand camp est établi entre Moys et Lippoldthayn pour le 7e corps d'armée commandé par le général Reynier et composé de toutes les troupes saxonnes et de la division française Durutte qui, depuis quelque temps, ont reçu des renforts très-considérables.

Francfort, 26 *Juin*.

M. le général de division Milhaud, commandant la cavalerie de l'armée d'observation de Baviere, est arrivé aujourd'hui ici. Le 64e régiment d'infanterie de ligne est également arrivé dans notre ville. Ce régiment fait partie de la 3eme division de la même armée.

Strasbourg, 26 *Juin*.

Toutes les lettres que nous recevons de Besançon, de Metz et de Mayence, parlent du passage continuel de troupes de toutes armes qui se rendent à l'armée. Les régiments sont au grand complet, et la cavalerie est parfaitement montée.

Le Mans, 24 *Juin*.

Un troisieme détachement des gardes-d'honneur de ce département, fort de 23 hommes, a été dirigé avant-hier sur Tours. Déjà 73 gardes formant les trois-quarts du contingent au maximum de la Sarthe, ont quitté le chef-lieu et les derniers départs auront lieu le 29 Juin et 5 Juillet.

Le troisieme détachement était, comme ceux qui l'ont précédé, de la meilleure tenue, et d'une excellente composition; on y distinguait MM. de Bois-d'Effre, Blin des Roches, de la Porte, d'Estaigne, de Turé, Jolivart, Mousseron &c. &c.

Une circonstance particuliere a attaché à ce départ un grand intérêt. M. le Mouton de Bois-d'Effre, ancien maréchal-de-camp et général de brigade pensionné, qui pendant soixante ans a servi son pays avec honneur, a voulu lui-même guider les premiers pas de son fils dans la carriere des armes. Ce respectable vieillard a pris place dans les rangs des gardes d'honneur, pour les accompagner jusqu'à Tours. M. de Bois-d'Effre appartient à l'une des plus anciennes familles du pays; son frere a été, comme lui, un militaire distingué; deux de ses fils sont morts au champ-d'honneur, et il consacre aujourd'hui avec le plus noble dévouement le seul enfant qui lui reste au service de S. M.

Dresde, 20 *Juin*.

LL. MM. l'Empereur des Français et le roi de Saxe sont convenus de supprimer réciproquement dans leurs états, y compris le royaume d'Italie, non-seulement le droit d'aubaine mais encore celui de transfert en cas de successions, et sans

distinguer si ce droit entre dans les caisses du pays, ou s'il tombe à d'autres justices patrimoniales.

S. M. le roi de Westphalie est attendu demain en cette capitale.

L'armée française occupait la plus grande partie de la Basse Silésie, jouit de tous les avantages de sa position dans une province très-fertile, et qui a peu souffert de la guerre. Les soldats sont bien portants ; l'armée russe prussienne au contraire, souffre, dit-on, beaucoup de la dissenterie.

Les comédiens français arrivés de Paris commenceront demain le cours de leurs représentations.

Zurich, 24 *Juin*.

Lors de l'ouverture de la diete le 7 de ce mois, S. Exc. M. le Landamman de la suisse, après les cérémonies accoutumées, a prononcé un discours où l'on remarque les passages suivants : " Chaque année, messieurs, nous avons eu de nouvelles occasions d'apprécier notre bonheur, et en jetant nos regards sur les autres états, de tirer de ce rapprochement des conséquences avantageuses. Aujourd'hui, nous sommes au-dessus même de la comparaison. Il ne faut plus ici de raisonnements, de tableaux d'éloquence. Un seul sentiment s'empare de nos cœurs ; une seule phrase l'exprime : nous nous sentons heureux, nous le reconnaissons, et l'Europe l'atteste. Que d'états, autrefois en relation avec nous, sont déchus de leur position florissante, livrés aux dévastations, au malheur ! le nôtre est libre. La paix, la tranquillité regnent dans son sein. Nous n'avons été que les spectateurs de combats gigantesques ; et tels que le voyageur placé sur la cime de nos montagnes, nous avons vu l'orage rouler et gronder sous nos pieds.

Gênes, 16 *Juin*.

" Les victoires des 21 et 22 Mai ont été célébrées par la flotte et par les troupes de terre qui se trouvent dans cette ville et dans les environs ; de nombreuses salves d'artillerie ont été tirées des vaisseaux et des forts.

" Depuis que S. Exc. le maréchal prince d'Esling a porté son quartier-général à Toulon, on remarque une grande activité dans le port et dans les arsenaux. On assure que les fournisseurs de la marine ont reçu ordre de préparer une quantité suffisante de vivres pour approvisionner extraordinairement la flotte pendant un certain espace de temps. On rassemble ici des bidons, des harnois et toutes sortes d'équipages et de munitions de guerre. Indépendamment des troupes qui sont ici, on nous annonce l'arrivée successive de différents régiments venant du côté de la Provence et du Dauphiné. On dit aussi que le parc d'artillerie commandé par le colonel Jacobi, qui déjà avait été augmenté depuis quelques mois, va encore être renforcé

d'un train d'artillerie de campagne, qui arrivera incessamment.

S. Exc. le prince d'Essling passe fréquemment la revue des troupes : depuis quelques jours, il a fait plusieurs reconnaissances hors de ville, accompagné de son état major et de quelques officiers du génie ; quelques personnes en ont conclu qu'il était question de l'établissement d'un grand camp dans nos environs : du reste, tous ces mouvements donnent à notre ville une nouvelle activité, et il y a bien des années qu'elle n'avait été aussi vivante que dans ce moment.

Paris, 25 Juin.

Le 4e détachement des gardes d'honneur de la Seine inférieure s'est mis en route le 24 de ce mois pour Versailles. Il est commandé par M. Narcisse Turgis, brigadier provisoire, appartenant à l'une des familles de Rouen les plus considérées dans le commerce et la magistrature, et composé de jeunes gens distingués par leur éducation, leur aptitude au service et leur belle tenue.

Périgueux, 10 Juin.

L'organisation de la garde d'honneur est terminée depuis plusieurs jours ; non-seulement le *maximum* du contingent, qui est de 100 est effectué, mais nous avons quelques raisons de croire qu'il sera dépassé ; dès le commencement de l'organisation, 74 inscriptions volontaires faisaient présumer ce résultat satisfaisant.

Parmi cette jeunesse on compte l'élite des familles les plus anciennes de la province et les plus distinguées, soit par leurs services en tous genres, soit par la considération dont elles jouissent. On remarque deux Saint-Aulaire parens de M. le comte de Saint-Aulaire, chambellan de l'empereur et préfet de la Meuse ; un Royère, petit neveu de l'ancien évêque de Cahors ; un Beaurère de Vilnac, fils et neveu d'anciens officiers supérieurs ; un d'Arlot de Saint-Saud, petit-neveu du comte Arlot de la Roque, lieutenant-général cordon rouge et grand-croix sous Louis XV, et un Salleton de Saint-Michel et un Maillard Lafaye, dont les familles comptent, sans interruption depuis 150 ans, une longue suite d'officiers distingués ; deux cousins du général Morand, tué cette campagne à Luxembourg ; le fils de M. Grenier, ancien officier du régiment de la couronne, chef d'escadron et major actuel de la gendarmerie ; plus de quarante fils, neveux ou parents d'anciens officiers de cavalerie des divers corps de la maison du roi, et autres officiers de toutes les armes sous l'ancien et le nouveau régime, la plupart décorés. Les autres appartiennent à des familles de magistrats ou de fonctionnaires recommandables, de négocians ou propriétaires qui occupent un rang honorable dans la société.

Prague, 19 *Juin*.

L'Empereur de Russie est arrivé à Opotschna dans la nuit du 15 au 16. Il est accompagné de MM. de Tolstoi et de Nesselrode. Les princesses ses sœurs l'y avaient attendu, ainsi que nous l'avons déjà annoncé.

Dresde, 20 *Juin*.

Les travaux continuent autour de la Ville-Neuve, et déjà elle se trouve dans un état de défense très-respectable; de fortes redoutes s'élèvent à l'embranchement des deux routes de la Haute et de la Basse-Lusace. Indépendamment de la double ligne de baraques qui se trouvent dans cette partie de la ville, il y a aussi des troupes campées sur la rive gauche de l'Elbe. Si on y ajoute la vieille garde qui se trouve logée dans la ville même, et qui reçoit chaque jour des renforts, on conçoit que notre capitale est environnée d'une armée nombreuse.

18 *Juin*.

Il est arrivé ici avant-hier plus de 190 officiers français de divers grades, et 300 sous-officiers venant du nord. Ils ont continué ce matin leur route pour l'Italie, où ils vont dans les dépôts de leurs régiments, former de nouveaux bataillons.

Par décret daté de Dresde, le 13 Juin 1813. S. M. l'Empereur a daigné accorder à Mad. la comtesse Lagrange, en considération des services éminents que feu M. le sénateur comte Lagrange, son mari, a rendus aux sciences, une pension de 6000 f. payable par le trésor impérial. Cette pension est un acte de la munificence de S. M.; elle est indépendante de celle qui sera accordée par le sénat.

Dans le premier régiment des gardes d'honneur qui s'est formé à Versailles, et dont un escadron vient de se mettre en route pour Mayence, on remarque le jeune auguste d'Albaret, dont le père, ancien capitaine au régiment de marine, est actuellement receveur principal des droits réunis.

M. Chignard, sculpteur très-distingué de Lyon, connu par de nombreux ouvrages, est mort à Lyon le 19 de ce mois, âgé d'environ 48 ans.

Paris, 23 *Juin*.

S. M. l'Impératrice Régente a, Lundi dernier, signé le contrat de mariage de M. Boni de Castellanes, chef d'escadron, aide-de-camp du général de division comte de Narbonne, avec Mlle. Greffulhe.

Paris, 25 Juin.

Deux décrets rendus par S. M. au quartier impérial de Dresde, le 18 Juin 1813, portent ce qui suit. Un congé de trois semaines est accordé au duc de Massa, notre grand juge ministre de la justice.

Le comte Molé, conseiller d'état, sera chargé du portefeuille du ministre de la justice, pendant la durée de son congé. Il prêtera à cet effet, avant d'entrer en fonctions, serment entre les mains de la régente, notre très-chere et bien aimée épouse.

S. Exc. M. le duc de Massa, grand juge, ministre de la justice, est parti hier matin de Paris pour se rendre aux eaux. En conséquence, et d'après les dispositions du décret ci-dessus, M. le comte Molé a été présenté hier à midi, par S. A. S. le prince archichancelier de l'empire, au serment qu'il a prêté entre les mains de S. M. l'Impératrice Reine et Régente, comme chargé du portefeuille du ministre de la justice, pendant la durée du congé accordé à M. le duc de Massa. Le serment a été reçu par S. M. l'Impératrice-Régente, au nom de S. M. l'Empereur et Roi.

Une commission spéciale militaire s'est assemblée à Versailles par ordre de M. le général comte Hullin, à l'effet de juger le nommé Altot, âgé de 27 ans, prévenu de brigandages dans les départements de Maine et Loire et Loire inférieure. Il a été condamné à la peine de mort, et a subi son jugement le même jour, à six heures du soir, au lieu dit la *Piece d'Eau des Suisses.*

Vienne 8 Juin.

L'Empereur est arrivé le 3 de ce mois à Kitschin.

Les changements ci-dessous sont survenus dans l'état-major et parmi les généraux de l'armée pendant le courant d'Avril: les généraux majors Ignace Stadler et Gestirn, et le comte Procope de Wratislaw, le colonel Hayer, le colonel Kobel, le lieutenant-colonel Walterskirchen, des chevau-légers d'Hohenzollern, sont morts; le baron Charles Karwenski a quitté le service.

Ont été mis à la pension: Les feld-maréchaux-lieutenants André baron de Roos, Joseph de Wogelhüber et Ferdinand baron de Herring, ayant tous le titre de grands-maîtres d'artillerie; les généraux-majors Geringer d'Edinbourg et Kerrekess, ayant le titre de feld-maréchaux-lieutenans; le colonel Elger de Joseph Colloredo, avec le titre de général-major, le lieutenant-colonel Porupski, du régiment de Colloredo-Mansfeld; le major Resch de Sartoryski, infanterie: les majors d'Elbriot d'Esterhazy et Murrmann de l'archiduc Raynier; enfin, les capitaines Dupriez, de Frohn, de Koperzanovich, du régiment de Peterwaradin, et Polliach, du 1er de Sreckler, ayant titre de major, etc.

BULLETINS FRANCAIS.

Paris, 27 *Juin.*

S. M. l'Impératrice Reine et Régente a reçu les nouvelles suivantes de l'armée, en date du 21 Juin.

Le 8e corps, commandé par le prince Poniatowski, qui a traversé la Bohême, est arrivé à Littau en Lusace.

Ce corps est fort de 18000 hommes, dont 6000 de cavalerie. Tous les ordres ont été donnés pour compléter son habillement et pour lui fournir tout ce qui pourrait lui manquer.

S. M. a été le 20 à Pirna et à Kœnigstein.

Le président de Kaas envoyé par le roi de Dannemark, a reçu son audience de congé, et est parti de Dresde.

Les corps francs prussiens, levés à l'instar de celui de Schill, ont continué, depuis l'armistice, à mettre des contributions, et à arrêter les hommes isolés; on leur a fait signifier l'armistice dès le 8, mais ils ont déclaré faire la guerre pour leur compte; et comme ils continuaient la même conduite on a fait marcher contre eux plusieurs colonnes. Le capitaine Lutzow qui commandait une de ces bandes, a été tué; 400 des siens ont été tués ou pris, et le reste dispersé: on ne croit pas que 100 de ces brigands soient parvenus à repasser l'Elbe. Une autre bande, commandée par un capitaine Colombe est entierement cernée; et on a l'espoir que, sous peu de jours, la rive gauche de l'Elbe sera tout-à-fait purgée de la présence de ces bandes, qui se portaient à toute espece d'excès envers les malheureux habitants.

L'officier envoyé à Custrin est de retour. La garnison de cette place est d'environ 5000 hommes, et n'a que 150 malades. La place est dans le meilleur état et est approvisionnée pour six mois en blé, riz, légumes, viandes fraîches et tous les objets nécessaires.

La garnison a toujours été maîtresse des dehors de la place jusqu'à 100 toises. Pendant ces quatre mois, le commandant n'a pas cessé de travailler à augmenter les moyens de son artillerie et les fortifications de la place.

Toute l'armée est campée. Ce repos fait le plus grand bien à nos troupes. Les distributions régulieres de riz contribuent beaucoup à entretenir la santé du soldat.

Paris 1er *Juillet*, 1813.

S. M. l'Impératrice-Reine et Régente a reçu les nouvelles suivantes de l'armée, datées de Dresde, le 24 Juin 1813.

Le capitaine Planat, officier d'état-major chargé de porter l'armistice, est arrivé à Dantzic. Il a eu peine à pénétrer dans la place, parce que le général Rapp, gouverneur, ennuyé du grand nombre de parlementaires, que l'ennemi lui envoyait tous les jours, avait déclaré qu'il n'en recevrait plus. L'officier a donc eu beaucoup de peine à se faire reconnaître. On se peindrait difficilement la joie que sa présence a causée à cette belle et nombreuse garnison, qui est loin d'avoir la contenance d'une garnison de place assiégée; elle est maîtresse de tous les environs. Les rations qu'on doit lui fournir pendant la durée de l'armistice ont été fixées à 20,000 par jour, ce qui excite avec raison des réclamations de la part du gouverneur.

Plusieurs fois cette garnison, dans les cinq mois de blocus, a été jeter des obus dans le quartier-général ennemi, et pour ainsi dire l'assiéger.

Le général Rapp avait réuni un bon bataillon de la garde à pied, qui se composait d'hommes fatigués ou gelés qui s'étaient réfugiés dans la place.

La place avait ses vivres assurés pour une année; les gens de l'art estiment qu'elle pourrait soutenir plus de trois mois de tranchée ouverte, en supposant même que l'ennemi ait un équipage de siége de 200 pièces de canon, et sans évaluer le retard que les sorties de la garnison pourraient apporter dans les travaux du siége. Mais, jusqu'à cette heure, l'ennemi n'avait manifesté en aucune façon l'intention de tenter une aussi difficile entreprise.

Paris, le 2 Juillet. — S. M. l'Impératrice Reine et Régente a reçu les nouvelles suivantes de la situation de l'armée le 25 de Juin:

L'Empereur a dîné, le 24, avec le Roi de Saxe. Le soir, les comédiens français ont donné au théâtre de la cour une pièce de Molière, à laquelle LL. MM. ont assisté. Le roi de Westphalie est arrivé à Dresde pour voir l'Empereur. Le 25, l'Empereur a visité les différents débouchés des forêts de Dresde, et il a fait environ 20 lieues. S. M. est partie vers 5 heures du soir, et elle est revenue à 10 heures. Deux ponts ont été jetés sur l'Elbe en face de la forteresse de Kœnigstein. Le rocher de Silistein, qui est sur la rive droite, à une demi-portée de canon de Kœnigstein, a été occupé et fortifié: des magasins et autres établissements militaires ont été formés dans cette intéressante position. Un camp de 60,000 hommes, appuyé sur la forteresse de Kœnigstein, et pouvant manœuvrer sur les deux rives, serait inattaquable par aucune force quelconque. Le roi de

Bavière a formé un camp de 25,000 hommes autour de Nymphenbourg, près Munich. L'Empereur a donné le commandement du corps d'observation Bavarois au duc de Castiglione. Cette armée est assemblée à Wurtzbourg. Elle est composée de six divisions d'infanterie et deux de cavalerie. Le vice-roi rassemble, entre la Piave et l'Adige, l'armée d'Italie, composée de trois corps. Le général Grenier en commande un. Le nouveau corps qui vient d'être formé à Magdebourg, sous le commandement du général Vandamme, consiste déjà en 40 bataillons et 80 pieces d'artillerie. Le prince d'Eckmuhl est à Hambourg. Son corps a été renforcé par des troupes venant de France et de Hollande, en sorte que sur ce point il y a plus de troupes qu'il n'y en a jamais eu. La division danoise, qui a rejoint le prince d'Eckmuhl, consiste en 15,000 hommes. Le 2e corps, que le duc de Bellune commande, n'avait qu'une division dans la campagne qui vient de finir; ce corps a été complété, et le duc de Bellune commande actuellement trois divisions. Les circonstances étaient si urgentes au commencement de la campagne, que les bataillons du même régiment étaient dispersés dans différents corps. Tout a été régularisé, et chaque régiment a ses bataillons réunis. Chaque jour beaucoup de bataillons en marche, qui passent l'Elbe à Magdebourg, arrivent à Wittemberg, Torgau et Dresde. S. M. inspecte chaque jour ceux qui arrivent à Dresde. Les équipages militaires de l'armée sont actuellement dans des caissons de l'ancien modele et dans des caissons du nouveau modele (appelé No. 2), ou sur des voitures à la Comtoise, sur lesquelles sont transportées les subsistances de l'armée pour un mois. S. M. s'est aperçue que les voitures à la Comtoise ainsi que les caissons de l'ancien modele ont des inconvénients; et elle a ordonné que les équipages, à mesure qu'ils auront besoin d'être remplacés, le fussent sur le modele des caissons No. 2, traînés par quatre chevaux, et qui portent aisément 20 quintaux. L'armée est pourvue de moulins portatifs, pesant 16 lb., et dont chacun peut faire cinq quintaux de farine par jour. Trois de ses moulins ont été distribués à chaque bataillon. On travaille avec la plus grande activité à augmenter les fortifications de Glogau. S. M. veut faire de cette ville une forteresse réguliere; et comme le plan est défectueux, elle a ordonné qu'elle fût couverte par trois couronnes, en suivant à-peu-près la méthode que le sénateur comte Chasseloup a pratiquée à Alexandrie. Torgau

est en bon état. On travaille aussi avec une grande activité à fortifier Hambourg. Le général du génie Haxo y est allé pour tracer la citadelle et ériger dans les îles des ouvrages pour lier Hambourg avec Harbourg. Les ingénieurs des ponts et chaussées y construisent deux ponts volants, sur le même plan que ceux d'Anvers, l'un pour le flux et l'autre pour le reflux. Une nouvelle forteresse sur l'Elbe a été tracée par le général Haxo, du côté de Verden, à l'embouchure du Havel. On reconstruit les fortifications de Cuxhaven qui étaient en état de soutenir un siége, mais qui ont été abandonnées sans raison, et que l'ennemi a rasées. On y travaille avec activité. Ce ne sera plus de simples batteries enclosses, mais un fort, qui, comme le fort impérial sur l'Escaut, protégera les chantiers et le bassin, dont l'établissement sur l'Elbe a été projeté, depuis que l'ingénieur Beaupré, qui a employé deux ans à sonder la riviere, a découvert qu'elle avait les mêmes propriétés que l'Escaut, et que les plus fortes escadres pouvaient y être construites et rassemblées dans sa rade. La 3e division de la jeune garde, que le général Laborde, officier d'un mérite consommé, commande, est campée dans les bois en avant de Dresde, sur la rive gauche de l'Elbe. La 4e division, que le général Friant commande, débouche par Wurtzbourg. Quelques régiments de cette division ont déjà passé dans cette ville, en marche vers Dresde. La cavalerie de la garde compte déjà plus de 900 chevaux. L'artillerie consiste déjà en plus de 200 pieces de canon. L'infanterie forme cinq divisions, dont quatre sont de la jeune et une de la vieille garde. Le 7e corps, que le général Regnier commande, composé de la division Durutte, qui est une division française, et de deux divisions saxonnes, reçoit son complément. Ce corps est campé en avant de Goerlitz. Toute la cavalerie légere saxonne l'a rejoint, et va aussi être portée au complet. Le roi de Saxe a porté ses deux beaux régiments de cuirassiers au grand complet. L'Empereur a été extrêmement satisfait des rois et grands ducs de la confédération. Le roi de Wirtemberg s'est particulierement distingué. Il a fait, considérant ses moyens, des efforts égaux à ceux de la France; et son armée, infanterie, cavalerie et artillerie, a été portée à son grand complet. Le prince Ernest de Hesse-Darmstadt s'est constamment distingué dans la derniere campagne et dans la présente, par beaucoup de sang-froid et d'intrépidité. C'est un jeune prince qui promet et que l'Empereur estime beau-

coup. Les princes de Saxe seuls sont en arriere pour leurs contingents. Non-seulement la citadelle d'Erfurth est en bon état et bien approvisionnée, mais les fortifications de la ville ont été réparées ; elles sont couvertes par des murs en avant, et dorénavant Erfurth sera une place forte et de la plus haute importance. Le Congrès n'est pas encore assemblé ; mais nous croyons qu'il le sera sous peu de jours. Si un mois a été perdu, ce n'est pas la faute de la France. L'Angleterre, qui n'a point d'argent, n'a pas pu en fournir aux puissances coalisées ; mais elle vient d'imaginer un nouvel expédient. Il a été conclu un traité entre l'Angleterre, la Prusse et la Russie, par le moyen duquel un nouveau papier sera créé et garanti par les trois puissances. C'est sur cette ressource qu'elles comptent pour faire face aux frais de la guerre. Par des articles séparés, l'Angleterre garantit un tiers de ce papier, de sorte qu'en réalité c'est une nouvelle dette ajoutée à la dette de l'Angleterre. Il reste à savoir dans quel pays ce papier sera émis. Lorsque cette lumineuse idée a été conçue, il a été imaginé probablement que cette émission se ferait aux dépens de la confédération du Rhin, et même de la France, particulierement en Hollande, dans la Belgique et les départements du Rhin. Néanmoins le traité, par cette raison, n'a pas été ratifié depuis l'armistice. La Russie paye les dépenses de son armée avec du papier, que les habitants de la Prusse sont forcés de recevoir ; la Prusse elle-même paye ses dettes avec du papier ; l'Angleterre a aussi son papier ; il paraît que ces trois papiers isolés ne sont pas assez en crédit, puisque ces puissances ont pris la résolution d'en créer un en commun. C'est aux marchands et banquiers à nous informer si le crédit du nouveau papier s'accroîtra du crédit de ces trois puissances, ou plutôt si ce crédit en sera le quotient. La Suede seule paraît avoir reçu de l'argent de l'Angleterre, de 5 à 600,000 liv. st. L'Empereur a pris à sa solde l'armée du prince Poniatowski, et lui a donné une nouvelle organisation. Dans moins de vingt jours, elle sera équipée à neuf et en bonne condition.

Quelque brillante que puisse être cette situation, et quoique S. M. ait réellement plus de pouvoir que jamais elle n'en a eu, elle n'en désire la paix qu'avec plus d'ardeur. L'administration a acheté une grande quantité de riz, afin que durant la chaleur excessive, cette denrée forme un quart de la ration du soldat.—*(Moniteur, du 2 Juillet.)*

La longueur des Gazettes Extraordinaires que nous donnons aujourd'hui, ainsi que l'étendue des discours parlementaires que nous avons traduits, ne nous laissent pas d'espace pour commenter les derniers bulletins français qui précèdent. Nous nous bornons à observer que le ton dont ils sont rédigés n'est rien moins que pacifique. L'étalage qu'on y fait du nombre et de la composition des armées d'observation de l'Adige, et de celle sur le Mein, a évidemment pour objet d'intimider l'Autriche. Aucune apparence de Congrès ni de pacification. On écrit du quartier-général des armées alliés, que les troupes y sont remplies d'ardeur, qu'elles brûlent d'en venir de nouveau aux mains avec l'ennemi, et qu'il faut user des plus grandes précautions pour les contenir, tant elles sont indisposées contre l'armistice qui enchaîne leur valeur pour des raisons que la prudence peut autoriser, mais que leur rage et leur courage ne leur permettent pas de trouver bonnes.

Toute l'Allemagne se porte auprès du Prince de la Couronne, et cela ne doit pas étonner. Lorsqu'on a une réputation de talent, de bravoure et de loyauté solidement établie, on ne manque jamais de compagnons. La valeur appelle la valeur.

Le bruit se répand, lorsque nous envoyons ce Numéro à la presse, que Lubeck vient d'être repris par les Suédois, et que S. M. l'Empereur d'Autriche est mort de poison. Ces nouvelles viennent d'Héligoland, et l'on peut conséquemment attendre encore quelque temps avant d'y ajouter foi.

Nous allons maintenant donner un aperçu des conférences qui *ont dû* avoir lieu entre Maret et M. de Bubna, à Dresde.

> Si ce ne sont leurs paroles expresses,
> C'en est le sens.....

LE LOGOGRAPHE,

OU

LE MONITEUR SECRET.

No. LIII.

" Son Empire est détruit si l'Homme est reconnu."

CONFÉRENCES DIPLOMATIQUES.

M. de Bubna et M. Maret.

M. de Bubna entre avec assez d'humeur chez Bassano, qui lui dit :

—J'espere que Votre Excellence n'a aucune répugnance à reprendre les conférences déjà commencées entre nous à Paris. De grands événements se sont passés depuis, ils ont amélioré la position de l'Empereur mon maître, mais ils n'ont pas ajouté à ses prétentions, et je suis prêt à partir du point où nous étions lorsque nous nous sommes quittés, quoique la fortune nous ait depuis fait franchir un grand intervalle.

—Ceci est notre premiere entrevue depuis nos conférences à Paris ; nous n'avons pas encore revêtu le caractere diplomatique ; demain, nous nous envelopperons, s'il le faut, dans une réserve mystérieuse ; permettez donc qu'aujourd'hui, M. de Bassano, je vous parle avec franchise et de vos succès et de votre position. Ces explications sont un peu contraires à la forme, mais elles ne sont point nuisibles aux progrès de nos confé-

rences ultérieures. Je n'étais pas du nombre de ceux qui croyaient que Napoléon serait renversé, parce qu'il avait perdu les troupes les plus belles, les plus nombreuses, les mieux équipées qui aient jamais été mises simultanément en campagne. Quand on connaît les ressources de la France et l'activité infatigable de celui qui en dispose depuis plusieurs années, on explique aisément la création subite de cette armée avec laquelle votre maître a pénétré de nouveau au cœur de l'Allemagne. Cependant, je ne vois ni dans vos succès prétendus, ni dans les moyens qui vous restent, des motifs suffisants pour ajouter à vos prétentions, ni pour prendre ce ton altier qui a caractérisé l'accueil de votre maître lors de la dernière audience qu'il me donna tout près de ses avant-postes, il y a quelques semaines, pour me montrer sans doute qu'il avait recouvré sa puissance militaire et réparé ses derniers désastres.

—Nous tenons peu aux formes, M. de Bubna, surtout quand nous savons quels vœux, quels calculs, quelles prétentions nos revers ont excités dans certains esprits ; mais ils en voient bien la folie maintenant.

En disant ces mots, Bassano jeta un regard malin sur son interlocuteur. Celui-ci reprit avec assez de vivacité :

—Nos vœux, car je ne dissimule pas que j'en ai formés qui étaient fondés sur vos revers, étaient pour le retour de l'ordre en Europe, et pour le rétablissement d'une paix durable qui ne sera jamais obtenue que quand votre maître aura renoncé à la prétention de tout modeler sur ses plans d'ambition, et de tout conduire d'après cette politique impétueuse, immorale, qui entraîne tout sans rien créer, qui renverse tout sans rien rétablir. Si les périls personnels qu'il

a courus, si les immenses revers qu'il a essuyés ne l'ont pas corrigé, s'ils n'ont pas fléchi cet orgueil que la fortune avait rendu si insultant, si intolérable, s'ils n'ont pas courbé cet instinct de destruction qu'il a constamment manifesté dans la guerre comme dans la paix, il ne nous restera plus d'espoir que dans ses futurs revers, et de ressources que dans l'intention ferme, inaltérable, de ne plus traiter avec lui, et de ne voir la sécurité de notre existence politique que dans l'anéantissement de la sienne.

—M. de Bubna, rendrai-je compte de ceci à l'Empereur ?

—Ce que je vous dis ici, je le lui ai représenté avec moins de chaleur, mais avec autant de force.

—Vous nous avez dit quelque chose de semblable à Paris : mais nous sommes beaucoup plus loin, et notre armée triomphante....

—Ne parlez de vos triomphes qu'à ceux qui sont trop éloignés du théâtre de la guerre pour apprécier votre position, ou qui sont tellement sous l'action de votre pouvoir qu'ils n'osent ni juger vos récits, ni les démentir. Mais entre nous, M. de Bassano, qui voyons de près les résultats, et les comparons à vos bulletins, laissons toutes ces forfanteries, et convenons que si un événement que toute votre adresse a cherché à prévenir jusqu'à présent arrivait aujourd'hui, votre position serait infiniment plus mauvaise à Dresde qu'elle ne l'était lorsque vous étiez protégé par vos distances et par vos places fortes.

—Nous pouvons faire face à tout : un ennemi de plus ne nous effraie pas.

—Toute votre conduite prouve le contraire ; le temps n'est plus où vous provoquiez vous-même de nouveaux ennemis, afin de faire de nouvelles victimes : chaque pas que vous faites

maintenant, vous éloigne de vos magasins et de vos dépôts, et chaque prétendue victoire, en détruisant la véritable force de votre armée, ramene les alliés vers ce territoire où vous n'avez trouvé que la mort et la défaite, et où s'éleve, pour les soutenir, une population plus accoutumée à vous détruire qu'à vous craindre.

—Nous ne ferons plus la faute d'aller provoquer chez elle une nation dont nous n'avions soupçonné ni le fanatisme, ni la bravoure, ni la fidélité.

—Votre Empereur s'est trompé presque dans tous ses calculs relativement aux peuples.

—Vous conviendrez qu'il n'a pas commis les mêmes erreurs en jugeant les cabinets qui les gouvernent.

M. de Bubna reste silencieux; Maret reprend d'un ton animé:

. . . . . .

—Vous avez été franc avec moi, M. le comte, et comme cette entrevue sera probablement la seule où il nous sera possible de faire assaut de franchise, permettez que je ne sois pas à cet égard en défaut avec vous. Il est difficile de parler plus librement que vous ne l'avez fait de notre politique, de nos projets, de nos ressources, et j'ai vu que la confiance que vous aviez dans les principes et les moyens de votre gouvernement, vous donnait des nôtres une idée peu exacte et peu équitable. Mais quels que soient les revers que nous ayons éprouvés ou que nous puissions éprouver encore, il nous restera toujours pour les réparer un pouvoir énergique, une marche sûre et un ensemble de mesures, de mouvements et de volontés qui nous donnera un grand avantage sur les anciennes puissances de l'Europe.

—Nous avons commis quelques crimes, mais nous avons fait peu de fautes, et en politique,

les fautes sont plus fatales que les crimes. La révolution nous a maîtrisés jusqu'au moment où nous en avons rassemblés toutes les forces et tous les résultats dans un même foyer ou plutôt dans les mains d'un seul homme. Si tous vos efforts n'ont pu l'arrêter lorsque ses moyens étaient épars et sa marche irréguliere, qu'espérez-vous faire contre elle, lorsque son action est concentrée et son mouvement dirigé vers un but unique ?

Depuis que nous avançons, vous avez continuellement rétrogradé, et plus nous avons été unis pour vous combattre, moins vous l'avez été pour nous résister. Vos premieres attaques contre la révolution qui menaçait les anciens gouvernements dans tous les éléments de leur existence, ont porté un caractere d'indécision qui l'a encouragée sans la déconcerter. Vous avez assez fait pour nous irriter, mais pas assez pour nous vaincre, ni même pour nous intimider. Vos demi-mesures, vos rigueurs incomplettes ont excité des ressentiments sans étouffer une seule de nos intentions hostiles.

Je ne citerai à ce sujet qu'une seule circonstance qui m'est personnelle : vous m'arrêtez, vous me retenez captif, j'éprouve de votre part des humiliations et des persécutions : à quoi bon tout cela, puisqu'un jour vous deviez me mettre en liberté, et par conséquent ajouter à la haine que je vous portais comme révolutionnaire celle que vous m'inspirez comme votre victime ? Il fallait me pendre, moi et mes compagnons, M. de Bubna, puisqu'on nous croyait dangereux ; et dans le fait, nous avons prouvé depuis que nous n'étions pas des ennemis indifférents.

Lorsque nous changions tout, lorsque nous donnions à la guerre une autre impulsion, à la politique une autre marche, au droit des gens

une autre interprétation, à nos agressions d'autres prétextes, vous êtes restés stationnaires, vous vous êtes opiniâtrés dans vos anciennes routines, dans vos principes surannés, dans votre vieille tactique. Aussi, du moment que nous avons pu résister à vos savantes attaques soit en politique soit en guerre, du moment que nous avons rendu nulle cette supériorité que vous donnait un système suivi avec succès depuis tant d'années, nous sommes devenus les maîtres du terrain, nous avons pu choisir notre position et vous combattre avec des moyens qui vous étaient inconnus, ou avec des armes que vous n'osiez pas employer. Cette obstination qui vous fixait ainsi dans un système si peu assorti à votre situation et à vos périls, s'est manifestée de même dans le parti que vous avez voulu tirer de vos efforts ou de vos succès. Vous avez toujours plus fait la guerre à notre territoire qu'à nos principes, et quand il ne s'agissait de rien moins que de votre existence, vous ne songiez qu'à votre aggrandissement. Quand vous nous traitiez de rebelles, vous songiez à devenir usurpateurs, et au lieu d'attaquer dans son foyer cette révolution dont le début était pour vous un avis si formidable, vos vues se portaient sur les anciennes provinces autrefois conquises sur vous et sur nos forteresses du Nord pour couvrir votre Belgique. Eh ! ne vous vit-on pas placer sur les portes de Valenciennes les armes de l'Empereur d'Allemagne au lieu de celle de la maison de France, et bien plus encore, au moment où tous les anciens trônes étaient ébranlés, ne contribuâtes-vous pas vous à la subversion commune, en partageant avec deux autres puissances le royaume de Pologne ? C'est-à-dire qu'en même temps que vous reprochiez à la France de méconnaître les droits de son souverain, vous, vous monarques légitimes, vous anéantissiez le nom

d'une nation fière et belliqueuse, vous faisiez abdiquer un roi et détruisiez une monarchie ! Sans ce partage, au moins impolitique, aurions-nous trouvé chez les Polonais ces secours puissants, cette coopération cordiale qui nous ont été si utiles dans nos dernieres campagnes ?... (Maret voyant M. de Bubna qui s'apprêtait à répondre, ajoute ;)—Je n'ai pas fini, M. le comte, j'ai encore quelques traits à ajouter au tableau de la conduite des puissances légitimes dans leurs guerres contre notre révolution et celui qu'elles appellent son héritier.

Vous avez fait encore plus que de prendre ce qui était à votre convenance, vous êtes allé jusqu'à consentir à recevoir de nous ce que vous appeliez d'injustes conquêtes, à partager avec nous les dépouilles des anciens états que nous avions anéantis. En vain vous direz que c'étaient des compensations pour ce que vous aviez perdu, on vous répondra que si les attaques qui nous avaient procuré ces territoires étaient injustes, la cession n'en devenait pas légitime parce que c'était à vous que nous les faisions, et du moment que vous consentiez à nous devoir quelque chose, vous altériez par-là et le principe de votre existence et le but primitif qui vous avait mis les armes à la main contre nous.

Quels ont été les résultats de cette conduite opiniâtrément suivie par la plupart des puissances dans toutes leurs guerres contre la France et dans tous leurs rapports avec elle ?

Que lorsqu'elles se sont coalisées pour la combattre, elles n'ont voulu que la démembrer.

Que ces vues locales, ces intérêts particuliers les ont divisées avant même qu'elles n'entrassent en campagne.

Qu'elles se sont désunies aussitôt que l'ennemi commun leur a offert un appât qui flattait

leur ambition et qui réalisait un de leurs anciens calculs.

Que, loin de voir dans la guerre contre la France le seul moyen qui leur restât pour échapper à ce torrent révolutionnaire qui envahissait de toutes parts l'ordre social, les souverains se sont arrêtés chaque fois qu'ils ont cru pouvoir réaliser par la paix de vieux projets de prépondérance, ou qu'ils ont craint, en continuant la guerre, de ne plus être avec leurs voisins et même leurs alliés dans cet état d'équilibre ou de supériorité auquel ils étaient accoutumés dans l'ancien ordre de chose.

Outre les fautes que l'ambition vous a fait commettre, il en est une encore plus impardonnable, qui est de n'avoir jamais opposé sérieusement à notre marche usurpatrice les seuls rivaux que nous avions à craindre. S'il n'avait existé aucun individu de la famille des Bourbons, vous auriez dû en supposer un. Plus nous avons fait d'efforts pour qu'ils fussent oubliés, plus vous deviez les présenter à l'opinion de la France entourés de vos égards, soutenus par votre protection, identifiés avec votre politique. Mais d'anciennes préventions contre cette famille, d'anciennes vues sur ses apanages vous ont trompé sur vos véritables intérêts, et devenus ainsi en quelque sorte les complices de ceux qui la dépouillaient par l'insuffisance des secours que vous lui avez accordés ou par l'obscurité à laquelle vous l'avez vouée chaque fois que sous vos auspices elle a voulu rappeler son existence et ses droits, c'est encore moins contre elle que vous avez conspiré que contre vous-même, que contre les principes sur lesquels repose votre pouvoir.

Mais comment auriez-vous accordé un appui généreux à cette famille persécutée, dépossédée, exilée, lorsque pour nous plaire ou nous

calmer, l'on vous a vu tourner successivement vos armes contre vos propres alliés, ou rester les spectateurs paisibles des coups terribles que nous leur portions. Il est vrai que votre coopération dans ces occasions-là a été ou douteuse ou insuffisante, et que quand vous étiez témoins inactifs de la lutte, c'est contre nous que vous faisiez des vœux. Et encore en cela vous perdiez à nos yeux le mérite de votre assistance ou de votre neutralité ; car cette assistance n'a jamais été ni assez loyale ni assez complette pour nous satisfaire entierement, et votre neutralité reposait sur des principes si étrangers aux nôtres, si ennemis de nos succès, qu'elle a toujours excité en nous plus de ressentiments que de reconnaissance.

Croyez-vous que dans la derniere campagne contre la Russie nous vous ayons su gré des prudentes manœuvres de Schwartzenberg et de la parcimonie avec laquelle vous avez alimenté la force incomplette qu'il commandait. Non, quoique par cette coopération simulée vous ayez excité au moins l'étonnement de l'Europe, vous n'avez nullement conquis notre gratitude ni notre approbation ; bien loin de là, nous vous reprocherons toujours de n'avoir pas fait dans une certaine époque de cette désastreuse campagne une marche qui eût sauvé une partie de notre armée. Dans de telles occasions, on aliene plus ceux qu'on supporte, par l'insuffisance des secours que par une défection complette.

Lorsque vous nous avez cru dans une situation désespérée, vous nous avez abandonnés pour rester témoins inactifs des coups qui allaient nous être portés, et intervenir au besoin pour recueillir tous les avantages de la lutte, ou présider au partage de nos dépouilles. Cette occasion

était unique pour nous rejeter pendant plusieurs années dans le rang des puissances secondaires, et pour assurer à jamais peut-être votre indépendance. Qu'avez-vous fait ? Jaloux ou inquiets peut-être des progrès des alliés, vous ne vous êtes point liés à leur cause qui était la vôtre ; vous les avez laissé s'épuiser dans leur marche à travers l'Allemagne qui vous appelait pour concourir à sa délivrance, et certains que par nos revers et leur affaiblissement vous étiez devenus les arbitres de nos destinées et des leurs, vous avez cru qu'il suffisait de négocier pour nous faire la loi, et qu'eux et nous serions intimidés de vos corps d'observation. Pendant ce temps-là, l'incroyable activité de notre Empereur créait comme par miracle une armée nouvelle, nous reprenions l'offensive, les alliés perdaient une partie de leurs avantages, et vous, vous qui, il y a quelques mois, pouviez, en frappant un coup hardi, ou nous anéantir, ou du moins nous forcer à une guerre défensive derriere nos anciennes frontieres, vous êtes rentrés dans la situation précaire où vous étiez avant la campagne de Russie, prêts à suivre et non à donner l'impulsion qui déterminera la guerre ou la paix.

Vous savez avec quelle habileté nous avons obtenu la neutralité de la Prusse quand nous vous attaquions, et la vôtre quand nous attaquions la Prusse ; comment nous vous avons fait attaquer par la Russie, pendant que nous allions conquérir votre capitale ; comment enfin nous avons obtenu votre coopération quand nous marchions avec une armée formidable au cœur de la Russie. Aurions-nous pu disposer ainsi à notre gré de puissances essentiellement ennemies de notre système, si elles n'avaient pas été divisées par des vues locales et par de vieilles préventions.

qui devaient toutes disparaître devant leurs dangers communs.

Mais sans m'arrêter à énumérer cette longue série de fautes que la postérité aura peine à concevoir et que l'histoire hésitera de recueillir, j'en viens à votre conduite depuis que par la chance la plus inattendue vous vous êtes trouvés les arbitres des destinées de l'Europe, depuis surtout que par la pointe rapide que Napoléon a faite vers l'Elbe, il vous avait livré son flanc, ses derrieres, et s'était exposé à des revers plus irréparables que tous ceux qu'il a éprouvés en Russie. Qu'avez-vous fait alors? Comment avez-vous employé ces trois semaines pendant lesquelles nous étions à votre discrétion; pendant lesquelles, par un mouvement rapide, vous pouviez nous mettre entre deux feux, et détruire à jamais cette armée notre dernier espoir et notre derniere ressource? Vous avez négocié; vous avez dépêché des coursiers au lieu de faire marcher des troupes; vous nous avez laissé conclure un armistice qui nous a donné les moyens d'assembler contre vous deux armées d'observation, et de raffermir l'organisation de celle que nous employons contre les alliés.

Votre marche était cependant toute tracée, il fallait oublier pour le moment vos préventions contre la Prusse, les craintes que vous inspire la Russie; ajourner après votre délivrance commune tous les débats relatifs à la prépondérance que vous ambitionnez; il fallait nous battre, il fallait vous délivrer à jamais des atteintes de ce pouvoir qui ne peut coexister avec vous qu'en vous communiquant l'impulsion à laquelle il est assujéti lui-même. . . . Vous ne l'avez pas fait: votre position est changée et la nôtre s'est améliorée de tout ce que vous avez perdu par vos dé-

lais et votre imprévoyance. Voilà, M. de Bubna, ce que vous devez bien concevoir avant de recommencer nos conférences. J'ai été aussi franc que vous, avec cette différence que votre franchise n'est point autorisée, et que la mienne provient des ordres que j'ai reçus de mon Empereur."

(Les deux négociateurs se saluent ensuite avec une froideur vraiment diplomatique.)

Imprimé pour SCHULZE et DEAN, 13, Poland-St. Oxford-St.
chez lesquels on peut souscrire

L'Ambigu,

OU

VARIÉTÉS LITTÉRAIRES ET POLITIQUES.

No. CCCLXXI.—*Le* 20 *Juillet,* 1813.

SPECTACLES DE PARIS.

FEUILLETONS DE GEOFFROY.

THÉATRE FRANÇAIS.

Le Misantrope, les Trois Sultanes.

Dans chacune de ces pieces il y a une coquette qui joue un grand rôle. Célimene fait tourner la tête à un honnête homme, bourru et chagrin, Roxelane subjugue un empereur turc ennuyé. Ces coquettes sont natives du pays de coqueterie; ce sont deux françaises: mais ce qui met entr'elles une grande différence, l'une est veuve à Paris, l'autre esclave en Turquie: Célimene est dans un salon, Roxelane dans un sérail; leur coquetterie ne se ressemble point. La coquette du Misantrope est enjouée et maligne, mais polie et décente, connaissant le monde et les usages, pleine

de finesse et d'art : la coquette des Trois Sultanes une étourdie, une folle qui brave toutes les bienséances ; elle est altiere, impérieuse, insolente, et ne peut réussir qu'auprès d'un imbécile blasé, qu'il faut réveiller et stimuler par des impertinences.

La coquette de Moliere est la véritable coquette de société, peinte avec une vérité parfaite ; la coquette de Favart est d'imagination et de fantaisie, elle choque le bon sens et la vraisemblance et ne paraît piquante au premier coup-d'œil, que parce qu'elle est tout-à-fait étrange, extraordinaire et bizarre. Il est impossible qu'une esclave ait jamais tenu ce langage dans un sérail, et qu'elle ait fait son jouet du maître redoutable devant qui tout tremble. C'est une conception brillante, si l'on veut, mais fausse et chimérique ; aussi n'est-ce pas dans la nature et dans la société que Favart a pris son modele ; c'est dans un conte de Marmontel, très-joli, très-ingénieux à Paris, mais qui paraîtrait à Constantinople le comble de l'extravagance.

Il y a, sur ce mariage si singulier de Soliman et de Roxelane, une tradition bien plus raisonnable, dont le bon sens n'est point blessé, et qui ne choque point les mœurs turques; elle s'accorde aussi beaucoup mieux avec l'honneur du grand Soliman ; car, selon moi, le plus grand crime de Favart, n'est pas d'avoir fait de Roxelane une impertinente et une folle, c'est d'avoir fait de Soliman, un niais et un cassandre qui se laisse berner et bafouer par une petite esclave de son sérail ; il ne devrait pas être permis aux poëtes de dégrader ainsi les héros.

Fontenelle qui, en esprit, en galanterie, ne le cédait ni à Marmontel, ni à Favart, ni à personne ; Fontenelle nous présente aussi une Roxelane dans un de ses dialogues ; mais il la fait parler plus

sensément qu'elle ne parle dans le conte et dans la comédie.

Elle s'entretient avec Agnès Sorel, qui se vante, non pas d'avoir tourné la tête à son amant, mais de lui avoir donné du cœur; non pas d'avoir fait son mari d'un roi de France, mais d'avoir conservé à ce roi sa couronne et son royaume. Ce qui produitd'abord une méprise très-plaisante, Roxelane prend Agnès Sorel pour la Pucelle à qui l'on attribue le salut de la France: mais elle ne conçoit pas comment Agnès Sorel paraît presque honteuse de l'erreur de Roxelane; elle rejette ce titre ridicule qui lui convient si peu, et déclare très-sérieusement qu'elle n'a rien de commun avec la Pucelle dont on lui parle; pour mieux se justifier elle raconte son histoire.

Charles VII, son amant, prince faible, livré à ses passions, était sur le point d'abandonner son trône pour vivre obscur avec sa maîtresse dans je ne sais quelle retraite, au milieu des montagnes. Ce parti-là ne fut point du goût de sa maîtresse; elle n'avait pas plus d'envie d'aller s'ensevelir, à la fleur de son âge, au sein des montagnes avec un ci-devant roi, que la coquette Célimene n'a d'envie de s'enterrer dans un désert avec son amant bourru. Agnès imagina de se faire tirer son horoscope par un astrologue qui, d'intelligence avec elle, lui promit que son sort était de faire long-temps le bonheur d'un grand roi. Agnès, d'après cette prophétie, dit au roi; " Sire, puisque vous ne voulez plus régner, permettez que je passe à la cour d'Angleterre pour accomplir ma destinée." Charles craignit de perdre sa maîtresse, qui lui était plus chere que le trône: l'amour ranima son courage, et il voulut être roi de France pour être digne d'Agnès, et pour ne pas donner un démenti à son horoscope.

Roxelane en revient encore à sa Pucelle, et

ne sait pourquoi on accorde à une jeune paysanne pucelle l'honneur d'avoir sauvé la France, tandis que ce fut l'ouvrage d'une dame de la cour, maîtresse du roi. Agnès prend la peine de lui expliquer la différence des services que rendirent alors la Pucelle et la dame. La Pucelle anima les soldats ; la dame anima le roi ; la Pucelle trouva le roi tout armé, la dame mit au roi les armes à la main. Agnès est toute fière d'avoir fait roi son amant presque malgré lui, et semble désigner Roxelane qui a forcé son amant à devenir son mari ; Roxelane piquée, rabat l'orgueil de la dame, et lui prouve qu'elle a eu plus de peine à se faire épouser de Soliman, que la maîtresse de Charles n'a trouvé de difficultés à persuader à ce Prince de défendre sa couronne. Agnès était libre, elle pouvait tourner à son gré les résolutions de son amant, en le menaçant de le quitter ; Roxelane était esclave et n'en fit pas moins plier son maître sous le joug de l'hymen contre toutes les lois de l'empire Ottoman.

Fontenelle et sa Roxelane rejettent la supposition que Soliman ait gardé cette belle esclave dans son sérail, sans faire usage du droit du seigneur. Cet empereur était heureux ; il n'avait plus rien à désirer ; et c'est en cela que l'art et l'esprit de Roxelane éclatent bien mieux : ce ne fut ni le manége de la coquetterie, ni la gaieté, ni la folie, ni l'impertinence, ni la philosophie que cette sultane employa pour amener Soliman au mariage : ces niaiseries étaient bonnes, tout au plus pour un conte du mercure, ou pour une petite comédie du théâtre Italien. Ce ne fut pas seulement l'amour, ce fut la religion que Roxelane appela à son secours : les musulmans croient à leur religion ; sans cela Roxelane n'eût jamais épousé Soliman.

Cette sultane commença par faire la dévo-

te, elle bâtit des mosquées, distribua de grandes aumônes aux moines et aux pauvres, et à la suite de ces œuvres pies, elle tomba dans une mélancolie profonde. Soliman alarmé voulut en savoir la cause. Roxelane s'obstina long-temps au silence; enfin, quand elle jugea qu'elle s'était fait assez prier, elle déclara au sultan qu'ayant consulté les docteurs de la loi sur ses bonnes œuvres, ils avaient tous répondu qu'étant esclave elles ne pouvaient être pour elle d'aucun mérite auprès de Mahomet, qu'elle travaillait pour Soliman son maître, qui recueillerait seul le fruit de toutes ses actions de piété. Soliman était trop délicat et trop juste pour consentir à devoir son salut dans l'autre monde aux dévotions de son esclave. Dans un premier mouvement de générosité, il l'affranchit sans en prévoir les conséquences; et voici l'usage que Roxelane fit de sa liberté quand Soliman voulut, comme à l'ordinaire, prendre avec elle les manieres d'un sultan; elle prit avec lui son plus grand sérieux; elle parut surprise, scandalisée même, que Soliman prétendît avoir conservé quelques droits sur une personne libre. Ce conquérant, qui faisait trembler l'Europe et l'Asie, fut arrêté par un scrupule; il consulta les théologiens musulmans sur un cas de conscience si nouveau dans le pays; ils s'entendaient tous avec la sultane: tous déciderent que Roxelane n'appartenant plus au sultan, il fallait, ou la perdre ou l'épouser: l'alternative était pressante, Soliman n'était plus gueres charmé que de l'esprit de Roxelane, et son amour pour elle était une habitude plutôt qu'un sentiment; mais dès qu'il fut menacé de perdre sa personne, la passion se réveilla; il épousa Roxelane pour la conserver, comme Charles VII défendit son trône pour ne pas perdre sa maîtresse.

Le Misantrope avait attiré du monde plus

que la saison et l'absence d'une grande partie des acteurs ne permettaient de l'espérer. Damas avait déjà obtenu un succès flatteur dans le rôle du Misantrope ; il s'est montré plus digne encore des applaudissements du public dans cette derniere représentation ; il a joué le Misantrope avec un aplomb, une fermeté, une énergie et une chaleur dont toute l'assemblée a paru très-satisfaite. Mlle. Rose Dupuis qui remplissait le personnage d'Eliante, a été fort applaudie dans sa tirade sur l'aveuglement des amants ; mais là les applaudissements sont un usage, une mode ; il est moins glorieux pour une actrice d'être applaudie dans cette tirade qu'il ne serait honteux pour elle de ne pas l'être.

Théatre des Variétés.

Les Pas de Clerc.

C'est le soi-disant auteur de cette prétendue nouveauté qui a fait un véritable *pas de Clerc*, lorsqu'il a donné sans façon, comme de lui, sous ce titre, une piece d'un de nos anciens comiques les plus gais, intitulée : *La Famille Extravagante.* J'approuve fort qu'on rende à nos théâtres des pieces anciennes fort jolies, qui sont perdues pour nous, quoique fort supérieures aux insipides nouveautés dont on nous accable ; mais il faut au moins faire honneur de ces antiquités à ceux auxquels elles appartiennent. Je ne sais cependant s'il ne faut pas plus louer que blâmer les modernes assez honnêtes et assez modestes pour ne pas nous donner leurs propres productions à ce prix. Je leur pardonne de s'attribuer de vieilles pieces, sans dire qu'elles sont vieilles, de peur de leur faire tort ; car sous l'empire de la mode, tout ce qui est vieux a mauvaise grâce. On n'a plus

ni égard ni respect pour la vieillesse, et je ne sais si le vin vieux lui-même ne finira pas par perdre son crédit.

Dans la famille extravagante de Legrand, tout le monde est fou : un vieux procureur veut épouser sa jeune pupille ; la pupille a pour amant un beau jeune homme caché dans la maison ; la mere, la sœur et la fille du procureur sont amoureuses du jeune homme, ce qui donne lieu à des incidents fort plaisants. Un clerc, pour de l'argent, trahit le procureur en lui faisant signer le contrat du jeune homme avec la pupille, tandis que le procureur croit signer le sien.

Cette comédie de Legrand fut jouée dans l'été de 1709 ; on voit qu'elle est âgée de 104 ans. Elle est restée long-temps au théâtre français, et vient d'être sifflée pour la premiere fois aux Variétés par la maladresse de celui qui l'a gâtée en essayant d'en faire sa propriété. Il n'y a aux Variétés aucune piece, sans exception, où il y ait plus d'esprit, de gaieté et d'art, que dans la comédie de Legrand, toujours applaudie sous le titre *de la Famille extravagante*, et huée sous celui des *Pas de Clerc*.

Théatre de l'Impératrice.

Misantropie et Repentir.

C'est le roi des drames :

> Jamais, Iphigénie, en Aulide immolée,
> N'a coûté tant de pleurs à la Grece assemblée,

qu'Eulalie en a fait verser à Paris il y a quelques années. On se souvient encore de la foire aux mouchoirs établie à l'entrée du théâtre ; on n'a pas oublié les parapluies dont se servaient les

spectateurs du parterre placés sous les loges, pour se garantir de l'inondation. Ces pleurs ont bien fait rire, dès qu'on a pu examiner le sujet qui les faisait couler. J'ai souvent parlé de la bêtise du cœur ; elle a paru là toute entiere ; car cette Eulalie objet de tant de larmes, cette Eulalie qui faisait pleurer les femmes, comme autant de Madelaines, n'était pas faite pour exciter un si vif intérêt. Il y a dans Eulalie (c'est le nom de la femme repentie) deux femmes si distinctes, si différentes l'une de l'autre, qu'elles s'excluent et se contredisent mutuellement : il n'y a pas moyen de les accorder. Il est impossible qu'une femme présentée comme un modele de toutes les vertus ait commis le crime dont Eulalie se repent, et dont elle obtient le pardon au dénouement : il est impossible qu'une femme comblée de biens par le plus tendre des époux, abandonne sa maison, ses enfants, son époux, pour suivre un libertin et un aventurier, quand elle a dans le cœur le moindre germe d'honnêteté ; ce ne peut être qu'une misérable indigne de paraître sur la scene, et dont le seul théâtre doit être l'hospice réservé aux femmes de mauvaise vie.

L'auteur allemand nous montre cette dévergondée accueillie, respectée, adorée dans la famille du comte de Valberg, où elle ne peut passer que pour une aventuriere ; mais cette famille du comte de Valberg est véritablement *la Famille extravagante*. Le comte est presque amoureux de cette inconnue ; la comtesse est son amie ; le major, son frere, est le plus fou de tous. Après un quart d'heure d'entretien avec l'aventuriere, il prend feu et veut l'épouser ; c'est un philosophe, un ami de la liberté et de l'égalité : sa sœur lui rappelle les convenances de la société. Prêche-moi, lui dit-il, tant que tu voudras ce protocole de la vanité : *une passion aussi invincible qu'elle*

fut prompte, me subjugue et m'entraîne. Ce sont toujours ces passions soi-disant invincibles qui appuient les maximes les plus fausses et les plus dangereuses sur la liberté et l'égalité mal entendues ; ce sont elles qui autorisent et justifient les folies, les sottises, et bien souvent les crimes : la doctrine des passions invincibles est le renversement de toute morale et de toute société.

Si l'on donne encore ce drame à l'Odéon, il m'offrira un riche sujet d'observations ; mais je désespere qu'il reparaisse, car il attire peu de monde. Cependant le talent de Mlle. Desbordes, qui joue Eulalie de la maniere la plus touchante, a de quoi piquer la curiosité.

FEUILLETON DE LA GAZETTE DE FRANCE.

Reprise de Misantropie et Repentir.

Combien Diderot eût été heureux s'il eût assisté aux premieres représentations de *Misantropie et Repentir* ; lui qui voulait absolument que l'on reçût au théâtre de fortes émotions ; lui qui faisant l'apologie des drames, et en admirant d'avance les effets qu'ils pourraient produire, s'écriait :

" C'est alors qu'on tremblerait d'aller au spectacle, et qu'on ne pourrait s'en empêcher. C'est alors qu'au lieu de ces petites émotions passageres, de ces froids applaudissements, de ces larmes rares dont le poëte se contente, il renverserait les esprits, il porterait dans nos âmes le trouble et l'épouvante."

Jadis, *Misantropie et Repentir* eut la gloire de faire courir, frémir et pleurer tout Paris. Les émotions n'étaient *ni petites ni passageres*, les larmes coulaient par torrent, le trouble était porté dans tous les esprits, et même dans quelques ménages : car on assure que des époux qui s'aimaient

tendrement, se séparerent, et que des amants prêts à s'unir en bon et légitime mariage, se quitterent pour jamais. Mais autre temps, autres cœurs. Ce drame si célebre vient de reparaître à l'Odéon, sans y produire des effets aussi prodigieux ; on met bien un certain empressement à aller le voir, la salle est garnie ; mais que d'yeux y restent secs ! Ce n'est pas qu'il n'y ait encore quelques larmes de versées, qu'on n'entende par-ci, par-là, quelques petits sanglots ; mais quelle différence de ces impressions partielles aux ravages que faisait ce drame germanique aux jours de sa gloire!

On sait combien la contenance d'une jeune personne qui assistait autrefois à la représentation de *Misantropie et Repentir*, était embarrassante. Pleurait-elle ? on en tirait de fâcheuses conjectures ; elle connaissait donc le repentir sur lequel la piece est fondée, et cette connaissance donnait d'étranges soupçons sur l'innocence de la demoiselle. Ne pleurait-elle pas ? elle était insensible, incapable de pardonner une faute, et les hommes qui ont si souvent besoin de pardon, ne se souciaient nullement d'épouser une jeune personne si peu sensible aux remords.

A cette époque, un de nos journaux prétendit quesi on mesurait au barometre la différence d'impressions que doivent recevoir les femmes de différents âges à la représentation de *Misantropie et Repentir*, on verrait les filles de douze à quinze ans au *très-sec*, celles de quinze à dix-huit au *variable*; la pluie commencerait aux jeunes femmes de vingt à vingt-cinq ans, et la grande pluie à celles de vingt-cinq à trente-cinq. Ce calcul ne s'est point trouvé exact à la reprise : ce sont les très-jeunes qui ont donné les plus grandes marques de sensibilité, soit qu'elles eussent entendu dire qu'il fallait absolument pleurer à ce drame, ou bien que la sensibilité soit plus précoce aujourd'hui qu'au-

trefois. Quant aux hommes, le dirai-je à leur louange ou à leur honte? la pluspart bâillaient ou faisaient de mauvaises plaisanteries sur la misantropie du bon Meinau, et sur le repentir de cette Eulalie, qui n'a abandonné son mari et ses enfants que pour avoir de belles robes.

La pieoe est remise avec soin. Mde Molé, à qui nous devons la traduction de ce chef-d'œuvre de Kotzebue, est toujours chargée du rôle de la comtesse et le remplit à la satisfaction générale. Thénard a mis de la sensibilité dans le rôle du major, un peu plus de noblesse n'eût rien gâté; le maintien modeste, la phisionomie touchante et la douce voix de Melle. Desbordes ont donné un charme mélancolique à la douleur et aux plaintes d'Eulalie. Perrier a été parfait dans le rôle de Meinau: cet acteur que je n'avais vu que dans la comédie, semble destiné à avoir plus de succès dans le drame. Il y a de l'art et du naturel à la fois dans la maniere dont il a su rendre le sombre chagrin, le profond découragement qu'éprouve l'infortuné baron. La connaissance et l'évanouissement au quatrieme acte, l'entretien des deux époux au cinquieme, et surtout ces mots simples: Eulalie! que veux-tu de moi? ont fait de l'effet et arraché des larmes à ceux qui n'étaient pas absolument décidés d'avance à ne point s'attendrir.

ONTINUATION DES FEUILLETONS DE GEOFFROY.

Phedre.

Dans Iphigénie et dans Phedre, tragédies empruntées du théâtre Grec, Racine a fait des prodiges de poésie et d'éloquence; mais gêné par des mœurs étrangères qu'il voulait ajuster aux nôtres il a été forcé de défigurer les caracte-

res et de sacrifier souvent la raison et les convenances au besoin de la scene. Dans les deux pieces, c'est toujours l'élégant, l'éloquent Racine, le plus harmonieux, le plus touchant des poëtes; mais on n'y reconnaît pas de même le plus sensé, le plus judicieux des auteurs. Les caracteres d'Hippolyte, de Phedre et de Thésée, sont dénaturés. Dans la Phedre de Racine, Hippolyte est un jeune homme doux, aimable, galant: ce n'est point du tout le farouche Hippolyte, ennemi déclaré de Vénus, calomniant les femmes et l'hymen, et qui finit par périr victime de la colère de Vénus; Phedre est une femme aveuglée par la passion, qui veut sérieusement séduire son beau-fils, qui emploie pour cela toute sorte de moyens, et qui s'empoisonne quand elle a perdu tout espoir d'y réussir: ce n'est point du tout la Phedre d'Euripide, femme à qui l'honneur est plus cher que la vie et même que la vertu. Son amour est une véritable maladie, dont elle veut se laisser mourir sans voir Hippolyte, sans lui parler; sa nourrice prend sur elle, sans l'aveu de la reine, de faire une tentative sur le cœur d'Hippolyte: sa confidence est reçue avec horreur, et dès que Phedre apprend que le secret de sa flamme est dévoilé, elle se donne la mort sans hésiter; mais pour mettre son honneur à couvert, elle accuse après sa mort, le vertueux Hippolyte, dans une lettre à laquelle il semble qu'il n'y ait pas de réponse. Le poëte grec a mis Hippolyte dans l'impossibilité de se justifier, et Thésée dans la nécessité de punir son fils sur un pareil témoignage irrécusable: on en croit un témoin qui a prouvé sa déposition par sa mort.

La Phedre de Racine ne ressemble presqu'en rien à celle d'Euripide; le désordre de ses sens, sa résolution de mourir tant que son époux est vivant, appartiennent au poëte grec. Mais le poëte français qui voulait remplir sa piece

de la passion de Phedre, suppose que Phedre, sur une fausse nouvelle de la mort de son époux, prend le parti de vivre : dès qu'il n'y a plus dans sa passion que l'inceste, c'est une bagatelle ; elle veut, si l'on peut parler ainsi, *pousser sa pointe* ; elle entreprend de débaucher Hippolyte, sur la parole de sa suivante, qui prétend que l'amour d'une belle-mère pour son beau-fils est une *flamme ordinaire*. Phedre le croit parce qu'elle le désire. Elle commence par faire à Hippolyte une déclaration des plus passionnées, et voyant que le jeune homme est plus effrayé qu'attendri, elle se saisit de son épée comme pour s'en percer, et ne s'en perce point ; loin que l'humiliation qu'elle vient d'éprouver rappelle sa raison, elle n'en devient que plus furieuse, elle ne veut point en avoir le démenti, et sa poursuite ne s'arrête que lorsque son époux ressuscite. Du reste, si elle a beaucoup moins d'honneur que la Phedre d'Euripide, elle n'a pas plus de probité ni de conscience ; car elle accuse aussi Hippolyte ou le fait accuser par Œnone. Chez Euripide, Phedre ne fait rien contre l'honneur de son sexe, elle triomphe par la mort, d'une passion honteuse et involontaire que Vénus lui a inspirée. La Phedre de Racine s'abandonne volontairement à cette même passion, malgré ses remords de parade. Je ne sais s'il est convenable de remplir une tragédie des fureurs d'une débauche qui déshonore et dégrade une femme, et si une femme déshonorée peut être offerte sur la scène tragique ; les Grecs ne le pensaient pas. Personne n'admire plus que moi le style et la poésie de Racine ; mais ce style et cette poésie sont appliqués sur un sujet indigne de son génie. Le plus beau des arts n'est pas fait pour répandre de l'intérêt sur une malheureuse qui serait l'opprobre de la société. Arnaud, le fameux apôtre du jansénisme, qui n'enten-

dait rien au théâtre, était charmé de cette Phedre libertine. Il était dupe de ses remords: c'était à ses yeux une païenne qui n'avait pas la grâce efficace. Je crois que Racine composa Phedre exprès pour se reconcilier avec les Jansénistes; du moins est-il certain qu'il s'aveuglait sur cette tragédie, au point de la regarder comme très-morale. Il est vrai que les femmes y apprennent à s'abandonner à des désirs honteux, sous prétexte qu'il leur est impossible d'y résister: d'ailleurs, rien n'oblige les femmes à s'en confesser et à s'empoisonner quand elles n'ont pu parvenir à se satisfaire: rien ne les empêche d'attendre une meilleure occasion. C'est au contraire la piece d'Euripide qui est très-morale; elle enseigne aux femmes qu'une passion, même inspirée par une déesse, n'est point invincible, que leur devoir est de ne pas survivre à l'honneur de leur sexe.

Le personnage le plus maltraité, c'est Thésée; par une imprudence dont on n'aurait pas soupçonné Racine capable, il le suppose parti avec son ami Pirithoüs pour une expédition galante, où il s'agit d'enlever une femme à son mari. Lorsqu'à son retour il a lieu de croire qu'on a voulu lui débaucher la sienne, sa colere prend une teinte de ridicule. Rien n'égale la crédulité, la faiblesse de ce Thésée: la légéreté avec laquelle il condamne son fils, sans lui laisser le loisir de se défendre, sur le rapport d'une domestique qu'il ne confronte point avec sa maîtresse. Les propos qu'il tient à Aricie sont familiers, déplacés, indignes d'un roi et d'un pere dans une pareille situation. Ce rôle et les autres sont sacrifiés à celui de Phedre, qui lui-même est contraire aux bienséances du sexe, et à la morale qui est la base de toute société.

La débutante a eu de beaux moments dans le rôle de Phedre: elle a péché par un excès de

chaleur et d'énergie. Firmin s'est fait beaucoup d'honneur dans le rôle d'Hippolyte, où il a été fort applaudi : la nature n'a pas été prodigue envers lui ; mais l'art et le talent le dédommagent.

Athalie.

Mlle. Raucourt est accourue au secours de ses freres. Je ne doute pas que tous les acteurs tragiques en tournée ne se hâtent de quitter la province pour subvenir aux nécessités du théâtre de la capitale. Athalie est un ouvrage bien différent de celui de Phedre : c'est une piece religieuse. Racine a suivi son génie sans égard pour les abus accrédités du théâtre français, par la mode et par le goût du siecle ; tout y est austere et sublime sans déclamation et sans enflure : tout est de son invention dans Athalie ; il n'a rien imité des Grecs, ni de personne : il est créateur. Au dénouement de ce chef-d'œuvre, une poignée de lévites armés sortant de la coulisse pour aller choquer leurs épées contre celles des guerriers d'Athalie, provoque quelques éclats de rire affligeants pour ceux qui s'intéressent à la gloire de Racine.

Mlle. Raucourt joue Athalie avec une noblesse et une énergie admirables. Saint-Prix est imposant et majestueux dans Joad ; c'est un digne ministre et interprête de la divinité. Abner, guerrier fidele et généreux qui sert bien son Dieu et ses Rois, est dignement représenté par Lafond, qui en fait un des rôles les plus brillants du théâtre, et qui ne manque jamais de lui rapporter une abondante moisson d'applaudissements de la meilleure qualité. Mlle. Volnais répand beaucoup d'intérêt et de sensibilité sur le personnage de Josabeth.

M. Ferdinand.

M. Ferdinand, premier danseur du théâtre de Bordeaux, est un véritable Zéphire ; il vient d'un pays où l'on aime la danse et où l'on s'y connaît. Le théâtre de Bordeaux est le pourvoyeur de l'opéra de Paris. Il n'y a qu'une voix sur l'état florissant de la danse à l'académie impériale de musique ; mais le chant et la musique y sont un sujet de dispute. Tout le monde convient que Mde. Gardel est la plus parfaite des danseuses ; que Mlle. Gosselin marche avec succès sur ses traces : qu'Albert est un danseur élégant et gracieux ; qu'Antonin est vif et léger ; que les ballets de M. Gardel sont des chefs-d'œuvre ; mais nos chanteurs donnent matiere à des contestations et à des critiques. Nos opéras ont la réputation d'être ennuyeux : on dit beaucoup de bien des compositeurs, beaucoup de mal de leurs ouvrages. Pourquoi la danse n'excite-t-elle point de querelles, tandis que la musique est si mal d'accord ? C'est qu'il n'y a dans le corps de la danse ni systêmes, ni rivalités d'écoles, ni intrigues, ni cabales, ni esprit de parti ; la danse est toute entiere sous un seul chef d'une capacité reconnue ; les écoles particulieres lui sont subordonnées : voilà pourquoi l'empire de la danse jouit de la paix. Créez un conservatoire de danse et la guerre ravagera les états de Terpsichore.

Le Devin de Village.

Le Devin de village n'est aujourd'hui supporté qu'en faveur des danses charmantes dont il est suivi ; il n'y a rien d'ennuyeux, rien de froid comme la musique si vantée de cette petite pastorale. Son seul mérite était dans le naturel, le sentiment et la grâce : tout cela s'est évanoui : l'esprit d'exécution est perdu, le goût des spectateurs est changé, Rousseau, de son temps même,

se plaignait que les acteurs de l'opéra *massacraient* son pauvre devin. Que dirait-il aujourd'hui ? Sa musique dédaignée à cause de sa facilité, est cependant si difficile, que les chanteurs ne s'entendent pas ; ils en disent les notes, comme on prononce les mots d'une langue étrangere, sans accent, sans expression : la pluspart des mouvements sont ou accélérés ou ralentis à contre sens. Le premier air, *J'ai perdu mon serviteur*, est le mieux rendu: l'air du Devin, si théâtral et si chantant, est devenu insipide et glacial. Le chanteur n'en sent pas le rhythme, et par conséquent ne le marque pas ; il ne met dans son chant, ni le jeu, ni la pantomime, ni la chaleur nécessaire. Le Devin donnant des leçons de coquetterie à une jeune bergere, doit être animé d'un enthousiasme comique: il doit chercher à donner de l'importance à son art. Le chanteur récite cette doctrine comme les femmes récitent leurs heures en latin. Mde Branchu qui joue Colette est l'antipode du Devin : elle a trop de vivacité et de chaleur dans son air, *Si des Galants de la ville.* Cela va jusqu'à l'emportement : cette Colette si douce et si timide, se change en une petite furie : elle va plus vite que le vent : on dirait que c'est le diable qui bat la mesure. Je voudrais bien savoir quel est le maître de chant qui lui a donné l'idée de cette agitation extraordinaire, serait-ce son professeur Garat ? Ce transport de la petite Colette qu'on prendrait alors pour la Prêtresse de Delphes sur son trépied, est tout-à-fait outré et ridicule, il faut bien le dire, puisque ce ridicule est applaudi au théâtre, et vanté dans les journaux comme le dernier degré de l'art et du goût. Presque tous les airs de Colin sont chantés froidement, sans accent et sans grâce. Dans le duo, *quand je plaisais à ma bergere*, la derniere partie, celle où les interlocu-

teurs réunissent leurs voix, forme une sorte de cacophonie et de charivari. Je ne sais s'il faut s'en prendre au musicien ou aux chanteurs ; mais ce qui est bien la faute des chanteurs, c'est la violence avec laquelle ils disent *que tu lui fus chere un jour* ! On dirait qu'ils frappent du pied dans un moment d'impatience ; ils ignorent que ce dépit est mêlé de tendresse, et doit être exprimé avec plus d'amour que de colere.

La *Caravane* est un opéra tout à la fois délicieux pour la musique et très-favorable pour la danse. C'est là qu'on peut goûter pleinement le charme des deux arts réunis : malheureusement ce charme attire peu d'amateurs. Cet opéra, si supérieur à tout ce qu'on nous donne ; cet opéra qui amuse d'un bout à l'autre, a rarement un nombre de spectateurs proportionné à ses agréments. L'acte du Basar est le cadre le plus heureux et le plus brillant pour des danses de toute espece. Les débutants viennent exposer leurs talents dans le marché, et le public juge si l'opéra doit en faire l'acquisition.

THÉATRE DE L'IMPÉRATRICE.

Premiere Représentation des Horaces et des Curiaces.—*Début de Mlle. Crucciati.*

Ce chef-d'œuvre de Cimarosa était connu en partie de tous nos amateurs. Des fragments, des actes séparés de cette sublime composition avaient été exécutés dans nos concerts publics et particuliers ; ils avaient excité partout une juste admiration ; mais il en est d'un chef-d'œuvre musical comme d'un tableau, il faut le voir dans son ensemble pour le bien juger. Il en est des ouvrages dramatiques comme des hommes ; il faut

les voir à leur place pour leur payer le véritable tribut qui leur est dû. Ce tribut ne s'est pas borné avant-hier à la simple admiration ; l'enthousiasme les plus vifs, des *bravos* et des applaudissements redoublés ont salué mille fois Cimarosa, Tacchinardi, M. de Sessi, et le zélé directeur qui en vingt-quatre jours a monté cet ouvrage auquel l'académie impériale avec ses immenses moyens, eût consacré peut-être six mois de préparation. *Omnia vincit labor improbus* est la devise de M. Paër. Le génie particulier qui l'attache lui-même d'une maniere si brillante au culte de Polymnie, ne le distrait point des hommages qu'il croit devoir aux grands maîtres qu'il imite. De Mozart qu'il vient de fêter dans ses *Noces de Figaro*, il passe à Cimarosa, à qui les *Horaces* préparent vraisemblablement des fêtes encore plus nombreuses, et peut-être plus suivies.

Nous ne voulons pas dire par-là que Cimarosa soit supérieur à Mozart ; ce n'est pas à nous qu'il appartient de décider ce grand procès des amateurs. Le modeste auteur des *Horaces* était lui-même si éloigné de se croire au-dessus de l'auteur de *Don Juan*, qu'il répliqua, dit-on, très-brusquement à un peintre qui osait lui faire ce compliment : *Que diriez-vous, Monsieur, à un sot qui viendrait vous assurer que vous êtes au-dessus de Raphael ?* Cependant un grand nombre de connaisseurs distingués n'hésitent pas, sous le rapport dramatique, à donner la palme à Cimarosa. Parmi ces connaisseurs nous pensons que Grétry mérite quelque confiance, et l'on prétend que ce grand artiste, consulté par Napoléon pour savoir quelle différence il mettait entre Mozart et Cimarosa, répondit : *Sire, l'italien met la statue sur le théâtre et le piédestal dans l'orchestre ; au lieu que l'allemand met la statue dans l'orchestre et le piédestal sur le théâtre.*

D'un autre côté Hayden, dont le jugement a aussi quelque poids, regardait Mozart comme le plus grand compositeur qui existait à la fin du dernier siecle.

La cause qui, selon nous, attirera plus de vogue aux *Horaces* qu'au *Mariage de Figaro*, est la cause toujours déterminante à Paris, c'est-à-dire, plus de nouveauté, plus de spectacle, plus de grands effets, deux rôles principaux : celui d'Horace et de Curiace, non-seulement bien chantés, mais encore parfaitement joués par Tacchinardi et par Mme. Sessi, et enfin un mérite de composition, pour le moins égal, quoique dans un genre opposé, à ce que les *Noces de Figaro* nous offrent de plus beau.

On a admiré dans cette composition ce qui étonne et ravit dans tous les ouvrages du même auteur ; une abondance merveilleuse de ces motifs appelés : *di prima intenzione*, une originalité soutenue, une richesse d'accompagnement qui ferait un spectacle délicieux du seul plaisir d'entendre l'orchestre, et enfin une intelligence des effets de la scene presque égale à celle que Cimarosa a si éminemment développée dans ses opéra-bouffes.

Il serait peut-être amusant pour nos lecteurs de savoir comment le poëte italien, à son tour, a coupé, taillé, et recousu le chef-d'œuvre de Corneille ; ils s'égayeraient en voyant ces sublimes *Horaces* commencer leur action par les préparatifs du mariage de leur sœur Orazia avec l'un des Curiaces ; le pontife prêt à leur donner la bénédiction, et la cérémonie tout-à-coup interrompue par une pancarte qui annonce que les trois Horaces et les trois Curiaces sont choisis pour décider, par un combat, du sort d'Albe et de Rome, et puis les deux amants se désolant à qui mieux mieux, courant du temple au palais, du palais

dans la rue, de la rue dans les bois, des bois dans les cavernes, et toujours pour pleurer et pour se désoler encore ; on rirait de voir ce jeune Curiace faire tant de façons pour mourir ; les Romains ses ennemis devenus si complaisants qu'ils le laissent chanter deux heures entieres avant de s'armer de son glaive ; ensuite la pompe triomphale du jeune Horace, sans qu'on nous apprenne comment il a vaincu ; et enfin le coup d'épée qui fait semblant de tuer Orazia en passant tout auprès de sa robe, espece de lazzi qui termine la piece ; mais ces railleries seraient déplacées. On sait qu'Aristote et sa poëtique n'ont rien à voir aux drames italiens ; l'essentiel est qu'ils offrent des situations musicales, et celui-ci en présente d'admirables.

On a distingué avec transport le final du premier acte, la priere du jeune Horace, les chœurs des prêtres, ceux des Romains, les chants de la caverne, le beau moment où les Romains viennent s'opposer au combat de leurs freres, de leurs époux, mais surtout le second final où l'amour, l'héroïsme et le désespoir sont portés au dernier degré d'exaltation. Cimarosa rassembla dans cet ouvrage toutes les forces de son génie : il avait ses raisons pour cela : il le composa pour répondre à Paësiello qui l'avait presque défié de briller dans le genre sérieux aussi aisément qu'il brillait dans le genre comique. Sa réponse fut victorieuse : Paësiello, avec plus de goût peut-être que Cimarosa, n'a rien produit d'aussi vigoureux, d'aussi évidemment inspiré que les *Horaces*. Leur auteur avait d'ailleurs prouvé dans l'*Artaxerxe*, la *Pénélope*, l'*Olympiade*, et le *Sacrifice d'Abraham*, que les trésors de Melpomene n'étaient pas moins à sa portée que ceux de Thalie. Il le prouva dans l'*Artemise* ; ce fut le dernier chant du cygne. On a prétendu que cet opéra ne fut

pas achevé, on s'est trompé. Mme. Grassini, qui le joua, peut attester que Cimarosa tenait le piano à la premiere représentation.

Après tant d'éloges, tant de gloire et tant de plaisir, il nous reste à parler du début de Mlle. Crucciati. C'est un peu changer de sujet. Cette jeune cantatrice est douée d'une belle figure; mais cette belle figure est rarement animée, et la méthode de Mlle. Crucciati ne paraît pas encore très-sûre. Il est probable que le trouble qui accompagne toujours un début, a beaucoup nui au développement de ses moyens. Le peu qu'elle nous a offert, laisse espérer qu'avec plus de calme, elle nous offrira bien davantage. Mme. Bereyter et Angrisani se sont distingués dans leurs rôles; mais les honneurs de la soirée sont évidemment restés à Tacchinardi et à Mme Sessi. C'est sans doute par coquetterie que cette derniere avait fait solliciter d'avance l'indulgence du public, pour une indisposition dont on n'a aperçu aucune trace. Jamais cette virtuose ne fut si brillante, si sage, par conséquent si digne d'admiration.

ACCIDENT TRAGIQUE.

Extrait du Journal de l'Empire.

" Un événement affreux et irréparable occupe en ce moment toute la société : il arrache des larmes à une famille désolée et aux nombreuses personnes qui avaient appris à chérir l'intéressante victime dont nous allons raconter la fin cruelle et prématurée.

" Le 10 de Juin, S. M. la Reine Hortense qui prend les bains à Aix en Savoie, partit de ce lieu sur les trois heures, dans le dessein de visiter

la cascade de Grésy, située à Moiron. S. M. était accompagnée de M. le comte d'Arjuzon, son premier chambellan ; de Mad. la baronne de Broc, sa dame du palais, et de Mlle Cochelet, sa lectrice.

" Pour voir tout l'effet de la cascade, il fallait se placer devant elle, et passer d'abord sur une planche d'environ quinze pouces de large sur deux pieds de long, et solidement appuyée sur un roc.

" En cet endroit, les eaux du torrent se sont creusé dans le roc même une infinité de bras qui, en se rejoignant avec une extrême violence, tourbillonnent dans des especes de gouffres.

" A peine la reine avait franchi le passage, que Mad. la baronne de Broc, qui suivait appuyée faiblement sur le bras du meûnier d'un moulin voisin de la cascade, tomba dans le torrent. Sa chute fut si rapide, que l'on ne put en distinguer précisément la cause. Seulement Mlle. Cochelet et le meunier ont remarqué que Mad. la baronne de Broc avait chancelé en posant le pied sur la planche. Apparemment troublée par l'aspect de la rapidité des eaux du torrent, elle aura posé le pied à faux sur une partie de roc très-inclinée et couverte d'un limon humide et glissant, qui semblait à l'œil être du gazon et présenter une surface horizontale. A l'instant où elle se sentit entraîner, elle fit un mouvement pour se retourner vers le meunier qu'elle ne touchait que de la main, et cet effort même dérangeant son équilibre, détermina plus violemment sa chute.

" Qu'on juge de l'état de la reine qui, occupée toute entiere de la chute et du bruit de la cascade, ne pouvait ni voir ni entendre ce qui se passait autour d'elle, lorsque les cris de Mlle Cochelet et des autres témoins de l'événement vinrent lui révéler un affreux malheur ! Vainement

le meunier et les gens de la suite de S. M. tenterent ce qui était en leur pouvoir pour sauver Mad. de Broc qui était tombée dans l'un des gouffres, où se précipitait une énorme colonne d'eau ; vainement M. le comte d'Arjuzon fit, au péril de sa vie, des efforts multipliés ; tout fut infructueux. Enfin, après vingt minutes, on parvint à retrouver et à ressaisir Mad. de Broc ; mais elle paraissait absolument privée de vie. Comment aurait-elle pu survivre au coup violent qu'elle a dû recevoir en tombant d'une hauteur de 25 pieds sur les rocs, et résister à la pression de la colonne d'eau qui l'enfonçait dans le gouffre ?

Cependant M. le comte d'Arjuzon avait appelé tous les secours possibles ; mais ils ne purent arriver qu'une demi-heure après que Mad. de Broc avait été retirée de l'eau. M. le préfet du Mont-Blanc, M. Desmaisons, inspecteur des eaux, M. Laserre, médecin, M. Cauton, chirurgien, survinrent en même temps. On essaya tous les moyens indiqués en pareil cas ; aucun ne parut réussir. Cependant, comme la mort ne semblait pas encore parfaitement constante, M. le préfet ordonna le transport du corps à Aix ; mais là, comme à Moiron, tous les secours de l'art ont été infructueux.

" Malgré les cris et les larmes que lui arrachait la douleur, la reine n'avait point consenti à quitter cette scene de désolation : elle avait voulu juger par elle-même des efforts que l'on tentait pour rappeler à la vie la jeune et vertueuse amie que son cœur avait adoptée. Enfin, au moment où il n'y eut plus d'espoir, M. le comte d'Arjuzon parvint à arracher S. M. d'un si triste spectacle. La reine est livrée à la plus profonde douleur, et son cœur ne pourra de long-temps guérir de la blessure cruelle qu'il vient de recevoir.

" Mad. de Broc était âgée de 24 à 25 ans. Elevée avec la reine Hortense, elle avait obtenu dès l'enfance une place dans le cœur de cette princesse ; la même sensibilité, la même pitié pour le malheur, le même goût pour les arts, avaient fortifié chaque jour le penchant de deux âmes faites l'une pour l'autre. La reine, enfin, avait donné toute son amitié à celle qui avait obtenu toute son estime.

" La nature s'était plue à prodiguer ses dons à Mad. de Broc ; elle était belle et jolie, pleine de grâce et d'élégance ; une excellente éducation avait orné son esprit, à la fois solide et brillant ; elle réunissait tous les talents, tous les agréments de son sexe ; elle cultivait avec succès le dessin et la peinture. Douée d'un cœur droit, elle en écoutait toujours les inspirations ; aussi, quoique jeune, elle était d'un sage conseil. Jamais femme n'eut plus de charme dans le caractere, et ne fut susceptible d'un attachement plus tendre. M. de Broc, son mari, heureux en ce moment de l'avoir devancée dans la tombe, ne cessait de lui rendre cette justice. Ces deux jeunes époux étaient le modele de l'amour et du bonheur conjugal.

" M. de Broc, jeune, beau, brave, officier-général, après une campagne dans laquelle il avait servi avec honneur, mourut en Italie dans l'hiver de 1810 à 1811, et laissa d'éternels regrets à sa veuve. Tout le monde se rappelle la douleur de cette femme accomplie : pendant deux ans entiers, rien n'a pu tarir la source de ses larmes ou la distraire de sa tristesse. Ce sentiment était devenu moins violent sans doute, mais il était bien vif encore ; et le moindre mot, le plus simple souvenir, rouvraient d'abord la blessure d'un cœur profondément sensible. Avec tous les avantages qui l'environnaient, Mad. de Broc devait

être et fut souvent recherchée depuis son veuvage; mais les plus brillantes propositions n'ont pu l'éblouir.

" Jamais la calomnie ou même la médisance n'oserent effleurer de leur souffle la pureté d'une telle vie. C'était la fleur sans tache, le vase d'innocence dont parle l'Ecriture.

" Mad. de Broc avait conservé, après la mort de son époux, environ 20,000 francs de rente. Elle prélevait sur ce revenu la modeste somme nécessaire à ses besoins : tout le reste était consacré aux indigents. Elle ne se contentait pas de donner des secours à ceux que le hasard ou la pitié lui présentaient : sa bonté allait chercher parmi les infortunés ceux qu'on appelle pauvres honteux, c'est-à-dire, ceux en qui un noble sentiment rend le malheur plus sacré ; elle avait adopté des familles qui recevaient constamment ses largesses. Avant de partir pour ce fatal voyage, elle voulut visiter tous ses pauvres ; elle pourvut à leurs nécessités pendant son absence : " Au moins ils vivront", disait-elle ; et cette douce certitude donna quelque sérénité à cette âme qui, la veille de son départ, parut on ne sait pourquoi atteinte d'une tristesse que rien ne put éclaircir.

" Telle est la femme charmante qui vient d'être enlevée à une reine qui l'honorait d'une amitié si précieuse, à la société dont elle faisait l'ornement, à une famille adorée, à un pere âgé et vénérable, qui rendaient avec usure à cet ange de bonté tout l'amour qu'elle avait pour eux.

On a remarqué que Mad. de Broc écrivit, le matin même de sa fin tragique, à Mad. la princesse de la Moskwa, sa sœur : " Je ne sais pourquoi je suis triste ; je me reproche de n'avoir pas été t'embrasser à ta campagne avant mon départ. Je me consolerai de ce chagrin en te donnant le mois d'août tout entier." Mais il est un hasard

bien plus remarquable encore dans la destinée de cette jeune victime du malheur : elle a été transportée, après sa mort, dans le même lieu, dans la même maison, dans la même chambre où la premiere nouvelle de la mort de son mari lui avait fait verser tant de larmes."

POÉSIE.

Portrait de J. J. Rousseau *et de* Voltaire.

Les voilà ces auteurs dont le nom, l'éloquence,
Faisant aimer l'erreur, ont fondé sa puissance ;
Ils préparent au loin des maux inattendus,
Dont ils auraient frémi, s'ils les avaient prévus.
Oui, je le crois, témoins de leur affreux ouvrage,
Ils auraient des Français désavoué la rage :
Vaine et tardive excuse aux fautes de l'orgueil !
Qui prend le gouvernail, doit connaître l'écueil.
La faiblesse réclame un pardon légitime,
Mais de tout grand pouvoir l'abus est un grand crime.
Par les dons de l'esprit placés aux premiers rangs,
Ils ont parlé d'en haut aux peuples ignorants ;
Leur voix montait aux cieux pour y porter la guerre,
Leur parole hardie a parcouru la terre.
Tous deux ont entrepris d'ôter au genre humain
Le joug sacré qu'un Dieu n'imposa pas en vain ;
Et des coups que ce Dieu frappe pour les confondre,
Au monde leur disciple ils auront à répondre.
Leurs noms toujours chargés de reproches nouveaux,
Commenceront toujours le récit de nos maux.
Ils ont frayé la route à ce peuple rebelle,
De leurs tristes succès la honte est immortelle.

L'un qui dès sa jeunesse, errant et rebuté,
Nourrit dans les affronts son orgueil révolté,
Sur l'horizon des arts sinistre météore,
Marque par le scandale une tardive aurore,
Et pour premier essai d'un talent imposteur,
Calomnia ces arts, ses seuls titres d'honneur ;
D'un moderne Cynique affecta l'arrogance,
Du paradoxe altier orna l'extravagance,
Ennoblit le sophisme et cria *vérité*.
Mais par quel art honteux s'est-il accrédité ?

Courtisan de l'envie, il la sert, la caresse,
Va dans les derniers rangs en flatter la bassesse ;
Et jusqu'aux fondements de la societé,
Il a porté la faulx de son *égalité*.
Il sema, fit germer chez un peuple volage,
Cet esprit novateur, le monstre de notre âge,
Qui couvrira l'Europe et de sang et de deuil.
ROUSSEAU fut parmi nous l'apôtre de l'orgueil,
Il vanta son enfance à Geneve nourrie,
Et pour venger un livre il troubla sa patrie,
Tandis qu'en ses écrits, par un autre travers,
Sur sa ville chétive il régla l'univers.
J'admire ses talents, j'en déteste l'usage ;
Sa parole est un feu, mais un feu qui ravage,
Dont les sombres lueurs brillent sur des débris,
Tout, jusqu'aux vérités, trompe dans ses écrits ;
Et du faux et du vrai ce mélange adultere
Est d'un sophiste adroit le premier caractere.
Tour-à-tour apostat de l'une et l'autre loi,
Admirant l'évangile et réprouvant la foi,
Chrétien, déiste, armé contre Geneve et Rome,
Il épuise à lui seul l'inconstance de l'homme,
Demande une statue, implore une prison ;
Et l'amour-propre enfin égarant sa raison,
Frappe ses derniers ans du plus triste délire ;
Il fuit le monde entier qui contre lui conspire,
Il se confesse au monde, et toujours plein de *soi*,
Dit hautement à Dieu : *nul n'est meilleur que moi*.

L'AUTRE encor plus fameux, plus éclatant génie,
Fut pour nous, soixante ans, le dieu de l'harmonie.
Ceint de tous les lauriers, fait pour tous les succès,
VOLTAIRE a de son nom fait un titre aux Français,
Il nous a vendu cher ce brillant héritage,
Quand libre en son exil, rassuré par son âge,
De son esprit fougueux l'essor indépendant
Prit sur l'esprit du siecle un si haut ascendant ;
Quand son ambition toujours plus indocile,
Prétendit détrôner le Dieu de l'évangile.
VOLTAIRE dans Ferney, son bruyant arsenal,
Secouait sur l'Europe un magique fanal,
Que, pour embraser tout, trente ans on a vu luire.
Par lui, l'impiété, puissante pour détruire,
Ebranla, d'un effort aveugle et furieux,
Les trônes de la terre appuyés dans les cieux,

Ce flexible Protée était né pour séduire ;
Fort de tous les talents et de plaire et de nuire,
Il sut multiplier son fertile poison.
Armé du ridicule, éludant la raison,
Prodiguant le mensonge, et le sel et l'injure,
De cent masques divers il revêt l'imposture,
Impose à l'ignorant, insulte à l'homme instruit.
Il sut jusqu'au vulgaire abaisser son esprit,
Faire du vice un jeu, du scandale une école.
Grâce à lui, le blasphème, et piquant et frivole,
Circulait embelli des traits de la gaîté ;
Au bon sens il ôta sa vieille autorité ;
Repoussa l'examen, fit rougir le scrupule,
Et mit au premier rang le titre d'incrédule.

INSTALLATION DU GÉNÉRAL WALE,

Comme Gouverneur de la Martinique.

Extrait des Régistres de la Cour d'Appel de l'Isle Martinique, du 5 Mai 1813.

Ce jour Son Excellence le Major-Général Charles Wale, Gouverneur et Commandant en Chef de la Martinique, a fait annoncer que son intention était de se présenter en la Cour à l'effet de requérir l'enrégistrement de sa commission de Gouverneur de l'île Martinique, qui lui a été délivrée le 4 Mai 1812 par Son Altesse Royale le Prince Régent, au nom de Sa Majesté.

En conséquence, le Président de la Cour a député vers Son Excellence Messieurs Duval de Grenonville et Perrinelle Dumay, titulaires, afin de l'accompagner.

Son Excellence est entrée accompagnée par les députés de la Cour et par un cortége nombreux d'officiers tant civils que militaires ; et ayant pris place dans le fauteuil, Son Excellence a réquis l'enrégistrement de sa commission.

Lecture faite en anglais de ladite commission, par M. Thomas Sherard Wale, secrétaire en titre du gouvernement, la Cour ouï et ce requérant le Procureur-Général du Roi, a ordonné que la Commission de Gouverneur de la Colonie présentée par Son Excellence serait enrégistrée sur son régistre des enrégistrements, sur la traduction faite par l'un des interprêtes jurés, pour qu'elle porte son plein et entier effet.

Ensuite Son Excellence a fait faire lecture par le secrétaire du Conseil Privé et de l'intérieur, du discours qu'elle avait préparé pour être prononcé à la Cour.

Ce discours a été écouté avec le plus vif intérêt et avec toute l'attention qu'il devait nécessairement exciter.

Le Procureur-Général du Roi s'est levé et a répondu au discours de Son Excellence.

Le Président de la Cour a ensuite pris la parole et a exprimé à Son Excellence les sentiments dont la Cour était pénétrée.

Monsieur le Gouverneur s'est retiré dans le même ordre, accompagné par les députés de la Cour et de son cortége; et sur la proposition d'un des Messieurs, la Cour a arrêté que le discours de son Excellence ainsi que ceux de Son Président et du Procureur-Général, seraient déposés dans ses archives, et que le Procès-Verbal de la présente séance ainsi que les discours seraient rendus publics par la voie de l'impression.

Collationné conforme au régistre de la Cour.

Le Greffier en Chef,

RONDEAU.

Discours de Son Excellence.

Messieurs,

La nature importante et distinguée du dépôt que Son Altesse Royale le Prince Régent a bien voulu remettre en mes mains, par la commission qui vient d'être lue, et d'après laquelle le gouvernement de cette colonie m'est dévolu, me donne une preuve d'autant plus précieuse de la confiance de Son Altesse Royale, qu'elle est pour moi un gage de son approbation de ma conduite passée; et si l'honneur qui doit être le premier mobile de la louable ambition d'un soldat jaloux de sa réputation, si ce sentiment qui a toujours guidé mes pas dans une longue carriere militaire, pouvait n'être pas suffisant pour garantir au Souverain mon zele et ma fidélité dans l'exécution de mes devoirs, on sent que la reconnaissance seule que m'inspirent en ce jour ses bontés, serait faite pour produire ce résultat.

La bienveillance du gouvernement britannique envers tous les sujets de Sa Majesté, a été trop bien reconnue dans tous les temps pour qu'il soit nécessaire de chercher à la démontrer; j'espere néanmoins donner autant qu'il sera en moi cette conviction à l'égard de la Martinique, et je me flatte

que la colonie me connaît assez aujourd'hui pour me rendre la justice d'être assurée, qu'autant par inclination que par devoir, je manifesterai les intentions paternelles de Son Altesse Royale dans tout le cours de mon administration.

Si le résultat de mes efforts se trouve être le bonheur des colons et l'accomplissement de tout ce qui peut contribuer à leurs véritables intérêts, le vœu le plus cher à mon cœur se verra satisfait, et le souvenir de l'époque ou j'aurai paru parmi vous, sera par la suite une des plus douces consolations de ma vie.

Lorsque je vins prendre les rênes du gouvernement de cette colonie, vous vous rappelez, Messieurs, quelle satisfaction je témoignai de voir l'administration de la justice confiée à un corps de magistrats aussi distingués par leur désintéressement que par leurs lumieres. Dès ce moment je professai mon estime et ma vénération pour une institution aussi précieuse pour la colonie que je gouverne, sentiment que les époques critiques que nous venons de parcourir ensemble n'ont pu que fortifier, en me démontrant tous les jours les nouveaux droits que vous avez acquis pendant cet intervalle à la reconnaissance de vos concitoyens. Je me plais, Messieurs, à saisir l'occasion que l'enrégistrement de ma commission me présente de me retrouver dans votre sein, pour vous rendre de nouveau ce témoignage, et me féliciter avec vous sur les changements heureux dont nous sommes aujourd'hui les témoins. Plus mon cœur a géni des privations qu'éprouvaient la colonie, et des calamités de tout genre qui la menaçaient, plus j'ai eu occasion d'observer le bon esprit qui animait ses habitants ; et ce n'est de ma part qu'une justice qui leur est rigoureusement due, de déclarer que sous le poids des désastres, ils ont montré une résignation, une loyauté et un courage au-dessus de tout éloge et qui leur a acquis de nouveaux droits à mon estime et à mon attachement.

Si les déplorables bouleversements politiques qui affligent depuis vingt ans le monde, ont été la suite du funeste délire qui avait tenté de mettre de vaines théories à la place de la régularité des anciennes institutions dont l'expérience de tant de siecles avait fait reconnaître les avantages, si toutes les parties du globe en ont été plus ou moins victimes, il n'est pas étonnant que le fléau révolutionnaire ait laissé aussi quelques traces dans cette colonie ; et les temps calamiteux sont ceux que les gens mal intentionés sont toujours prompts à saisir pour subvertir les principes de la plus saine

portion du public ; mais avec le peu d'exceptions qu'indiquent quelques exemples de folie ou d'égarement, on reconnaît en général que les turbulents et les factieux ne se trouvent que parmi les gens qui n'ont rien à perdre et qui croyent au contraire avoir beaucoup à gagner dans un moment de désordre et d'agitation. Il n'est pas douteux que la providence n'ait eu aux époques fatales dont je viens de parler, le dessein d'infliger un châtiment aux habitants du globe, mais tout nous porte à augurer que nos désastres touchent à leur terme. Il est temps en effet que les élements de discorde disparaissent, que les factions se taisent, et que l'esprit de parti cede partout à cet esprit public qui, constamment indépendant de toute influence, n'a d'autres vues que celles de la prospérité du sol sur lequel il se manifeste. Je me flatte que l'instant n'est pas éloigné où la paix et les consolations qu'elle porte à sa suite, seront rendues à l'univers entier, et c'est dans toute la sincérité de mon cœur que je félicite la Martinique du jour heureux qui semble au moment de se lever sur elle, après la longue nuit d'infortune qu'elle vient de parcourir.

Espérons en effet, Messieurs, que le retour des temps prospères sous lesquels cette belle colonie a fleuri autrefois, en écartant jusqu'au souvenir des temps malheureux, nous évitera désormais de recourir à des actes d'une sévérité salutaire et indispensable dans les circonstances où elle fut employée, et que votre cœur comme le mien jouira de la satisfaction de voir vos importantes fonctions bornées à l'exécution de ces lois douces et protectrices qui suffisent à la sûreté générale, lorsque toutes les classes de la société respectent l'ordre public.

Discours du Procureur-Général du Roi.

Monsieur le Gouverneur,

Votre Excellence en venant aujourd'hui déposer elle-même dans les archives de la Cour, les pouvoirs que Son Altesse lui a confiés pour le bonheur de cette colonie, donne au public une nouvelle preuve de son intention invariable de remplir dans toute leur étendue les vues paternelles du Souverain. Quel présage plus flatteur en effet pour la prospérité de ce pays, que l'heureuse intelligence qui regne entre le représentant de Sa Majesté et les magistrats chargés en son

nom de la distribution de la justice; quelle récompense plus précieuse des pénibles travaux auxquels ils se dévouent, que ce témoignage public des sentiments de Votre Excellence, pour une compagnie dont les moments sont consacrés aux intérêts de leurs justiciables. Déjà dans une circonstance bien importante, Votre Excellence a pu apercevoir les heureux effets de cet accord si nécessaire entre le chef du gouvernement et les magistrats. Devant cette union respectable de la force avec la justice, tous les obstacles à la félicité publique disparaissent; c'est par elle, Monsieur le général, que vous avez la certitude bien chere à votre cœur, de fixer sur des bases solides et inébranlables les destinées de ce pays, et d'assurer à tous ses habitants la prospérité et la tranquillité, qui, nous ne pouvons en douter, sont constamment les objets de la sollicitude de Votre Excellence.

Discours du Président de la Cour.

Monsieur le Gouverneur,

Lorsque pour la premiere fois Votre Excellence se rendit dans le sein de la Cour, elle y vint pour dissiper nos craintes sur les dangers auxquels la Colonie avait été exposée; la fermeté et la sagesse qui la dirigerent dans une circonstance aussi critique, furent à nos yeux le gage assuré de la tranquillité et du bonheur.

Aujourd'hui, Monsieur le Gouverneur, vous revenez au milieu de nous et vous nous trouvez dans le calme, jouissant de vos bienfaits. Flattée de son ouvrage, Votre Excellence se présente elle-même investie des pouvoirs de Son Altesse Royale le Prince Régent, et prend l'engagement solennel de ne faire usage de la confiance du souverain, que pour donner de nouveaux soins et offrir de nouvelles faveurs à toutes les parties d'une Colonie qui lui est chere.

Tels sont, Monsieur le Gouverneur, les droits que vous avez à la reconnaissance publique. Les Magistrats qui composent la Cour d'Appel vous en donnent le témoignage, et assurent Votre Excellence qu'ils coopéreront toujours, dans l'exercice de leurs importantes fonctions, à la félicité générale.

RÉPONSE

A l'Article inséré dans la Feuille officielle de Copenhague, en Date du 4 Juin, 1813, touchant les Propositions faites au Dannemarc par la Suede et l'Angleterre.

PAR UN SUÉDOIS.

Juin, 1813.

La publication contenue dans la gazette officielle de Copenhague en date du 4 Juin, que nous communiquons à nos lecteurs, touchant les propositions mises en avant par le chancelier de la cour Baron de Wetterstedt, conjointement avec les plénipotentiaires anglais, M. Thornton et le général Hope, ainsi que le général russe Baron de Suchtelen, portant tout le caractere d'une justification, de la part du gouvernement, envers les habitants des deux royaumes et des duchés, nous avons cru de notre devoir de fournir quelques matériaux de plus à cette production diplomatique.

Malgré que la guerre de plume soit, sous tous les rapports, la plus superflue de toutes, il ne faut cependant pas que nos voisins nous trouvent en reste, même à cet égard.

Traduction.

Copenhague, le 4 Juin, 1813.

Le 31 Mai vers le soir, un officier de marine anglais arrivé en rade à bord d'un cutter, sous pavillon parlementaire, apporta une lettre de M. Thornton, ministre d'Angleterre près la cour de Suede et du général anglais Hope, ainsi qu'une autre du Baron de Wetterstedt, chancelier de la cour de Suede, toutes deux datées à bord du vaisseau de ligne anglais la Defiance, commandé par l'amiral Hope et à l'ancre dans le Kiögebugt. Il fut annoncé en même

temps, que le général russe baron de Suchtelen se trouvait à bord du même vaisseau, pour participer aux négociations de paix proposées par la Grande Bretagne dans ces deux lettres, et pour lesquelles le dit ministre et le général Hope se disaient avoir des pleins-pouvoirs; tout comme le chancelier de la cour de Suede, devait négocier, par rapport à la situation équivoque qui existe maintenant entre le Dannemarc et la Suede. D'après ce qui a été publié antérieurement à cet égard, les fideles sujets du roi dans les deux royaumes et les duchés ne seront point étonnés d'apprendre, qu'au nom de S. M. Suédoise, le Prince Royal de Suede, pour donner une preuve de modération et de désintéressement (1), ait exigé seulement pour le moment la cession du baillage de Drontheim, avec le territoire situé entre ce baillage et la frontiere de Russie. Ils ne trouveront dans ces propositions, qu'une nouvelle preuve des prétentions effrontées et importunes (2), qui dans les derniers temps ont troublé la tranquillité des habitants du Nord, si nécessaire à leur bien-être mutuel. Ils trouveront aussi incompatible avec leurs sentiments et la dignité nationale (3), que l'on ait demandé, en même temps, que 25,000 Danois fussent mis sous les ordres du Prince Royal de Suede pour être employés contre la France, dans le Nord de l'Allemagne, conjointement avec les troupes suédoises et celles d'autres puissances. C'est sur cette même base que les plénipotentiaires anglais ont proposé une négociation pour rétablir la paix avec la Grande Bretagne, en ajoutant expressément: qu'il n'y aurait point d'armistice sur mer, avant que les troupes danoises dans le Jutland et le Holstein, ne fussent mises à la disposition du Prince Royal de Suede. A la paix, on devait nous rendre nos colonies, mais non l'île de Heligoland, et aucun dédommagement pour la perte de notre flotte.

Tout habitant de ce royaume sera convaincu d'avance que par ordre de S. M., on a répondu à ces offres, d'une maniere compatible avec la dignité du roi et les intérêts constants de l'état. Le parlementaire est reparti d'ici le 2 Juin dans l'après midi. Il lui avait été enjoint de ne s'arrêter que 48 heures pour attendre la réponse. Le roi profondément touché de la misere qu'entraine nécessairement une longue guerre défensive, qui entrave toutes les branches de l'industrie et qui rompt toute communication entre le Dannemarc et la Norvége, avait, ainsi qu'on l'a déjà annoncé, fait faire des propositions de paix à la Grande Bretagne, sans que le plénipotentiaire, chargé de les présenter, fut écouté (4). On ne peut,

avec justice, faire aucune objection contre les propositions faites, dans la même vue, au ministre d'Angleterre à Stockholm, propositions que celui-ci a fait parvenir à sa cour, parce que on réclamait la restitution de tout ce qui avait été enlevé à S. M. par suite d'une guerre à laquelle elle était loin de s'attendre, ou au moins un dédommagement pour ces pertes et qu'on demandait, entre autres, la garantie des états de S. M. Quand, après que la guerre a éclaté, deux puissances conviennent de faire la paix, il est d'usage qu'on stipule des dédommagements; mais ces prétentions ne sont point provisoirement posées comme une condition *sine qua non* (5), sans laquelle il soit même impossible d'entamer des négociations. On remarquera au contraire que les propositions de paix faites, en ce moment, par les agents du gouvernement anglais et par le chancelier de la cour de Suede, font abstraction de ces conditions provisoires, que les événements de la guerre entre le Dannemarc et l'Angleterre ne donnent même pas lieu d'exiger. Les deux gouvernements susmentionnés cherchent à donner à leurs prétentions un coloris de justice, en s'appuyant mutuellement sur des obligations contractées entre eux, en vertu desquelles le royaume de Norvége est destiné à passer sous la domination de la Suede, comme si on pouvait en inférer, que le roi est obligé de remplir ce qui a été arrêté, à son détriment, entre les ennemis de S. M. et une puissance voisine, dont le souverain vise à séparer les deux royaumes, en se soumettant la Norvége (6). Le roi est invariablement déterminé à maintenir l'intégrité de ses états. Compatriotes! Nous soutiendrons les efforts infatigables de S. M. pour assurer la prospérité et l'indépendance de la patrie. Nous partagerons avec elle tous les dangers, et Dieu et la justice de notre cause seront notre cri de guerre.—En mettant des obstacles presque invincibles pour transporter des grains en Norvége, on se propose d'affaiblir le courage des braves Norvégiens, en faisant retentir à leurs oreilles les cris de leurs femmes et de leurs enfants qui demandent du pain, ainsi que ceux des vieillards privés des premiers besoins de la vie. Telles sont les armes qu'on emploie contre un peuple innocent (7), pour le porter à trahir son souverain légitime, qui n'est infatigablement occupé qu'à soulager ses maux et qui n'a rien négligé pour ramener la paix, sous des conditions acceptables, mais qui ne veut point prêter les mains au démembrement de deux royaumes, également chers à son cœur et qu'il a hérités de ses ancêtres (8).

No. 1.—Le Dannemarc est certes bien en droit de s'appesantir sur la modération et le désintéressement du Gouvernement Suédois, en ne lui demandant que la cession de l'Evêché de Drontheim ; lorsque depuis la paix de Jönköping, la Suede n'a cessé de donner des preuves d'une patience presque imperturbable, vû les vexations et les piateries exercées par les Corsaires Danois, contre le commerce de cette Puissance. Pouvait-on croire qu'elle dût souffrir à la longue qu'un pays, qui s'était constitué le facteur du soi-disant système continental dans le Nord, privé de sa marine, n'ayant que des écumeurs de mer pour la remplacer, sans finances et sans crédit public, accumulant banqueroute sur banqueroute, disposât librement des ressources commerciales et du cabotage de la Suede. Ce ne fut cependant qu'après la capture de plus de 100 bâtiments suédois, que nos croiseurs reçurent l'ordre d'arrêter les forbans qui infestaient nos côtes. Toutes les réclamations ministérielles avaient été infructueuses ; on citait des codes que la soif du gain avait dictés, et dont le même motif alimentait l'exécution. Les cris de la Suede entiere, qui s'était reposée implicitement sur la foi de la paix entre les deux pays, retentirent longtemps aux oreilles du Roi, avant qu'il en appellât à la force, contre des brigandages, qui étaient devenus sérieux par la seule raison qu'on n'avait pas pu croire à leur existence. Si le Dannemarc crut un moment pouvoir diriger à son gré le commerce de la Suede, si le tribunal des prises en Zélande (principalement connu par sa rapacité) se plaisait à commenter les traités entre la Suede, la Russie et la France, et à préjuger les droits de la navigation Suédoise, il est plus que probable que cette envie lui serait passée, même sans avoir recours à nos mesures de défense, si jamais la Cour de Copenhague eût fait un retour sur elle-même. Quelle modération le Dannemarc a-t-il donc à réclamer ? Examinons sa conduite envers la Suede depuis 25 ans. Que fit-il en 1788? Faible et craintif, son Gouvernement tâtonna la guerre, lorsque toute la frontiere de l'Ouest était dégarnie de troupes, s'arrêta d'abord devant deux diplomates, et se hâta de se retirer dans sa coquille à l'approche des braves Dalécarliens, qui se souvenaient encore des exploits de leurs peres sous GUSTAVE WASA. La Suede avait-elle provoqué la guerre en 1808, de la part du Dannemarc? a-t-on jamais vu une déclaration plus contournée, plus puérile en raisons, que celle qui dut alors colorer cette agression? N'avait-on pas en vue, à cette époque, la récupération des

provinces conquises par Charles X? Pourquoi le Roi de Dannemarc, appella-t-il rebelle le premier suédois qui lui fut envoyé après la Révolution du 13 Mars 1809, pour offrir la paix. Rejettant fierement les avances de la Suede, pour une pacification particuliere, combien ne baissa-t-on pas de ton à mesure qu'on vit que cette jactance ne faisait aucun effet en Suede, et qu'on ne se donnait pas même la peine de s'en apercevoir? La mort du Prince Royal Charles Auguste ouvrit ensuite un vaste champ aux espérances. On arrêta un instant les pirateries, pour acheter par là la bienveillance de la Nation. C'était une treve avec les Puissances Barbaresques. Le Roi de Dannemarc se mit sur les rangs pour obtenir la succession au trône de Suede. Son Envoyé spécial à Orebro descendit aux flatteries les plus ridicules pour capter quelques voix. Il s'aperçut bientôt qu'il prêchait dans un désert. L'élection du Prince Royal Charles Jean détruisit toutes ces illusions et les corsaires, comme de raison, recommencerent leurs pirateries. Enfin après avoir vainement combattu par des Notes diplomatiques, on tira des coups de canon sur les forbans, et les pirateries cesserent.

No. 2.—Après toutes les provocations et toutes les prétentions effrontées et importunes, de la part du Dannemarc, dont nous venons de faire le résumé, peut-on s'étonner si la Suede cherche à se préparer, aux dépens même de ce Royaume, une assiette qui puisse la garantir à l'avenir contre ses atteintes, attentif comme il a toujours été d'exercer ses moyens de nuire à la Suede?

No. 3—.On parle de sentiment de dignité nationale, qui devait faire rejetter la proposition de mettre 25,000 hommes de troupes Danoises sous les ordres du Prince Royal de Suede. Que ne doit-elle donc pas souffrir cette même dignité, lorsque les Danois verront, qu'après avoir préparé les quartiers pour les troupes Françaises dans l'occupation des villes de Hambourg et de Lübeck, un aide-de-camp du Prince d'Eckmuhl les commandait dans cette dernière ville! Encore quelque temps, et on verra les forteresses Danoises gardées par des Français. Au lieu de cette maniere singuliere de maintenir la dignité nationale, pourquoi le Roi de

Dannemarc n'a-t-il pas offert de commander lui-même ses troupes contre l'Empereur Napoléon? Elles auraient acquis plus de gloire, qu'à se morfondre sur les côtes vis-à-vis de la marine Anglaise, qu'elles ne détruiront pas, et à peser sur les habitants dont elles ont cependant réussi à détruire la fortune. La Cour de Copenhague a constamment voulu tout avoir sans rien faire; le temps est passé où cette méthode peut réussir. L'art de la guerre s'est étendu maintenant hors de la sphere d'un camp d'exercice; la politique a de même pris un élan plus actif, incompatible avec la vieille routine des bureaux.

No. 4.—Que diront ces habitants des deux Royaumes et des Duchés, auxquels on veut faire accroire que leur Roi a réellement voulu changer de système, lorsqu'ils sauront que le Comte de Bernstorff, qu'on prétend n'avoir pas été écouté en Angleterre, ne doit attribuer son renvoi qu'à l'exagération de ses prétentions? Malgré toutes les peines que se donne la Cour de Copenhague pour convaincre l'Europe et les Danois, qu'elle voulait la paix avec l'Angleterre, qu'elle désirait se joindre à la cause commune, qu'elle se portait, par un mouvement purement chevaleresque, à la défense de Hambourg, il suffit d'examiner un moment la conduite de cette Cour, pour se persuader, qu'elle ne cherchait qu'à gagner du temps, à mesurer ses démarches, sur la succession des événements et à louvoyer ainsi pendant l'hiver, pour pouvoir se dévoiler d'autant plus sûrement après l'ouverture de la campagne. D'un côté nous la voyons conserver soigneusement à Copenhague le Baron Alquier, et M. de Waltersdorff à Paris; tirer sur les convois anglais qui passaient par le Sund et sur les chaloupes canonieres Suédoises qui les accompagnaient; de l'autre: refuser au Ministre de France de chanter un *Te Deum* pour la prise de Moscou, s'en prévaloir auprès du Ministre de Russie, comme d'un acte insigne de courage, appuyer sur une treve avec l'Angleterre, suspendre momentanément les hostilités dans le Sund, envoyer avec éclat des missions auprès de l'Empereur Alexandre et en Angleterre; contribuer quelques jours à la défense de Hambourg contre les Français—et finalement faire ressortir de tout ce chaos de contradictions et de tâtonnements, un système de soumission absolue aux ordres de l'Empereur Napoléon.

No. 5.—On avoue à la vérité que les conditions mises en avant à Londres n'étaient pas de nature à être envisagées comme irrévocables; et on est vraiment très-ingénu en voulant en convenir. Car on ne croirait peut-être pas que le Dannemarc, après une guerre désastreuse et privée de tous les moyens physiques et moraux de nuire à l'Angleterre, eût pu proposer à cette Puissance de lui vendre, pour ainsi dire, la paix. Ce ne pouvait être qu'en faveur de la cause commune et au cas que le Dannemarc voulût joindre ses forces à celles des Puissances Alliées, qu'une paix avec ce royaume pouvait devenir de quelque interêt majeur pour la Grande Bretagne. Il ne pouvait donc pas être question de neutralité, car elle dut toujours être suspecte aux armées agissantes en Allemagne. Si le Comte de Bernstorff, à son arrivée à Londres, avait dit: Le Dannemarc accede à la cause générale, ses troupes y coopéreront—mais nous demandons la paix, un dédommagement pour notre flotte, nos colonies et possessions perdues, des subsides et la conservation de la Norvége—personne aurait eu à s'en étonner et la proposition eût été claire. Mais au lieu de cela, qu'a-t-il dit ce même Comte de Bernstorff, qu'on veut à toute force faire envisager comme n'ayant rencontré que des sourds et muets en Angleterre? Il a redemandé la flotte ou un dédommagement, de même que pour les magasins pris à Copenhague; la restitution des colonies, d'Anholt et de Heligoland; la garantie de toutes les possessions actuelles du Dannemarc, et pour prix de tous ces sacrifices, cette puissance s'offrait à occuper par 10,000 hommes les villes de Hambourg et de Lübeck, (présage de ce que véritablement elle vient de faire) sans aller plus loin, et demandant, en ce cas, des subsides, dont ni le montant ni le but n'étaient fixés. Mais il restait encore une prétention à émettre, qui certes était bien du nombre de celles, qu'il aurait fallu garder au fond du sac, afin d'acquérir quelques droits à être cru, c'était une petite envie de devenir puissance du premier ordre, et de réunir les villes Anséatiques et la Hollande, sans rien céder de ce qui avait constitué au préalable la Monarchie du troisieme ordre. Quand on produit un papier aussi extravagant que celui en question, ce ne peut être que par deux raisons, ou qu'on s'amuse comme un enfant à embrasser la premiere chimere qui se présente, ou qu'on exagere exprès ses demandes pour appeler un refus. Le Gouvernement Danois aimera sans doute mieux qu'on lui attribue la seconde que la premiere de ces deux suppositions. Qu'on juge après cela,

si c'est ainsi qu'on doit prouver à l'Europe, dans une crise aussi violente que celle du moment, qu'on est dans l'intention de marcher droit, et qu'on est animé du désir de faire le moindre sacrifice en faveur de la cause générale?

No. 6.—On dit que la Suede veut soumettre la Norvége. Le peuple Norvégien est trop éclairé pour ne pas voir, que si jamais il obéit au même souverain que la Suede, il sera uni à ce Royaume pour une défense commune, mais avec la Constitution et les lois qu'il se donnera à lui-même. Les Scandinaves respirent dans leurs montagnes un air de fierté et d'indépendance, qui ne souffle plus pour tant de peuples du midi et des plaines. Que le despotisme étende sa brillante domination des côtes de la Zélande jusqu'aux confins de la Calabre; la liberté et le sentiment de la dignité de l'homme ont fixé leurs demeures sur les monts du Septentrion.

No. 7.—Le peuple de la Norvége souffre par le blocus de ses ports, et la Suede et l'Angleterre en sont certainement aussi douloureusement affectées que S. M. Danoise elle-même. Mais que n'apporte-elle un remede efficace aux maux d'un peuple qu'elle prétend si tendrement aimer? Pourquoi ne pas céder Drontheim, en conservant le reste de la Norvége, en ayant même l'option de le garder toujours ou d'accepter les indemnités qui lui seraient offertes? La Suede n'a-t-elle pas des réclamations qu'on était même dans l'intention de céder contre la possession du Drontheim. L'Evêché en question vaut-il autant que les bienfaits de la paix, la restitution des colonies, l'activité immédiate du commerce, la possibilité de pouvoir suppléer d'abord aux besoins des habitants des trois provinces méridionales de la Norvége?

On nous dira que c'est une gloriole de ne point aliéner volontairement, même un village, de ce qui a été transmis par droit de succession; mais pourquoi, avec des principes aussi chevaleresques, ne pas étouffer d'abord la lubie Hanséate et Stadhoudérienne, qui, pour sûr, n'entre pas dans la lignée danoise? Pourquoi accepter alors des mains de l'empereur Napoléon, après son passage de la Duna, la promesse réitérée de recevoir la Scanie, le Halland et la pro-

vince de Gothembourg? Pourquoi placer secretement 15,000 hommes à la disposition du général Carra St. Cyr? Pourquoi faire écrire, par le Département des affaires étrangeres, d'un côté des lettres au quartier-général Français, remplies de protestations d'un attachement à toute épreuve, que l'événement a bien justifiées, et de l'autre, des dépêches au Baron de Blome à St. Pétersbourg, dans lesquelles on prend une part sincere aux succès des armées Russes et à la destruction de la grande armée de l'empereur Napoléon?— Nous dira-t-on que la possession du Drontheim donne celle de la Norvége, et que sous les dehors de la modération, la Suede n'a mis en avant que les mêmes principes qu'elle avait toujours arborés? Non; on ne saurait oublier que Drontheim était occupé sous le regne de Charles X, et que la conquête de la Norvége n'en fut ni plus ni moins avancée.

No. 8.—La Suede a hautement déclaré au Dannemarc les intentions qui la faisaient agir, et les obligations que sa conduite avait forcé la Suede de contracter avec ses alliés. on ne pourra donc pas lui reprocher une marche tortueuse. Elle ne demande pas que le Dannemarc puisse l'aimer, puisqu'elle vise à assurer la liberté et l'indépendance de la presqu'ile Scandinave et que le Gouvernement Danois est purement absolu; mais elle désire au moins que cette Cour s'avoue à elle-même, qu'elle a déja trop tergiversé, pour faire accroire que caractere et entêtement sont synonimes.

Si le Gouvernement Danois veut être de bonne foi avec la Suede, s'il veut renoncer à suivre cette politique versatile qui depuis 200 ans a été si funeste à la Suede, puisqu'elle a été une des causes principales du démembrement de sa monarchie, qu'il parle: et peut-être la Suede consentira-t elle à ajourner ses différends avec ce Gouvernement et à s'en remettre, quant aux négociations ultérieures à ce sujet, aux Cours alliées. Quatre-vingt mille tonneaux de bled sont prêts à Gothembourg, pour être transportés en Norvége. Le Roi du Dannemarc n'a qu'à dire un mot et les Norvégiens vont être préservés de la famine qui les accable et les met au désespoir; mais si le Roi continue son systéme de nuire à la Suede, de la décrier auprès de la Russie, de l'Angleterre et de toutes les autres puissances, S. M. ne doit point espérer (et l'on en appelle à cet égard à tout homme impartial) que la Suede consente à approvi-

sionner et à nourrir une armée et une population, que ce même Roi veut faire agir contre la liberté Suédoise, pour ramener en Suede le temps du farouche Christiern.

Si le Roi de Dannemarc est de bonne foi, qu'il dise: " Je renonce à faire du mal à la Suede, je désire la paix générale et je veux contribuer à établir un équilibre politique en Europe; je fournis à cette cause juste 50 mille h. que je commande moi-même." La Suede peut aussi de son côté en fournir un nombre égal, car n'ayant rien à entreprendre contre la Norvége et la Zélande, elle peut mettre en campagne les deux tiers de son armée. On laisse à décider aux politiques clairvoyants et aux militaires expérimentés, si 100,000 hommes sur le bas-Elbe ne forceraient pas l'empereur Napoléon à accepter des conditions de paix, dont ni son amour propre ni sa gloire militaire ne peuvent souffrir.

GAZETTE DE LA COUR.

DU MARDI 13 JUILLET 1813.

Lettre du Capitaine Adam, *du Vaisseau de S. M. l'Invincible, transmise au Secrétaire de l'Amirauté par le Contre-Amiral* Hallowell.

A bord de l'Invincible, à la hauteur du Col de Balaguer, le 8 Juin 1813.

Monsieur,

J'ai l'honneur de vous informer qu'en conséquence de l'ordre que vous m'avez donné de prendre le commandement des vaisseaux nommés ci-dessous*, et de coopérer avec le lieutenant-Colonel Prevost au siége du fort du Col de Balaguer, les troupes ont été débarquées le 3 de ce mois vers midi; et le lieutenant-colonel a investi immédiatement le fort; les chasseurs du régiment de Roll et d'autres troupes légeres s'étant avancés jusque près des murs.

Le fort est situé dans une passe très-difficile, que la grande route de Tortose à Tarragone traverse; et il est absolument la clef de la seule route par laquelle le canon puisse être amené de

* Le Thames, le Volcano, le Strombolo, la Brune, et 8 chaloupes canonnieres.

l'Ouest dans cette province, sans faire un détour par Lerida. Il est armé de 12 pieces d'artillerie, y compris deux mortiers de 10 pouces et deux obusiers, et les hauteurs adjacentes sont d'un accès si difficile, qu'il a fallu le plus grand travail pour établir les batteries nécessaires en avant.

Dans la soirée du 3, deux pieces de campagne de 6 et un obusier furent débarqués, traînés et placés sur le sommet d'une montagne escarpée et aride, située au Sud-Est du fort; et le lendemain, vers midi, 2 pieces de 12 furent ajoutées aux premieres. Le tout resta sous les ordres du premier lieutenant Corbyn, de l'Invincible, qui avait avec lui un détachement de gardes-marine et marins de ce vaisseau, et ils entretinrent un feu extrêmement bien dirigé, qui endommagea considérablement les ouvrages du fort, et arrêta son feu sur nos travailleurs.

Dans ces entrefaites, trois pieces Espagnoles de 24 et deux autres canons de ce vaisseau, du même calibre, furent débarqués, pour être traînés par la grande route jusqu'au pied d'une hauteur très-escarpée, sur le sommet de laquelle une batterie en brèche devait être construite environ à 300 verges de la façade orientale du fort.

Le 4 dans l'après-midi, le fort fut sommé de se rendre; mais le commandant répondit qu'il défendrait la place confiée à ses soins. Dans la nuit du 4, tous les efforts possibles furent faits pour monter les canons au sommet de la hauteur, mais comme cela ne put pas être achevé avant le point du jour, les hommes furent rappelés. Le 5, peu après midi, les marins et soldats furent débarqués, et ils porterent sur la hauteur les munitions nécessaires pour la batterie, sous un feu vif de bombes et de boulets de la part du fort. Les trois pieces de 24 espagnoles, malgré leur longueur et leur poids immense, furent traînées jusqu'au sommet, malgré la difficulté du terrain, par les efforts réunis des troupes, marins et soldats de marine, sous la direction immédiate du Capitaine Carroll du Volcano. Deux mortiers de 8 pouces furent transportés aussi avant sur la route qu'il fut possible avant la nuit, et aussitôt qu'elle fut tombée les pieces de 24 en bronze furent conduites au pied de la hauteur. Les ouvrages de la batterie avancerent rapidement, quoiqu'il fallût remplir tous les sacs à terre au pied de la montagne; et j'espérais qu'elle pourrait jouer peu après le point du jour, mais vers dix heures, la pluie tomba par torrent, accompagnée des plus violents coups de tonnerre et éclairs que j'aie presque jamais vus.

La quantité de munitions qui avaient été préparées pour la batterie, étant à découvert, présentait un aspect imposant, et l'ennemi fit un feu continuel de bombes et boulets. En dépit de tous ces obstacles, deux des canons furent portés assez haut pour être montés sur les plateformes, mais malgré tous

nos efforts, nous ne pûmes les y placer à cause de la violence de la pluie et de l'excessive difficulté de travailler dans l'extrême obscurité de la nuit. Par la même raison les mortiers ne purent pas être montés, et après une nuit employée à un travail excessif, nous eûmes la mortification d'être encore obligés de nous retirer, les officiers et individus étant absolument épuisés de fatigue.

Le temps continua d'être très-mauvais jusqu'au 6 après midi ; alors un détachement fut débarqué, et les mortiers furent montés ; avant la pointe du jour, les marins et soldats étaient sur la hauteur, et tous les canons furent placés en batterie, prêts à être montés. Peu après le point du jour, les deux mortiers jouerent, et les bombes furent lancées avec une grande précision par le lieutenant James, de l'artillerie de marine, débarqué du Strombolo, qui manœuvra les mortiers avec son détachement ; et la batterie du lieutenant Corbyn recommença à jouer avec un très-bon effet. Ces forces réunies firent une très-grande impression sur le fort ; un magasin de munitions sauta en l'air, et le feu de l'ennemi se ralentit beaucoup.

A sept heures, au moment où la batterie en brêche était prête à ouvrir son feu, un drapeau blanc fut arboré au fort. Le capitaine Stoddart, du Strombolo, et le capitaine Zehupfenning furent envoyés au fort immédiatement et ce dernier revint quelques minutes après avec une offre de la part du commandant, de rendre le fort et la garnison, à condition qu'elle sortirait avec les honneurs de la guerre, les officiers et soldats gardant leurs effets particuliers.

Nous y consentîmes sur-le-champ, le lieutenant-colonel Prevost et moi ; et l'avant-garde des troupes prit possession du fort. La garnison sortit, mit bas les armes sur le glacis, et fut immédiatement embarquée.

J'ai beaucoup de plaisir à dire que durant ce service, qui a tant exigé les efforts réunis de l'armée et de la marine, la plus parfaite cordialité a régné parmi tous les rangs ; et j'ai trouvé dans le lieutenant-colonel Prevost toute la franchise et la confiance que la connaissance que j'avais du caractere de cet excellent officier me donnait lieu d'en attendre.

J'espere que vous m'excuserez d'être entré dans de si longs détails sur une opération où l'activité laborieuse, des capitaines, officiers, marins et soldats que je commandais a été si remarquable ; mais mon devoir, et il m'est très-agréable, est d'appeler votre attention sur la bonne conduite de tous. Je dois, etc.

(Suivent les éloges des divers officiers employés).

Les troupes sous les ordres du lieutenant-colonel Prevost ont eu 1 officier et 4 hommes tués, et 39 blessés, au nombre desquels sont 1 officier et 7 soldats du régiment Espagnol de Palma.

Je joins ici un état de la garnison du fort, qui consistait en 2 lieutenants, 1 chirurgien, et 1 garde-magasin, 16 canonniers italiens, et 83 sous officiers et soldats du 11e régiment de ligne Français, dont 2 ont été tués et 11 blessés. J'envoie aussi un état de l'artillerie et des munitions trouvées dans le fort.

Durant le siége du fort, les chaloupes canonnieres ont été stationnées dans la baie d'Ampolla, pour observer la route de Tortose, parce qu'on annonçoit continuellement que l'ennemi était en mouvement de ce côté.

J'ai l'honneur, etc.

(Signé) CH. ADAM, cap.

GAZETTE DE LA COUR

DU MARDI, 20 JUILLET, 1813.

Département de la Guerre.

Downing-street, le 20 Juillet, 1813.

Il a été reçu au bureau du comte Bathurst des dépêches de Lord Wellington, dont suivent les extraits.

Ostiz, 3 Juillet, 1813.

Le général Clauzel s'étant retiré vers Logrono après avoir trouvé nos troupes à Vittoria le 22 Juin, et s'être assuré du résultat de l'action du 21, était encore dans le voisinage de Logrono le 24, et une grande partie de la journée du 25. Il ne s'était point porté vers Tudela, ainsi qu'on m'en avait informé lorsque j'écrivis ma dépêche du 24 du mois dernier; je pensai, d'après cela, qu'il y avait quelque possibilité d'intercepter sa retraite, et après avoir détaché les troupes légeres dans la direction de Roncevalles à la poursuite de l'armée de Joseph Buonaparté, je fis marcher les 3e, 4e, 7e divisions, et les brigades de cavalerie du colonel Grant et du major-général Ponsonby, vers Tudela; j'envoyai aussi les 3e et 6e divisions, et la cavalerie du général d'Urban de Vittoria à Salvatiera vers Logrono, dans l'espoir d'intercepter le général Clauzel. Mais au moyen de marches extrêmement forcées, ayant à sa poursuite le général Mina avec sa propre cavalerie et le régiment de cavalerie espagnole commandée par Don Julien Sanchez, il

arriva à Tudela dans la soirée du 27. Là il passa l'Ebre, mais l'alcade l'ayant informé que nous tenions la même route, il le repassa sur-le-champ, se porta sur Sarragosse où j'ai appris, par le général Mina, qu'il était arrivé.

Le général Mina est encore à la poursuite de l'ennemi à qui il a pris deux pieces de canons ; il a aussi trouvé quelques munitions à Tudela et fait 300 prisonniers. Le général Clinton a aussi pris possession de cinq canons que l'ennemi a laissés à Logrono.

En même temps les troupes sous les ordres du Général Hill ont commencé à bloquer Pampelune et se sont portées par les montagnes à la source de la Bidassoa, l'ennemi s'étant retiré en France de ce côté.

Je joins ici le rapport que j'ai reçu du lieutenant-général Sir Thomas Graham, dans lequel il rend compte des affaires qu'il a eues avec l'ennemi, les 24 et 25 Juin, et qui paraissent avoir été plus sérieuses que je ne l'avais pensé d'abord lorsque j'écrivis a V. S. le 26 du mois dernier.

Le général Foy avait avec lui la garnison de Bilboa et celles de Mondragon et de Tolosa, outre sa division de l'armée de Portugal ce qui faisait une force considérable. Je vois avec la plus grande satisfaction l'excellente conduite qu'ont tenue les troupes espagnoles et portugaises, mentionnées par Sir Thomas Graham.

Le lieutenant-général a continué la poursuite de l'ennemi sur la grande route et l'a délogé de toutes les fortes positions qu'il avait prises ; et hier une brigade de l'armée de Galice, sous le commandement du général Castanos a attaqué l'ennemi et l'a poursuivi vers la Bidassoa par le pont d'Irun. L'ennemi cherchait à se maintenir dans une fortification en pierre, qui formait comme une tête de pont : mais le général Giron ayant envoyé quelque artillerie espagnole soutenue par la brigade du capitaine Dubourdieu, l'ennemi fut obligé de se retirer après avoir fait sauter le fort et brûlé le pont.

Sir Thomas Graham annonce que dans toutes ces affaires les Espagnols se sont très-bien conduits.

La garnison du Passage au nombre de 150 hommes s'est rendue le 30 aux troupes commandées par le général Longa.

L'ennemi voyant quelques-uns de nos vaisseaux à la hauteur de Daba, a évacué la ville et le fort de Guettaria. Le 1er courant, la garnison s'est retirée par mer à St. Sebastien. Cette place est bloquée du côté de terre par un détachement de troupes espagnoles. Il a aussi évacué Castro dont la garnison s'est retirée par mer à Santona.

J'ai instruit V. S. dans mes rapports précédents, des progrès de l'armée de réserve d'Andalousie sous les ordres du comte d'Abisbal, pour joindre l'armée, ces troupes sont arrivées à Burgos le 25 et le 26 du mois dernier.

Lorsque l'ennemi traversa l'Ebre avant la bataille de Vittoria il laissa une garnison d'environ 700 hommes dans le château de Pancorbo, d'où il interceptait notre communication entre Vittoria et Burgos. Je réquis en conséquence le comte d'Abisbal, dans sa marche sur Miranda, de se rendre maître de la ville et des ouvrages avancés et de bloquer la place aussi étroitement qu'il le pourrait. Je n'ai pas reçu le rapport de ses premieres opérations; mais j'ai appris qu'il avait pris d'assaut la ville et le fort d'en bas le 28; j'ai aujourd'hui le plaisir de vous adresser le rapport du succès définitif de cette opération et la capitulation accordée à la garnison.

La décision et la promptitude qui ont été mises dans cette opération font le plus grand honneur au comte d'Abisbal et aux officiers et soldats qui sont sous ses ordres.

C'est avec peine que j'apprends à V. S. que le lieutenant-général Sir J. Murray a levé le siége de Tarragone, je ne sais quel jour, et a embarqué ses troupes. Une grande partie de son artillerie et des munitions a été laissée dans les batteries. Il paraît que le maréchal Suchet, à la tête d'une force considérable, ayant fait un mouvement de Valence par Tortose, et le général Mathieu en ayant fait un autre du voisinage de Barcelone avec un autre corps, avec l'intention d'arrêter les opérations du général Murray, celui-ci ne se crut pas assez fort pour les continuer. Je n'ai pas encore reçu de Sir J. Murray les détails de ces transactions. Toutefois le lieutenant-général Lord William Bentinck qui a joint l'armée et a pris le commandement au col de Balaguer, le 17, l'a ramenée à Alicante où il est arrivé le 23; il se préparait à exécuter mes instructions au moment où le maréchal Suchet s'est porté en Catalogne, le duc del Parque s'est avancé avec ses troupes et a établi son quartier-général à San Felipe de Xativa, sur le Xucar, où il était encore le 24,

Incluse.

Tolosa, 26 Juin 1813.

Milord,

Il était trop tard le 23, lorsque je reçus l'ordre de marcher par le Puerto St. Adrian sur Villa Franca, et le temps était si mauvais et les routes si impraticables qu'il n'y eut qu'une petite partie de la colonne qui pût franchir la montagne ce jour-là; ce ne fut que très-tard dans la journée du 24 que je pus marcher de Segura sur Villa Franca, avec la brigade des dragons légers du major-général Anson, le bataillon des troupes légeres de la légion germanique et les deux brigades portugaises; le reste des troupes n'étant pas encore arrivé.

La queue de la colonne de l'ennemi passait en ce moment sur la grande route de Villa Real à Villa Franca, et il avait une

force considérable dans une position très-avantageuse sur la droite de la route et de la riviere Oria en front du village d'Olaverria, environ à un mille et demi de Villa Franca.

La brigade du major-général Bradford se porta sur Olaverria, et fut employée à déloger l'ennemi de sa position de droite, tandis que le reste des troupes avançait par la chaussée qui était défendue des hauteurs par les tirailleurs de l'ennemi, et un corps considérable posté au village de Veasayn.

Comme l'ennemi renforçait ses troupes sur sa gauche, il devenait indispensable d'avancer sur la chaussée, ce qui fut exécuté par le bataillon de troupes légeres sous les ordres du colonel Halkett, assisté par quelques compagnies de la brigade portugaise du major-général Pack; cette opération se fit de la maniere la plus brillante par ces braves troupes, qui chasserent l'ennemi du village de Veasayn.

L'ennemi ayant des troupes déjà postées sur une succession de hauteurs très-fortes de chaque côté d'une vallée profonde au milieu de laquelle est la grande route, il fallut beaucoup de temps pour tourner ses flancs, et l'obliger à évacuer Villa Franca qu'il ne chercha pas même à disputer.

Les brigades portugaises postées sur la droite et sur la gauche de la vallée, pousserent en avant jusqu'à Yehasurido, et les troupes se réunirent à Villa Franca. Là arriverent aussi une partie du corps du général Giron et la totalité de celui de Longa. Le 25 au matin, l'ennemi évacua Celequia; et comme il avait occupé une très-forte position entre cette ville et Tolosa pour couvrir la route de Pampelune, le corps espagnol du colonel Longa se dirigea par Alzo sur Lizurga, pour tourner sa gauche, tandis que le lieutenant-général Mendizabel recevait l'ordre d'envoyer quelques bataillons d'Aspeytia pour tourner sa droite, qui était appuyée sur une montagne élevée, avec un ravin inaccessible en front.

L'ennemi fut délogé du sommet d'une hauteur importante située entre les routes de Pampelune et de Vittoria, par une attaque bien conduite du lieutenant-colonel Williams, avec deux comp. de grenadiers du 1er. régiment et trois du 4e. de Caçadores, de la brigade du général Pack.

La conduite du lieutenant Queiros et de l'enseigne Vasconcelles du 4e. des Caçadores, a été très-distinguée dans cette occasion. Ce dernier a perdu un œil par une balle.

Cette hauteur fut immédiatement occupée par la brigade du major-général Bradford, soutenue par les trois bataillons de ligne de la légion germanique.

Le reste du jour se passa en escarmouches avec les tirailleurs de l'ennemi, afin de donner au corps espagnol le temps d'arriver à sa destination.

L'attaque générale commença entre 6 et 7 heures du soir. Deux canons de la troupe du capt. Ramsay et trois pieces de

neuf de celle du capt. Dubourdieu, sous l'escorte de la compagnie du capt. Childer du 16e. des dragons légers et des bataillons légers du colonel Halkett, se porterent rapidement sur la chaussée, et firent un feu meurtrier contre plusieurs corps de l'ennemi postés dans la plaine près de la ville ; tandis que la colonne formée des bataillons légers allemands, de la brigade des gardes et d'une division espagnole du corps du général Giron, continuaient d'avancer par la chaussée.

Deux bataillons espagnols et un portugais, formant une colonne séparée sur la gauche de la chaussée, passerent rapidement à la gauche de la ville.

Le général Bradford et les bataillons légers allemands poursuivant l'ennemi sur leur front, par la route de Pampelune et le colonel Longa par le revers des montagnes encore plus sur la droite, il fut chassé de toutes ses fortes positions à la droite de la ville.

L'ennemi cependant était encore en possession de la ville, qui se trouvait plus susceptible de défense qu'on ne l'avait représenté.

La porte de Vittoria était barricadée, ainsi que celle de Pampelune sur le pont, et toutes deux étaient flanquées par des couvents et d'autres grands bâtiments dans lesquels l'ennemi s'était logé, et la ville n'offrait aucun autre accès. Une piece de neuf fut amenée sous le feu du bataillon léger, près de la porte qui fut bientôt enfoncée.

La nuit était venue, et il n'était plus possible de distinguer les troupes des deux partis, ce qui donna à l'ennemi, qui alors était en fuite sur tous les points, la facilité d'échapper avec une perte moins considérable que celle qu'il aurait éprouvée en plein jour.

La conduite de toutes les troupes engagées dans cette attaque est digne des plus grands éloges ; celle surtout des bataillons de ligne sur la route de Pampelune, et des bataillons légers à la porte de Vittoria, a été telle qu'on devait l'attendre de corps si distingués, et celle de la colonne de gauche a fait un égal honneur aux armes portugaises et espagnoles.

Le corps du colonel Longa, après des marches successives extrêmement fatigantes, entreprit et exécuta avec la plus grande valeur les opérations difficiles dont il fut chargé pendant cette journée. Les bataillons envoyés d'Arpeyton par le lieutenant-général Mendizabel repousserent avec beaucoup de sang-froid une attaque de l'ennemi et ensuite le poursuivirent à la descente des montagnes, en lui faisant beaucoup de prisonniers.

Je n'ai pas encore les rapports, mais je crois qu'il a été fait plus de deux cents prisonniers par les deux corps espagnols, outre plusieurs blessés qui ont été laissés dans la place. L'ennemi doit avoir eu un nombre considérable de tués.

Cette ville, outre les moyens de défense qu'offrent ses portes, a des tours nouvellement élevées pour flanquer ses murs extérieurs, et une forte blockhouse en bois sur la place, ce qui prouve l'importance que l'ennemi y attachait.

Ce ne serait pas rendre justice aux troupes employées dans l'assaut, que de ne pas mentionner la conduite exemplaire qu'elles ont tenue après avoir pris possession de la place; il n'a été commis aucun excès. La légion germanique et le corps du colonel Longa traverserent la ville, et se formerent immédiatement en bataille en avant de la place.

J'ai l'honneur de vous envoyer un état des Anglais et des Portugais tués et blessés dans ces deux journées; le nombre ne pouvait pas en être moins considérable vu la nature des opérations qui ont été exécutées. Les Espagnols ont perdu en tués et blessés plusieurs officiers, mais je n'en ai aucun état.

J'ai l'honneur, etc.

(Signé) T. Graham, Lieut.-gén.

Au Marquis de Wellington.

(Suit l'état des tués et blessés. Total: 2 officiers, 57 h. tués; 26 officiers, 290 h. blessés; 1 officier, 44 h. manquants.)

*Lettre du Comte d'*Abisbal.—*Prise de Pancorbo.*

Santa Marta de Cubo, 1er Juillet, 1813.

Monsieur,

Le 29 Juin dernier, j'ai eu l'honneur de vous informer pour en instruire Son Exc. le général en chef des armées nationales, que les cacadores et les grenadiers de la premiere brigade de la premiere division de cette armée avaient attaqué et pris d'assaut le fort de Sta. Marta de Pancorbo. J'ai maintenant la satisfaction de vous annoncer qu'aujourd'hui à huit heures du matin, le château de Sta. Engracia qui est le principal fort de Pancorbo s'est rendu par capitulation. La garnison consistait en 650 hommes; elle avait des provisions pour plusieurs jours, mais de l'eau en petite quantité et d'une assez mauvaise qualité. Nous avons trouvé dans le château 25 pieces de canon du calibre de 16 à 4, plusieurs affûts de canon, et une quantité suffisante de munitions pour une défense réguliere. La garnison s'est rendue d'après la capitulation ci-jointe, et partira demain matin pour Burgos.

Depuis le 28, qui est le jour de la prise du fort Sta. Marta, j'avais posté des tirailleurs près des murs du fort, et en le bloquant étroitement, j'avais coupé toutes ses communications avec la source qui fournissait de l'eau à la garnison. Les différents détachements employés à ce service l'ont exécuté avec un sang-froid et une valeur dignes des plus grands

éloges, et l'ennemi ne pouvait se procurer de l'eau qu'en courant les plus grands risques. Prenant avantage de cette circonstance, j'ordonnai à de nombreux détachements de s'établir aussi près du mur que possible et hors de la portée du canon. On se procura des échelles et d'autres objets nécessaires pour attaquer le château ; mais désirant adopter tous les moyens propres à épargner la vie des hommes, je fis proposer au gouverneur de se rendre, ce à quoi il consentit, mais sous la condition d'être renvoyé en France, lui et sa garnison ; enfin il céda sur mon refus d'accéder à sa demande et sur la menace de prendre la place d'assaut. L'heureux résultat de cette affaire est dû en partie à l'intelligence et au jugement que mon-aide-de camp le lieutenant-colonel Tozé Maria Reyna a déployés dans le cours de ses conférences avec le gouverneur.

Dans l'espace de vingt-quatre heures, une batterie de six pieces de canons avait été construite sur le sommet de la montagne, par les efforts infatigables des sappeurs de l'armée et de plusieurs paysans sous la direction du commandant des ingénieurs, le maréchal-de-camp Don Manuel Japino. Les six pieces de canon, qui avaient été rassemblées par le colonel major-général de l'artillerie Don Matiaz Ferraz, furent transportées sur la montagne avec la plus grande activité sous la direction du colonel, qui fut habilement secondé par le lieutenant-colonel d'artillerie Don Joze Jarabia, et le sergent-major Don Bartolomo Gutierrez et autres bas-officiers. Huit heures après qu'on eût commencé la construction de la batterie, elle fut en état de jouer contre l'ennemi, et outre qu'elle lui causa une perte considérable, elle lui inspira suffisamment de respect pour nous.

Je ne peux me dispenser d'appeler l'attention du général-en-chef des armées nationales sur la valeur et l'activité déployées dans cette occasion par le brigadier-général Don José de Torré, etc., etc. (Suivent les noms de plusieurs généraux et officiers qui se sont distingués)

Nos troupes qui s'attendaient à prendre la place d'assaut furent très-affligées de sa reddition, et elles ne se sont consolées que par l'espoir d'en trouver d'autres à attaquer. J'ai mis une petite garnison dans le fort de Pancorbo, et je vais sur-le-champ y déposer les provisions nécessaires ; mais je n'ajouterai rien aux fortifications, que je ne connaisse les intentions du général-en-chef relativement à la démolition et à la conservation de la place.

(Suit la capitulation signée du lieutenant-colonel Don Josef Maria de Reyna, aide-de-camp du comte d'Abisbal et du lieutenant Ceva, chargé de pouvoirs de la part du commandant du fort, et ratifiée par le comte d'Abisbal et Auguste Durand, membre de la légion d'honneur et lieut.-col. du 55e régiment de ligne.)

Extrait d'une Lettre du Marquis de Wellington, *datée d'Ostiz, le 3 Juillet*, 1813.

Je vous ai annoncé dans ma dépêche d'aujourd'hui, que le lieutenant-général Sir J. Murray avait levé le siége de Tarragone, et s'était embarqué, laissant derriere lui une portion de son artillerie. Je ne me trouve pas suffisamment informé de cette transaction pour écrire rien de plus sur ce sujet. J'envoye des copies des lettres que j'ai reçues relativement à Tarragona.

(Suivent, 1o une dépêche datée du Camp devant Tarragone du 9 Juin 1813, dans laquelle Sir John Murray rend compte de l'investissement de Tarragone et de la prise du fort San Philippe du col de Balaguer. 2do. Le rapport du lieut-col. Wm. Prevost, commandant la 2e brigade de la 1ere division, relativement à la reddition de ce fort, qui a eu lieu le 7 Juin 1813.)

A bord du vaisseau de S. M. le Malta,
le 14 Juin, 1813.

Mylord,

L'amiral Hallowell vient de se déterminer à envoyer un bâtiment à Alicante, et je n'ai que le temps d'annoncer à V. S. ce que je fais avec un vif regret, que j'ai été dans la nécessité de lever le siége de Tarragone, et d'embarquer l'armée que je commande. Dans ma lettre particuliere du 7 du courant, je mentionnai à V. S. les bruits qui circulaient d'un rassemblement de troupes françaises à Barcelone, et de la marche que le maréchal Suchet allait faire de Valence ; j'ajoutai aussi que je pensais que si ces bruits étaient confirmés, l'objet que V. S. avait en vue ne pourrait pas être accompli. Malheureusement ces rumeurs étaient fondées, et avec la plus grande répugnance, je me suis déterminé à lever le siége et à embarquer l'armée, comme les seuls moyens d'éviter une action générale dans laquelle nous aurions été engagés avec tous les désavantages possibles. Je ne puis en ce moment que dire que la force française à Barcelone n'a jamais été évaluée par moi à moins de huit mille hommes, et qu'avant qu'elle ne se mît en marche elle devait s'élever à dix mille hommes, ayant avec eux quatorze pieces d'artillerie. Je n'ai cependant aucune donnée qui prouve qu'elle ait jamais excédé 8000, et c'est sur ce nombre que mon calcul était fondé. Cette force, dans la soirée du 9 ou dans la matinée du 10, sortit de Barcelone, et entra dans Villa Franca, à quatre heures du soir, le 11, d'où l'on m'annonça qu'elle était partie à minuit pour Vendrells qui n'est éloigné de Tarragone que de dix-huit ou vingt miles, par la grande route, et de quelques milles de plus par une autre route par laquelle le canon peut

aisément passer. Le 9 ou le 10, l'arrivée du maréchal Suchet à Valence me fut connue ; je n'ai jamais pu m'assurer exactement des forces qu'il avait avec lui. Mais d'après les renseignements que j'ai reçus de Valence, il quitta cette ville à la tête de 9000 hommes, et il avait certainement les moyens de tirer sur les derrieres de cette place de grands renforts pour son armée.

Il faut ajouter à ces différents corps, 1000 hommes qui étaient arrivés auparavant à Tortosa, indépendamment de la garnison de 2500 hommes qui était arrivée à Lérida. Ces corps, dont je suis sûr de ne pas exagérer la force, se montaient à 20,500 hommes avec lesquels, en quatre ou cinq jours le maréchal Suchet pouvait attaquer l'armée alliée, s'il le croyait à propos, ou éviter une action s'il voulait renforcer son armée. V. S. observera d'un autre côté que je pouvais à peine disposer de 12 000 hommes, que l'armée de Catalogne était évaluée à 8500, faisant en tout 20,500, dont deux divisions anglaises et deux espagnoles étaient au col de Balagner, d'où on ne pouvait les retirer, et qu'il ne me fallait pas moins de 2500 hommes pour couvrir l'artillerie et les munitions et contenir la garnison de Tarragone. Ces deux corps devaient être au moins de 4500 hommes, ce qui ne me laissait que 16,000 hommes disponibles pour faire face aux meilleures troupes françaises qui soient en Espagne et au nombre de plus de 20,000 hommes.

Personne, j'en suis sûr, n'est plus disposé que moi à rendre entierement justice à la bravoure des troupes espagnoles, mais Votre Seigneurie sait qu'elles ne sont pas en état de se mouvoir, et je ne pouvais compter sur elles pour l'exécution d'aucun ordre qui leur aurait prescrit un mouvement nécessaire, et j'avais à-peu-près 13,000 hommes de troupes de ce genre; mais à moins que je ne les eusse mises en position, quand l'ennemi avait l'option de combattre où et quand il lui plairait, il était impossible que je comptasse sur elles. Les troupes anglaises et allemandes qui sont sous mes ordres ne se montent qu'à 4500 hommes. Peut-être V. S. pensera-t-elle que dans de pareilles circonstances, j'aurais dû risquer une action s'il n'y avait pas d'objections plus fortes que celles-là ; mais lorsque V. S. saura qu'en cas de défaite je n'avais aucun moyen de retraite, que si j'étais poursuivi je n'avais aucun moyen de m'embarquer, et que si l'armée eût été battue elle était perdue infailliblement, j'ose espérer que V. S. pensera que quelque fâcheux que soit le parti que j'ai pris, il était le seul qui pût sauver une armée qui est d'une si grande importance. Je suis plein de confiance dans le jugement qu'en portera V. S. lorsque je relis le 13e paragraphe des instructions de V. S. pour conduire les opérations de la campagne.

Je suis convaincu qu'il y a plusieurs circonstances qui demandent à être expliquées, et je m'estimerai heureux de

donner à V. S. tous les éclaircissements qui sont en mon pouvoir. V. S. pensera peut-être qu'on aurait pû prendre la place, mais elle était trop bien fortifiée pour être prise d'assaut, et je crois que non-seulement cela eût été impossible, mais qu'elle n'aurait pu succomber avant sept à huit jours; mon seul regret est d'avoir continué le siége si long-temps, dans l'espoir de recevoir des renforts. Je l'ai continué jusqu'au dernier moment, et heureusement, à raison du temps favorable que nous avons eu, nos troupes se sont embarquées sans avoir été inquiétées. Je ne pouvais différer d'un jour, et ayant pris mon parti, je le mis sur-le-champ à exécution; je regrette cependant d'avoir à ajouter qu'en conséquence de cette détermination, j'ai été obligé de laisser mes canons dans les batteries les plus avancées; si j'étais resté un jour de plus, j'aurais pu les enlever, mais je ne voulais pas en courir le risque, dans un moment où l'existence de l'armée était à la merci non-seulement d'un temps contraire, mais de l'arrivée d'un ennemi en présence duquel je n'aurais pas été en état de m'embarquer, sans m'exposer à une perte considérable et sans la perspective d'aucun avantage.

J'ai seulement à ajouter en ce moment que si l'on attache quelque blâme à la maniere dont l'expédition a été manquée, on ne peut en imputer aucun à l'amiral Hallowell qui en a conduit la partie navale. J'ai reçu de cet officier distingué toute l'assistance et la co-opération qui étaient en son pouvoir, et je crois de mon devoir de dire que son opinion était qu'en restant jusqu'à la nuit il était possible de sauver le canon laissé dans les batteries. Mais cela entraînait des périls que je n'ai pas voulu courir pour un objet de si peu d'importance, et j'ai préféré les perdre plutôt que de courir la chance des obstacles qui auraient pu s'opposer à l'embarquement et d'une perte peut-être beaucoup plus sérieuse.

J'ai l'honneur d'être, etc.

(Signé) J. Murray, lieut.-gén.

Au Marquis de Wellington, etc., etc.

JOURNAUX FRANÇAIS.

Dépêches de Suchet.—ARMÉE D'ARRAGON.

*Copie d'une Lettre écrite à S. Exc. le Ministre de la Guerre, par M. le Maréchal Duc d'*Albufera, *Commandant l'Armée d'Arragon.*

Valence, le 4 Juin, 1813.

Monsieur le duc, il est quatre heures après-midi, et je reçois à l'instant la lettre du gouverneur de Tortose, en date du 3 Juin, à neuf heures trois quarts, dont ci-joint copie.

" Monseigneur, la flotte ennemie était en vue, hier à cinq heures, en face de Tarragone; elle est de 180 voiles environ ; elle paraissait se diriger sur Villanova de Sitjes.

" Dans cet état de choses, je me determine à marcher avec 6000 hommes d'infanterie et 800 chevaux en Basse-Catalogne, afin de rallier les troupes du général Decaen, et s'il est possible, tâcher de battre les Anglais.

Je suis, etc.

(Signé) Le maréchal duc d'ALBUFERA.

---

*Extrait d'une Lettre écrite à S. Exc. le Ministre de la Guerre, par M. le Maréchal duc d'*Albufera.

Tortose, le 21 Juin, 1813, à six heures du matin.

Monsieur le duc, j'ai informé V. Exc. de l'embarquement de l'armée anglo-sicilienne à Alicante, de son départ de cette place le 31 Mai, et de son arrivée rapide le 2 Juin sous Tarragone. L'armée, mise à terre pendant la nuit, s'empressa d'investir le fort Saint-Philippe au col de Balaguer, et l'enceinte sans fossé qui constitue aujourd'hui la défense de Tarragone, les forts et ses vastes fortifications ayant été rasés. Le feu de plusieurs batteries commença le 3: pendant cinq jours, Balaguer battu fit une résistance honorable, et tua ou blessa à l'ennemi 300 hommes. Le 7, au

matin, l'explosion du magasin à poudre entraîna la reddition du fort Saint-Philippe.

L'ennemi, par un feu soutenu de terre et de mer, accablait Tarragone; au départ de l'armée anglo sicilienne, le duc del Parque, avec 18,000 hommes, était venu de la Caroline remplacer le général Murray dans son camp de Castella; Elio, avec le 2e corps espagnol, serrait nos postes.

Dès que je fus informé que la flotte ennemie avait mis à la voile d'Alicante, je fis des dispositions sur la côte de Valence, pour être averti promptement en même temps que je chargeais le général Decaen de réunir ses troupes pour tomber sur les Anglais; il a exécuté avec empressement cette disposition, et au premier avis, a détaché de Gironne la Brigade Beurmann sur Barcelonne, où elle arriva le 10 Juin. Dès le 2 Juin, j'avais fait partir, d'en avant de Zucar, la division Musnier et la brigade Pannetier et d'Aigremont: elles se porterent à marche forcée sur Tortose; j'appris à dix lieues de Valence que le fort de Balaguer avait capitulé; je perdais la seule route à canon par laquelle je pusse opérer; mais il m'importait d'arrêter le succès de l'ennemi, et je me rendis à Tortose le 10.

Ma tête de colonne avait culbuté les dragons anglais près de Perello; le 11 mes troupes arrivaient; je poussai le 12 sur la route de Tarragone; et ne pouvant opérer par la grande route, je me déterminai à chercher un sentier à travers des montagnes impraticables, afin d'annoncer mon arrivée à la brave garnison de Tarragone, qui repoussait toutes sommations, et se défendait avec une haute valeur.

En effet, le 12, je couronnai les montagnes de feux, et poussant le 13 au-delà du village de Valledellos, mes troupes pouvaient voir et être vues de Tarragone. En même temps le général Maurice Mathieu, parti de Barcelone, poussait jusqu'à Arbos. La résistance de la place et la marche des colonnes de Valence et de Barcelone, épouvanterent l'ennemi et le forcerent à lever précipitamment le siége, et à rembarquer la plus grande partie de ses troupes, abandonnant sous la place 26 pieces de canon et une immense quantité de bombes, de boulets et d'obus, qui tous sont rentrés dans Tarragone.

Le convoi de 180 voiles, sortit du port de Sallon et vint au mouillage sous Balaguer; cette masse de voiles présentait un beau spectacle. Le 14, je fis avancer des troupes pour reconnaître le fort; quelques bataillons en défendaient

les approches, et la flotte nous fit essuyer un feu plus bruyant que meurtrier.

Sur Valledellos, les dragons anglais étaient maltraités par des chevaulégers westphaliens, et le 5e d'infanterie légere faisait replier cinq bataillons anglais sous l'Hospitalet et sous le feu des vaisseaux. Le 15 et le 16, de légeres escarmouches et le rapport de 25 déserteurs me prouverent que l'ennemi, couvert par le fort de Balaguer ou embarqué, s'était mis hors de toute atteinte de la part d'une armée de terre.

Pendant que j'opérais en Catalogne, j'avais laissé le général Harispe avec les 2e et 3e divisions en avant de Xucar ; en m'éloignant, je lui ordonnai de replier ses postes et de venir s'établir derriere le fleuve dans des ouvrages préparés dès long-temps ; ce mouvement s'opérait avec précision lorsque, le 11, le général Elio, avec une nombreuse cavalerie, voulut presser notre arriere-garde. Le général Mesclop qui la commandait, se retourna, et à la tête d'un escadron du 4e hussards, chargea vigoureusement l'ennemi, fit tuer ou blesser 50 hommes, et en ramena 60 et autant de chevaux prisonniers : le colonel irlandais Oroman fut du nombre ; le 18, une double attaque sur les ponts d'Albérique et sur Alcira, commença dès le matin ; le général Harispe soutint dans une grande partie de la journée les démonstrations de l'ennemi ; une vive canonnade eut lieu ; mais l'ennemi refusa de s'engager.

Le duc del Parque, avec les divisions du prince d'Anglona et de l'Anglais Roche, attaquait en deux colonnes le général Habert en avant de Carcaxente ; celui-ci n'hésite pas de se porter à l'ennemi à la tête d'un escadron de hussards du 4e régiment, et du gros des 14e et 16e de ligne ; il aborde et enfonce l'ennemi dans les rues, dans les jardins de Carcaxente ; la mêlée est vive, plus de 400 Espagnols sont tués ou blessés, 700 soldats et 30 officiers sont faits prisonniers, le drapeau du régiment de Carmona, enlevé, et l'ennemi mis dans une déroute complete. Depuis ce moment et jusqu'au 18 au soir, l'ennemi n'avait rien entrepris de sérieux sur les troupes de Valence.

La flotte expéditionnaire continuait de mouiller sur Balaguer, tenant quelques bataillons près de l'Hospitalet et sous le fort. Mes troupes opérant dans des déserts, je m'étais décidé à les rapprocher d'Ampolla sur la route de Tarragone, pour leur procurer de l'eau, dont depuis deux jours nous étions privés, lorsque j'ai été informé que le gé-

néral Maurice Mathieu, instruit de la levée du siége de Tarragone, s'était avancé jusqu'à cette ville et à Reuss. Je persistais encore à prolonger mon séjour en Catalogne, pour démêler les projets de l'ennemi, lorsque, hier, j'ai appris que les Anglais s'étaient décidés à faire sauter le fort de Balaguer, après l'avoir déformé; cette résolution, qui entre entièrement dans mes projets, me prouve que l'ennemi ne veut pas renouveler ses attaques sur Tarragone, ni agir sérieusement en Catalogne, et m'indique assez ce qui me reste à faire.

Ainsi, M. le duc, la premiere opération des Anglais sur une ligne de 80 lieues, s'est bornée à la prise d'un petit fort et d'une garnison de 83 soldats français commandés par un lieutenant, tandis qu'ils ont perdu en tués, blessés, prisonniers ou déserteurs, sur le Xucar ou à Tarragone, au-delà de 1600 hommes et un drapeau; qu'ils ont levé le siége et abandonné 27 pieces d'artillerie devant une place démantelée, privée de fossés, mais défendue par une petite, mais bien valeureuse garnison.

C'est avec empressement que j'appelle les bontés de S. M. I. et R. sur le 1er bataillon du 20e de ligne français, sur le 1er bataillon du 7e de ligne italien, et plus particulierement sur le général Bertoletti, gouverneur de la place, qui s'est couvert de gloire dans cette occasion, après avoir montré, par sa vigueur et sa persévérance à surmonter tous les obstacles, qu'il était digne de toute la bienveillance de l'Empereur.

(Signé) Le duc d'ALBUFERA.

---

*Extrait d'une Lettre écrite à S. Exc. le Ministre de la Guerre par le Duc d'*Albufera, *de Valence, le 25 Juin* 1813.

M. le duc, par mon rapport du 21, j'ai fait connaître à V. Ex. la levée précipitée du siége de Tarragone par les Anglais, et leur rembarquement; la nécessité de suivre les mouvements de la flotte m'a forcé à sacrifier le plaisir que j'aurais eu à féliciter le gouverneur Bertoletti et sa brave garnison sur sa belle et vigoureuse défense; en allant à Tarragone, je perdais six jours, tandis que, dès que j'ai reçu un rapport du général Maurice Mathieu, de Reuss, et deux lettres du général Bertoletti, je n'ai plus songé qu'à retourner à Valence avec assez de célérité pour empêcher les Anglais de me prévenir.

La perte des Anglais sous Tarragone a été immense; 30 pieces de gros calibre, des mortiers, des brûlots et des bombes en quantité, des magasins de rhum, de viande salée, etc., ont été livrés aux flammes; mais l'ennemi a encore éprouvé des pertes plus sensibles dans la nuit du 20 au 21; des signaux, des coups de canon, annoncerent que l'immense convoi se décidait à quitter les côtes de Catalogne; au jour dix gros vaisseaux furent aperçus à la hauteur des Bouches-de-l'Ebre, 18 bricks ou gros bâtiments de transports vinrent échouer sur les sables de l'embouchure du fleuve. V. Exc. pourra en juger par le rapport du chef des gardes de la santé, que j'ai l'honneur de lui remettre.

Aussitôt que j'en ai été informé, j'ai ordonné que des secours fussent portés à ces bâtiments; mais la grande difficulté de parvenir sur ce point a empêché d'arriver jusqu'à eux. Plusieurs bâtiments détachés du grand convoi sont revenus; ils ont mis toutes leurs embarcations à la mer, et sont parvenus à sauver la plus grande partie des troupes et des transports; il paraît que l'ennemi ne perdra dans cette occasion que cinq bâtiments intérieurement abandonnés.

Dès que je fus instruit que l'ennemi faisait voile pour les côtes de Valence, j'avais mis en marche la division Musnier et la brigade d'Aigremont; les troupes, par un effort digne d'éloges, ont fait quinze lieues par jour, ambitionnant de prévenir la flotte ennemie sur tous les points; toutes les déclarations des capitaines, dont les bâtiments ont échoué, s'accordent à dire que l'expédition devait débarquer à Castellan de la Plana, pour me séparer des forces que j'avais laissées sur le Xucar; l'étonnante rapidité de la marche de nos troupes, et la violence des vents n'ont pas permis à l'ennemi d'exécuter ses projets; il est resté trois heures en vue de Castellan, le 22, et dans la même journée j'y arrivai avec 4000 hommes, 800 chevaux et six pieces d'artillerie légere.

La flotte, battue par des vents contraires, s'est montrée devant le Grao de Valence; une frégate s'est détachée pour s'emparer du petit corsaire *le Déterminé*. Elle a trop serré la côte et sa touché en face de Murviedro; le général Rouelle est accouru avec deux compagnies de grenadiers et deux bouches à feu; une vive fusillade s'est engagée; l'ennemi a jeté plusieurs canots à la mer, chargés de troupes; ils ont voulu repousser nos gens; mais ils ont été si bien reçus, qu'ils se sont retirés avec une perte considérable; deux de nos obus éclaterent à bord de la frégate, et il était permis

d'espérer de la brûler, lorsque le capitaine s'est décidé à jeter précipitamment toute son artillerie à la mer, ainsi que les munitions de guerre et de bouche ; les habitants recueillent à chaque instant de la viande salée, du lard, etc. Par cette résolution, la frégate est parvenue à se relever et à gagner le large.

Ainsi, M. le duc, les Anglais ont tenté de rallumer la guerre en Catalogne et de prendre l'Arragon ; mais les résultats me paraissent les en éloigner pour long-temps ; non-seulement ils ont échoué devant les restes de l'arragone, mais ils ont quitté la Catalogne après avoir détruit le fort de Balaguer, seul point d'appui qu'ils étaient parvenus à s'assurer dans cette province ; et malgré l'avantage de leurs vaisseaux, la vîtesse avec laquelle l'infanterie a marché, à prévenu leurs tentatives sur les côtes de Valence. Je suis arrivé de Tortose à Valence en 48 heures.

Je suis, etc.

(Signé) Le duc d'Albufera.

Paris, 7 Juillet.

S. M. l'Impératrice-Reine et Régente a reçu les nouvelles suivantes de l'armée :

Le comte de Metternich, ministre d'état et des conférences de S. M. l'Empereur d'Autriche, est arrivé à Dresde, et a déjà eu plusieurs conférences avec le duc de Bassano.

La Russie vient d'obtenir du roi de Prusse que le papier russe ait un cours forcé dans les états prussiens, et comme le papier prussien perd déjà 70 pour cent, cette ordonnance ne semble pas propre à relever le crédit de la Prusse.

La ville de Berlin est tourmentée de toutes les manieres, et chaque jour les vexations s'y font sentir davantage. Cette capitale compare déjà sa situation à celle de plusieurs villes de France en 1793.

S. M l'Empereur a fait, le 28, une course de huit à dix heures aux environs de Dresde.

On a reçu des nouvelles de Modlin et de Zamosc. Ces places sont dans la meilleure situation, soit pour les vivres et les munitions de guerre, soit pour les fortifications.

Compte rendu par le Comte de WORONZOFF *de son Coup-de-Main sur Leipzig.*

(Quoique la date de la tentative décrite dans l'article suivant soit ancienne, les particularités en sont encore d'un vif intérêt. L'expédition sur Leipzig a offert un exemple frappant de l'activité des Russes, et de l'habileté de l'officier qui la dirigea.)

Immédiatement après la lettre que j'eus l'honneur d'écrire à Votre Altesse Royale pour vous informer de l'affaire d'Halberstadt, je me rendis à Dessau, afin d'y avoir une entrevue avec le général Tchernicheff, et nous concertâmes une expédition avec toutes les forces que nous pouvions jeter sur Leipzig ; après quoi le général Tchernicheff devait pénétrer en Hanovre, tandis que le major-général comte Orourke, avec toute la cavalerie de mon détachement, devait marcher sur Dresde. Les nouvelles que nous avions de Leipzig nous informaient qu'il ne s'y trouvait que le 3eme corps de cavalerie, commandé par le duc de Padoue, avec environ 2000 hommes d'infanterie. Je retournai sur-le-champ devant Magdebourg pour prendre les arrangements nécessaires. Je laissai pour le blocus les Prussiens et le 14e régiment de chasseurs avec un régiment de Cosaques, le tout sous les ordres du colonel Rzasjorski, officier de grande distinction sur lequel je pouvais compter. Un autre régiment de Cosaques cernait Magdebourg sur la rive gauche, tandis que tous les bateaux et radeaux que j'avais à Parey, remontaient l'Elbe jusqu'à deux lieues de Magdebourg où nous fîmes la feinte de préparer un pont afin d'en imposer à la garnison. En même temps, nous fîmes investir Wittenberg, de plus près par un escadron de hussars postés à Cosrig, et j'envoyai 150 Cosaques à Worlitz et à Kempen, afin de couper toute communication entre cette place et Leipzig, et de laisser la garnison dans l'ignorance de ce qui se passait en avant. Avec le reste de l'infanterie, c'est-à-dire, le 13e régiment de chasseurs et cinq bataillons grenadiers, réunis à un bataillon prussien de Luzow, qui offrit volontairement de m'accompagner, en tout 2500 hommes. Je partis, le 5 au soir, de devant Magdebourg, et faisant route (en partie sur des voitures) nous fîmes quatorze mille Allemands (28 lieues) en 36 heures. J'arrivai le 7

au matin devant Leipzig. Le général Tchernicheff me joignit à Delitch, et passant par Taucha, sur la route de Torgau, il s'approcha de Leipzig de ce côté, tandis que je marchais, avec la cavalerie du comte Orourke en avant, par la route de Dessau. A un mille de la ville, nous rencontrâmes la cavalerie de l'ennemi. La nôtre l'attaqua, et en moins de 20 minutes un colonel, quatorze officiers et de 4 à 500 cavaliers furent faits prisonniers. Le reste se replia en désordre sur l'infanterie qui était dans les faubourgs; notre infanterie arriva seule, et je la formais pour attaquer les faubourgs, lorsque le duc de Padoue nous envoya avec un pavillon de treve, son chef d'état-major, portant la lettre officielle du duc de Bassano, qui notifiait l'armistice, signé le 4 Juin, et me pria de cesser les hostilités. Je voyais ainsi une proie brillante m'échapper, mais je considérai qu'il était contraire à mon devoir, quoique la nouvelle me parvînt indirectement, de répandre du sang, ou de risquer de mettre le feu à une capitale, lorsque je savais que nos souverains avaient consenti à une treve. Il fallait alors que je partisse, mais comme je n'avais pas reçu de nouvelles officielles de l'armistice, j'exigeai du duc de Padoue un général comme ôtage, lequel serait personnellement responsable de la vérité du fait. Il m'envoya sur-le-champ le général baron de Lamotte, et je retournai à Dessau, emmenant avec moi cet ôtage et les prisonniers que nous avions faits. C'est ainsi qu'un armistice a prévenu le succès complet d'une expédition commencée sous les auspices les plus favorables, car la garnison de Magdebourg, trompée par l'apparition des Cosaques et par les préparatifs pour un pont dans les environs, fut tout ce temps sous les armes s'attendant à une surprise. D'un autre côté, à Leipzig on était dans la plus grande sécurité, parce que le 6 nous avions fait retirer de deux lieues les piquets que nous avions sur toutes les routes qui menent à cette ville, et les forces qu'avait l'ennemi s'étant trouvées correspondre avec les nouvelles que nous en avions, l'occupation de Leipzig ne présentait aucune difficulté. A mon arrivé à Dessau, j'ai reçu du quartier-général les conditions de l'armistice, en vertu duquel je dois évacuer non-seulement la Saxe, mais encore tout le pays de Dessau et de Zerbst, et me rendre en Prusse. Je ne connais pas les dispositions des troupes de mes voisins les généraux Bulow et Walmoden, mais j'attendrai les ordres de Votre Altesse Royale entre Parey, Mokern et Brandebourg.

Nous n'avons eu que quatre hommes tués dans le combat devant Leipzig, et quoique l'ennemi montrât un corps considérable de cavalerie, les Cosaques furent presque la seule cavalerie qui fut engagée de notre côté.

Dessau, le 9 Juin 1813.

MORT DE MADAME DE BEAUHARNAIS.

"Elle fit son visage et ne fit pas ses vers."

Mme la comtesse Fanny de Beauharnais, dont la perte a laissé des regrets amers à tous ceux qui l'ont connue, était aussi remarquable par les rares qualités de son cœur que par les grâces de son esprit. Elle avait pu réunir à la beauté, l'instruction; à la fermeté la plus constante, une douceur inaltérable; à la générosité sans bornes, une exquise délicatesse; elle était le modele de cette politesse noble et charmante qu'on ne retrouve plus, et qu'elle avait puisée dans sa famille et l'intimité des personnes les plus distinguées de son siecle; ses manieres étaient toutes pleines d'une dignité douce, image de son âme, elle était prévenante, affable; elle savait chez elle rapprocher les distances, mais sans les confondre, et son cœur n'aimait à les franchir, que lorsque le mérite où l'amitié l'y portait. Mme de Beauharnais était sur-tout d'une indulgence admirable; sa vertu principale et son seul défaut peut-être, était de nier obstinément le mal qu'elle ne voyait pas. Enfin, jamais un seul mot qui pût affliger n'est sorti de sa bouche, et jamais son cœur ne se fatigua d'obliger.

Madame de Beauharnais, naquit, en 1738, d'une famille noble et opulente, originaire de Saintonge. Elle épousa fort jeune M. le comte de Beauharnais, lieutenant-général des armées navales, digne neveu de l'illustre marquis de Beauharnais, gouverneur-général du Canada, qui fut l'honneur de la marine française.

La culture des lettres, la société des savants, leurs suffrages, ce ton d'afféterie particulier à la littérature française, à l'époque où Mme de Beauharnais commençait à écrire, ne purent diminuer sa simplicité naturelle; elle évita constamment la recherche et le précieux dans ses écrits, et sa conversation offrait souvent encore toutes les grâces de la naïveté.

On a cité d'elle une foule de pensées délicates qui ve-

naient de source ; elle disait simplement les choses les plus ingénieuses. " *Les femmes aiment de tout leur cœur et les* " *hommes de toutes leurs forces. Corneille est un Dieu,* " *Racine une Déesse, Voltaire un enchanteur et Shakespeare* " *un sorcier.*" Ses ouvrages fourmillent de traits pareils et l'on y retrouve à chaque page des sentiments nobles, vrais et vertueux, qui font aimer et respecter l'auteur.

Les romans, les poésies, les lettres familieres, la conversation de Madame de Beauharnais, sont pour l'esprit et le goût d'une harmonieuse concordance, et l'on y sent toujours cet accent de bonté qui partait du cœur.

Le premier ouvrage qu'elle publia sous le titre *des Amants d'autrefois*, est un roman plein de grâces et de sensibilité ; *l'Abaylard* supposé que Madame de Beauharnais préférait à ses autres ouvrages, est un chef-d'œuvre de goût, de délicatesse et de sentiment. Plusieurs volumes d'opuscules ont témoigné quelle était la flexibilité de son esprit et la finesse de son observation ; mais le roman de *Stéphanie* porte un cachet de supériorité véritable : le plan de ce charmant ouvrage est vaste, bien rempli ; l'intérêt s'y trouve ménagé, soutenu ; les situations y sont aussi variées que vraisemblables ; le style est pur, simple, harmonieux ; le succès qu'ont obtenu ces lettres de Stéphanie, assure à Madame la comtesse de Beauharnais un rang honorable dans la littérature française. Quelques instances que l'on eût pu faire à Madame de Beauharnais, elle n'avait voulu publier qu'un volume de ses poésies ; il renferme un poëme, des héroïdes et des pieces fugitives, très-remarquables pour leur agrément et leur correction. Cette femme angélique avait conservé dans un âge avancé la gaieté, la paix de l'âme, et toute la fraîcheur de son imagination. Peu de jours avant sa mort, elle fit encore des vers charmants pour M. d'Etampes.

La perte imprévue de M. de Brissac, son intime ami depuis un demi-siecle, aura peut-être avancé ses jours par la douleur profonde qu'elle en a ressentie ; sa vie fut un dévouement continuel à l'amitié, et l'on peut justement lui appliquer ce mot de Thalès, à la veuve d'Hyrax : " Vous étiez digne de mourir de douleur."

Rien ne peut effacer Madame de Beauharnais du cœur de ses nombreux amis ; elle en a compté parmi ce que l'Europe a de plus illustre et de plus grand. Rousseau la voyait sans méfiance, Buffon l'appelait *ma chere fille*. Elle laissera des regrets éternels, celle que l'on n'implora jamais en vain et que l'on ne put connaître sans l'aimer!

FÊTE NATIONALE

Pour célébrer la Victoire de Vittoria.

Si les armées britanniques savent vaincre lorsqu'elles sont conduites par des commandants dignes d'elles, la nation sait aussi dignement récompenser et célébrer les héros qui ajoutent de nouveaux lauriers à ses innombrables trophées. La victoire de Vittoria était un événement trop brillant en lui-même, et trop prodigieux par les résultats qu'il fait espérer, ainsi que par la perspective certaine qu'il offre de la libération immédiate de la Péninsule, pour ne pas exciter tous les genres d'enthousiasme public en faveur de l'illustre commandant des armées alliées, qui a opéré tous ces miracles en un clin-d'œil. Il lui a été décerné tout à coup, et il a été donné presque avec la même rapidité, une fête dont la splendeur a été sans égale. Nous venons d'en être les témoins, et nous avouons d'avance qu'il nous paraît difficile de la décrire d'une manière digne d'elle.

Le beau local des jardins du Vauxhall de Londres, que tous les étrangers ne cessent d'admirer, et dont la description se trouve dans tous les voyages d'Angleterre, avait été choisi pour le lieu de la fête, comme le seul capable de recevoir l'immense multitude qui désirerait prendre part à cette célébration des glorieux services de l'armée de la Péninsule ; et la soirée du Mardi 20, fut indiquée pour celle où cette féerie devait se réaliser.

S. A. R. le Prince Régent ayant adopté avec empressement l'idée de donner ainsi aux braves de l'Angleterre, à leurs alliés, et surtout au héros britannique, un témoignage aussi flatteur de l'admi-

nation et de la reconnaissance nationale, exprima à Son Altesse Royale M. le Duc d'York, commandant en chef de l'armée dont il a été en quelque sorte le fondateur, le désir qu'il avait que S. A. R. présidât en cette occasion; et M. le Duc d'York accéda avec un double plaisir à cette invitation glorieuse.

Cent vingt personnes des plus qualifiées de l'Angleterre parmi les Pairs, les généraux de terre et de mer, le Lord Maire et les banquiers et négociants de Londres, directeurs de la Banque, de la Compagnie des Indes, et autres, formerent aussitôt un comité entr'eux, et souscrivirent de 50 guinées chacun, pour fournir aux dépenses et ordonner les préparatifs de la fête. Ils nommerent pour secrétaire du comité, un ami particulier de l'illustre généralissime, M. le chevalier Flint, dont les soins et les attentions remplies de grâce et d'urbanité, ont été infatigables pendant le peu de jours qu'on a eus pour faire les dispositions de cette fête.

On trouve dans la liste des membres de ce comité les noms les plus distingués; nous nous contenterons d'en citer quelques-uns dans les diverses classes de la société: les ducs de Grafton, de Beaufort, et de Montrose, les marquis de Winchester, de Buckingham, de Hertford, de Wellesley (le frere du héros), de Headfort, de Huntly; les comtes de Cholmondeley, Egremont, Dartmouth, Fife, Uxbridge, Harewood, Yarmouth, &c. &c.; MM. Rose, Arbuthnot, Sheridan, Wellesley Pole, M'Mahon, Fitzgerald; Sir William Curtis, Sir James Shaw, Sir Charles Flower, M. Combe, tous quatre anciens maires de Londres; les généraux Trigge, Keppel, Harris, Sir Eyre Coote, Hislop, Calvert, Gordon, Turner, &c. &c.; les colonels Bloomfield, Congreve, Torrens, &c.; MM. Baring, Mellish, Jackson, Irving, Manning, Thornton, Angerstein, Den-

nison, Dent, Greenwood, Coutts, &c.; M. Sydenham, ancien résident à Hydrabad, M. Culling Smith, beau-frere du héros, M. Long Wellesley, son neveu, M. Reid, M. Raikes, M. Lavie, M. Montague, &c. &c.

Quoique chacun des souscripteurs eût la disposition de cinquante billets d'invitation, et que les personnes qui désiraient être du dîner public, fussent admises avec facilité en envoyant leurs noms au comité ; cependant la curiosité de voir un spectacle aussi imposant et aussi agréable, et surtout le désir de rendre toute sorte d'hommages au héros qui vient de tant ajouter à la renommée de son pays, augmenta avec une telle rapidité le nombre des postulants pour être admis, que l'on vit dans la journée du 20, offrir jusqu'à seize guinées pour un de ces billets qu'on avait distribués gratis.

Tous les préparatifs ayant été faits, et presque tous les ouvriers de la ville ayant été mis en réquisition jour et nuit, pendant les huit jours qui précéderent la fête, les portes du Vauxhall furent ouvertes le 20, à quatre heures après midi, pour recevoir les personnes invitées au dîner. Environ treize cents cinquante personnes dans la plus grande tenue, arriverent entre quatre et cinq heures. L'on ne pouvait en entrant se lasser de contempler la beauté du local et celle des dispositions pour la féerie du soir. Le dîner était servi dans la salle dite la rotonde et dans les bâtiments contigus, avec l'addition d'un immense salon temporaire en forme de tente, faite avec des pavillons anglais, espagnols et portugais, suspendus aux beaux arbres de ce jardin. Le temps était superbe, et la fraîcheur de la température rare pour le mois de Juillet. Les tables avaient une apparence charmante et formaient une perspective extrêmement agréable sur une longueur de

400 pieds ; la joie brillait sur toutes les physionomies ; c'était tout à la fois la fête des yeux, du cœur et de l'estomach.

Des lustres magnifiques et des candélabres de toute espece, ornaient également ces sallons et les salles de verdure. La table du président était dressée sur une plateforme de quelques pieds d'élévation, et pouvait être vue de presque tous les convives. Derriere le fauteuil de M. le duc d'York, était un buffet de la plus grande richesse, consistant en vases d'or, d'argent, et de vermeil, qui s'élevaient jusqu'au toit, et étaient couronnés par un buste en marbre du Marquis de Wellington ; au milieu de ce buffet on voyait en sautoir le bâton du Maréchal Jourdan, trophée du 21 Juin, revêtu de velours noir, sur lequel étaient brodées en or les aigles de l'usurpateur. Un grenadier des gardes, placé derriere le Commandant en chef, tenait à la main le drapeau du 100e régiment, pris également à Vittoria.

A cinq heures précises du soir, les nombreuses bandes de musique militaire de divers régiments annoncerent, en exécutant la marche du Duc d'York, l'arrivée de l'illustre président de la fête ; les maîtres des cérémonies allerent recevoir Son Altesse Royale à la porte ; il entra quelques minutes après, suivi des Ducs de Clarence, de Kent, de Cambridge, de Sussex et de Glocester, et le dîner commença.

C'était un dîner froid, à l'exception des soupes à la tortue ; il consistait en pâtés de venaison, en volailles et mouton froid, salades, pâtisseries, jambons, une profusion des plus beaux fruits, et tout ce dont se compose ordinairement un dîner public. Le vin dont on fit la plus grande consommation fut le vin de claret ; ce qui fit observer par des convives de bonne humeur, que tandis que Bordeaux les mettait à contribution pour les plaisirs de cette journée, les

armées alliées mettaient peut-être dans le même moment les vignes de Bordeaux à contribution. Le coup-d'œil de ces diverses tables, auprès desquelles étaient assises plus de treize cents personnes, était admirable. .....

M. le Duc d'York était au centre de la première table, ayant M. l'ambassadeur de Russie, son excellence le comte de Lieven, à sa gauche, et S. A. R. le Duc de Clarence à sa droite. On remarquait à cette table L.A.R. les Ducs de Kent, de Cambridge et de Sussex, le Duc de Gloucester, S. A. R. M. le Duc de Berry, le Prince d'Orange, M. le duc de Brunswick, M. le comte Fernand Nunez, ambassadeur d'Espagne, M. le comte de Palmella, ambassadeur de Portugal, M. le baron de Jacobi, ministre de Prusse, M. le baron de Rehausen, ministre de Suede, M. le comte Foscardi, envoyé des Isles loniennes, M. le ministre de Turquie, M. le comte de Munster, M. le comte de Funchal, ancien ambassadeur de Portugal à Londres, et aujourd'hui l'un des principaux ministres du Prince Régent du Portugal, M. le Comte de Woronzow, ancien ambassadeur de Russie, les ministres du roi, entr'autres les comtes de Liverpool et Bathurst, et les vicomtes Castlereagh et Sidmouth, l'Orateur de la Chambre des Communes, le Marquis de Wellesley, &c. &c. Presque tous ces illustres convives étaient en uniforme, ce qui rendait le coup-d'œil encore plus animé, et l'effet plus pittoresque. Les maîtres des cérémonies y furent infatigables pendant tout le dîner, afin que rien ne manquât aux convives; et dans cette joyeuse saturnale nationale, tel individu se trouva servi par celui dont il avait respectueusement pris les ordres la veille.

La fin du dîner fut annoncée par le son des trompettes des hérauts d'armes en grand uniforme, placés aux extrémités des tables, comme

au temps de l'ancienne chevalerie. Pendant tout le dîner, une centaine de musiciens se promenaient autour des tables, exécutant des marches et d'autres morceaux de musique militaire analogues à la circonstance.

Le dîner terminé, il restait encore à exécuter la cérémonie la plus importante d'un repas britannique, les santés et les chansons ; une compagnie de chanteurs des divers spectacles de Londres, était placée vers le milieu de la longue rangée des tables. Les trompettes qui se répétaient comme à la porte d'une ville assiégée, ordonnerent le silence ; les musiciens chanterent en actions de grâces l'antienne, *Non nobis Domine ;* après quoi l'on porta la santé du Roi, qui fut bue avec neuf acclamations, et l'on chanta le fameux chant national et loyal, *God save the King.* Le Président porta ensuite la santé du Prince Régent, qui fut bue avec des applaudissements et des hourras long-temps prolongés. La santé de la Reine et de la Famille Royale succéda à celle du Prince Régent. Le Duc de York et l'armée fut la quatrieme santé ; les acclamations et applaudissements durerent plusieurs minutes ; après quoi l'on but avec les mêmes démonstrations, le duc de Clarence et la marine. La santé prochaine devant être celle du Feld-Maréchal Lord Wellington, l'impatience des spectateurs ne put se contenir, tous les convives se leverent spontanément, et les cris se prolongerent pendant long-temps, au milieu des hourras, des bravos, et de l'agitation des chapeaux. Les toasts suivantes portées et bues également avec ardeur, furent—

Sir Thomas Graham et les officiers engagés à la bataille de Vittoria ;

Les bas officiers et soldats ;

Les armées Espagnoles et les braves Guérillas ;

L'Empereur Alexandre ;

Le Roi de Prusse ;
Le Roi de Suede ;
Le Prince Régent du Portugal et l'armée Portugaise ;
Le Grand Seigneur ;
Les armées Russes et Prussiennes ;
Le Prince de la Couronne, et l'armée de Suede.

La derniere santé portée fut celle des Dames, qui ne tarderent pas à arriver pour prendre part à la fête,

Cependant le jour baissait rapidement. De nombreux ouvriers transformerent avec célérité les salles à manger en salles de bal, de promenade ou de rafraîchissements, et l'on vit bientôt la lumiere inonder toutes les parties du jardin. On ne peut décrire la quantité de lampions qui formaient de toutes parts des emblêmes et des devises éblouissantes. Sur les corniches de la colonnade qui forme un quarré parfait à l'entrée des jardins, on avait tracé *en traits de feu* les noms des lieux célebres de la Péninsule, mêlés avec ceux des militaires qui s'y étaient distingués. Ainsi on lisait : Hill, Graham, Castanos, Beresford, Clinton, Fane, Stapleton, Stewart, Cotton, au milieu de Barrosa, Albuera, Fuente de Onor, Talavera, Vimeira, Salamanca, Buzaco, Badajoz, Ciudad Rodrigo, etc. Sur la façade de l'entrée était inscrit : Vittoria, surmonté du nom de Wellington. Sur un des côtés on lisait : F. 7. et sur l'autre, S. P. (*Ferdinand Sept* et *le Peuple Espagnol.*) Les devises étaient composées de croix, emblêmes du drapeau britannique, d'étoiles des trois Ordres d'Angleterre, la jarretiere, le chardon et St. Patrice ; de couronnes, de branches de lauriers, et des initiales du Prince Régent, G. P. R. en lampions de toutes les couleurs. Une longue allée était couverte de pots de fleurs odoriférantes, et éclairée par trois rangs de lampions

suspendus en forme de guirlandes aux branches des arbres. Une autre allée éclairée par des lumieres plus douces, se terminait par un obélisque de 40 pieds de hauteur, tout couvert de lampions étincelants. Dans un réduit on apercevait un jeu d'ombres chinoises; dans un autre, un transparent où était peint le portrait du Roi à cheval; tout ce qui était colonne ou pillier dans les fabriques de ce jardin, était couvert de lauriers, ainsi que les troncs des arbres des allées. La grande rotonde gothique qui sert d'orchestre au centre de la colonnade, ne formait qu'une masse de feu depuis le haut jusques en bas. Derriere, se voyait un immense transparent, qui représentait Lord Wellington à cheval, recevant d'un sergent du 87e régiment, le bâton du maréchal Jourdan, trouvé sur le champ de bataille.

Toutes ces lampes arrangées de mille manieres différentes, et disposées dans toutes les formes, produisaient un effet magique qu'il est plus aisé de concevoir que de dépeindre. Le spectateur semblait transporté dans un autre monde. On se croyait dans un de ces palais de fées décrits dans les Mille et une nuits. Le ciel était sans nuages, et les étoiles qui brillaient seules au firmament dans toute leur splendeur, semblaient être descendues pour participer à l'hommage rendu à Lord Wellington, et pour ajouter leur éclat à la joie générale.

Les dames commencerent à arriver dans le jardin vers neuf heures et demie, et continuerent à entrer en foule avec leurs cavaliers jusqu'à près de trois heures du matin. Leur premier mouvement était l'admiration et l'étonnement du spectacle de magnificence qui frappait leurs regards éblouis du premier coup-d'œil, et il se passait quelque temps avant qu'il leur fût possible d'ex-

primer ce qu'elles éprouvaient. La foule fut bientôt excessive dans les jardins et dans les salles. Il est difficile de s'en former une idée. Dans plus d'une occasion, les personnes faisant partie d'une même société, une fois séparées, ne pouvaient plus se retrouver qu'après quelques heures de recherches. La file de voitures qui se portaient de toutes les parties de la ville et des environs vers le lieu de la fête, commençait dès le Hay-Market, c'est-à-dire à trois milles du Vauxhall, et dans plusieurs parties de la route elles étaient rangées sur trois lignes. Presque tous les invités sortaient de voiture dans l'impatience d'arriver au local enchanté, et faisaient un ou deux milles à pié pour y parvenir plus promptement, et cela au milieu d'une populace immense qui faisait la haie jusqu'à la porte. Tout l'art des modistes s'était épuisé pour les parures des femmes. Mais ni l'éclat des diamants ni la fraîcheur des ajustements, presque tous de satin, crêpe et taffetas blanc, ne pouvaient l'emporter sur les charmes personnels des plus jolies femmes des trois royaumes, dont la beauté est proverbiale dans toute l'Europe.

Le nombre d'hommes et de femmes rassemblés dans cet espace, ne peut pas être estimé à moins de quinze mille individus. La foule était si grande, qu'il fut impossible d'y former une seule chaîne de danseurs. On aimait mieux se promener et se regarder, que de céder aux invitations des divers orchestres, qui se morfondaient à jouer en pure perte la ritournelle de *Mademoiselle, voulez-vous danser ?* A sept heures et demie du matin, il y avait encore du monde dans les jardins, dont la fatigue seule avait pu arracher.

Entre minuit et une heure, S. A. R. Madame la Princese de Galles arriva, accompagnée

du colonel St. Léger, et de deux de ses dames Lady Ann Hamilton et Lady Glenbervie. Cette princesse fut reçue à la porte par les deux maîtres de cérémonies, Lord Yarmouth et Lord Lowther, auxquels elle remit ses billets d'invitation. M. le Duc de Glocester la reçut à l'entrée du jardin et lui en montra les décorations. Après avoir fait deux ou trois fois le tour des colonnades, sans être entrée dans la salle du banquet, S. A. R. se retira. Son ajustement et sa coiffure étincelaient de pierreries. Madame la Duchesse d'York parut quelque temps après Madame la Princesse de Galles, et fit la même promenade, accompagnée du Duc de Clarence.

Il y eut trois différents feux d'artifice, tirés à onze heures, à minuit, et à une heure du matin. Ces feux, qu'on dit avoir été préparés sous l'inspection du colonel d'artillerie Congreve, furent très-brillants : on remarqua surtout la hauteur extraordinaire à laquelle s'élevaient les fusées.

C'est ainsi que s'est passée cette soirée à jamais célebre dans les fastes de la reconnaissance et de l'enthousiasme d'un grand peuple. *Arma virumque* était la devise que les maîtres des cérémonies avaient adoptée, et certes on ne peut nier qu'elle ne fût justement appliquée à l'illustre objet de la fête. Jamais hommage public ne fut rendu avec plus de magnificence et de splendeur. Fils de Roi, ministres, juges, généraux, officiers de terre et de mer, ambassadeurs, ministres et officiers étrangers, tout semblait former une réunion de freres ; pas un principe discordant, le même sentiment animait tous les cœurs, la même joie se peignait sur toutes les physionomies. Si telle était la démonstration de l'allégresse publique pour la libération du premier pays arraché à l'usurpation et à la

tyrannie, que ne sera pas l'explosion de la joie universelle, lorsqu'on verra les conséquences de cette journée de Vittoria se développer successivement, et amener enfin la destruction de la tyrannie et du tyran ! Il ne faut regarder cette fête, toute imposante, toute splendide qu'elle fut, que comme le prélude de fêtes bien plus magnifiques encore qui couronneront la campagne de 1814.

Il se trouvait à cette fête un grand nombre d'étrangers et de dames étrangeres de toutes les nations. On y remarquait entr'autres Mme la Baronne de Staël, et Mme Moreau, l'épouse du général de ce nom, que les déplaisirs de Buonaparté ont obligé de quitter la France et de venir chercher un asile dans le pays de la liberté et de la courtoisie, où ses grâces, son aménité et ses malheurs ont excité le plus vif intérêt, et lui ont valu ici un accueil d'autant mieux mérité qu'on ne faisait que s'acquitter de celui qu'elle avait fait à Paris, lors de la paix, aux familles anglaises qu'elle avait reçues chez elle.

L'ambassadeur d'Espagne, le comte Fernand Nunez, se faisait remarquer par la somptuosité de l'habit de cour qu'il avait mis pour cette cérémonie. Il était tout éclatant d'or et de broderies. C'était la fête de l'Espagne autant que celle du généralissime. Les ambassadeurs de Russie et de Suede étaient en uniforme national, revêtus de tous leurs ordres, et de même les personnes attachées à leurs missions, étaient dans le grand uniforme de leurs rangs respectifs.

Il manquait à la fête quelques dames qu'on eût vivement désiré y voir ; mais la modestie ou leur mauvaise santé avait retenu les unes chez elles, et les autres n'avaient osé se lancer au milieu de cette foule, dans la crainte des acoidents. On y cherchait en vain l'épouse du héros, Lady Wel-

lington, Lady Castlereagh, et d'autres dames non moins distinguées par leur rang que par leur beauté : mais on pouvait aussi dire d'elles avec vérité : *tanto præfulgebant quod non visebantur.*

Les attentions des maîtres de cérémonies ne se ralentirent pas un instant pendant tout le cours de la journée, et méritent toute sortes d'éloges. Quoiqu'il soit injuste d'en particulariser aucun, nous ne pouvons nous empêcher de rendre hommage entr'autres au zele, à l'activité et à la haute politesse des comtes d'Yarmouth et de Fife, de M. Sydenham, de M. Wellesley Pole, de M. Mellish, de Sir C. Flint, qui semblaient se multiplier sur tous les points pour que rien ne manquât à personne.

Quelques douzaines de voitures brisées dans cette foule, quelques parures déchirées et quelques mouchoirs volés à la porte ne sont pas des inconvénients assez graves pour qu'on en fasse un sujet d'accusation contre les ordonnateurs de la fête, qui ayant fait tout ce qui était en leur pouvoir pour la plus grande satisfaction générale, furent obligés d'abandonner le reste aux dieux et à la surveillance particuliere de chaque individu.

C'était le même jour 20 que se terminait l'armistice de Goërlitz, et ce qui ajoutait au plaisir que l'on goûtait, c'était de réfléchir que l'on savait à ce moment au quartier-général des alliés, la victoire du nouveau Marlborough, et qu'elle allait peut-être y enfanter un nouvel Eugene.

Nous n'avons été témoins d'aucunes des fêtes données en France par le gouvernement à ses peres et à ses fils conscrits ; mais nous ne croirons jamais qu'avec toutes ses bayonnettes, ses canons, et sa police, il puisse rien produire qui approche de ce que nous avons vu. Il y a un intervalle incommensurable entre les fêtes

de la tyrannie et les explosions de la joie nationale; chacune des premieres est ordinairement accompagnée d'épigrammes *; les autres ont inspiré jusqu'aux écrivains de l'opposition des descriptions charmantes, et l'éditeur du *Morning Chronicle* lui-même s'est distingué par le tableau le plus animé de cette fête patriotique, quoiqu'elle fût autant à l'honneur des ministres qu'à celui de leur général, auquel ils avaient fourni tous les moyens de vaincre.

On avait publié le matin la gazette extraordinaire, dont nous donnons la traduction. Les nouveaux succès des alliés ajoutaient à l'allégresse générale, quoique l'affaire de Tarragone jetât momentanément une légere ombre sur ce tableau de gaîté; mais comme on avait la certitude que cette maussade affaire serait réparée sur le champ par le héros du jour, et comme les calculs paniques du général Murray avaient causé une marche rétrograde de Suchet, qui rendait la déconfiture de son armée inévitable, on se disait en souriant; *à quelque chose malheur est bon.*

---

* On fit dans le temps du couronnement du Corse, l'épigramme suivante, qui est peu connue :

DIALOGUE.

Çà, puisque vous étiez du nombre
Des spectateurs, lorsque ce malotru
A la figure de concombre,
Ce meurtrier d'Enghien et Pichegru
Fut couronné, quoiqu'il fût un intru;
Dites qu'avez-vous aperçu?
Le soleil resta-t-il dans l'ombre
Où parut-il pour fêter ce co....?
Fut-il bien, fut-il mal reçu?

Monsieur, le temps était fort sombre,
Mais cependant *il n'a pas plu.*

EXTRAIT DE LA GAZETTE DE PÉTERSBOURG.

du 29 Juin.

*Réflexions sur l'Idée d'un Congrès pour la Paix.**

Maintenant que toutes les puissances de l'Europe qui conservent leur indépendance, se réunissent pour mettre des bornes à l'ambition de la France; maintenant qu'il est déterminé que l'asservissement du continent de l'Europe doit cesser puisque les nations sont réveillées; maintenant que la France ne peut plus, sans se rendre ridicule, répéter à l'Angleterre qu'elle est maîtresse du continent, et qu'en conséquence elle peut attendre tranquillement la fin du pouvoir maritime de la Grande-Bretagne; maintenant que la nullité d'une paix séparée est évidente, et qu'il n'y a plus lieu à l'opiniâtreté avec laquelle une guerre en suivrait une autre, on entend la voix de la paix, et l'Empereur des Français, proposant un congrès général pour traiter de la paix, conclut un armistice pour mettre une fin à l'effusion du sang humain, et tandis qu'il parle de sensibilité, il semble jaloux de faire croire qu'il n'a eu aucune part à causer les maux qui depuis dix ans ont affligé l'Europe.

Peu de personnes croient à la sincérité d'une telle proposition; on ne peut pas supposer qu'on ait eu autre chose en vue que de gagner du temps. Pour nous, nous devons avouer que nous ne partageons pas cette opinion. La France est maintenant obligée de faire la guerre avec ses propres ressources seules, et elle n'a plus la faculté de la continuer. Napoléon, en sa qualité de fondateur d'une nouvelle dynastie, doit accumuler sacrifices sur sacrifices. Le théâtre de la guerre s'étend depuis le Tage jusqu'à la Neva, et depuis le Danube jusqu'à la Mer Glaciale. L'Espagne a été, depuis cinq ans, transformée en un désert, et n'a été qu'un tombeau toujours ouvert pour les armées françaises. Ils fument encore, les bûchers sur lesquels, dans les plaines

---

* Ces réflexions sont données dans la Gazette de St. Pétersbourg, comme extraites de celle de Konisberg. On peut donc les regarder comme les sentiments des Cours de Russie et de Prusse. Ainsi soit-il!

de la Russie, les cadavres de plus de trois cent mille guerriers français, la fleur de l'Europe Occidentale, ont été consumés pour prévenir la peste. Toutes les colonies de la France sont dans les mains de l'Angleterre, et il ne reste aux Français aucuns moyens de les recouvrer par la force. L'Amérique Espagnole s'est détachée de la mere patrie, et réserve ses ressources pour son propre usage, sans avoir égard à l'avertissement du ministre français, de prendre garde de ne pas s'abandonner exclusivement à l'Angleterre. Toute la société européenne est en commotion, et refuse de se prêter à une influence qui a causé tous ses malheurs. Dans de telles circonstances le désir de la paix est naturel, même dans ceux qui doivent tout à la guerre.

Mais comment ce vœu sera-t-il satisfait?

Un congrès pour une paix générale, nous dit-on, s'assemblera à Prague; on y verra d'une part les plénipotentiaires de la France, ceux des Etats-Unis d'Amérique, du Dannemarc, du roi d'Espagne, et de tous les princes alliés, (sans doute ceux d'Italie et d'Allemagne): de l'autre côté, les plénipotentiaires d'Angleterre de Russie, de Prusse, des insurgés espagnols et des autres alliés de ces puissances belligérantes (parmi lesquels sans doute la Suede doit être comptée). On ajoute que ces principes s'accordent avec les vues de l'Autriche.

Il est dans la nature des choses que si l'Europe jouit jamais d'une paix de quelque durée, ce ne peut être que l'ouvrage d'un congrès, et ne peut jamais être la suite de négociations telles que celles de Presbourg, de Tilsit et de Vienne. Cependant la premiere question doit être. Qui sera admis à ce congrès?

Si l'Empereur des Français peut y faire admettre les plénipotentiaires des Etats-Unis d'Amérique, il est difficile de dire pourquoi l'Empereur de Turquie, le Roi de Perse et les républiques de l'Amérique Espagnole n'y seraient pas admises. La politique des Etats-Unis est essentiellement différente de celle des états de l'Europe, quoiqu'ils soient pour le moment enveloppés dans la guerre que la France fait à l'Angleterre. Leur intérêt ne peut donc être que l'intérêt général du commerce, et ils ne peuvent rien avoir à faire à un Congrès de paix tenu à Prague, sinon d'embarrasser et de prolonger les négociations.

Il serait encore plus remarquable de voir les plénipotentiaires des insurgés espagnols admis ensemble avec ceux

du roi Joseph. Qu'est-ce que les uns et les autres peuvent avoir de commun entr'eux? Y a-t-il quelque capitulation entre les insurgés et le roi d'Espagne? Les premiers ne doivent-ils pas insister sur ce que Joseph Napoléon évacue leur pays, et celui-ci sur ce qu'il n'y ait plus d'insurgés en Espagne?

Et qu'est-ce que feraient les alliés de la France à un Congrès de paix, si l'on devait compter parmi eux les princes d'Allemagne et d'Italie? Et depuis quand ont-ils eu des intérêts à épouser et à défendre? Jusqu'ici leur plus grande vertu a consisté dans une obéissance servile. Ils étaient les vassaux de la France dans la plus vile acception du mot; et comme tels, dans des négociations pour une paix générale, il ne peut tout-au-plus qu'y être question d'eux, mais ils ne peuvent y participer.

Les seuls plénipotentiaires véritables qui resteront, seront conséquemment ceux d'Angleterre, de France, de Russie, d'Autriche, de Prusse, de Suede et de Dannemarc. Les objets qu'ils auront à discuter, sont assez grands et assez compliqués pour les occuper pendant long-temps et pour mettre toutes les passions en mouvement.

L'Empereur des Français, avant son départ de Paris au mois d'Avril dernier, dit aux députés du corps législatif que l'intégrité de l'Empire français n'avait jamais été en danger et n'y serait jamais. S'il continue de tenir à cette déclaration, le Congrès de paix à Prague est superflu. Non seulement il doit y être question de ce que la France a usurpé sur l'Allemagne (le Rhin étant regardé comme la limite entre ce pays et la France); mais encore de l'abolition de la confédération du Rhin et même du royaume d'Italie; ainsique de ce qui a été annexé à la France dans le Sud de l'Allemagne: sans cela l'indépendance de l'Allemagne ne peut jamais être établie.

La France doit en revenir à des principes fondamentaux, et ouvrir le Congrès par une déclaration qu'elle consent à se retirer dans ses limites naturelles. Cette déclaration, seule digne d'une grande puissance, conciliera toutes les puissances du Continent; et quoiqu'elle contienne, l'aveu de fautes passées, c'est la seule initiative d'une paix avec l'Angleterre. La France doit sentir maintenant qu'elle n'a fait que s'affaiblir par ses conquêtes: elle a aujourd'hui une belle occasion de réparer cette erreur.

En un mot, ou la France connaît l'art de se réconcilier

avec les puissances de l'Europe au prochain Congrès de paix, en quelque endroit qu'il puisse se tenir, et alors elle obtiendra plus qu'elle n'aurait pu attendre : ou bien elle ne le connaît pas, et alors la révolution du 18 Brumaire n'est pas la derniere qu'elle ait à attendre. D'habiles médecins, dans des cas désespérés, ont souvent recours à des remedes contraires. La France n'a maintenant qu'un seul moyen de regagner la confiance de l'Europe et ce doit être de retirer, ses armées d'Allemagne et d'Espagne avant que le Congrès ne commence ; car une négociation de paix dans le voisinage de trois cents mille hommes de troupes françaises, ne se suivrait pas dans un très-bon esprit. Si Napoléon ne peut pas prendre sur lui de les retirer, c'est en vain qu'il se vante de s'apitoyer sur l'effusion du sang humain ; il faut que la guerre continue ; et comme il a déja trouvé un Marlborough en Espagne, il pourra fort bien trouver encore un Eugene en Allemagne.

Entrée des Alliés en France.

Nous pouvons ajouter aux nouvelles contenues dans la Gazette extraordinaire, les faits suivants.

Le colonel Byng est actuellement en France avec une brigade des trois nations, ainsi que plusieurs partis de Guérillas. Les familles françaises dans le midi de la France fuient de tous côtés.

Sir Thomas Graham a été blessé à la cuisse en attaquant quelques ouvrages barricadés à Tolosa, quoique son nom ne soit pas inséré dans la liste des blessés. Le nombre des pieces d'artillerie prises à la bataille de Vittoria, se trouve être de 180, et non de 151, ainsi que le portaient les premiers états. L'officier qui a apporté les dernieres dépêches, dit qu'il n'a jamais vu un plus beau coup-d'œil que celui de toutes ces pieces rangées en ordre dans une plaine devant Vittoria, avec les caissons de munitions etc. pris à cette bataille.

Les lettres particulieres qu'on a reçues, soit de Lord Wellington, soit des autres officiers généraux, disent que le butin pris à Vittoria a été immense. Outre le bagage, les chevaux et les autres objets pris sur le champ de bataille, la valeur des especes, des bijoux et des diamants qui ont été pris, est estimée six millions de piastres. Sur cette immense somme, il n'y a eu que 100,000 piastres, qui aient été versées dans la caisse militaire; le reste a été partagé entre les soldats. On représente les troupes comme surchargées de la quantité d'argent qu'elles ont prise.

Imprimé pour SCHULZE et DEAN, 13, Poland-St. Oxford-St.
chez lesquels on peut souscrire

L'Ambigu,

OU

VARIÉTÉS LITTÉRAIRES ET POLITIQUES.

No. CCCLXXII.—*Le* 30 *Juillet,* 1813.

LE LOGOGRAPHE,

OU

LE MONITEUR SECRET.

No. LIV.

" Son Empire est détruit si l'Homme est reconnu."

LETTRES INTERCEPTÉES.

Lettre de Mlle. N..... attachée à l'Impératrice Marie-Louise, à Mlle. W. à Vienne.

Enfin, ma chere, nous respirons, nous gouvernons; on nous flatte, on nous admire, et nous ne sommes plus de ces femmes indignes de tenir un rang dans l'empire, ou d'avoir de l'influence dans les affaires d'état. Les espions sont renvoyés, ou chan-

gés, ou effrayés; car je ne vois plus autour de nous ces figures sinistres qui se glissaient partout comme des fantômes, et qui pénétraient dans notre intérieur sans qu'on pût savoir par quels moyens elles avaient pu obtenir accès.

Il faut que vous sachiez, ma chere, que ces odieux visages étaient si multipliés, se présentaient à nous d'une maniere si inattendue, et dans des endroits où nous nous croyions si bien à l'abri de leurs visites, que la chere princesse et moi étions toujours prêtes à nous évanouir de frayeur, supposant que nous étions poursuivies par des malins esprits; car vous devez savoir, ma chere, que toute la cour, sans en excepter le terrible empereur, croit aux apparitions. Enfin, après avoir été gardées à vue pendant toute la campagne de Russie, et assez obsédées depuis le retour miraculeux de Napoléon, nous nous sommes trouvées tout-à-coup libres comme l'air: je dis nous, car la bonté de notre chere princesse est si grande qu'elle partage avec moi ses plaisirs et presque sa grandeur, comme j'ai partagé ses peines et son abandon.

Que de choses à vous dire depuis ma derniere lettre! Et encore faut-il que je ne perde pas la liberté que j'ai de vous les raconter: que sait-on? une révolution, un ordre de notre maître, son retour, peuvent me rejetter dans mon ancien silence et me rendre à mon esclavage.

Vous avez lu dans les journaux, ma chere, que nous avions été à la veille d'une révolution, qui, si elle avait réussi, n'aurait pas rendu notre condition plus mauvaise, puisque notre chere princesse devait être envoyée en Angleterre avec le roi de Rome. (Ah! ma chere, je n'aime, ni ce nom, ni cet enfant. Au reste, il n'a rien d'autrichien, car il ressemble à Napoléon de maniere à faire horreur.) Cette révolution qui, malheureusement, n'a pas réussi, parce que les

chefs en étaient trop inconnus, nous a prouvé com bien les Français, et surtout les Parisiens, tiennent peu à leur gouvernement actuel. Imaginez, ma chere, qu'on était déjà parvenu à changer les postes comme après une parade, que ceux qu'on chassait s'en allaient sans résistance, et qu'il n'est pas jusqu'à cet odieux Rovigo qui ne se soit laissé prendre tranquillement comme un loup tombé dans une trape, et conduire en prison où les géôliers n'ont fait aucune difficulté de le recevoir. Nous étions alors à St. Cloud et nous n'aurions été instruites du mouvement de Paris qu'après son dénouement, si les gens de service au château, avertis par leurs amis de la capitale, n'avaient excité notre curiosité par l'empressement avec lequel ils rassemblaient pêle-mêle leurs effets, comme s'ils eussent été dans une ville prête à être assiégée. La chere princesse leur fit demander pourquoi ces déménagements, sur quoi ils répondirent qu'il y avait une révolution à Paris, qu'il y aurait probablement un changement de masques, et que ne se souciant pas de s'exposer à la chance d'être dépouillés, emprisonnés ou pendus, ils allaient ou se cacher pour laisser passer l'orage ou s'unir aux vainqueurs. " Quant à vous, Madame, dirent-ils à la princesse, songez au sort de Marie-Antoinette et échappez-y si vous pouvez." Cela n'était pas rassurant, et nous commencions à concevoir les plus vives inquiétudes, lorsqu'un aide-de-camp de l'affreux Hulin, vint nous rendre un compte succinct de ce qu'il appelait une échaufourée, et de l'arrestation de tous les conspirateurs. Cette affaire rapprocha de nous beaucoup de personnes qui, jusque-là, se modelant sur la conduite du maître, nous avaient traitées avec beaucoup de légéreté, et paraissaient à peine s'apercevoir de notre existence. D'après les bruits qui circulaient sur Napoléon, ils com-

mencerent à concevoir que notre chere princesse pourrait, dans un moment de crise, offrir un point de ralliement, et nous fûmes dès lors réellement courtisées. Cela nous donna peu d'orgueil, parce que nous en devinions les motifs, et encore moins de satisfaction, parce que ce changement de conduite nous exposait à des empressements toujours odieux, quand ils viennent de gens qui ne sont pas sinceres ou qu'on méprise.

Ce fut après cette époque que la princesse reçut de son auguste pere un message confidentiel, pour l'avertir des périls de sa position, et l'inviter à se ménager des moyens de retraite, dans le cas où la mort de Napoléon qui, alors, paraissait très-probable, produirait quelque commotion en France. C'était la premiere fois, depuis son exil de Vienne, que la chere princesse pouvait lire seule, sans témoins importuns, une lettre de son pere; elle pleura, nous pleurâmes, et nous bénîmes sincérement la situation, quelque périlleuse qu'elle fût, qui nous valait ce moment de jouissance. Il fut le dernier : deux jours après, vers dix heures du soir, un mouvement se manifeste au palais des Tuileries où l'on nous avait transférées depuis la conspiration ; le cri de : " *L'Empereur, voilà l'Empereur* !" se fait entendre dans les appartements, et nous voyons entrer assez lentement un homme pâle, défait, portant la honte et l'inquiétude empreintes sur tous ses traits : c'était Napoléon. Il s'approcha de la princesse d'un air soumis et lui baisa la main en lui disant : " Puis-je espérer, Madame, que mon retour et ma délivrance ne vous causent aucune peine ;" et sans attendre de réponse, il ajouta : " Où est le roi de Rome? où est votre fils? il est en bonne santé, je suppose." On ne tarda pas à le lui présenter, et alors Napoléon, ce mari si brutal, ce cœur si froid ou si féroce, joua une scene de sensibilité qui ne trompa

personne, mais à laquelle chacun parut se prêter de bonne foi. Il se jeta précipitamment, oui, ma chere, il se jeta sur son enfant, le couvrit de baisers, le baigna de larmes, (elles coulaient; je les ai vues) et le mettant ensuite dans les bras de sa mere, il lui dit: " Madame, recevez ce gage de l'union de nos deux illustres familles, du bonheur de la France et de la paix du monde." La chere princesse, étonnée d'une explosion de sentiment si inattendue et si opposée à ce qu'elle connaît de son terrible époux, reçut l'enfant machinalement et parut entierement privée de la faculté de parler.

Après ce mouvement théâtral, il s'approcha de moi et me frappant légérement la joue (qui, j'en suis sûre, était bien rouge dans ce moment-là) " Je vois avec plaisir, dit-il, que Lisbeth est plus jolie et plus fraîche que jamais: j'espere, ajouta-t-il, en se tournant vers la chere princesse, qu'elle vous est toujours fidelement attachée." La princesse fit un signe d'approbation et moi une révérence; Napoléon se rapprocha ensuite des grands dignitaires et des ministres accourus au bruit de son arrivée.

Tandis qu'il les saluait les uns après les autres avec une affabilité qu'on ne lui avait jamais vue, une des dames de la chere princesse, celle dont je vous ai raconté tant de choses gaies dans mes lettres précédentes, s'approcha de moi en me disant: " Sais-tu, mon enfant, que nous allons être toutes jalouses de toi; comment! l'Empereur t'a parlé de ta fraîche et jolie figure, et il ne nous a pas même remarquées. Sais-tu qu'il t'a regardée d'un air qui a dû effaroucher ta vertu? Pauvre petite, que feras-tu entre les empressements d'un homme qui ne respecte rien et l'héroïque attachement que tu portes à ton Autrichienne?" "Je mourrai plutôt que de céder, lui répondis-je."

" Eh ! sommes-nous mortes, nous autres ? ajouta-t-elle, nous le trouvions cependant aussi odieux que toi." En disant cela, elle me quitta avec un sourire malin.

Mais je reviens à ce qui se passa pendant cette mémorable soirée dont la conclusion ne réalisa pas l'affreux pronostic de l'aimable dame qui venait de me parler, et dont je vous envoye les détails fidelement recueillis par un des secrétaires de Bassano qui aspire à ma main, et qui me donne des nouvelles en échange de quelques légeres faveurs.

Rovigo arriva après tous les autres ministres. " Comment se fait-il," lui dit Napoléon, d'un ton assez sévere, "que le ministre de la police soit le dernier instruit de mon arrivée ; ses agents, s'ils sont actifs, auraient dû lui apprendre cet événement sur-le-champ."

" Sire, lui dit-il, j'étais instruit par mes mouches de l'arrivée de deux hommes de mauvaise mine qui avaient pris un ton très-impérieux à la barriere, mais je ne pouvais reconnaître V. M. d'après cette description. Cependant les renseignements que j'ai fait prendre sur-le-champ, m'ayant instruit que c'était Votre Majesté et son compagnon, je me suis empressé de venir vous exprimer ma joie, mon ravissement !...." Napoléon avait tourné le dos à son ministre avant qu'il n'eût achevé sa phrase, et s'adressant aux personnes présentes : " Messieurs, leur dit-il, le gouvernement a été menacé pendant mon absence, et c'est en grande partie à votre fidélité que la France doit de n'avoir pas été livrée aux plus grandes convulsions. Je me suis trompé sur le choix de quelques agents immédiats, (en ce moment ses regards se porterent sur Rovigo.) J'ai plus recherché la fidélité que le talent, plus consulté mes affections particulieres que les véritables intérêts de mon empire ; la volonté d'un souve

rain ne suffit pas pour créer des administrateurs, il n'y a que l'expérience qui les forme. Il est rare qu'un soldat ait la tête politique, à moins qu'il ne soit accoutumé aux grandes combinaisons militaires. Mais si les qualités administratives lui manquent, il doit au moins avoir le courage qui caractérise un soldat. Qu'a dû penser l'Europe en voyant un de mes ministres confidentiels, un de mes compagnons d'armes, se laisser mener en prison sans résistance, et ne pas expier le crime de son imprévoyance par une mort glorieuse? Les revers de ma derniere campagne nuiront moins à la haute réputation dont je jouis dans l'univers, que cette ânerie, que dis-je ? cette lâcheté d'un homme choisi par moi dans les rangs de l'armée pour veiller à la sûreté de mon empire et à celle de ma personne. L'idée de stabilité qui s'attachait à nos institutions politiques, est devenue incertaine et chancelante depuis ce temps-là. Nous avons besoin, cependant, de cette opinion pour arriver au grand œuvre de la paix. Je la veux, la paix, non à cause de mes revers, non parce que mes moyens militaires sont moindres; mais elle est nécessaire à mon cœur, je la dois à ce bon et grand peuple qui m'est resté plus fidele que la fortune. On croit que je me complais dans la guerre, on se trompe ; je voulais donner au monde une paix de plusieurs siecles ; le destin en a ordonné autrement, et je ne puis que procurer à mes peuples un repos de dix, peut-être de vingt années : cette idée m'afflige, ce n'est pas sans de grandes répugnances que je renonce à ce projet philantropique, car je suis l'ami de l'humanité, moi ; mais il faut céder à la nécessité, et consentir à voir encore la vieille Europe se traîner à l'aide de ses institutions surannées jusqu'au moment où sa décrépitude produira sa dissolution sans crises et sans résistances. On me croit

cruel, insensible. On suppose que j'éloigne de mon cœur toutes les affections douces et sociales: combien on se trompe! Sous l'inexorable climat de la Russie, au milieu des soins les plus pénibles dont jamais aucune créature humaine ait été tourmentée, je songeais à tant de serviteurs fideles, à tant de compagnons de ma fortune que ma ruine allait compromettre et exposer à la furie d'une populace trompée. Je songeais à la compagne que le ciel m'a donnée, à cet enfant gage de son amour et sur l'existence duquel repose le bonheur de mes peuples. Eh bien! je suis rendu à mon caractere, et dussé-je compromettre jusqu'à un certain point le repos de mes états, la sûreté de ma personne, je veux rétablir entierement le regne de la loi et donner aux Français un avant-goût des douceurs que je leur réserve pour le moment où j'aurai rétabli la paix générale."

Tout le monde se regardait avec étonnement, et moi-même qui connais mieux que personne la fourberie du caractere de Napoléon, je fus saisie de la vérité de son expression, et tentée de croire à la sincérité de ses promesses.

Sa mere qu'on appelle Madame-mere entra en ce moment, il courut à elle avec empressement, et lui prenant les mains avec une tendresse affectée: " Venez, venez, Madame, lui dit-il, vous manquiez ici pour completter ce tableau d'union et de bonheur dont l'aspect m'était réservé par la Providence pour me dédommager de ma longue agonie."

Or, vous saurez que ce Napoléon qui ne connaît ni pere ni mere est depuis long-temps brouillé avec la sienne; qu'elle le regarde comme un hérétique, et que le sachant excommunié, elle avait refusé de le voir avant son départ pour sa belle campagne de Russie. " Madame, a-t-il ajouté, la Providence a préservé votre fils, tout

en le châtiant avec bien de la sévérité, mais ses avertissements salutaires ne seront pas perdus, je vais rendre le repos à la chrétienté, arranger mes démêlés avec le Pape, je ferai des sacrifices pénibles, il est vrai, je compromettrai un peu mes droits et l'indépendance de mon clergé ; n'importe : j'aurai donné par-là un grand exemple de modération, et la modération est la plus belle vertu des souverains." En finissant ce discours hypocrite, il fit un salut aux personnes qui étaient présentes, et prenant galamment la main de la chere princesse, il se retira.

Le lendemain il n'était bruit dans le palais que du changement merveilleux qui s'était opéré dans le caractere de l'Empereur, que de l'influence que cela aurait sur les mesures du gouvernement, sur sa politique. Son premier soin fut de rappeler d'exil une foule de personnes de l'ancienne noblesse de France ; il insinuait en même temps que la pluspart des détenus pour des raisons politiques seraient mis en liberté ; qu'il allait rendre la police moins menaçante, et la gendarmerie moins active; enfin, excepté le rétablissement des Bourbons, il promettait une véritable contre-révolution. Le palais avait pris un aspect moins sombre, tout ce qui se présentait pour demander des grâces était accueilli avec bonté et renvoyé satisfait ; il me semblait en vérité que toutes ces figures françaises auparavant si soucieuses, si sombres, avaient repris la même sérénité, la même gaîté que nos visages viennois. Il alla quelques jours après à Fontainebleau pour arranger ses affaires avec le Pape, et croyant que la présence de la chere princesse pourrait lui être utile, il l'engagea à l'accompagner dans cette visite. C'est d'elle que e tiens les détails que je vais vous donner là-dessus. Napoléon arriva sans avoir été annoncé, et comme il connaît très-bien l'appar-

tement qu'occupe le St. Pere, puisque c'est lui qui l'a désigné pour la prison de ce digne homme, il y courut, et sans faire attention aux cardinaux qui étaient dans la piece voisine, il entra chez son prisonnier, ayant soin de faire passer la princesse la premiere, sans doute pour effrayer moins son prisonnier.

" St Pere, lui dit-il, je ne serais pas venu seul, mais voici mon introducteur, et j'espere qu'il ne vous est pas désagréable. Vous m'avez excommunié, rien ne m'a réussi depuis ce temps-là; je commence à voir le doigt de Dieu dans ma fortune comme dans mes revers, et je viens pour le bien de la chrétienté et pour mon bonheur personnel, me réconcilier avec le chef de l'Eglise. Faisons tous deux quelques sacrifices; les plus grands seront de mon côté, et il dépend de Votre Sainteté d'être rendue dès ce soir à son indépendance, et dès demain de se montrer dans ma cathédrale de Notre-Dame, aux fideles inquiets de son absence et de nos démêlés." Le St. Pere ne donna aucun signe d'étonnement, ni de satisfaction, car il connaît trop bien Napoléon pour croire qu'il était sincere. Il lui répondit que ce n'était pas dans son état de captivité qu'il pourrait révoquer des actes auxquels il n'avait eu recours que d'après les outrages sans nombre faits à la religion et au St. Siége, et qu'il lui fallait des signes de repentir plus positifs que ceux qu'offraient les démonstrations vagues de Sa Majesté, et surtout des réparations dont la publicité égalât le scandale des insultes. Napoléon fit une de ces horribles grimaces qui le rendent si hideux quand il contient un mouvement de rage, et tirant de sa poche un concordat tout prêt, il dit au Pape: " St. Pere! lisez." Sa Sainteté lut plusieurs fois très-attentivement cette piece et la rendant ensuite à Napoléon: " Il n'y a là-dedans aucune garantie pour l'intégrité de la foi, la dis-

cipline de l'Eglise, l'indépendance de son chef et le rétablissement de notre autorité spirituelle. Napoléon ne lui permit pas d'achever, et du ton le plus violent, il s'écria : " Ah ! vous ne voulez pas signer, vous voulez maintenir votre s..... excommunication, vous voulez me rendre esclave de vos prétentions ultramontaines! Eh bien ! je signerai pour vous et pour moi, et je vous rends responsable des suites." Oubliant ensuite, comme cela lui arrive souvent dans ses moments de fureur, qu'il n'était pas seul, il continua ainsi : " Ces calotins me donnent plus d'inquiétudes, plus d'occupations que mes quarante millions de sujets, que tous mes vassaux et tous les souverains du continent. J'ai vaincu toute l'Europe, et je n'ai pu soumettre un vieillard décrépit, ni les calottes rouges qui l'entourent. Je suis le maître, je le serai, malheur à ceux qui ne se soumettront pas. Venez, Madame, laissons ces prêtres incorrigibles à leurs rêveries, auxquelles bientôt je les arracherai d'une maniere terrible." Il partit entraînant avec lui la princesse qui avait peine à le suivre et dont il serrait la main au point qu'il la fit crier. Dès le lendemain de cette scene scandaleuse, il a repris son air sombre et est devenu plus inabordable et plus intraitable que jamais. Je vous dirai dans une autre lettre comment nous sommes devenues régentes, car en vérité la chere princesse est si bonne que nous gouvernons ensemble, je veux dire qu'elle me confie tout, mais pas le secret de l'état, car elle ne l'a pas. A propos le bruit se répand que notre auguste Empereur va joindre ses troupes à celles du terrible Napoléon. Je ne puis le croire. N'est-ce pas assez d'avoir livré cette chere et tendre colombe au plus cruel des vautours, faut-il encore aider ce monstre à dévorer le reste du genre humain? Adieu. Adieu.

LE LOGOGRAPHE, &c.

No. LV.

LETTRES INTERCEPTÉES.

Lettre de Napoléon *à son Archichancelier* Cambacérès.

Mon cousin, archichancelier de mon empire,

J'apprends les événements de Vittoria ; ils me confirment dans l'opinion que j'ai toujours eue de la faiblesse du roi des Espagnes et de l'imbécilité du maréchal Jourdan. J'envoie au duc de Feltre les premieres instructions militaires que la circonstance exige, et au vice-roi d'Italie des ordres pour faire marcher en Frnce toutes les troupes dont il pourra disposer sans trop se découvrir aux yeux des Autrichiens qui l'observent, mais dont je puis encore entretenir l'inaction pendant six semaines.

C'est un événement fâcheux que cette retraite ou plutôt cette déconfiture d'Espagne. J'étais maître des négociations ; je les aurais commencées, retardées, interrompues, prolongées à mon gré, selon les circonstances, et j'étais encore une fois le premier des souverains par l'ascendant de ma politique, encore plus que je ne l'ai été autrefois par le succès de mes armes. Mais je ne suis pas secondé, tout languit où je ne suis pas. Si l'on reste en repos, on donne à mes ennemis le temps de méditer de vastes plans, d'exécuter de grandes manœuvre, autrefois le caractere exclusif de ma tactique militaire ; si

l'on se livre à une fausse activité, on appelle sur mes armées les hontes de la défaite. . . . .

J'ai besoin dans cette circonstance, mon cousin, de tout votre zele et toute votre fidélité. Vous savez que je comte peu sur Rovigo dont j'ai voulu faire un ministre de la police, et qui n'est bon que pour un chef de sbirres. Mais il a un instinct qui, bien dirigé, peut quelquefois être utile dans la place dont il n'est plus que le possesseur nominal. Il est sans pitié, ce qui est une grande qualité dans un exécuteur de mes mesures ; il ne réfléchit jamais à ce qui est juste ou injuste dans ce qu'on lui commande, ce qui est utile dans plusieurs occasions, mais peut être dangereux dans d'autres, parce que cela annonce un défaut entier de discernement.

Quant à vous, mon cousin, vous avez trompé d'une maniere bien avantageuse toutes mes conjectures ; je connaissais vos lumieres étendues et j'ai su les employer ; mais vous jugeant d'après votre vie passée, d'après cette réputation de sybarite, d'homme insouciant, que vous vous étiez faite avant d'arriver aux grandes charges de l'état, j'étais loin de vous supposer cet inaltérable sang-froid qui jamais n'a été décomposé par aucun événement quelqu'inattendu ou quelque fâcheux qu'il fût ; cette indifférence profonde pour l'espece humaine, qualité si nécessaire dans les hommes associés à ma fortune et initiés à mes projets ; enfin cet égoïsme politique qui, indifférent pour toutes les institutions excepté celles qui conviennent à mes plans, verrait sans émotion tous les trônes crouler sous l'ascendant du nôtre, et tous les peuples subjugués par nos armes, et ne m'a jamais opposé ni un scrupule ni la moindre hésitation quand il a fallu exécuter ce que j'ai projeté, ou préserver ce que j'ai créé.

L'Impératrice se conduit assez bien, et de-

puis qu'elle a refusé d'écouter les homélies fadement adulatrices de ce caffard de Maury, et de se montrer en public hors des circonstances qui exigent sa présence dans notre église métropolitaine, je suis content d'elle. Je vous invite plus que jamais à la surveiller ; je lui concede les honneurs extérieurs de la puissance, mais je serais très-fâché qu'elle s'occupât d'affaires et qu'elle eût une tête politique ; elle est d'une famille où les femmes ont du caractere, de l'ambition, et il serait à craindre que les lumieres qu'elle pourrait acquérir ne devinssent un jour fatales à mon pouvoir et à mes vues, surtout d'aprés le systême inaltérable d'aggrandissement et de prépondérance qui a toujours été suivi par sa maison.

Empêchez qu'il ne se manifeste dans la partie ostensible du gouvernement aucune inquiétude, aucun embarras ; on a déjà détruit à moitié l'effet d'une mauvaise nouvelle, en faisant bonne contenance.

Je suppose qu'aussitôt que vous avez appris la déroute de mes armées d'Espagne, vous avez sur-le-champ pris des mesures pour cerner le pied des Pyrénées et districts adjacents, comme on cerne un pays ravagé par la peste ; que toutes les lettres venant de l'armée ont été interceptées et annihilées ; qu'on n'a donné aucuns passeports aux habitants des cantons voisins du théâtre de nos désastres, dans la crainte qu'ils ne répandissent ces alarmes si puissantes sur l'imagination des Français, et qui les livrent entierement découragés à l'ennemi qui envahit leur territoire.

Vous aurez sans doute envoyé une partie de notre espionnage dans les villes qui se trouvent les plus exposées ; vous l'aurez fait accompagner de tribunaux extraordinaires disposés à frapper

comme la foudre les mécontents, les traîtres et les peureux. Vous aurez diposé par échelons des postes de gendarmerie pour se porter partout où les moindres symptômes d'agitation se manifesteraient, et diriger sur nos lignes télégraphiques tous les détails qui pourront instruire le gouvernement de la disposition de l'esprit public. L'armée fugitive trouvera à Bayonne de quoi pourvoir à ses équippements les plus indispensables ; le prince d'Essling est chargé de lui rendre cette confiance que ses revers doivent lui avoir fait perdre.

Dans le cas où les Anglais feraient usage du nom des Bourbons, (car je ne crois pas qu'ils les appellent en personne à leur armée) vous aurez soin de faire répandre qu'il n'existe plus d'individus de cette famille en Angleterre, et que les deux seuls qui restaient ont été déportés dans les Hébrides. Vous aurez soin que nos agents aient l'air de s'appitoyer sur leur sort, qui eût été bien différent si cette famille eût voulu se confier à notre loyauté.

Vous aurez soin, tout en gardant plus étroitement la famille dite d'Espagne, de paraître la traiter avec plus d'égards, et même de laisser entrevoir que, la regardant plus digne de régner que le roi actuel des Espagnes, je suis déterminé à faire raser la tête à celui-ci comme aux rois fainéants, et à le remplacer par l'individu que les Espagnols appellent Ferdinand VII. C'est une espérance que j'ai déjà jetée en avant dans les conférences qui ont eu lieu pour un armistice et pour un congrès. La Prusse et la Russie ne l'ont pas saisie comme je voudrais, mais l'Autriche s'en est emparée, et regarde déjà cela comme une concession que j'ai faite à sa prépondérance. Quelle heureuse alliance que celle que j'ai contractée avec cette maison-là ! En lui montrant

en perspective, comme dans un tableau magique, des couronnes et des territoires, j'anime ou suspens à mon gré ses préparatifs militaires, je fais marcher ou arrêter ses armées, et tandis qu'elle se livre aux rêves séduisants que je lui procure, j'arme en ma faveur toute la population d'Allemagne et d'Italie que je promets de remettre sous ses lois. Je lui persuade presque qu'elle gouverne la France, et que je suis sous la tutele de l'Impératrice.

Cependant mon inaction me fatigue, et malgré que, pour occuper l'activité qui me tourmente sans cesse, j'inspecte incessamment les mêmes troupes, les mêmes redoutes, les mêmes forteresses, je sens un vide auquel je n'étais pas accoutumé, et qui me livre aux pronostics les plus fâcheux.

Les revers désastreux que j'ai éprouvés, quoique miraculeusement réparés depuis par la docile soumission de mes peuples et les fautes de mes ennemis, m'ont laissé une disposition mélancolique qui souvent endort mon énergie, ébranle ma constance, Quinze jours après mon retour à Paris, je me croyais plus fort qu'aujourd'hui. Cependant j'ai gagné deux grandes victoires et recouvré en partie ma renommée militaire : mais les événements qui venaient seconder mes calculs, comme si j'avais sur leur marche une influence irrésistible, semblent me devenir contraires. Excepté la neutralité de l'Autriche, que je dois plus encore à son ambition qu'à mon ascendant, je n'ai pas eu une de ces chances inouies, inespérées, qui, tout en me sauvant des plus grands périls, faisaient la plus grande sensation sur le vulgaire. J'espere cependant avoir assez d'adresse pour conclure quelqu'arrangement durable avant que mes ennemis ne connaissent la déroute de Vittoria et les progrès de

l'armée anglaise vers la France. On n'en sera instruit à Vienne que plusieurs jours après moi. Toutes les lettres qui y portaient cette fâcheuse nouvelle ont été interceptées par mes agents qui connaissent trop bien ma volonté pour avoir besoin d'attendre mes ordres dans une circonstance de cette importance. Si cependant cela venait à être connu avant l'époque prévue par moi, eh bien ! je hausserai le ton, je romprai l'armistice sans notification préliminaire, et je frapperai quelque grand coup qui servira de contrepoids dans l'opinion à nos revers en Espagne. Sans doute que lorsqu'il ne sera plus possible de cacher à nos peuples de France la nouvelle que leur territoire est menacé, vous remplirez les journaux du dévoûment des gardes nationales, de leur empressement à courir au poste du péril ; vous peindrez les femmes, les enfants, les vieillards s'armant de tout ce qu'ils trouvent, pour empêcher que le territoire sacré ne soit souillé par la présence des Anglais. Vous ferez des proclamations que vous n'enverrez pas ; vous enverrez le sénat faire à l'Impératrice des discours dont vous lui aurez donné les idées principales ; vous mettrez en mouvement tous mes corps administratifs ; vous parlerez beaucoup de mon petit roi de Rome ; vous ferez tenir à l'Impératrice quelques mots touchants qui prouvent qu'en cas de besoin elle séparera entierement sa destinée de sa famille pour partager la mienne Enfin, arrangez tout de telle maniere, que lorsque j'arriverai au milieu de vous comme la foudre, je puisse remercier le grand peuple de son inaltérable attachement à ma personne et à ma dynastie.

N. . . . . .

ETATS UNIS D'AMÉRIQUE.

Message du Président des Etats-Unis au Congrès.

Concitoyens du Sénat et de la Chambre des Représentants,—Peu de jours après la clôture de la derniere session du Congrès, la médiation de l'Empereur de Russie, comme ami commun des Etats-Unis et de la Grande-Bretagne, a été offerte formellement de sa part, à l'effet de faciliter une paix entre eux. Le haut caractere de l'Empereur Alexandre étant un gage satisfaisant de la sincérité et de l'impartialité de son offre, elle a été acceptée sur-le-champ; et pour preuve ultérieure de la disposition où étaient les Etats-Unis d'aller de pair avec leur adversaire dans une honorable tentative pour terminer la guerre, on s'est déterminé à éviter tous les délais intermédiaires que la distance des parties pouvait occasionner, en prenant des mesures définitives pour la négociation projetée. En conséquence, trois de nos éminents citoyens ont été munis des pouvoirs requis pour conclure un traité de paix avec des personnes investies de semblables pouvoirs de la part de la Grande-Bretagne. Ils ont été en outre autorisés à stipuler de réglements de commerce entre les deux pays, qui puissent être mutuellement avantageux.—Les deux Envoyés qui étaient dans les Etats-Unis à l'époque de leur nomination, sont allés rejoindre leur collegue qui était déjà à St. Pétersbourg. Les Envoyés ont reçu une autre commission, qui les autorise à conclure un traité de commerce avec la Russie, dans la vue d'affermir les relations d'amitié, et d'augmenter les avantages des rapports existants entre les deux pays.

Le temps seul peut décider l'issue de cette intervention amicale de l'Empereur Alexandre, et de cette manifestation de sentiments pacifiques de la part des Etats-Unis. On doit présumer que les sentiments de la Grande Bretagne envers ce Souverain l'ont portée à accepter l'offre de sa médiation. Il est certain qu'il ne peut exister de motifs suffisants pour préférer la continuation de la guerre avec les Etats-Unis aux termes auquels ils sont disposés à la terminer. Le Cabinet Britannique doit aussi sentir qu'en ce qui concerne l'importante question de la presse, qui est un objet si essentiel de la guerre, la recherche des marins Britanniques à bord des vaisseaux neutres en pleine mer, n'est pas un droit de belligérant dérivé de la loi des nations; et il est évident qu'aucune visite ou recherche, ni emploi de la force, pour quelque motif que ce soit, à bord d'un bâtiment d'une Puissance indépendante, en pleine mer, ne peuvent, en guerre

ou en paix, être sanctionnées par les lois ou l'autorité d'une autre Puissance. Il n'est pas moins évident qu'à l'effet de conserver à chaque Etat ses gens de mer, en les excluant des vaisseaux d'un autre, le mode ci-devant proposé par les Etats-Unis, et maintenant passé en loi par eux, comme article de police municipale, ne peut pas être un seul instant comparé avec le mode mis en pratique par la Grande-Bretagne, sans qu'on soit convaincu qu'il mérite la préférence; en ce que le dernier laisse la distinction entre les marins des deux nations à des officiers exposés tant par un penchant inévitable que par le défaut de preuves, à porter une décision fautive, dans des circonstances qui pour la plupart empêchent de mettre en force les peines restrictives, et dans lesquelles une décision fautive, outre la violation irréparable des droits sacrés des personnes, pourraient frustrer les plans et profits des voyages entiers; tandis que le mode adopté par les Etats-Unis met à l'abri, avec une équité étudiée, des erreurs en pareil cas, et évite l'effet des erreurs accidentelles sur la sûreté de la navigation et le succès des expéditions mercantiles. S'il suffisait que l'attente résultant de ces considérations fût raisonnable pour qu'elle fût remplie, une paix équitable ne serait pas très-éloignée. Mais il convient à la sagesse de la Législature nationale de ne pas perdre de vue qu'il est d'une politique, ou plutôt d'une nécessité indispensable de régler ses mesures d'après la supposition que le seul moyen d'amener cet heureux événement consiste dans l'emploi vigoureux des moyens de guerre. Et, quelque douloureuse que soit cette réflexion, ce devoir est rendu encore plus pressant par l'esprit et la maniere dont la guerre continue d'être faite par l'ennemi, qui, sans égard pour les exemples d'humanité qui lui sont donnés invariablement, ajoute à la fureur sauvage qui le caractérise sur une des frontieres, un système de pillage et d'incendie sur l'autre, également prohibé par le respect pour le caractere national et par les regles établies dans les guerres des nations civilisées. J'ai la satisfaction de pouvoir offrir comme un encouragement à faire des efforts constants et redoublés pour amener la guerre à une heureusse issue, les heureux progrès de nos armes, tant sur terre que sur mer. Par continuation des brillants exploits de notre marine naissante, un triomphe signalé a été obtenu par le capitaine Lawrence et ses compagnons d'armes sur la corvette le Hornet, par laquelle une corvette Anglaise a été détruite avec une célérité tellement sans exemple, et avec un carnage si disproportionné avec la perte du Hornet, que les vainqueurs ont acquis des droits aux plus grands éloges, et à la pleine récompense accordée par le Congrès dans des cas précédents. Nos vaisseaux de guerre nationaux en général, ainsi que les vaisseaux armés particuliers, ont continué d'agir avec activité et succès contre le commerce de l'ennemi; et par leur vigilance et leur adresse ils ont grandement déjoué les efforts que des escadres ennemies

distribuées sur nos côtes ont faits pour les intercepter à leur retour au port et à leur sortie pour reprendre leurs croisières. L'augmentation de nos forces navales, telle qu'elle a été autorisée dans la derniere session du Congrès, avance. Sur les lacs notre supériorité sera bientôt établie là où elle ne l'est pas déjà. Les événements de la campagne, autant qu'ils nous sont connus, nous donnent lieu de nous féliciter, et ils font voir que, moyennant une sage organisation et une direction habile, l'armée est destinée à obtenir une gloire non moins brillante que celle qui déjà couronne la marine. L'attaque et la prise d'York sont, dans cette partie, un présage de victoires futures et plus grandes;—tandis que sur la frontiere de l'Ouest, l'issue du siége récent du fort Meigs ne laisse rien à regretter si ce n'est un seul acte de valeur inconsidérée.

La mort subite du citoyen distingué qui représentait les Etats-Unis en France, sans qu'il eût fait aucun arrangement spécial pour le cas où cet événement arriverait, nous a empêché de recevoir la suite attendue de ses dernieres communications; et le gouvernement Français n'a pris aucunes mesures pour amener les négociations pendantes à une conclusion, par son représentant aux Etats-Unis. Cette circonstance ajoute aux délais déjà prolongés auparavant d'une maniere si inusitée. Il a été nommé un successeur à notre ministre décédé et il est prêt à partir pour aller remplir sa mission. La marche qu'il suivra en la remplissant, est celle qui est prescrite par un soin constant des vrais intérêts des Etats-Unis, qui fait éviter également l'abandon de leurs justes demandes et une liaison de leurs objets avec les systêmes des autres puissances.

Les recettes du Trésor du 1er Octobre au 31 Mai dernier, y compris les sommes reçues à compte des billets de la trésorerie et des emprunts autorisés par les actes de la derniere session du Congrès et de la précédente, ont monté à 15,412,000 dollars. Les dépenses durant la même époque ont monté à 15,920,000 dollars; et au 1er Avril, il restait dans le trésor 1,157,000 dollars. L'emprunt de 16 millions de dollars autorisé par l'acte du 8 Février dernier, a été adjugé. Sur cette somme, plus d'un million de dollars avait été payé à la trésorerie antérieurement au 1er Avril, en faisait partie des recettes mentionnées ci-dessus. Le reste de cet emprunt, montant à près de 15,000,000 de dollars, avec la somme de cinq millions dont l'émission en billets de la trésorerie avait été autorisée, et le produit par estimation des douanes et des ventes de terres publiques, montant à 9 millions de dollars, et faisant un total de 29,300,000 dollars à recevoir durant les neuf derniers mois de la présente année, seront nécessaires pour défrayer les dépenses déjà autorisées, et les engagements contractés relativement à la dette publique. Ces engagements montent, durant le même terme, à 10,500,000 dollars; ce qui, avec près d'un million pour les dépenses

civiles, diplomatiques et diverses, tant à l'extérieur que dans l'intérieur, et 17,800,000 dollars pour les dépenses de l'armée et de la marine, y compris les vaisseaux de guerre en construction et à construire, laissera dans le trésor, à la fin de la présente année, une somme égale à celle qui y était au 1er Avril dernier. Une partie de cette somme pourra être considérée comme une ressource pour défrayer les dépenses extraordinaires déjà autorisées par la loi, au delà des sommes ci-dessus mentionnées; et l'on trouvera une ressource ultérieure pour un besoin pressant, dans la somme d'un million de dollars, dont le prêt aux Etats Unis a été autorisé par l'Etat de Pensylvanie, mais n'a pas encore été réalisé.

Cet exposé de nos finances, en faisant voir qu'il a été duement pourvu aux dépenses de l'année courante, prouve en même temps, par le montant limité du revenu actuel, et le recours à des emprunts, la nécessité de pourvoir plus amplement aux recettes futures du trésor. Le meilleur moyen d'y parvenir est un système bien conçu de revenus intérieurs, à l'appui des ressources existantes; lequel aura l'effet de diminuer le montant des emprunts nécessaires, et en même-temps, en fondant le crédit public sur une base plus satisfaisante, d'améliorer les termes auxquels les emprunts pourront être obtenus.

L'emprunt de 16 millions n'a pas été contracté à un intérêt au-dessous d'environ sept et demi pour cent; et, quoique d'autres causes aient pu y influer, on ne peut pas douter qu'avec l'avantage d'un revenu plus considérable et moins précaire, un taux d'intérêt plus bas aurait pu suffire. Un plus long délai à se procurer cet avantage, ne manquerait pas d'avoir une influence plus grande encore sur les emprunts futurs.

En recommandant à la législature nationale ce recours à des taxes additionnelles, j'ai beaucoup de satisfaction à compter que nos constituants, qui ont déjà déployé tant de zele et de fermeté dans la cause de leur pays, donneront avec empressement les autres preuves de patriotisme qu'il réclame d'eux. Heureusement aucun peuple, sauf les exceptions locales et territoriales qui ne peuvent jamais être entierement évitées, n'est plus capable que le peuple des Etats-Unis d'appliquer aux besoins de l'Etat une portion de ses moyens particuliers, eu égard soit aux bénéfices ordinaires de l'industrie, soit au prix ordinaires des subsistances dans notre pays, comparés à ceux des autres. Et dans aucun cas il ne pourrait y avoir de plus fortes raisons pour acquiescer aux contributions réquises.

En rendant les ressources publiques certaines et proportionnées aux besoins publics, les autorités constituées seront en état d'amener plus rapidement la guerre à une issue convenable; tout espoir hostile fondé sur le calcul d'un déficit dans nos moyens sera anéanti; et en ajoutant à des preuves de bravoure et de talents dans les combats sur l'océan et sur terre, un em-

pressement à fournir au Trésor les fonds nécessaires pour leur donner tout l'effet possible, et en manifestant ainsi à l'univers l'énergie publique que nos institutions politiques réunissent avec la liberté individuelle qui les distingue, ce sera pourvoir à la meilleure sûreté contre les entreprises futures sur les droits ou la tranquillité de la nation.

La guerre dans laquelle les Etats-Unis sont engagés en appelle pour la soutenir à tous les motifs qui peuvent animer un peuple non corrompu et éclairé, à l'amour de la patrie, à l'orgueil de la liberté, aux illustres fondateurs de son indépendance, qui ont vengé avec succès ses droits outragés; à la gratitude et à la sympathie qui exigent des sûretés contre les torts les plus humiliants faits à une classe de citoyens qui s'est montrée si digne de la protection de son pays, par son zele héroïque à le défendre; enfin, à l'obligation sacrée de transmettre intact aux générations futures le précieux patrimoine des droits et de l'indépendance de la nation, que la génération présente a reçu en dépôt de la bonté de la Divine Providence.

Connaissant les inconvénients qui résulteraient de la prolongation de la session dans cette saison, je limite la présente communication à des objets de la premiere importance. Dans les messages spéciaux quipourront suivre, j'aurai égard à la même considération.

Washington, le 25 Mai 1813.

(Signé) JAMES MADDISON.

VICTOIRES DANS LE HAUT-CANADA.

PRISE DE DEUX GENERAUX AMERICAINS.

GAZETTE EXTRAORDINAIRE DE LONDRES.

Publiée le Dimanche 25 Juillet, 1813.

Downing Street, le 24 Juillet 1813

Le capitaine M'Donal, aide-de-camp du lieutenant-général Sir G. Prevost, est arrivé aujourd'hui, et a remis au comte Bathurst des dépeches dont suivent des copies et extraits.

Quartier-général, Kingston, Haut-Canada. le 18 Mai, 1812.

My Lord,

J'ai l'honneur d'envoyer à Votre Seigneurie la copie d'une dépêche que j'ai reçue du major-gén. Sir C. Sheaffe, contenant les détails d'une attaque faite le 27 du mois dernier sur la ville d'York, dans le Haut-Canada, par les forces de terre et la flotille de l'ennemi. Il a quitté York le 8 de ce mois, et il est allé à Niagara, où j'apprends qu'il a débarqué 1200 hommes, sous le général Dearborn, du côté américain du lac, pour fortifier son armée sur cette ligne, et prebablement dans la vue de faire une nouvelle tentative sur le fort Erie ou le fort George. La flotille est retournée ensuite à Sacket's Harbour, où j'ai appris, par un parlementaire, qu'elle était encore le 14. J'apprends par les informations que j'ai reçues d'un officier de la marine du lac pris à York, et envoyé en parlementaire, que les forces que l'ennemi a dans Sacket's Harbour montent à près de 5000 hommes, et qu'elles faisaient des préparatifs pour une autre expédition, mais je n'ai pas pu savoir précisément sur quel point elle devait être dirigée.

J'ai l'honneur, etc.

(Signé) G. PREVOST.

Au Comte Bathurst, etc.

(Suit le rapport du général Sheaffe. Il n'avait pas plus de 600 hommes à York. Ces troupes ont résisté pendant huit heures à environ 3,000 Américains, et elles ont fait leur retraite en bon ordre et sans être molestées par l'ennemi.)

Extrait d'une Lettre du Lieutenant-Général Sir G. Prevost, datée de Kingston, le 1er. Juin.

Quoique, comme Votre Seigneurie le verra par le rapport du colonel Baynes, que j'ai l'honneur d'envoyer ci-joint, l'expédition n'ait pas eu tout le succès qu'on en attendait, j'ai une grande satisfaction à informer V. S. que le courage et la patience de la poignée de troupes employées en cette occasion au milieu de fatigues et privations singulieres, n'ont été surpassées que par leur conduite intrépide au combat, s'étant frayé un passage à la pointe de la bayonnette à travers un pays couvert de bois, qui offrait constamment des abris et de fortes positions à l'ennemi, sans qu'il y eût un seul terrain découvert et favorable aux opérations de soldats disciplinés.

(Il paraît, par le rapport du colonel Baynes, en date du 30 Mai, que de concert avec le commodore Sir Yeo, il avait fait une tentative sur Sacket's Harbour; mais l'ennemi étant pleinement préparé, s'était défendu avec opiniâtreté derriere ses batteries, qu'il était impossible de prendre d'assaut, ou de détruire avec des pieces de campagne. En conséquence les troupes s'étaient rembarquées, après avoir essuyé une perte de 48 tués et environ 200 blessés.)

Kingston, Haut-Canada, le 7 Juin 1813.

My Lord,

J'ai beaucoup de satisfaction à informer V. S. du résultat d'une belle affaire qui a eu lieu entre les vaisseaux armés de l'ennemi et nos chaloupes canonnieres, soutenues par des détachements de la garnison de l'île aux Noix, le 3 de ce mois dans le voisinage de ce poste; laquelle s'est terminée par la capture des bâtiments l'Eagle et le Growler, portant chacun 11 canons, 4 officiers et 45 hommes. Cet exploit a été accompli sous la direction du major Taylor, du 100e. régiment.

qui commandait momentanément dans l'Ile aux Noix (pendant l'absence du lieutenant-colonel Hamilton); et les détachements étaient composés de canoniers et de soldats du 100e. régiment. Les officiers suivants me sont mentionnés comme s'étant distingués, savoir, le capitaine Gordon, de l'artillerie; le lieutenant Williams; les enseignes Dawson, Gibbon et Humphries, du 100e. régiment; et le lieut. Lowe, de la marine.

J'ai l'honneur, etc.

(Signé) G. PREVOST.

Isle aux Noix, le 3 Juin.

Monsieur,

En l'absence du lieut. col. Hamilton, j'ai l'honneur de vous informer que ce matin à 4 heures, la garnison a aperçu un des vaisseaux armés de l'ennemi; alors j'ai jugé à propos d'ordonner à trois canonieres de mettre à la voile, et avant qu'elles ne fussent arrivées à la pointe au-dessus de la ville, un autre vaisseau a paru au moment où les canonieres commençaient à faire feu. Voyant que les vaisseaux étaient assez près de la côte pour la mousqueterie, j'ordonnai aux matelots de deux bateaux et chaloupes à rames (que j'avais emmenés de la ville pour agir selon les circonstances,) de débarquer de chaque côté de la riviere, et de prendre une position pour enfiler les vaisseaux. Le feu fut nourri vivement des deux côtés (l'ennemi faisant de temps en temps un feu de mousqueterie et de mitraille;) vers la fin de l'action, il me vint un exprès sur un canot, qui m'annonça que d'autres vaisseaux armés s'approchaient et qu'environ 3000 hommes venaient des lignes de l'ennemi, par terre. A cette nouvelle, je retournai afin de mettre la garnison dans le meilleur ordre pour les recevoir, laissant l'ordre aux canonieres et détachements de ne pas se laisser couper la retraite; et avant que je fusse arrivé à la ville, les vaisseaux ennemis se rendirent, après un combat bien soutenu durant trois heures et demie. Ce sont le Growler et l'Eagle, vaisseaux armés des Etats-Unis, du port de 90 à 100 tonneaux, portant chacun 11 canons, parmi lesquels sont des caronades de 12, 16 et 18 lb., complétement équipés, et commandés par le capitaine Sidney

Smith, le plus ancien officier du Growler, et ayant chacun un équipage complet de 50 hommes. Ils ont eu un homme tué et 8 blessés ; nous avons eu seulement 3 hommes blessés, dont l'un l'a été grièvement par la mitraille de l'ennemi. L'empressement que la garnison a montré en cette occasion mérite mon approbation. (Suivent des éloges aux divers officiers.)

J'ai l'honneur, etc.

(Signé) G. TAYLOR, Maj.

Au major-gén. Stovin, com. à Chambly.

Kingston, Haut-Canada, le 14 Juin 1813.

My Lord,

J'ai l'honneur d'envoyer ci-joint à V. S. le rapport du colonel Proctor, qui vient seulement de me parvenir par une voie détournée, en conséquence de l'occupation momentanée d'York par l'ennemi. Je congratule sincerement V. S. sur cette nouvelle preuve de la bonne discipline et de la valeur des troupes de S. M. qui sont sur la frontiere de Détroit, par lesquelles, moyennant les judicieuses dispositions de leur habile chef, elles ont été en état de repousser avec tant de succès l'attaque de l'ennemi. Suivant les derniers avis reçus du colonel Proctor, en date du 4 de ce mois, il était encore à Sandwich, attendant des renforts, qui, sans les derniers événements survenus à la frontiere du Niagara, lui seraient arrivés depuis long-temps. J'ai lieu de croire qu'ils sont actuellement en marche vers lui, et après leur arrivée, il sera probablement en état de marcher de nouveau contre le major-gén. Harrison, qui occupe et fortifie sa position au fort Meigs, où il est observé par un corps nombreux d'Indiens.

J'ai l'honneur, etc.

(Signé) G. PREVOST.

Sandwich, le 14 Mai 1813.

Monsieur,

Vu les circonstances de la guerre, j'ai cru devoir rendre compte directement à V. Exc. des opérations dans ce district et de son état actuel. Croyant pouvoir atteindre l'en-

nemi, qui avait pris poste au pied des Rapides du Miami, avant l'arrivée des renforts et munitions qu'il attendait pour commencer des opérations actives contre nous, je me décidai à l'attaquer sans délai, et avec tous les moyens en mon pouvoir ; mais en conséquence des préparatifs nécessaires et de quelques contrariétés, je ne pus l'approcher que trois semaines après l'époque que je m'étais fixée, et à laquelle il aurait pu être pris ou détruit. En conséquence des pluies fortes et continuelles que nous éprouvâmes, et au milieu desquelles nos batteries furent construites, ce ne fut que dans la matinée du 1er de ce mois, 5e jour après notre arrivée à l'embouchure de la riviere, à 12 milles de l'ennemi, que nos batteries purent jouer. L'ennemi qui occupait plusieurs acres de terrain élevé, fortement défendu par des maisons crenelées et des batteries bien armées d'artillerie, s'était, à notre approche, retranché et couvert si fortement, qu'il rendit infructueux tous les efforts de notre artillerie, quoique bien servie, et montée dans des batteries très judicieusement placées et construites, sous l'habile direction du capitaine Dixon, du corps royal du Génie, dont je ne puis trop louer le zele infatigable et les talents, dont il a fait preuve particulierement en cette occasion. Quoique l'attaque n'ait pas entierement rempli mon attente, j'ai la satisfaction d'informer V. Exc. de l'heureux résultat d'une attaque que l'ennemi a faite le 5 de ce mois, à l'aide d'une sortie de la plus grande partie de sa garnison, avec un renfort qui a descendu la riviere en très-peu de temps, étant composé des deux corps de Dudley et Roswell, montant à 1000 hommes, sous le commandement du brigadier-général Green Clay. L'attaque a été faite très-subitement et des deux côtés de la riviere. L'ennemi a été pendant quelques minutes en possession de nos batteries, et a pris quelques prisonniers. Après un combat très-vif, mais court, l'ennemi a lâché pied, et, à l'exception du corps qui était sorti du fort, la pluspart de ses troupes ont été tuées ou prises. Dans cette affaire décisive, les officiers et soldats du 41e. régiment, qui ont chargé et mis en déroute l'ennemi près des batteries, ont bien soutenu l'ancienne réputation de ce corps. Lorsque tous méritent des éloges, il serait difficile de faire aucune distinction. (Suivent des éloges à divers officiers.) Je n'ai pas pu connaître le nombre des prisonniers qui sont entre les mains des Indiens. J'ai envoyé, conformément à une convention, 500 prisonniers sur la riviere de Huron, près Sandusky. J'ai proposé un échange ; il en a été référé au gouvernement américain. Je n'ai pas pu constater

le montant de la perte de l'ennemi en tués, en raison de l'étendue du champ de bataille, couvert en partie de bois. J'imagine que sa perte en tués et prisonniers a été de 1000 à 1200 hommes. Ces infortunés n'étaient pas des volontaires, mais ils formaient le complément du contingent de Kentucky. Si l'ennemi avait reçu ses renforts et munitions sans être inquiété j'aurais eu dans cette conjoncture critique à lui disputer le Détroit, ou peut-être cette côte. Je n'avais pas l'option de conserver ma position sur le Miami, la moitié de la milice nous avait quittés. Je reçus une députation des chefs, qui me conseilla de revenir, vu qu'ils ne pouvaient pas empêcher leurs gens, selon leur coutume après une bataille importante, de retourner dans leurs villages avec leurs blessés, leurs prisonniers et le butin, dont ils avaient pris une grande quantité sur les bateaux de l'ennemi. Avant que l'artillerie fut retirée, je fus laissé avec Tecumseth et moins de vingt chefs et guerriers, circonstance qui prouve fortement que, dans les circonstances actuelles du moins, nos forces indiennes ne sont pas des forces disponibles ni permanentes, quoiqu'elles forment quelque fois une aide très-puissante. J'ai néanmoins emmené toute l'artillerie ; une partie des canons a été embarquée sous le feu de l'ennemi. Le service auquel nous avons été employés a été écourt, mais honorable, et on ne peut pas donner trop d'éloges aux officiers et soldats, pour l'empressement qu'ils ont montré en toute occasion. (Suivent des éloges.) J'ai pris sur moi de donner le grade de major aux capitaines de la ligne, parce que la milice était employée avec eux ; quelques-uns sont d'anciens officiers ; tous méritent ; toute marque d'approbation que V. Exc. leur donnerait, me serait extrêmement agréable.

J'ai l'honneur, etc.

(Signé) H. Procton.

Kingston, Haut-Canada, le 14 Juin 1813.

My Lord,

J'ai encore une fois beaucoup de satisfaction à envoyer à V. S. les détails d'un exploit accompli avec une valeur et une audace distinguées, près de la baie de Burlington, le 6 de ce mois par une division de cette armée, commandée par le colonel Vincent, du 49e. régiment qui fait les fonctions de brigadier-général dans le haut Canada, jusqu'à ce que

le bon plaisir de S. A. R. le Prince Régent soit connu. J'ai à ajouter aux justes éloges donnés par le colonel Vincent au lieutenant-colonel Harvey, pour le zele, l'intelligence et la bravoure qu'il a déployés en cette occasion, que le désir que ce digne officier avait d'arriver à son poste et de partager le service difficile de l'armée à laquelle il était envoyé, qu'il a traversé à pied, au cœur de l'hiver, les déserts situés entre les Canadas et le nouveau Brunswick. En addition au rapport du colonel Vincent sur l'affaire de Stoney, j'ai l'honneur d'informer V. S. que l'ennemi a fait un mouvement sur ses derrieres, en conséquence de l'attaque faite sur son camp, et s'est retiré au cric de Forty-Mile, lorsque la flotille de Sir James Yeo a paru au large.

Le commodore après avoir communiqué avec le colonel Vincent, a marché avec les renforts de troupes que j'avais mis à bord de ses vaisseaux à Kingston, vers le 2e. camp de l'ennemi, et au départ des derniers avis, son escadre l'avait canonné avec tant de succès que la masse des Américains se retirait avec précipitation, et nos troupes les serraient de près. Plusieurs de leurs bateaux étaient tombés en notre pouvoir. L'attaque faite sur Sacket's Harbour le 29 du mois dernier, laquelle s'est terminée par la destruction des munitions navales, amassées dans ce port, induisit la flotte ennemie à cesser de copérer avec l'armée, et à rentrer subitement dans le port; depuis ce temps le commodore Chauncey n'a pas osé paraître sur le lac. Le capitaine M'Donal mon aide-de-camp, aura l'honneur de remettre cette dépêche à V. S. c'est un officier de beaucoup de mérite et d'intelligence, et comme il a été envoyé au colonel Vincent, il a eu la bonne fortune d'être présent à la derniere action dans laquelle cette division de l'armée s'est tant distinguée. Il était aussi à l'attaque de Sacket's Harbour, et il a été chargé d'une mission difficile auprès du col. Proctor, lorsque l'armée américaine, sous le gén. Harrison, a fait un mouvement vers la frontiere de Détroit, au mois de Février dernier. Il est en conséquence très en état de donner à V. S. les informations qu'elle pourra désirer sur l'état des affaires dans les Canadas, et il mérite les marques de faveurs qu'il plaira à S. A. R. le Prince Régent de lui accorder. Le capitaine M'Donal aura aussi l'honneur de remettre à V. S. les drapeaux pris sur l'ennemi à Ogdensbourg, pour être mis aux pieds de S. A. R. le Prince Régent.

J'ai l'honneur, etc.

(Signé) G. Prevost.

Burlington, sur le Lac Ontario, le 6 Juin, 1813.

Monsieur,

Ayant appris hier que l'ennemi s'était avancé du cric de Forty-Mile, avec un corps de 3,500, h. 8 ou 9 pieces de campagne et 250 chevaux, dans le dessein avoué d'attaquer la division que je commandais dans cette position, et ayant été informé peu après qu'il avait passé le marais, et repoussé mes avant-postes des crics de Stoney et Brady; le lieut. col. Harvey, député-adj.-gén. a marché aussitôt en avant avec les compagnies légeres du régiment du roi et du 49e., et après s'être approché et avoir reconnu exactement la position de l'ennemi, il m'a fait offrir de faire une attaque de nuit sur son camp. Le camp ennemi était à la distance d'environ 7 milles. Vers 11 heures et demie je me portai en avant avec la 5e compagnie du 8e. (ou du Roi,) et le 49e rég., montant ensemble à 704 combattants seulement; le lieut.-col. Harvey, qui les a conduits avec beaucoup de régularité et de jugement, a dirigé l'attaque. L'ennemi a été complétement surpris et chassé de son camp, après s'être rallié plusieurs fois, et avoir été chargé par nos braves troupes, dont la conduite dans cette brillante entreprise a été au-dessus de tout éloge. L'action a été terminée avant le jour: et alors trois canons et un obusier en bronze, avec trois caissons, les deux brigadiers-généraux Chandler et Winder, commandants en chef et en second, et plus de 100 officiers, sous-officiers et soldats sont restés dans nos mains. Ne jugeant pas prudent de montrer notre peu de force à l'ennemi, qui, quoiqu'ayant été mis en déroute et dispersé, était encore formidable par son nombre et sa position, s'étant refugié sur les hauteurs voisines, et ayant encore quatre ou cinq canons, les troupes ont été mises en mouvement au point du jour et se sont retirées dans leurs cantonnements. Après que nous avons été retirés, et lorsqu'il faisait grand jour, l'ennemi a osé rentrer dans son camp, mais seulement pour détruire tout ce qui gênait, savoir, ses couvertures, voitures, armes et munitions de réserve, etc. après quoi il s'est retiré vers le cric de Forty-Mile, où il a effectué sa jonction avec un corps de 2,000 hommes qui venait de Niagara pour le renforcer.

Je ne puis terminer cette dépêche sans appeler l'attention de V. Exc. sur les officiers suivants, etc.

(Suivent les éloges des officiers.)

J'ai l'honneur, etc.

(Signé) J. VINCENT, brig.-gén.

SUITE DES AFFAIRES D'ESPAGNE.

Nouvelles officielles.

GAZETTE DE LONDRES,

DU SAMEDI 24 JUILLET 1813.

Bureau de l'Amirauté, le 24 Juillet, 1813.

Extrait d'une Lettre du Capitaine Sir George Collier, *de la Frégate de S. M. la Surveillante, transmise à l'Amirauté par* Lord Keith.

A bord de la Surveillante, à la hauteur de Guetaria, le 1er. Juillet.

J'ai l'honneur de rendre compte que Guetaria a été évacué par l'ennemi ce matin au point du jour et a été occupé peu après par une division de l'armée sous les ordres du baron Menglana. Il paraît que l'ennemi a été si pressé après qu'il a eu pris sa détermination, en conséquence de l'apparition de nos vaisseaux, qu'il a laissé la plupart de ses canons en état de servir, et toutes ses provisions calculées pour un mois. Mais c'est avec regret que j'ajoute que vers trois heures après midi, nous avons été témoins d'une terrible explosion qui, par un rafinement de cruauté, paraît avoir été préparée pour détruire d'un seul coup tous les habitants les plus pauvres. Le magasin contenant près de 200 barils de poudre, et creusé dans le roc solide qui tient au môle où les bateaux de pêcheurs sont mouillés, avait été préparé; et une mèche allumée y avait été laissée; deux tonneaux de vin, mis en perce préalablement, avaient été aussi laissés près du mur, offrant un appât aux plus basses classes des habitants; mais, grâce à la Providence, c'est cette circonstance qui a été la principale cause de leur salut. Le commandant espagnol, à son entrée, prévoyant la confusion qui en apparence allait s'ensuivre, a fait retirer tous les habitants du môle dans la ville, et pendant qu'on prenait des mesures pour forcer la porte, l'explosion s'est faite et a détruit environ 20 soldats et pêcheurs, ainsi que tous les bateaux qui étaient au môle ou aux environs.

J'ai du plaisir à informer Votre Seigneurie que les bestiaux, la ville et le port de Passage ont été repris hier sur l'ennemi, et que sa garnison, coupée de St. Sébastien, a été prise par un détachement de la brigade espagnole de Longa,

sous le commandement immédiat de Don Gaspar attaché à la division de Sir Thomas Graham. La perte des Espagnols en cette occasion a été très-légere.

Département de la Guerre.

Downing-Street, le 25 Juillet.

Le comte Bathurst a reçu aujourd'hui une dépêche du Feld-Maréchal Marquis de Wellington, datée de Zubieta, le 10 Juillet 1813, dont suit un extrait :

Depuis que j'ai adressé à V. S. ma lettre du 3 de ce mois, j'ai reçu des avis du général Mina, portant que le général Clausel avait marché de Sarragosse vers Jacca. Je n'ai pas encore appris son arrivée en cette ville.

Sur sa droite, l'ennemi est resté presque dans la même situation, depuis qu'il a passé la Bidassoa et détruit le pont d'Iran.

Malgré que l'ennemi eût retiré sa droite et sa gauche entierement en France, son centre était cependant resté en force dans la vallée de Bastan, où, en raison de sa richesse et de la bonne position qu'elle offre, il paraissait déterminé à se maintenir, et il y avait réuni trois divisions de l'armée du midi sous le commandement du général Gazan. Mais le lieutenant-général Sir Rowland Hill, ayant été relevé du blocus de Pampelune, les a délogées successivement de toutes leurs positions les 4, 5 et 7 de ce mois, avec deux brigades d'infanterie anglaise et une brigade d'infanterie portugaise de la 2e. division, sous le commandement de l'hon. lieut.-gén W. Stewart, et avec une brigade d'inf. portugaise de la division du comte d'Amarante, sous le commandement du comte. Le dernier poste que l'ennemi avait dans le Puerto de Maya, entre ce village et Urdax, était remarquablement fort; et le brouillard devint si épais dans l'après-midi, qu'il fut impossible aux troupes de s'avancer au delà du point où elles se trouvaient lorsqu'il survint. Mais l'ennemi avait été poussé si vigoureusement sur ce point qu'il fut obligé d'abandonner son poste durant la nuit, et de se retirer en France.

Dans toutes ces affaires les troupes se sont remarquablement bien comportées, et le lieut.-gén. Sir Rowland Hill a été très-content de la conduite du lieut.-gén. William Stewart et du comte d'Amarante.

Depuis la derniere lettre que j'ai adressée à Votre Seigneurie, j'ai reçu du lieutenant-général Lord William Ben-

tack une lettre en date du 30 du mois dernier. Il paraît par d'autres avis que le duc del Parque s'est retiré du Xucar le 25 sans perte, et qu'il a repris la position de Castella.

Je joins ici un état des tués et blessés des 4, 5, 7 et 8 de ce mois.

Suit un état des tués, blessés et manquants.

Le total est : 1 sergent, 1 soldat, tués ; 1 capt., 2 lieut., 2 offi. d'ét. maj., 4 sergents, 1 tambour, 109 soldats, blessés ; 2 soldats, manquants.

CLÔTURE DES SÉANCES DU PARLEMENT IMPÉRIAL BRITANNIQUE.

Le 22 de Juillet, Son Altesse Royale le Prince Régent vint en grand cortége de Carlton House à la Chambre des Lords, pour faire la clôture des Sessions du Parlement de cette année. Lorsque la députation de la Chambre des Communes eut été introduite et eut pris place à la barre, l'Orateur de la Chambre, M. Abbot, adressa au Prince Régent le discours, qu'on va lire, après quoi Son Altesse Royale prononça le discours qui suit immédiatement.

Discours adressé au Prince Régent *par l'Orateur de la Chambre des Communes, à la Clôture de la Session du Parlement.*

Nous, fidèles et loyaux sujets du roi, formant les Communes de la Grande-Bretagne et de l'Irlande, assemblées en Parlement, avons complété les subsides pour le service de la présente année ; et réfléchissant sur les divers actes qui nous ont été présentés, nous envisageons avec satisfaction ceux qui concernent notre administration intérieure ; ayant aussi une grande confiance dans l'heureuse issue des

grands événements qui doivent régler définitivement nos relations extérieures.

Sous le poids de grands fardeaux au dedans, et dans la nécessité toujours subsistante de faire de grands efforts, il a été conçu et mis à exécution un plan, qui par une judicieuse et habile gestion de nos finances, éloignera considérablement ou diminuera grandement le besoin de nouvelles taxes, et en même temps accélérera essentiellement l'extinction définitive de la dette nationale.

Notre commerce renaissant est aussi dirigé vers cette nouvelle carriere de spéculation qui s'ouvre dans l'Orient; et après de longues et pénibles discussions, nous osons espérer que (conformément aux injonctions que V. A. R. nous a faites au commencement de la présente session) il a été fait pour le gouvernement futur des possessions Britanniques dans l'Inde, des arrangemenrs si sages et si amples, qu'ils procureront à la fois les plus grands avantages au commerce et au revenu public, et assureront également la prospérité durable et le bonheur de cette vaste et populeuse portion de l'Empire Britannique.

Mais, Monsieur, ces sujets ne sont pas les seuls sur lesquels notre attention ait été appelée; d'autres changements de la plus haute importance ont été soumis à nos délibérations. Attachés, toutefois, aux lois en vertu desquelles le trône, le parlement et le gouvernement de ce pays-ci sont fondamentalement protestants, nous n'avons pas consenti à permettre que ceux qui reconnaissent une juridiction étrangere fussent autorisés à administrer les pouvoirs et la juridiction de ce royaume, disposés néanmoins comme nous le sommes, et comme j'espere que nous le serons toujours, à donner toute la latitude possible à la tolérance religieuse. A l'égard de l'église établie, en suivant l'exemple libéral du dernier parlement, nous avons continué le même don annuel pour augmenter le revenu de ses petits bénéfices; et nous avons tâché, en même temps, de pourvoir plus efficacement à l'accomplissement général de ces devoirs sacrés de l'église établie, qui, en formant le caractere moral et religieux d'un peuple brave et intelligent, ont, moyennant la bénédiction de Dieu, posé les fondements durables de la grandeur britannique.

Monsieur,—Par commandement de V. A. R. nous avons aussi porté nos regards sur l'état de nos relations étrangeres. Dans le Nord, nous nous réjouissons de voir dans les traités mis sous nos yeux, qu'une forte barriere est

érigée contre l'ambition effrénée de la France et nous osons espérer que le temps s'approche où il sera mis des bornes à sa passion effrénée pour les conquêtes.

Il faut constamment se rappeler que dans la guerre que nous avons avec l'Amérique, nous n'avons pas été les aggresseurs. Lents à prendre les armes contre ceux qui auraient dû naturellement être nos amis, en raison des premiers lieus du sang, d'une langue commune, et (on aurait dû l'espérer) d'un zele commun pour la cause de la liberté nationale, nous devons cependant déployer toute notre force, et maintenir avec notre ancienne supériorité sur l'Océan, ces droits maritimes auxquels nous avons résolu de ne jamais renoncer.

Mais, Monsieur, quelque incertitude qui puisse ombrager nos autres perspectives et espérances, c'est sur la Péninsule que nous fixons les yeux avec des sentiments de joie et d'orgueil sans mêlange: là, l'univers a vu deux nations braves et indépendantes délivrées des atteintes mortelles de la fraude et de la tyrannie, par les conseils et la valeur britanniques; et dans le court espace de cinq années, depuis l'aurore de nos succès à Roleia et Vimiera, le même illustre commandant a reçu le tribut de notre admiration et de notre reconnaissance pour le brillant passage du Douro,—la terrible bataille de Talavera,—la journée de Busaco,—la délivrance du Portugal,—les couronnes murales de Ciudad-Rodrigo et Badajoz,—la brillante victoire de Salamanque,—et la déconfiture décisive des armées françaises mises en pleine déroute à Vittoria; exploits qui ont fait retentir l'Europe entiere de son renom, et ont couvert le nom britannique d'une gloire éblouissante et sans égale.

Monsieur,—Afin que la cause de ce pays-ci et de l'Univers ne souffre pas par un défaut de zele de notre part à renforcer le pouvoir du gouvernement de S. M., nous avons, en complément de nos subsides, voté libéralement une grande somme, afin de mettre V. A. R. en état de prendre toutes les mesures que l'état des affaires publiques pourra exiger pour frustrer et déconcerter les entreprises et desseins de l'ennemi.

Le bill que j'ai à présenter à V. A. R. à cet effet est intitulé: "Acte pour mettre S. M. en état de lever la somme de cinq millions pour le service de la Grande-Bretagne, et pour employer la somme de 200,000 l. st. pour le service de l'Irlande."—auquel bill les fideles Communes de S. M. demandent humblement que la sanction royale soit donnée.

DISCOURS DU PRINCE RÉGENT,

EN PROROGEANT LE PARLEMENT, LE 22 JUILLET.

Mylords, et Messieurs,

Je ne puis clore cette session du Parlement, et vous relever de vos services, sans exprimer de nouveau le profond regret que me cause la continuation de l'indisposition de Sa Majesté.

L'attention que vous avez portée aux intérêts publics dans le cours de cette session, appelle ma plus vive reconnaissance.

Les succès brillants et remarquables qui ont signalé le commencement de la campagne dans la Péninsule, le talent et l'habileté consommée que le feld-maréchal le marquis de Wellington a déployés dans le cours des opérations qui ont mené à la grande et décisive victoire remportée près de Vittoria ; et la valeur et l'intrépidité qui ont distingué les forces de Sa Majesté et celles de ses alliés, sont aussi flatteurs et agréables pour moi, qu'ils l'ont été à la nation entière. Tandis que ces opérations ont ajouté un nouveau lustre aux armes britanniques, elles offrent la plus heureuse perspective de voir la Péninsule délivrée de la tyrannie et de l'oppression de la France, et fournissent la preuve la plus décisive de la sagesse et de la politique qui vous a engagés, au milieu de toutes les vicissitudes de la fortune, à persévérer à maintenir cette glorieuse lutte.

L'avortement complet des projets que le dominateur de la France avait formés contre l'Empire de Russie et la destruction de l'armée française employée contre cet empire, ont été suivis de la marche des forces russes, jointes depuis par celles de la Prusse, sur les bords de l'Elbe. Et quoique, au renouvellement de la lutte, les armées alliées se soient trouvées obligées de se retirer devant la supériorité du nombre d'hommes rassemblés par l'ennemi, leurs services, pendant une suite de conflits séveres et sanglants, ont noblement soutenu leur réputation militaire, et commandé l'admiration de l'Europe.

J'éprouve une vive satisfaction en vous informant qu'il

existe entre moi et les cours de St. Pétersbourg, de Berlin et de Stockholm, l'union et le concert le plus cordial, et je me flatte de pouvoir, au moyen des aides que vous avez si libéralement accordées, rendre cette union efficace pour l'accomplissement des grands objets pour lesquels elle a été formée

Je regrette la continuation de la guerre avec les Etats-Unis d'Amérique.

Mon désir de rétablir entre les deux pays les relations amicales qui importent tant à leurs intérêts mutuels, continue d'être le même ; mais je ne puis consentir à acheter le rétablissement de la paix, au prix du sacrifice d'aucun des droits maritimes de l'empire britannique.

Messieurs de la Chambre des Communes :

Je dois vous remercier de la libéralité avec laquelle vous avez pourvu aux services de la présente année. C'est pour moi une grande satisfaction de songer que par les réglements que vous avez adoptés pour le remboursement de la dette nationale, vous avez établi un système qui n'en retardera pas la liquidation définitive, tandis qu'en même temps il pourvoit aux moyens de poursuivre vigoureusement la guerre, avec la moindre addition possible aux charges publiques.

My Lords et Messieurs:

J'approuve entierement les dispositions que vous avez faites pour le gouvernement des territoires britanniques dans l'Inde, et pour le réglement du commerce britannique dans cette partie du monde. Elles paraissent avoir été sagement rédigées, eu égard aux circonstances qui sont survenues depuis la derniere époque où ce sujet a été soumis au Parlement. Par ces dispositions, vous avez conservé dans ses parties essentielles le système de gouvernement que l'expérience a prouvé n'être pas moins propre à assurer le bonheur des habitants de l'Inde, qu'à avancer les intérêts de la Grande-Bretagne ; et vous avez judicieusement fait participer les sujets du Royaume-Uni en général au commerce des pays situés dans les limites de la charte de la compagnie des Indes orientales, ce qui, je n'en doute pas, aura l'effet d'augmenter les ressources de l'Inde, ainsi que d'accroître et améliorer le commerce et la navigation des états de Sa Majesté.

La loyauté et l'affection éprouvées du peuple de Sa

Majesté, la constance qu'il a montrée durant cette longue et pénible guerre, et la patience avec laquelle il a supporté toutes les charges qui lui ont été nécessairement imposées, ont fait une impression ineffaçable sur mon esprit. Des efforts si soutenus et si constants, malgré de si rudes fardeaux, offrent la plus forte preuve de son attachement à cette constitution dont le maintien est le premier objet de ma vie.

Dans le succès qui a récemment accompagné les armes de Sa Majesté, je reconnais avec une pieuse gratitude la main de la divine Providence; l'usage que je veux faire de ces avantages et de tout autre est d'avancer et assurer le bien-être du peuple de Sa Majesté; et je ne puis pas manifester plus fermement cette disposition qu'en employant les puissants moyens que vous avez mis entre mes mains, de la maniere qui sera la plus propre à rabattre les prétentions extravagantes de l'ennemi, et à faciliter ainsi, conjointement avec mes alliés, l'obtention d'une paix sûre et honorable.

Le Lord Chancelier, debout en avant du trône, a dit alors:

My Lords et Messieurs,

Son Altesse Royale le Prince Régent, agissant au nom et de la part du Roi, ordonne que ce Parlement soit prorogé au Lundi 23e jour du mois d'Août prochain, pour être tenu alors, et ce Parlement est en conséquence prorogé au Lundi 23e jour du mois d'Août prochain.

EXTRAITS DES PAPIERS FRANÇAIS.

Prague, 5 Juillet.

On remarque parmi les personnes arrivées ici, LL. Exc. M. le prince de Hesse-Hombourg, venant de Welwarn; un commissaire russe, venant de Kœningratz; et plusieurs employés et conseillers prussiens, venant de Breslau. Le 29 Juin, M. le comte Lazansky, chancelier de la cour, venant de Vienne; le comte Schœborn, de Vienne; quelques officiers russes, et S. A. le grand-duc de Wurtzbourg, de Buschtiehrad. Le 30 Juin, la comtesse de Bruhl, venant de Berlin; le comte Mocenigo, courrier français, allant de Cracovie à Dresde. Le 1er Juillet, le général Mayer, venant de Brunn; la princesse Lubomirska, de Vienne; un courrier français, de Vienne; un courrier polonais, de Zittau. Le 2 Juillet, les généraux russes Corbonie et Osarousky, venant de Reichenbach; le comte Hardegg, de Vienne; le comte Darowski, de Cracovie, etc. Parmi les personnes qui sont parties de Prague: le 28 Juin, le commissaire de guerre français, M. Gelée, parti pour Dresde; M. d'Uwarow, général russe, et un courrier russe, pour Tœplitz. Le 29 Juin, le général russe de Knorring, le capitaine de la garde russe Urief et le prince Galitzin, pour Carlsbad. Le 30 Juin, le comte Lazansky, pour Brandreis; le comte Kolowratz (Oberstburggraf), pour Kosmanois; le grand-duc de Wurtzbourg, pour Buschtiehrad. Le 1er Juillet, plusieurs officiers russes et prussiens, pour Breslau et Carlsbad. Le 2 Juillet, plusieurs employés prussiens, pour Glatz, etc.

Dresde, 6 Juillet.

Jamais notre ville et ses environs n'ont présenté un aspect si redoutable. Cette résidence, jadis si paisible, est devenue tout-à-coup une grande place d'armes. L'Empereur a visité toutes les positions et tous les débouchés sur les deux rives de l'Elbe, depuis Schandau jusqu'à Tor-

gau. On vient de tracer un grand camp près de Pirna et de Welliugswaldau. On construit des fortifications sur le Lulienstein, vis-à-vis de Kœnigstein, dont les batteries domineront l'Elbe. On y a fait sauter des rochers pour tracer la ligne des fortifications. Les remparts de la Neustadt-Dresde sont d'une force et d'une circonférence propres à en faire une place très-importante. Un camp de baraques renferme une partie de la garde impériale. On travaille aussi à palissader les portes de l'Attstadt. Des ouvriers ont été appelés de tous les cercles de la Saxe. Des renforts considérables, des régiments entiers d'infanterie et de cavalerie, arrivent tous les jours de Mayence par la route militaire d'Erfurt et de Leipsick. Les vivres sont assurés tant par les ressources du pays que par les convois, qui arrivent en bateaux sur l'Elbe, ou sur des chariots venant du côté du Rhin.

On parle d'une convocation extraordinaire des états de Saxe : chaque cercle enverra deux députés de la noblesse et deux des villes.

Le 1er Juillet, les artistes dramatiques français ont donné, sur le théâtre de la cour, *Phedre*, de Racine ; Mlle Georges, qui revient de Pétersbourg, y a joué le principal rôle. L'assemblée était très-brillante ; la cour se trouvait dans la grande loge du milieu ; S. M. l'Empereur Napoléon était dans la loge de côté que les princes de la maison de Saxe occupent ordinairement. Ce monarque a fait une courte visite à la famille royale dans sa loge, à la fin de la pièce.

L'Empereur a reçu avec beaucoup de bonté les députés de Leipsick qui sont ici. S. M. a levé l'état de siége où était cette ville, a consenti à ce que sa garde bourgeoise ne fût que de 1200 hommes, et lui a accordé différents soulagements. Le 4, le séquestre apposé sur les denrées coloniales a été levé, et elles ont été laissées à la disposition des propriétaires en payant les droits du tarif. Depuis cette époque, le prix des marchandises augmente ; le sucre est monté de 82 écus à 112.

Les nouvelles levées se font avec beaucoup de ménagements et ont beaucoup de succès.

Copie d'une Lettre écrite à S. Exc. le Ministre de la Guerre, par M. le Maréchal Duc d'Albufera, Commandant en Chef de l'Armée d'Aragon.

Valence, le 30 Juin 1813, au soir.

Monsieur le Duc,

Par mes rapports des 21 et 25, j'ai eu l'honneur de faire connaître à V. Exc. la levée du siége de Tarragone, le départ de la flotte anglaise, son apparition sur les côtes de Valence, et le retour des troupes que j'avais conduites en Catalogne.

Le 24, la division Musnier et la brigade d'Aigremont entrèrent à Valence en belle tenue; le peuple ne pouvait pas se persuader que ces troupes eussent franchi avec tant de rapidité un si grand espace. Je conçus le projet de profiter de l'absence du corps anglais pour attaquer le duc del Parque au-delà du Xucar, le manœuvrer, et obtenir, s'il était possible, un résultat qui affaiblît dans l'opinion et en réalité un corps assez bien organisé, et fier de la réputation de son ancien chef Balleisteros.

Quelque diligence que je fisse, je ne pouvais opérer que dans la matinée du 26. L'ennemi m'a prévenu, a quitté ses positions retranchées sur les hauteurs qui avoisinent le Xucar, a évacué Saint-Philippe, et n'a conservé qu'une avant-garde sur le col de la Olleria. Instruit de la retraite de l'ennemi, j'ai mis à sa poursuite les divisions des généraux Habert et Harispe, et me suis porté à Saint-Philippe; trois compagnies du 14e et quatre compagnies d'élite du 44e ont attaqué l'ennemi au col de la Olleria: la défense a été vive, des réserves étant accourues au secours; mais le major Durand a mis fin au combat, en défendant de tirer aux quatre compagnies d'élite qu'il commandait; il a attendu l'ennemi, et l'a chargé avec impétuosité à la baïonnette; la mêlée a été très-meurtrière; plus de 150 Espagnols ont été tués ou blessés. Nous avons eu 4 tués et 50 blessés; 30 soldats et 2 officiers sont restés en notre pouvoir. L'ennemi dès-lors a continué sa retraite jusque dans le camp de Castella; à ce que m'ont assuré 25 à 30 déserteurs qui sont arrivés dans la nuit.

J'ai placé les deux divisions, l'une à Saint-Philippe, l'autre à hauteur sur la route royale, ne trouvant pas convenable de les pousser plus loin; elles occupent des positions beaucoup plus saines que les bords du Xucar couverts de rizieres, et sont en mesure de se seconder mutuellement. Dès l'instant que j'ai connu la retraite du corps du duc del Parque, j'ai résolu de chasser de Requena le corps d'Elio, qui, avec 8000 hommes d'infanterie, 120 chevaux et 4 pieces de canon, menaçait Valence, tandis que Villacampa, sur la rive gauche du Guadalaviar, s'approchait également de la capitale. Je chargeai, le 25, le général Musnier de marcher sur Villacampa à Pedralva; il ne fut pas attendu; je lui fis repasser le Guadalaviar le 26, et, le 27, il dut marcher avec 9 bataillons, 600 chevaux et 4 pieces sur Requena pour attaquer Elio. A son arrivée, nos hussards chasserent la cavalerie ennemie jusqu'au-delà de la ville: le château était occupé par une garnison espagnole; le général Musnier, après lui avoir fait jeter quelques obus, somma le commandant, qui demanda jusqu'à six heures du soir, persuadé, assurait-il, que le général Elio viendrait livrer bataille pour le délivrer; ce qui ne se confirmant pas, il s'est rendu le même jour avec 150 soldats et 5 officiers. On a trouvé dans le fort quelques milliers de cartouches anglaises, des grenades, etc. Le lendemain 28, le général Musnier a marché sur Utiel; l'ennemi lui a présenté 900 chevaux qui ont couvert la retraite des troupes d'Elio, et qui ont constamment évité tout engagement.

J'ai appris que l'expédition anglaise était rentrée à Alicante en désordre le 24; que la consternation est dans cette ville. V. Exc. pourra en juger par la déclaration d'un capitaine de bâtiment maure, arrivé à Valence il y a deux jours.

Agréez, etc.

(Signé) Le duc D'ALBUFERA.

M. Duvoisin, évêque de Nantes, est mort à Nantes, le 10 de Juillet, d'une fluxion de poitrine.

Tarbes, 5 Juillet.—La levée des 1200 hommes, destinés à former les deux cohortes de gardes nationales, affectées à la défense de nos frontieres, en vertu des disposi-

tions du 5 Avril, est entierement terminée; et cette force imposante, déjà en grande partie sous les armes, garantit la sûreté de nos établissements thermaux, où l'on se rend, de toutes parts, avec une entiere et juste confiance.

Milan, 6 *Juillet*.—Le prince vice-roi, arrivé le 3 Juillet, à sept heures du soir, à Vérone, ne s'y est arrêté que quelques instants et est parti pour Padoue. A son retour, S. A. I. passera la revue des troupes qui se trouvent à Vérone.

Un gros corps d'infanterie italienne, provenant du canton du Tésin, est arrivé, le 4 du courant, à Bergame; le lendemain, il a continué sa route pour Padoue. Des bataillons de troupes françaises, venant de Rome et de Florence, étaient arrivés le 30 Juin à Boulogne; ils ont continué leur route le jour suivant.

Le général de brigade Bellotti, venant d'Espagne, est parti avant-hier de Milan pour aller prendre le commandement de la 2e brigade de la 6e division italienne au corps d'observation d'Italie. L'artillerie de la garde est également partie de cette capitale.

Hambourg, 7 *Juillet*.—On continue à donner ici tous les soins possibles aux mesures de défense. Les travaux, et principalement ceux du fort, avancent à vue d'œil. L'Als sera défendue par des especes de batteries flottantes. La ville présente l'image de la plus grande activité. Les travaux des fortifications et ceux qui sont relatifs à la confection d'objets de guerre et d'habillement occupent une grande partie de la population. Une pluie assez abondante, en tassant les terres nouvellement réunies, a donné plus de solidité aux travaux.

Paris, 16 *Juillet*.—On vient de jouer à Milan, au théâtre Carcano, un nouvel opéra seria *Demetrio e Polibio*. La musique, qui est de Rossini, a eu le plus grand succès.

— Un auteur tragique très-distingué vient d'abandonner un instant le culte de Melpomene pour les autels de Thalie. Il a terminé une comédie en trois actes et en vers, intitulée: *La Rançon de Duguesclin*. Les personnes qui en ont entendu la lecture, assurent que le fond de cet ouvrage a beaucoup d'intérêt; que les détails sont pleins de charmes, de grâce et de naïveté. L'auteur, dit-on, représente très-naturellement les mœurs du treizieme siecle; et

il a peint son héros avec le mélange de bravoure et de candeur qui compose sa physionomie.

On s'entretient beaucoup dans le monde littéraire d'un nouveau roman en 4 volumes, de M. Picard. Il paraîtra, dit-on, au commencement de l'hiver prochain. C'est une bonne nouvelle à donner à tous les amis de la franche et véritable gaîeté.

On ne parle depuis quelques jours que des talents extraordinaires d'un ecclésiastique nommé Faria, natif de Goa, et professeur de philosophie, ci-devant attaché à l'Université Impériale. Cet idéologue croit posséder la faculté d'endormir et même de paralyser les personnes dont la constitution physique est propre à recevoir les impressions du magnétisme. Plusieurs femmes que la nature a disposées favorablement, deviennent à son gré somnambules et même prophétesses. Elles lisent les yeux fermés et indiquent parfaitement les lésions organiques qui menacent la santé des personnes qui les interrogent. Les épreuves publiques auxquelles on a soumis ces êtres privilégiés, excitent beaucoup de curiosité, et donnent lieu à de savantes discussions.

Paris, 14 *Juillet*. — On assure que M. Charbonnier, auteur de deux traductions en vers, l'une du *Traité du Sublime*, de Longin, et l'autre, de l'*Essai critique*. de Pope, est le seul candidat qui jusqu'à présent se soit fait inscrire pour remplir la place vacante dans la seconde classe de l'institut, par la mort de M. Cailhava.

On répete chaque jour, à Anvers, la manœuvre des ponts volants que la marine de ce port a fait exécuter d'après les ordres de l'Empereur. Ils remplissent parfaitement le but qu'on s'était proposé. Au moyen de l'un de ces ponts, et en un seul voyage, on jette en quelques minutes mille hommes d'une rive à l'autre de l'Escaut. Les embarcadéres, qui haussent et baissent comme la marée, offrent dans tout état de mer les plus grandes facilités pour l'embarquement et le débarquement même des voitures les plus pesamment chargées.

M. Puissant, administrateur de l'enrégistrement du timbre et des domaines, vient de terminer sa carriere à l'âge de

65 ans. Il a constamment donné des preuves de capacité, et il a été chargé par le gouvernement de diverses missions qu'il a remplies avec succès.

On lit dans le dernier numéro du *Mercure*, que Carmontelle est le premier qui ait imaginé d'attacher des proverbes à des actions dramatiques. Cette assertion n'est point exacte, et on peut s'en convaincre en lisant les lettres de Boursault. On y voit qu'on se livrait déjà à des divertissements de ce genre dans la société de Mlle de Montpensier. Il existait d'ailleurs au commencement du dernier siecle une Mme Durand qui a publié beaucoup de romans, et entr'autres dix proverbes mis en comédies et en vers.

Grand Duché de Wurtzbourg.

Wurtzbourg, 6 *Juillet*.—L'arrivée des troupes continue sans interruption. Le 9e régiment des tirailleurs de la garde est entré ici aujourd'hui avec plusieurs batteries d'artillerie et quelques corps d'infanterie. Plusieurs régiments qui font partie de la division qui doit occuper Bamberg, se sont mis en route ce matin pour s'y rendre. On attend encore dans quelques jours un corps très-nombreux d'infanterie et de cavalerie.

Confédération du Rhin.

Francfort, 9 *Juillet*.—Son Excellence M. le maréchal de Castiglione, gouverneur-général et commandant en chef de l'armée d'observation de Baviere, est revenu hier inopinément de Wurtzbourg. S. Exc. accompagnée de plusieurs généraux, a passé ce matin dans la plaine de Barnheim, la revue de la 4e et 5e division de son armée, qui ne le cedent en rien pour la beauté, la tenue et l'instruction aux premieres divisions qui ont déjà traversé notre ville, et qui sont actuellement stationnées à Wurtzbourg et à Bamberg.

M. le maréchal, après avoir fait exécuter devant lui, pendant quelques heures, des manœuvres dont la précision a étonné les spectateurs, a donné des ordres pour le départ de plusieurs régiments, qui doivent se porter en avant, et faire place à une quatité d'autres troupes qui, en ce moment, passent le Rhin.

Du 10.—Il est passé hier un prisonnier venant de Hanau, et que l'on conduit à Mayence ; il était escorté par deux militaires du grand duché de Francfort et par un agent de police. On assure que c'est un habitant de cette ville, qui a occupé autrefois une place de vérificateur, et qui a été destitué pour crime de faux.

Il est encore arrivé hier un grand nombre de troupes, et entr'autres un beau régiment d'artillerie.

Prague, 3 Juillet.

Le 28 Juin, le général prussien Scharnorst est mort ici des suites de la blessure qu'il avait reçue à Lutzen. Elle n'avait pas d'abord paru grave; mais à son retour de Vienne, on fut obligé de lui faire quelques incisions dangereuses. Une fievre maligne vint à leur suite, et le général y succomba. Il avait joué un grand rôle dans les derniers événements. Il a été enterré le 30 avec tous les honneurs dus à son grade.

M. le comte de Metternich est revenu à Gitschin le 30 Juin de son voyage à Dresde.

Les officiers prussiens blessés qui sont à Tœplitz ont reçu ordre de se rendre en Silésie.

L'Empereur d'Autriche a fait encore, le 28 Juin, un voyage à Gitschin. Les habitants de cette petite ville lui avaient préparé une fête champêtre que S. M. a honorée de sa présence. Le 29 Juin, S. M., accompagnée du comte de Urbna, du comte de Trauttmansdorff et de son aide-de-camp M. de Kutschera, a fait un petit voyage à Packau pour inspecter les travaux de la nouvelle chaussée.

M. le prince d'Auersberg est arrivé ici le 26 Juin.

Leipsick, 8 juillet.—D'après les nouvelles qu'on a reçues de Berlin, on a commencé, il y a deux mois à élever des ouvrages devant toutes les portes, et on y a placé des canons. On a construit des redoutes du côté de Copnick, de Saarmund et Drewitz. Un grand nombre d'hommes étaient employés à ces divers travaux. Tous ces ouvrages ont contribué à jeter l'alarme dans le public, et les inquiétudes ont été d'autant plus vives, qu'ils ont justement commencé après la nouvelle de la bataille du 2 Mai, que l'on avait proclamée comme une victoire. Jusque là, on n'avait pas pensé que la capitale pût être menacée. On n'approuvait pas en général le projet de défendre Berlin, parce qu'on supposait que si cette ville était attaquée, elle ne le serait pas par une poignée de monde, mais bien par une armée que quelques redoutes n'arrêteraient pas.

C'est à la même époque et précisément le lendemain du jour où l'on avait affiché que les Français venaient d'être battus à Lutzen, qu'on a ordonné la réunion du landsturm à Berlin. On ne peut se faire une idée de l'agitation qui régnait alors dans cette capitale. Tout le monde se regardait sans oser se parler. Les banquiers, les négociants, les riches propriétaires, se sont rendus une fois à l'endroit indiqué pour les rassemblements de chaque quartier, et ne sont plus revenus; tous ont cherché des prétextes pour se soustraire à cette mesure. Les raisons de sortie étaient très-facilement admises; aussi le gouvernement ne tarda-t-il pas à revenir sur les illusions qu'il s'était faites de cette levée projettée. Les habitants de la capitale firent même des représentations au roi à cet égard. Ils demanderent à être exceptés de la mesure, et cette réclamation resta sans réponse. Les Berlinois dirent alors que Stein n'avait pas laissé arriver la lettre jusqu'au roi. En général, on regarde cet homme comme l'auteur de tout le mal que la Prusse s'est fait, et l'on blâme fort le gouvernement de s'être laissé influencer par lui. Mais on voulait exciter les esprits, échauffer les passions, réveiller les haines; et l'on ne pouvait mieux s'adresser qu'à un homme de cette espece. Il arriva à Kœnigsberg en janvier 1813; il s'y était fait précéder par des pamphlets incendiaires; de là il se rendit à Breslau, et il y fut accueilli comme il l'espérait. C'est là qu'il acheva l'organisation de cette commission si ridicule, dont il fut président, et qui s'était chargée de régir les provinces de l'Allemagne qui seraient sans souverain par suite des événements de la guerre.

Stein est l'auteur du réglement du landsturm, qui a été reçu avec tant de défaveur dans tout le royaume. Les Prussiens ont dit à ce sujet qu'il est facile de conseiller aux autres de tout perdre, de tout sacrifier, quand soi-même on n'a rien; que les mesures commandées par ce réglement sont tout à fait dans le genre russe et nullement faites pour le caractere, les mœurs et les localités de l'Allemagne.

Chacun se faisait ces questions: Où iront les malheureux à qui on ordonne d'abandonner leurs habitations? Qui les nourrira? Et après la guerre, qui leur rendra leurs maisons, leurs effets, leurs bestiaux? On dit qu'à Berlin on déclame hautement contre Stein, et qu'on le lapiderait s'il osait y reparaître. On l'accuse de tout, lui et les autres chefs de ces sectes mystérieuses fondées par des fous, et propagées par des imbéciles. Mais l'homme qui est le plus chargé du mépris public, est le fameux Kotzebuë. Arrivé à Berlin vers la fin de mars, il annonça qu'il allait publier un nouveau journal intitulé *Feuille du peuple russe et allemand.* Il imprima, dans le premier numéro, une lettre du général Wittgenstein, par laquelle il le chargeait de faire connaître au public le détail des opérations militaires. Kotzebuë, jusqu'alors faiseur de mélodrames,

décoré tout à coup du titre de conseiller d'Etat en Russie, fut tout ébloui de sa nouvelle dignité. Il ne garda aucune mesure, perdit tout bon sens, et ne tarda pas à abuser même malheureusement de la confiance dont il était investi. Sa feuille, qui avait d'abord eu beaucoup de succès, tomba dans un profond mépris, et ne trouva plus de lecteurs que dans les dernières classes du peuple. On vit avec effroi ce folliculaire attaquer tous les principes de la morale et de l'ordre social, et aborder les matières les plus délicates, telles que les droits des peuples et ceux des souverains, ainsi que les règles de la subordination entre les différentes classes de l'Etat; indiscrétion qui lui attira une réprimande dans la gazette de Kœnigsberg du 18 Mai. Mais ce qui acheva de décréditer sa feuille, ce fut l'excès où il porta son enthousiasme pour le landsturm et les commentaires par lesquels il prétendit enchérir encore sur cette création. Les esprits sages furent révoltés en lisant dans sa feuille du 21 Mai, que dans les villes occupées par l'ennemi, ou à son approche, tout habitant devait mettre le feu à sa maison et dévaster ses propriétés; et que, pour répartir également la perte entre toutes les classes de l'état, le gouvernement devrait nommer des commissaires de *sainte dévastation*, qui organiseraient les mesures de ravages, et les dirigeraient de la manière la plus efficace. Cette stupide férocité, cet amour pour la dévastation révoltèrent tous les honnêtes gens.

Il paraît même que ces diatribes scandaleuses ont lassé la patience de ses protecteurs; car M. de Kotzebuë vient d'annoncer dans sa feuille du 29 Juin, que d'après les ordres du comte de Wittgenstein, son journal ne devant paraître que *pendant la durée de la guerre*, il considérait le temps de l'armistice comme une cessation de l'état de guerre; qu'en conséquence, à compter du 1er juillet, la feuille du peuple russe et allemand ne paraîtrait plus.

Des avis particuliers de France prouvent combien peu on doit ajouter foi aux rapports de finances des ministres de Buonaparté. On avait assuré en dernier lieu, qu'il ne faudrait aucunes nouvelles impositions, et que les recettes couvriraient les dépenses. Cependant nous apprenons qu'une des ressources qu'on a adoptées en dernier lieu pour lever de l'argent, a été de faire vendre toutes les propriétés appartenant aux diverses municipalités, et d'en faire verser le produit dans la trésorerie. On a eu besoin en dernier lieu

d'une quantité considérable de bœufs pour le service de l'armée d'Espagne. Les préfets eurent ordre de les acheter sur le pied de 400 francs chaque. Ils représenterent qu'on pouvait se les procurer à beaucoup meilleur marché. Il leur fut néanmoins ordonné de faire leurs achats au prix fixé par le gouvernement. En conséquence le nombre dont on avait besoin fut levé avec la plus grande célérité. On informa alors les vendeurs qu'ils ne seraient payés que sur le prix courant du marché. Ils furent payés sur ce pied; non pas cependant en argent comptant, ainsi qu'il avait été convenu d'abord, mais en bons payables après la paix.

La consternation est générale en France à l'approche de l'entrée de l'armée alliée. Il y a bien des années qu'il n'est entré une armée anglaise victorieuse sur le territoire de France. En rentrant dans leur propre pays, les Français ont dévasté la campagne à vingt milles des deux côtés des chemins. Les réfugiés espagnols qui ont suivi Joseph, ainsi que les troupes espagnoles qu'il avait avec lui, sont partout en France méprisés et même maltraités.

QUELQUES DÉTAILS SUR LA CAMPAGNE D'ESPAGNE.

Extraits des Journaux Espagnols et Anglais.

Hermani, 30 Juin.

Nous sommes arrivés ici depuis trois jours; l'ennemi est dans les environs de Bayonne; six de nos bataillons assiégent St. Sébastien. Il y a 1700 Français dans le château et dans un couvent fortifié. Lorsque notre grosse artillerie sera arrivée, il faudra de nécessité qu'ils se rendent.

Le général Giron écrit d'Irun, en date du 1er Juillet, au général Castanos, ce qui suit :

" Excellence,

" L'ennemi dans cette partie est déjà au-delà du territoire espagnol. Le brigadier F. Castanos a attaqué ce matin, à forces égales, l'arriere-garde ennemie placée devant le pont de la Bidassoa, et l'a délogée de sa position avec autant de bravoure que de talent.

" Le régiment de la Constitution, sous son colonel Don J. Loarte, et la compagnie de chasseurs du second régiment des Asturies, étaient ceux destinés à faire l'attaque. Ces troupes se sont conduites avec une valeur qui n'a rien laissé à désirer. L'ennemi était en possession des têtes du pont, et ayant reconnu sa position, je m'aperçus qu'il fallait une vive canonade pour l'en chasser. J'ordonnai, à cet effet, à la premiere compagnie du 4e escadron d'artillerie à cheval d'avancer, et je priai le commandant anglais des troupes à Oyarzun de m'envoyer une compagnie de la même arme, ce qui fut fait sur-le-champ, sous les ordres du capitaine Dubourdieu.

" Les batteries établies et les troupes placées de maniere à menacer le passage de la riviere au premier moment favorable, j'ordonnai à l'artillerie d'ouvrir son feu, soutenu par celui des tirailleurs. L'artillerie des deux nations fut servie avec une ardeur et une habileté qui leur fait le plus grand honneur. L'ennemi avait quatre pieces de canon et 300

hommes, et nourrit un feu très-vif de mousquetterie des ouvrages qu'il occupait à la tête du pont et dans les redoutes. Malgré cela il souffrit considérablement, et craignant de voir le moment où le pont serait attaqué, il fit sauter la tête de pont, et mit le feu à une grande quantité de combustibles qu'il avait sur le pont et qui le réduisirent en cendres.

(Suivent les noms des officiers qui se sont distingués.)

Lettre du même au même, datée d'Ernani, le 2 Juillet.

J'avais chargé le colonel Longa, commandant de la 6e division de l'armée, de prendre les forts du Passage, ce qu'il a effectué après une attaque de deux jours.

La garnison, consistant en 146 hommes, et son commandant, ont été faits prisonniers de guerre. On a trouvé dans le fort huit pieces d'artillerie, quelques provisions et munitions de guerre.

Lettre d'un Officier de l'Armée du Feld-Maréchal Wellington.

Hermani, 13 Juillet, 1813.

Quelque harassée que l'armée ait été par une marche continuelle ces deux mois derniers, le véritable esprit britannique l'anime toujours, et notre unique pensée, notre unique désir est de rencontrer une armée française. Les montagnes de France maintenant sous nos yeux, nous ne pensons à autre chose qu'à les franchir, et les jours d'Edouard III, de Henry IV et d'Henry V ont déjà semblé renaître sous l'immortel Wellington.

Il ne peut y avoir rien de plus beau dans la nature que le royaume de Navarre au travers duquel nous avons passé dans ces derniers temps. On y trouve de tous côtés le beau et le sublime à admirer. Ceux même qui ont voyagé en Suisse, déclarent que la Navarre l'emporte de beaucoup par la beauté et la magnificence de ses paysages. Non-seulement le pays est extrêmement pittoresque, non-seulement on y aperçoit partout les beautés sauvages de la nature, le sol est encore riche dans les vallées et les collines y sont

couvertes jusqu'au sommet d'un épais feuillage. Les plus délicieux vins y abondent, les fruits y sont parfaits et les légumes et les herbes excellents.

Les ruisseaux et les rivieres y abondent en truites et autres poissons. Le blé, et en particulier le blé de Turquie, y est en abondance ainsi que le bœuf et le mouton. En temps de paix et de tranquillité, on y apporte de la côte de la mer toute sorte de poisson. La chose dont nous nous plaignons le plus, est le prix des denrées d'Angleterre, qui est absolument hors de la portée des jeunes officiers; le sucre est à 5 shelins et le café à 9 shelins la livre.

Les Navarrois, quoique plus d'à moitié Français, et quoique leur pays ait presque toujours été une dépendance de la France, se sont réjouis de nous voir les délivrer des Français, qui, selon leur usage, ont laissé des traces de leur passage derriere eux, en détruisant tout ce qui s'est trouvé sur leur chemin. Ils ont emmené en France avec eux presque toutes les jeunes femmes.

Extrait d'une Lettre d'un Officier d'Etat-Major à Tarragone.

Notre malheureuse affaire ici a flétri les lauriers que l'armée d'Alicante avait cueillis à Castella. Que dira de nous Lord Wellington? Dix-sept mille hommes, bien équipés, partirent d'Alicante le 31 Mai. Ils débarquerent près de Tarragone le jour de la naissance de notre roi, le 4 Juin, et la place fut investie sur-le-champ. Le fort Philippe qui commande la passe du col de Balaguer, fut aussi investi et succomba trois jours après. La possession de cette passe mettait en sûreté le flanc gauche de l'armée contre toutes les tentatives qui auraient pu être faites par Tortose, où Suchet réunissait ses forces. La flotte de Toulon débarquait ses troupes de marine dans la baye de Rosas, et attirait l'attention de De Caen, ainsi que des garnisons de Gérone et de Barcelone; l'armée de Copons et les guérillas étaient de même extrêmement actifs de ce côté, et détournaient par leurs entreprises l'attention de l'ennemi. Tout semblait favoriser notre opération; mais après que le siége eût été suivi pendant une quinzaine, il fut levé subitement à la grande surprise de toute l'armée. Le siége fut levé sans que nous eussions aucun ennemi sur nos derrieres, et les

canons de siége, ces mêmes canons que Lord Wellington avait pris à Badajoz, furent abandonnés avec toutes leurs munitions. On les laissa à qui voulut les prendre, et personne ne se trouvait là quand on les abandonna ainsi. L'armée ne fut inquiétée ni en embarquant ni en débarquant; si l'ennemi était à proximité, au moins il ne se montra pas.

Il était connu que Suchet n'était pas même à trois jours de marche de nous, et quand bien même il aurait été dans notre voisinage, nous avions la mer et nos bâtiments derriere nous. Cependant pour compléter cette étrange affaire, après que nos troupes eurent été embarquées, elles furent débarquées de nouveau, mais non pour recouvrer leurs canons et munitions, car tout était en sûreté à Tarragone. Lorsque l'ennemi avait vu la côte libre, il était descendu tranquillement et avait pris possession du beau présent que nous y avions déposé pour lui.

Il fut dit alors que les troupes avaient été débarquées pour combattre l'ennemi, qu'on avait appris être moins fort qu'on ne l'avait imaginé d'abord. Même alors, il ne se trouvait encore aucun ennemi à portée, il était à une journée de distance, et Lord William Bentink qui venait d'arriver dans ce moment critique, fit embarquer l'armée pour la seconde fois.

La perte de ce beau train d'artillerie de siége, celui qui avait servi à enlever aux Français une des places les plus fortes du pays, défendue par une garnison d'élite, est regrettée séverement, même par les soldats. La perte d'un pareil train de siége, des munitions et ustenciles, est une chose qui ne peut être réparée en un moment, et l'ennemi en avait le plus grand besoin. Le bruit court que le brave amiral Hallowell avait offert d'embarquer en dix heures tous les canons et munitions, et sans doute nos excellents matelots l'auraient fait en moins de temps, s'il l'avait fallu, mais la proposition fut rejetée.

RÉSUMÉ POLITIQUE.

Enfin le grand problême de la rupture ou du renouvellement de l'armistice de Silésie est résolu : on ne se fera plus, en s'abordant, la question : Les hostilités recommenceront-elles le 20 Juillet ? Le court bulletin suivant, qu'on trouve dans le Moniteur du 22 Juillet, met fin à toute incertitude à cet égard.

Paris, 21 *Juillet.*

" Sa Majesté Impériale l'Impératrice Reine et Régente a reçu les nouvelles suivantes de l'armée.

" Le duc de Vicence, grand écuyer, et le comte de Narbonne, ambassadeur de France à Vienne, ont été nommés par l'Empereur ses ministres plénipotentiaires à Prague.

" Le comte de Narbonne partit le 9.

" On croit que le duc de Vicence partira le 18.

" Le conseiller privé d'Ansiett, plénipotentiaire de l'Empereur de Russie, est arrivé à Prague le 12.

" Il avait été signé à Neumarkt une convention pour la prolongation de l'armistice jusqu'à la mi-août."

Nous nous empressons d'ajouter à cette nouvelle *non inattendue*, les petits articles concomitants qu'on trouve dans les journaux français les plus récents.

Paris, 23 *Juin.*—Sa Majesté l'Impératrice est partie hier pour Mayence. Elle va y passer huit jours, dans l'espoir d'y voir Sa Majesté l'Empereur. Sa Majesté couchera cette nuit à Châlons ; demain, 24, à Metz ; et le 25 à Mayence. Sa Majesté sera de retour au commencement d'Août.

Prague, 14 *Juillet.*—Le baron d'Anstetten, plénipotentiaire de Russie, et le baron Humboldt, plénipotentiaire

de Prusse, arriverent ici dans la soirée du 12. Le comte de Metternich est aussi dans notre ville, où se trouve également le comte de Narbonne, ministre de France à notre cour. On attend Son Excellence le duc de Vicence.

Berlin, le 29 *Juin.*—Le ministre anglais, et le général anglais Sir Robert Wilson, sont arrivés ici du quartier-général.

Bas-Rhin, 11 *Juillet.*—Le 7 de ce mois, l'ambassadeur anglais passa par Neuss, département de la Moselle. Il a été escorté sur la route, lui et sa nombreuse suite, par une garde d'honneur française.

De Bohême, le 12 *Juillet.*—Malgré l'activité des armements, nous espérons que le congrès qui va s'ouvrir à Prague donnera la paix à l'Europe.

Bayreuth, le 15 *Juillet.* — Les plénipotentiaires de France, de Prusse et de Russie sont déja arrivés à Prague. L'Empereur Napoléon se prépare à habiter le château de Seidlitz près de Pirna.

Nuremberg, 15 *Juillet.*—On avait annoncé à Berlin que le roi de Prusse venait passer quelque temps dans cette ville, mais cette nouvelle ne paraît pas se confirmer. Le roi est toujours à Laugerbalau, à quelque distance de la Silésie.

Dresde, 15 *Juillet.*—L'Empereur quitta Magdebourg le 13, après avoir passé en revue les divisions du corps du général Vandamme, et se mit en route pour Leipzic.

Le 14, à cinq heures du matin, Sa Majesté inspecta le 3e corps de cavalerie que le duc de Padoue commande.

Dans l'après-midi, Sa Majesté inspecta dans la grande place de Leipzic le reste des troupes du duc de Padoue, qu'il n'avait pas pu passer en revue dans la matinée. Il remonta ensuite en voiture à cinq heures du soir et partit pour Dresde où il arriva à une heure du matin.

Bautzen, 10 *Juillet.*—La marche des troupes qui se rendent à la grande armée, continue sans interruption.

Leipzic, 14 *Juillet.*—Aussitôt que nous sûmes hier que l'Empereur était attendu dans nos murs, la joie fut générale

et toute la ville fut en mouvement. Sur les dix heures du matin, la garde bourgeoise nouvellement organisée, se mit en mouvement et forma une ligne. Le clergé des différentes communautés et toutes les autorités s'étaient assemblées devant la porte extérieure de Halle, pour recevoir ce grand monarque, lorsqu'ils furent informés qu'il n'arriverait pas avant la nuit. A neuf heures, toute la ville et les faubourgs étaient illuminés. Sa Majesté arriva à une heure du matin, et après s'être reposée une heure dans les appartements préparés pour la recevoir, elle alla, à sept heures, à une plaine située à une lieue de distance de la ville, pour y passer en revue un corps de troupes nombreux commandé par le duc de Padoue. L'Empereur fut de retour à midi, et reçut les députations des diverses autorités. Sa Majesté s'entretint pendant un temps considérable avec les députés.

Prague, le 8 Juillet.—On remarque parmi les personnes arrivées ici le 3 de Juillet, le comte de Kaunitz de Vienne, le prince d'Esterhasy de Brandeis, allant à Ratisbonne, et le comte de Kollowratz, venant de Gitschin et se rendant à Toplitz.

Le fait du renouvellement de l'armistice est mis hors de doute par l'arrivée de ces papiers : mais ce qui est à remarquer, c'est de voir qu'au milieu de ces plénipotentiaires qu'on désigne tous nominativement, on parle d'un ministre britannique qui s'y rend avec une nombreuse suite, et qui a passé par le département de la Moselle, sous une escorte d'honneur, et cela sans qu'on dise son nom ! On se demande en vain en Angleterre quel est ce personnage mystérieux ? Personne ne le connaît, nul ne soupçonne même qui il peut être. Aucun individu marquant n'est parti dernierement sans qu'on ne sache au juste où il est allé. Lord Walpole est le seul homme de marque qui ait quitté l'Angleterre pour une mission étrangere, et il n'est parti de Leith en Ecosse que le 22, et il va à Pétersbourg en passant par la Baltique. Il n'a donc pu être à Réuss sur la frontiere de France le 7. Pour passer par

le département de la Moselle, il aurait fallu que cet individu se fût embarqué d'Angleterre pour la France, ou que ses instructions, s'il était en France, lui eussent été envoyées par un parlementaire. Et pourtant on n'a vu partir ni envoyé ni instructions. Cet avis, à la vérité, n'est pas officiellement donné dans le Moniteur; il n'est jeté que comme un paragraphe ordinaire de nouvelles dans un des petits journaux, et l'on se réserve en conséquence la faculté de le désavouer quand on le voudra. Mais en attendant que les papiers anglais démentent formellement ce bruit, et qu'on soit instruit de ce désaveu sur le continent, la nouvelle aura circulé pendant plusieurs semaines en Europe, et elle y aura produit l'effet qu'on en attendait. Il n'est, en outre, fait aucune mention dans ces papiers, des envoyés de Suede, de Danemarc, de Baviere, de Joseph, des *insurgents espagnols*, ni des Etats-Unis d'Amérique au prétendu Congrès. Malgré tout cela, il est impossible de ne pas ajouter foi à la réalité de cette prolongation de l'armistice. On sait qu'elle dépendait absolument du désir qu'en exprimerait l'Autriche. Il est très-probable que, toujours aveuglée par son ambition de prépondérer en Europe, même avant que l'Europe soit sauvée, même avant d'être assuré de sa propre existence, l'Autriche n'aura pas vu que trois semaines de plus accordées à Buonaparté, étaient trois victoires qu'on lui faisait remporter, et que tout ce qu'il désire, c'est du temps. Dans la situation où se trouvaient les alliés le 20 Juillet, on pouvait regarder leurs forces et celles des Français comme se balançant peut-être numériquement, et alors, de quelque côté que l'Autriche eût jeté les forces qu'elle a rassemblées, elle y faisait pencher la balance, et le sort des armes cessait d'être douteux. L'Europe pou-

vait être sauvée par elle, et alors, non-seulement elle assurait sa propre indépendance, non-seulement elle vengeait ses injures, elle recouvrait toutes ses possessions perdues, mais elle se plaçait au premier rang et dans le système de l'Europe et dans l'histoire. On serait redevenu aussi fier d'être Autrichien que, depuis plusieurs années, on est en quelque sorte honteux de l'être. Quelle est donc cette fatalité qui sauve toujours ainsi Buonaparté, lorsqu'il s'est placé lui-même sur le bord d'un précipice ! lorsqu'on croit qu'il ne faut plus qu'une légere rupture d'équilibre pour le faire tomber dans l'abîme ! Quelle raison le cabinet autrichien a-t-il de ménager Buonaparté ! Quel espoir a-t-il pu concevoir de lutter encore seul contre lui, lorsqu'il aura laissé écraser la Prusse, et forcé l'armée russe à rentrer sur son territoire sacré ? Nous avouons que nous nous faisons inutilement toutes ces questions. Nous n'y trouvons aucune réponse ; et celles qui se présentent à nous pour pallier la conduite de l'Autriche dans cette circonstance, sont telles que nous n'oserions nous y arrêter un seul instant, sans rougir pour ceux qui dirigent aujourd'hui ses conseils.

On aurait pensé qu'en obligeant les belligérants à poser les armes en sa présence, et en rapportant en quelque sorte leur cause à son arbitrage, l'Autriche aurait eu au moins assez d'énergie pour se faire faire par les uns ou par les autres des concessions préliminaires, avantageuses et honorables. On s'attendait à voir le Tyrol, les ports de Trieste et de Fiume, restitués à leur ancien propriétaire ; on avait annoncé, comme préliminaire du congrès de Prague, comme condition de négociation, *sine quâ non*, que les armées françaises se retireraient derriere le Rhin ; que sans cette évacuation les troupes autrichiennes coopé-

raient avec les alliés. Mais nous n'apercevons pas encore le moindre indice que l'Empereur François ait obtenu de son gendre la plus légere faveur. Tout ce que nous apprenons, c'est que M. de Metternich a eu de très-longues conférences à Dresde avec Buonaparté ; qu'une de ces conférences a duré depuis midi jusqu'à huit heures du soir ; que dans le commencement, le Napoléon témoigna beaucoup d'humeur, et se livra à ses emportements diplomatiques accoutumés ; qu'il s'y permit les propos les plus violents, les menaces les plus outrageantes ; mais qu'il se radoucit ensuite, et qu'il sortit de cette petite bataille politique avec l'air du contentement et du triomphe, pour donner ensuite une audience au roi de Saxe qui faisait anti-chambre depuis quatre heures, afin de porter à son auguste suzerain des plaintes sur les bœufs, les vaches et les moutons qu'on lui mangeait sans les payer, considérations d'une bien plus grande importance qu'on ne le croit parmi les princes d'Allemagne, de qui l'on peut dire dans le langage de Tarare :

Enfants de la nature,
Nos tendres soins
Sont pour nos foins,
Et notre amour pour la pâture.

Un article de Bohême, inséré dans ces papiers, exprime l'espoir que "malgré l'activité des armements, le Congrès qui va s'ouvrir donnera la paix à l'Europe." Nous avouons que nous ne partageons pas cette espérance. Les prétentions des négociateurs diffèrent si prodigieusement et si essentiellement, qu'il ne tombe pas sous les sens qu'ils puissent jamais se rapprocher. A la vérité, dans toutes les négociations, on demande plus en premier lieu, qu'on ne s'attend à obtenir ; mais dans le cas présent il faudra, ou l'on nous a bien trompés, que Buo-

naparté renonce absolument et pour toujours à des principes qu'il a déclarés fièrement et péremptoirement ne devoir jamais être mis en question. Il faudra qu'il abandonne tout ce qu'il a pris à l'Allemagne soit par force soit par fraude, qu'il renonce à la Confédération du Rhin, qu'il se retire lui-même derriere le Rhin, qu'il fasse le sacrifice son Système Continental, et qu'il passe une sentence de condamnation sur ses projets contre l'Espagne. Or, Buonaparté est-il disposé à faire ces concessions ? C'est ce que nous ne croyons pas. Les autres puissances sont-elles disposées à accepter moins ? Si elles le sont, ce que nous avons peine à croire, alors il peut y avoir cessation d'hostilités, alors on pourra signer un chiffon de papier, intitulé : *Traité de Paix, au nom de la très-Sainte Trinité* ; mais ce sera une paix simulée, fausse, sans sûreté et conséquemment de courte durée ; et un nouvel outrage fait à la divinité, ainsi qu'à la société humaine.

Il est vrai que Buonaparté ne sera plus, ne pourra jamais être aussi formidable qu'il l'était au printemps de 1812. Alors il était parvenu au plus haut degré de pouvoir et d'élévation où jamais aucun homme soit monté depuis la création du monde. Il maniait à sa volonté toutes les ressources du continent. Mais quoiqu'il ne puisse jamais être aussi à craindre qu'il l'était avant d'être châtié, comme il l'a été, par le bras de Dieu et des Russes, il est encore trop puissant aujourd'hui pour être laissé comme il est. L'Autriche ne paraît pas suffisamment pénétrée de cette vérité. Cependant elle voit à chaque instant grossir la force de l'armée française qui la menace elle-même. Chaque jour produit à Buonaparté un régiment nouveau, chaque semaine une division, chaque mois un corps d'armée. Malgré l'exagération connue des rapports

de Francfort et de Vérone, il n'en est pas moins vrai que les Français ont maintenant quatre armées formidables sur l'Elbe, en Silésie, en Baviere, et sur l'Adige. Nous apprenons que ces forces se sont multipliées à un tel point en dernier lieu, et causent déjà une telle inquiétude aux fortes têtes qui dirigent les conseils de l'Autriche, qu'on vient d'ordonner à toutes les troupes de l'Empire de marcher sur ses frontieres occidentales, et que la garnison de Vienne elle-même a eu ordre de se rendre à marches forcées en Bohême. Ainsi, ce qui aurait pu être tenté avec 50 mille hommes au mois de Mai dernier, avec toute apparence de succès, exigera peut-être bientôt de l'Autriche un déploiement de plus de 250 mille hommes, et cela avec moins de perspective encore de réussir, parce que non seulement Buonaparté aura eu le temps de recruter de toutes parts ses armées et ses finances, d'ajouter de nouvelles fortifications et de nouvelles défenses à ses places fortes, mais qu'il sera encore parvenu, par ces délais, ces prolongations, ces suspensions d'hostilités, à refroidir l'esprit public de l'Allemagne, si animé contre lui au commencement de la campagne, et qui commence déjà à s'eteindre, et qu'il aura épuisé les finances de ses ennemis, obligés de payer comptant tout ce qu'ils dépensent, tout ce qu'ils consomment, tandis que lui-même vit aux dépens des territoires sur lesquels ses armées se trouvent, sans s'embarrasser des criailleries des souverains et des peuples qu'il foule, et trouvant même le moyen de se faire remercier de ce qu'il prend, en se relâchant d'une partie de ce qu'il demande d'abord.

Tous les avantages de ces armistices sont donc en sa faveur sans aucune exception ; aussi toutes les nouvelles de ces prolongations navrent-elles tous les cœurs. On sait que l'armée autrichienne a manifesté universellement sa répu-

gnance à se battre pour Buonaparté, et que dans plusieurs cas elle a donné à entendre qu'elle désobéirait si on l'y forçait. D'un autre côté, l'on sait que l'Empereur d'Autriche refuse de faire cause commune dans une quadruple coalition où il n'est pas prépondérant; et que malgré le plus vif désir de recouvrer ses anciens ports et ses anciennes provinces, il redoute extrémement de voir la Prusse et la Russie ajouter à leurs forces déjà si considérables une nouvelle puissance physique et morale en Allemagne.

Buonaparté demandait, dit-on, que l'armistice fût prolongé pour deux mois; mais il n'a pu obtenir cette prolongation que pour vingt ou vingt-cinq jours. Dans cet intervalle, il fait arriver l'Impératrice Marie Louise à son quartier-général, afin de l'employer comme moyen politique pour ses vues ultérieures auprès de son auguste pere. (Nous aurions honte de relever ici l'opinion de ceux qui disent qu'un mouvement de jalousie avait fait partir cette princesse de St. Cloud, lorsqu'elle avait appris que la célebre Mlle George était venue jouer la tragédie à Dresde.)

Pour en revenir au Congrès de Prague, nous avons à ajouter que, suivant des avis récents, M. de Hardenberg doit-être un des plénipotentiaires prussiens, et que M. de Nesselrode, ministre d'état russe, doit aussi y représenter l'empereur Alexandre. Ces deux nominations doivent calmer ceux qui auraient conçu quelques inquiétudes en voyant le *Moniteur* annoncer simplement Mr. de Humboldt, membre de l'Institut-National, pour la Prusse, et M. d'Anstetten, français natif de Colmar, pour la Russie.

Le Prince de la Couronne de Suede, dont la valeur est enchaînée sur les bords de l'Elbe, à la tête d'une armée de 65 mille hommes, dont 16 mille de la plus superbe cavalerie, est parti le 6 Juillet de Poméranie pour se rendre au quartier-

général des alliés. Il y est arrivé le 9, et au lieu du plan de concert et d'opérations qu'il s'attendait à voir lui être communiqué il a été désagréablement surpris en apprenant que tout le résultat de son voyage serait la nomination d'un plénipotentiaire Suédois au Congrès. On nous assure que sa réponse a été ce qu'elle devait être : que lié par des traités avec l'Angleterre, et faisant cause commune avec elle, il ne prendrait aucun parti sans en avoir communiqué avec le ministere Anglais. On conçoit aisément ce que doivent souffrir toutes les âmes généreuses du Continent et de l'Europe entiere, en voyant paralyser ainsi les plus beaux moyens que l'Europe ait encore eus d'opérer sa délivrance. Cependant, quels que soient les résultats des conférences qui vont avoir lieu à Prague; qu'on ne se batte pas ou qu'on se batte pendant leur tenue, ainsi qu'on le fit pendant celles de Gertruydenberg; qu'on soit battu ou qu'on soit vainqueur dans la petite campagne d'automne qui aura peut-être lieu, il est doux de refléchir que la paix qui en pourra résulter, ne sera ni la paix de Presbourg ni celle de Tilsit, et qu'il n'y aura plus de guerre continentale pour des percales et du café. La Russie inattaquable derriere le Niémen; la Suéde garantie par ses rochers, son fer, son prince et ses soldats ; l'Angleterre invulnérable, et l'Espagne désormais en sûreté derriere ses Pyrénées et l'Atlas britannique qui vient de la délivrer, jeteront un regard de pitié et de compassion sur ces pauvres peuples allemands, si bons, si loyaux, si jaloux de leur honneur, si ardents, surtout en dernier lieu, pour leur liberté et toujours si cruellement déçus par des intérêts, des affections et des jalousies auxquelles ils devaient être étrangers. Heureusement l'histoire tient en Allemagne son fouet levé aussi bien que dans des pays plus heureux; et si Buonaparté y a déjà trouvé des Palm et des Kotzebue, qu'il a ou fusillés, ou dé-

chirés quand il ne pouvait les atteindre, les Narcisses, les Séjans et même les Claudes du temps présent y trouveront un jour des Tacites.*

Il est vrai, et cette réflexion doit soutenir encore pendant quelques jours nos espérances, que le triomphe de Vittoria n'était point encore connu en Silésie à l'époque de la nouvelle convention de Newmarkt, et que les soins pris par Buonaparté pour cacher, soit en France, soit dans l'étranger, la déconfiture et l'expulsion de son frere Joseph, n'avaient jusque-là que trop bien réussi. Encore quelques jours, et l'on saura la sensation que les événements de la Navarre auront produite dans le Nord. Il est possible qu'ils y aient rallumé le feu sacré du patriotisme germanique.

Nous avons pensé que nous ne pouvions, en attendant, mieux faire que de mettre sous les yeux de nos lecteurs les expressions de la vertueuse indignation que la nouvelle de l'armistice *autrichien* a excitée dans le cœur des écrivains patriotiques d'Espagne, de ce pays si grand dans le malheur, et si glorieux aujourd'hui par sa persévérance.

EXTRAIT DU CONCISO.

Cadix, 30 Juin.—Nous apprenons, par la frégate *la Sabrina*, qui arrive d'Angleterre, qu'un armistice a été conclu entre l'Empereur de Russie, le Roi de Prusse, et ce fléau de la race humaine, Buonaparté. Il paraît inconcevable qu'Alexandre, le protecteur déclaré de l'Allemagne, ait pu prêter l'oreille aux propositions de Buonaparté, dé-

* Que dira-t-on un jour de ces rois de Baviere, de Saxe et de Danuemarc, qui, après avoir promis 8 ou 10 mille hommes chacun à ce brave, actif et si bien intentionné Empereur Alexandre, pour l'aider dans ses projets héroïques de délivrance générale, en fournissent aujourd'hui 140 mille à leur tyran pour leur propre oppression !

marche qui peut produire la servitude des états qui se sont flattés d'avoir secoué le joug de cette effrayante tyrannie. Toutefois nous concevons aisément que, dans les circonstances actuelles, Alexandre peut tirer quelques avantages éphémères en sacrifiant la monarchie prussienne qui avait pris la résolution de s'exposer à l'implacable colere de l'usurpateur de la France.

Si nous jugeons l'avenir par la conduite tenue jusqu'à présent par les souverains et les cabinets de l'Europe, un armistice conduit ordinairement à la paix. Les intrigues passées de Buonaparté, ses moyens de séduction, ses promesses flatteuses, mais toujours trahies, sont autant d'exemples perdus pour les cabinets du continent; et l'on sera bientôt convaincu que l'armistice n'est avantageux qu'à Buonaparté.

Nous pouvons dire avec orgueil qu'il n'y a pas d'autres Espagnols que ceux d'Espagne. Les nations du continent qui ne nous imitent qu'à demi, doivent rougir lorsqu'elles se rappellent notre grande insurrection, notre lutte glorieuse contre toute la puissance de Buonaparté, et par-dessus tout, notre constance qui est principalement ce qu'elles devraient imiter. Cadix, Carthagene, Alicante, sont les seuls points que l'ennemi n'a jamais souillés de sa présence. Il ne restait de l'Espagne qu'un espace de trois lieues! Tout le reste de la Péninsule était conquis! Malgré cela, les Espagnols n'ont jamais perdu leur énergie. Jamais ils n'ont songé, jamais ils ne songeront à aucune trêve ni à aucun traité avec l'ennemi; plus leurs revers ont été grands, plus ils ont montré la ferme résolution de ne jamais courber leurs têtes, plus ils ont manifesté d'énergie contre les bandes nombreuses qui les assaillaient. C'est cette héroïque obstination qui nous a toujours soutenus et qui nous soutiendra toujours, quels que soient les événements qui se passeront dans le Nord. Nous avons toujours répété que nous devrions toujours nous considérer comme si nous luttions seuls contre Buonaparté.

1*er Juillet.*— Nous avons dit, hier, que jugeant d'après les événements passés, l'armistice devait probablement conduire à la paix. On doit en même temps se rappeler que les circonstances actuelles sont extrêmement différentes de ce qu'elles ont été jusqu'à présent. La guerre dans laquelle la Russie et la Prusse sont engagées, n'a aucun trait de ressemblance avec les précédentes; le roi de Prusse a invité ses sujets à se lever en masse; et ils se sont tellement

compromis, que des demi-mesures ne peuvent plus les sauver. Sous ce point de vue le présent armistice differe encore de tous les armistices précédents; d'autant qu'il ne paraît pas que les alliés aient été en aucune maniere obligés de l'accepter, ou que les stipulations en aient été dictées par Buonaparté. Autant que nous pouvonsconjecturer, c'est l'Empereur François qui en a été la cause immédiate. Guidée par cette politique qui jusqu'à présent a rendu les cabinets de l'Europe esclaves de Buonaparté, l'Autriche a été stationnaire quand les trois pouvoirs s'affaiblissaient mutuellement, et peut-être, à l'instigation du Corse, insinuait-elle aux autres belligérents qu'elle se déclarerait contre celui qui refuserait l'armistice.

Y a-t il, après tout, des raisons de supposer que la paix en sera le résultat? Nous ne pouvons répondre à cela que par des conjectures. L'Empereur Alexandre ne peut toutefois oublier ses engagements avec l'Espagne et l'Angleterre. En faisant une paix séparée, il abandonnerait entierement ses liaisons avec ces deux puissances. S'il croit faire la paix en y comprenant l'Angleterre, il montre combien peu il connaît le tyran, et il fait peu d'honneur au cabinet britannique qui ne peut songer à traiter avec Buonaparté que conjointement avec ses alliés de la Péninsule, et ceux-ci ne peuvent jamais consentir à traiter avec lui. Si celui-ci admet les insurgents au Congrès, ne reconnaît-il pas par-là le gouvernement qu'il appelle insurrectionnel? Il est aussi absurde de supposer cela qu'il l'est de croire que jamais les Espagnols se laisseront aller à ses séductions, et qu'ils ne périront pas plutôt que de s'humilier devant un monstre, que les Espagnols et les Anglais, leurs généreux alliés, sont habitués à défier avec succès.

DERNIERES DÉPÊCHES DE LORD WELLINGTON.

Downing-Street, 31 Juillet 1813.

Le comte Bathurst a reçu ce matin du Feld Maréchal le Marquis de Wellington, une dépêche datée de Lezaca, le 19 Juillet 1813, dont ce qui suit est extrait:

"Nous avions établi une batterie de quatre

canons de 18 contre un couvent que l'ennemi avait fortifié et qu'il occupait en force, à environ 600 verges des ouvrages de St. Sebastien. Cette batterie ouvrit son feu dans la matinée du 14, et le couvent fut détruit au point que le lieutenant général Sir Thomas Graham ordonna qu'on donnât l'assaut le 17 et au bâtiment et à la redoute qui en protégeait le flanc gauche. Je n'ai point encore reçu son rapport des détails de cette opération. Je sais seulement qu'elle a réussi, et que nos troupes se sont établies dans le couvent, ainsi que dans le village qui était immédiatement au bas et que l'ennemi avait brûlé.

" J'ai reçu un rapport du général Mina, en date du 12, par lequel il m'informe que le général Durand l'avait joint dans le voisinage de Sarragosse, et qu'il avait attaqué le 8 le général Paris qui commandait depuis quelque temps une division en Arragon. Le général Paris s'était retiré dans la nuit du 9, laissant une garnison dans une redoute dans les environs de Sarragosse, que le général Mina avait laissé le général Durand chargé d'attaquer, tandis qu'il suivait l'ennemi avec sa propre division et la cavalerie du brigadier Don Julian Sanchez. Il avait pris un nombre considérable de prisonniers et une grande partie des bagages du général Paris, ainsi qu'un convoi, le 11. Il est impossible d'applaudir trop vivement à l'activité, à l'intelligence et à la bravoure avec laquelle ces opérations ont été suivies. J'ai été informé depuis que le général Paris était arrivé à Jaca le 14, qu'il avait emmené avec lui les garnisons d'Ayerbe, d'Huesca, etc. et qu'il allait se retirer en France.

" Le maréchal Suchet, a évacué Valence le 5 du courant, et le général Elio est entré dans cette ville, à la tête de la seconde armée, le 7.

" J'ai une lettre de lord William Bentinck, du 7, de San Felippe dans laquelle il m'informe

qu'il comptait arriver à Valence le 10. Je n'ai rien appris de la retraite du maréchal Suchet au delà de Castellon, mais la garnison de Segorbe a été retirée, et j'apprends que le ... du courant, le général Severoli a fait sauter le fort d'Alcaniz, et a marché sur Mequinenza par la route de Caspe.

" Depuis que j'ai écrit ce qui précede, j'ai reçu de Sir Thomas Graham une dépêche dont je joins ici la copie. Elle contient son rapport sur la prise du couvent près de Saint-Sébastien."

Extrait d'une Dépêche du Lieutenant-Général Sir Thomas Graham, *au Feld Maréchal le Marquis de* Wellington, *datée d'Ernani, le* 18 *Juillet* 1813.

" Le couvent de St. Barthelemy, et l'ouvrage adjacent sur l'extrémité de la colline escarpée vers la riviere, ont été pris hier d'assaut. La force naturelle et artificielle de ces postes fortifiés, occupés par un corps de troupes considérable, et l'impossibilité d'arriver à l'un et à l'autre d'une autre maniere qu'en front, rendait extrêmement désirable de détruire les défenses autant que possible, et l'on commença le soir une nouvelle batterie sur la gauche; mais comme elle ne fut pas prête pour le lendemain matin, l'attaque de vive force fut résolue. Une colonne composée des piquets du 4e de chasseurs commandée par le lieutenant Quairos, de 190 hommes du 13e régiment portugais, sous le capitaine Almeyda, soutenus par trois compagnies du lieut.-col. Craufurd, avec une réserve de trois compagnies de royal Ecossais sous le capitaine Auguimbeau, fut formée sur la droite, afin d'attaquer la redoute, sous la direction du major-général Hay. Le major-général Bradford commandait la colonne de gauche, composée de 200 hommes du 13e régiment portugais, sous le commandement du major Snodgrass de ce régiment, et un nombre égal de chasseurs du 5e, sous le lieut.-col. Macneagh soutenus par le 9e régiment sous le lieut.-col. Cameron. La totalité des troupes employées à ce service était sous les ordres du major-général Oswald. Sur les dix heures du matin, la colonne de gauche commença l'attaque du couvent, tandis que celle de droite passait le ravin près la riviere. Les deux attaques furent faites avec tant de vigueur et de résolution

que tous les obstacles furent franchis, sans éprouver la perte à laquelle on aurait pu s'attendre. L'ennemi fut mis en désordre, et culbuté jusqu'au bas de la colline, entraînant avec lui dans sa fuite un renfort considérable qui venait de lui être envoyé de St. Sébastien, au travers du village brûlé de St. Martin. L'impétuosité des troupes dans la poursuite ne put pas être contenue par les efforts des officiers supérieurs, qui avaient reçu ordre du major-général Oswald de ne pas passer St. Martin. Ceux qui avaient suivi l'ennemi jusqu'au pié du glacis essuyerent quelque perte en retournant à St. Martin.

(Le reste de cette dépêche consiste en éloges aux officiers dont les noms sont déjà mentionnés dans cette dépêche.)

Les Cortes d'Espagne ont traité le vainqueur de Vittoria avec toute la grandeur qui forme le caractere distinctif de la nation qu'ils représentent. Dès qu'on fut informé à Cadix du succès décisif de la journée du 21 Juin, les élans de la joie générale se manifesterent, ainsi que dans toutes les villes d'Espagne, par des illuminations, des *Te Deum* et des spectacles publics ; mais dans le siége du gouvernement on devait s'attendre à quelques autres témoignages d'enthousiasme et de reconnaissance nationale pour le libérateur du pays. Les Cortès envoyerent d'abord une députation pour complimenter l'ambassadeur britannique, frère du héros, Sir Henry Wellesley, sur les services signalés et les triomphes glorieux de son illustre frere. Puis voulant donner à leur sauveur une preuve durable de l'attachement du pays pour lui et l'attacher lui-même à ce sol qu'il a depuis si long-temps vaillamment défendu, ils crurent de leur devoir ainsi que de leur dignité, de lui voter une possession territoriale en Espagne, et ils lui en ont voté, en conséquence, une qui restera à perpétuité dans la famille Wellesley, comme Blenheim dans celle de Marlborough :

D'un bienfait immortel, immortel souvenir.

La terre d'Albufera, composant naguères le duché du bourreau nommé Suchet, a été choisie, dit-on, pour récompenser le duc de Ciudad Rodrigue. Ainsi la nouvelle destination de ce domaine en aura épuré le nom, souillé un moment par celui de son propriétaire d'un jour. Il ne reste plus qu'à voir aujourd'hui le duché d'Abrantes reprendre ses honneurs et sa dignité en couronnant la valeur et les services du marquis de Torres Vedras. Ainsi ces ducs d'un moment, les Junot, les Suchets seront rejetés dans la cathégorie des Don Japhet et des marquis de Mascarille d'où ils n'auraient jamais dû sortir, et leurs titres usurpés passeront à qui en fut digne.

Palmam qui meruit, ferat

Nous donnons dans ce Numéro plusieurs dépêches officielles relatives à la guerre avec les Etats-Unis d'Amérique. Nous n'avons pas la force ni le courage de nous appesantir sur cette guerre dénaturée. Nous nous bornons à donner ici l'opinion énergique d'un journaliste anglais sur le caractere de cette guerre et de ses auteurs.

Sur les Etats-Unis d'Amérique.

" L'expédition rassemblée à la Bermude en a fait voile le 12 de Juin. Un bâtiment marchand qui est parti de l'île sept ou huit jours après qu'elle eut fait voile, a apporté la nouvelle que Sir John Borlase Warren avait déclaré toute la côte de l'Amérique du Nord depuis Rhode Island jusqu'au Mississipi en état de strict blocus, et qu'il avait dépêché divers bâtiments de guerre vers les différents ports des Etats-Unis, afin de le mettre en vigueur. Nous sommes bien aises de voir les mesures les plus vigoureuses employées

contre les Américains, pour avoir déclaré cette guerre contre nature à une nation qui, en combattant contre Buonaparté, combat pour la cause de l'Amérique elle-même et pour celle de toutes les puissances qui aiment la liberté et haïssent l'oppression ; mais nous avons tort de mettre les Américains au nombre des peuples qui aiment la liberté. Leur liberté à eux c'est la licence : ils aiment celle de la presse, mais à condition que la presse ne fera qu'exprimer les sentiments de la populace. Quant à la liberté de la discussion, ils ne peuvent la supporter, ainsi que nous l'avons vu dans leurs horribles procédés à Baltimore, lorsqu'ils massacrerent un des peres de leur gouvernement. Dans les discours de leurs représentants, on ne trouve, à très-peu d'exceptions près, ni savoir, ni éloquence. Il n'y a de même dans leurs écrits ni génie ni profondeur. Ils n'ont rien ajouté à la littérature, rien à aucune des sciences ; ils n'ont pas produit un seul bon poëte, pas un historien célebre ! Leurs hommes d'état, sont d'une espece mixte, moitié métaphysiciens, moitié politiques. Ils ont toute la froideur des uns avec l'astuce des autres. C'est ce qui fait que nous ne voyons jamais rien d'étendu dans leurs conceptions, ni de grand dans leurs mesures. Avec toute sorte de motifs pour agir grandement, avec les occasions les plus favorables que jamais peuple ait eues pour se placer au premier rang, ils ont toujours été guidés par une politique égoïste, et ils ont fini par prendre leur place parmi les nations vassalles qui sont à la suite de la France. Etrange avilissement ! Lorsque, par la plus infâme trahison, Buonaparté envahit l'Espagne, quelle occasion s'offrait à une nation qui se disait amie de la liberté, pour prouver combien elle abhorrait et détestait l'acte et l'acteur ! Nous nous souvenons

tous de la sensation profonde qu'il produisit dans ce pays-ci, avec quelle ardeur la nation s'éleva en masse contre ce forfait, comment nous embrassâmes comme amis les Espagnols que, le moment d'auparavant, nous combattions comme ennemis, comme nous leur ouvrîmes sur-le-champ nos bras, nos cœurs et nos bourses pour les secourir. Grâces en soient rendues à Dieu, nous adoptâmes cette noble politique, nous en recueillons aujourd'hui l'heureuse et riche moisson. Que fit pourtant le Gouvernement Américain? Il se lia plus étroitement à l'exécrable usurpateur, il lui prodigua ses caresses et ses sourires les plus doux, et profita sur-le-champ des malheurs des Espagnols pour les voler et les piller. Non, jamais ce mélange de bassesse et de cruauté ne pourra être effacé des annales de l'histoire d'Amérique. L'animosité des Etats-Unis contre ce pays-ci faisait partie de la même politique égoïste. Ils ont passé par dessus, et pallié, les griefs et les affronts qu'ils avaient reçus de la France, tandis qu'ils ont jeté les hauts cris sur une mesure de représailles que nous avions adoptée contre la France, mesure qu'ils représentaient comme la plus cruelle oppression, pendant qu'elle a continué, et qu'on a traitée comme une concession de nulle valeur dès le moment qu'elle a été révoquée. Nous pouvons donc dire avec toute vérité qu'une telle nation ne mérite pas d'être classée parmi les véritables amis de la liberté, qui n'a rien d'égoïste, rien de bas, rien d'étroit, dans ses pensées et dans ses actions; qui désire, aime, et travaille pour le bonheur du genre humain tout entier. Mais les plantes dégénerent, lorsqu'elles sont transplantées dans d'autres climats. La liberté est la plante naturelle de l'empire britannique, et nous voyons qu'elle ne peut pas fleurir de l'autre côté de l'Atlantique.

Nous apprenons en terminant ce Numéro que le maréchal Soult, *alias* le duc de Dalmatie, a été envoyé en poste de Dresde à Bayonne pour réparer, s'il peut, les malheurs survenus à Don Joseph roi d'Arménie et à son grand capitaine Jourdan. Les *Soultistes*, car il y en a à Londres, voyent déjà leur héros à la tête de 50 mille hommes, et réuni bientôt à Clauzel et Suchet entrer de nouveau en Espagne à la tête de 150 mille, et reprenant toutes les fortes places conquises, passant sur le ventre aux trois armées alliées, marcher en vainqueur de la Bidassoa aux lignes Chiclana, et ne faire qu'un de saut de l'île des Conférences à l'île de Léon. Oh l'heureux pays que celui où l'on peut dire impunément de semblables *Soultises*, et de pouvoir mal y penser sans être honni!

Lord Wellington à deux miles de la frontiere française, nous répond du respect que Monsieur le Maréchal aura, pour la frontiere espagnole. Qu'il essaye d'y remettre le pié, il y trouvera encore des Douro et des Albuera, malgré ses prétendus 150 mille hommes;

Et si Flaminius en est le capitaine,
On pourra lui trouver un lac de Thrasymene!

Lettre de Son Altesse Royale le Prince Régent, à Lord Wellington.

" Mon cher Lord,

" Votre glorieuse conduite est au-dessus de tout éloge humain, et fort au-dessus de mes récompenses. Je ne connais aucun langage au monde qui soit digne de l'exprimer. Je sens qu'il ne me reste rien à dire, si ce n'est d'offrir dévotement à la Providence les prieres de ma reconnaissance, pour m'avoir, dans sa bonté et dans sa toute-puissance, favorisé moi et la patrie, d'un tel général. Vous m'avez envoyé parmi les trophées de votre renommée sans rivale, le bâton d'un maréchal français, et je vous envoie en retour celui d'Angleterre. L'armée britannique l'accueillera avec enthousiasme, tandis que l'univers reconnaîtra les efforts valeureux qui l'ont exigé si impérieusement. Qu'une santé non-interrompue et que des lauriers toujours nouveaux continuent de couronner votre carriere pendant une longue et glorieuse suite d'années ! tel est le vœu ardent et continuel, mon cher Lord, de votre sincere et fidele ami,

G. P. R.

Au Feld-Maréchal le Marquis de Wellington.

Imprimé pour Schulze et Dean, 13, Poland-St. Oxford-St. chez lesquels on peut souscrire

L'Ambigu,

OU

VARIÉTÉS LITTÉRAIRES ET POLITIQUES.

No. CCCLXXIII.—*Le* 10 *Août*, 1813.

SPECTACLES DE PARIS.

FEUILLETONS DE GEOFFROY.

THÉATRE DU VAUDEVILLE.

Le Nécessaire et le Superflu.

Voltaire avait raison : le Superflu est une chose très-nécessaire. On aura beau faire des phrases sur la modération et la médiocrité, rien n'est plus doux que le superflu, et bien des gens diront de la fortune ce qu'on a dit de l'amour : trop n'est pas même assez. A-t-on le nécessaire quand on n'a pas un peu de superflu ? D'ailleurs rien n'est plus vague que ces deux mots. Le né-

cessaire varie selon les rangs, les âges et même les goûts de chacun. Le superflu de l'un est à peine le nécessaire de l'autre et le pouvoir de désirer est le seul qui ne soit pas limité en nous.

Les auteurs de la nouvelle piece ont voulu montrer que les désirs s'augmentent avec la possibilité de les satisfaire. Cette vérité est fort connue ; mais la maniere dont on l'a présentée est gaie et piquante. L'éternel calife Aroun-Al-Raschid, si fameux dans les contes orientaux par ses aventures nocturnes, est attaqué par des brigands. Arlequin, dont les exploits font en général très-peu de bruit, et qui, jusqu'à ce jour, n'avait point encore brillé à Bagdad, se trouve là tout exprès pour secourir le calife et fait sans doute des merveilles avec sa batte. Il ignore quel est celui auquel il a sauvé la vie. Le calife, qui veut s'amuser en récompensant son libérateur, pénetre dans la modeste demeure d'Arlequin, au moment où celui-ci rentre tristement avec un grand appétit. Une escabelle et une natte, voilà tout son mobilier. N'ayant rien à manger il n'a pas besoin de table. Mais il faudrait pouvoir dormir, et malheureusement la natte est si dure, que le pauvre Arlequin a toutes les peines du monde à trouver le sommeil. Les lazzis, la gentillesse et la souplesse de Laporte rendent cette scene fort plaisante. Les plaintes d'Arlequin sont comiques. Il s'endort enfin en appelant à son secours des rêves agréables, nourriture un peu creuse pour un estomac affamé. Le calife s'avance ; Arlequin s'éveille, et prie celui qu'il prend pour un voleur d'épargner sa vie. "*Ne crains rien : je ne veux que ton bien. Hélas ! je n'ai pas de bien.*" Le quiproquo s'éclaircit : Aroun dit à Arlequin qu'il est son bon génie, et qu'il est prêt à lui accorder ce qu'il demandera. Arlequin transporté de joie, jure qu'il ne veut que le

nécessaire. A manger d'abord, et puis des meubles ; rien n'est plus nécessaire. Cependant il réfléchit que des meubles neufs feront avec sa vieille masure le contraste le plus désagréable ; il faut donc une autre maison. Le bon génie la donne sans trop se faire prier. Arlequin croit n'avoir plus rien à désirer. Mais qu'est-ce qu'un bonheur dont on jouit seul ? Une aimable compagne donnerait plus de prix à sa nouvelle fortune. Pourquoi n'a-t-il pas demandé une femme ? Précisément un de ses voisins, qui est corsaire de son métier, a plusieurs esclaves à vendre. Le voisin n'est autre que le grand-vizir Giafar, qui s'est déguisé par l'ordre de son maître. Un corsaire ne se pique pas d'une grande délicatesse en parlant des femmes. Celui-ci propose à Arlequin de l'accommoder d'une femme *de hazard* qui ne sera pas très-chere. Mais Arlequin déjà ambitieux, veut *du neuf*. On lui montre plusieurs portraits ; il choisit la plus jolie figure, sans s'embarrasser du prix. Le génie est si bon qu'Arlequin le fait aisément convenir que quand on est amoureux rien n'est plus nécessaire que de posséder l'objet de son amour. Tout va bien jusque-là ; en entrant dans la maison d'Arlequin, la belle Azélie s'indigne d'appartenir à un misérable qui ne lui donnera ni bijoux, ni étoffes précieuses. Elle n'écoute point les protestations d'amour de son nouveau maître. Cette scene qui n'est pas la meilleure de la piece, a été fort mal jouée. Je ne sais quelles idées se présentaient à l'esprit de Mlle. Betsy pendant cette conversation. Pensait-elle au passé ou à l'avenir ? Je l'ignore, mais il est certain qu'elle avait l'air d'être occupée de tout autre chose que de son rôle. Ce rôle exigeait de la grâce et du maintien ; mais l'actrice a jugé que ce serait là du superflu. Quoiqu'il en soit, étoffes, bijoux, esclaves, palais magnifiques, jar-

dins délicieux, Arlequin demande et obtient tout du génie. Qui le croirait ? Au milieu de tant de richesses, l'ingrat désire encore ! Une horrible cabane qui gâte un des points de vue de ses jardins suffit pour troubler son bonheur. Il veut forcer le propriétaire à la lui céder et ose même en appeler au calife. Mais le moment était arrivé où l'insatiable Arlequin allait trouver des bornes à ses indiscretes demandes ; le calife se fait connaître, déclare qu'il cessera désormais de rien accorder aux désirs d'Arlequin, et que la cabane subsistera.

Le sujet de la piece est tiré d'un très-joli conte de M. Adrien Sarazin.

A travers un grand nombre de plaisanteries rebattues, auxquelles les auteurs ont pourtant su donner un tour assez neuf, malgré quelques termes impropres, que le piquant et la vivacité du dialogue n'empêchent pas de remarquer, on trouve dans cette piece beaucoup d'esprit, et même de bon esprit. La partie faible de l'ouvrage est le dénouement : très bien amené dans un conte, il arrive trop brusquement dans une petite piece en un acte ; il n'est gueres probable qu'Arlequin dans la premiere ivresse de sa nouvelle fortune, aille se tourmenter de cette misérable cabane ; ces travers là n'appartiennent qu'aux gens déjà fatigués de leur bonheur.

La piece a été vivement applaudie. On a su gré aux auteurs, MM. Dartois et Dumersan, de la profusion avec laquelle ils ont semé les couplets. Comme ces couplets sont fort bien tournés, le public, loin de trouver du superflu dans cette espece de prodigalité, n'a pas cru même avoir le nécessaire, car il en a fait répéter plusieurs.

THÉATRE FRANÇAIS.

L'Ecole des Maris.

Il y a une comédie de Ménandre, imitée et presque traduite par Térence, intitulée les *Adelphes*, c'est-à-dire *les freres* : l'un de ces freres s'appelle *Micion* et l'autre *Démée* ; leur humeur est très-différente: Démée est dur, triste et austere ; il vit à la campagne ; il s'est marié, et deux garçons ont été les fruits de son mariage. Micion, au contraire, est doux, humain, sensible et gai ; il a le bon ton et l'usage du monde, ses mœurs ont de l'élégance ; il demeure à la ville, et se fait honneur de son bien ; par dessus tout cela, il est célibataire, état qu'on regardait de son temps comme le plus heureux ; tant la philosophie avait déjà corrompu la bonne ville d'Athenes. Micion, sans enfants, prie son frere le campagnard de lui céder un des siens, qu'il a intention d'adopter, et dont il veut faire son fils. Démée y consent. L'enfant adopté s'appelle Eschine : celui qui reste auprès de son pere naturel, porte le nom de Ctésiphon. Ils reçoivent tous les deux une éducation fort différente ; Eschine vit dans les plaisirs et s'abandonne librement aux passions de son âge ; Ctésiphon est condamné par son pere aux travaux rustiques, et mene la vie la plus dure.

On voit que Moliere s'est emparé de cette idée ; mais il y a fait des changements considérables. Le plus essentiel de tous est d'avoir substitué des filles à des garçons, et d'avoir mis des tuteurs qui veulent épouser leurs pupilles à la place d'un pere et d'un oncle qui font l'éducation, l'un de son fils, l'autre de son neveu: cela seul donne au sujet une couleur plus riante. La co-

médie de Moliere, en mettant sous nos yeux en action deux systêmes bien différents d'éducation de filles, intéresse bien davantage des spectateurs français, et pique plus vivement leur curiosité ; mais les Grecs très-séveres sur les bienséances du sexe, quoique très-libertins d'ailleurs et très-frivoles, n'eussent pas souffert sur la scene deux honnêtes filles dont l'une est environnée de jeunes gens, fréquente les bals, les comédies, les assemblées de plaisir; cette fille là leur eût paru déshonorée et perdue; telles étaient leurs mœurs; ils auraient encore été plus indignés de la conduite de l'autre qui, dans la retraite où la tient son jaloux tuteur, médite des projets de licence : elle trouve le moyen de faire de son tyran un galant commissionnaire, un messager discret, un Mercure, une dupe ; elle donne sa main à baiser à son amant, pendant qu'elle feint d'embrasser son tuteur ; enfin, elle pousse à cet égard l'oubli de toute pudeur, jusqu'à s'aller jeter elle-même dans les bras d'un jeune homme qu'elle connaît à peine. Cela eût paru monstrueux aux Grecs ; pour nous cela n'est que très-gai et très-comique, et en cela notre goût est diamétralement opposé à celui des Athéniens ; ces républicains ne se sont jamais fait un jeu des objets qui constituent le bonheur de la famille.

Dans leur comédie, il n'est jamais question des tours des jeunes filles pour tromper pere, mere et tuteur ; jamais il ne s'agit d'aucune atteinte portée à la sainteté de l'hymen ; jamais amant ou mari ne témoigne sur la scene la crainte ridicule d'éprouver des infidélités conjugales. Les Grecs regardaient l'adultere comme une mauvaise source de plaisanterie ; ils n'avaient point imaginé de termes burlesques pour désigner l'outrage fait à l'époux par une femme coupable : ils ne s'étaient point avisés qu'il en doit paraître quelque chose sur le front du pa-

tient. C'est particulierement en France, et plus que chez toute autre nation de l'Europe, que tout ce qui a rapport à la foi conjugale, tout ce qui tient au lien le plus sacré est devenu le sujet banal de toutes les pointes, de tous les sarcasmes, de toutes les mauvaises plaisanteries des faiseurs de contes, d'épigrammes, de comédies, de chansons, de vaudevilles, d'opéra-comiques. On formerait une bibliotheque de tous les lazzis, de toutes les facéties, farces et parades sur les maris trompés et les femmes infideles.

Les Grecs avaient renoncé à cette branche immense d'industrie comique ; ce qui leur donne à nos yeux un prodigieux désavantage, par comparaison avec nos auteurs qui ont exploité avec tant de succès, cette mine si féconde de traits malins et de railleries. Ce n'est pas la faute des poëtes grecs, si le peuple pour lequel ils écrivaient, quoique le plus railleur qu'il y eût dans l'univers, ne faisait point un badinage de ce qui est le fondement de la société, et s'il ne croyait pas que de toutes les choses sérieuses le mariage fût la plus bouffonne. Ce n'est pas la faute de Ménandre, si le goût des Athéniens ne lui a pas permis d'égayer sa comédie des Adelphes, des ruses et des mensonges d'une fille qui mystifie son tuteur, son époux futur, de concert avec son amant. Je ne crois pas qu'on doive lui faire un crime de s'être conformé aux mœurs de la nation qu'il devait amuser : de même qu'il ne faut pas faire un mérite à Moliere d'avoir fait rire les Français avec certains mots consacrés par l'usage aux infortunes conjugales, proscrits depuis par le bon ton, et avec lesquels on semble se réconcilier depuis quelque temps ; car on en rit beaucoup dans le parterre du Théâtre Français.

Le Mariage de Figaro.

C'est la seule piece qui attire, et pour me servir des termes propres, qui *fasse de l'argent*, ce qui est pour toute piece le suprême bonheur et le mérite par excellence. Aucun esprit de parti, aucun motif politique n'influe à présent sur le succès de cet imbroglio ; mais le mauvais goût, en fait de succès, vaut bien l'esprit de parti et la politique. Cette folie plaît par sa licence même, par son audace, par sa singularité, par son irrégularité, par la barbarie des anciens canevas italiens et espagnols qu'elle ramène sur notre scene. L'ouvrage n'a rien de commun avec l'art : l'auteur se moque des regles d'Aristote, des convenances et des bienséances, comme de tout le monde, et c'est cette indépendance-là que l'on aime. On s'amuse à Figaro comme à une piece de Brunet, comme à un mélodrame de la Gaîté, et c'est au Théâtre Français qu'on s'amuse ainsi, ce qui rend le péché plus piquant. Il faudrait un grand changement dans la maniere de voir et de penser des spectateurs, pour que cette farce cessât d'être courue.

L'auteur de Figaro n'était pas un homme de lettres, c'était un homme du monde ; il avait fait peu d'études, mais il avait acquis une grande connaissance des hommes et de la société ; il avait peu de littérature, beaucoup de caractere ; peu de lecture, beaucoup d'usage, et un grand fonds d'esprit ; s'il n'avait pas le génie de la poësie dramatique, il avait le génie des affaires ; ses procès l'ont rendu plus illustre que ses drames ; ses mémoires valent mieux que ses comédies ; son Figaro est fait sur un procès qu'il perdit au Parlement, et qu'il gagna au tribunal du public,

parce que le Parlement qui le lui fit perdre n'avait point la confiance de la nation. Ce qui a rapport à ce procès est aujourd'hui ce qui intéresse le moins dans la pièce : ce qui amuse, c'est le seigneur libertin, mystifié par sa femme, berné par sa maîtresse, par le petit page, par la petite Fanchette, et qui, pour son argent, n'a rien qu'une leçon qu'il ne demandait pas, et les railleries de Suzanne bien payée pour se moquer de lui ; ce qui amuse, c'est cette Suzanne coquette, qui n'a tout juste que ce qu'il faut de vertu pour n'être pas malhonnête, et qui gagne plus à garder son honneur qu'à le vendre, sans quoi on ne sait pas trop ce qui arriverait ; ce qui amuse, c'est ce petit page si dangereux pour la comtesse, si tourmenté de l'effervescence de sa puberté, courant après toutes les femmes et rencontrant toujours Monseigneur dans son chemin ; ce qui amuse, c'est ce Figaro, robinet intarissable de facéties, de fadaises, de sornettes, de fariboles, de calembourgs et de balivernes. Sur vingt plaisanteries, il y en a toujours quinze de mauvaises ! mais le bon fait passer le mauvais : le tout est fort gai, et, s'il faut le dire, ce ne sont pas les meilleurs mots qui font le plus rire : dans cet océan de coq-à-l'ânes, de rébus et de pointes de toute espece, surnagent quelques excellents traits de satire, pleins de raison et de vérité : eh bien ! ce ne sont pas ceux-là que l'on fête, et la folie toute pure est ce qui réussit le mieux.

D'après la foule qui s'était rassemblée à la derniere représentation, il me semble que les comédiens peuvent compter encore sur un assez grand fonds de curiosité, et que Figaro peut encore produire quelques bonnes recettes : les spéculations sur la folie et le mauvais goût sont les

plus sûres. Je ne sais si le Glorieux, qu'on n'a pas vu depuis long-temps, et qui est presque une nouveauté, sera aussi heureux que Figaro, et réunira une aussi bonne compagnie ; ce qui me fait craindre pour le Glorieux, c'est que l'ouvrage est très-estimable, et qu'on y trouve de la raison, du talent et de l'art, qualités précieuses sans doute, mais par fois ennuyantes.

Rodogune.

Parce que le cinquieme acte de Rodogune est admirable, le commentateur de Corneille, trop offusqué de la gloire de ce grand homme, a voulu absolument que le reste de la tragédie fût mauvais, absurde et ridicule. Voltaire est un commentateur comme il n'y en a point. On sait que les commentateurs sont une nation de fanatiques et d'esclaves toujours prosternés devant l'auteur dont ils ont l'honneur d'être les interprêtes, exagérant ses beautés et même assez habiles pour en trouver où il n'y en a pas. Le commentateur de Corneille n'est pas de cette nation-là. Il est lui-même auteur et auteur tragique ; il est lui-même très digne d'être commenté, et même il en aurait grand besoin : un commentaire impartial sur les tragédies de Voltaire serait utile à l'art ; mais il faudrait qu'il fût fait par un homme qui connût bien l'art, et non pas par un Voltairien. Voltaire était trop au-dessus des fonctions de commentateur pour s'en bien acquitter : l'égoïsme d'auteur bornait ses vues, littéraires ; toute la poétique se réduisait pour lui à ce qu'il était capable de faire ; il n'avait point d'autres regles que ses idées, et son talent était son horrison dramatique ; tout ce qui dans Corneille s'éleve au-dessus de la sphere

du commentateur, n'est ni apprécié ni jugé. Et c'est surtout dans l'examen de Rodogune qu'on aperçoit un critique qui est en même temps un faiseur, essayant de réduire à ses proportions exiguës le grand Corneille.

Le commentateur, qui ne voyait et ne connaissait rien de plus beau que les fureurs amoureuses et les combats de passion, n'a pas rendu justice à la sublime invention de cette Cléopâtre, le seul personnage d'ambitieux qui soit tragique et terrible sur notre scene. Voltaire prétend assujétir aux mesures de la prudence ordinaire la logique de l'ambition ; il voudrait que Cléopâtre raisonnât comme une princesse de bon sens, et non comme une reine qui a soif du trône. Cléopâtre, selon lui, ne doit pas demander à ses enfants la tête de Rodogune. Cléopâtre est donc bien imprudente de leur proposer le trône comme le prix de l'assassinat de Rodogune : cette proposition, sans doute, serait le comble de l'extravagance, si elle était faite par toute autre qu'une Cléopâtre ; mais Cléopâtre ne croit point à l'amour et croit à l'ambition ; elle n'imagine pas qu'un prince puisse préférer une femme au trône. Dans la société, rien n'est si commun que de juger les autres d'après soi-même ; c'est la source de toutes les erreurs et de tous les faux jugements. L'ambitieuse Cléopâtre, qui ne peut vivre sans régner, se persuade que ses enfants sont ambitieux comme elle ; elle ne peut pas se figurer que des êtres formés de son sang, soient vertueux, délicats et sensibles ; elle raisonne d'après les maximes de sa passion ; elle raisonne bien d'après les principes du théâtre.

Mais ce que Voltaire ne peut pas absolument digérer, ce qui est pour lui monstrueux et inexplicable, c'est que Rodogune mette son cœur et sa main au même prix que Cléopâtre met le

trône, et demande à ses amants la tête de leur maîtresse. Le disciple de Voltaire, M. de la Harpe, dont le Cours de Littérature reçoit en ce moment les honneurs d'une nouvelle édition, est encore plus scandalisé que son maître de cette proposition de Rodogune. Le maître et le disciple ne conçoivent pas cette maxime de vengeance : *Par pari referetur* : " Fais-lui ce qu'il te fait, et rends-lui la pareille." Ils se sont mis dans la tête, je ne sais pourquoi, que Rodogune était une princesse douce et timide, incapable de concevoir des idées sanguinaires : ils ne savaient pas bien leur histoire de France ; ils ignoraient que Catherine de Médécis, reine voluptueuse et galante, méditait des assassinats au milieu des plaisirs et des fêtes. Rodogune est amoureuse d'Antiochus ; elle exprime quelquefois ses sentiments avec une tendresse plus digne de l'idylle que de la tragédie : mais elle n'en est pas moins irritée contre une odieuse rivale teinte du sang de son époux ; elle n'en est pas moins avide de se venger d'une Mégere, qui lui prépare une pompe funebre au lieu d'une cérémonie nuptiale. Vous demandez ma tête ; je demande la vôtre ; l'amour me donne sur mes amants autant de pouvoir que la nature vous en donne sur vos fils : rien n'est plus naturel. Ce projet de défense, bien plus que de vengeance, est très-bien combiné par Rodogune ; il paralyse les complots de la reine, il amene l'intrigue au plus haut point d'embarras : elle ne peut plus, être dénouée que par le dernier degré de la perfidie et de la scélératesse, qui remplissent de terreur le cinquieme acte.

Corneille a mis sans doute, à la proposition de Rodogune, quelques adoucissements que demandaient sa jeunesse, son caractere et sa situation ; mais elle est au fond la même que celle

de Cléopâtre. Rodogune, malgré quelques madrigaux qui lui échappent, est une princesse fiere, violente, vindicative; elle oppose à la haine envenimée de Cléopâtre contre elle l'amour qu'elle a su inspirer à ses enfants. Les jeunes princes sont comme deux anges au milieu de ces deux diablesses; leur vertu et leur innocence forment un contraste touchant avec les passions fougueuses de Rodogune et de Cléopâtre. Corneille n'a presque point fait de bonnes femmes, les modeles de ses héroïnes étaient les dames de la Fronde, intriguantes, orgueilleuses, qui mêlaient l'amour et la galanterie aux conspirations et aux crimes de la politique. La tragédie de Rodogune est conduite et intriguée avec tout l'art d'un grand-maître. Les quatre premiers actes sont dignes du cinquieme; l'ensemble de l'ouvrage est une conception sublime où l'on reconnait la tête et le génie de Corneille.

Mlle. Raucourt est aujourd'hui la seule actrice capable de donner au rôle colossal de Cléopâtre la fierté l'énergie et la noblesse convenables. On attend avec impatience son éleve, Mlle. Georges, qui trop long-temps a manqué à notre scene. On espere que son talent, plus mûr et plus formé, atteindra la hauteur de ces grands rôles qui sont l'honneur de notre tragédie.

LA SUEDE ET LE DANNEMARC.

NOTES

*Sur un Article du Moniteur, en date du 21 Juin 1813.**

Stralsund, Juillet 1813.

" Sa Majesté l'Impératrice Reine et Régente a reçu les nouvelles suivantes de l'armée, en date du 13 :

" Le baron de Kaas, ministre danois de l'intérieur, porteur de lettres du roi, a été présenté à l'Empereur.

" Après l'affaire de Copenhague, un traité d'alliance fut conclu entre la France et le Dannemarc. Par ce traité, l'Empereur garantit l'intégrité du Dannemarc.—Dans l'année 1811, la Suede fit connaître à Paris le désir qu'elle avait de réunir la Norvége à la Suede, et demanda l'assistance de la France. On lui répondit que, quelque désir qu'eût la France de faire une chose agréable à la Suede, ayant conclu un traité d'alliance avec le Dannemarc, par lequel l'intégrité de cette puissance était garantie, Sa Majesté ne pouvait pas donner son consentement au démembrement du territoire de son allié.

Note.—La France proposa à la Suede de faire partie d'une confédération du nord, prête à se former entre le Dannemarc et le duché de Varsovie. La Suede répondit que, la politique de la France ayant fait perdre la Finlande à la Suede, celle-ci ne se fierait jamais qu'à la puissance qui lui ferait acquérir la Norvége. La France voulant joindre la Suede à son systême fédéral ne fut pas satisfaite de cette réponse.

" De ce moment la Suede se détacha de la France et entra en négociation avec ses ennemis.

* Voyez le Numéro 369.

N. Cela n'est point exact. La Suede ne se détacha de la France que lorsque celle-ci eut envahi la Poméranie contre la foi des traités. Cette invasion injuste donna lieu à des réflexions qui aiderent à connaître l'étendue des projets de la France : projets tendants à détruire les forces du Nord, en les employant exclusivement à combattre les patriotes espagnols. Alors la Suede s'adressa à l'Angleterre et à la Russie, et sentit très-bien que, pour échapper à la situation malheureuse de la Baviere, de la Saxe, de la Pologne et de la Westphalie, elle devait chercher des alliés aussi puissants que la France, mais *plus* intéressés à conserver l'existence de la Suede.

" Ensuite la guerre entre la France et la Russie devint imminente. La Cour de Suede proposa de faire cause commune avec la France, mais renouvelant en même temps sa proposition relativement à la Norvége.

N. A cette époque la Cour de France fit de nouveau proposer une alliance. Il fut répondu que si le gouvernement français ne désirait pas la guerre, la Cour de Suede proposerait un arrangement à la Cour de Russie. (Voyez la lettre du Prince Royal de Suede à l'Empereur, en date du 24 Mars 1812, insérée dans le compte rendu au roi par son ministre d'état, M. le comte d'Engeström.)

" Ce fut en vain que la Suede représenta que des portes de Norvége une descente en Ecosse était facile, ce fut en vain qu'elle s'étendit sur toutes les garanties que l'ancienne alliance de la Suede donnait à la France de la conduite qu'elle tiendrait envers l'Angleterre. La réponse du cabinet des Thuilleries fut la même.

N. Le gouvernement suédois n'a jamais eu l'idée d'inquiéter les côtes de l'Empire Britan-

nique, et jamais proposition pareille n'a été faite. L'intégrité de cet Empire est le boulevard des états libres.

" Il avait les mains liées par le traité avec le Dannemarc. Dès lors la Suede ne garda plus de mesures; elle contracta une alliance avec la Russie et l'Angleterre, et la première stipulation de ce traité fut l'engagement commun de forcer le Dannemarc à céder la Norvége à la Suede.

N. On le répete, la Suede n'a contracté aucun engagement, qu'après l'invasion injuste de la Poméranie. On peut comparer les dates. La Poméranie Suédoise fut envahie le 27 Janvier 1812. Le traité avec la Russie signé le 3 Avril et celui avec l'Angleterre le 18 Juillet suivant.

" Les batailles de Smolensk et de la Moskwa ralentirent l'activité de la Suede; elle reçut des subsides, fit quelques préparatifs, mais ne commença point d'hostilités.

N. L'activité de la Suede ne fut point ralentie. Vingt mille Russes qui devaient être employés contre le Dannémarc, furent, envoyés, d'après les instances de la Suede, sur les derrières et le flanc gauche de l'armée française. Les talents qu'a déployés le général Wittgenstein, ont prouvé que la Suede avait bien jugé les événements, et tout observateur impartial reconnait que ce mouvement a déterminé la retraite de l'armée française.

" Les événements de 1813 survinrent; les troupes françaises évacuerent Hambourg; la situation du Dannemarc devint périlleuse: en guerre avec l'Angleterre, menacé par la Suede et la Russie, il semblait que la France fût hors d'état de le soutenir. Le roi de Dannemarc, avec cette fidélité qui le caractérise, s'adressa à l'Empereur, pour sortir de cette situation. L'Empereur, qui désire que sa politique ne soit jamais à charge à ses alliés, répondit que le Dannemarc était libre de traiter avec l'Angleterre, pour pré-

server l'intégrité de son territoire, et que son estime et son amitié ne seraient aucunement diminuées par la nouvelle liaison que la force des circonstances obligerait le Dannemarc à contracter. Le roi exprima toute sa reconnaissance de ce procédé.

N. Il est tout naturel que la France désire, qu'un gouvernement qui sert sa politique aussi aveuglément que le fait le gouvernement danois, conserve l'intégrité de son territoire. Si la France est réellement animée du principe qui la porte à ne pas être à charge à ses alliés, que ne donne-t-elle au Roi de Naples, à la Suisse, à la Saxe, à la Baviere, au Wirtemberg, à Bade et aux autres princes de la Confédération, la même latitude qu'elle a donnée au Dannemarc.

Quatre équipages d'excellents matelots avaient été fournis par le Dannemarc, et manœuvraient quatre vaisseaux de notre flotte de l'Escaut. Le roi de Dannemarc, dans les entrefaites, ayant exprimé le désir que ces matelots fussent rendus, l'Empereur les lui envoya avec la plus scrupuleuse exactitude, exprimant en même temps aux officiers et marins la satisfaction qu'il avait de leur bonne conduite.

N. Ces matelots ont été renvoyés dans l'intention de les employer contre la Suede; et le gouvernement français toujours libéral lorsqu'il s'agit de nuire aux descendants du grand Gustave, n'a pas voulu laisser échapper cette occasion de donner un témoignage constant du désir qu'il a de ruiner le commerce suédois. Au reste ces marins étaient inutiles à Anvers.

" Cependant les événements eurent leur cours. Les alliés crurent que les rêves de Burke étaient réalisés. L'empire français, dans leur imagination, était déjà effacé de la surface du globe.

M. de Bernstorff alla à Londres; il s'attendait à y recevoir un accueil empressé, et à n'avoir autre chose à faire qu'à renouveler le traité conclu avec le prince Dolgoroucki: mais quel fut son étonnement lorsque le Prince Régent refusa de

recevoir la lettre du Roi, et que Lord Castlereagh lui fit entendre qu'il ne pouvait point y avoir de traité avec le Danemarc, à moins que par un traité préliminaire la Norvége ne fût cédée à la Suede! Quelques jours après, le comte Bernstorff reçut l'ordre de retourner en Dannemarc.

N. Les instructions dont était porteur le Comte de Bernstorff, avaient été rédigées par le ministere des relations extérieures de France. La cour de Londres en fut instruite, et M. de Bernstorff revint comme il était parti. Au reste, la 32eme division militaire a été réunie à la France de la même maniere que la Poméranie avait été envahie, et les vrais Français ne trouvent pas un bien grand avantage d'avoir dans leur sénat des Hambourgeois qui, de leur côté, ne sont pas plus flattés de cet honneur que les Toscans, les Romains, les Génois et les Piémontais.

Les alliés n'ont jamais cru que la France pût disparaître. Les puissances de l'Europe sont intéressées à ce que la France reste France. Mais ce qui est évident, c'est que toutes les puissances font des vœux pour que le gouvernement français cesse enfin de troubler le repos des peuples.

Le baron de Kaas, pendant qu'il était à Altona, éprouva une autre scene de perfidie, égale à la premiere. Les envoyés des alliés vinrent à son logement, et lui donnerent à entendre qu'ils renoncaient à la cession de la Norvege, et que sous la condition que le Dannemarc serait cause commune avec les alliés, il n'en serait plus question ; ils le conjurerent de différer son départ. La réponse de Mr. de Kaas fut simple.—"J'ai des ordres, je dois les exécuter."—Ils lui dirent que les armées françaises étaient défaites : cela ne l'ébranla pas ; il continua son voyage.

N. Il est notoire que M. de Kaas a feint une maladie à Altona, pour y attendre une réponse aux propositions qu'il avait fait faire aux généraux alliés, et que le même prétexte le retint à

Harbourg ; mais ayant appris les suites de la bataille de Bautzen, il oublia qu'il avait promis d'attendre une réponse, et partit pour le quartier-général de l'Empereur Napoléon.

Cependant, le 21 Mai, une flotte anglaise parut devant Copenhague ; un des vaisseaux de guerre mouilla devant la ville et Mr. Thornton se présenta. Il dit que les alliés commenceraient les hostilités, si sous 48 heures, le Dannemarc ne signait pas un traité dont les principales conditions étaient de céder la Norvége à la Suede, de livrer immédiatement, en dépôt, la province de Drontheim, et de fournir 25,000 hommes, pour agir avec les alliés contre la France, et conquérir les indemnités qui devoient être le partage du Dannemarc.

N. Il n'a pas été question d'hostilités. On a demandé au Dannemarc une réponse dans 48 heures et, loin de le menacer d'une attaque, il lui a été offert un armistice par M. le général anglais Hope, le ministre anglais Thornton, le ministre de Russie, le général Suchtelen, et le chancelier de la cour de Suede, baron de Wetterstedt. Le repos est le premier besoin de l'Europe; ce bien tant désiré ne peut être obtenu que par une paix, basée sur les principes de justice éternelle, qui sont les seuls garants de la durée des gouvernements et du bonheur du genre humain. C'est pour atteindre ce grand but qu'on déclare au Danemarc, que s'il veut y coopérer, ses différends avec la Suede seront ajournés jusqu'à la paix générale.

Il déclara en même temps que les ouvertures faites à Mr de Kaas à son passage à Altona, étaient désavouées, et ne pouvaient être considérées que comme des données militaires.

N. Il n'a pas été fait d'ouverture à M. de Kaas ; on le répete, c'est lui qui en a fait faire aux généraux alliés.

Le roi indigné rejetta cette insolente sommation.

Dans ces entrefaites, le Prince Royal étant arrivé en Norvége, publia la proclamation suivante. La confiance que le roi de Dannemarc a eue dans l'Empereur a été pleinement justifiée, et tous les liens entre les deux nations ont été rétablis et renforcés.

L'armée française est à Hambourg ; une division danoise suit ses mouvements pour la soutenir. Les Anglais, par leur politique, n'ont gagné que de la honte et de la confusion; les vœux de tous les hommes de bien accompagnent le Prince Héréditaire de Dannemarc en Norvége. Ce qui rend la situation de la Norvége critique, c'est la disette de provisions ; mais la Norvége restera danoise,—l'intégrité du Dannemarc est garantie par la France.

N. Les états de Charles IV lui furent garantis par le gouvernement français et le gouvernement français a envahi l'Espagne. Le gouvernement français a garanti la Poméranie en 1809 et il l'a envahie au mois de Janvier 1812, au sein de la paix. La Russie, l'Angleterre et la Prusse ont donné leur assentiment à la réunion de la Norvége à la Suede. La guerre y ajoutera le droit de conquête. Ce droit que le gouvernement français a tant fait valoir, sera plus justement exercé, car le Dannemarc mettant en mouvement toutes ses forces pour concourir à l'esclavage du continent, mérite d'être abandonné de la grande famille européenne.

L'Allemagne sera libre, et il est permis d'espérer qu'en 1814 elle n'obéira qu'aux loix germaniques ; mais si l'élan patriotique, qui se manifeste de toutes parts, ne remplit pas l'objet que les nations indépendantes en attendent, la Norvége au moins, réunie à la Suede et libre comme elle, pourra jouir des bienfaits qu'aucun événement continental ne saurait arracher au Nord.

Enfin ce n'est point par des injures qu'on prouve qu'on a raison. Les faits parlent.

AFFAIRES D'ESPAGNE.

Extrait d'une Lettre d'Alicante, du 28 Juin.

"Vous connaissez sans doute les principaux traits de nos exploits, de notre excursion à Tarragone, et de notre brillante retraite ; mais quelques-uns des détails vous amuseront probablement.

" Le 28 Mai, nous commençâmes à embarquer nos forces, et nous quittâmes les anciennes positions de Murcie pour nous rendre à Tarragone, et nous débarquâmes en avant de cette place le 3 Juin. Nous fûmes assez heureux dans nos attaques pendant un jour ou deux ; nous obligeâmes les Français à se jeter dans la ville, et le 5 nous fîmes jouer notre premiere batterie. Il était permis d'espérer beaucoup de nos premiers succès : le 11, nous avions onze canons de vingt-quatre, cinq obusiers et cinq mortiers qui foudroyaient en même temps la place ; outre cela nous avions des troupes aussi bonnes qu'aucunes qui aient jamais paru sur le territoire espagnol, prêtes à tout exécuter, une flottille de chaloupes armées de canons et de mortiers près du rivage. Nous avions aussi pratiqué dans les murs une brêche qui s'élargissait à chaque moment, et nous nous attendions qu'à minuit nous recevrions l'ordre de livrer l'assaut. Enfin nous nous croyions sûrs d'emporter Tarragone. A onze heures du soir, nous recevons un ordre de rembarquer les munitions et de démonter les batteries. Imaginez notre étonnement ; mais la chose était accomplie, et au milieu des gémissements et des murmures de toute l'armée, nous nous rendîmes à nos vaisseaux de transport après avoir encloué et abandonné aux Français huit canons de vingt-quatre, cinq mortiers avec des affûts en fer, et cinq obusiers en bronze avec tout leur attirail. Nous fîmes cela par soumission aux ordres que nous avions reçus ; mais comme nous étions trop occupés de nous sauver nous-mêmes, pour songer à autre chose, nous laissâmes derriere nous 1900 bombes et environs 6000 boulets de vingt-quatre avec toutes les plateformes en chêne pour les batteries. Une grande quantité d'affûts et de munitions a été brûlée. Afin de rendre ceci encore plus

satisfaisant pour nous, nous avons découvert depuis, et cela était alors assez connu, que la force des Français ne pouvait être au-delà de sept mille hommes, parce qu'on avait été obligé d'en laisser la plus grande partie pour tenir les Espagnols en échec, et qu'elle était même engagée avec eux en notre absence. Si nous avions un côté faible, ce n'était pas toutefois du côté du nombre, puisqu'après avoir été joints par Copons, nous ne pouvions avoir moins de 22,000 hommes. Trois jours après, nous trouvâmes le convoi qui probablement était le grand effort de Suchet pour sauver la ville épars dans les montagnes, et fort de 3000 hommes qui se sauverent dès qu'ils nous aperçurent. Tout semblait concourir à ajouter à la honte de notre retraite ; les habitants de la plaine étaient braves et dévoués, et remplis de cette haine que tout Espagnol doit éprouver contre les Français.

Nous n'avons perdu dans nos opérations qu'un officier et vingt-cinq hommes. Tandis que nous nous retirions, une bombe partie d'une des chaloupes canonnières mit le feu aux magasins de rhum et de biscuit de l'ennemi. La garnison n'attendait aucun secours ; plusieurs des batteries étaient démontées, et on croyait généralement que si l'assaut de la nuit ne réussissait pas, la place ne pouvait tenir deux jours de plus contre la vivacité de notre feu. Au milieu de cette calamité que nous regardons comme très-sérieuse, nous avons la consolation de savoir que ceux qui en sont les auteurs ne peuvent pas prétendre qu'ils n'ont pas été suffisamment avertis. Nous croyons que les plus fortes représentations ont été employées pour obtenir la révocation de l'ordre, ou au moins pour qu'il fût exécuté d'une maniere moins flétrissante. Le vieil amiral qui doit s'enorgueillir d'avoir été ému jusqu'aux larmes lorsqu'il vit que ses sollicitations ne pouvaient rien sur Sir John Murray, se lava les mains de cette disgrâce en envoyant par terre une dépêche à Lord Wellington avec les détails qui, nous l'espérons, produiront la convocation d'une cour martiale. Nous restâmes près du rivage, embarquant et débarquant jusqu'au 17, et après toutes ces étranges opérations, nous vîmes le Ganymede et 12 transports échouer à l'embouchure de l'Ebre. Quatre des transports furent perdus sous nos yeux. Le 17 le général Bentinck nous joignit dans le Calédonia, à la grande joie de l'armée. Nous allâmes ensuite à Alicante, et ainsi a fini notre expédition, On suppose que bientôt nous irons en avant. Mais quoiqu'on ait eu la précaution de nous empê-

cher d'entrer en contract avec les Français, nous sommes en aussi mauvais état que si nous avions été battus. Nous manquons de provisions, d'équippements, d'artillerie et il s'écoulera encore du temps avant que nous ne soyons propres à un service actif. Le peuple anglais ne manquera pas de montrer du mécontentement à cet égard et nous n'en serons pas étonnés. L'armée ne peut exprimer hautement le sien, mais il est profond; et elle ne verra pas sans étonnement pardonner à un homme et à ses conseillers, qui se sont couverts de honte presque sur le terrain et au bruit d'une victoire remportée par des Anglais.

Siége de St. Sébastien.

Un officier de la frégate de Sa Majesté la Surveillante, mande ce qui suit des parages de St. Sébastien, sous la date du 23 Juillet:

Nous avons débarqué plusieurs de nos pieces de 24, pour les monter sur une batterie en breche, servie par un détachement de nos marins et soldats, sous les ordres de nos premier et second lieutenants et quelques sous-officiers; et déjà notre feu a fixé l'attention et mérité les applaudissements de toute l'armée assiégeante. Il y a eu quelques accidents, et notre premier lieutenant a été en danger de périr, ayant été frappé par un boulet perdu; nous l'avions cru tué, mais une saignée copieuse l'a tiré d'affaire. Le 20, au matin, toutes les batteries des hauteurs, armées de 22 pieces de 24, plusieurs mortiers et obusiers ont commencé à jouer; et selon le rapport de notre capitaine, le rempart auquel la breche devait être faite, était déjà fortement entamé, lorsqu'il a quitté la tranchée. L'ennemi ne reste pas oisif; et, malgré que son feu soit moins vif que le nôtre, peut-être parce qu'il veut ménager ses munitions, il est cependant bien dirigé; et le premier jour une de nos pieces de 24 a été mise hors d'état de service, et quelques personnes ont été tuées ou blessées par des éclats de bombes. La perte a été considérable à l'attaque du couvent; mais cette affaire a été l'une des plus brillantes et des plus belles qu'on ait jamais vues: il n'y a rien eu à reprocher aux assaillants, si ce n'est un excès d'ardeur, qui les a portés à poursuivre l'ennemi plus loin qu'il ne le fallait; mais, après tout, c'est là une faute honorable. Les batteries de flanc sont actuellement avancées jusqu'au glacis, et l'on croit généralement que l'assaut sera donné demain à la ville. Il me paraît néanmoins plus probable que ce sera

le 25 de ce mois. Si nous réussissons, comme je l'espere, il faudra que la partie de la garnison qui échappera à la bayonnette des Anglois, se retire dans le château, et dans les ouvrages pratiqués dans le roc, d'où ils ne pourront être délogés que par des bombes, et où je compte qu'ils ne pourront pas tenir long-temps. Quelques-uns de nos marins ont déjà demandé au capitaine la permission d'être du nombre des premiers assaillants, et il paraît que ce service est très-recherché. Le service est très-rude sur cette côte, et ceux qui ne le connaissent pas ne peuvent pas s'en faire une idée. Tout ce que j'ai vu auparavant n'était qu'un jeu en comparaison. Nous voudrions bien voir avec nous quelques-uns de ceux qui parlent du service de leur temps, où la coutume était de courir à Torbay au premier coup de vent d'Ouest, au lieu de mouiller comme nous nous le faisons, pendant des semaines entieres, sur un fond de cinquante brasses, près d'une côte à pic sous le vent. L'année derniere nous n'eûmes pas deux mauvaises journées sur cette côte; cette année-ci, nous n'en avons pas eu deux que nous puissions appeler bonnes, tandis que le beau temps est si nécessaire et si important pour nos opérations.

RÉSUMÉ POLITIQUE.

Nouvelle Attitude de l'Autriche, Déclaration de la Prusse, Armements, Apparences d'une Guerre générale au 10 *Août, Arrivée du Général* Moreau *à Gothenbourg, Mort du Général* Junot, *etc.*

Mieux vaut tard que jamais, dit un proverbe trivial, qu'on peut appliquer aujourd'hui à l'Autriche. Mieux eût valu sans doute qu'avant ou immédiatement après la bataille de Lutzen, l'Autriche qui avait déjà commis vis-à-vis Buonaparté le crime irrémissible de retirer son contingent de la feue grande armée, se fût jointe aux alliés, ou qu'elle eût fait une diversion sur les derrières de l'armée française avec le peu de troupes qu'elle avait alors en Bohême, plutôt que de rester spectatrice neutre et impassible de l'effort qui devait assurer la délivrance de l'Allemagne;—mieux eût valu, puisque le gant était jeté, qu'elle eût retenu le roi de Saxe à Prague avec les régiments et le trésor qu'il y avait portés, que de le laisser retourner à Dresde augmenter les forces et l'influence de Buonaparté;—mieux eût valu retenir le corps polonais de Poniatowski et se le gagner, que de lui livrer le passage au travers des pays autrichiens, et de l'envoyer bien frais, bien nourri et bien conditionné à Napoléon, pour avoir à le combattre ensuite; —mieux eût valu avoir une garnison alliée à Torgau, que d'avoir aujourd'hui cette place à reprendre si l'on peut;—mieux eût valu sauver Hambourg, que de voir les généreux patriotes de cette ville proscrits ou traités comme des Ilotes, et fournir à l'ennemi commun non seulement leurs bras et leurs bourses, mais encore jusqu'à leurs femmes et leurs enfants pour travailler à river leurs propres chaînes;—mieux eût valu encourager l'esprit de

vengeance et d'insurrection dans le Tyrol, que de jeter dans les prisons d'Olmutz les Muller et les successeurs d'Hofer ;—mieux eût valu laisser le Prince de la Couronne de Suede exterminer en passant son ennemi personnel le maréchal Davoust, que de le laisser se morfondre pendant trois mois en Poméranie ;—mieux eût valu laisser les Woronzow et les Czernicheff continuer d'intercepter les convois de provisions et d'artillerie de l'armée française, que de les obliger, par un funeste armistice, non-seulement à rétrograder et à rester inactifs, mais encore à lâcher la proie déjà saisie ;—mieux eût valu se mettre sur-le-champ en possession de Trieste, de Fiume et de Venise, que d'avoir aujourd'hui le vice-roi et 50 mille hommes à combattre dans le Frioul ;—mieux eût valu....mais....mais...

Les si, les mais,
Ne feraient jamais.

Il est impossible, dira-t-on, que des politiques de café, des raisonneurs de salon, des dissertateurs de club, des historiens à la journée autrement dits journalistes, puissent connaître à fond tous les ressorts qui font mouvoir les plus grands empires, les combinaisons vastes et profondes de ces fortes têtes, de ces grands pensionnaires des monarchies, de qui dépend le destin des peuples confiés à leurs soins. On peut faire de l'esprit à leurs dépens; on peut répéter avec Rivarol, que, "depuis le commencement de la révolution, les cabinets ont constamment été en arrière d'une armée, d'une année "et d'une idée" : peu de personnes connoissent les grands principes en vertu desquels il est expédient de n'employer les coups de canon avec Buonaparté qu'après avoir épuisé les coups de plume; on a tort de croire que le grand point n'est pas d'opposer à son active ambition, à sa furie désordonnée, des forces supérieures aux siennes, mais bien de pouvoir lui opposer des conférences, des congrès, des discussions, des notes, des

rescrits; et que peu importe qu'au bout de trois mois on soit obligé de lui livrer de nouveau une ou deux provinces, cent millions de florins en or, ou en argent, en fourchettes ou en cuilliers, trente mille auxiliaires, même une nouvelle Iphigénie, pourvu qu'on l'ait mis dans son tort, qu'on avait posé avantageusement la question contre lui, qu'on puisse se dire en signant ces beaux traités, la gloire du 19ème siecle : "Mon manifeste était pourtant bien fait! Qui eût dit, qui eût cru, que les choses eussent tourné de la sorte, après que j'avais mis mon souverain, et mon pays aussi complétement en regle, d'après les principes posés par les premiers publicistes de nos universités germaniques!!!"

Tel est pourtant, toute ironie à part, le risque auquel on vient d'échapper. La sagesse incommensurable qui gouverne l'Autriche depuis 1793, avait imaginé d'abord qu'avec un mouton comme Napoléon, elle pouvait d'alliée devenir neutre sans risque et sans frais, et quitter glorieusement son rôle de spectactrice pour devenir médiatrice. Saisissant un moment de lassitude des puissances belligérantes, elle leur imposa, dit-on, le 4 Juin, ce bel armistice qui a été prolongé ensuite jusqu'au 10 (16) Août; et pendant ces deux mois les rêves les plus flatteurs sont venus caresser l'imagination de ses hommes d'état. M. le comte de Metternich Wynnebourg, si célebre par la négociation du mariage de Marie-Louise, se crut un instant sur le haut de la montagne, distribuant les royaumes, et découpant sur la carte une nouvelle balance de l'Europe de sa façon. Malheureusement il oublia de faire stipuler dans l'armistice, que Buonaparté et ses ennemis ne pourraient pas plus recruter leurs armées et changer leur situation relative vis-à-vis l'Autriche, qu'ils ne pouvaient le faire à l'égard de leurs places fortes. Le plus piétre des *débateurs* de nos *forum* anglais à six sols par séance, aurait demontré que si l'on accordait dix semaines à Buonaparté, ce tyran aurait le temps de rassembler 400,000 h.

et 60,000 chevaux, et que, les Français acheveraient de fortifier d'une maniere presque imprenable toutes les places où ils avaient déjà garnison. Mais il est des yeux qui ne voient pas si bien de près que d'autres de loin. Nous voyons mieux l'Allemagne du haut des tours de Westminster, qu'on ne la voit du Belvedere de Laxembourg. Il a fallu que chaque courier d'Italie, de Baviere, de Franconie et de Hambourg, apprît à Vienne que l'on avait rempli les vues de l'auguste pere du roi de Rome en lui accordant du temps, et que ce peu de temps avait été employé par lui avec son activité ordinaire, avant que le cabinet autrichien, voyant sa position totalement altérée, changeât de système; et c'est enfin quand on s'est aperçu qu'on avait été mystifié, et lorsqu'on a senti qu'au lieu de faire peur on avait raison d'avoir peur soi-même, qu'on a appelé, convoqué, fait marcher enfin et mis sur le pié de guerre, toutes les troupes de l'empire, la Landwerh, et le ban et l'arriere ban, et la levée en masse et la conscription ; et même dans cette occasion, on s'est encore bien gardé d'annoncer avec franchise et courage qu'il fallait en finir avec le fléau de l'Europe, le génie du mal ; on a mis en avant le prétexte puérile que l'on n'armait qu'afin de rendre à l'Europe la paix, la tranquillité et une balance de pouvoir, à la suite de conférences auxquelles devait présider S. Exc. M. le comte de Metternich Wynnebourg, personnage très-redouté de Buonaparté, comme chacun sait.

Le premier projet avoué du cabinet autrichien, dès le mois d'Avril, avait été d'exiger que Napoléon évacuât l'Allemagne et se retirât sans perdre de temps de l'autre côté du Rhin et en decà des Pyrénées et des Alpes. C'était la condition de rigueur sans laquelle celui-ci ne devait pas même prétendre à l'honneur d'être reçu au grand Congrès de Prague, et d'être mis avec son petit roi de Rome sous la protection toute-puissante de M. le comte de Metternich Wynnebourg.

On a été frappé d'étonnement et d'horreur à Vienne et à Prague, lorsqu'on a vu que Napoléon, loin d'accéder à ces douces invitations de son compere Metternich, loin d'abandonner à sa voix l'Italie, la Hollande, la Westphalie, la Confédération du Rhin, etc., pour rentrer dans ses frontieres légitimes et naturelles, montrait plus que jamais les dents, qu'il faisait fortifier toute son immense ligne de places depuis Hambourg jusqu'à Modlin et Dantzig, qu'il était déterminé à ne pas reculer d'un pouce depuis la Vistule jusqu'à l'Adige, qu'il faisait même fortifier un camp retranché devant Dresde, qu'il poussait de fortes reconnaissances jusque sur les frontieres de Bohême, et qu'il continuait de faire venir de France et d'Italie des myriades de conscrits et de gardes d'honneur. C'est alors qu'on s'est aperçu qu'on était dans l'erreur, et qu'on a été obligé d'avoir recours aux plus vastes armements pour se protéger soi-même, après avoir cru pouvoir protéger les autres. C'est alors qu'on paraît avoir commencé à sentir qu'il n'y avait plus de salut pour l'empire d'Autriche, qu'en joignant ses armes à celles des alliés.

Cependant la manie des discussions et des argumentations n'avait pas, au commencement de Juillet, entierement cédé encore aux démonstrations menaçantes de Napoléon. Le grand comte de la Balance, *alias* M. de Metternich, alla trouver Napoléon à Dresde, afin de lui demander des explications sur ses armements et sur ses préparatifs, et lui faire de nouvelles propositions de négocier, quoiqu'à des termes plus doux que ceux annoncés au mois d'Avril. Le Napoléon qui abandonne l'équilibre aux danseurs de corde, répondit au comte de la Balance "qu'il était étrangement surpris de s'entendre demander de but en blanc à lui, vainqueur de Lutzen et de Bautzen, d'évacuer le Nord et le Midi, lorque tant de fois il avait rendu d'emblée aux vaincus leurs capitales et leurs états; et de s'entendre parler de balance de la part

d'une puissance qui naguere combattait sans répugnance dans ses rangs pour lui assurer la domination de l'Europe, qui n'avait pas même encore cessé d'appartenir à son système, et qui était devenue réfractaire à ses propres traités à la suite de quelques légers désastres qu'il ne devait qu'à la rigueur de l'hyver; que certes il avait lieu de s'étonner que le même ministre, qui n'avait pas songé, en 1812, à la balance de l'Europe, lorsqu'il lui avait prêté trente mille Autrichiens et un prince de Schwartzenberg pour l'aider à anéantir la Russie et à devenir maître absolu du monde, prît en 1813 un tel intérêt à cette même balance et à cette même Russie, qu'il n'avait eu tout récemment aucune objection à aider à détruire, et qu'il oubliât que c'était lui-même qui avait consolidé la dynastie Napoléon sur le trône de France; cette dynastie qu'on paraissait aujourd'hui vouloir renverser de tant de trônes, que lui, Napoléon, n'avait érigés que pour le fils de Marie-Louise ! ! !"

On dit qu'au seul nom de Marie-Louise, le marieur Metternich, sentit ses entrailles demi-paternelles s'émouvoir, et qu'il assura à Napoléon, que jamais la cour de Vienne n'avait songé et ne songerait à anéantir les honneurs et l'existence impériale de Napoléon II, en faveur de la race proscrite des Bourbons; qu'on était trop jaloux en Europe de voir la fin des beaux ouvrages en législation, en chemins, en gravure, en sculpture, en peinture, en architecture, commencés sous les auspices de Napoléon-le-Grand, pour en priver les savants de l'Europe, en chassant violemment d'un trône si légitimement acquis, un héros aussi grand et surtout aussi ami de l'humanité que l'époux de Marie-Louise; que la seule chose dont on le priait, était de vouloir bien se prêter à une balance équitable, et assurer ses droits et ceux du roi de Rome pour jamais, en rentrant paisiblement dans la vieille France, sans plus se mêler du partage de la vieille Allemagne, qui se ferait pai-

siblement par lui, M. de Metternich, entre l'Autriche et la Prusse, sans même admettre M. de Stein à cette opération, vu qu'il était trop gourmand. Il ajouta, en tremblant, que sa cour était déterminée, en vertu des 150 mille hommes qu'elle pouvait mettre sur le pied de guerre, à établir cette heureuse balance de gré ou de force.

Napoléon, qui connaissait l'homme auquel il avait à faire, sentit qu'il lui serait aisé de gagner du temps, s'il flattait seulement la vanité de son interlocuteur; et que, s'il avait encore quelques semaines de plus devant lui, la seconde suspension des hostilités en amenerait bientôt une troisieme, puis une quatrieme, sous le prétexte que les négociateurs ne seraient pas arrivés de toutes parts; et qu'ainsi l'année se passant en allées et venues, sans hostilités, il aurait le temps et la faculté d'amener définitivement assez d'hommes sur le champ de bataille pour n'avoir plus besoin alors de négocier autrement qu'à la pointe de l'épée.

Il eut donc l'air de s'en remettre à l'ambassadeur d'Autriche pour les intérêts de sa maison et de son auguste fils. Il eut soin d'annoncer qu'il allait faire partir sur-le-champ ses plénipotentiaires pour Prague, bien entendu que les envoyés des autres pouvoirs s'y rendraient sans perdre de temps, et que pour aller plus vite en besogne, les ambassadeurs arrivés porteraient le plus grand soin aux intérêts de leurs alliés éloignés, qui n'auraient pas encore eu le temps de se rendre au pié du trône de M. de Metternich, lequel devait être président de cette nouvelle convention nationale d'excellences, dite Congrès.

Ce fut à ces conditions et moyennant ces promesses, que l'armistice fût renouvelé jusqu'au 10 Août. Comme il était déjà, dans l'intervalle du premier armistice au second, arrivé 200 mille hommes de plus à portée de l'armée française, on ne crut plus devoir insister sur ce que le grand Napoléon évacuât tous les pays qu'on avait d'a-

bord annoncé vouloir lui faire quitter. La conférence qui avait débuté par de gros mots, finit par des sourires gracieux et par l'apparence d'un accord parfait entre Buonaparté et le gouvernement autrichien. Chacun était heureux et content : M. de Metternich, de voir son projet favori d'un Congrès qu'il aurait présidé, au moment de se réaliser; et Napoléon, de voir le temps se passer, l'esprit public se dissiper, les peuples se lasser, et les finances de ses ennemis s'épuiser, tandis qu'il achevait impunément de se fortifier, retrancher, recruter et organiser, aux dépens de ces mêmes pays qu'il avait d'abord été question de lui faire évacuer de force, et dont on ne lui parlait plus, car l'occasion avait été manquée, et ce qui aurait été facile au mois d'Avril, était devenu sinon impraticable, au moins fort difficile, au mois de Juillet.

Tout ceci se passait du 5 au 10 de Juillet, et dans cet intervalle on dépêcha des myriades de couriers à toutes les cours et à tous les quartiers-généraux, afin d'y faire une abondante récolte de plénipotentiaires, d'envoyés et commissaires au Congrès ou aux Conférences de Prague, car il n'était pas encore décidé si les séances du tribunal de M. de Metternich s'appeleraient des Conférences ou un Congrès, distinction très-subtile, et qu'il est impossible de comprendre sans avoir fait beaucoup d'études préliminaires.

Sa Majesté le roi de Prusse alla sur les entrefaites visiter sa capitale, et comme son cabinet s'aperçut que la prolongation de l'armistice excitait dans le public la sensation la plus désagréable, il fit insérer dans la gazette officielle de Berlin, la déclaration suivante relativement à la conduite de l'Autriche, et aux motifs qui avaient déterminé les alliés à accéder de nouveau à une suspension d'hostilités. Des personnes qui admirent tout, ont fort admiré cette étrange déclaration. Nous sommes loin de partager leur opinion.

DÉCLARATION

De la Cour de Prusse sur les Vues de l'Autriche, et sur l'Intention où est la Cour de Vienne de rétablir la Paix et la Balance de l'Europe.

[Extrait de la Gazette de Berlin du 17 Juillet.]

" Depuis l'alliance de la Prusse et de la Russie, les vues de la cour impériale d'Autriche ont été dirigées vers le rétablissement de la paix et de la balance de l'Europe, et Sa Majesté l'Empereur a déclaré, par des notifications publiques, qu'il était déterminé à faire une paix dont les conditions garantiraient la durée.

" En conséquence de ces déclarations, le corps auxiliaire autrichien qui était à l'armée française, en fut retiré; il fut fait des armements considérables, et un nombre respectable de troupes fut rassemblé en Bohême. Ces armements ont été augmentés en dernier lieu, et ils viennent de recevoir leur complément par l'organisation des milices. Néanmoins, s'intéressant toujours vivement au rétablissement de la paix, la cour d'Autriche a voulu faire un nouvel effort avec l'aide des ambassadeurs des puissances belligérantes qui ont dû s'assembler à Prague, à l'effet d'opérer une réconciliation entr'elles.

" La cour de France a accédé à cette proposition, et Leurs Majestés le Roi de Prusse et l'Empereur de Russie ont résolu pareillement d'envoyer des ambassadeurs à Prague, avec ordre de ne jamais perdre de vue et de soigner sans relâche les intérêts de leurs alliés éloignés, qui sont invités à y participer, et à exposer au cabinet autrichien leurs sentiments sur la possibilité de poser les bases d'une paix à conclure par la suite.

" Sa Majesté l'Empereur de Russie a accrédité, à cet effet, le conseiller privé, le baron von

Anstetten, auprès de Sa Majesté l'Empereur d'Autriche ; et Sa Majesté le roi de Prusse a également muni de pouvoirs à cet effet son ambassadeur auprès de la cour impériale, le ministre d'état, baron d'Humboldt.

" Ces deux ministres autorisés sont partis sur-le-champ du quartier-général de leurs souverains, et ils ont dû arriver à Prague vers le 12 de Juillet, jour auquel les ambassadeurs français devaient également y arriver. Les puissances alliées restent donc également, dans cette conjoncture, fideles à leur objet, qui a toujours été de ne laisser échapper aucune occasion de procurer à l'Europe une paix juste, durable et sûre, au rétablissement de laquelle ils travailleront avec une persévérance infatigable, et ils emploieront à cet effet tous les moyens que la Providence a mis entre leurs mains. Afin de se procurer le temps nécessaire pour les négociations, l'armistice est, à la demande de l'ambassadeur impérial, prolongé jusqu'au 10 d'Août, de maniere que les six jours de notification ne doivent avoir lieu que ce jour-là."

On s'est extasié, après avoir lu cette piece sur l'attitude imposante qu'avait prise l'Autriche! On a admiré comment cette même puissance qui avait reçu en 1809 la loi, et la plus humiliante loi, se trouvait en 1813 dans le cas de la dicter à son tour à son vainqueur, et devenait ainsi l'arbitre des destinées de l'Europe, en appelant tous les souverains à son tribunal !

Cette opinion nous paraît fausse dans tous les sens. Ce n'est point une puissance toujours humiliée qui impose la loi : on ne peut le faire que lorsqu'on est victorieux. Loin de dicter la loi à Buonaparté, l'Autriche n'a fait jusqu'au 10 Juillet que travailler pour lui. La neutralité de l'Autriche a encore mis cette année l'Europe à

deux doigts de sa ruine. Nous le répétons, cette neutralité n'a été qu'à l'avantage de la France. Elle a procuré à celle-ci le temps de se recruter au triple des alliés, de se couvrir de places fortes, et de rafraîchir ses garnisons ; elle lui a fourni les moyens de subsister, et de recevoir le corps de Poniatowski qui était coupé de la grande armée. Ce n'est pas tout, l'Autriche a été insultée par le refus qu'a fait Buonaparté d'évacuer l'Allemagne; elle a été insultée par les armements qu'on a faits évidemment contre elle en Baviere, en Franconie et sur l'Adige ; elle a été insultée par le traitement qu'on a fait subir à ces malheureux Hambourgeois qui n'ont commis d'autre crime que de sentir qu'ils avaient encore des cœurs allemands ; elle a été insultée jusque dans la nomination des deux commissaires que Napoléon a envoyés au fameux Congrès de Prague : l'un, M. de Narbonne, connu par son talent pour le persifflage et la mystification; et l'autre, le duc de Vicence dont le nom seul suffirait pour déshonorer tout un Congrès dont les membres auraient la bassesse de siéger avec lui, sans y être contraints par la force.

Qu'a fait l'Autriche en faveur des alliés pour compenser ces avantages accordés à l'Empereur des Français ? Elle a permis l'importation du café !

Il est vrai qu'elle avait retiré le corps auxiliaire de Schwartzenberg de la grande armée, lorsqu'il n'y avait plus de grande armée, et qu'elle ne l'a pas envoyé à la petite armée qui a paru en Saxe au mois d'Avril. Mais à cela près, qu'avait-elle fait au mois de Juillet de grand et d'imposant ? Nous le demandons à ses plus chauds admirateurs.

Pour nous, nous avouons sans crainte que nous ne voyons dans sa conduite pendant les six premiers mois de cette année, que vanité, faiblesse, jalousie des alliés, indécision et puérilité.

La politique de son cabinet, après la défec-

tion de la Prusse, qu'il aurait dû imiter, a été celle de l'Eunuque du serail,

Qui n'y fait rien, et nuit à qui veut faire.

Nous appelons surtout vanité puérile, cette idée de la formation d'un Congrès à Prague, sous les auspices et la férule du comte de Metternich. Comment un homme d'état a-t-il pu concevoir l'idée d'établir à lui seul une balance de pouvoir au milieu de tant d'intérêts compliqués, et de s'ériger en arbitre au milieu de 800,000 combattants brûlant d'en venir aux mains? A-t-il pu croire, ce ministre, que lorsque ces 800,000 combattants étaient informés de sa mollesse, lorsqu'ils savaient que la puissance qui offrait sa médiation avait refusé au mois d'Avril de sauver le monde, et que même à présent elle a à peine 100,000 hommes effectifs à jeter dans la balance, ils consentiraient de bonne foi à remettre leur sort entre ses mains? Non, nous ne croyons pas qu'il ait pu exister une plus profonde mystification que celle que Buonaparté a faite au comte Metternich, en adoptant son projet de bavardage politique, dit Congrès. Nous ne concevons pas qu'un homme de bon sens ait jamais pu croire que l'Angleterre consentirait à comparaître devant lui avec le bonnet de sa liberté dans une main et de l'autre un placet dans lequel elle proposerait humblement *(humbly sheweth)* d'acheter la liberté de sa presse, celle de ses débats parlementaires, et la reconnaissance des droits maritimes sur lesquels repose son existence, par la cession de la Martinique, de l'île de France et du cap de Bonne-Espérance; qu'il ait pu s'imaginer que les Espagnols sujets de Ferdinand VII viendraient plaider devant lui contre Joseph et les Espagnols transfuges et les autres Espagnols du Mexique, de Cumana, de Buénos Ayres et de Carthagene. Qui sait si Buonaparté n'aurait pas encore exigé qu'il fût venu

à ce Congrès des Turcs, des Grecs, des Persans, des Arabes, des Chevaliers de Malte, des Indiens, des Indous, des Natchès, des Américains, des Hottentots? Qui peut dire si le club des Catholiques irlandais siégeant à Dublin, n'eût pas voulu envoyer des délégués au grand-pontife Metternich contre le Parlement britannique, de même qu'il a voulu en appeler dernierement aux Cortes contre son souverain légitime ? Qu'aurait fait pourtant le comte de la Balance au milieu de ces criailleries, de ces prétentions, de cette confusion des langues ? Oh ! comme il serait promptement descendu de sa chaire impériale, et comme il aurait dit à toute cette étourdissante compagnie, ainsi que le bon Panurge:

Je ne saurais, Messieurs, contenter tout le monde.

Non, encore une fois, nous ne concevons pas qu'une idée aussi folle que celle du Congrès de Prague dans des circonstances semblables aux circonstances actuelles, ait pu passer par la tête d'un homme d'état; et s'il n'a pas cru lui-même à sa possibilité, pourquoi n'a-t-il pas pris le parti plus noble de la guerre ?

Heureusement que cette perspective logomachique a changé tout-à-coup, pour faire place à des espérances plus consolantes, à des sentiments plus mâles. Mais ce n'est ni la conscience de l'honneur, ni l'amour de la liberté, ni même l'impulsion de la vengeance, qui ont amené ce changement. Ce que la générosité n'avait pas fait, la victoire de Vittoria paraît l'avoir effectué. Ce grand revirement est dû à notre Wellington. Le grand Lord a opéré, en 1813, le prodige que produisit autrefois Nelson ; car il semble de la destinée du peuple anglais de ranimer toujours les courages expirants, de même qu'il a constamment été de son lot de venir depuis vingt ans au secours de la dignité en détresse.

Lorsque Buonaparté fut instruit à Dresde de la déconvenue de son frere Joseph par une dépêche secrete qu'il reçut de Paris, il observa le plus profond secret, et fut même plusieurs jours sans faire part de ce revers au duc de Bassano, dans la crainte que les ministres étrangers, et notamment le comte de Metternich qui était alors à Dresde, n'en eussent connaissance. Les premiers soupçons furent causés par la disparition subite du maréchal Soult, qu'on vit partir tout-à-coup du quartier-général après avoir eu une entrevue d'une heure avec son maître. Enfin, au bout de trois jours, la vérité perça, et rendit le comte de Metternich extrêmement plaisant. Quittant le ton de gravité que sa qualité de président futur du Congrès lui avait déjà fait prendre, il demanda à Bassano, s'il y avait des nouvelles d'Espagne ?—Oui, répondit Maret, l'armée s'est concentrée.—Sans doute sur l'Ebre ? repartit le comte, agité pour la premiere fois par l'esprit malin.—Non.—Où donc ? Sur le Douro ?—Non, en Biscaye.—

Depuis ce moment fortuné, les sentiments de la cour d'Autriche paraissent être totalement changés, et nous en rendons grâce à Dieu. On nous assure que le généreux souverain qui gouverne ce pays, ennuyé d'être le jouet des conseils pusillanimes d'un tas d'intrigants qui ont toujours abusé de sa bonté pour lui faire commettre des actes indignes de son rang, a manifesté, de vive voix et par écrit, qu'il ne voyait plus de salut et de sûreté ni pour lui ni pour l'Europe, qu'en joignant ses armes à celles des alliés, et en essayant d'arracher à main armée à la France une paix qu'il était inutile d'attendre des menaces et des démonstrations ridicules, par lesquelles on rendait l'Autriche un objet de risée pour Napoléon, et l'objet de l'indignation et du déchaînement de toute l'Allemagne.

Le Gouvernement Britannique vient de faire une démarche qui prouve la confiance qu'il place dans les nouveaux sentiments qui paraissent animer aujourd'hui le cabinet de Vienne. Il a fait partir cette semaine une ambassade solennelle qui se rend auprès de l'Empereur d'Autriche. Le comte d'Aberdeen, un des plus grands seigneurs d'Ecosse, gendre du marquis d'Abercorn, connu par ses voyages et par quelques opuscules, est le personnage qui a été choisi par le ministere pour cette importante et délicate mission. Sa Seigneurie est arrivée le 8 de ce mois à Yarmouth, et en est partie le 10 pour Stralsund, à bord de la belle frégate neuve le *Cydnus*, accompagnée de M. Morier, secrétaire d'ambassade, et de l'honorable M. Lamb, secrétaire particulier. Nous ne croyons pas nous tromper en assurant que cet ambassadeur ne traitera jamais des droits de l'Angleterre dans un Congrès à Prague, que la Grande-Bretagne est déjà assez dégoûtée et fatiguée et de Congrès, et de Président de Congrès, et d'Etats-Unis dans le nouveau monde, pour ne pas désirer de retrouver encore un Maddison dans l'ancien. Si jamais il était possible qu'il y eût un Congrès pour régler les affaires de l'Europe, ce ne serait qu'à Londres qu'il devrait être tenu. Là seulement on pourrait y parler avec franchise et courage au pere du roi de Rome, à l'époux de Marie-Louise. Mais il faudrait être dénué de sens commun pour croire que Lord Aberdeen ait reçu dans ses instructions l'ordre d'aller argumenter à la tribune d'un Congrès, sur les indemnités qu'on demanderait à la Grande-Bretagne pour son droit de présence à une assemblée où elle n'a rien à démêler, rien à demander, rien à accorder, rien à restituer, ni pour elle, ni pour ses héroïques alliés les Espagnols et les Portugais. Lord Aberdeen connaît trop bien d'ailleurs, ce qu'il doit à la dignité du prince qu'il représente,

ce qu'il doit à son pays, colonies et mere-patrie, ce qu'il doit à son propre caractere, pour jamais consentir à siéger entre un des meurtriers du duc d'Enghien et le ministre qui rendit nagueres ce superbe décret impérial qui prohibait la consommation du café dans les états d'Autriche, et qui n'en permettait la vente que chez les apotiquaires, à raison d'une once par tête, et encore sur ordonnance de médecin!!

Cependant le Gouvernement Français s'étudie avec le plus grand soin à faire croire que ce Congrès aura lieu, et que les routes d'Allemagne sont couvertes de députés qui s'y rendent de tous côtés par trois et par quatre, avec les cahiers de leurs baillages en poche; ce ne sera pas sa faute, dit-il, si la paix n'est pas faite.

La même idée de la possibilité d'une paix solide avec le destructeur de l'espece humaine, existe malheureusement encore parmi les plus grands personnages de l'Europe. L'expérience des vingt années qui viennent de s'écouler n'a pas encore ouvert les yeux d'une multitude de personnes; et tandis que nous sommes convaincus qu'il n'est pas un paysan allemand qui ne dise rondement qu'il faut tuer ce b.... rigand-là, nous sommes vivement affectés de voir le généralissime des armées russes, M. Barclay de Tolli, parler de *paix* comme un conseiller aulique, ou comme un membre de l'opposition Anglaise. Nous trouvons dans une Gazette de Pétersbourg l'article suivant:

Pétersbourg, 19 *Juillet*.

Le commandant en chef des armées, le général d'infanterie Barclay de Tolli, a adressé au ministre de l'intérieur une lettre datée de Reichenbach, le 20 Juin, dans laquelle on remarque, entr'autres, le passage qui suit:

" Je ne crois pas inutile d'informer Votre Excellence,

" que nos armées, ainsi que celles de notre allié le roi de " Prusse, malgré les mouvements rapides et les opérations " difficiles qu'elles ont eu à effectuer, sont dans le meilleur " état possible, et entierement prêtes à se rencontrer sur " le champ d'honneur. *Si l'Armistice n'amene pas une* " *paix solide*, nous espérons, avec l'aide de Dieu, mettre " fin par la force de nos armes à la guerre, et par là aux " calamités qui désolent l'univers."

Heureusement il est des hommes plus énergiques qui ne croient pas à la possibilité d'une paix *solide* sous les auspices d'un ministre *faible*. Le Prince de la Couronne de Suede ne pouvant encore mettre ses troupes en mouvement, s'est mis en marche lui-même, le 6 Juillet, et est allé visiter les armées combinées, les quartiers-généraux russes et prussiens, et conférer avec les augustes souverains ses alliés. Son voyage a électrisé toutes les têtes et ranimé l'enthousiasme allemand comprimé par les deux armistices.

Tyrtæusque mares animos in prælia duxit.

C'est aujourd'hui à qui se mettra sous ses ordres, parce qu'on sait bien qu'il ne négociera point, et qu'il ne donnera pas la moitié de sa couronne pour conserver l'autre, et cela par une raison bien simple, c'est que les couronnes neuves ne sont pas rouillées comme celles d'ancienne fabrique. L'épée du prince de Suede n'a pas encore eu le temps, comme dans *les Battus paient l'amende*, d'user deux manches et trois lames.

Les papiers publics nous donnent les détails suivants sur le voyage et le retour du prince de la Couronne :

Château de Trachenberg en Silésie, 11 *Juillet.*

S. A. R. le prince de la Couronne a quitté Gripswald le 6 Juillet au matin. Il s'arrêta la premiere nuit à Prentzlau,

où S. A. R. fut reçue de la part de S. M. prussienne par le prince de Sayn Wittgenstein. Ce Prince a depuis accompagné S. A. R. durant son voyage. Le 7, elle continua sa route par Konigsberg, et fut reçue à Landsberg sur la Wartha par le général-comte de Tauenzien. Le 8, S. A. R. se rendit par Meseritz à Kosten, et le 9 par Lissa où le général russe baron de Winzingerode a son quartier-général, à Trachenberg.

Sur la route entre Ucker et Newmark de Brandebourg, S. A. R. passa en revue plusieurs bataillons de la milice prussienne: à Schwedt, il inspecta aussi un régiment d'Hussars de la légion germanique qui doit être sous son commandement. Les villes par lesquelles il a passé dans la nuit étaient illuminées, et tout concourait à manifester la joie que le voyage de S. A. R. causait aux habitants. Entre Landsberg et Trachenberg, S. A. R. a été escortée par un détachement des Hussars d'Elizabeth Gorod et des Cosaques du Don du général Howaisky.

Immédiatement après l'arrivée de S. A. R. elle fut reçue par LL. MM. l'Empereur de Russie et le Roi de Prusse. S. A. R. le prince de la couronne de Prusse arriva le lendemain matin. A la suite de l'empereur de Russie étaient les généraux prince de Wolkonsky, Toll, Newerowski, Lanskoy, le chevalier Pozzo di Borgo, ainsi que le secrétaire d'état comte de Nesselrode.

S. M. prussienne était accompagnée du chancelier d'état baron d'Hardenberg, du général Knésibeck, du comte Henskett et du maréchal comte de Maltzan.

A la suite du prince de la Couronne de Suede étaient le gouverneur-général Gaude et le conseiller d'état Ancillon.

Le ministre impérial autrichien d'état et des conférences, comte de Stadion; le chargé d'affaires autrichien, baron de Libzeltein, l'ambassadeur britannique près la cour de St. Pétersbourg, le général de Schutelen, et M. Thornton ambassadeur britannique près la cour de Suede, sont aussi arrivés ici. Le 10 au matin, S. A. R. rendit visite à S. M. l'empereur de Russie, et à S. M. le roi de Prusse, et dans la soirée au Prince Royal de Prusse. S. A. R. qui jouit de la meilleure santé, doit retourner demain à Gripswald.

Au Quartier-Général, à Stralsund, le 17 *Juillet.*

Son Altesse Royale le Prince de la Couronne partit de

Trachenberg à midi, le 12 du courant, pour Lissa où il passa la premiere nuit. Le général baron de Winzingerode y avait son quartier-général, et était allé avec son état-major recevoir Son Altesse Royale en avant de la ville.

Le 13, elle se remit en route pour Mezeritz, où Son Altesse Royale passa la nuit, et fut reçue par le général prussien von Heinricks, qui commande les troupes cantonnées dans les environs de cette ville.

Le 14, Son Altesse Royale se rendit à Konigsberg où elle passa la nuit. La ville et l'avenue qui y conduit étaient illuminées.

Le jour suivant 15, le prince continua sa route jusqu'à Pasewalk, et le 16 de Pasewalk à Stralsund où Son Altesse arriva dans la meilleure santé, à dix heures et demie du soir.

Dans tous les endroits par où Son Altesse Royale a passé, les troupes étaient sous les armes, ainsi que la milice du pays, et la levée en masse organisée dans les états prussiens.

Les rues étaient bordées de troupes et les habitants exprimaient universellement leur joie de la maniere la plus vive. Les preuves que Son Altesse Royale en a reçu partout portaient la marque de cet esprit national qui distingue d'une maniere si honorable les sujets prussiens, et des espérances que leur donnent leurs sacrifices volontaires pour l'établissement de l'indépendance Germanique, ainsi que l'union intime qui regne entre les puissances alliées.

L'Armistice a été prolongé jusqu'au 10 Août. Dans les entrefaites les armées alliées reçoivent journellement des renforts.

Mais c'est moins les honneurs et les hommages que le Prince de la Couronne a reçus en allant et en revenant du quartier-général de l'Empereur Alexandre et du Roi de Prusse, qui doivent exciter la curiosité et l'intérêt public, que ce qui s'est passé dans ces conférences qui ont duré trois jours, les 9, 10 et 11 de Juillet. Sans prétendre être instruits au juste de ce qui s'y sera passé, nous croyons ne pas nous écarter beaucoup de la vérité en disant qu'outre les deux ministres britanniques, Lord Cathcart et M. Thornton, le comte de Stadion et un autre

ministre autrichien se trouvaient à ces conférences ; que Son Altesse Royale présenta à leurs Majestés des observations très-énergiques et très-pressantes sur le renouvellement des hostilités ; qu'elle leur représenta que leurs peuples étaient prêts à les seconder de tous leurs moyens et de toutes leurs ressources ; que si, après avoir excité en eux un si grand enthousiasme, on laissait refroidir leur ardeur, il serait difficile, et peut-être impossible, de reproduire en eux la même exaltation lorsque l'occasion l'exigerait de nouveau, ce qui ne pouvait manquer d'arriver tôt ou tard, car il n'était pas permis d'espérer qu'une paix faite dans des circonstances semblables aux circonstances actuelles, fût une paix durable ; qu'on ne pouvait avoir aucun doute sur les sentiments de l'Allemagne, ni sur le desir qu'avaient toutes les nations de profiter de toutes les occasions qui se présenteraient de se délivrer de l'oppression sous laquelle elles gémissaient ; que pour lui, il était prêt à dévouer toutes ses facultés, tous ses efforts, son temps, ses pensées et sa vie même, pour la cause générale, pourvu que les deux monarques fussent déterminés à y persévérer de toute leur puissance et de toutes leurs forces. Il ajouta qu'il espérait que leurs Majestés lui exprimeraient la même résolution avec la même candeur et la même franchise qu'il avait mises à leur développer sa façon de penser. On rapporte qu'en réponse au Prince de la Couronne, l'Empereur de Russie et le Roi de Prusse lui donnerent les gages les moins équivoques de leur ferme détermination de persévérer dans cette lutte.

Nous pouvons ajouter à ces détails quelques autres circonstances subséquentes qu'on ne lira pas avec moins d'intérêt.

Sa Majesté le Roi de Prusse a mis sous les

ordres immédiats du Prince de la Couronne 40 mille Prussiens, dont 6000 hommes de cavalerie. Le corps du général Bulow fait partie de ces 40 mille hommes. M. le général Barclay de Tolly, commandant-en-chef des armées russes, a mis de même sous les ordres du prince 25 mille Russes, dont les corps de Winzingerode et les détachements de M. M. de Czernicheff, Woronzow et Tettenborn, font partie. La légion anséatique d'Hambourg et de Lubeck, les Hanovriens, les Mecklembourgeois, formant un corps de 12 mille hommes sous les ordres du général comte de Walmoden, étaient depuis long-temps sous le commandement du Prince de Suede. Les détachements auxiliaires que la Grande-Bretagne a envoyés à Stralsund, montent déjà de 4 à 5 mille hommes. L'armée Suédoise qui est depuis trois mois en Poméranie, est de 32 mille hommes effectifs, auxquels ou peut ajouter 12 mille hommes de réserve en Scanie pour remplacer les casualités de la campagne, et quelques milliers d'hommes d'une légion germanique, organisée à Konigsberg, composée de déserteurs de la grande armée d'invasion de Russie, et qui est en route pour Stralsund.

Si l'on additionne cette masse imposante de forces, on verra que la grande armée alliée de droite excédera 125 mille hommes dont plus de 20 mille de cavalerie.

Les premiers mouvements de ce corps immense ont commencé le 25 de Juillet. Deux divisions de l'armée se sont mises en marche les 25, 26 et 27, et se sont portées dans les environs de Wahren et de Teterow. Le grand quartier-général a dû être porté le 1er Août à Demmin. Le corps principal se concentrera au devant de Berlin, et assurera l'inviolabilité de cette capitale où M. le professeur Kotzebue pourra recommencer sans crainte son journal.

Il est incontestable que cette armée se grossira de toute la jeunesse robuste des villes et des villages par lesquels elle passera. La guerre, plus d'armistice, la guerre sur-le-champ, tel est le cri universel de tout le Nord de l'Allemagne. On regarde partout et avec justice le Prince de la Couronne, comme l'âme, la vie, la cheville ouvriere de la confédération ; et ce qu'il y a de plus consolant et de plus étonnant encore, c'est que sa haute réputation, les espérances qu'elle fait naître, n'ont jusqu'ici occasionné aucune jalousie, et que les généraux alliés partagent l'enthousiasme de leurs soldats et des peuples à son sujet.

C'est au Prince de la Couronne de Suede que l'Empereur François a écrit de sa propre main au sujet de l'armistice, qu'il joindrait ses forces à celles des alliés, pour la sûreté générale, si Buonaparté n'agréait pas les bases de paix qu'il lui avait fait présenter.

Si l'on veut se faire une idée de la maniere dont Napoléon a accueilli ces bases, dont le principal objet était d'assurer l'indépendance de l'Allemagne, et se convaincre conséquemment du peu de probabilités qu'il y a que toutes les notes de M. de Metternich réussiront à les poser, il suffira de lire l'affreux décret que Buonaparté ordonnait d'exécuter contre Hambourg dans le temps même où on lui demandait d'évacuer l'Allemagne. On frémira en lisant ces listes de proscription, quoique si honorables à ceux qui en sont l'objet; mais on sera stupéfait d'horreur en voyant pour la premiere fois les femmes et les enfants mis en jeu dans ces horribles tables d'esclavage qui nous retracent les plus affreux temps des siecles du paganisme. Il était réservé au tyran actuel de calculer, par un rafinement de barbarie inconnu jusqu'à nos jours, la force relative et comparative des sexes et des âges, et de faire l'échelle graduée de ce que pouvaient comporter de tra-

vaux la faiblesse du sexe, l'infirmité de l'âge et la délicatesse de l'enfance, afin d'infliger des supplices proportionnels. Calculs dignes des enfers, servirez-vous de base à M. de Metternich pour lui faire établir dans sa sagesse le *quantum* de dégradation morale auquel on peut soumettre l'Allemagne pour lui faire obtenir une paix durable!

Voici ce décret digne de Phalaris.

Extrait du Journal du Département des Bouches de l'Elbe, du 25 de Juillet.

Le maréchal prince d'Eckmulh gouverneur-général de la 32eme division militaire, commandant en chef du 13eme corps,

Vu les ordres de l'Empereur et Roi, en date du 16 Juillet 1813, décrete les dispositions suivantes :

ART. I. Il est accordé pardon pour les actes de rébellion, d'insurrection et de désertion, commis jusqu'à ce jour dans la 32e division militaire.

ART. II, Sont exceptés de cette amnistie pour les raisons déterminées par l'art. 3eme les individus dont suivent les noms :

Gries exsindic exsécrétaire-général des Bouches de l'Elbe, à Hambourg ;

Coth, exsénateur de Lubeck, à Lubeck.

Kruckemberg, exmaire de Lunebourg, à Lunebourg ;

Von Leuth, exprésident de l'académie des nobles, à Lunebourg;

Von Medinck, exlégislateur et membre de la commission de liquidation à Lunebourg ;

Von Marschalk, exmaire de l'arrondissement de Stade ;

Von Zesterfleth, exconseiller à la cour impériale d'Hambourg ;

Von Deckin fils, exconseiller en Hanovre et propriétaire à Stade ;

Von Hesse, docteur à Hambourg ;

Von Zastron, exinspecteur des bois et forêts à Harbourg ;

Von Kielmansegge, propriétaire près de Lauenbourg ;

Mettlecamp, plombier à Hambourg ;

Haufft, maître-boucher à Hambourg ;

Von Gruben, sous-préfet à Bremerlehe ;

Von Deckin, pere, exministre de l'électeur de Hanovre.

Langzelyr, exreceveur municipal à Lunebourg.

Tesdorpff, exofficier supérieur au service d'Angleterre, à Barmstedt ;

Von Zesterflith, exsubstitut du proc. imp. à Bremerlehe;

Von Issendorff, exjuge à Bremerlehe ;

Von Wetzsch, exsubstitut du procureur impérial, à Brême ;

Von Deckin, exsubstitut du procureur impérial, à Stadt ;

Von Wetzendorff, ditto, à Lubeck ;

Von Code, ditto, à Hambourg ;

Frédéric Perthès, libraire à Hambourg ;

Von Haupt, exhomme de loi près de la cour impériale, à Hambourg ;

Von Zemmermann, exhomme de loi, à Hambourg ;

Ehrenstein, exco-propriétaire du Correspondenten à Hambourg ;

Meyer, exshérif, à Hambourg.

Art. III. Ces individus sont déclarés ennemis de l'état et bannis à perpétuité de l'empire français. Leurs propriétés sont confisquées ; celles de leurs propriétés qui sont dans ce moment destinées au service public, seront appliquées à l'usage auquel elles sont destinées ; le reste écherra au domaine extraordinaire.

Art. IV. Toutes les personnes appartenant à la 32eme division militaire, qui se sont absentées depuis le 1er de Mars 1813, et qui ne seront pas retournées au moment où les présentes résolutions seront publiées, et toutes autres, excepté celles spécifiées dans le second article ci-dessus, auront pour dernier terme jusqu'au 5 d'Août pour retourner à leur résidence ordinaire. Elle devront faire constater leur retour par un procès-verbal du maire. Le maire enverra copie de ce procès-verbal au préfet du département qui en donnera avis au ministre de la police générale d'une part, et au gouverneur-général de l'autre. Le procès-verbal original sera déposé aux archives de la mairie.

Art. V. Les individus qui ne seront pas revenus dans le temps prescrit, seront considérés comme les personnes spécifiées dans l'article 2 du présent arrêté et seront sujets à la même punition.

Art. VI. Les peres, meres ou tuteurs des individus mineurs, ou qui ne jouissent pas de leurs priviléges, sont responsables pour ceux de leurs enfants ou pupilles qui portent les armes contre la France, ou qui ne seront pas retournés

dans le temps prescrit. Ils payeront en conséquence dans l'espace d'un mois une amende pécuniaire, conformément à une liste qui sera dressée par le préfet, montant à quatre fois le revenu de leurs biens fonciers, ou contributions personnelles.

ART. VII. La présente amnistie ne s'étendra point aux actes de violence, attaques et meurtres individuels, ni de la même maniere, aux pillages, vols et autres excès, quand bien même les dits actes proviendraient de l'insurrection et rébellion. Cette amnistie n'apportera aucun changement aux suspensions provisoires des magistrats, officiers publics, ou agents qui avaient été déclarées publiquement, antérieurement à la publication du présent arrêté, ni à toutes les autres mesures adoptées par le gouvernement ou la haute police.

ART. VIII. Il sera donné la plus grande publicité au présent arrêté. Le chef d'état-major en fera passer des copies au lieutenant-général de la justice, aux préfets, et au directeur-général de la police supérieure.

Donné au Palais du Gouvernement à Hambourg, le 24 Juillet 1813.

(Signé) Le maréchal duc d'Auerstadt,
PRINCE D'ECKMUHL.

Le général chef d'état-major du 13e corps,
CÉSAR DE LA VILLE.

Pour copie,

Le préfet du département des Bouches de l'Elbe,

BRETEUIL.

Proclamation publiée par la Mairie.

Comme le service des hopitaux exige une quantité si considérable de vieux linge pour bandages et charpies, qu'on ne peut s'en procurer une quantité suffisante, tous les habitants d'Hambourg sont réquis par la présente d'apporter tout ce qu'ils auront en leur possession d'effets convertibles à cet usage, et de le délivrer sur-le-champ à la mairie ; et ils ne seront certainement pas lents à saisir cette occasion de soulager leurs compatriotes malades et guerriers blessés.

Hambourg, 24 Juillet.

(Signé) le maire, RUDER.

Hambourg, 26 *Juillet*.—Son Excellence le comte d'Hogendorp, gouverneur de Hambourg, a rendu un réglement en date du 22, qui a été affiché, concernant les ouvrages des fortifications, en vertu duquel il est demandé à Hambourg 4200 personnes par semaine, afin de commencer la semaine prochaine les ouvrages de la forteresse. Chaque canton doit fournir pour cet objet 700 hommes, lesquels seront divisés en sept compagnies, consistant chacune en 100 hommes, et chaque compagnie sera mise sous les ordres d'un capitaine qui sera pris parmi les principaux habitants de la ville.

Les capitaines sont autorisés à employer trois femmes en place de deux hommes et 20 enfants de 15 à 16 ans en place de 10 hommes. Ceux qui seront nommés pour travailler devront le faire en personne : on ne permettra ni substituts ni travailleurs payés.

Nous croyons qu'il n'est pas en France ni dans les pays vassaux, une mere, une fille, un enfant, quelque tendre que soit son âge, qui ne doive voir en frémissant dans ce décret la perspective du sort qui l'attend. Oui, nous ne craignons pas de le dire, la main de fer de la conscription menace aujourd'hui la population toute entiere de la France et de ses appendices. Il n'est pas un sénateur, pas même un malade dans les hôpitaux, de France, qui puisse être assuré maintenant d'une tranquillité de 24 heures. La vie est attaquée jusques dans ses sources. Nous ne serions pas étonnés de voir incessamment conscrire les femmes en France et en Italie, et ordonner l'organisation de nouveaux régiments d'Amazones. Qui connaît les bornes de la peur, de la rage et de la tyrannie?

Opposons en passant aux arrêtés du maréchal français les ordres d'un maréchal britannique ; et les deux gouvernements seront jugés tout de suite par la différence des actes de leurs officiers. Voici l'ordre du jour que notre immortel Wellington publiait devant les portes de St. Jean-de-Luz, afin de rassurer les peuples du département des Landes, lorsqu'on écrasait sous le

poids de leurs fers les habitantsdes Bouches de l'Elbe. *Des dieux que nous servons telle est la différence !*

Ordre du Jour de l'Armée Alliée d'Espagne.

Iruita, le 9 Juillet.

1. Le commandant des forces s'empresse d'attirer l'attention des officiers de l'armée sur la situation dans laquelle ils ont été jusqu'à ce jour parmi les peuples d'Espagne et de Portugal, et sur celle dans laquelle ils peuvent se trouver par la suite au milieu du peuple de la frontiere de France.

2. Il faudra dorénavant mettre en usage toutes les précautions militaires, pour se procurer des informations, et pour prévenir des surprises. Les officiers-généraux et supérieurs, à la tête de corps détachés, auront soin d'entretenir une communication constante et réguliere avec les corps sur leur droite et sur leur gauche, ainsi qu'avec ceux en arriere ; et il sera défendu aux soldats et aux personnes à la suite de l'armée de quitter leurs camps et leurs cantonnements sous quelque prétexte que ce soit.

3. Quoique ces précautions soient absolument nécessaires, comme le pays en front est le pays de l'ennemi, le commandant des forces désire particulierement que les habitants soient bien traités, et que les propriétés particulieres soient respectées.

4. Officiers et soldats doivent se souvenir que leurs nations sont en guerre avec la France, uniquement parce que le dominateur de la nation française ne veut pas leur permettre d'être en paix, et veut les forcer de se soumettre à son joug. Ils ne doivent pas oublier que les plus grands maux que l'ennemi a eu à souffrir dans son horrible invasion de l'Espagne et du Portugal, ont été occasionnés par l'indiscipline et les excès des soldats, et leurs cruautés autorisées et encouragées par leurs chefs envers les malheureux et paisibles habitants de la campagne.

5. Se venger de cette conduite sur les paisibles habitants de la France ne serait pas généreux, et serait indigne des natifs auxquels le commandant des forces s'adresse maintenant, et serait, à tout événement, la cause de pareils et même de plus grands malheurs pour l'armée en général, que

ceux que l'armée de l'ennemi a soufferts dans la Péninsule, et pourrait devenir extrêmement funeste aux intérêts publics.

6. Ainsi les réglements que l'on a observés jusqu'à ce jour, pour demander et prendre des récépissés des provisions fournies par le pays, continueront d'être suivis dans les villages sur les frontieres de France, et les commissaires attachés à chacune des armées des diverses nations, recevront les ordres du commandant en chef de l'armée de sa nation, relativement au mode et à l'époque du payement des dites fournitures.

Ceci nous menerait naturellement à parler de la suite de l'immortelle campagne d'Espagne qui commence déjà à changer la face du monde. Mais nous désirons épuiser auparavant tout ce que nous avons encore à dire sur le tableau que nous offre l'Allemagne vue d'ici, au 10 Août, terme final de l'armistice.

Les deux lettres suivantes, quoique d'une date un peu éloignée, sont tirées du *Mercure d'Altona*, et viennent à l'appui de tout ce que nous avons dit dans les pages qui précedent.

Prague, le 14 Juillet.

L'ouverture du Congrès paraît n'être pas éloignée. Le conseiller privé von Anstetten est déjà arrivé ici le 11 du courant, de la part de la cour de Russie. On attend très-incessamment le comte de Nesselrode, qu'on dit avoir été nommé principal ministre de Russie au Congrès.

M. de Humboldt, ci-devant ambassadeur de Prusse à Vienne, est arrivé ici dans le même temps, comme plénipotentiaire de la cour de Prusse. Le comte de Narbonne, ministre de France à Vienne, a également été ici pendant quelques jours; mais jusqu'à présent il n'a pas notifié son caractere comme plénipotentiaire au Congrès. Il n'a pas même encore occupé le logement préparé pour cette légation. Le bruit court que c'est le duc de Vicence qui est destiné à remplir ce poste, mais le fait n'est pas assuré.

Jusqu'ici il n'est point question de l'arrivée d'un parlementaire anglais au Congrès; mais dans les entrefaites, M.

Addington, neveu de Lord Sidmouth, réside à la campagne dans les environs de cette ville, sans aucun caractere public, et nous avons encore de fortes espérances que l'Angleterre prendra part aux négociations.

Sa Majesté vint hier à Prague, et y resta quelque temps; elle y donna audience à quelques personnes, et retourna le soir à Brandeis. Dans les entrefaites, le comte Metternich a pris l'hôtel qui lui était destiné, on y a fait des préparatifs comme s'il devait continuer d'y résider pendant quelque temps, et pour y recevoir des personnages illustres.

Frontieres de Bohême, le 11 *Juillet,*

Tandis qu'on fait toute sorte de préparatifs à Prague, et tandis qu'on a déjà disposé des résidences dans l'ancienne capitale de la Bohême pour les plénipotentiaires, tout est en mouvement comme pour la guerre dans le royaume de Bohême et dans les états héréditaires.

On nous assure que depuis le 1er Juillet il a été mis sur le pied de guerre 150 mille hommes complétement équippés. La patente pour laquelle la milice est convoquée, est restée fort long-temps dans l'imprimerie; mais à la fin on la dépêcha en grande hâte, ainsi que la nouvelle loi de la conscription, selon laquelle il n'y a que la premiere classe de la noblesse qui en soit exempte.

A l'avenir, il sera ajouté à chaque régiment de ligne deux bataillons de milice (le tout formant environ 70,000 hommes) qui doivent être habillés parfaitement comme leurs régiments, habits, revers et parements. Tout homme qui a appartenu autrefois à la cavalerie, et qui a obtenu son congé, est tenu de revenir à l'armée, afin de former un corps d'élite de milices à cheval, qu'on doit former sans perdre de temps. Tous les bruits qui ont couru sur une entrevue personnelle entre notre Empereur, l'Empereur de Russie et le Roi de Prusse sont sans aucun fondement. L'Empereur Alexandre a seulement eu une entrevue avec les archiduchesses Marie et Catherine à Opotschna; elles y vinrent de Prague, où elles étaient, ainsi que l'Empereur. A Ratsbachutz, château en Bohême, appartenant à la comtesse de Sagan, on avait préparé pour dîner une table particuliere pour l'Empereur Alexandre; mais il demanda à dîner avec le reste de la compagnie qui se trouvait alors au

château, et en conséquence le comte de Metternich, le baron de Humbold, le chevalier Gentz, et plusieurs autres personnages se trouverent à table avec Sa Majesté.

Le gouvernement a fait incontestablement jusqu'ici les plus grands efforts pour le maintien de la plus stricte neutralité ; et c'est pour cette raison qu'il a été permis d'exporter pour l'usage de l'armée française, des quantités considérables de blé et d'avoine. C'est pour la même raison que l'on a consenti à laisser passer par Cracovie, pour se rendre en Lusace, le beau corps polonais de Poniatowski. Et certes, sans cette neutralité religieuse, toute médiation pacifique aurait été illusoire. Comme on dit qu'il est connu qu'il a été fait à plusieurs reprises de fortes reconnaissances le long des frontieres de la Bohême, on repporte que du côté autrichien de la même frontiere, on a tiré un cordon, et fortifié les passes principales pour le maintien de la police. Une nouvelle patente très-avantageuse pour les finances est celle par laquelle l'usage du café est permis de nouveau dans les pays héréditaires depuis le 1er Juillet, en payant un droit proportionné. L'expérience a prouvé que la prohibition ne faisait que donner lieu à des déceptions et à des fraudes sans nombre pour éluder la loi, et que sans diminuer la consommation, elles avaient diminué le produit du droit de deux millions de guilders.

Les journaux français qui sont arrivés dans le cours de cette semaine, ne jetent aucun jour sur la politique de l'Allemagne. Ils ne contiennent que des détails de revues par Napoléon, Augereau et le viceroi, et des articles de Francfort et de Wurtzbourg, suivant l'usage, c'est-à-dire, mentionnant un passage continuel de troupes, qui, si l'on en faisait l'addition depuis trois mois, offriraient un total d'un million d'hommes au moins.

L'article prééminent de ces papiers, est l'arrivée de l'Impératrice Marie-Louise, le 28 Juillet, à Mayence, où son auguste époux l'a fait venir un instant, comme le sultan Saladin, *pour s'amuser le matin.* Cet auguste époux que, suivant la chanson,

L'été rend un peu moins sauvage,
Et qui se demande à son tour
Ce qui l'enflamme davantage
De la saison ou de l'amour,

est allé joindre son auguste moitié, et, suivant les journaux français, lui a fait faire quelques tours de promenade sur le Rhin, ce qui est beaucoup plus important à connaître aux Parisiens et aux Français que les détails de la bataille de Vittoria, qu'on n'avait pas encore osé ou daigné leur apprendre le 5 Août, au bout de quarante-quatre jours.

Du reste ce voyage de l'Impératrice, reine et régente, n'a duré que quatre jours, et quatre nuits. Les deux conjoints se sont séparés dès le 1er Août, et Dieu sait si de cette entrevue il résultera cette fois un duc du Mein ou un Duc du Maine. Nous pensons que ce voyage pourrait bien avoir été ordonné pour un tout autre objet qu'un simple délassement comique. En rapprochant la pauvre Marie Louise des états de son pere, on dirait que Napoléon a voulu présenter en perspective cette infortunée victime à sa famille, et lui faire pressentir que si l'Autriche, joignant les alliés au 10 Août, prenait les armes contre sa dynastie, il avait son Barrere tout prêt à s'écrier encore comme il le fit il y a vingt-ans : " *Que l'Autrichienne périsse !* Il aura cru sans doute qu'en rappelant à la Cour de Vienne les risques que court entre ses mains le malheureux ôtage qui était autrefois un des principaux ornements de cette cour, il glacerait la main du pere, et l'empêcherait de signer une déclaration digne de l'Empereur. Mais nous espérons que cette considération n'arrêtera point la résolution de la Cour d'Autriche. Il n'est plus au pouvoir depersonne de faire périr l'Archiduchesse Marie Louise. Les gens-d'honneur en Allemagne, sentent tous que

la pauvre princesse mourut moralement le jour où on l'arracha à son père, et où on la livra aux deux Alexandres, Berthier et Laborde, pour l'envoyer être déchirée vivante par le Minotaure de Compiégne. Ce qu'elle est devenue depuis, ne peut faire que la matiere d'un roman ordurier, ou d'un livre de corps-de-garde.

Nons n'avons été aussi séveres sur la conduite de l'Autriche depuis le commencement de l'année, que parce que nous avons la conviction intime que cette puissance aurait pu, avec un peu d'énergie, sauver le monde à cette époque. Nous aimons à croire qu'elle sent aujourd'hui la faute qu'elle a faite, et qu'aucune considération ne lui fera différer plus long-temps de la réparer. Nous n'ignorons pas que, comme l'a dit M. Schlegel, elle s'est mise dans l'impuissance de faire un bon manifeste contre la France : mais les manifestes sont devenus inutiles ; ils sont tracés d'avance sur toutes les routes, sur les murs de toutes les villes d'Allemagne. La vie de Buonaparte, son nom seul est un manifeste toujours subsistant. Les peuples allemands n'ont plus besoin de bonnes phrases, il leur faut de bonnes actions. Ce n'est plus de l'encre, c'est du sang qu'ils demandent. Assez long-temps ils ont été victimes de la double intrigue qui a régné dans ces cabinets de Janus, pour ne pas dire de Jeannots, où si égeaient en même temps aux deux extrémités de la table du conseil, le génie du bien et celui du mal, l'agent de Napoléon et celui de son maître, le poltron et l'homme fort, le blanc et le noir, le ministre de la guerre et celui de la paix, le Haugwitz et l'Hardenberg, le Metternich et le Stadion. La voix publique indique partout quels sont ceux de ces hommes à employer, quels sont ceux à mettre de côté. Le mot de paix, autrefois si doux à prononcer et à entendre,

est devenu depuis quelque temps le mot le plus cruel du vocabulaire de l'Europe. On ne saurait trop le répéter aux pourvoyeurs de Napoléon, il n'y a point d'autre paix avec cet homme que la paix du tombeau. C'est dans sa destruction personnelle, c'est dans la rétablissement de la monarchie légitime de France, ou au moins dans l'anéantissement de tout ce qui constitue le gouvernement impérial révolutionnaire, qu'il est possible de trouver une ombre de paix et de repos. Vienne a manqué à son allégeance comme Hambourg. Le sort de Vienne est tracé d'avance dans le décret de Davoust.

Ces considérations n'ont point échappé aux Espagnols, à ce peuple généreux et magnanime, auquel cinq années de vexations inouïes n'ont jamais arraché un soupir ni un seul cri de paix, et que Napoléon n'a jamais eu le droit de mépriser. La liberté de la presse commence à être aussi en vigueur en Espagne qu'en Angleterre. Nous ne pouvons nous refuser au plaisir de présenter ici quelques réflexions énergiques publiées le 15 Juillet dans un journal de Cadiz sur les bruits de paix qui couraient alors.

Considérations sur quelques Bruits de Paix.

" Il a couru depuis quelques jours des bruits que la paix était conclue ou allait se conclure entre les Russes, les Prussiens et les Français. Pour nous, un tel événement ne nous surprendrait en aucune maniere. Nous avons observé qu'au milieu de cet essaim de proclamations et de manifestes qui sont émanés de nos alliés du Nord, il n'est fait aucune mention des Anglais ni des Espagnols ; et ce silence fait naître de justes soupçons que ces puissances comptent sur le succès de leurs plans ultérieurs, sans avoir beaucoup d'égard aux trois nations, anglaise, espagnole, et portugaise, qui ont été leur principal appui, leur modele, la grande cause de leurs triomphes et de leur délivrance dur joug de leur tyran gallo-corse.

" Nous avons déjà observé qu'à la conclusion de l'ar-

mistice, les parties contractantes *oublierent* d'envoyer en Angleterre des informations officielles de cet événement inattendu. Frédéric et le monstre Corse, auquel ils ont prêté l'oreille, auront peu égard dans leurs traités à tout ce qui pourra être dit ou allégué par le gouvernement britannique.

" Buonaparté n'a pas dit dans ses bulletins un seul mot sur le *Système Continental*, qui était le refrein ordinaire de ses déclamations. Ainsi nous pouvons soupçonner que pour obtenir une paix de courte durée avec Alexandre, il cédera volontiers sur ce point.

" Ces considérations pourraient nous faire présager une *séparation d'intérêts* à un certain point, entre les puissances du Nord, et l'Angleterre et la Péninsule, malgré les traités et les engagements si vantés qui sont généralement observés par les cabinets pendant le temps seulement que cela leur convient. En même temps pourtant, nous ne pouvons croire à ces bruits de paix, parce que nous pensons qu'Alexandre et Frédéric sont jaloux du bonheur de leurs peuples, et que ce bonheur est incompatible avec la prépondérance actuelle de Buonaparté. Il n'est certainement pas possible que ces monarques et leurs sujets préferent l'ignominie et la servitude à l'honneur et à l'indépendance.

" Nous conjecturons que ces bruits de paix sont venus par voie des Pyrénées, et comme il est aussi aisé d'en inventer les termes que les bruits, nous en avons aussi oui-dire les conditions. Quelques-uns placent le grand duc Constantin sur le trône de Pologne, comme un appât pour obtenir le consentement d'Alexandre; ils font Ferdinand VII roi des Amériques, pour remplir ainsi les pactes et les traités; ils nomment l'archiduc Charles roi d'Espagne, et lui laissent à soumettre ou concilier ce qu'ils appellent *les insurgents*. Ainsi, la carte et le compas à la main, ils arrangent avec la plus grande facilité les affaires des deux hémispheres, sans demander la permission de personne! en un mot, ils font une espece de marché de chair humaine, et disposent des hommes comme d'un troupeau de moutons. Si de tels arrangements sont aujourd'hui en vue, nous devons croire que les cabinets et les souverains d'aujourd'hui sont aussi stupides, aussi ignorants, et aussi méchants que dans les temps les plus barbares et les plus despotiques.

" D'autres restituent de nouveau l'empire d'Allemagne à l'Autriche, indemnisent Joseph Buonaparté en Italie, transplantent Eugene en Pologne, donnent la Poméranie suédoise à la Suede, la Pologne autrichienne à la Russie, la Silésie à

l'Autriche, la marche de Brandebourg à la Saxe etc, changeant ainsi par un tour de passe-passe la destination des états tout comme *si le peuple n'était rien*, et si ce qu'on appelait *politique* était tout,

" Ils parlent aussi d'une entrevue à Dresde entre les trois empereurs, et les rois de Saxe et de Prusse. Cependant nous ne devons pas craindre aujourd'hui que Buonaparté, même quand il le pourrait, saisisse ces princes et les envoye en France. L'exemple de Ferdinand a ouvert les yeux du madré corse, et il ne s'exposera pas de long-temps à ces cruelles guerres nationales, lorsqu'il lui est si aisé de réussir dans celles du cabinet, Les peuples, *les insurgés*, voilà les plus grands ennemis du tyran ; il sait parfaitement combien il est plus aisé de flatter l'amour-propre des monarques que de traiter et de marchander avec les peuples ou de les subjuguer lorsqu'ils ont résolu d'être libres.

" Suspendons cependant notre opinion sur le résultat de la guerre du Nord,; mais ne suspendons pas pour un moment le devoir où nous sommes de nous préparer contre tous les événements, soit qu'ils proviennent de la faiblesse des princes ou de l'apathie des peuples.*

Nous terminerons cet article par les dernieres nouvelles relatives au Congrès, que nous tirons d'un journal anglais qui passe pour ministériel.

" Nous soupçonnons qu'avant que le comte d'Aberdeen et l'ambassade qui porte la Jarretiere à l'Empereur de Russie, soient débarqués en Allemagne, toute idée d'un Congrès, sera, au moins pour le présent, abandonnée. Peut-être même les premieres nouvelles qui arriveront du

---

*Nous croyons cette derniere opinion erronée. S'il faut en croire tous les avis qui viennent du Continent, le renouvellement de la guerre sera dû en grande partie à l'explosion de l'indignation universelle contre Buonaparté. Ce sentiment est porté à un tel point dans les armées et parmi les peuples, qu'on assure qu'il n'y aurait sûreté pour la vie d'aucun ministre qui voudrait faire la paix, et qu'ils seront obligés, malgré eux, de suivre le torrent de l'opinion.

Continent, nous annonceront-elles cet abandon.

" Les plénipotentiaires français avaient connaissance de la bataille de Vittoria plusieurs jours avant les plénipotentiaires russes, prussiens et autrichiens. Nos lecteurs se rappeleront que les Français eurent connaissance de la perte de leur armée en Egypte long-temps avant nous, et qu'ils envoyerent sur-le-champ à Otto ordre de signer les préliminaires, recevant par notre ignorance une valeur en échange d'une armée que nous supposions encore tenir la campagne, lorsqu'ils saraient, eux, qu'elle était alors prisonniere de guerre. Les Français, ainsi que nous venons de le dire, avaient en dernier lieu la connaissance préliminaire de l'affaire de Vittoria; mais elle ne les engagea pas, ainsi qu'on l'a rapporté, à consentir pour cela à la base proposée par les alliés de concert avec l'Autriche. Lorsque les plénipotentiaires russes, prussiens et autrichiens, reçurent la nouvelle de notre grande victoire, les alliés firent des demandes plus fortes. Le comte de Mettermich, à la réception de ces nouvelles, demanda au comte de Narbonne, s'il y avait des nouvelles de l'armée française en Espagne? Ce dernier répondit que Jourdan avait concentré ses forces, s'attendant à attaquer l'armée britannique, mais qu'il n'avait pas encore fait cette attaque au départ des dernieres nouvelles. Le comte Metternich ne fit, dit-on, aucune réplique à cette réponse; mais les nouvelles demandes que firent aussitôt les Alliés suffirent pour convaincre les plénipotentiaires français que l'on n'ignorait pas en Allemagne l'issue de la bataille.

" Ainsi les Français n'ayant pas d'abord consenti à la base demandée, quoiqu'ils connussent notre victoire avant les Alliés, et les Alliés ayant élevé leurs demandes aussitôt qu'ils furent informés de cette nouvelle, on pense qu'il n'y aura point

de Congrès, et qu'on aura donné le 11 notification de la reprise des hostilités. *(Courier.)*

Arrivée du Général Moreau en Europe.

Un événement inattendu, qui ne donnera pas moins de tablature et d'irritation à Buonaparté que sa défaite à Vittoria, et qu'il prendra autant de soin à cacher à ses sujets et à ses vassaux, est l'apparition en Europe du général Moreau. Ce célebre militaire est arrivé de New-York à Gothenbourg, le 27 Juillet, après une traversée de 30 jours, à bord du navire marchand américain, l'Annibal, secretement pourvu d'une licence anglaise, qui lui a permis de faire route sans être molesté. Ce général est venu, dit-on, en Suede, à l'invitation de son ancien ami et camarade, le Prince de la Couronne. Suivant les papiers publics, il lui a été donné un commandement en chef dans les armées Russes et Prussiennes qui font partie de la grande armée sous les ordres du Prince de Suede. Son nom, sa célébrité, le poids de sa vieille réputation militaire, celui des injures personnelles qu'il a à venger, ses talents combinés avec ceux de son collegue d'autrefois, ne peuvent qu'ajouter à la confiance des alliés et aux espérances de l'Europe. Cet événement causera immanquablement une très-forte sensation parmi les militaires français; il est à croire, qu'il encouragera la désertion parmi eux, et qu'il diminuera prodigieusement le pouvoir moral de Buonaparté, en faisant voir que sa tyrannie a converti en ses plus cruels ennemis les premiers et les plus forts instruments de son élévation.

Quelques mauvais plaisants ont cru entrevoir dans l'arrivée de Moreau la possibilité d'un changement de dynastie dans le Dannemarc ! ! !

Mort de Junot.

Le colonel-général des dragons, général Junot, ci-devant soldat aux gardes françaises, autrement connu sous le nom du duc d'Abrantes, vient de mourir en Franche-Comté dans les bras de sa famille. Tandis que les papiers publics de France le faisaient gouverneur des provinces illyriennes, le pauvre soudart, qui avait eu, comme Berthier, les entrailles gelées en Russie, luttait contre la mort qui l'a enfin vaincu. C'était un homme de sang, dévoué à Napoléon comme un Seïde, sans aucun talent, mais d'une bravoure féroce et aveugle. Le nombre d'hommes de cette trempe que Napoléon voit tomber depuis quelque temps auprès de lui, surtout dans sa maison militaire, devrait lui faire faire de profondes réflexions, s'il était susceptible de recevoir d'autres émotions que celles de la rage.

On avait dit Berthier mort à Dresde ; mais le Moniteur qui n'avait jamais fait mentionde sa maladie, a eu soin de parler de lui il y a quelques jours, et de lui faire faire une promenade en voiture avec Buonaparté au dernier voyage de Mayence.

Retour de Leurs Altesses Royales Monsieur *et Mgr. le Duc d'* Angoulême

LL. AA. RR. Monsieur et Mgr. le duc d'Angoulême sont de retour du voyage qu'elles avaient cru devoir faire au continent dans des circonstances qui permettaient d'espérer, surtout d'après une proclamation faite au nom d'un des pouvoirs belligérents, le rétablissement de l'ancien ordre de choses en Europe.

Partout où ces illustres personnages ont eu occasion ou de s'arrêter ou de communiquer avec des commandants civils et militaires, ils ont été traités avec les égards dus à leur rang et avec un respect qui leur a prouvé que les vœux des hommes qui exercent en Europe l'autorité des souverains légitimes, sont encore pour la famille illustre dont la chute a ébranlé tous les anciens trônes, et amené les 23 années de guerre qui ont ensanglanté toutes les parties du monde. Dans un moment où la fortune de l'usurpateur semblait l'abandonner, on eût trouvé extraordinaire que la famille dépouillée par lui ne cherchât pas à tirer parti des chances inespérées qui semblaient annoncer un grand changement en Europe. Ce fut probablement dans cette vue, et non pas, comme on l'a prétendu, dans l'intention de proposer aux puissances alliées de leur permettre d'arborer l'étendart des Lys, que ces deux Princes se sont déterminés à aller sur le continent.

N'ayant que la prétention de se porter où les événements rendraient leur présence utile, LL. AA. RR. ont dû revenir en Angleterre, dès le moment que l'armistice déjà conclu entre les pouvoirs

belligérents se trouvait encore prolongé jusqu'au 10 Août et semblait devoir se terminer par un congrès général.

Quoiqu'il en soit, cette démarche de LL. AA. RR. aura prouvé que l'inaction dont quelques personnes accusent les rejettons de la famille de France, tient plus aux circonstances qu'à leur volonté, et qu'ils sont prêts à se porter au péril même de leur vie et en s'arrachant aux jouissances domestiques qui leur restent, partout où ils croiront pouvoir ou revendiquer leurs droits ou combattre pour les rétablir. LL. AA. RR. étaient accompagnées du comte François d'Escars, attaché de tout temps par sa place et son dévouement à la personne de Monsieur ; du Baron de Rolle qui, malgré son âge, ne consultant que l'attachement désintéressé qu'il a toujours eu pour ce Prince, l'avait suivi pour partager les fatigues et les périls de ce voyage hazardeux ; et du Comte Et. de Damas attaché à S. A. R. Mgr. le Duc d'Angoulême. Leurs Altesses Royales ont fait un séjour d'un mois à Colberg où se trouvaient alors 1500 prisonniers français, dont six cents étaient malades dans les hôpitaux ; au moment de leur départ elles ont fait distribuer des secours à ces derniers.

RUSSIE.

St. Pétersbourg, 8 *Juillet*.—Le général d'infanterie Barclay de Tolly, commandant en chef des armées russes, a rendu l'ordre suivant, le 20 Juin, à son quartier-général à Reichenbach :

" Sa Majesté l'Empereur ayant daigné me conférer le commandement en chef des armées russes et alliées, je sens toute l'importance des obligations qui y sont attachées ; mais pour surmonter les innombrables difficultés qui en sont inséparables, je me repose avec confiance sur le mérite reconnu de tous les généraux, sur la valeur, la constance et le dévoûment de tous les guerriers en général. Dans cette persuasion, je requiers la coopération de tous les chefs des corps, divisions, etc. Leur devoir, durant l'armistice, sera de donner tous leurs soins à mettre en ordre les armes, munitions et autres objets militaires ; à surveiller la santé du soldat et l'observation d'une stricte discipline ; à instruire les jeunes soldats dans le métier de la guerre ; en un mot, à perfectionner tout, afin de marcher à de nouveaux exploits. C'est par ce moyen que nous nous mettrons en état de paraître avec gloire au champ d'honneur.

" Guerriers, l'univers retentit de vos hauts faits. Au milieu même des désastres qui ont désolé votre patrie, vous vous êtes signalés par des victoires ; en la sauvant, vous avez mis en fuite vos ennemis qui étaient la terreur de l'univers. Les traces de leur fuite ont été celles de vos triomphes ; si leur marche précipitée s'est enfin ralentie, et si nous avons quitté le théâtre de nos victoires, c'est dans le noble dessein de parvenir à notre but. Chacun sera convaincu de cette vérité, si l'on considere que dans les batailles très-meurtrieres qui ont suivi, nous avons cueilli de nouveaux lauriers : que nous n'avons perdu ni artillerie ni hommes, excepté quelques blessés ; et que, durant la retraite, des batteries et des bataillons entiers sont tombés dans nos mains. Tel est le fruit de cette prévoyance qui a dirigé

tous nos mouvements et toutes nos opérations. Ayez toujours la même confiance dans vos chefs; soyez-leur entièrement soumis: avec ces sentiments et l'esprit qui vous anime, vos armes ne rencontreront point d'obstacles. Préparez-vous à de nouvelles victoires: notre monarque est au milieu de nous; il sera témoin de nos efforts, et récompensera chacun selon son mérite.

PORTUGAL.

Lisbonne, le 15 *Juillet.*—Après le brillant éclat des beaux exploits militaires, rien n'est plus doux au cœur de ceux qui les accomplissent que les justes éloges qu'leur sont donnés par les grands capitaines qui en commandent et surveillent l'exécution. Tels seront certainement les sentiments agréables qu'excitera dans l'esprit des Portugais en général, et particulierement dans celui de nos braves guerriers, l'ordre suivant, qui a été rendu par le marquis de Campo Mayor, commandant en chef de l'armée portugaise:

" Quartier-général, à Huarte, le 1er Juillet.

" C'est avec le plus grand plaisir que le maréchal Beresford, marquis de Campo Mayor, va parler de la conduite des troupes portugaises à la fameuse bataille du 21 Juin, dans laquelle l'armée alliée a remporté une victoire complete sur l'ennemi.

" Le maréchal félicite la nation portugaise sur la conduite de ses troupes dans cette mémorable journée; et, en donnant les plus grands éloges aux corps portugais qui y ont eu part, il fait simplement ce qu'ils méritent.

" Le maréchal se croit obligé de faire une mention particuliere de deux brigades, l'une composée des 9e et 21e régiments d'infanterie, et du 11e bataillon de chasseurs, commandé par le colonel T. W. Stubb. Le maréchal-général duc de Vittoria et lui-même ont été témoins de la brillante conduite de ces deux brigades, dont la fermeté, la bonne tenue et la valeur ne peuvent être surpassées; et S.

Exc. le maréchal-général a exprimé la plus grande admiration de leur conduite.

" Le maréchal assure à ces brigades qu'il ne manquera pas de rendre compte de leur conduite à Son Altesse Royale le Prince Régent, notre maître, et de le supplier de conférer quelque marque distinctive et honorable aux corps qui les composent. Le brigadier Manley Power et le col. Stubbs, les commandants des corps, et les autres officiers, sous-officiers et soldats de ces brigades, accepteront les remercîments du maréchal; il ne désigne particulierement aucun officier, parce que tous ont fait noblement leur devoir. La conduite du commandant des quatre compagnies de grenadiers des 9e et 2e régiments, mérite d'être mentionnée particulierement, ainsi que celle de ces quatre compagnies.

" Le brigadier Pack, à la brigade duquel le 8e bataillon de chasseurs est attaché, en fait une mention honorable : et Son Excellence se réjouit de ce que ce bataillon a pris soin de maintenir la réputation qu'il a déjà acquise.

" Le maréchal fait ses remercîments au brigadier Frédéric Sprye, et aux officiers, sous-officiers et soldats de la brigade qu'il commande, et qui est composée des 3e et 15e régiments d'infanterie, pour leur bonne conduite et fermeté.

" Les brigades d'artillerie portugaise ont fait leur devoir, et mérité l'approbation du maréchal.

" Le maréchal a eu tout lieu d'être satisfait de la brigade commandée par le colonel Charles Ashworth, des corps de la division légere, du 17e régiment d'infanterie, et des 1er et 3e régiments de chasseurs, quoique les circonstances et leurs positions respectives dans la bataille ne leur aient pas offert l'occasion de se distinguer particulierement. Il doit en dire autant de la division commandée par le lieutenant-général comte de Amarante, et de la brigade commandée par le brigadier Lecor, dont la bonne tenue et l'excellent esprit ont été remarquables, quoiqu'ils n'aient pas été réellement aux prises.

" Il n'est pas possible que toutes les troupes d'une armée combattent dans une seule bataille, et moins encore qu'elles aient l'occasion de se distinguer ; mais le maréchal a la satisfaction de déclarer à l'armée portugaise qu'il est parfaitement satisfait de toutes celles qui étaient à cette fameuse affaire. Tous les corps ont fait leur devoir eu égard aux circonstances dans lesquelles ils étaient, et aucun n'a manqué de se distinguer lorsqu'il en a eu l'occasion.

" Le maréchal répete qu'il rendra compte avec le plus

grand plaisir à Son Altesse Royale de la bonne conduite des corps respectifs et de celle de l'armée en général, à la bataille et victoire de Vittoria, le 21 Juin, 1813.

" Le maréchal, exerçant le pouvoir qu'il a plu à Son Altesse Royale de lui confier, accorde les promotions suivantes, etc.

(Suit une liste des officiers promus.)

" Cet ordre est signé MOZINHO, adjudant-général."

Un jeune officier, qui sert en Espagne sous les ordres du Feld-Maréchal Lord Wellington, mande ce qui suit à son oncle :

" En avant de Pampelune, le 5 Juillet.

" Dans la grande bataille du 21 Juin, l'ennemi avait tellement compté sur la victoire, qu'il n'avait fait aucunes dispositions relativement aux épouses des officiers de l'armée, même de ceux du plus haut rang. La comtesse Gazan, épouse du général qui commandait en second, était au nombre de celles qui furent prises. Elles furent traitées avec toute sorte d'égards, et le lendemain elles furent toutes renvoyées à Pampelune, avec un parlementaire, dans leurs propres voitures, dont quelques-unes étaient très-belles. Nous eûmes aussi l'honneur de mettre la main sur toute la maison du roi Joseph, et son trésor, son argenterie, et des habillements de toute espece furent colportés le soir pour être vendus dans notre camp, par nos soldats, qui eurent aussi la bonne fortune de s'emparer des voitures sur lesquelles étaient ses meilleurs vins et autres provisions les plus recherchées. Vous devez bien vous imaginer que, comme dans les dix jours précédents nous n'avions eu d'autre ration qu'une demie-livre de pain et une livre de très-mauvaise viande, et pour boisson que de l'eau bourbeuse, parce qu'il avait plu continuellement, nous avions assez bon appétit pour manger toutes les bonnes choses qui étaient étalées devant nous. Après les dangers et fatigues de la journée, nos soldats, réservant leur eau-de-vie pour eux-mêmes, donnerent en profusion aux divers officiers des compagnies, du vin de Bordeaux, de Champagne et de Bourgogne. Les seules choses dont j'aie pu m'emparer, et dont

je compte vous faire présent un jour, mon cher oncle, sont une paire de pistolets du roi, une demie-douzaine de cuillers et fourchettes d'argent, et une cuiller à soupe. Je voudrais que ces articles, pour la rareté de la chose, fussent déjà sur votre buffet : ils ne sont pas d'une grande valeur, mais ils lui ont appartenu et cela en rehausse le prix."

GAZETTE DE LA COUR

DU SAMEDI, 7 AOUT, 1813.

Bureau de l'Amirauté, le 7 Août, 1813.

Extrait d'une Lettre du Capitaine Sir George Collier, *du Vaisseau de Sa Majesté* la Surveillante, *adressée à l'Amiral Lord* Keith, *par qui elle a transmise à l'Amirauté.*

A bord de la Surveillante, au large de St. Sébastien, le 22 Juillet.

Les batteries en brêche érigées sur les hauteurs des sables de Chofre ont ouvert leur feu sur les remparts de St. Sébastien le 20, à dix heures du matin, avec le temps le plus favorable; et ce soir il y a une brêche très-large; mais j'apprends du général Graham qu'il en sera fait une seconde avant que l'assaut soit donné. Il a été jugé nécessaire de placer un canon sur la hauteur du fanal. Le capitaine Taylor, du Sparrow, a dressé une batterie, et si le temps l'eût permis, une piece de 24 y aurait déjà été traînée et montée. Les accidents n'ont pas été nombreux, considérant le feu très-élevé auquel nos canons sont exposés. Le capitaine Dubordieu, de l'artillerie royale, a été tué, et je joins ici un état des tués et blessés de l'escadre (jusqu'à la nuit du 21). J'ai du plaisir à dire que la bonne conduite du détachement débarqué sous le lieutenant O'Reilly, a fait l'admiration des officiers d'artillerie qui commandent les batteries.

(Suit un état comprenant 2 hommes tués, 1 officier et 5 hommes blessés.)

AFFAIRES D'ESPAGNE.

MINISTERE DE LA GUERRE. ARMÉE D'ESPAGNE.

Extraits du Moniteur du 5 Août. Relation Française de l'Assaut infructueux de St. Sébastien.

Sa Majesté a nommé le maréchal duc de Dalmatie, son lieutenant-général, commandant de ses armées en Espagne. Ce maréchal prit le commandement le 12 Juillet, et fit aussitôt ses dispositions pour marcher contre les Anglais qui assiégeaient Pampelune et St. Sébastien.

Lettre du Général Rey, *commandant de St. Sébastien, à S. Exc. le Duc de* Feltre, *Ministre de la Guerre, datée du 25 Juillet* 1813.

Monseigneur,

Le 22, le général anglais m'envoya un parlementaire, je refusai de le recevoir. Le brêche était praticable. Le 23 et le 24, l'ennemi continua son feu avec 30 ou 35 pieces de canon; il détruisit le front de toutes les maisons depuis le Zioroola jusqu'à St. Elme et ouvrit des brêches nouvelles. L'on m'assura que la seconde était praticable mais que la troisieme l'était moins. Depuis le 21, la ville fut en feu sur plusieurs points et l'incendie continua au moyen des bombes que l'ennemi jettait sans interruption; la ville avait déja beaucoup soaffert. Ce matin 24 à 4 heures, l'ennemi prit avantage du tuyau qui conduit l'eau de la fontaine de la ville pour pratiquer une mine au moyen de laquelle il fit sauter la place d'armes à l'entrée du chemin couvert. A ce signal quelques colonnes d'attaque se mirent en mouvement. La direction du feu de l'ennemi, le 24, me fit présumer que je serais attaqué pendant la nuit ou dans la matinée, et je fis mes dispositions en conséquence. Partout l'ennemi fut

reçu avec la plus grande vigueur; tous ceux qui parvinrent jusqu'aux brèches furent ou tués ou blessés; les colonnes qui s'étaient répandues dans le chemin couvert en furent promptement chassées et ne purent s'y établir. Ce fait d'armes fait le plus grand honneur à la garnison de St. Sébastien, et j'aurai l'honneur d'instruire V. Exc. dans mon premier rapport des noms des braves gens qui se sont particulierement distingués.

J'estime que les Anglais ont perdu de 14 à 1500 hommes sur les brèches ou dans le chemin couvert, par le feu de l'artillerie, des obus, et des bombes qui ont été jetées sur lui près la fausse braye du bastion de St. Jean, ou en approchant les brèches. Le général anglais m'a demandé de lui laisser enterrer ses morts je lui ai accordé une heure; j'ai fait transporter 581 blessés, dont 13 officiers pris sur la brèche, outre 237 prisonniers. L'ennemi a enlevé ses blessés sur les points les plus éloignés. Les blessés nous assurent que l'ennemi a eu 50 officiers tués, parmi lesquels est le major-général qui commandait la premiere colonne. J'écris en grande hâte à V. Exc. M. le maréchal duc de Dalmatie m'a fait l'honneur de m'informer qu'il allait se mettre en mouvement afin de faire lever le siége de cette place ainsi que celui de Pampelune.

Le colonel Songeon à qui j'avais confié le commandement de la gauche de mes opérations tandis que je dirigea ici celles du centre et de la gauche, m'a secondé admirablement; le chef de bataillon, Blanchard du 62e de ligne, qui commandait les postes intérieurs, Gilet chef de bataillon du génie, le cap. Douat mon aide-de-camp, le chef de bataillon Brion, commandant l'artillerie, m'ont rendu les plus grands services.

J'aurai l'honneur d'envoyer au duc de Dalmatie un rapport particulier, et les noms des officiers, sous-officiers et soldats qui se sont distingués particulierement dans cette journée, afin qu'il puisse solliciter pour eux les grâces de l'Empereur. Je recommande ces braves gens aux faveurs de Votre Excellence. Le chef de bataillon Dessally du 22e de ligne, a été tué sur la brèche; le cap. Bidon, commandant les sappeurs, a été tué au poste d'honneur. Notre perte n'excede pas 40 hommes mis hors de combat.

Je prie V. Exc. d'accepter, etc.

(Signé) Rey.

LE LOGOGRAPHE,

OU

Le Moniteur Secret.

No. LVI.

" Son Empire est détruit si l'Homme est reconnu."

LETTRES INTERCEPTÉES.

Joachim Ier à l'Empereur Napoléon Ier.

Votre Majesté Impériale verra, dans l'empressement que j'ai mis à fournir le contingent qui m'a été demandé, que je ne mérite pas les reproches contenus dans sa lettre à la reine Caroline. Sire, vous m'avez déshonoré aux yeux de l'Europe, en mettant au-dessus de moi et préconisant à mes dépens, un jeune homme qui n'a que le mérite de vous être resté attaché, malgré la répudiation dont vous avez flétri sa mere, et de l'avoir lui-même annoncée au sénat avec autant d'indifférence que s'il y eût été étranger.

Le coup est porté, Sire; il n'est plus au pouvoir de Votre Majesté de le réparer : vous avez insulté un vieux compagnon d'armes, un homme qui a été à vos côtés dans les moments du péril comme dans ceux de la victoire, et que son excessif attachement à votre personne avait rendu odieux au plus grand nombre de ses anciens camarades, qui, à la vérité, vous servent fidelement, mais se croiraient des lâches s'ils pouvaient

aimer un despote. J'allais dire un tyran, Sire, mais je laisse ce mot à la postérité.

Quand on a l'honneur, dit Votre Majesté, d'appartenir à votre illustre famille, on ne doit rien faire qui compromette ses intérêts ou qui ternisse sa splendeur. Sire, votre famille a reçu de moi autant d'honneur qu'elle m'en a donné, et je pourrais même, en citant un incident que Votre Majesté connaît bien, prouver qu'elle a un peu compromis le mien. Votre Majesté doit se rappeler ce qu'elle me dit alors de la légèreté (je ne répéterai pas ici le mot dont elle se servit) des femmes de sa famille, et des raisons politiques qu'elle me donna pour me convaincre que je ne devais pas faire d'éclat, parce qu'il y avait un double scandale dans l'injure qui m'avait été faite. Pardon, Sire, si je rappelle ce fait à votre mémoire ; mais en vérité, je ne me serais pas attendu que ce serait en écrivant à la reine Caroline que vous auriez parlé de l'honneur qui m'a été fait en m'admettant dans votre famille.

Votre Majesté dit que j'ai donné des symptômes de trahison, et que mes ouvertures au commandant anglais en Sicile suffiraient, si je n'étais pas roi, pour me soumettre au jugement d'une commission militaire. Le reproche est fondé jusqu'à un certain point ; mais la menace qui l'accompagne est insultante. Je sais, qu'en acceptant de vous une couronne j'ai perdu mon indépendance, et que j'avais plus de pouvoir réel quand j'étais commandant de Paris que vous ne m'en avez conféré lorsque vous m'avez couvert de la livrée de vos vassaux. L'exercice de ma souveraineté s'est borné jusqu'à ce jour à rassembler les tributs d'hommes et d'argent qui m'ont été imposés, à livrer la jeunesse de mes états au nouveau minotaure qui s'en empare à

mesure qu'elle atteint l'âge fixé pour être déférée par lui. Je sais que j'ai dû être tyran pour vous ressembler, et me rendre odieux pour vous servir, et que si j'avais essayé, par quelques actes de justice ou de bienveillance, de gagner l'affection de mes sujets, j'aurais depuis long-temps expié cette tentative par une mort prématurée, ou par quelque affront qui m'aurait rendu la risée des généraux jaloux de mon élévation.

Votre Majesté ne m'a-t-elle pas reproché jusqu'à mon goût pour la représentation, ne m'a-t-elle pas appelé un roi de théâtre, parce que, quelquefois, j'ai paru en public avec un costume espagnol? Ainsi, votre censure toujours active, toujours inquiète, s'exerçait non-seulement sur les moindres actes de mon gouvernement, mais encore sur mes habillements.

Après la campagne désastreuse de Russie, voyant la consternation qui régnait surtout dans Naples, et croyant trouver dans tous les regards qui étaient tournés sur moi des reproches de mon indifférence pour les pertes cruelles que la plupart des familles avaient essuyées, j'ai senti, je l'avoue, mon cœur s'amollir, et j'ai pris pitié de ce peuple qui ne m'accusait que par son silence. J'ai voulu lui procurer quelques adoucissements, et tournant mes pensées vers les privations que la guerre maritime lui cause, j'ai encouragé, pour le soulager, quelques relations commerciales avec les Anglais.

Mais, Sire, cette nation est-elle donc si odieuse que toute communication avec elle devienne un crime, et ne voyez-vous pas quelque chose de barbare et d'anti-social dans cette haine invétérée que vous cherchez à inspirer contre elle aux peuples qui sont soumis à vos lois? Sire, je ne puis partager cette haine, et quand un peuple

tient un si haut rang parmi les braves, il a droit à l'admiration de tous ceux qui savent apprécier les hauts faits de la valeur et le mérite d'une longue et imperturbable constance.

Ah! d'ailleurs, faut-il que les habitants des rivages de la mer la voient éternellement fermée à leur esprit aventurier, à leurs besoins, à leurs calculs? Des prohibitions, toujours des prohibitions, tel est le système qui depuis l'avénement de V. M. au pouvoir a été irrévocablement suivi. Les peuples n'ont connu sous son influence que des privations, et leurs sacrifices multipliés n'ont jamais fait qu'éloigner l'époque si souvent annoncée d'un état paisible et heureux. Chaque année amenant de nouvelles guerres augmente la détresse générale et porte le découragement et le désespoir dans tous les cœurs. Nous ne pouvons plus rien annoncer en votre nom qui n'ait déjà été démenti cent fois par vos actes, et que l'opinion ne repousse comme une déception nouvelle. La défiance que V. M. et ses vassaux inspirent aux peuples est telle que, quand j'ai voulu ouvrir quelques communications avec la Sicile, j'ai à peine trouvé des marins qui voulussent s'aventurer dans cette entreprise, et qu'on regardait en général cette condescendance inattendue comme un piége qui devait produire les suites les plus funestes pour ceux qui s'y laisseraient prendre.

Tel est le renom que nous avons acquis en nous soumettant à toutes les aberrations de notre politique, en la servant dans toutes ses violences et ses fourberies, que nous avons perdu entièrement la confiance de nos sujets, et que la parole d'un roi qui autrefois était si révérée des peuples qui la recevaient, et si religieusement observée du souverain qui la donnait, inspire

moins de confiance lorsqu'elle provient d'un de vos vassaux que le serment du dernier goujat de vos armées.

Qui aurait pu croire, quand vous flattiez vos généraux des espérances les plus brillantes, quand vous leur montriez une perspective de gloire et de prospérité dans la constance et la fidélité de leurs services, que le plus malheureux d'entre eux, le plus déshonoré, le plus dépendant, je dirai même le plus méprisable, serait celui que vous feriez monter sur un trône, et que vous pousseriez le mépris pour la dignité dont vous l'auriez revêtu, et l'oubli de ce qu'il a fait pour vous jusqu'à chercher à le déshonorer aux yeux de l'Europe?

C'est ainsi que ce qui fait l'objet de l'ambition des hommes, ou ce qui paraît pour eux le plus haut degré de bonheur ou de fortune, n'est très-souvent qu'une source de déboires et d'affronts. Qu'ai-je été en effet, depuis que, par des chances dont aucun siècle n'avait été témoin, je me suis trouvé au rang des souverains; depuis qu'assis sur un des plus beaux trônes du monde, depuis que régnant sur un des pays les plus fortunés de la terre, tout semblait avoir concouru à remplir mes désirs les plus étendus et mes plus vastes espérances? Eh! bien, je n'ai été qu'un esclave mille fois plus malheureux que celui qui naît dans cette condition abjecte. Dominé par ma femme, tyrannisé, par Votre Majesté, je n'ai entrevu le rang suprême que pour être torturé par un besoin d'indépendance, par une soif de liberté qu'il ne m'est pas permis de satisfaire!

J'ai mille fois regretté, Sire, le temps où, dans les rangs subalternes de l'armée, où, officier dans un régiment de chasseurs, je n'avais

que des chefs et pas de maîtres. Ma destinée fut d'être votre supérieur, ensuite votre camarade, après cela votre sauveur, et enfin votre esclave.

.....Que seriez-vous, Sire, si, dans le jour du 18 Brumaire, je n'étais pas venu à la tête des grenadiers, vous arracher aux assassins qui vous entouraient, et surtout vous préserver de ce poignard dont la vue vous avait fait évanouir; si dans plusieurs occasions, je ne vous avais pas averti des complots de vos lieutenants, de leurs mécontentements et de leurs murmures! Et voilà, celui que vous sacrifiez non à votre affection, car vous n'êtes pas accusé, Sire, d'aimer personne, mais à une prédilection étrange pour un jeune homme dont je ne voudrais pas pour mon aide-de-camp, et dont vous faites tout à coup un homme plus au fait que moi d'une grande administration militaire. C'est ainsi que vous avez successivement sacrifié à vos calculs, à vos frayeurs les hommes qui vous ont le mieux servi, et que vous avez élevé à leur place des soldats ignorants ou quelque individu qui, vous faisant sans cesse le sacrifice de son opinion, ne savait qu'obéir et jamais discuter. C'est ainsi que vous avez sacrifié Fouché à Savary, Talleyrand à Champagny, et celui-ci à Bassano, récompensant de longs et d'utiles services par l'oubli ou par l'exil ; enfin, c'est ainsi que vous me sacrifiez à Eugene Beauharnais, qui n'a de mérite que celui d'être toujours tremblant devant vous, et de ne point alarmer votre politique par ses prétentions militaires ou par son influence sur l'armée.

Cette marche, Sire, qui éloigne successivement de vous tous les premiers artisans de votre élévation, les principaux instruments de votre gloire, peut vous donner pour le moment un

pouvoir plus absolu, plus énergique, mais en l'isolant de ses appuis, en l'exposant aux erreurs que commet toujours un homme qui agit sans conseils, elle en prépare la chûte. La campagne de Russie, combinée, préparée, entreprise contre l'avis de vos meilleurs généraux et de vos administrateurs les plus éclairés, n'est-elle pas une preuve de ce que j'avance ici? Votre génie avait tout conçu, votre activité avait tout préparé, votre volonté avait tout entraîné: eh! bien, cette gigantesque entreprise, dans laquelle se complaisait votre orgueil, vous a mis à deux doigts de votre ruine, vous a enlevé vos meilleurs soldats, des officiers que vous ne remplacerez jamais, et diminué une classe de généraux formés aux combinaisons militaires par l'expérience de mille combats. Vous ne l'auriez pas commencée, Sire, et surtout, vous ne l'auriez pas conduite avec tant d'imprudence et d'impétuosité, si vous aviez été aussi docile que vous le fûtes dans les jours où commençait votre étonnante fortune. C'en est fait, Sire, la confiance qui nous unissait est altérée, mais mon dévouement n'en sera pas moindre, et malgré vos torts,

Je suis encore votre frere et
fidele beau-frere.

M.

Nouvelle Victoire de Lord Wellington *sur le Maréchal* Soult, *le* 28 *Juillet.*

Nous avons attendu jusqu'au dernier moment afin de pouvoir offrir à nos lecteurs quelques détails officiels des grands événements qui se passent à la frontiere de France : mais le 12 Août au soir, les dépêches de notre illustre généralissime n'étaient point encore arrivées. Nous sommes réduits conséquemment aux informations provisoires apportées dans ce pays-ci par le petit bâtiment de S. M. le *Sparrow*, cap. Taylor.

Les dernieres nouvelles laissaient le grand Lord sur la frontiere de France, à deux miles de la Bidassoa, couvrant le siége de St. Sebastien, les Espagnols bloquant Pampelune, et plusieurs divisions de l'armée alliée occupées à contenir l'ennemi dans la vallée de Bastan et dans les passes des Pyrénées conduisant à Pampelune.

Dès que Buonaparté fut informé à Dresde de la déconfiture de Jourdan, il dépêcha sans perdre une minute le maréchal Soult pour prendre le commandement des débris de tant d'armées dispersées en un jour, et tâcher de

Réparer des Anglais l'irréparable outrage.

Soult arriva le 12 Juillet à Bayonne ; mais tel était l'état de désorganisation de ces troupes qu'il n'a pu les mettre en mouvement que le 25 Juillet. Ce jour-là et le 26, il attaqua la droite de l'armée alliée, et il se vante dans ses dépêches d'avoir chassé l'armée alliée de quelques positions dans les Pyrénées et de lui avoir pris 8 canons et fait quelques centaines de prisonniers. Cependant il y accuse tous ses généraux de divi-

sion, Villatte, Reille et Drouet, d'avoir manqué en quelque chose à leur devoir !!

Nous donnerons ces dépêches dans notre prochain Numéro. Nous ne donnons dans celui-ci que celle de Rey, sur un assaut livré infructueusement le 25 à la ville de St. Sébastien, dans lequel ce général porte la perte de l'armée alliée en tués, blessés et prisonniers à 1500 hommes.

Les rapports venus par le *Sparrow*, font mention de cet échec, mais réduisent la perte des alliés de 4 à 500 hom. Cet échec a néanmoins été plus que compensé le 28 par le résultat d'une attaque générale de l'armée française, commandée par Soult en personne, et forte de 35000 hommes, contre environ 20,000 hommes de l'armée alliée, commandés par Lord Wellington. Le combat eut lieu à la baïonnette. Les combattants furent engagés corps à corps depuis midi jusqu'à cinq heures. Le résultat de la bataille fut que l'armée française, battue sur tous les points, fut obligée de se retirer avec perte de 6 à 8000 h.; celle des alliés, quoique victorieux, a également été considérable : on la dit de 3 à 4000 hommes. Le 29, Sir Rowland Hill a joint Lord Wellington, et les deux armées réunies ont poursuivi leur succès.

Le *Moniteur* du 8 Août ne fait aucune mention de ces affaires qu'on a dû savoir à Paris le 4 ou le 5 au plus tard. Lorsque l'on considère que ces affaires ont eu lieu dans les Pyrénées, on peut dire aussi en Angleterre : " C'était une autre bataille des Pyramides, il ne fallait que de bonne infanterie pour vaincre !"

Imprimé pour SCHULZE et DEAN, 13, Poland-St. Oxford-St.
chez lesquels on peut souscrire

L'Ambigu,

OU

VARIÉTÉS LITTÉRAIRES ET POLITIQUES.

No. CCCLXXIV.—*Le* 20 *Août*, 1813.

RAPPORT DU SIEGE DE TARRAGONE, &c.

PAR LE GÉNÉRAL D. J. SENEN DE CONTRERAS,

Avec les Détails de son Evasion du Château fort où il était emprisonné en France, &c.

(Une Brochure in-8vo de 100 pages, qui se trouve chez tous les Marchands de Nouveautés.)

Le général de Contreras rend compte dans cette brochure, avec exactitude, des opérations du siége de Tarragone, mais ces détails ont un peu perdu de leur intérêt par le laps du temps et les grands événements qui depuis ont occupé l'attention publique. Nous en extrairons cependant ce qui caractérise la bravoure des Espagnols et la férocité de leurs aggresseurs.

" Je venais d'arriver de Cadix, dans la frégate la

Prueba, et on me donna le commandement du front et de la porte du Rosario, qui était vis-à-vis le fort Olivo. Je passai la nuit à cette porte, pour protéger la retraite des régiments qui revenaient du combat, sans que l'ennemi osât les inquiéter dans leur retraite, ce qu'il eût pu faire aisément à cause de sa supériorité en cavalerie, de la distance du fort au corps de la place, de l'obscurité de la nuit, et de l'impossibilité où les batteries espagnoles étaient de faire feu par la crainte de nuire à nos propres troupes.

" Le lendemain, 30, le général en chef de l'armée, le marquis de Campo Verde, assembla les généraux, les chefs de l'artillerie et du génie, les députés de la Junte supérieure de Catalogne, etc. etc. Après que chacun eut dit son avis, qu'on eut entendu le mien sur la façon de faire lever le siége, la seule, selon moi, de sauver une place qui était hors d'état de résister à un siége en regle, à cause des défauts sans nombre dans ses fortifications, faibles, la plupart des ouvrages n'étant pas encore achevés, étant encore sans consistance, sans fossés ni chemin couvert, sans portes pour pouvoir se communiquer et faire sur l'ennemi de puissantes sorties pour le chasser de ses ouvrages, et recouvrer ceux dont il se mettait en possession, etc.; enfin, après qu'on eut entendu l'avis d'un chacun, il fut résolu que je resterais chargé de défendre la place.

" J'alléguai, sans succès, que, nouvellement arrivé, je ne connaissais ni les chefs, ni les troupes, ni les autorités civiles, ni les habitants, ni la place dont même il n'y avait point de plan, ni les ressources du pays auquel j'étais parfaitement étranger, ni rien enfin de tout ce qu'un général doit connaître pour bien défendre une place confiée à ses soins: tout fut inutile, et je reçus du général en chef l'ordre par écrit de défendre Tarragone.

" Le lendemain, 31, le général en chef, l'état-major de l'armée et les principaux habitants quitterent la ville; le général promettant qu'au bout de six ou huit jours au plus tard il viendrait avec l'armée pour dégager la place et, d'accord avec moi, faire lever le siége; promesse flatteuse pour tout le monde excepté pour moi qui prévoyais bien qu'elle ne se réaliserait pas. Mais pour ne pas jeter le découragement dans les esprits, et malgré le peu d'espérances que j'avais de pouvoir sauver la place, je me chargeai de sa défense, résolu, du moins, de la prolonger autant qu'il me serait possible, pour donner au gouvernement le temps de prendre ses mesures, et déterminé à faire acheter bien cher

à l'ennemi les avantages qu'il obtiendrait sur moi, ou même par ma chûte, si elle était inévitable, de donner un nouveau lustre à la gloire espagnole. En effet, Tarragone, aussi faible que nous l'avons représentée, ayant perdu le fort Olivo, réduite à ses murailles à l'instant qu'elle me fut confiée, fit encore une défense telle qu'elle ferait honneur à une place du premier ordre, qui eût été attaquée par une armée aussi forte et aussi bien munie de toutes choses nécessaires à un siége que l'était celle de Suchet lorsqu'il se présenta devant Tarragone.

" Le 30, à dix heures du matin, le général Campo Verde étant sorti de la place, je réglai le service des troupes; j'établis une police militaire; je formai les habitants en compagnies; j'occupai même les femmes à faire des cartouches, des gargousses, de la charpie, etc. En général, je n'eus qu'à diriger le zele des habitants; ni l'âge ni le sexe n'était pour eux une raison de se refuser à rien; plus d'une fois j'eus l'occasion d'arrêter leur ardeur, et pas une seule il ne fut nécessaire d'exciter leur dévoûment. Outre les magasins du roi, j'en formai de nouveaux des objets utiles, abandonnés par divers particuliers en quittant la place. La caisse militaire se trouvant réduite à 6000 piastres, je levai une contribution de 300,000 francs sur les principaux négociants de la ville qui s'étaient retirés à Villa Nueva, eux et leur fortune, sans payer à la sortie aucun des droits du roi. Cette somme fut versée dans la caisse de l'intendant, M. de Pombo, pour être employée sous son inspection et par mes ordres au service de la place.

" Dans la nuit du 1er au 2 de Juin, Suchet commença son attaque contre le bastion d'Orléans que les Français appelaient le bastion des chanoines; il établit sa première parallele à cent toises de cet ouvrage et dans une longueur de 400 toises, en l'appuyant à droite au Francoli. C'était le côté faible de la place; en cela son attaque fut bien faite; mais il n'en feignit aucune autre, en quoi il eut tort, parce que par là il me mit à même de diriger tous mes mortiers et obusiers de ce côté. Je l'incommodais également du côté de la mer par mes chaloupes canonnieres et par l'artillerie du fort Francoli. Cette réunion de feu lui fit perdre beaucoup de monde, obligé comme il l'était de travailler souvent à découvert. Après le 2 de Juin, l'ennemi s'occupa pendant plusieurs jours, à étendre et perfectionner ses travaux, faisant ses préparatifs pour établir ses batteries, malgré mes sorties et mon feu meurtrier.

" Le 7, à la pointe du jour, le fort de Francoli fut battu en brêche par vingt-cinq pieces de 24, placées en cinq batteries. La mitraille de ce fort, les bombes, les obus de la place causerent une grande perte aux ennemis, mais ne purent faire taire leurs feux ; le revêtement de ce mauvais ouvrage croula de toutes parts, l'épaulement des batteries fut rasé ; la garnison restait à découvert exposée au feu de l'ennemi ; à sept heures du soir, j'ordonnai au colonel Roten de l'évacuer après en avoir fait retirer l'artillerie. Il n'est donc pas vrai que ce fort fut pris d'assaut, comme le dit Suchet, mais il est certain qu'il y perdit beaucoup de monde, car il ne ménageait pas les hommes ; la perte lui était indifférente, il regardait ces malheureux comme les instruments de sa fortune, et il exigeait d'eux le service, non-seulement comme soldats, mais il les employait encore comme travailleurs, n'en ayant pu trouver d'autres dans la campagne, et pour les y contraindre, il les traitait avec la plus grande rigueur ; il savait que son élévation ou sa disgrâce dépendait du succès du siége".

Ce qui encourageait le gouverneur Contreras dans sa résistance, ce qui le soutenait au milieu des plus pénibles, comme des plus tristes devoirs, était l'espérance d'être secouru par le général Campo Verde.

" Dans la nuit du 27 au 28, l'ennemi ayant fini ses travaux, il arma ses batteries, et le 28, à la pointe du jour, il commença à battre en brêche le corps de la place à 30 toises de distance, avec quatorze pieces de 24, qui, au bout de huit heures de temps, firent une brêche considérable, et d'autant plus facile à approcher, que la place n'avait ni fossés, ni chemin couvert ; le rocher sur lequel la muraille est construite n'avait pas permis de faire ces ouvrages, et, par conséquent, la nature du terrain avait obligé les Français à se servir de sacs à terre pour se couvrir plus promptement et construire les épaulements de leurs batteries.

" La fureur du soldat français," dit Suchet dans son rapport du 29 Juin, " était exaltée par la résistance de la " garnison, qui attendait chaque jour sa délivrance du de- " hors, et qui devait en assurer le succès par une sortie gé- " nérale."

" En effet, la garnison déploya pendant le siége une grande constance et une grande bravoure : elle eût sauvé la place, si elle eût été secourue par l'armée. C'est pourquoi Suchet pressa ses attaques et sacrifia moitié plus de monde qu'il n'en eût perdu par un siége conduit régulièrement. Moi, de mon côté, je sollicitais vivement ce secours, et voyant sur les hauteurs environnant la campagne de Tarragone les avant-postes de l'armée espagnole, je dus naturellement croire aux assurances positives que me donnait chaque jour le général Campo Verde, de venir attaquer l'ennemi par derriere, et concevoir l'espérance de pouvoir conserver la place et sauver la province. Je résolus donc de me défendre jusqu'à la derniere extrémité ; ainsi je fus conduit à cette terrible journée du 28, dont je donne les détails au gouvernement espagnol dans mon rapport du 30 de Juin, que Suchet me promit de laisser passer à Cadix, mais qu'il envoya à son maître.

" Ce rapport, publié par Napoléon, n'est pas exact ; il en supprime ou change ce qui lui convient. Pour le rétablir dans son intégrité, je le joins ici, en marquant par des caracteres italiques les changements et suppressions que Buonaparté a jugé à propos de faire au véritable. L'on y verra que je n'accuse pas les Anglais de la perte de Tarragone, comme Buonaparté a voulu le faire croire ; mais que je me borne à rendre compte de ce qui se passa entre le commandant de la division anglaise Skerret et moi, quand il vint me voir, le 26, à dix heures du soir, jour de son arrivée.

" Loin de rejeter la prise de Tarragone sur les Anglais, je me plais à reconnaître publiquement l'assistance que j'ai reçue de l'escadre de trois vaisseaux et de trois frégates commandée par le commodore Codrington, capitaine du vaisseau le *Blake*, de 74 canons, son activité et ses mesures judicieuses dans tout ce qu'il a fait pour m'aider à défendre la place, et la bonne grâce qu'il a mise dans tous ses rapports avec moi. Il voulut bien se charger de la police de la rade où étaient un grand nombre de vaisseaux marchands à bord desquels s'étaient retirées plusieurs familles de la ville. Il faisait transporter nos malades et nos blessés dans les hôpitaux des côtes et des îles voisines. Le feu continuel de l'escadre sur les ouvrages et les travailleurs de l'ennemi gênait son approche de la place, et obligea les Français d'ouvrir, pour les convois qu'ils faisaient venir de Tortosa une nouvelle route par Balaguer, hors de la portée du canon de l'escadre."

Enfin le général de Contreras fut obligé de capituler, et l'on trouve dans sa brochure le long rapport qu'il fit au gouvernement espagnol, des opérations du siége et de la capitulation, en rétablissant ce que Buonaparté avait jugé à propos d'en retrancher lorsqu'il le publia. Le général rend compte ensuite de son séjour au quartier-général de Suchet, et des offres qui lui furent faites pour le détacher de la cause de son souverain légitime.

" Pendant mon séjour au quartier-général de Constanti, ensuite à Reus, le général Suchet me traita avec toute sorte d'égards et de distinction ; mais j'étais toujours gardé par différents officiers, et j'avais deux factionnaires à la porte de ma chambre. On venait me chercher presque tous les jours pour me mener dîner chez Suchet ou chez quelqu'autre général, et ils paraissaient vouloir se disputer à qui me ferait plus d'avances. Il n'y a pas de dignités, de commandement, de richesses qui ne me fussent offerts, si je quittais le service d'Espagne et celui de Ferdinand VII pour passer à celui de Buonaparté ; employant pour me séduire les discours les plus étudiés, et tâchant de me persuader l'impossibilité où, selon eux, était l'Espagne de jamais recouvrer son indépendance, même aidée par la toute-puissance des Anglais, et peignant ceux-ci comme la cause de toutes les calamités de la guerre actuelle ; ajoutant que bientôt l'Espagne, abandonnée à elle-même, serait forcée de se soumettre, faute de ressources, de forces, et surtout de tête pour la diriger ; puisque, jusqu'à présent, il ne s'était pas trouvé un homme qui eût réuni en sa faveur l'opinion générale, sans quoi il était impossible de défendre, avec apparence de succès, une nation dans une position aussi critique ; que l'aveuglement le plus complet, l'absence totale de la raison, pouvaient seuls faire concevoir l'espérance de se retirer avec succès d'une guerre qu'eux-mêmes avouaient être injuste de leur part*, mais absurde

* Ce sont les paroles même de Suchet, à sa table, la nuit du 29 de Juin, à Constanti, en présence de ses officiers et des généraux espagnols Courten, Cabrer, et Mesina, et des domestiques qui servaient.

de celle du gouvernement espagnol; contraire aux intérêts de la nation et à celui de chaque individu en particulier.

" Relativement à la proposition de quitter le service de ma patrie pour m'enrôler sous les drapeaux ennemis, il faudrait que je fusse aussi dépourvu de bon sens que d'honneur, en voyant la maniere méprisante dont les Français eux-mêmes traitaient ceux des Espagnols qui avaient eu la bassesse d'écouter de pareilles propositions. En effet, je ne vis jamais s'asseoir à la table de Suchet aucun de ces déserteurs, et quand ils étaient admis dans son salon, personne ne leur adressait jamais la parole : remarque que firent comme moi les autres généraux espagnols pris à Tarragone.

" A l'éloge pompeux que Suchet me faisait de Buonaparté pendant mon séjour à Sarragosse, j'opposais celui de Ferdinand VII et la bonté de sa cause; enfin, je finis par proposer à Suchet de quitter lui même le service de Buonaparté, et de passer à celui de Ferdinand VII. Cette proposition mit fin à celles de Suchet; il ne me revit plus."

Après avoir traversé la France, sous l'escorte d'un gendarme qu'il payait de sa propre bourse, le général Contreras arriva le 22 Octobre, 1811, au château de Bouillon.

" Le 23, je fus présenté au commandant du château, le capitaine Petit, lequel me conduisit au logement qu'on m'avait préparé, en vertu d'un ordre du 1er d'Août, par lequel Napoléon ordonnait au commandant de me traiter avec tous les égards dus à mon rang, qui, en même temps, seraient compatibles avec ma sûreté; il avait défense de laisser connaître cet ordre, et de dire que l'on m'attendait jusqu'à ce que je fusse arrivé. Mais les réparations que l'on fut obligé de faire à mon appartement, firent présumer l'arrivée d'un nouveau prisonnier; et les précautions même que l'on prit pour dissimuler l'ordre envoyé à cet égard, donnerent à penser que c'était quelqu'un de grande importance; on citait le Pape, quelque cardinal, le général Dupont ou Marescot, dont le sort n'était pas encore décidé, et qui, depuis ont été condamnés à une prison perpétuelle*.

* " A leur retour en France, en 1808, les généraux " Dupont et Marescot furent enfermés, l'un pour avoir fait,

Le général Contreras rend compte de la maniere suivante du traitement qu'il éprouva dans sa prison, et de celui auquel sont assujétis les prisonniers espagnols.

" A peine fus-je installé dans mon logement, que le commandant me fit savoir que je ne pouvais point sortir du château, que toutes mes lettres devaient passer par ses mains, celles que j'écrirais pour être envoyées au ministre de la police, celles que je recevrais pour m'être remises par lui-même. Que, d'ailleurs, mon traitement, comme celui de tous les autres prisonniers d'état confiés à sa garde, serait de 25 sous par jour (12 sous et demi anglais, 40 quartos d'Espagne.) Et pour compléter les égards que l'on devait avoir pour moi, conformément à mon rang, quinze jours après, Savari, le ministre de la police ordonna au commandant de m'ôter mon domestique, en lui disant que tout Espagnol qui se trouvait en France étant considéré comme prisonnier de guerre, mon domestique devait être envoyé au plus prochain dépôt ; que, d'ailleurs, si je voulais un domestique, j'étais bien le maître d'en prendre un, pourvu qu'il fût Français : je rejetai cette absurde proposition. Ainsi je fus privé de la consolation qui me restait de pouvoir parler avec un de mes compatriotes, avec un brave jeune homme qui m'avait suivi dans mon infortune par attachement à ma personne ; d'un désintéressement et d'une fidélité rares, qui consentait enfin à s'enfermer avec moi pour ne pas me quitter ; ce domestique, appelé Raphaël de la Riva, fut envoyé à Charleville, où il y a un dépôt de 300 prisonniers du

---

" l'autre pour avoir signé la capitulation de Bailen. Buo-
" naparté voulait les faire juger par la haute cour impé-
" riale ; mais son conseil privé lui fit pressentir qu'ils se-
" raient acquittés ; comme il voulait les perdre, il dissimula ;
" la haute cour ne fut pas assemblée, quoiqu'elle eût été
" annoncée dans les journaux ; les deux généraux restèrent
" en prison sans que rien fût décidé sur leur sort jusqu'à la
" fin de 1811, ou au commencement de 1812, époque à
" laquelle, à huis clos, dans un conseil privé, ils furent con-
" damnés à une prison perpétuelle. Les papiers n'ont
" point parlé de cette décision du tribunal secret, ni même
" des généraux depuis leur retour en France."

régiment des Asturies, commandé par le sergent Francisco Santana; ces braves Espagnols n'ont pas voulu prendre du service sous les drapeaux du prétendu roi Joseph; ils ont un traitement de trois sous par jour et une livre et demi de pain; mais ils travaillent, et ce qu'ils gagnent leur procure les moyens de subsister. Il n'en est pas de même de tous nos malheureux compatriotes; quelques-uns sont employés aux travaux publics, d'autres sont réduits à la plus affreuse misere. Il est des endroits où ils ne peuvent pas travailler, et où ceux qui travaillent ne gagnent pas assez pour nourrir leurs camarades; alors *ils meurent de faim.* Ceci est à la lettre. Nous en avons ainsi perdu beaucoup, et il en eût péri bien davantage sans l'humanité de quelques braves gens qui ont *osé* venir à leur secours. Ce procédé de Buonaparté a deux motifs: il épargne, puis il espere que l'excès de la misere forcera quelques-uns de nos soldats à prendre parti dans ses troupes. Au cœur de l'hyver au mois de Décembre, j'en ai rencontré deux cents, maigres, pâles, mourants de froid, ayant plutôt l'air de spectres que d'êtres vivants; la plupart étaient pieds nuds, tête nue, couverts d'un malheureux sac de toile; pas vingt d'entre eux n'avaient un morceau de drap sur le corps!! Voilà le sort de ceux qui se portent bien: qu'ils tombent malades, qu'ils entrent à l'hôpital, c'est encore pis; sur *cent* il n'en sort pas *deux!* Je n'exagere point; ce que je dis est exact. Ainsi sont traités les soldats: voyons maintenant quel est le sort des officiers. Le tarif du payement est très-bas et insuffisant pour les grades inférieurs; mais comme Buonaparté affecte de ne pas reconnaître les promotions faites depuis la guerre, sur les listes de payement on n'est porté que selon les brevets du roi: ainsi tel général est payé comme colonel ou lieutenant-colonel, tel capitaine comme lieutenant, et tels officiers de tous grades comme sergents. Bien plus, il a été fait défense à tout Espagnol de porter les décorations de nos ordres militaires, et ordre aux gendarmes et autres suppôts, d'arracher ces décorations à celui qui contreviendrait à cette défense."

Enfin, désespérant d'obtenir justice, M. de Contreras songea à la fuite, et se concerta pour cet objet avec M. de Bouvet, détenu comme lui dans ce château.

" Nous étudiâmes dans nos chambres la manière la plus sûre et la plus commode d'escalader les murs de notre donjon ; quelques essais nous indiquèrent la plus convenable, comme nous l'éprouvâmes dans la nuit du 1er au 2 d'Octobre, 1812, malgré les grilles et les verroux, malgré la surveillance des sentinelles ; et ce qu'il y a de plus plaisant, en dépit des précautions minutieuses du commandant Petit, qui, quelque temps auparavant, avait été prévenu par le ministre Savary de redoubler de surveillance à mon égard.

" L'absence de la lune, une nuit obscure et pluvieuse nous favorisaient : je voulus descendre le premier ; il fallait franchir un mur à pic, d'une hauteur prodigieuse, puis glisser quarante à cinquante pieds sur un rocher en plan incliné, avant de parvenir à un terre horizontal qui se trouve à moitié de la hauteur de la montagne. Sur ce terre il y a un sentier qui conduit à une descente taillée dans le roc, en suivant la direction de la muraille, qui, partant du château, vient aboutir à la porte de la ville : cette descente se termine à la rue, et en est séparée par une petite porte qui ne résista pas long-temps. Enfin, après une heure et demie de fatigue et d'efforts, nous nous trouvâmes hors de la ville, sans autre accident que celui d'une contusion à l'épaule droite, que je m'étais faite en descendant le rocher : nous ne rencontrâmes personne, ni aucune des patrouilles que faisaient les gardes nationales pour arrêter le maraudage occasionné par la disette qui, à cette époque, régnait en France, et plus encore dans ce pauvre pays des Ardennes qu'ailleurs.

" Depuis cet instant mon camarade et moi avons parcouru diverses provinces de la France, à pied, à cheval, en voiture ou en bateau ; nous avons été sur différents points de la côte, cherchant une occasion de passer en Angleterre, ce que nous n'avons pu effectuer qu'au mois de Juin de cette année."

Nous aurions désiré trouver ici le détail des moyens par lesquels le général et son compagnon d'évasion sont parvenus à échapper aux recherches actives dont ils ont sans doute été l'objet. Cette partie du récit aurait montré de la part des habitants des provinces où ces deux fugitifs ont cherché un asile, des actes de dévoûment et d'hospitalité qui auraient prouvé que le

despotisme n'a pas éteint chez eux tous les sentiments de compassion et d'humanité.

Le général Contreras entre ensuite dans des détails qui font connaître sur quel système de cruauté et de séduction Buonaparte et ses généraux fondent la base de leurs succès.

" Pendant les huit mois que j'ai été errant dans les différentes provinces de France, à chercher l'occasion de passer en Angleterre, j'ai observé sans prévention l'esprit public et les ressources du pays que j'ai parcourus. J'avais un grand désir d'arriver à Londres en Janvier, Février ou Mars, temps où Buonaparte se fût trouvé dans l'impossibilité de résister s'il eût été attaqué vigoureusement dans le cœur de la France, ou sur le Rhin. Je craignais avec trop de fondement que les puissances alliées, faute de connaître la véritable situation de la France, ne laissassent échapper l'occasion de frapper un coup décisif. Les retards que j'ai éprouvés m'ont mis à même de voir les mesures extraordinaires dont Buonaparte s'est servi pour former et organiser une nouvelle armée, qui, sans être aguerrie, fût, du moins par le nombre de ses soldats, en état de faire face aux armées russes et prussiennes.

" Toutes ses volontés, les plus vexatoires, les plus onéreuses au peuple, passent sans aucune contradiction au sénat et au corps législatif, qui ne sont pas même l'ombre d'une balance à son pouvoir réellement despotique. Il a dit, car même il n'a pas demandé, et l'on a mis à sa disposition douze cents millions, sept cents mille hommes, troupes de ligne ou gardes nationales, et quatre-vingt mille chevaux. Avec ces moyens, il a formé en trois mois sa première armée de l'Elbe, deux mois après son armée de réserve sur le Rhin, et aujourd'hui il garnit ses côtes et ses frontieres.

Toutes ces offres d'hommes, de chevaux, d'argent, qui, suivant les papiers français, lui ont été faites par le peuple, lui ont été faites en effet par les préfets et les autres administrateurs salariés par lui, et d'après les ordres des ministres*.

---

* Tous les préfets et sous-préfets qui, à cette époque n'ont pas mis assez d'activité, déployé assez de zele pour l'exécution de ces ordres, ont été destitués. Dans les jour-

L'amour que, selon les mêmes journaux, on a pour sa personne sacrée, est, en effet, la haine la plus prononcée, manifestée par des pamphlets, des placards et des épigrammes, cette arme favorite des Français. L'enthousiasme, la joie dont, toujours d'après la même autorité, sont animés les conscrits à leur départ pour l'armée, ne sont, dans le vrai, que la résignation dans les uns, le chagrin ou le désespoir dans les autres; l'on pourra juger de l'ardeur de ces malheureux, quand on saura que tel conscrit s'est fait remplacer jusqu'à trois fois; que tel autre a donné à son remplaçant son pesant d'argent, et tel autre vingt mille fr. pour marcher à sa place*. Tout cela se conçoit aisément : cet homme est maître des journaux, il leur fait dire ce qu'il veut : mais ce qu'il y a d'extraordinaire, c'est que l'on s'y laisse encore tromper. Par exemple, d'après les papiers français, et d'après ce que Buonaparté lui-même a osé dire au corps législatif dans la séance du 14 Février, le Pape aurait signé un concordat dans le mois de Janvier dernier, des grâces même auraient été accordées en raison de cet événement : le fait est que le Pape n'a rien voulu signer, qu'il n'a pas voulu voir les cardinaux buonapartistes, ou, du moins, qu'il a fort mal accueilli ceux qui, sans son contentement, se sont introduits chez lui, tels que Mauri et Cambacérès†, que Sa

---

naux du commencement d'Avril, on peut voir une centaine de promotions qui ont eu lieu en raison de ces destitutions; destitutions dont il n'a pas été question dans le papier.

* En parlant des gardes d'honneur on a employé le même charlatanisme. Sans doute quelques-uns ont été offerts par leurs peres en place; pour les autres, les préfets leur envoient l'ordre de marcher et de s'équipper; aucun motif d'exemption n'est écouté : par-là on remplit le double objet d'avoir des soldats et des *ôtages*. Puis les journaux citent tel département pour s'être distingué, et l'on désigne avec emphase les personnes d'un grand nom qui se sont fait enrégistrer, mais on oublie d'ajouter *par ordre*.

† Le cardinal Cambacérès, en partant pour Fontainebleau, avait annoncé qu'il allait être légat *à latere*. Il ne resta qu'une heure à Fontainebleau, et revint fort mécontent de la réception du Pape. On disait publiquement à Paris, que Sa Sainteté ne lui avait adressé que ces mots : " Vous " êtes fort bons Français buonapartistes, mais mauvais ca-

Sainteté est encore prisonniere, et que les cardinaux italiens de son conseil sont encore en exil : mais on en a imposé pendant quinze jours ou un mois à la France ; cela était nécessaire pour faire diversion au mécontentement général ; et peut-être le reste de l'Europe est-il encore dans l'erreur. Au commencement de la guerre, cent mille Français par an suffisaient à l'ambition de Buonaparté*. Depuis la guerre d'Espagne, il a fallu cent cinquante à deux cents mille hom. En 1812, on en a levé quatre à cinq cents mille, et, en 1813, sept cents mille : le monument élevé sur les Alpes, porte douze cents mille ; ce nombre est exagéré, à moins que l'on ne se propose de le compléter d'ici à la fin de l'année. Buonaparté est abhorré, mais il est obéi."

" tholiques." J'ai entendu raconter cette anecdote dans plusieurs villes de France.

J'ai aussi entendu assurer que lorsque le Pape était à Savone, on dit à Buonaparté que le peuple voyait en lui un martyr, et parlait déjà de sa béatification. Buonaparté affecta de répondre avec légéreté : " Cet homme-là m'aura " un jour l'obligation d'être un saint." Cependant bientôt après, il fit transférer le Pape à Fontainebleau.

* Le sénat met, par un sénatus-consulte, un certain nombre d'hommes à la disposition du ministre de la guerre : celui-ci n'est pas borné par le sénatus-consulte, qui n'est fait que pour le public ; il prend sans compter autant d'hommes qu'il lui en faut pour compléter les anciens corps ou en former de nouveaux. On ne doit donc pas du tout calculer le nombre de conscrits effectifs par celui des conscrits décrétés.

GAZETTE DE LA COUR

DU SAMEDI, 14 AOUT, 1813.

Bureau de l'Amirauté, le 14 Août 1813.

Il a été reçu à ce Bureau des dépêches de l'amiral Sir J. B. Warren commandant en chef des vaisseaux et bâtiments de Sa Majesté à la station d'Amérique et des Indes Occidentales, dont suivent des copies :

A bord du San Domingo, rade de Hampton Baie de Chesapeake, le 24 Juin,

Monsieur,

Je vous prie de vouloir bien informer Leurs Seigneuries qu'ayant appris que l'ennemi fortifiait l'île de Crany, et, vu la nécessité de prendre cette île pour mettre les vaisseaux et bâtiments légers en état de remonter le canal étroit vers Norfolk, afin de transporter les troupes de ce côté pour attaquer le nouveau fort et les lignes derrière lesquelles la frégate la Constellation était mouillée, je fis débarquer les troupes sous Sir Sidney Beckwith sur le continent le plus près possible de cet endroit, ainsi qu'un renfort de soldats et matelots des vaisseaux: mais en approchant de l'île, en raison du peu de fond du côté de la mer, et de la difficulté de traverser du côté de la terre, et l'île elle-même étant défendue par des canons ainsi que par des soldats de la frégate et des miliciens, je jugeai, d'après les représentations de l'officier commandant des troupes, sur la difficulté du passage sur terre, que si nous persistions dans cette tentative il nous en coûterait plus d'hommes que le nombre que nous en avions avec nous ne nous permettait de hasarder, vu qu'il fallait prendre les autres forts avant de pouvoir détruire la frégate et le bassin; en conséquence je fis rembarquer les troupes. J'ajoute avec plaisir que dans cette affaire la perte (dont les états sont ci-joints) n'a pas été considérable, et que deux canots seulement ont été coulés bas. J'ai à regretter que le capitaine Hanchett, du vaisseau de S. M. le Diadem, qui avait offert ses services, et qui a conduit la division de canonnieres avec beaucoup d'intrépidité, a

été blessé à la cuisse d'un coup de feu. Les officiers et individus ont montré beaucoup de bravoure ; et s'ils avaient pu approcher l'ennemi, je suis persuadé qu'ils se seraient promptement rendus maîtres de la place.

J'ai l'honneur, etc.

(Signé) J. B. Warren.

(Suit un état dont le total est de 3 tués, 8 blessés et 52 manquants.)

A bord du San Domingo, rade de Hampton,
le 27 Juin 1813.

Monsieur,

Je vous prie de vouloir bien informer Leurs Seigneuries que, l'ennemi ayant à Hampton un poste défendu par un corps de troupes considérable, lequel poste commandait la communication entre la partie supérieure du pays et Norfolk, j'ai jugé à-propos, dans la vue d'enlever toutes ses ressources, d'ordonner qu'il fût attaqué par les troupes composant le corps léger attaché à cette escadre ; et ayant ordonné au contre-amiral Cockburn de diriger la partie navale de l'expédition et mis sous ses ordres le capitaine Pechell, avec la corvette le Mohawk et les grands canots, pour les soutenir, les troupes ont été débarquées avec le plus grand zele et la plus grande célérité.

Sir S. Beckwith, commandant des troupes, a très-habilement attaqué et battu les troupes de l'ennemi, et pris leurs canons, leurs drapeaux et leur camp. LL. SS. verront par le rapport ci-joint du quartier maître-général quelles ont été la bravoure et la conduite des divers officiers et individus employés en cette occasion, et j'espere qu'elles leur mériteront la faveur de S. A. R. le Prince Régent et l'approbation des Lords Commissaires de l'Amirauté.

Sir S. Beckwith m'ayant rapporté que les défenses de la ville étaient entierement détruites, et que l'ennemi était dispersé dans les environs, j'ai ordonné que les troupes fussent rembarquées par les soins des divers officiers de l'escadre sous les ordres du contre-amiral Cockburn.

J'ai l'honneur, etc.

(Signé) J. B. Warren.

A bord du San Domingo, rade de Hampton,
le 28 Juin 1813.

Monsieur,

J'ai l'honneur de vous rendre compte que, conformément à l'ordre que vous m'avez donné d'attaquer l'ennemi dans la ville et le camp de Hampton, les troupes que je commande ont été embarquées dans la nuit du 25 de ce mois sur des bâtiments légers et canots ; et par les excellentes dispositions du contre-amiral Cockburn, qui a eu la bonté de diriger en personne le corps avancé sous les ordres du lieutenant colonel Napier, composé du 102e régiment, deux compagnies de chasseurs canadiens, et trois compagnies de soldats de marine de l'escadre avec deux pieces de 6 de l'artillerie royale de la marine, elles ont été débarquées le lendemain matin une demie heure avant le jour, environ à deux milles à l'Ouest de la ville, et les bataillons de marine sous le lieutenant colonel Williams ont été mis à terre si promptement que la colonne a été bientôt en état de marcher en avant.

Dans la vue de tourner la position de l'ennemi, notre marche a été dirigée vers la grande route qui conduit de l'intérieur derriere la ville ; pendant que les troupes marchaient dans cette direction le contre-amiral Cockburn, pour détourner l'attention de l'ennemi, a fait tirer sur ses batteries par les canots armés d'artillerie et de fusées, ce qui a si complétement réussi, que notre avant-garde avait traversé un bois et était déjà sur le flanc de l'ennemi, avant qu'il se fût aperçu de notre approche. Alors il se retira de son camp dans sa position derriere la ville, et il y fut attaqué vigoureusement par le lieutenant colonel Napier, avec l'avant-garde. Ne pouvant lui résister, l'ennemi a poursuivi sa marche derriere la ville : mais un détachement du lieutenant-colonel Williams, conduit par le capitaine Powell, assistant-quartier-maître-général, traversa la ville, et passant de vive force sur un pont de bois, il entra dans le camp ennemi, et s'en empara sur-le-champ ainsi que des batteries. Dans ces entrefaites, quelques canoniers prirent d'assaut la piece de campagne qui restait à l'ennemi.

Je joins ici un état de l'artillerie prise. Le lieutenant-colonel Williams aura l'honneur de vous remettre un drapeau du 68e régiment, et un autre du 1er bataillon du 85e régiment.

Il est difficile de connaître exactement le nombre de l'ennemi. Le pays étant couvert de bois, et sa position étant forte, nos troupes ont essuyé quelque perte; celle de l'ennemi est très-considérable. Tous les efforts possibles ont été faits pour recueillir les Américains blessés; ils ont été soignés par un chirurgien de leur ville et par deux chirurgiens anglais, qui ont fait l'amputation dans les cas nécessaires, et porté tous les secours qui étaient en leur pouvoir; les corps morts qu'on a pu trouver ont été aussi enterrés soigneusement.

Je demande la permission d'exprimer les obligations que j'ai au lieutenant colonel Napier et au lieutenant-colonel Williams, pour leur empressement et habileté à me seconder, ainsi qu'au major Malcolm, au capitaine Smith, et à tous les officiers et individus dont le zele et l'énergie méritent tous mes remercîments.

J'ai l'honneur, etc.

(Signé) S. Beckwith, quart.-mait.-gén.

Etat de l'Artillerie prise à Hampton, le 25 Juin.

Quatre pieces de 12 sur affûts de campagne, 3 pieces de 6 sur affûts, avec une quantité de munitions assorties au calibre de chacune, trois caissons couverts et attelés.

(Suit un état de la perte du 25 Juin; total, 5 tués; 33 blessés; 10 manquants.)

L'amiral Sir J. B. Warren a transmis à l'Amirauté une lettre du capitaine Lumley, du Narcisus, annonçant la prise du Surveyor, goëlette américaine, portant 6 canons avec des affûts pour 12, et ayant 25 hommes d'équipage.

Cette gazette contient en outre des rapports de la capture des corsaires américains suivants:—Le Vivid, le Montgomery et la Juliana Smith, par la Nymph; la Mary Ann, corsaire, par le Sapphire et le Forester, et la Lovely Lass, par la Circe.—Le 16 de Mai, la Shannon et le Tenedos, ont chassé à la côte, près du cap Anntown, l'Invincible, corsaire français, pris par la Mutine et repris par les Américains, et leurs canots l'ont emmené sans aucune perte.—L'Alexander corsaire américain, de 12 canons a été jeté à la côte le 19 Mai, à Kenebank, par le Rattler et la Bream, et ensuite emmené. Le Rattler a aussi fait échouer à la côte, puis détruit le corsaire la Gallynippée.

VICTOIRES DES PYRÉNÉES.

GAZETTE EXTRAORDINAIRE DE LA COUR,

Publiée le Lundi, 16 *Août* 1813.

Département de la Guerre.

S. A. S. le Prince Héréditaire d'Orange est arrivé a ce Bureau avec des dépêches adressées au comte Bathurst par le Feld-Maréchal Marquis de Wellington, dont suivent des copies :

San Estevan, 1er Août 1813.

My Lord,

Deux brèches praticables ayant été faites à St. Sébastien le 24 Juillet, des ordres furent donnés pour qu'elles fussent attaquées le 25 au matin. Je suis fâché d'avoir à rapporter que cette tentative pour prendre la place a échoué, et que notre perte a été très-considérable.

Le maréchal Soult avait été nommé *Lieutenant de l'Empereur*, et commandant en chef des armées françaises en Espagne et dans les provinces méridionales de la France, par un *Décret Impérial* du 2 Juillet, et il rejoignit l'armée et en prit le commandement le 13 Juillet; cette armée ayant été, vers la même époque, rejointe par le corps qui avait été en Espagne sous le commandement du général Clauzel, et par d'autres renforts, fut appelée l'armée d'Espagne, et reformée en neuf divisions d'infanterie, formant la droite, le centre et la gauche, sous le commandement du général Reille, du comte d'Erlon et du général Clauzel, comme lieutenants-généraux, et la réserve sous le général Villate; et deux divisions de dragons et une de cavalerie légere, les deux premieres sous le commandement des généraux Treillard et Tilly, et la derniere sous le commandement du général Pierre Soult. Il avait été en outre attaché à cette armée une grande quantité d'artillerie, et un grand nombre de canons y étaient déjà arrivés.

L'armée alliée était postée, comme j'en ai déjà informé Votre Seigneurie, dans les passes des montagnes. La brigade d'infanterie anglaise du major-général Byng, et la division

d'infanterie espagnole du général Morillo étaient sur la droite dans la passe de Roncevaux. Le lieutenant-général Sir Lowry Cole était posté à Viscarete, pour soutenir ces troupes; et le lieutenant général Sir T. Picton, avec la 3e division, était à Olaque en réserve.

Le lieutenant-général Sir Rowland Hill occupait la vallée de Bastan avec le reste de la 2e division, et la division portugaise sous le comte d'Amarante, ayant détaché la brigade portugaise du général Campbell à Los Alduides, sur le territoire français. La division légere et la 7e occupaient les hauteurs de Santa Barbara et la ville de Vera, et le Puerto de Echalar, et entretenaient la communication avec la vallée de Bastan ; et la 6e division était en réserve à San Estevan. La division du général Long entretenait la communication entre les troupes qui étaient à Vera et celles sous le lieutenant-général Sir T. Graham et le maréchal del Campo Giron, sur la grande route.

Le comte del Abisbal bloquait Pampelune.

Le 24, le maréchal Soult rassembla les ailes droite et gauche de son armée, avec une division de son centre et deux divisions de cavalerie, à St. Jean de Pied Port; et le 25, il attaqua, avec 30 à 40,000 hommes, le poste du général Byng à Roncevaux. Le lieutenant-général Sir L. Cole s'avança pour le soutenir avec la 4e division, et ces officiers furent en état de maintenir leur poste durant tout le jour. Mais l'ennemi le tourna vers le soir, et le lieutenant-général Sir L. Cole jugea nécessaire de se retirer dans la nuit, et il se porta dans les environs de Zubiri.

Dans les actions qui eurent lieu ce jour-là, le 20e régiment se distingua.

Deux divisions du centre de l'armée ennemie attaquerent la position de Sir R. Hill, dans le Puerto de Maya, à la tête de la vallée de Bastan, dans l'après-midi du même jour. Le fort de l'action tomba sur les brigades du major-général Pringle et du major-général Walker, de la 2e division, sous le commandement de l'honorable lieutenant-général William Stewart. Ces troupes furent d'abord obligées de céder ; mais ayant été soutenues par la brigade du major-général Barnes, de la 7e division, elles réoccuperent cette partie de leur poste, qui était la clef du tout, et les aurait mises en état de le reprendre, si les circonstances l'eussent permis. Mais Sir R. Hill ayant appris la nécessité où Sir L. Cole était de se retirer ; il jugea à propos de retirer aussi ses troupes à Irurita, et l'ennemi ne s'avança pas le lendemain au-delà du Puerto de Maya

Malgré la supériorité de nombre de l'ennemi, il n'obtint que peu d'avantage sur ces braves troupes, durant sept heures de combat. Tous les régiments chargerent à la bayonnette. La conduite du 82e régiment, qui s'avança avec la brigade du major-général Barnes, est mentionnée particulierement.

L'honorable lieutenant-général W. Stewart fut blessé légerement.

Je ne fus instruit de ces événements que très-tard dans la nuit du 25 au 26 ; et je pris immédiatement des mesures pour concentrer l'armée sur la droite, laissant toujours des forces suffisantes pour le siége de St. Sébastien et le blocus de Pampelune.

Cela eût été effectué le 27 de bonne heure, si le lieutenant-général Sir L. Cole et le lieutenant-général Sir T. Picton ne se fussent pas accordés à penser que leur poste de Zubiri ne pouvait pas être maintenu aussi long-temps qu'il eût été nécessaire d'y rester. En conséquence, ils se retirerent le 27 de bonne heure, et prirent une position pour couvrir le blocus de Pampelune, ayant la droite, composée de la 8e division, en avant de Huarte et s'étendant jusqu'aux hauteurs au-delà d'Olaz, et la gauche composée de la 4e division, de la brigade du major-général Byng, et de la brigade portugaise du brigadier-général Campbell sur les hauteurs en avant de Villalba, ayant leur gauche à une chapelle derriere Sorausen, sur la grande route d'Ostiz à Pampelune, et leur droite appuyée sur une hauteur qui couvrait la grande route de Zubiri à Roncevaux. La division d'infanterie espagnole du gén. Morillo et la partie du corps du comte del Abisbal qui n'était pas employée au blocus, étaient en réserve. Le régiment de Pravia et celui del Principe furent détachés de ce dernier corps pour occuper la hauteur sur la droite de la 4e division, par laquelle la route de Zubiri était protégée.

La cavalerie anglaise sous le lieutenant-général Sir Stapleton Cotton était placée près de Huarte sur la droite, sur le seul terrain où il était possible d'employer la cavalerie.

La riviere de Lanz coule dans la vallée qui était sur la gauche des alliés et sur la droite de l'armée française, longeant la route d'Ostiz. Au-delà de cette riviere est une autre chaîne de montagnes tenant à Lizasso et Marcolain, par où il fallait alors communiquer avec le reste de l'armée.

J'arrivai au moment où les 3e et 4e divisions prenaient leurs postes le 27, et peu après l'ennemi forma son armée sur une montagne qui s'étend en avant depuis la grande route d'Ostiz jusqu'à la grande route de Zubiri, et il posta

une division à gauche de cette route sur une hauteur et dans des villages en avant de la 3e division. Il avait aussi là un gros corps de cavalerie.

Peu après qu'elles eurent occupé leur terrain, l'ennemi attaqua la hauteur sur la droite de la 4e division qui était alors occupée par un bataillon du 4e régiment portugais et par le régiment espagnol de Pravia. Ces troupes défendirent leur terrain, et en chasserent l'ennemi à la bayonnette. Voyant l'importance de cette hauteur pour notre position, je la renforçai avec le 40e régiment : et ce régiment, avec les régiments espagnols del Principe et Pravia, la maintinrent depuis ce moment, malgré les efforts réitérés de l'ennemi, durant les journées du 27 et du 28 pour s'en emparer.

A peu près dans le même temps où l'ennemi attaquait cette hauteur, le 27, il s'empara du village de Sorausen sur la route d'Ostiz, et se rendit ainsi maître de la communication par cette route, et il entretint un feu de mousqueterie sur toute la ligne jusqu'à la nuit.

Le 28 au matin, nous fûmes rejoints par la 6e division d'infanterie, et j'ordonnai que les hauteurs à gauche de la vallée de la Lanz fussent occupées ; et que la 6e division se formât à travers la vallée en arriere de la gauche de la 4e division, appuyant sa droite sur Oricain et sa gauche sur lesdites hauteurs.

A peine la 6e division avait-elle pris sa position qu'elle fut attaquée par un gros corps de l'ennemi qui s'était rassemblé dans le village de Sorausen ; mais son front fut si bien défendu par le feu de ses propres troupes légeres qui occupaient les hauteurs sur la gauche, et par le feu des hauteurs occupées par la 4e division et la brigade portugaise du brigadier-général Campbell, que l'ennemi fut bientôt forcé de se retirer, avec une perte immense, causée par un feu de front, sur ses deux flancs et ses derrieres.

Afin de dégager ses troupes de la situation difficile où elles se trouvaient dans la vallée de Lanz, l'ennemi attaqua alors la hauteur sur laquelle était la gauche de la 4e division, qui était occupée par le 7e de chasseurs portugais, et s'en empara momentanément. Mais il fut attaqué de rechef par le 7e de chasseurs portugais, soutenu par le major-général Ross à la tête de la brigade de la 4e division, et il en fut chassé avec une grande perte.

La bataille devint alors générale sur toute la ligne des hauteurs occupées par la 4e division, et partout en notre faveur, excepté à l'endroit où était posté un bataillon du 10e

régiment portugais, de la brigade du major-général Campbell. Ce bataillon ayant été maltrisé par le nombre, et ayant été obligé de se replier immédiatement sur la droite de la brigade du major-général Ross, l'ennemi s'établit sur notre ligne, et le major-général Ross fut obligé de se retirer de son poste.

Pendant ces opérations et à mesure que j'en vis le succès, je détachai des troupes pour soutenir le lieutenant-général Sir R. Hill.

L'ennemi perut devant-lui tard dans la matinée, et il commença sur le champ une manœuvre étendue sur son flanc gauche, ce qui l'obligea de se retirer de la hauteur qu'il occupait derriere le Lizasso, aux montagnes voisines. Mais il s'y maintint, et je joins ici son rapport sur la conduite des troupes Je continuai de poursuivre l'ennemi après sa retraite de la montagne, jusqu'à Olaque, où j'arrivai au soleil couchant, immédiatement sur les derriers des troupes qui attaquaient Sir R. Hill. L'ennemi se retira de sa ligne durant la nuit, et hier, avec deux divisions, il prit une forte position pour couvrir ses derrieres dans la passe de Dona Maria.

Le lieutenant-général Sir R. Hill et le comte de Dalhousie attaquerent et forcerent la passe, malgré la résistance vigoureuse de l'ennemi et la force de sa position. Je suis fâché d'ajouter que l'hon. lieutenant-général W. Stewart fut blessé en cette occasion. Je joins ici le rapport du lieutenant-général Sir R. Hill.

Dans ces entrefaites, je me portai avec la briagde du major-général Byng et la 4e division, sous le lieutenant-général Sir L. Cole, par la passe de Velate, sur Irurita, afin de tourner la position de l'ennemi à Dona Maria. Le major-général Byng prit, à Elizondo, un convoi considérable qui marchait vers l'ennemi, et fit beaucoup de prisonniers.

Nous avons continué aujourd'hui de poursuivre l'ennemi dans la vallée de Bidassoa, et pris un grand nombre de prisonniers et beaucoup de bagage. Le major-général Byng s'est emparé de la vallée de Bastan et de la position du Puerto de Maya, et l'armée sera ce soir à-peu-près dans les mêmes positions qu'elle occupait le 25 de Juillet.

Je me flatte que S. A. R. le Prince Régent sera satisfait de la conduite des troupes de Sa Majesté et de celles de ses alliés en cette occasion L'ennemi, après avoir été considérablement renforcé et rééquippé depuis sa derniere défaite, a fait une tentative très-redoutable, pour faire lever

le blocus de Pampelune, avec toutes ses forces, à l'exception de la réserve sous le général Villate, qui est restée en face de nos troupes sur la grande route d'Irun.

Cependant j'ordonnai au 27e et 48e régiments de charger d'abord le corps ennemi qui s'était établi le premier sur la hauteur, et ensuite ceux de la gauche. Les deux attaques réussirent et l'ennemi fut repoussé avec une perte immense; et la 6e division s'étant avancée immédiatement vers une position dans la vallée qui était plus près de la gauche de la 4e, l'attaque sur ce front cessa entierement, et elle ne fut continuée que faiblement sur les autres points de notre ligne.

Dans le cours de ce conflit, la brave 4e division, qui s'était si fréquemment distinguée dans cette armée, surpassa sa bonne conduite précédente. Chaque régiment chargea à la bayonnette, et les 40e, 7e, 20e et 23e firent quatre différentes charges. Leurs officiers donnerent l'exemple, et le major-général Ross eut deux chevaux tués sous lui. Les troupes portugaises se comporterent aussi admirablement, et j'eus tout lieu d'être satisfait de la conduite des régiments espagnols del Principe et Pravia. J'avais ordonné au lieutenant-général Sir R. Hill de marcher sur Lizasso, par Lanz, aussitôt que j'avais su que les lieutenants-généraux Sir T. Picton, et Sir L. Cole s'étaient retirés de Zubiri; et au lieutenant-général comte de Dalhousie, d'aller de St. Estevan au même endroit, où ils arriverent l'un et l'autre le 28, et la 7e division vint à Marcolain.

Le corps ennemi qui avait été devant Sir R. Hill, suivit sa marche, et arriva à Ostiz le 29. L'ennemi, ainsi renforcé et occupant une position dans les montagnes, qui semblait peu exposée à une attaque, et voyant qu'il ne pouvait faire aucune impression sur notre front, se détermina à essayer de tourner notre gauche, par une attaque sur le corps de Sir R. Hill.

Il renforça d'une division les troupes qui lui avaient déjà été opposées, occupant toujours les mêmes points sur la montagne où ses principales forces étaient rangées; mais il fit venir à sa gauche les troupes qui occupaient les hauteurs en face de la 3e division, et dans la nuit du 28 au 29, il avait occupé en force la crête de la montagne à notre gauche de la Lanz, en face des 6e et 7e divisions, liant ainsi la droite de sa position avec les divisions détachées pour attaquer le lieutenant-général Sir R. Hill.

Mais je résolus d'attaquer sa position, et j'ordonnai

au lieutenant comte de Dalhousie de s'emparer du sommet de la montagne qui était devant lui, moyennant quoi la droite de l'ennemi serait tournée, et au lieutenant-général Sir T. Picton de franchir les hauteurs sur lesquelles la gauche de l'ennemi avait été postée, et de tourner sa gauche par la route de Roncevaux. Toutes les dispositions furent faites pour attaquer de front la position de l'ennemi, dès que les effets de ces mouvements sur ses flancs commenceraient à se manifester. L'hon. major-général Edward Packenham que j'avais envoyé pour prendre le commandement de la 6e division, le major-général Pack ayant été blessé, tourna le village de Sorausen, aussitôt que le comte de Dalhousie eût chassé l'ennemi de la montagne qui couvrait ce flanc; et la 6e division et la brigade du major-général Byng, qui avaient relevé la 4e division à la gauche de notre position, sur la route d'Ostiz, attaquerent à l'instant et emporterent ce village.

Le lieutenant-général Sir L. Cole attaqua aussi le front de la principale position de l'ennemi, avec le 7e de chasseurs portugais, soutenu par le 11e régiment portugais, le 40e et le bataillon sous le colonel Bingham, composé de soldats du régiment de la reine et du 53e. Toutes ces opérations obligerent l'ennemi d'abandonner une position qui est une des plus fortes et des moins accessibles que j'ai vu jusqu'à présent occupées par des troupes.

Dans sa retraite de cette position, l'ennemi perdit un grand nombre de prisonniers.

Je ne puis assez louer la conduite de tous les généraux, officiers et soldats dans toutes ces opérations. L'attaque faite par le lieutenant-général comte de Dalhousie a été admirablement dirigée par Sa Seigneurie, et exécutée par le major général Inglis, et les troupes composant sa brigade; l'attaque faite par l'hon. major-général Edward Packenham et le major-général Byng, celle du lieutenant-général Sir L. Cole, et le mouvement fait par Sir T. Picton méritent mes plus grands éloges.

Ce dernier officier a concouru à l'attaque de la montagne, en détachant des troupes sur la gauche; l'honorable lieutenant-colonel Trench y a été blessé, mais j'espere que sa blessure n'est pas grave.

Cette tentative a été entierement frustrée par les opérations d'une partie seulement de l'armée alliée, et l'ennemi a essayé une défaite et une perte grave tant en officiers qu'en soldats.

Outre le but de faire lever le blocus de Pampelune, l'ennemi avait certainement un grand espoir de succès. Il amenait en Espagne un corps nombreux de cavalerie et beaucoup de canons, deux armes dont aucun des deux partis n'a pu faire un grand usage dans la bataille qui a eu lieu. Il a renvoyé les canons à St. Jean Pied de Port dans la soirée du 28, ainsi ils sont retournés en France en sûreté.

Le détail de ces opérations montrera à Votre Seigneurie combien j'ai lieu d'être content de la conduite de tous les généraux, officiers et soldats. Il est impossible de décrire le courage exalté de la 4e division, et j'ai eu beaucoup d'obligation au lieutenant-général Sir L. Cole, pour la manière dont il a dirigé ses opérations, au major-général Anson, au major-général Ross, au major-général Byng, et au brigadier-général Campbell, du service portugais. La bravoure de tous les commandants et officiers des régiments a été remarquable ; mais j'ai observé particulierement celle du lieutenant-colonel O'Toole, du 3e de chasseurs portugais, dans la charge sur l'ennemi, à notre gauche, le 28, et celle du capitaine Joachin Telles Jurdao, du 11e régiment portugais, à l'attaque de la montagne le 30.

Je demande la permission d'appeler aussi l'attention de V. S. sur la précieuse assistance que j'ai reçue dans toutes ces opérations, du lieutenant-général Sir R. Hill, du lieutenant-général comte de Dalhousie, et de Sir T. Picton, dans celles du 30 et du 31 de Juillet.

J'ai aussi des obligations au comte del Abisbal, qui m'a donné autant d'assistance que le soin du blocus le lui permettait. J'ai déjà fait mention de la conduite des régiments de Pravia et del Principe, appartenant à l'armée de réserve d'Andalousie, dans une situation très-critique, et tout le corps a semblé être animé de la même ardeur qui régnait parmi les troupes qui occupaient cette position.

Le maréchal Sir W. Beresford a été auprès de moi durant toutes ses opérations, et j'ai reçu de lui toute l'assistance que ses talents le mettent si bien en état de me prêter. La bonne conduite de tous les officiers et soldats portugais dans toutes les opérations de la campagne actuelle, et l'esprit qu'ils ont montré en toute occasion ne font pas moins d'honneur à cette nation qu'à la réputation militaire de l'officier qui par ses judicieuses mesures a rétabli la discipline et fait renaître l'esprit militaire dans l'armée.

Je dois encore fixer l'attention de V. S. sur la bonne

assistance que j'ai reçue dans les opérations du quartier-maître-général du major-général Murray, de l'adjudant-général le major-général Pakenham, et des officiers de ces départements respectifs, et du lieutenant-col. Lord Fitzroy Somerset, du lieutenant-colonel Campbell, et des officiers de mon état major personnel.

Quoique nos blessés soient nombreux, je suis charmé de pouvoir dire qu'en général leurs blessures sont légeres, et j'ai beaucoup de plaisir à dire à V. S. qu'ils ont reçu tous les soins et attentions possibles du Dr. M'Gregor, inspecteur des hôpitaux, et de tous les employés du département qui est sous sa direction.

Considérant l'étendue et la nature de nos opérations, et la difficulté accidentelle de nos communications, j'ai lieu d'être extrêmement satisfait du zele et de l'activité de Sir Robert Kennedy, commissaire-général, et des officiers de son département, dans toute la campagne; ils ont, au total, mieux réussi à approvisionner les troupes, qu'on ne pouvait s'y attendre.

J'envoye cette dépêche à V. S. par S. A. S. le prince héréditaire d'Orange, qui est parfaitement instruit de tout ce qui s'est passé, et de la situation de l'armée, et qui pourra informer V. S. de beaucoup de détails concernant cette suite d'opérations, que les bornes d'une dépêche ne comportent pas. Son Altesse a eu un cheval tué sous elle, le 28 Juillet, à la bataille près de Sorausen.

J'ai l'honneur, etc.

(Signé) WELLINGTON.

J'ai omis, dans le corps de la dépêche, d'informer V. S. que les troupes qui étaient au Puerto de Maya ont perdu leurs quatre canons portugais, le 25 Juillet. Le major-général Pringle qui les commandait quand l'attaque a commencé, les avait fait retirer vers Maya; et lorsque le lieutenant-général W. Stewart est arrivé, il les a fait retourner et retirer par la route de la montagne à Elizondo. Dans l'intervalle, l'ennemi s'est emparé de la passe, la communication avec cette route a été coupée, et ils n'ont pas pu y arriver.

J'envoye ci-joint des états de la perte devant St. Sébastien, du 7 au 27 de Juillet, et les rapports des tués, blessés et manquants dans les opérations, depuis le 25 du mois dernier, jusqu'au 1er du courant.

PREMIERE INCLUSE.

Lettre de Sir Rowland Hill *à Lord* Wellington.

31 Juillet.

Mylord,

J'ai la satisfaction d'informer Votre Seigneurie, que quoique de l'immense supériorité de forces que l'ennemi dirigea contre la position qui était confiée à mes soins, rendît à mon opinion, absolument nécessaire de me retirer hier de cette position, cependant la conduite des officiers et des troupes britanniques et portugaises fut telle qu'elle leur donne des droits à mon entiere approbation, et je ne pouvais pas désirer qu'elle fût meilleure.

Le major-général Pringle, avec la brigade du major-général Walker, sous le lieutenant-colonel Fitzgerald, du 60eme régiment, soutenue par le 34eme régiment et le 14eme régiment portugais, empêcha l'ennemi de monter la hauteur sur la position de gauche, de la maniere la plus valeureuse. Il le culbuta à plusieurs reprises, et quoique finalement il fût hors d'état de l'empêcher de monter cette hauteur par un mouvement détourné, nos troupes maintinrent leur terrain avec fermeté, et lorsqu'il leur fut ordonné de se retirer, elles exécuterent cet ordre sous la conduite du major-général Pringle avec la plus grande régularité, et avec peu de perte, couvertes par un bataillon du 14e régiment portugais, sous le lieutenant-colonel Macdonald, dont le major-général éleve et loue au plus haut point la conduite ainsi que la fermeté de son régiment.

La brigade du colonel Ashworth, attaquée aussi dans sa position par une force supérieure, soutint le choc avec la plus grande fermeté et chassa l'ennemi devant elle à la pointe de la baïonnette et maintint sa position aussi long-temps que je jugeai prudent qu'elle la maintînt. Un bataillon de la brigade du brigadier-général Costa, maintint jusqu'au dernier moment la hauteur qui était à la droite de la position, couvrant les troupes qui se formaient sur le terrain qu'elles avaient ordre de prendre. L'ennemi tenta de forcer ce point, mais il fut repoussé par le brigadier-général Costa, et finalement culebuté de la hauteur à la pointe de la baïonnette

par ce bataillon, une partie de la brigade du colonel Ashworth, et un petit détachement du 28eme régiment. Au total, je puis assurer Votre Seigneurie que l'ennemi n'a à se vanter de rien, et même que notre perte n'a pas été très-considérable, vu la disparité de nos forces.

J'ai des obligations particulieres au major-général Pringle pour sa conduite en cette occasion, ainsi qu'au colonel Ashworth, au colonel O'Callaghan, et au lieutenant-colonel Fitzgerald du 60eme d'infanterie, qui commandaient des brigades sous lui, ainsi qu'au lieutenant-général le comte d'Amarante, et au brigadier-général Costa qui a été blessé.

J'ai l'honneur d'être, etc.

(Signé) ROWLAND HILL.

Au Feld-Maréchal
Marquis de Wellington.

P. S. Je ne puis passer sous silence les services du colonel Pampluna du lieutenant-colonel Pyn du 18eme régiment, du lieutenant-colonel Grant, et du major Mitchell, commandant le 6eme de ligne, et le 6eme portugais dans la brigade du colonel Ashworth.

SECONDE INCLUSE.

Elizondo, le 1er Août, 1813.

Mylord,

J'ai l'honneur d'informer Votre Seigneurie que, suivant les instructions que je reçus par l'intermédiaire du major-général Murray, je me portai hier avec la colonne sous mes ordres, sur la route qui mene à Donna Maria. A notre arrivée au pied de la passe, nous trouvâmes l'ennemi qui montait la hauteur en grande hâte, et serré de près par la 7eme division, qui marchait par une route paralelle à celle sur laquelle était ma colonne et sur sa droite. L'arriere garde des colonnes de l'ennemi ayant commencé à monter les hauteurs avant notre arrivée, il fut impossible d'en couper aucune partie Il fut néanmoins prodigieusement molesté pendant sa marche par un canon de 9 et un obusier. Je donnai sur-le-champ ordre à la seconde division, sous le lieutenant-général Stewart, de monter la hauteur par la route sur laquelle nous étions, tandis que la colonne du comte de Dalhousie montait

par une autre route plus à la droite. L'ennemi prit une forte position au haut de la passe, avec une nuée de tirailleurs en front.

L'attaque fut dirigée de notre côté par le lieutenant-général Stewart, avec la brigade du major-général Walker sous le lieutenant-colonel Fitzgerald du 60eme, qui fit replier les tirailleurs ennemis qui étaient au sommet de la colline; mais en arrivant sur leur grand corps, il les trouva si nombreux et si fortement postés que le lieutenant général Stewart crut devoir les faire retirer jusqu'à ce que la 7eme division fût assez rapprochée pour pouvoir coopérer avec lui. Vers ce temps, le lieutenant-général fut blessé et le commandement de la division fut dévolu au major-général Pringle, qui, avec sa propre brigade, commandée par le colonel O'Callaghan, renouvella l'attaque de notre côté, tandis que la 7eme division pressait l'ennemi de l'autre. Les deux divisions gagnerent la hauteur vers le même temps, l'ennemi se retirant, après avoir soutenu une perte très-considérable. La conduite du lieutenant-général Stewart, du major-général Pringle et des officiers et soldats en général a été remarquablement bonne. J'ai beaucoup de regret qu'un brouillard très-épais nous ait empêchés de tirer de la position de l'ennemi tout l'avantage qu'autrement nous aurions pu en tirer. Une partie de chaque division le poursuivit à quelque distance en descendant la colline, et lui fit essuyer une perte considérable. Après avoir ainsi exécuté les instructions de Votre Seigneurie, je retirai ma colonne de la passe, et la portai sur Almandoz.

Le major-général Pringle fait l'éloge de la bonne conduite du capitaine Heise et du capitaine Thorn, en cette occasion. Je crois que le général Stewart est dans l'intention de mentionner la bonne conduite de quelques autres officiers, mais sa blessure lui a probablement fait différer son rapport.

J'ai l'honneur d'être, etc.

(Signé) ROWLAND HILL.
Lieut.-Gén.

Lezaca, le 4 d'Août, 1813.

Mylord,

Le Prince d'Orange ayant été détenu jusqu'à ce jour pour attendre les états des tués et blessés de chaque corps, j'ai à

informer Votre Seigneurie que l'ennemi continuant à être posté dans la matinée du 2, avec deux divisions sur le Puerto de Echalar, et presque toute l'armée derriere le Puerto, la 4eme division, la 7eme et la légere s'avancerent par la vallée de la Bidassoa vers la frontiere. Je me déterminai à les déloger par un mouvement et une attaque combinée des trois divisions.

Cependant la 7eme division ayant traversé les montagnes en partant de Sumbilla, et ayant précédé nécessairement l'arrivée de la 4eme, la brigade du major-général Barnes se forma pour attaquer, et s'avança avant que la 4eme division et la division légere pussent y coopérer, avec une régularité et une bravoure que j'ai rarement vu égaler, et culbuta sur-le-champ les deux divisions de l'ennemi de ces hauteurs formidables, malgré la résistance qu'elles lui opposerent. Il m'est impossible de louer dignement la conduite du major-général Barnes et celle de ses braves troupes. Elle fit l'admiration de tous ceux qui purent en être témoins. La brigade de la division légere du major-général Kempt chassa pareillement une force très-considérable du roc qui forme la gauche du Puerto.

Il n'y a maintenant aucun ennemi en campagne dans cette partie de la frontiere d'Espagne.

J'ai l'honneur de joindre ici le rapport du lieutenant-général Sir Thomas Graham sur l'assaut de St. Sébastien.

Tandis que les troupes étaient engagées dans les environs de Pampelune, ainsi que je l'ai rapporté dans ma dépêche du 1er du courant, le brigadier-général Longa occupait avec sa division cette partie de la Bidassoa, y comprenant la ville de Vera. La portion de l'armée ennemie qui avait été laissée pour observer les troupes alliées sur la grande route d'Irun, l'attaqua le 28, mais elle fut repoussée avec une perte considérable.

J'ai beaucoup de plaisir à vous rapporter la bonne conduite de ces troupes dans toutes les occasions, ainsi que celle d'un bataillon de chasseurs espagnols dans la division de l'armée de Galice du général Barcena, qui avait été détaché au pont d'Yansi, lors de la retraite de l'ennemi, le 28 du mois dernier, et qui défendit ce pont contre des troupes bien supérieures en nombre pendant une grande partie du jour.

Il ne s'est rien passé d'important en Arragon depuis ma dépêche du 19 Juillet.

J'ai reçu un rapport du lieutenant-général Lord W. Bentinck, daté de Binarbz, le 21 Juillet. Il faisait des préparatifs pour passer l'Ebre.

J'ai l'honneur d'être, &c.

(Signé) WELLINGTON.

P. S. Je joins ici un état des tués et blessés dans l'attaque de la position de l'ennemi, le 2 du courant.

Ernani, le 27 Juillet, 1813.

Mylord,

L'attaque de la brèche dans la muraille sur le flanc gauche de St. Sébastien, eut lieu le 25 au matin, lorsque la basse mer laissait le pié du mur à sec, ce qui était au point du jour; je suis fâché d'avoir à dire que malgré la valeur distinguée des troupes qui furent employées à cette attaque, et dont quelques-unes pénétrerent de vive force dans la ville, elle ne réussit pas. L'ennemi occupait en force toutes les défenses de la place qui donnaient de ce côté, et il pouvait de ces défenses, ainsi que de tout le terrain autour de la brèche, vomir sur la colonne un feu si destructif de boulets et de mitraille, flanquant et enfilant la colonne, et jeter tant de grenades à la main sur les troupes qu'il devint nécessaire de se désister de l'assaut.

La perte que nous avons essuyée a conséquemment été sévere, et surtout celle du troisieme bataillon de Royal Ecossais, chef de file de la brigade du major-général Hay, qui étant de service à la tranchée, forma la colonne d'attaque ; la brigade portugaise du major-général Spry, celle du major-général Robinson, et le 4eme de chasseurs du brigadier-général Wilson étant en réserve dans les tranchées ; le tout sous la direction du major-général Oswald, commandant la 5e division.

Quoique cette attaque ait échoué, ce serait une grande injustice que de ne pas assurer à Votre Seigneurie que les troupes se sont conduites avec leur bravoure accoutumée, et qu'elles ne se sont retirées que lorsqu'on s'est aperçu qu'une plus longue persévérance dans l'attaque aurait causé un sacrifice inutile de braves gens. Le major-général Hay, le major Frazer, le colonel l'honorable C. F. Greville, et le colonel Cameron commandant de Royal Ecossais, le 9eme

et le 38eme régiments se sont particulierement distingués. Le major Frazer perdit la vie sur la brêche avec plusieurs de ses braves camarades.

La conduite, pendant toutes les opérations du siége jusqu'à ce jour, des officiers et soldats de l'artillerie royale, et des ingénieurs, n'a jamais été surpassée, ils ont déployé un zele et une activité infatigable et une bravoure à épreuve. Je demande la permission de faire une mention particuliere à Votre Seigneurie des lieutenants-colonels Dickson, Fraser et May, du major Webber Smith de l'artillerie royale, du lieutenant-colonel Sir R. Fletcher, du lieutenant-colonel Burgoyne, et des majors Ellicombe et Smith des ingénieurs.

Les trois officiers de ce corps employés à conduire les différentes parties des colonnes d'attaque, se sont comportés admirablement, mais ont cruellement souffert. Le capitaine Lewis a perdu une jambe ; le lieutenant Jones blessé sur la brêche, a été pris ; et le lieutenant Machell a été tué à son retour dans les tranchées.

Qu'il me soit permis de recommander à Votre Seigneurie le lieutenant Campbell du 9eme, qui conduisait les enfants perdus, et qui fut grievement blessé sur la brêche. J'éprouve la plus vive satisfaction à informer Votre Seigneurie que j'ai reçu l'aide la plus cordiale de Sir G. Collier, commandant les bâtiments de Sa Majesté sur cette côte, ainsi que de tous les officiers et matelots de l'escadre employés à terre.

Tous les efforts qu'il était possible de faire ont été faits. Le lieutenant-colonel Dickson m'a représenté dans les termes les plus forts la conduite ferme et valeureuse d'un détachement de matelots dans les batteries, sous le commandant du lieutenant O'Reilly (premier lieutenant de la frégate de Sa Majesté La Surveillante) et de leur conduite exemplaire pendant qu'ils ont été à terre. Je demande aussi à vous faire mention de M. Digby Marsh, contre-maître, qui a fait le service de lieutenant dans les batteries, après que le lieutenant Dunlop eut été griévement blessé.

J'ai l'honneur d'être, &c.

(Signé) T. Graham.

Au Feld-Maréchal Marquis de Wellington.

État des Tués, Blessés et Manquants au Siége de Saint Sébastien, depuis le 7 jusqu'au 20 de Juillet inclusivement.

Total de la perte des Anglais,—1 capitaine, 1 officier d'état-major, 11 soldats, tués; 1 lieutenant-colonel, 2 capitaines, 5 lieutenants, 9 sergents, 1 tambour, 107 soldats, blessés; 2 manquants.

Total de la perte des Portugais,—1 capitaine, 48 soldats tués; 1 major, 1 capitaine, 2 lieutenants, 1 enseigne, 10 sergents, 3 tambours, 144 soldats blessés.

Grand total,—2 capitaines, 1 officier d'état-major, 95 soldats tués; 1 lieutenant-colonel, 1 major, 3 capitaines, 7 lieutenants, 1 enseigne, 19 sergents, 4 tambours, 251 soldats blessés; 2 soldats égarés.

(Signé) E. Pakenham, Adj.-gén.

État des Tués, Blessés et Manquants au Siége de Saint Sébastien, depuis le 21 jusqu'au 27 de Juillet, inclusivement.

Total de la perte des Anglais,—1 major, 1 capitaine, 5 lieutenants, 1 officier d'état-major, 7 sergents, 85 soldats tués; 1 lieutenant-colonel, 11 capitaines, 7 lieutenants, 3 enseignes, 2 officiers d'état-major, 12 sergents, 272 soldats blessés; 3 lieutenants, 2 enseignes, 4 sergents, 145 hommes manquants.

Total de la perte des Portugais,—2 sergents, 40 soldats tués; 1 lieutenant-colonel, 3 capitaines, 1 lieutenant, 1 enseigne, 1 officier d'état-major, 3 sergents, 169 hommes blessés; 1 capitaine, 2 sergents, 1 tambour, 140 soldats manquants.

Grand total,—1 major, 1 capitaine, 5 lieutenants, 1 officier d'état-major, 9 sergents, 125 hommes tués; 2 lieutenants-colonels, 14 capitaines, 8 lieutenants, 4 enseignes, 3 officiers d'état-major, 15 sergents, 441 soldats blessés; 1 capitaine, 3 lieutenants, 2 enseignes, 5 sergents, 1 tambour, 285 soldats, manquants.

Total général 925.

(Signé) E. Pakenham, Adj.-Gén.

Etat des Tués, Blessés et Manquants de l'Armée Alliée, sous le Commandement du Feld-Maréchal Marquis de Wellington, *Chevalier de la Jarretiere, dans les Actions qui ont eu lieu depuis le 25 jusqu'au 28 de Juillet inclusivement.*

Total de la perte des Anglais,—1 major, 7 capitaines, 12 lieutenants, 2 enseignes, 3 officiers d'état-major, 30 sergents, 2 tambours, 324 soldats tués; 1 officier de l'état-major-général, 7 lieutenants-colonels, 9 majors, 31 capitaines, 72 lieutenants, 24 enseignes, 3 officiers d'état-major, 105 sergents, 5 tambours, 2192 soldats blessés; 5 capitaines, 4 lieutenants, 4 enseignes, 1 officier d'état-major, 10 sergents, 7 tambours, 373 soldats manquants.

381 tués, 2449 blessés, 404 égarés. (3234.)

Total de la perte des Portugais,—1 major, 2 capitaines, 3 enseignes, 4 sergents, 157 soldats tués; 5 lieutenants-colonels, 4 majors, 13 capitaines, 9 lieutenants, 12 enseignes, 3 officiers d'état-major, 41 sergents, 6 tambours, 825 soldats blessés; 2 sergents, 48 soldats manquants.

167 tués, 918 blessés, 50 manquants. (1135.)

Total de la perte des Espagnols,—26 soldats tués; 12 officiers, 155 soldats blessés; 11 manquants. (204.)

Grand total: 574 tués, 3534 blessés, 465 égarés.

Total général: 4573 hommes.

(Signé) E. Pakenham, Adj.-Gén.

Etat des Tués, Blessés et Egarés de l'Armée, commandée par le Feld-Maréchal Marquis de Wellington, *Chevalier de la Jarretiere, dans l'Action avec l'Ennemi, le 30 Juillet* 1813.

Total de la perte des Anglais,—1 major, 2 capitaines, 6 sergents, 72 soldats tués; 1 officier d'état-major-général, 1 lieutenant-colonel, 3 majors, 9 capitaines, 18 lieutenants, 4 enseignes, 3 officiers d'état-major, 32 sergents, 4 tambours, 394 soldats blessés; 2 lieutenants, 3 sergents, 52 hommes manquants.

81 tués, 469 blessés, 57 manquants (607.)

Total de la perte des Portugais,—1 major, 1 capitaine, 1 lieutenant, 1 officier d'état-major, 8 sergents, 130 soldats tués; 1 officier-général, 1 colonel, 4 lieutenants-colonels, 5 majors, 8 capitaines, 8 lieutenants, 17 enseignes, 31 sergents, 8 tambours, 760 soldats blessés; 135 soldats manquants.

142 tués, 843 blessés, 135 manquants. (1120).

Total général 223 tués, 1312 blessés, 192 manquants (1727)

Etat des Tués, Blessés et Egarés de l'Armée, commandée par le Feld-Maréchal Marquis de WELLINGTON, *Chevalier de la Jartierre, dans les Actions qui ont eu lieu le* 31 *Juillet et le* 1*er Août* 1813.

Total de la perte des Anglais,—6 sergents, 40 soldats tués; 1 major, 7 capitaines, 3 lieutenants, 1 enseigne, 24 sergents, 4 tambours, 239 soldats blessés; 1 major, 1 sergent, 39 soldats égarés.

46 tués, 279 blessés, 41 égarés. (366).

Total de la perte des Portugais,—1 capitaine, 11 soldats tués; 1 colonel, 1 major, 1 lieutenant, 1 enseigne, 2 sergents, 42 soldats blessés; 16 soldats égarés.

12 tués, 48 blessés, 16 manquants. (76).

Total gén. 58 tués, 327 blessés, 57 manquants. (442.)

Etat des Tués, Blessés et Manquants de l'Armée, sous les Ordres du Marquis de WELLINGTON, *dans l'Affaire du* 2 *Août.*

Total de la perte des Anglais,—1 capitaine, 1 enseigne, 4 sergents, 26 soldats tués; 3 lieutenants-colonels, 2 majors, 4 capitaines, 11 lieutenants, 2 enseignes, 1 officier d'état-major, 17 sergents, 1 tambour, 278 blessés; 7 soldats manquants.

Perte des Portugais,—1 soldat tué; 1 enseigne, 1 sergent, 1 tambour, 5 soldats blessés.

Total 33 tués, 387 blessés, 7 manquants. (427).

État Général des Pertes essuyées dans les Combats du 25 Juillet jusqu'au 2 Août, inclusivement.

Anglais.

Tués,—2 majors, 10 capitaines, 12 lieutenants, 3 enseignes, 3 officiers d'état-major, 46 sergents, 2 tambours, 462 soldats tués. . . . . 541.

Blessés,—2 officiers-généraux, 11 lieutenants-colonels, 15 majors, 51 capitaines, 104 lieutenants, 31 enseignes, 7 officiers d'état-major, 178 sergents, 14 tambours, 3103 soldats . . . . . 3517.

Manquants, — 1 major, 5 capitaines, 6 lieutenants, 4 enseignes, 1 officier d'état-major, 14 sergents, 7 tambours, 462 soldats. . . . . 500.

4558.

Portugais.

Tués,—11 officiers, 311 soldats. . .	322	2350
Blessés, 105 officiers, 1722 soldats .	1827	
Manquants,—201 soldats	201	

Espagnols.

Tués,—11 soldats	11	189
Blessés,—12 officiers, 155 soldats . .	167	
Manquants,—11 soldats	11	

Total général . . . . 7097 h.

Noms des Officiers Tués, Blessés et Manquants, du 20 au 28 de Juillet, inclusivement.

Officiers anglais tués.

25 Juillet.

7e d'infanterie, 1er bat..... lieutenant Knowles.
20e do..... adjudant Brest.
28e 1er bat..... enseigne Delmar.

34e 2d bat. ..... adj. Day.
39e 1er bat. ..... lieut. Lord.
..... lieut Williams.
50e 1er bat. ..... capitaine Rudkin.
..... lieut Birchall.
..... lieut. Deighton.
60e 5e bat. ..... lieut. Von Dahlmon.
..... lieut. Joyce.
71e 1er bat. ..... lieut. Duff.
..... lieut. Roberts.

26 Juillet.

40e d'inf. 1er bat. ..... lieut. Malone.

28 Juillet.

Etat-major. ..... maj. Roverea, aide-de-camp du lieut.-gén. Sir L. Cole.
Légion allemande du Roi, 1er bat. de ligne. ..... capt. Avenant.
7e d'inf. 1er bat. ..... capt Pernie.
20e do. ..... capt. Mc'Kenzie.
23e do. 1er bat. ..... capt. Stainforth.
..... capt Walker.
..... volontaire Barnett.
27e do. 3e bat. ..... capt Whyte.
..... adj. Burne,
40e do. 1er bat. ..... lieut. Galway.
48e do. 1er do. ..... lieut. Lima.
..... enseigne Parsons.

Officiers portugais tués.

4e régiment de ligne. ..... capt. Lucas.
..... capt. G. Pailha.
10e régiment de ligne. ..... major Claudide Vittoria.
..... capt. Antonio Fracaes.
11e régiment de ligne. ..... enseigne Lorenzo.
..... ensigne T. Alvez.
7e caçadores. ..... enseigne Const. de Souza Girar.
10e do. ..... enseigne Versaisliac A. Tavarez.

Officiers anglais blessés.

23 Juillet.

Grand état-major. ..... lieut. gén. l'hon. W. Stewart, séverement.

Grand état-major..... capt. Stewart maj. de brigade, sév.
6e d'inf. 1er bat..... major Gomm, idem.
..... enseigne Radcliffe, légerement.
20e d'inf..... lieut. col. Wallace, idem.
..... major Bent, idem.
..... lieut. Champigny, idem.
..... lieut. Crokatt, idem.
..... lieut. Walker, idem.
..... lieut. Smith, idem.
..... enseigne Thompson, idem.
..... enseigne Oakley, idem.
23e d'inf. 1er bat..... capt. Booker, idem.
..... lieut. G. Browne, idem.
..... lieut. Flaherty, idem.
..... lieut Ledwith, idem.
28e d'inf. 1er bat..... capt. Bradley, légerement.
..... capt. Meachem, idem.
..... lieut Tomlinson, idem.
..... lieut. Crammer, idem.
..... lieut. Gordon, idem.
..... enseigne Hill, idem.
34e d'inf. 2d bat..... lieut. col. Fenwick, séverement.
..... lieut. Baron, idem.
..... lieut. col. Simmons, légerement.
..... enseigne Pickett. idem.
39e d'inf, 1er bat..... capt. Jones, séverement.
..... lieut. Hart, idem.
..... lieut. Cox, idem.
..... lieut. Scanlan, idem.
..... enseigne Poe, idem.
..... enseigne Rhodes, idem.
..... enseigne Coutenay, légerement.
50e d'inf. 1er bat..... lieut. col. Hill, séverement.
..... capt. Grant, idem.
..... capt. North, idem.
..... lieut Nowlan, légerement.
..... lieut. M'Donnell, légerement.
..... lieut. Jones, séverement.
..... lieut. Paterson, idem.
..... enseigne Collins, idem.
..... enseigne Bateman, idem.
..... enseigne White, idem.
71e d'inf. 1er bat..... major M'Kenzie, séverement.
..... capt. Grant, légerement.
..... lieut. Parke, idem.
..... lieut. Pache, séverement.
..... lieut. Peacocke, séverement.
82e d'inf. 1er bat..... lieut. col. Grant, légerement.

92e d'inf. 1er bat. ..... capt. Firman, séverement.
..... capt. Marshall, légerement.
..... enseigne Lacey, idem.
92e d'inf. 1er bat. ..... lieut. col. J. Cameron, légerement.
..... major Mitchell, idem.
..... major Macpherson, idem.
..... capt. Holmes, idem.
..... capt. M'Donald. idem.
..... cape. Bevan, idem.
..... lieut. Fyfe, idem.
..... lieut. Macpherson, idem.
..... lieut. Chisholme, idem.
..... lieut. D. M'Donald, idem.
..... lieut. Dwire, idem.
..... lieut. Ross, légerement.
..... lient. Winchester, idem.
..... lieut. Gordon, idem.
..... lieut. Grant, idem.
..... lieut. A. Macdonald, idem.
..... enseigne F. Mitchell, idem.
..... enseigne G. Mitchell, idem.
..... enseigne Kennedy, légerement.
Brunswick Oels. ..... capt. Proestler, légerement.
..... capt. Braxein, idem.
..... lieut. Grasheim, séverement.

26 Juillet.

27e d'inf. 1er bat. ..... lieut. Crawford, séverement, (mort depuis.)
..... enseigne Byrne, légerement.
40e d'inf. 1er bat. ..... capt. Heyland, séverement.
..... capt. Bowen, idem.
..... capt. Phillips, légerement.
..... lieut. Kelly, idem.
..... capt. Thoreau, idem.
48e d'inf. 1er bat. ..... major Wilson, (lieut. col.) sévere.
..... capt. Thwaites, idem.
53e d'inf. 2d bat. ..... lieut. Frazer, séverement.
60e d'inf. 5e bat. ..... enseigne C. Martin, séverement.

28 Juillet.

Grand état-major. ..... lieut. col. l'hon. A. Gordon. aide-de-camp du com. des forces, sév.
..... lieut. col. Waters, A. A. G. lég.
2d ou régi. de la reine. ..... lieut. Hutton, séverement.
7e d'inf. 1er bat. ..... major Despard, séverement.
..... capt. Crowder, idem.
..... capt. Orr, idem.

7e d'inf. 1er bat. ..... capt Hamerton, idem.
..... capt. Wemyss, idem.
..... lieut. Logan, idem.
..... lieut. Fraser, idem.
..... lieut. Nunn, idem.
..... lieut. King, idem.
..... lieut. Garrett, idem.
11e d'inf. 1er bat. ..... capt. Wrenn, légerement.
..... lieut. Moore, séverement.
..... lieut. Christian, idem.
..... lieut. Daniel, légerement.
20 d'inf. ..... capt. Jackson, séverement.
..... capt. Murray, légérement.
..... lieut. Bainbridge, séverement.
..... lieut. Lewis, idem.
..... lieut. Connor, légerement.
23e d'inf. 1er bat. ..... lieut. Nevil, séverement.
..... lieut. Brice, légeremeut.
..... lieut Harris, idem.
..... adj. M'Lellan, séverement.
27e do. 3e bat. ..... capt. Hamilton, légerement.
..... lieut. Pratt, séverement.
..... lieut Pallock, idem.
..... lieut. Hanby, idem.
..... lieut. Drew, idem.
..... enseigne Radcliffe, idem.
..... enseigne Ovens, légerement.
..... enseigne Clunes, séverement.
..... chirurgien Wray, légerement.
31e d'inf. 2d bat. ..... quartier-maître M'Intosh, idem.
32e d'inf. 1er bat. ..... maj. Wood (lieut. col.) séverement.
..... volontaire Lloyd, légerement.
36e d'inf. ..... lieut. Smith, séverement.
..... enseigne Skerry légerement.
40e d'inf. 1er bat. ..... lieut. Glynn, légerement.
..... lieut. O'Dogherty, idem.
..... lieut. Carter, idem.
..... enseigne Smith, séverement.
48e d'inf. 1er bat. ..... major White, séverement.
..... capt. Wood, idem.
..... lieut. Cuthbertson, idem.
..... lieut. Duke, idem.
..... lieut. Robinson, idem.
..... lieut. Vandermeulen, idem.
..... lieut. Pountney, idem.
..... lieut. Johnston, légerement.
57e d'inf. 1er bat. ..... capt. Burrows, légerement.
..... lieut. Price, séverement.

.....volontaire Campbell, idem.
61e d'inf. 1er bat.....capt. Charlton, légerement.
.....lieut. O'Kearney.
.....volontaire Leebody, séverement.
79e d'inf. 1er bat.....volontaire Kynock, séverement.
91e d'inf. 1er bat.....capt Lowrie, séverement.
.....lieut. R. Stewart, légerement.
.....lieut. A. Maclean, idem.
.....lieut. Marshall, idem.
.....enseigne M'Farlain, idem.
.....enseigne J. Omarston, idem

Officiers Portugais blessés.

4e régi. de ligne.....lieut. col. A. W. Campbell, sév.
.....major A. E. Almeida Figeira, lég.
.....capt. L. de Limos Vasconcellos, sév.
.....capt Pedro Jose Fedrico légere.
.....lieut. A. Campbell, idem.
.....lieut. B. M. de Rosa, séverement.
.....lieut. L. M de Rosa, idem.
.....enseigne E. F. S. Sardinha, lég.
.....enseigne D. A. de S. Aranjo, sév.
.....enseigne D. J. A. de Nunka, idem.
.....adj. Jose Pedro de Rey, idem.
16e de ligne.....maj. G. P. de Faria, légerement.
.....adj. Jona de Santos, idem.
.....lieut. J. Gaulbert, idem.
.....Pedro Pinto, idem.
.....capt. Manuel A. de Serra, severe.
.....Joachim M. Fonseca, idem.
.....lieut. Manuel M. Gerao, idem.
.....enseigne Joas J. M. de Arango séverement.
.....capt. A. de St. Valente, idem.
.....capt. Anselaco Xavier.
.....capt. D. Antonio Silveira, idem.
.....capt. Joas Rodarte, idem.
12e de ligne.....col. P. L. Mesurier, séverement.
.....maj. I. Arnot, idem.
.....capt. W. H. Thornton, idem.
.....capt. J. R. C. de Alpoim, idem.
.....adj. Manuel Jose Cona, idem.
23d de ligne.....capt. Giron Freire, séverement.
.....capt. Thomas Antonio, idem.
.....capt. R. Steiger, légerement.
.....capt. F. Jose Perreira, idem.
.....lieut. P. Antonio Robacho, sév.

23e de ligne.....lieut. Felix Jose Freire, sévere.
.....enseigne Jose d'Almeida, idem.
.....enseigne Antonio Cardoza, idem.
Je de Caçadores.....lieut. col. Brien O'Toole, sévere.
.....capt. Joas Pais de Sande, légere.
.....capt F. de Paolo Rosado, sévere.
.....enseigne F. Diego Louzaido, idem.
10e de Caçadores.....lieut. col R. Armstrong, sévere.
.....maj. I. W. Green, idem.
.....capt. Ansehuco J. de Gueiros, idem.
.....capt. Jose Rodrigues de Lima, séverement.
.....lieut. J. Horatio Rolear, légere.

Officier Anglais manquant.

7e d'inf.....capt. Tarleton.

Noms des Officiers tués, blessés et manquants, le 30 Juillet.

Officiers Anglais tués.

68e d'inf.....major Crespigny.
74e d'inf.....capt. Whitting.
Chasseurs britanniques.....capt. Tournefort.

Officiers Anglais blessés.

Grand état-major.....maj. gén. Pack, légerement.
6e d'inf. 1er bat.....lieut. Sandys, légerement.
22e d'inf. 1er bat.....capt. Toole, séverement.
.....lieut Ross Lewyn, légerement.
34e d'inf. 1er bat.....enseigne Orrall, séverement.
36e d'inf. 1er bat.....lieut. Charles, légerement.
40e d'inf. 1er bat.....licut Foulks, légerement.
45e d'inf. 1er bat.....lieut Humfrey, séverement.
50e d'inf. 1er bat.....enseigne Sawkins, légerement.
.....adj. Myles, idem.
60e d'inf. 1er bat.....adj. Kent, idem.
61e d'inf. 1er bat.....capt. M'Lean, idem.
.....lieut. Wolfe, séverement.
61e d'inf.....capt. Irvin, idem.
.....lieut. Leith, légerement.
.....enseigne O'Connel, séverement. (a eu le bras coupé.)
71e d'inf. 1er bat.....capt. Walker, séverement.
4e d'inf. 1er bat.....brevet-major Moore idem.

74e d'inf. 1er bat. ..... lieut. Pattison, séverement.
..... lieut. Duncombe, idem.
..... lieut. Tew, légerement.
82ed'inf. ..... lieut. col. Grant, séverement.
..... major Fitzgerald, idem.
12e d'inf. 1er bat. ..... lieut. M'Kay, idem.
..... lieut. Boyde, idem.
..... lieut. Wood, idem.
..... enseigne Mason, idem
..... adj. Holdsworth, légerement.
91e d'inf. 1er bat. ..... major M'Niel, séverement.
92e d'inf. 1er bat. ..... capt. Holmes, idem.
Chasseurs britanniques.... maj. Combremont, légerement.
..... capt. Brem, séverement.
..... capt. Treuller, légerement.
..... capt. Saulx, séverement
..... lieut. Dufrig, légerement.
..... lieut. Sunhary, sévérement.
..... lieut. St. Columba, légerement.
..... lieut. Servais, séverement.
..... adj. Bosingault.

Officiers Anglais manquants.

50e d'inf. 1er bat. ..... lieut. Bartly.
..... lieut. Power.

Officiers Portugais tués.

2d régiment de la ligne..... major Lourenzo Martinho Pegado
..... capt. M'Gibbon.
14e ditto..... adj. Jose Maria Cabresro.
23e do..... lieut. Christova de Souza a Abinho.

Officiers Portugais blessés.

Grand état-major..... Br. Hippolita de Costa; sév.
2d régiment de la ligne..... lieut. col. Joa Telles de Menezes, légerement.
..... maj. Robert Hay, idem.
..... lieut. Frs. Rebello de Moira, idem.
..... lieut. Jove Nepomuno da Atae dangereusement.
..... enseigne Fra. de Paulia Charita, légerement.
..... enseigne Bents Jose Taveres, sév.
..... Ayini Pompeio Correia, légers.

2d régi. de ligne.....Fr. Jos. Furtado, séverement.
6e régi. de ligne.....lieut. col. Max. Grant, légerement.
.....capt. Jos, Iraquazoo, idem.
.....capt. Jean Sutherland, séverement.
.....lieut. Jos Maria Periera, légere.
.....lieut. Man. Jose Ainha, idem.
.....enseigne Ant. Iraquion de Mendouca, séverement.
.....enseigne Jose de Souza Pinto, séverement.
11e régi. de ligne.....enseigne Lucas Maximo, idem
14e régi. de ligne.....lieut. col. J. Macdonald, légere.
.....major F. de Paula Cabreita, idem.
.....capt. Lewis Filippe, dangereuse.
.....capt. Thomas Potter, légerement.
.....lieut. Bert Guesse, légerement.
18e ditto.....col. M. Pampelona, séverement.
.....lieut. col. H. Pynne, dangereuse.
.....maj. F. de Paula Beg, sévere.
.....enseigne Victorino Jose de Sa, sév.
.....enseigne Ant. Viera Vasnabbus, légerement.
19e do.....lieut. Lister, idem.
.....enseigne A. Maria da Molta, lég.
.....enseigne F. Javia, da Cunha, idem.
.....Josq. Ribeiro, Ant. Luis de Tovica, séverement.
2d de Caçadores.....capt. Jorge Fermino P. Amado.
6e de Caçadores.....major J. Mitchell, très-légere.
.....capt. R. Brunton, idem.
.....capt. W. H. Temple, idem.
.....capt. Jos de M. Mandueriera, sév.
.....lieut. Pro Emanuel de Sousa, sév.
.....enseigne H. Bankhausen, lég.
7e ditto.....enseigne Jos Clairsostemo Velloza, légerement.
.....enseigne Squacio Bernardo da Tonsua, légerement.
9e do.....major Luez Maria de Cerquiza, sév.
.....lieut. Iquacio F. da Rocha, lég.
.....enseigne Joaquim Iraquim de Cuerta, lég.

Noms des Officiers tués, blessés et manquants, du 31 Juillet, au 1er Août, inclusivement.

Anglais blessés.—31 *Juillet.*

60e d'inf. 1er bat. major de brigade Wemyss, sév.

71e d'inf. 1er bat. Capt. Grant, lég.
92e d'inf. 1er bat. Major Macpherson, sév. capitaines Seton et Lee, lég.; capt. D. Campbell, sév. lieut. Hope, sev. enseigne T. Mitchell, lég.
Chasseurs britanniques. lieut. Blemour, lég.
68e régi. Volontaire Browning, lég.

Anglais manquant.

59e d'inf. 5e bat. maj. Fitzgerald.

Anglais blessés.

31 Juillet.

20e d'inf. lieut. Fitzgerald, lég.
27e do. 3e bat. capt. Butler, sév.
95e do. 3e bat. maj. Perceval, idem.

Portugais tué.

31 Juillet.

19e régi. de ligne. capt. Campbell.

Portugais blessés.

31 Juillet.

Grand état-major. col. Charles Ashworth, lég.
6e régi. de ligne. maj. D. A. Cil, lég. enseigne 7. M. Vasconcelles, sév.

1er Août.

7e ditto. lieut. Antonio P. Heictor, lég.

Noms des Officiers tués et blessés, le 2 Août.

Anglais tués.

6e d'inf. 1er bat. capt. Brownlow.
20e d'inf. 1er bat. enseigne Wrixen.

Anglais blessés.

4e régi. des Indes. capt Hamilton, aide-de camp du maj. gén. Barnes, sév.
6e d'inf. 1er. bat. major Campbell, sév. lieut. Everett, lég Tarleton et Addison.
20e d'inf. lieut. col. Wauchope, lieut. Rotton, sév. lieut. Lutyens, lég.
24e d'inf. 2d bat. maj. lieut. col. Kelly, capt. Lepper, sév. capt. Brecknell, adj. Fleming, lég.
61e d'inf. 1er bat. Campbell, sév. capt. Westropp, lég. lieut. Shea, sév. Hayton, lég. Lamprier, sév. ensei. Baylie, sév.
95e d'inf. 1er bat. lieut Pemberton, sév.
Infant. lég. de Brunewick. lieut. col. Hertzberg, lég. lieuts. Koskenbarr, sév. Broembsen, lég. ensei. Guyer, sév.

Portugais blessés.

2d de Caçadores. ensei. J. Antonio, J. Figueira,

Noms des Officiers tués, blessés et manquants de l'Armée sous les Ordres du Marquis de Wellington, au Siége de St. Sébastien, du 7 au 27 Juillet.

Anglais tués.

Corps du Génie. lieut. Marshall,
Royal Ecossais. 3e bat. maj. Fraser, capt. Cameron, lieuts. Clarke, Anderson et Massey ; adj. Cluff.
9 ed'inf. 1er bat. capt. Woodham, adj. Thornhill.
38e d'inf. 1er bat. lieut. Carlisle.

Anglais blessés.

Etat-maj. adj. quart. maître-gén. maj. l'hon. Stanhope, sév.
Artillerie royale. capt. Dubourdieu, sév, (mort depuis.)
Corps du Génie. lieut. col. Sir R. Fletcher, lég, capt. Lewis, et lieuts. Reid et Tapp, sév.
Royal Ecossais. 3e bat. capt Argimbeau, sév. (a eu le bras gauche coupé ;) capt. Stewart, lég. capt. Macdonald et Buckley, sév. lieut. Armstrong, lég. lieut. O'Neill, enseigne Hoskins, Reynolds, et volontaire Miller, sév.
9e d'inf. 1er bat. lieut. col. Cameron, capt. Cameron, Jervoise, lég. lieut. Campbell et Ruse, sév. Robertson. assistant-Ingénieur, sév. (mort depuis.)
38e d'inf. 1er bat. Macleod assist. ingén. sév. Harrison, lég. enseigne Walsh, sév. adj. Hopper, sév. (mort depuis.)
59e d'inf. 2d bat. adj. Crawley, sév.
Détachement de matelots. lieut Dunlop, sév. lieut. O'Reilly, lég,
Ingénieurs de la Compagnie des Indes capt. Blackiston. lég.

Anglais manquants.

Royal Ingén. lieut. Jones.
Royal Ecossais, 3e bat. lieut. Eyre, ensei. Alston.
9e d'inf. 1er bat. enseigne Syret.
38e d'inf. 1er bat. lieut. M'Gill.

Portugais blessés.

4e de Caçadores. capt. J. A. Alves.

Portugais tués.

Etat-major. capt. Rainey, 82e aide-de-camp du maj. gén. Bradford, lég.
1er reg. de ligne, capt. J. C. Da Silva, lég. ensei. Joa Eleuterio, lég.
3e rég. de ligne. ensei. Magelins, lég. adj. Hill, lég.
12e do. maj. Snodgrass, idem.
4e de Caçadores. lieut. col. Williams, lég. cadet Joa de Mello, sév. adj. J. P. Barrao, sév.
5e Caçadores. capt. J. B. Mozinho; enseigne M. C. de Freithoç
6e Caçadores. lieut. col. Hill; capt. J. A. Duerto, sév.

LETTRE PARTICULIER.

Au Camp des Pyrénées, le 4 Août.

Lorsque je vous écrivis la derniere fois je ne croyais pas être ici aussitôt, et dans le fait nous n'y serions pas arrivés sans la présomption de Soult. Nous sommes tous pleins d'ardeur et de courage; mais il nous faut quelques jours pour nous remettre des fatigues des dix derniers jours. Les détails officiels vous sont déjà parvenus mais voici quelques particularités recueillies à la hâte sur lesquelles vous pouvez compter. Soult a été entierement défait, quoiqu'il ait montré de grands talents et que ses troupes se soient bien battues. Notre perte est grande; mais la sienne est immense. Il a perdu 15,000 hommes dans le courant d'une semaine, mais en calculant tous les autres accidents, on peut évaluer sa perte à 20,000 hommes. Soult a lui même failli d'être pris aussi bien que ses meilleurs généraux D'Erlon, St. Poll, Clausel et Montbrun. Le 2, nous avons été près de prendre la seconde division de l'armée française. Notre division légere, à la poursuite, parut sur le pont chassant les colonnes de l'ennemi qui battaient en retraite. Les Français étaient alors dans la plus grande consternation: on les entendait s'écrier *Voilà la division de Picton*, d'une maniere qui prouvait combien ils craignaient de la rencontrer. Voyant de plus près l'uniforme vert de la division légere ils s'écriaient: *la division légere est la même.* Les officiers français ordonnerent à leurs soldats d'abandonner leur bagage, ce qu'ils firent sur-le-champ, jettant leurs havresacs dans un précipice au fond duquel coule la Bidassoa. Ils commencerent alors à prendre la fuite, mais sans montrer un grand désordre. La 7e division qui les poursuivait ne put les atteindre; les Français marchent beaucoup plus vîte que nos troupes. La 7e a, dit-on, fait une immense butin, elle a eu beaucoup de part à toutes les affaires, et l'armée fait les plus grands éloges de Lord Dalhousie. Le général Pack, un des plus habiles officiers de l'armée, est blessé, ainsi que le général Stewart une seconde fois en deux endroits. Lorsque ce vaillant officier marchait à l'ennemi à la tête de la seconde division, il pouvait à peine se tenir sur son cheval à raison de la blessure qu'il avait recue le 25. Le brave vétéran colonel Grant du 82e recut aussi deux blessures, malgré lesquelles il

continua à conduire sa brigade, et il resta à cheval jusqu'au moment où la douleur l'en fit tomber. La brigade du général Kempt a pris tout le bagage du comte d'Erlon et de son état-major. Rien ne fut plus magnifique que la scene qui termina la journée du 2, lorsque les Français furent chassés des hauteurs où ils occupaient de si fortes positions. Ils furent délogés par la 7e division et la division légere. Cette derniere était conduite par le colonel Barnet, celle de Lord Dalhousie par le général Barnes; tous deux montrerent dans cette occassion autant de talent que de bravoure. Le général Barnes a eu ses habits et son chapeau percés de vingt balles; sans recevoir aucune blessure. Parmi les jeunes généreux, celui-là ainsi que les généraux Robinson et Ross se sont distingués particulierement, toute l'armée loue leur conduite et Lord Wellington en a fait publiquement l'éloge. Lord Dalhousie s'est mis dans cette affaire au rang de nos meilleurs généraux de division; il n'a au-dessus de lui que Sir Thomas Graham et Sir Thomas Picton, mais c'est sur ce dernier que tous les regards de l'armée sont tournés. Il a influé d'une maniere décisive sur le succès des dernieres opérations.

LE LOGOGRAPHE,

OU

LE MONITEUR SECRET.

No. LVII.

" Son Empire est détruit si l'Homme est reconnu."

Lettre de Mlle N. *attachée à l'Impératrice, à Mme* W. *à Vienne.*

Je suis destinée, ma chere, à passer toujours de surprises en surprises. Rien dans le monde que j'habite ne se passe comme ailleurs; ce ne sont pas les usages, les mœurs, les manieres des autres cours ou des autres pays; il semble qu'on se soit étudié à en former le contraste le plus frappant. Nous recevons un courier qui nous apporte une lettre qui est comme un ordre de route pour un militaire.

" Partez à telle heure," nous écrit-on, (et rarement avons-nous plus de deux heures pour nous préparer à un grand voyage.) " Arrêtez-vous dans telle ville, recevez-y les autorités constituées, dînez ensuite; ne restez pas long-temps à table, il ne faut pas que les souverains paraissent s'occuper beaucoup des besoins physiques; remettez-vous en route, voyagez jusqu'à dix heures du soir; reposez-vous jusqu'à cinq heures du matin, vous continuerez ensuite votre voyage. La saison est belle, le temps est chaud, il faut se mettre en route de bonne heure. Si vous passez

dans telle ou telle ville connue par son dévoûment à ma personne, mettez la tête à la portiere de votre voiture, saluez tout le monde gracieusement, ayez une face rayonnante. Si, au contraire, vous arrivez à quelque cité récalcitrante, telle que . . . , cachez-vous soigneusement, passez avec rapidité, sans mot dire, sans rien répondre aux félicitations qu'on vous adresse, et s'il y a hors de la ville quelqu'endroit logeable, il faut vous y réfugier sans vous arrêter dans ses murs."

Enfin nous arrivons au terme du voyage à l'heure qui nous a été fixée ; mais ne croyez pas que de son côté le terrible Napoléon soit de la même exactitude. Tout autre souverain se serait fait un devoir de venir attendre son épouse, de voler au-devant d'elle, enfin, de lui montrer cette galanterie, ces prévenances que l'usage du grand monde prescrit toujours quand même le cœur ne les inspire pas. Mais celui-ci qui à la vérité n'est qu'un parvenu, et le montre dans tous ses actes, ne dit jamais le jour précis de son arrivée, et nous sommes réduites à nous morfondre en l'attendant, à veiller bien avant dans la nuit, afin d'éviter le désagrément d'être brusquement arrachées par lui au sommeil et traînées dans son lit en face de toute sa suite.

Tel a été notre sort à Mayence. Vous saurez, ma chere, que quand l'Impératrice voyage seule, on tend toujours un lit pour moi dans son appartement ; la chere princesse aime à parler des objets, des plaisirs qu'elle a quittés ; elle me fait lire quelques romans allemands, quelques gazettes de Vienne qui me sont communiquées furtivement par le commis de Bassano dont je vous ai parlé dans ma derniere lettre ; tout cela la distrait, la console. Quelquefois nous suivons sur une carte de l'Empire de son auguste pere les voyages qu'il fait depuis quelque temps. Mais

malheur à elle, malheur à moi, si cette carte était trouvée en notre possession ; c'est alors que les fureurs de Napoléon s'exerceraient sur nous, et que peut-être il nous séparerait à jamais. Il a la plus grande aversion pour tout ce qui rappelle l'Autriche à la chere princesse : il veut qu'elle soit sans cesse occupée de lui ; non qu'il l'aime, mais c'est un genre de torture qu'il se plaît à lui infliger.

Enfin, ma chere, après avoir été tenues en suspens à Mayence pendant trois grands jours, nous sommes réveillées par les femmes de l'Impératrice, qui viennent à trois heures du matin lui annoncer l'arrivée de l'Empereur, et lui donner l'ordre de le joindre dans son appartement. La pauvre victime se leve, me regarde, serre furtivement ma main, pousse un long soupir et me quitte.

Le lendemain, comme Napoléon, était déjà parti dès sept heures du matin, pour inspecter des fortifications ou des troupes, j'étais donc avec la chere princesse, occupée à lui préparer un déjeûner à la viennoise, lorsque tout à coup cet homme effrayant entre, et se jetant sur les apprêts que j'avais faits, il brise, renverse, disperse tout en me jetant un regard furieux. J'attendais, toute tremblante, l'explosion qui allait succéder à ce terrible début, lorsque je le vis prendre un ton calme, et dire avec assez de douceur à la chere princesse qui était dans le même état que moi : " Madame, quand on est en France, il faut se conformer en tout à nos usages ; vous connaissez là-dessus ma volonté invariable, pourquoi me forcer à vous la rappeler ?" En sorte, ma chere, que nous nous passâmes de déjeûner ce jour-là. Mais cela fut compensé par un concert qu'il nous fit donner par des musiciens mandés exprès de Paris, et qu'il écouta nonchalamment couché sur une ottomane, et paraissant plongé dans une

profonde rêverie. Au bout de deux heures, que je trouvai très-longues, (car il m'avait forcée à rester) il fit un signe pour congédier les musiciens, et allant lui-même fermer la porte de l'appartement, il le traversa pendant un quart-d'heure dans toutes ses dimensions, ayant les bras croisés et les yeux fixés sur le parquet. Je ne savais ce que présageait ce long silence, lorsqu'enfin il le rompit, et d'une voix sépulcrale, (cet homme a, ma chere, une voix qui ne ressemble nullement à la voix humaine) il parla à peu près en ces termes :

" Madame, je croyais rester plusieurs jours avec vous, et même vous mener à Dresde pour vous procurer une entrevue avec l'Empereur votre pere, mais cela n'est plus possible ; vous devez renoncer à la jouissance que je vous préparais, et moi aux heureux résultats que j'attendais de cette entrevue.

" Votre pere ne veut pas me voir, je ne puis aller à Prague, il refuse de venir à Dresde. Que craint-il ? Que je l'arrête : non, cela ne convient pas à mes intérêts, et je ne fais, moi, rien d'inutile. Votre maison a acquis de l'ascendant par mes malheurs ; j'ai été obligé de lui faire des concessions ; elles ont peu coûté à mon cœur, car j'ai toujours aimé la maison d'Autriche ; mais elle ne m'a pas payé de retour. Elle me tient depuis plusieurs mois dans un état de vasselage qui blesse ma fierté et gêne toutes mes grandes combinaisons politiques et militaires.

" J'ai voulu partager l'Europe avec elle, ajouter à sa grandeur, à sa force, à ses territoires; je ne lui demandais que de m'aider à anéantir la Prusse qui ne doit plus exister comme puissance, depuis que j'ai dénoncé contre elle un anathême irrévocable, et à repousser les Russes dans leurs

âpres climats. Elle a tout refusé ; elle a préféré se rendre l'arbitre de nos démêlés, plutôt que de les terminer d'une maniere franche, vigoureuse, honorable, en s'unissant à moi.

" Ai-je balancé, moi, lorsque j'ai donné à votre maison une grande preuve de confiance et de déférence, en vous mettant à la tête de mon empire ? Toute l'Europe en a été étonnée ; on a même prétendu voir dans cet acte de haute politique une concession incompatible avec ma dignité et contraire à l'inflexibilité de mon caractere. J'ai méprisé toutes ces conjectures, et vous avez joui, depuis mon départ, d'une autorité sans partage. Voilà ce que j'ai fait. Comment a-t-on reconnu les offres de ma bonne volonté et les sacrifices de mon amitié ?

" On m'a opposé une politique tortueuse, on m'a fait des demandes déraisonnables, et sans la courageuse résistance de quelques hommes d'état qui, dans votre cabinet, soutiennent les vrais principes européens, et voient dans mon existence et ma gloire la gloire et l'existence de votre famille, j'en serais aujourd'hui réduit à me battre contre mon beau-pere, et à la cruelle nécessité de vous répudier, pour céder à l'indignation de mes peuples. Nos mariages, vous le savez, Madame, sont tous déterminés par la politique, et quand les vues qui les ont conseillés changent ou cessent d'exister, nous en devons la dissolution à l'intérêt de l'état et au bonheur de nos peuples. Je ne vous aime pas, Madame, et malgré cela je vous ai traitée comme une épouse bien aimée. Vous devez au moins me savoir gré de ces égards d'autant plus louables qu'ils n'étaient pas dictés par le cœur. Mais j'aime les procédés, moi, toute ma conduite le prouve.

" Je ne sais pas si nous nous reverrons ; soit que la fatalité me prépare une fin prématurée,

soit qu'il me convienne de vous renvoyer à votre famille. Mais avant de vous quitter, je vous demande, pour prix de ce que j'ai fait pour vous, d'écrire à l'Empereur votre pere la lettre que je vais vous dicter ; c'est une derniere tentative que je fais sur son cœur, et qui empêchera probablement une rupture entre nos deux maisons."

Après avoir prononcé d'un ton solennel ce discours évidemment préparé, il reprit sa posture des bras croisés, et fixant des regards sombres sur la princesse, il attendit pendant quelques minutes sa réponse. Celle-ci plus morte que vive, balbutia qu'elle ne pouvait écrire ce qu'elle ne connaissait pas ; que d'ailleurs la proposition était faite si brusquement, qu'il lui fallait de la réflexion pour savoir si elle ne blessait pas ses devoirs envers son pere.

" Je le savais bien," reprit Napoléon avec amertume et d'une voix très-élevée, " que vous conserviez un cœur tout autrichien, et que ce que vous appelez vos devoirs envers votre pere, l'emporterait toujours sur ceux, plus sacrés, qui vous lient à votre époux et à la France. J'avais prévu votre résistance, vos hésitations, et voyez, j'avais pris d'avance les moyens de me passer de votre consentement." A ces mots il tira de sa poche où il met son vilain tabac d'Espagne, un papier qu'il m'invita à examiner.

Jugez quelle fut ma surprise, lorsque je vis l'écriture de la chere princesse parfaitement imitée, au point qu'il m'échappa un cri qui fit sourire Napoléon.

" Eh ! bien, petite," me dit-il, " ne penses-tu pas que nous pouvons nous passer du consentement de ta chere princesse ?"

Je ne répondis rien ; mais, ma chere, quel vilain métier pour un Empereur que celui d'un faussaire, et surtout d'une maniere si effrontée ! Il nous laissa ensuite, en nous disant d'un ton mocqueur : " Je laisse les deux amies en liberté de tenir conseil ; elles verront que l'obéissance est indispensable."

Voici cette lettre hypocrite.

" Mon auguste et bien-aimé pere,

" J'ai l'inexprimable satisfaction d'être " réunie depuis quelques heures à mon époux " bien-aimé l'Empereur Napoléon, qui ajoute à " toutes les faveurs dont il me comble sans cesse, " celle de me permettre d'écrire à V. M. L'Em- " pereur a tout fait pour mon bonheur, j'ose " vous supplier de faire quelque chose pour le " sien, en resserrant encore les liens qui l'unissent " à V. par une alliance qui l'aiderait à anéantir " vos communs ennemis. L'Empereur ne verra " pas cette lettre, ainsi sa volonté n'influe nul- " lement sur ce vœu de mon cœur. Je supplie " Votre Majesté de considérer qu'il est en son " pouvoir de rendre la paix au monde, et que " mon auguste époux n'a d'autre but en lui de- " mandant son appui, que d'arrêter les flots de " sang qui depuis vingt années inondent l'Eu- " rope. Sire, je vous demande cette grâce au " nom de cette France qui m'a adoptée, et où " j'ai reçu tant de témoignages d'affection et " de dévoûment en considération de mon au- " guste époux. Ah ! Sire ! si vous voyiez comme " il est aimé de ses sujets ! avec quelle unanimité, " quel empressement ils l'ont aidé à réparer les " désastres de la campagne de Russie, et à ven- " ger l'honneur de son trône, V. M. concevrait

" combien il est dangereux d'irriter un souve-
" rain qui dispose d'une population si nom-
" breuse, si brave et si dévouée. Je supplie V.
" M. d'excuser ma démarche, etc. etc."

Enfin, ma chere, il ne manquait plus que la signature à cette lettre, et nous l'avons constamment refusée pendant trois jours, au milieu des menaces, des trépignements, des grincements de dents du plus redoutable des hommes.

Mais comme le courage d'une femme n'est pas à l'épreuve du temps, et que nous craignions que le terrible empereur qui avait tout à coup changé de ton, ne méditât contre nous quelque acte de barbarie ou de trahison, et que peut-être il ne nous fit noyer en nous renvoyant en bateau à Cologne. Nous avons cédé et signé, au milieu des larmes, et voilà, ma chere, ce que ce fourbe infâme a fait ensuite appeler dans ses journaux des larmes de regret que son départ arrachait à l'Impératrice. Ah! que ne sommes-nous à Vienne. Adieu, adieu.

N . . .

NOUVELLES ÉTRANGERES.

Dantzick.

Une personne qui est sortie de Dantzick, avec la permission du duc de Wirtemberg, vers le milieu de Juillet, rend le compte suivant de la situation de cette ville à cette époque.

La garnison consistait en 10,000 h. dont 8,000 seulement étaient en état de servir, les 2,000 autres étaient malades et il en mourait de 20 à 30 par jour. Ils avaient encore du pain ; leurs autres provisions étaient presque totalement épuisées. Pendant les quatre jours qui précéderent immédiatement la notification de l'armistice, ils furent tenus constamment sur le qui-vive par les Russes, et plusieurs officiers ont déclaré que, suivant eux, la garnison ne pouvait pas supporter quinze jours de plus les fatigues du siége. Le gouverneur Rapp tâchait de soutenir leur courage en faisant courir toute sorte de bruits ; tantôt celui qu'ils allaient recevoir de prompts secours ; tantôt qu'il y avait un armistice qui serait suivi de la paix. Lui et tous ses généraux portaient l'uniforme de houlans, afin de flatter les Polonais, qui formaient la plus grande partie de la garnison. La veille du jour où l'armistice fut connu, il fit une sortie afin d'effrayer, dit-il, la Landwerh, *levée en masse*, prussienne. Mais ces braves gens le repousserent vigoureusement avec perte de 1400 hommes, tandis que la leur ne fut que de 300. Le 10 de Juin, il fut informé de l'armistice. Sa premiere demande fut qu'on lui donnât des rations pour 30,000 h. ; mais le prince de Wirtemberg l'ayant sommé d'assembler sa garnison afin de pouvoir la compter, il réduisit sa demande à 17,000 rations qui lui furent fournies pendant une quinzaine ou environ. Depuis lors il n'a rien reçu. Le 12 Juillet au soir, un officier prussien qui avait été envoyé au quartier-général, retourna. Il fut mis fin à la livraison des provisions, et le 14, on envoya un officier dans la ville pour annoncer qu'il n'en serait plus délivré. La raison de ce refus n'est pas connue, mais on le regardait comme offrant l'espérance du renouvellement des hostilités à la fin de l'armistice.

La situation des habitants était déplorable. Le plus grand nombre ne vivaient que de pois et de feves. Une livre de chair de cheval coûtait 3 gilders; l'eau était à peine potable; en un mot, la misere générale ne peut pas se décrire. L'armée assiégeante avait été portée à 42,000 hommes. Il était déjà arrivé plus de 20 chaloupes canonnieres, et l'on en attendait encore d'autres. L'attaque principale devait être confiée aux chaloupes, et l'on avait la plus grande confiance dans son issue.

Il a été connu positivement que, peu avant l'approche des Russes, la garnison consistait en 21,000 hommes, outre 5,000 malades; il en a été depuis enterré 16,000, ce qui réduit la garnison aux 10,000 hommes déjà mentionnés. L'article suivant, publié par ordre de Rapp dans le journal de Dantzick, du 6 Juillet, peut donner un échantillon de l'insolence des Français vis-à-vis de la Prusse, même pendant l'armistice: " Nous allons publier incessamment sur une feuille " séparée, les réglements arrêtés par le roi de Prusse pour la " Landsturm. C'est un des modeles de fanatisme les plus " remarquables qu'on connaisse dans les temps modernes. " Il est difficile de concevoir comment une puissance qui " était, il n'y a que peu de mois, l'alliée de la France, a pu " se porter à un tel point de rage et de folie. La France a " fait la guerre dans les quatre parties du monde, mais elle " n'avait pas vu, si ce n'est chez les sauvages de St. Domin- " gue, un gouvernement exciter ainsi publiquement ses su- " jets au meurtre, à l'empoisonnement et aux crimes les plus " inouïs. La Prusse s'est tellement avilie par sa perfidie, " que dans son désespoir elle se plonge de crimes en crimes, " et fait que sa ruine ne sera considérée par toutes les puis- " sances de l'Europe, que comme une juste punition du ciel." Après cet échantillon d'insolence, nous pouvons en offrir un des extortions et de la la cruauté de ce gouverneur. Il y a quelque temps qu'il imposa sur la ville une contribution de trois millions de francs. Comme on ne put décider aucun des membres du sénat à donner la liste des personnes qui étaient le plus en état de contribuer, il en fit une liste pour lui-même, et il arrêta sur le champ tous les négociants, au nombre de quatre-vingt, chez lesquels on s'attendait à trouver encore quelques propriétés. Dans le nombre était le conseiller privé W., homme vénérable, âgé de 73 ans, qui fut arraché de son lit par des houlans. En passant près de la potence, on lui fit remarquer le corps d'un prétendu espion encore suspendu, et on le menaça d'un sort pareil. Comme les

prisonniers que Rapp n'a pas cessé de piller un instant depuis six ans, étaient absolument hors d'état de lever la somme demandée, on ouvrit de force leurs maisons, et tout ce qu'on y trouva fut enlevé. Lorsque les livres de caisse ne correspondaient pas avec la somme qu'on trouvait, les caissiers étaient mis aux fers et jetés dans un cachot. Ceux que l'on découvrait posséder plus que la somme à laquelle ils étaient taxés, perdaient également tout ce qu'ils avaient. Il a été rendu une proclamation, par laquelle on menace de faire vendre toute espece de marchandises et d'objets de quelque valeur, ainsi que les navires, et même de faire brûler les derniers, si on ne leur trouve pas d'acheteurs; et pour couronner le tout, de faire fusiller un homme sur dix, si la contribution n'est pas payée au jour fixé.

Berlin, 8 *Juillet.*

Le 2 de ce mois, Son Altesse Royale le Prince Auguste de Prusse, accompagné des généraux anglais Stewart et Wilson, dont le premier est l'envoyé anglais à la cour de Prusse, passerent en revue un nombre de bataillons de *Landsturm* de cette ville. Ces bataillons manœuvrerent avec leur artillerie, et par leur ensemble et leur précision, donnerent une grande satisfaction à tous les militaires présents. Dieu nous a donné les premiers fruits de cette glorieuse guerre dans les deux grandes institutions nationales des Landwehr et des Landsturm, sur lesquelles la securité et l'independance du peuple seront principalement établies.

Berlin, 10 *Juillet.*

Le commandant français à Stettin a encore demandé aux habitants de cette ville, une forte somme d'argent. Le Bourguemestre lui ayant représenté l'impossibilité de la fournir, fut immédiatement arrêté et condamné à être mis au pain et l'eau. Aussitôt que cela fut connu du côté des prussiens, un semblable traitement fut infligé au général Poinsot, ainsi qu'à ses deux fils, ses aides-de-camp. Ce général reconnaît chaque jour qu'il reçoit seulement du pain et de l'eau pour nourriture. Le commandant de Stettin en a été informé, et a en même temps donné à entendre qu'aussitôt que le Bourguemestre et autres détenus seront mis en liberté, le traitement du général Poinsot sera changé.

Frontieres de la Saxe, le 4 Juillet.

Notre pays gémit profondément sous le système de no amis et alliés les Français. Sans faire mention du cantonnement des troupes, du pillage des propriétés et des ordres émanés du duc de Padua, destructifs de tout commerce, on a ordonné que la Saxe leverait immédiatement 40,000 hommes qui tous doivent être pris depuis l'âge de 18 à 32 ans, sans distinction de personne, de rang, ou de profession.

Gothenbourg, 8 Août.

Toutes les lettres reçues de Stralsund, sous la date du 31 du mois dernier, mentionnent qu'on s'attend à un renouvellement immédiat d'hostilités après l'expiration de l'armistice, le 10 de ce mois.

Vienne, le 23 Juillet.—Le passage des troupes continue d'être très fréquent; elles se dirigent vers la Bohême. Le recrutement se fait avec beaucoup d'activité ici. La milice est exercée journellement, et elle est maintenant grandement augmentée par celle qu'on fait venir des pays plats ici; il n'y a pas assez de place dans les casernes du marché au grain; en conséquence, depuis quelques jours on a préparé celles du faubourg d'Alster. Les troupes de ligne qui sont actuellement ici, ainsi que celles qui arrivent, seront distribuées dans les faubourgs où elles logeront chez les habitants.

La levée de la milice a pour objet d'augmenter les forces de l'Etat, et particulierement de remplacer les troupes réglées, dans le cas où elles entreraient en campagne.

Pour alléger le fardeau de ses bons sujets, S. M. Impériale a réduit à environ 50,000 hommes le nombre total de cette milice, dans la Bohême, la Moravie et l'Autriche. Ce nombre est réparti selon la population de ces pays, ainsi qu'il suit:—pour la Bohême, environ 21,590; la Moravie et la Silésie Autrichienne, 11,770; l'Autriche, 10,000; et la Basse Autriche, 6650 hommes;—total, 50,000 hommes. La Gallicie, qui n'a point eu de milice jusqu'à présent, doit lever une réserve auxiliaire de 21,500 hommes aux mêmes conditions.

Paris, 6 Août—Le ministre plénipotentiaire de Russie au Congrès de Prague se nomme *Anstett*. C'est par une erreur

typographiques qu'on a imprimé *Anstetten* dans le Journal de l'Empire d'hier.

M. *Anstett*, ainsi que l'indique la lettre du voyageur de Toeplitz, est effectivement né à Strasbourg, et il y a environ deux ans qu'un de ses freres, accusé de fraude, s'y trouvait arrêté par mesure de haute-police. Ce n'est que sur les instances réitérées du dernier ambassadeur de Russie en France, qu'il a obtenu sa liberté.

Extrait du Journal des Bouches de l'Elbe, du 10 Août.

Bains de Toplitz, le 20 Juillet.—A peine suis-je arrivé aux eaux où je suis venu pour tâcher de rétablir ma santé, que vous m'accablez de questions. Quoique près de la ville où les plénipotentiaires des Puissances belligérantes se rassemblent, je ne puis, pas plus que vous, prévoir le résultat de cette assemblée, qui en apparence doit fixer le destin de l'univers. A défaut de faits certains, la curiosité s'épuise en conjectures. On cherche à découvrir les intentions secretes des Cours dans le choix de leurs représentants; on recherche leur vie privée, leur morale; on cherche dans leur réputation connue une preuve des bonnes dispositions de leurs gouvernements. Si l'Empereur de France n'avait pas déjà montré sa haute magnanimité en arrêtant le char de la victoire, le choix qu'il a fait du duc de Vicence et du Comte de Narbonne serait une preuve non équivoque du désir qu'il a d'une pacification générale. Ces plénipotentiaires sont revêtus des premieres charges de l'état ou de la confiance intime de leur maître; leur rang, leurs qualités morales sont pour la France des garants du soin qu'ils auront de maintenir la dignité de leur souverain, et des généreux efforts qu'ils feront en son nom pour assurer le repos du monde.

" L'Autriche s'est fait honneur auprès des puissances belligérantes par le choix de ses ambassadeurs au Congrès. Au respect dû aux intentions bien connues de son gouvernement, se joint celui qu'on porte à leurs illustres noms.

" Le Roi de Prusse a choisi ses plénipotentiaires parmi ses hommes d'Etat. Le long délai que la Russie a mis à faire son choix, semblait être justifié par l'importance des hommes à choisir.

" Les annales de Russie offrent aussi des noms illustres. Le titre de plénipotentiaire à un Congrès dont le résultat doit affecter la postérité la plus reculée, aurait pu et dû, flatter l'orgueil des anciennes familles Russes; cet honneur est échu à des étrangers. On se demande, on désire de savoir si le plénipotentiaire Russe, d'Anstetten, est le d'Anstetten, natif de Strasbourg, dont le pere était commis de l'Intendance d'Alsace? On

peut se rappeler que des talents ordinaires procurerent à cet individu la place de copiste dans les bureaux de la légation Russe à Vienne; que s'étant avancé par son assiduité, il fut fait secrétaire de légation, par le Comte Radzumowsky; qu'il devint l'intermédiaire secret de l'ambassadeur anglais Adair; qu'il sut habilement profiter de l'influence Anglaise et du pouvoir Russe; qu'il reçut en différentes occasions des sommes peu considérables, mais toujours au-dessus de son mérite, et que dans la crainte que les émigrés ont toujours de ne pas paraître assez ingrats envers le pays qu'ils ont trahi, il se montra indifférent aux vrais intérêts de la Russie, et justifia peu les bontés de son nouveau souverain.

" Quelquefois les combinaisons politiques des Cabinets sont fondées sur des motifs qu'il ne serait ni utile ni honorable d'approfondir; mais les princes sont tous engagés réciproquement à maintenir la majesté royale dans son intégrité. C'est l'avilir que d'en déléguer la représentation à des individus que l'opinion publique condamne ou mésestime. Peu d'étrangers en France ont été appelés au timon des affaires; l'orgueil national les repousse, et l'Etat n'en est que mieux servi. Que peut-on attendre de celui qui n'a point de patrie? En outre, mon ami, ici comme ailleurs, on est bien convaincu que les hautes destinées de la France ne dépendent pas des hommes. Elles sont garanties par le génie de l'Empereur; quelle grande et solide base!"

Naples, 4 *Août*, 1813.

DÉCRET.

Joachim Napoléon, par la grâce de Dieu et la constitution de l'Etat, roi des Deux-Siciles, prince et grand amiral de France.

Forcé par des considérations d'une haute importance, de nous éloigner pour quelque temps de nos états, nous avons résolu de pourvoir aux besoins de l'administration pour l'expédition tant des affaires courantes que de celles qui pourraient naître par des circonstances imprévues. Dans l'intention où nous sommes d'établir à cet effet une régence, la haute sagesse qui distingue notre très-chere épouse et compagne, nous a déterminé à la choisir comme la plus digne pédositaire d'une si grande marque de confiance. C'est par cette raison que nous avons décrété et décrétons ce qui suit:

Nous avons nommé et nommons par les présentes, la reine, notre chere épouse et compagne, régente de notre

royaume pendant notre absence. Nous voulons, en conséquence, qu'elle exerce en notre nom tous les actes de la puissance royale, conformément aux dispositions d'un acte qui sera déposé dans les archives de notre ministre secrétaire d'état.

Donné en notre palais royal de Naples, le 2 Août, 1813.

JOACHIM NAPOLEON.

Prague, le 4 Août

On remarque parmi les personnes arrivées ici : le 28 Juillet, S. A. I. l'archiduc Maximilien, venant de Vienne ; le duc de Vicence, de Dresde ; la duchesse de Sagau, de la campagne ; le prince Czartoriski, de Lemberg ; le prince Rohan, de Carlsbad ; MM. Leslie, Chatterton et Anderson, gentilshommes anglais ; quatre couriers français venant de Dresde. Le 29 Juillet, le comte de Kollowrath, de Reichman ; le prince d'Oldenbourg et le prince Gallitzin, de Carlsbad ; plusieurs couriers français, russes et prussiens. Le 30 Juillet, S. M. l'Empereur d'Autriche, de Brandeis, avec M. de Newberg, directeur du cabinet ; M. Baillie, gentilhomme anglais ; M. Sysse, capitaine anglais ; M. James Long, capitaine de la marine anglaise.

Parmi les personnes parties : le 28 Juillet, M. le comte de Marcolini, pour Sérowitz ; les généraux autrichiens Milsang et Ulm ; le 30 Juillet, M. le prince de Solm-Braunfels, général prussien, et le baron d'Alopéus, ministre russe pour Toeplitz ; M. le général français Fresia, pour Vienne, etc

---

Paris, 13 *Août*.

Dresde, le 7 Août 1813.—S. M. l'Empereur et Roi n'est pas sorti pendant les journées du 5 et du 6.

S. M. a été fort occupée avec le duc de Bassano, avec le major-général le comte Daru, et les chefs des principales branches de l'administration de l'armée. S. M. a travaillé avec l'ordonnateur Daure, pour les vivres ; avec l'ordonnateur Marchand pour les hôpitaux, et avec l'ordonnateur la Martelliere pour les transports et l'habillement.

Comme l'armistice peut-être dénoncé avant le 15 Août, les troupes se préparent à célébrer la fête de l'Empereur au 10 Août.

RÉSUMÉ POLITIQUE.

Batailles dans les Pyrénées. Nouvelles Victoires du Marquis de WELLINGTON. *Soult rejeté en France avec une perte considérable, &c.*

En terminant notre dernier numéro, nous laissâmes nos lecteurs dans l'attente des événements de la plus haute importance que nous savions avoir eu lieu dans les Pyrénées, et dont les premieres nouvelles venaient de nous parvenir par la corvette le *Sparrow*, qui nous avait appris en même temps l'échec que les armées alliées avaient essuyé à l'assaut de St. Sébastien.

Les papiers de France avaient déjà publié deux dépêches du maréchal Soult au ministre de la guerre, Clarke, duc de Feltre, lesquelles détaillaient, à la maniere de Monsieur le Maréchal, le succès de ses premiers manœuvres contre les positions que Lord Wellington avait prises dans les Pyrénées afin de couvrir les deux siéges de St. Sébastien et de Pampelune.

Ces dépêches annonçaient la retraite des divisions alliées, les unes jusque dans le voisinage de Pampelune, et les autres jusqu'à Echalar. Elles n'allaient cependant que jusqu'au 26 Juillet au soir, et quoiqu'elles annonçassent que l'armée française devait continuer ses attaques et ses opérations le lendemain 27, comme on avait des journaux postérieurs en date de quatre jours à ceux qui contenaient les lettres du grand duc de Dalmatie, le premier manœuvrier de l'armée française, le lieutenant de l'Empereur, son *Alter Ego*, on tirait déjà de ce silence un augure favo-

rable, et le *Sparrow* confirmait ces espérances, en nous annonçant un succès décidé que Lord Wellington avait remporté le 28. Les détails officiels devaient en être portés en Angleterre par le cutter la *Fancy*, qui attendait au port du Passage les dépêches du général en chef et l'officier qui devait en être porteur.

N'ayant pas eu d'espace dans notre dernier numéro pour donner les deux lettres *provisoires* du maréchal Soult, nous croyons devoir leur donner ici une place :

Lettres du Duc de Dalmatie au Ministre de la Guerre.

Au bivouac sur les hauteurs d'Altabisca, le 25 Juillet, 1813, à 11 heures du soir.

Monsieur le Duc,

J'ai attaqué aujourd'hui la droite de l'ennemi, formée par deux divisions Anglaises et la division Espagnole de Murillo. Nous l'avons délogée d'une très-forte position qui est en avant du défilé d'Altabisca. Un brouillard extraordinairement épais nous a surpris, au moment où nous poursuivions l'ennemi, et nous a empêché de l'attaquer sur le plateau d'Altabisca ; demain au point du jour cela aura lieu. Nous n'avons pu faire que 200 prisonniers; mais les Anglais ont beaucoup souffert. M. le général Reille n'a pas pu arriver au Lindus, où il devait prendre position ; il avait vu la ligne de l'ennemi en mouvement sur sa droite. Je n'ai reçu dans la journée aucun rapport de M. le comte d'Erlon ; il devait attaquer le Col de Maya ; je n'ai eu non plus aucune nouvelle du général Villate.

Les troupes montrent une grande ardeur, et les généraux beaucoup de dévouement; les 6e et 25e légers, et surtout le 50e de ligne, se sont comportés à merveille.

Lorsque les opérations me laisseront un peu plus de loisir, j'aurai l'honneur de faire à V. Ex. un rapport plus circonstancié.

J'ai l'honneur, &c.

(Signé) Le Duc de Dalmatie.

Du même au même.

Linscoin, le 26 Juillet, 1813, à 11 heures du soir.

L'ennemi, durant la nuit, a évacué sa position du Col de Roncevaux ; il s'est aussi retiré de celle de Lindus, devant laquelle le Comte Reille était avec les divisions de l'aile droite.

Au point du jour, j'ai ordonné aux troupes de marcher; les divisions de la gauche, sous le commandement du lieutenant-général Clausel, ont suivi la route qui conduit à Pampelune ; l'avant-garde a joint les premiers postes de l'ennemi devant Viscarete, et les a poussés vers les hauteurs qui sont en avant de Zubiry, où ils se sont ralliés à leur ligne. La difficulté de la route et un brouillard épais qui s'est élevé le matin, ont retardé notre marche ; en conséquence, il était déjà tard lorsque la tête de la colonne a pu s'emparer des hauteurs qui sont en avant de Liscoin et d'Erro, où il y a eu une petite affaire ; mais je n'ai pas cru devoir attaquer ce soir la position de l'ennemi, où ils nous ont présenté à peu près 15,000 hommes, dont 9 à 10,000 forment deux divisions Anglaises, et le reste Espagnols ; il a aussi montré quelques pieces d'artillerie.

M. le lieutenant-général comte Reille devait, après avoir forcé la position de Lindus, manœuvrer par sa droite, tenant la crête des montagnes afin de s'emparer successivement des débouchés qui viennent de la vallée de Bastan, et d'obliger ainsi l'ennemi à se retirer, ce qui aurait donné à M. le comte d'Erlon la facilité de déboucher. Ce matin, à dix heures, les guides n'ont pas voulu le conduire dans cette direction ; le brouillard ne permettait pas de distinguer les objets à dix pas de distance ; ils craignaient d'égarer la colonne dans quelque précipice, ce qui a déterminé M le comte Reille à joindre celle de gauche à Espinal. Je l'ai établi derriere Linscoin; demain il attaquera sur la gauche, si l'ennemi garde sa position.

M. le comte d'Erlon m'a écrit hier, dans l'après midi, que, conformément à mes ordres, les divisions du centre avaient attaqué et emporté la forte position du Col de Maya, malgré la vigoureuse résistance que l'ennemi y a faite. La 2e division, commandée par le gén. Darmagnac, a montré en cette occasion une ardeur extraordinaire.

Après cette attaque, l'ennemi a divisé ses troupes en deux colonnes ; l'une a descendu la vallée de Bastan, l'autre a pris la route d'Echalar. M. le comte d'Erlon les a fait poursuivre ; mais il a ensuite jugé à propos d'arrêter

ce mouvement, et de réunir la division du centre au Col de Maya. L'ennemi s'est maintenu sur la montagne d'Atchiola. Je regrette d'autant plus ce contre-temps que j'avais ordonné à M. le comte d'Erlon de manœuvrer, pour se rapprocher de moi. Je viens de lui réitérer le même ordre.

Dans cette affaire les Anglais ont perdu beaucoup de monde; nous leur avons aussi pris huit pieces de canon. Ils ont également perdu beaucoup dans l'attaque faite par M. le comte Reille. Le 10e régiment a été presque détruit. Un bataillon du 6e d'infanterie légere de la division de Foy a chargé ce régiment à la bayonnette, et l'a renversé. Enfin, ils ont aussi beaucoup perdu à l'attaque de la montagne d'Altabisca par M. le général baron Clausel, dans laquelle plusieurs officiers de marque ont été tués. Nous avons fait beaucoup de prisonniers.

J'ignore ce qui s'est passé hier et aujourd'hui sur la Basse-Bidassoa.* Je n'ai point reçu de rapports du général Villate, qui, du reste, a ses instructions.

Jamais je n'ai vu les troupes mieux disposées, ni montrant plus d'ardeur. Les gardes nationales des Landes et des Basses Pyrénées et les chasseurs de montagnes, que j'ai employés sur la frontiere, ont rivalisé d'ardeur avec elles. J'en ferai mention dans le rapport général que j'aurai l'honneur d'adresser à V. Ex.

J'ai l'honneur, &c.

(Signé) Le Duc de Dalmatie.

L'empressement que le gouvernement français à Paris mit à publier ces lettres officielles, n'était rien en comparaison de celui avec lequel les autorités françaises à Francfort annoncerent à toute l'Allemagne, dès le 1er Août, les premieres nouvelles de ces attaques, qui leur arriverent sans doute par le télégraphe. Voici de

---

* Il nous reste maintenant à apprendre si le Duc de Dalmatie aura voulu essayer de nouvelles manœuvres avec les débris de son armée battue et rebattue, pour donner la main par dessus les Alpes à son confrere d'Albufera, dont le Moniteur a cessé depuis long-temps de trompeter les exploits; ou si Lord Wellington aura porté lui-même la guerre sur les bords de l'Adour. Ce dont on peut être assuré, c'est que les trois peuples qui font la guerre contre un tyran ne feront pas d'armistice avec son lieutenant.

quelle maniere la confédération du Rhin a été induite en erreur sur ces premieres opérations :

Supplément à la Feuille de Francfort du 1er Août.

" Le 24 de Juillet dernier, le duc de Dalmatie a attaqué Lord Wellington au pié des Pyrénées, a forcé ses positions, a fait 5000 prisonniers et pris dix-huit pieces de canon. Au départ du courier, il le poursuivait vers Pampelune, afin de le forcer à lever le siége de cette place

" Quoique l'armée d'Espagne ait détaché en dernier lieu une division de plus de 60,000 hommes d'infanterie et de 15,000 de vieille cavalerie qui ont passé la Garonne, et qui paraîtront bientôt comme réserve sur le Rhin, cependant cette armée est encore assez forte pour empêcher l'ennemi de porter la campagne de ce côté-ci de l'Ebre.

" Malgré le passage continuel de troupes françaises dont nous sommes ici les témoins journaliers, nous devons nous tenir prêts à en voir passer encore un plus grand nombre dans la quinzaine qui va suivre.

Quel doit cependant avoir été l'étonnement des Français et celui des Allemands confédérés, lorsqu'ils auront vu qu'après avoir préparé les esprits à des avantages marquants, à des poursuites l'épée dans les reins, à des attaques qui devaient avoir lieu le lendemain même, suivant les lettres qu'on publiait, le gouvernement français et le Moniteur national ou impérial, ont gardé depuis un silence vraiment *grec* sur le résultat de ces opérations et de ces attaques qui devaient mener les Français au moins jusqu'à Vittoria !

Depuis le 5 jusqu'au 17 d'Août, date des derniers journaux français, il n'y est pas plus question des affaires d'Espagne, que s'il n'y avait plus de Pyrénées ; et les batailles du 28 et du 30 Juillet, et l'expulsion finale des bandes françaises du territoire d'Espagne de ce côté, restent pour la France et l'Allemagne un mystere aussi profond que la bataille du 21 Juin.

Ce silence doit suffire pour leur faire préjuger que ce grand maréchal Soult, que l'armistice avait permis à Buonaparté de détacher de la grande-armée d'Allemagne, que ce premier manœuvrier de l'armée française, avait trouvé un manœuvrier encore plus habile que lui dans la personne du généralissime anglais. Le Moniteur moderne ressemble déjà aux grands historiens de l'antiquité : c'est ainsi qu'en lisant Tacite, on est tout confondu, au milieu de la vie d'un tyran, de se voir arrêté tout court par les mots *cætera desiderantur*.

Nous pouvons heureusement remplir cette lacune, sans être obligés d'avoir recours à un nouveau Brotier, ou à un autre Freinshemius. Nous avons les relations officielles de notre grand Lord, dans lesquelles on voit comment il a envoyé promener par-dessus les Pyrénées et le grand maréchal, lieutenant de l'Empereur, vice-roi d'Espagne, et ses neuf divisions qui devaient célébrer l'anniversaire de Napoléon, le 15 Août, dans la ville même de Vittoria, au bruit des 151 canons que nous lui avions pris, et qu'on espérait sans doute leur faire reprendre.—Nous donnons aujourd'hui ces relations dans toute leur étendue, et nous y comprenons même jusqu'à la liste des braves officiers alliés qui ont été tués, blessés ou pris dans ces sanglantes et glorieuses affaires ; car on n'est pas dans le cabinet britannique de la même indifférence que dans celui de Napoléon, sur le sang qui est versé pour la patrie. On n'y regarde pas les hommes comme des abstractions ; on sait compâtir à l'anxiété des familles, et ces listes sont données au public par le bureau de la guerre, avant même que la Gazette Extraordinaire soit publiée. On peut déjà opposer cette conduite à celle du cabinet du duc de Feltre, qui ne daigne même pas faire connaître au peuple français les noms des généraux, encore bien moins

ceux des colonels et des enseignes tués, blessés ou prisonniers. Il est vrai que ce budget de la mort exigerait souvent autant de feuilles supplémentaires au Moniteur que les comptes de la caisse d'amortissement, et que le tyran de la France, au lieu de commémorer les noms et la gloire des victimes qui se dévouent pour lui, aime mieux laisser croire qu'il pense et se dit à lui-même :

Que ces vils officiers, vains jouets du trépas,
Sont tous devant ses yeux comme s'ils n'étaient pas.

Au silence que le gouvernement français observe encore aujourd'hui sur la bataille de Vittoria, nous pouvons opposer la candeur et la franchise avec lesquelle le gouvernement britannique rend compte de la perte que les armées alliées ont éprouvée dans l'assaut malheureux de St. Sébastien, par trop d'impétuosité et de confiance, non point par défaut, mais bien par excès de bravoure.

On ne craint pas davantage ici de publier les rapports de l'ennemi, même quand ils sont défavorables ; et cela parce qu'on est sûr qu'ils ne sont jamais honteux, et que s'ils pouvaient l'être, la cause ne tarderait pas à en être recherchée, les auteurs jugés publiquement, et leur conduite punie si elle était trouvée le mériter.

Nous donnons ici deux nouvelles lettres du général Rey, dans lesquelles on ne trouvera qu'une exagération tolérable, et nous les faisons suivre d'une lettre particuliere de Bilbao, que nous tirons des journaux anglais.

Armée d'Espagne.

Lettre du général Rey, commandant à St. Sébastien, au Duc de Feltre, ministre de la guerre, en date du 26 Juillet 1813.

Monseigneur,

Un officier s'est présenté cette après-midi, en parlementaire, pour demander des informations sur plusieurs officiers qui leur manquent. Il a paru très-inquiet sur le sort du colonel du premier régiment royal, qui a été tué sur la brêche. Il est certain que dans l'assaut les Anglais ont perdu un colonel, 4 lieutenants-colonels ou majors, et 42 officiers; que le nombre des sous-officiers ou soldats est d'environ 1600 tués, blessés ou prisonniers, tous Anglais, et près de 300 Portugais. Les Anglais parlent de leurs alliés avec mépris. Cet officier a confirmé ce que leurs prisonniers avaient dit auparavant, que leurs huit plus belles compagnies de grenadiers avaient été totalement détruites le jour de l'assaut. Le matin, l'ennemi embarqua 36 chaloupes de blessés; durant le jour, il jetta un grand nombre de boulets creux; il dirigea seulement quelques obus sur les maisons qui étaient en feu, ce qui me fit présumer qu'il avait commencé à embarquer ses troupes. L'officier parlementaire nous a remerciés, au nom de son général, du soin qu'il nous a vus prendre de ses blessés. La moitié de la ville est totalement détruite par le feu; la plupart des maisons restantes sont extrêmement endommagées. Nous n'avons pas encore pu éteindre le feu; si le vent s'élevait, le reste de la ville serait perdu. La quantité de munitions que les Anglais ont consommées avec leurs 45 pieces d'artillerie constamment en action, est étonnante. La proximité de la mer et de la flotte pouvait seule suffire à cette consommation. Je continue de faire barricader les rues de la ville par des traverses, et je compte les défendre pied à pied, si jamais je suis forcé de quitter ma premiere ligne. Votre Excellence peut compter que la garnison de St. Sébastien fera son devoir, et continuera de donner des preuves de son dévouement à notre auguste Empereur.

(Signé) REY.

P. S.—J'avais oublié de faire mention à V. Ex. des échelles dont les troupes de l'ennemi étaient munies à l'assaut et dans le chemin couvert; nous nous en sommes emparés.

Lettre du même au même, datée du 27 Juillet.

Monseigneur,

Ce matin, à quatre heures, en visitant les avant-postes de gauche, avec le colonel Songeon, qui les commande, j'ai aperçu plusieurs canots qui quittaient les batteries de terre, pour rejoindre la croisiere, et j'ai été convaincu sur le champ que les batteries qui avaient battu en brêche avaient été désarmées. Je suis allé aux postes avancés de terre, où l'ennemi avait discontinué ses travaux. Il ne tirait plus. Je me suis décidé

de suite à reconnaître ses tranchées, et par un mouvement brusque le faire déployer et à m'assurer de ce qu'il faisait. En conséquence j'ai ordonné à deux compagnies de chasseurs de montagne du 3e bataillon, aux voltigeurs du 62e régiment, et aux sapeurs qui étaient aux travaux de marcher rapidement aux boyaux et de détruire ou prendre tout ce qu'ils rencontreraient; en même temps l'artillerie a reçu l'ordre de protéger la retraite de ces détachements, et de foudroyer tout ce que l'ennemi enverrait au secours. Ainsi que je l'avais prévu, l'ennemi ne s'attendant pas à être attaqué à cette heure-là, les tranchées ont été surprises et tout ce qui y était, égorgé. La colonne qui a suivi la direction du fauxbourg Ste. Catherine s'est avancée jusqu'au pont brûlé, et la seconde jusqu'aux maisons brûlées de St. Martin. Le résultat de cette opération, qui a été conduite par M. le chef de bataillon Blanchard, avec intelligence et distinction, a été complet. Nous avons fait 301 prisonniers anglais et portugais, dont 9 officiers; 140 Anglais qui ont voulu passer la rivière, se sont noyés; l'artillerie a fait un grand effet: en moins d'une heure l'ennemi a perdu plus de 1200 hommes, c'est-à-dire, presque tout ce qui était de tranchée. Cette affaire fait grand honneur à la garnison. Les chasseurs de montagne, les 62e et les sapeurs méritent beaucoup d'éloges. L'ennemi a fait feu seulement avec cinq pièces de bataille; une au mont Julien, une à la batterie de brèche, une à St. Barthelomé, et deux en avant de St. Barthelomé. Nous avons comblé ses travaux. L'ennemi a commencé à se rembarquer pour lever le siége. Cette ville méritait un meilleur sort. Le vent ayant augmenté, nous faisons tous nos efforts pour en diminuer l'effet, et arrêter l'incendie.

(Signé) REY.

Extrait d'une Lettre de Bilbao, du 2 Août.

Tout ce que nous savons de certain sur le siége de St. Sebastien, est que du 23 au 25, il y eut une terrible canonade des deux côtés. Le 25, trois brèches étaient praticables, l'une pour le passage de trente-deux hommes de front et les deux autres en pouvaient admettre de 17 à 18. On prétend que dans la tentative que les Anglais ont faite pour entrer par une de ces brèches, ils ont perdu 1000 hommes, mais on sait de témoins oculaires que le nombre des tués et blessés n'excede pas 500. Le 27, au matin les Français firent une sortie et surprirent 200 travailleurs portugais qu'ils emmenèrent dans la place. Celle-ci a beaucoup souffert, particulierement la vieille ville. Les rues d'Atocha et de St. Jean

de suite à reconnaître ses tranchées, et par un mouvement brusque le faire déployer et à m'assurer de ce qu'il faisait. En conséquence j'ai ordonné à deux compagnies de chasseurs de montagne du 3e bataillon, aux voltigeurs du 62e régiment, et aux sapeurs qui étaient aux travaux de marcher rapidement aux boyaux et de détruire ou prendre tout ce qu'ils rencontreraient; en même temps l'artillerie a reçu l'ordre de protéger la retraite de ces détachements, et de foudroyer tout ce que l'ennemi enverrait au secours. Ainsi que je l'avais prévu, l'ennemi ne s'attendant pas à être attaqué à cette heure-là, les tranchées ont été surprises et tout ce qui y était, égorgé. La colonne qui a suivi la direction du faubourg Ste. Catherine s'est avancée jusqu'au pont brûlé, et la seconde jusqu'aux maisons brûlées de St. Martin. Le résultat de cette opération, qui a été conduite par M. le chef de bataillon Blanchard, avec intelligence et distinction, a été complet. Nous avons fait 301 prisonniers anglais et portugais, dont 9 officiers; 140 Anglais qui ont voulu passer la rivière, se sont noyés; l'artillerie a fait un grand effet: en moins d'une heure l'ennemi a perdu plus de 1200 hommes, c'est-à-dire, presque tout ce qui était de tranchée. Cette affaire fait grand honneur à la garnison. Les chasseurs de montagne, les 62e et les sapeurs méritent beaucoup d'éloges. L'ennemi a fait feu seulement avec cinq pièces de bataille; une au mont Julien, une à la batterie de brèche, une à St. Barthelomé, et deux en avant de St. Barthelomé. Nous avons comblé ses travaux. L'ennemi a commencé à se rembarquer pour lever le siége. Cette ville méritait un meilleur sort. Le vent ayant augmenté, nous faisons tous nos efforts pour en diminuer l'effet, et arrêter l'incendie.

(Signé) REY.

Extrait d'une Lettre de Bilbao, du 2 Août.

Tout ce que nous savons de certain sur le siége de St. Sebastien, est que du 23 au 25, il y eut une terrible canonade des deux côtés. Le 25, trois brèches étaient praticables, l'une pour le passage de trente-deux hommes de front et les deux autres en pouvaient admettre de 17 à 18. On prétend que dans la tentative que les Anglais ont faite pour entrer par une de ces brèches, ils ont perdu 1000 hommes, mais on sait de témoins oculaires que le nombre des tués et blessés n'excede pas 500. Le 27, au matin les Français firent une sortie et surprirent 200 travailleurs portugais qu'ils emmenerent dans la place. Celle-ci a beaucoup souffert, particulierement la vieille ville. Les rues d'Atocha et de St. Jean

L'Ambigu,

OU

VARIÉTÉS LITTÉRAIRES ET POLITIQUES.

No. CCCLXXV.—*Le* 30 *Août,* 1813.

SPECTACLES DE PARIS.

FEUILLETONS DE GEOFFROY.

ACADÉMIE IMPÉRIALE DE MUSIQUE.

Premiere Représentation de Médée et Jason, *Opéra en trois Actes.*

L'auteur du poëme n'est pas, à beaucoup près, le premier à qui l'idée soit venue de faire un opéra sur une femme jalouse qui égorge ses enfants pour se venger de son mari. Cette idée, cependant, est assez bizarre pour qu'on soit étonné qu'elle ait pu venir à quelqu'un ; je suis bien

plus surpris qu'il se soit trouvé un musicien assez peu instruit de la nature et de la puissance de son art pour avoir entrepris de l'appliquer à une atrocité qui repousse toute espece de chant et de mélodie : je ne reprocherai point au musicien de n'en avoir pas mis du tout dans son opéra ; mais il me semble inexcusable d'avoir fait entendre dans le temple même de l'harmonie des chœurs d'un si médiocre effet, presque dans le moment où l'on en exécute à l'Odéon de si ravissants dans les Horaces et les Curiaces. Si l'Opéra se laisse vaincre ainsi dans la partie des chœurs, qui semblait être son privilége et son apanage, avec quoi se soutiendra-t-il ? car on sait que ce n'est pas par le chant et la mélodie qu'il brille. Le compositeur de la musique de Médée et Jason était d'autant plus obligé de se signaler dans les chœurs, qu'on n'ignore pas qu'il est admirateur et imitateur de Gluck, qui excelle dans cette partie : ainsi tant pour l'honneur de son modele et de son maître que pour la gloire de l'Académie impériale de Musique, le musicien n'aurait dû faire exécuter que des chœurs pour le moins égaux à celui d'Armide : " *Poursuivons jusqu'au trépas.* Il aurait du moins lutté contre les chœurs de Cimarosa, et n'eût pas abandonné à l'Opéra-Seria italien une victoire aussi complete sur l'Opéra français, dans le genre même dont l'opéra français se pique le plus.

Dans cet instant, je ne puis rien ajouter sur cet opéra, sinon qu'il a reçu des spectateurs l'accueil le moins favorable et le moins imprévu : je reviendrai sur l'ouvrage si l'on y revient ; en attendant, j'ai un mot à dire sur un phénomene musical qui s'éleve sur l'horizon du Conservatoire. On raconte que Mozart était musicien à huit ans, et que son pere le mena en Italie, où tous les gens de l'art admirerent un talent si pré-

cede. Ce prodige se renouvelle en ce moment sous nos yeux : M. Jean-Martin Hatzfeld, âgé de neuf ans, doit paraître Samedi prochain dans la lice ouverte aux concurrents. Il n'y a que quatre ans que le célebre Kreutzer l'aîné, admirant les rares et précieuses dispositions de cet enfant, a bien voulu se charger de son éducation musicale ; et, dans les mains d'un si habile maître, il a fait des progrès si rapides, qu'il est déjà capable de disputer des couronnes sur l'instrument le plus difficile, et dont à peine on connaît le manche à son âge. Le voilà déjà dans l'arene, luttant contre des rivaux qu'il ne devrait encore que respecter, puisqu'ils sont plus avancés que lui de moitié dans la carriere de la vie.

THÉATRE FRANÇAIS.

Le Dissipateur.

J'ai déjà observé que les Grecs ont eu leur dissipateur nommé Timon, trahi, abandonné comme le nôtre par ses perfides amis quand ils l'ont vu ruiné ; mais notre dissipateur, désespéré, prêt à se donner la mort, est consolé par sa maîtresse Julie, honnête friponne, qui ne l'a dépouillé de ses biens que pour les lui conserver. Timon, le dissipateur grec, ne trouva pas dans son infortune la même ressource que le dissipateur français. Bien en prit à Cléon d'avoir aimé une honnête fille ; c'est là un avantage des mœurs françaises. Un honnête homme, à Athenes, ne pouvait pas avoir pour maîtresse une honnête fille ; il ne pouvait avoir que des courtisannes, et les courtisannes ne rendent pas ce qu'elles ont volé ; ce sont des friponnes fort malhonnêtes. Timon n'ayant donc point

rencontré d'honnêtes friponnes ni d'honnêtes fripons, ne se tua point cependant pour cela, quoique la chose parût en valoir la peine ; il aima mieux vivre pauvre, et se fit misantrope, se consolant de ses malheurs avec la haine qu'il nourrissait dans le cœur pour tous les hommes. Les dieux eurent pitié de lui parce qu'il avait été dévôt dans sa prospérité ; ils lui rendirent ses richesses, et il se laissa persuader de retourner à Athenes ; mais Timon, redevenu riche, resta misantrope.

Un bel esprit du commencement du dix-huitieme siecle imagina de faire une comédie sur ce Timon misantrope et riche tout à la fois ; mais il n'osa pas la présenter sur la scene française, trop réguliere et trop sage pour un objet de ce genre : en effet, c'est plutôt une allégorie morale qu'une véritable comédie. Mercure y joue un rôle de femme, ou plutôt il est l'âme de toute la piece ; sa mission est d'éclairer et de convertir Timon, qui ne connaît encore que le plaisir barbare de haïr les hommes, et qui ne connaît pas le plaisir si doux de les aimer et de leur faire du bien.

Il fallait absolument à l'auteur un Arlequin, la troupe italienne en avait un excellent, nommé Thomassin ; son talent devait beaucoup contribuer au succès ; mais comment dans un pareil sujet amener un Arlequin ? L'Auteur suppose que Timon, dans sa solitude, n'avait pour ami qu'un âne. Les dieux ont la complaisance de changer cet âne en homme, et cet homme est Arlequin qui, sous la forme humaine, conserve beaucoup de la simplicité, de l'ignorance et du naturel de son premier état ; cet âne changé en homme est le rôle le plus brillant de la piece : aucun des comiques du Théâtre Français n'au-

rait pu le jouer aussi bien que l'Arlequin de la comédie italienne.

Ce théâtre italien était encore tout nouveau ; l'ancienne troupe ayant osé jouer Mme de Maintenon, sous le titre de la Fausse Prude, avait été chassée vers la fin du dix-septieme siecle ; mais un an après la mort de Louis XIV, en 1716, le duc d'Orléans régent fit venir d'Italie une nouvelle troupe composée des meilleurs acteurs du pays ; ils s'établirent dans la même salle que l'ancienne troupe avait occupée dans ce même hôtel de Bourgogne, autrefois honoré par la représentation des chefs-d'œuvre de Racine. La curiosité attira d'abord la foule chez ces nouveaux venus ; mais on ne tarda pas à se lasser des farces italiennes, et bientôt le théâtre n'eut plus d'autres spectateurs que ceux qui entendaient et qui aimaient la langue italienne.

Déjà la troupe désolée méditait son retour en Italie, lorsqu'elle risqua une pièce toute française, intitulée *le Port-à-l'Anglais*, ou *les Nouvelles Débarquées*. Cette nouveauté était le coup d'essai d'un auteur de soixante ans, qui avait de l'esprit et du talent, mais qui s'avisait bien tard de le produire au théâtre ; elle eut le plus grand succès, et ramena le public aux Italiens ; c'est la premiere piece française jouée sur leur théâtre ; elle fut suivie d'une infinité d'autres. Le plus célebre et le plus ingénieux des auteurs français qui ont travaillé pour les Italiens, c'est sans contredit Marivaux ; c'est même le seul dont le nom soit connu, et qui vive encore aujourd'hui. Delille, auteur de Timon le Misantrope, et d'autres pieces qui réussirent beaucoup dans le temps, est aujourd'hui complétement oublié et tout-à-fait mort : il est enterré, ainsi que beaucoup d'autres, dans le recueil des meilleures pièces françaises jouées au Théâtre Italien ; et Mari-

vaux eût peut-être été enseveli dans le même tombeau, si quelques pieces restées au Théâtre Français ne lui avaient sauvé la vie : il a dû aussi sa renommée à son mauvais goût ; il a fait secte, il a eu des imitateurs : sa maniere est devenue à la mode ; et le marivaudage, ce terme de mépris, a illustré le nom de Marivaux. Celui qui donne son nom à une rue n'en est pas moins célebre quoique la rue ne soit pas belle.

La comédie française et italienne a été tuée par la musique. Les acteurs de la Foire et les opéras-comiques introduits sur cette scene, étoufferent les pieces italiennes, et, à la fin même, les comédies françaises ; l'hôtel de Bourgogne fut témoin du grand succès des petits opéras et du fanatisme musical, jusqu'au moment où ce vieux édifice tombant en ruine, l'opéra-comique en délogea pour se rendre au palais Favart d'où il s'est réfugié au théâtre Feydeau. Le fameux hôtel de Bourgogne, après avoir été pendant plusieurs siecles la demeure des princes, puis successivement le séjour de Melpomene, le théâtre des farces étrangeres et des jeux du Momus italien, le sanctuaire d'une mélodie nouvelle, l'asile des Grâces, des Ris et des Amours, est aujourd'hui, je crois, une manufacture de cuirs.

J'ai laissé à Athenes Timon avec son ami Arlequin, ci-devant âne. Timon effarouche les flatteurs, mais il n'encourage point l'amitié : il était dissipateur, vain et sot ; il est avare, triste et dur ; il refuse même de l'argent à son cher Arlequin, de peur que l'argent ne le corrompe. Mercure, sous le nom et la figure d'Aspasie, amie d'Arlequin, conseille à ce jeune homme simple et naïf, de voler à Timon les biens dont il ne fait pas d'usage. Il réussit avec peine à le persuader ; mais enfin, Arlequin aveuglé par le désir, croit pouvoir s'approprier en conscience tous les

trésors de Timon : il n'est pas plutôt riche, qu'il prétend avoir tout avec son or : noblesse, talent, gloire, vertu, grâce, beauté : bientôt il apprend du philosophe Socrate que l'argent ne donne rien de tout cela, mais qu'avec de l'argent, vous trouvez des gens qui disent, et font semblant de croire que vous possédez tout cela. Le voleur Arlequin est bientôt volé lui-même par Aspasie, à laquelle il avait confié les trésors de Timon : voilà Timon et Arlequin redevenus pauvres. Aspasie n'est pas une honnête friponne, elle ne rend rien et ne donne que des leçons ; mais il y a une Eucharis dont je n'ai rien dit encore, qui aime Timon quoiqu'il ne soit guere aimable, et qui s'est insinuée dans son cœur en disant beaucoup de mal de l'espece humaine : Cette Eucharis arrive quand le misantrope et Arlequin sont ruinés ; elle ne rend rien puisqu'elle n'a rien volé ; mais elle offre sa main et sa fortune à Timon : Timon s'en croit indigne et les refuse. Il faut que Mercure en personne se mêle de la négociation ; il révele le secret de sa conduite pendant la piece : il a tout fait pour l'instruction de Timon et d'Arlequin : il les laisse heureux, riches, et sachant user des richesses, persuadés que le premier des plaisirs est de faire du bien. Depuis ce temps-là, tous les auteurs se sont persuadés que le bienfait était le premier moyen de réussir au théâtre.

Je crois que Timon le misantrope qui eut tant de succès en 1772, n'en aurait point aujourd'hui. Il ne s'en faut que de neuf ans, pour que la piece ait un siecle sur la tête, et quelquefois dans un siecle il arrive de grands changements dans la littérature et dans les affaires de ce monde. La piece aurait aujourd'hui pour nous trop peu d'action, d'intrigue et d'intérêt, trop de conversations morales, ingénieuses et fines,

des aperçus trop délicats sur la nature et sur la société. Ce qui nous paraîtrait surtout ridicule, ce sont des ballets allégoriques et métaphysiques où figurent les passions, les vices, les vertus, les vérités personnifiées. C'était une pièce du genre italien de ce temps-là, et point du tout du genre français d'à-présent. Je ne sais cependant ce qui arriverait si l'on avait à présent pour jouer la pièce un Arlequin tel que Thomassin, une actrice telle que Silvia.

Gabrielle de Vergy.

Les œuvres de M. du Belloy, ont été recueillies en six volumes in 8vo, chez Moutard, en 1779 c'est l'édition la plus complète. Les six tragédies de l'auteur n'en sont que la moindre partie; elles sont noyées dans un fatras de préfaces, de dissertations, de mémoires et de recherches historiques si multipliées, que chaque volume ne renferme qu'une tragédie : celui où se trouve Gabrielle de Vergy est farci d'anecdotes, de détails sur les familles des Vergy et des Coucy. La lecture de ces histoires est plus amusante, plus agréable, plus instructive que celle du drame lui-même, écrit en vers pénibles, plein d'idées fausses et de sentiments alambiqués.

Il est à remarquer que, dans les discussions littéraires sur le mérite de sa tragédie, du Belloy n'a jamais tort, il élude les grandes et fortes objections que d'autres pourraient lui faire, et ne répond qu'à celles qu'il se fait à lui-même, et qui sont toujours très-faciles à réfuter : jamais auteur ne fut plus aveugle sur ses productions, et ne s'aveugla par des sophismes plus spécieux : il a cela de commun avec la Motte. Ces deux auteurs prouvent très-bien dans leurs préfaces que leurs

tragédies sont des chefs-d'œuvre ; mais la lecture de la pièce détruit tous les raisonnements de la préface.

En supposant que l'aventure de Gabrielle de Vergy soit une histoire, cette histoire n'était pas bonne à mettre sur la scène, parce qu'une femme mariée qui a un amant aimé est un personnage qui choque les bienséances théâtrales, parce que l'amour pur et platonique, si comique dans les Femmes Savantes, n'est qu'une hypocrisie ridicule dans la tragédie. Mariane, unie comme Gabrielle à un homme qu'elle déteste, n'a point comme elle de Coucy, et le mauvais succès de Mariane aurait dû empêcher du Belloy de produire sa Gabrielle : mais il n'a pas mal calculé sur la décadence du goût et des mœurs du siècle : la vertueuse Mariane était encore plus ennuyeuse. Du Belloy jugea que l'amoureuse Gabrielle, à qui son mari envoie le cœur de son amant et qui meurt dans l'agonie de l'horreur et du désespoir, pourrait faire quelques sensations sur des spectateurs blasés : le cœur sanglant ne fut, de la part de l'auteur, qu'une spéculation, un calcul, pour obtenir des effets.

En 1776, le journal des Savants publia un examen très-étendu de cet ouvrage ; il ne parla point de ce qui pouvait être de son ressort, c'est-à-dire des recherches historiques dont l'ouvrage est accompagné : il ne s'occupa que de la tragédie, qui n'était point de sa compétence. Que les savants examinent s'il est vrai que le châtelain Fayel, après avoir tué l'amant de sa femme, lui arracha le cœur, et envoya ce beau présent dans un vase à la dame châtelaine ; c'est à cela que se bornent leurs fonctions. Il ne leur appartient pas de juger, si c'est un bon sujet de tragédie, et si du Belloy l'a traité suivant les règles de l'art : mais, dès ce temps-là, les savants voulaient être littéra-

teurs et orateurs. Les d'Alembert, les Condorcet avaient des prétentions au style, et dominaient dans le sanctuaire des lettres : il est arrivé de cette ambition, qu'ils ont été mauvais écrivains et savants médiocres. J'aime mieux ce géometre qui, après avoir lu l'Iphigénie de Racine, demanda froidement : " Qu'est-ce que cela prouve? Il y a souvent en effet dans cette tragédie de quoi révolter la raison d'un géometre qui ne juge que d'après le bon sens : chacun son métier, tout en va mieux. On ne demandera pas qu'est-ce que prouve l'examen de Gabrielle, fait par le journal des Savants? Il prouve, il démontre que ces savants n'y entendaient rien ; et la sentence qu'ils ont prononcée à la suite de cet examen, le démontre encore mieux : en voici la teneur : " Enfin, " cette piece nous paraît *assurée d'un rang* dis- " tingué parmi les plus beaux monuments du " génie tragique de ce siecle. Le cinquieme acte " surtout ne peut manquer de faire époque au " théâtre. "

Belle conclusion, et digne de l'exorde.

Oui, Gabrielle mérite un rang distingué parmi les monuments du mauvais goût de ce siecle ennuyé, où la société s'endormait au sein de la mollesse et de la prospérité, en attendant le plus terrible réveil. Les horreurs théâtrales leur donnaient encore quelques commotions : les chefs-d'œuvre de l'éloquence et du sentiment ne leur donnaient plus que des nausées : mais ils étaient réservés à d'autres horreurs plus réelles et plus effroyables, qui devaient bientôt les tirer de leur léthargie par les plus violentes secousses. Les savants ont raison : le cinquieme acte de cette tragédie *ne peut manquer de faire époque au théâtre* ; mais cette époque est celle de l'affaiblissement des mœurs et du bon sens.

Les journalistes d'aujourd'hui, dont les feuilles ne sont pas si savantes que celles des savants d'autrefois, jugent que la tragédie de Gabrielle de Vergy, est une mauvaise tragédie qui plaît encore à quelques femmes que l'apparence de la passion séduit, et dont la sensibilité est tellement desséchée qu'elles viennent à cet affreux spectacle chercher quelques sensations. Les comédiens servent de leur mieux ces femmes pour leur argent et n'épargnent rien de ce qui peut causer de fortes impressions à ces spectatrices difficiles à émouvoir ; ils administrent l'horreur à forte dose.

Indépendamment du cœur sanglant et de l'épouvantable agonie de Gabrielle, il y a dans le caractere de cette femme, et dans celui de son amant une monotonie, une langueur, un bavardage sentimental, et une doctrine platonicienne qui rendent la représentation très-insipide et très-ennuyeuse : c'est moins une tragédie qu'un drame sombre et lugubre, tels qu'on en voit sur des scenes très-inférieures à celle du théâtre français.

Ce qu'il y a de plus choquant dans cet ouvrage, c'est l'hypocrisie de Gabrielle qui veut ériger sa faiblesse en vertu. A l'époque où du Belloy écrivait, c'était l'esprit du siecle : c'est cette fausse morale qui caractérise les écrivains de ce temps-là : la poésie dramatique consacrait alors les passions, présentait les devoirs comme des chaînes honteuses et les égarements du cœur comme des mouvements légitimes de la nature. La Chapelle, Campistron, Lagrange-Chancel sont de faibles imitateurs de Racine, de fades galants, de faibles discoureurs sans verve et sans pathétique ; mais ils n'égarent point nos idées, ils ne corrompent ni l'esprit, ni le cœur : s'ils ne sont pas tragiques, ils sont raisonnables, honnêtes et décents. Les éleves de l'école voltairienne remuent davantage : ils ont des situations plus fortes

mais ce sont des docteurs dangereux : apôtres des passions et des vices, ils savent les couvrir des apparences de la vertu : ils nous persuadent qu'on ne peut résister à ces tyrans impétueux de l'âme : ils détruisent la liberté, par conséquent la morale. Gabrielle, pendant toute la piece, déclare qu'elle ne peut vaincre son amour : elle peut donc s'y abandonner en sûreté de conscience. Quelle leçon pour les femmes et les filles ! L'Etre Suprême met donc dans notre cœur des sentiments que nous ne pouvons maîtriser. Quelle apologie pour tous les crimes ! c'est une espece de jansénisme poétique dont les conséquences sont très-funestes.

THÉATRE DU VAUDEVILLE.

Premiere Représentation du Numéro 13, *ou la Nuit d'avant la Noce*; *par* MM. Théaulon *et* Fulgence.

L'intention des auteurs était d'abord d'intituler ce vaudeville : *le Numéro treize*, ou *la Rue Catastrophe* : mais une sorte de superstition l'a emporté sur la gloriole d'avoir un titre piquant. Des esprits faibles redoutent le No. 13, et les auteurs, quelle que soit la rue où ils se font jouer, sont sujets à des *catastrophes*. MM. Théaulon et Fulgence ont considéré que le No. 13 était déjà assez hasardeux, et que s'il leur arrivait malheur, la rue de Chartres serait pour eux la rue *Catastrophe* : ils ont changé le second titre. La scene est à Rheims, dans la rue des *Deux Anges*, devant la maison de M. Bodin, No. 13. Les deux auteurs ont eu, en effet, chacun un bon ange qui les a garantis des accidents auxquels ils devaient s'attendre cette nuit-là. M. Bodin, notaire, doit marier sa pupille le lendemain, et le futur n'est

pas encore arrivé : il n'arrivera que trop tôt, car il n'est point aimé, quoiqu'il soit fort aimable : son nom est Saint Amand : c'est un petit-maître d'une tournure heureuse ; mais Hortense la pupille, a laissé prendre son cœur par un certain Jules, clerc de son tuteur. Le fortuné Saint Amand, qui vient pour épouser, rencontre en chemin le malheureux Jules qui vient aussi : on ne sait trop pourquoi : sans doute pour être témoin du bonheur de son rival : leur connaissance, qui se fait dans la diligence, va si grand train, qu'ils sont déjà les plus intimes amis en arrivant. Le généreux Saint Amand, avant de songer à ses affaires, veut assurer le sort de son ami : il imagine je ne sais quelle fourberie d'un faux contrat qu'il fait faire au notaire. Cette fourberie est aussi obscure qu'invraisemblable : je n'y ai rien compris : on voit seulement que Saint Amand a trouvé le secret de faire dresser par le notaire un contrat qui marie Hortense avec Jules. Ces faux contrats, qui sont la ressource des pieces du Boulevard, sont des imaginations tout-à-fait extravagantes : mais enfin le notaire, qui s'est laissé duper, obéit aux clauses de ce faux acte, contre lequel il lui serait si facile de revenir. Saint Amand après avoir si bien marié son intime ami de la diligence, songe à son propre mariage. Il n'a pas seulement encore lu l'adresse de sa lettre de recommandation : et quand l'idée lui en vient, il reconnaît qu'il a travaillé contre lui-même, qu'il a marié son ami Jules précisément à celle qui lui était destinée, et qu'il ne lui reste qu'à reprendre la diligence.

Il y a quelques couplets où l'on a cru trouver de l'esprit ; le plus heureux est un couplet du vaudeville final, ayant pour refrain ; *La suite au numéro prochain.* Il a dû son succès, au peu de faveur dont jouissent les journalistes dans

un parterre composé d'amis de l'auteur et des acteurs. Qu'on juge s'il méritait les honneurs du *lis* !

Admirez ce fameux critique;
Il est partout cité, vanté
Dans sa feuille périodique :
Quelle rare facilité !
Sans penser se hâtant d'écrire,
Il va *currente calamo* ;
Et quand il ne sait plus que dire,
...La *suite au prochain numéro*.

Quel est ce *critique fameux* que l'on *cite*, que l'on *vante*, dont on admire *la rare facilité* : je me rends trop de justice, et je me connais trop bien pour m'attribuer un si pompeux éloge. D'ailleurs, je n'ai point l'art *d'écrire sans penser* : c'est un art que les faiseurs de couplets pourraient enseigner aux journalistes. Je ne mets jamais *la suite au numéro prochain* à la fin de mes articles, et quand je les finis, j'ai toujours beaucoup à dire. Quel que soit le journaliste contre lequel le trait est décoché, sa blessure est bien légere. Ce vaudeville non sifflé, et très-digne de l'être, sera sans doute bientôt suivi d'un meilleur, et j'invite les auteurs qui se sont hâtés d'écrire celui-ci sans penser, de mettre au bas :

La suite au numéro prochain.

THÉATRE DES VARIÉTÉS.

Criquet, ou *l'Arlequin par Occasion.*

Brunet avait déjà pris avec succès divers costumes ; il avait brillé surtout sous les habits d'une jeune et jolie fille ; il lui manquait le masque d'Arlequin. Le caractere d'Arlequin est pre-

cisément celui des Jocrisses, le caractere d'un valet balourd, mal-adroit, naïf et malin par ses niaiseries. La piece, faite pour Brunet, est très-faible d'invention et d'intrigue. Criquet sert un maître crédule qui veut marier sa fille à un fripon ; une vaine apparence de richesses le séduit. Arlequin, valet de ce fripon, prie son ami Criquet de le remplacer auprès de son maître : Criquet, s'habille en Arlequin, sert ce maître nouveau avec d'autant plus de courage, qu'on lui a persuadé que chaque coup de bâton qu'il en recevrait lui vaudrait une pistole. Arlequin travaille à fâcher son maître pour s'enrichir : mais la récolte de coups de bâton n'est pas aussi lucrative qu'on le lui avait fait accroire. Arlequin termine son rôle par un trait héroïque : son premier maître lui a donné dix mille francs pour les remettre à son second maître. Quand le second maître est tout-à-fait abîmé, Arlequin, qui avait gardé les dix mille francs, les rend généreusement à son premier maître. Brunet a donné, sous le costume d'Arlequin, une nouvelle preuve de son talent : la piece qui est de M. Sewrin, vaut surtout par le jeu d'Arlequin-Brunet.

ESSAIS HISTORIQUES ET CRITIQUES

SUR LA MARINE DE FRANCE, DE 1661 à 1789.

Par un ancien Officier de la Marine Royale de France.

[Un volume in-8vo, qui se trouve chez tous les Libraires.]

L'on aime à entendre les hommes instruits raisonner de leur profession, parce qu'eux seuls peuvent en développer toutes les parties, et en faire connaître la relation avec l'intérêt de l'état. L'auteur des Essais sur la Marine de France nous paraît avoir atteint ce double but.

Avant de retracer tous les événements maritimes qui ont eu lieu dans l'espace qu'il embrasse, il recherche les causes qui ont procuré aux rivaux de la France l'empire de la mer. Il ne croit pas qu'elle puisse être dans la différence des dispositions physiques de deux peuples aussi voisins, et dont le génie et le courage se sont également signalés dans diverses circonstances; mais il l'attribue aux localités, et surtout aux institutions.

" Le climat de la France," dit-il, " doux, et même chaud dans quelques parties, fait produire à son territoire une grande variété d'objets qui y procurent à ses habitants des jouissances et des richesses. Celui de l'Angleterre est également tempéré, mais humide, et son sol se refuse à la production des fruits qui sortent du nécessaire de la vie.

" Les Français, guerriers par profession,

s'occupaient pendant la paix à cultiver les sciences et les arts d'agrément ; peu d'entr'eux allaient chercher la fortune dans les pays éloignés ; ainsi, excepté dans quelques villes de commerce, l'on était en France en général très-peu instruit sur ce qui concernait la marine.

" Les Anglais, au contraire, ayant conservé des guerres civiles qui les ont agités, l'habitude de se réunir pour discuter leurs intérêts, et étant portés à rechercher la fortune pour se procurer de l'influence dans un gouvernement représentatif, ils ont bien vite aperçu l'avantage que leur position insulaire et de bons ports leur donnaient pour le commerce ; dès lors toutes les idées qui tendaient à le favoriser, ont été discutées par des hommes instruits, et adoptées quand elles présentaient des chances de succès. Ce concours unanime, en électrisant tous les individus, les a portés à tenter les spéculations les plus hardies qui ont donné à son commerce une étendue qui a répandu dans cette nation une grande masse de connaissances maritimes, et a graduellement établi sa fortune publique sur les produits commerciaux, ce qui a rendu la marine militaire la partie capitale de la force publique de cet état, tandis qu'en France elle n'y était que secondaire."

Dans le récit qu'il fait des combats qui ont eu lieu sous Louis XIV, Louis XV et Louis XVI, il paraît que le premier de ces regnes, si célebre sous tant de rapports, présente aussi la plus belle époque de la marine de France : " Duquesne, sur les côtes de la Sicile, d'Estrées et Tourville dans la Manche, ont montré que la supériorité maritime appartenait alors à la France. Mais l'échec de La Hogue, que l'épuisement de ce royaume ne permit pas de réparer entierement, commença

à lui faire perdre un empire qu'elle ne put reconquérir ensuite.

" Tandis que le pavillon français ne pouvait se montrer avec succès, les sciences qui ont du rapport avec l'art de la marine firent des progrès, et sur la fin du regne de Louis XV on prit des mesures convenables pour relever la marine, en faisant instruire les officiers et construisant de bons vaisseaux. Louis XVI, en continuant de porter les soins de son gouvernement sur cette partie, et formant des escadres d'évolutions, était parvenu à donner à sa marine un degré de capacité qu'on ne lui supposait pas, ce qui s'est particulierement manifesté dans les combats livrés par le comte d'Orvilliers, le comte de Guichen, le bailli de Suffrin, et plusieurs actions particulieres; mais le combat du 12 Avril, 1782, prouva que la supériorité maritime appartenait encore à l'Angleterre, quoique les jeunes officiers donnerent à la France les plus grandes espérances pour l'avenir."

Nous ne suivrons pas l'auteur dans l'analise qu'il fait du progrès des établisssements commerciaux et des sciences qui ont du rapport avec la marine, ni dans ses critiques sur les opérations des amiraux et des ministres, parce que ces objets ne peuvent être bien appréciés que par des gens de cet état ; mais nous croyons que si quelque chose peut avancer un art vers sa perfection, c'est une critique judicieuse et impartiale.

En parlant des colonies, il fait entrevoir que les productions du continent de l'Amérique les écraseront un jour, et ne leur laisseront de valeur que celle de leurs ports. Nous croyons cette époque encore éloignée ; mais les colons feront sagement de la prévoir.

Cet ouvrage, écrit avec clarté et une grande impartialité, est terminé par un exposé des ressources que procurait le sol de la France, et par celui de la marche de l'esprit public dans ce royaume depuis l'avénement de Louis XIV au trône jusqu'en 1789, avec des remarques sur l'influence qu'il eut à diverses époques sur la marine de ce royaume, et un aperçu de l'étendue que l'on pouvait y donner à cette partie de la force militaire.

Les *Essais sur la Marine de France* nous paraissent offrir aux curieux des détails intéressants, à l'homme de cabinet des dates et des aperçus instructifs, et aux marins des idées qui peuvent leur être utiles.

ESPAGNE.

Extrait du Manifeste de la Régence d'Espagne relativement à la Conduite du Nonce de Sa Sainteté dans ces Royaumes, datée du 8 Juillet, signée L. de Bourbon, *Cardinal de Scala, Archevêque de Tolede, Président.*

" La Régence manquerait à ses devoirs les plus essentiels, si elle ne mettait pas fin aux manœuvres dangereuses du Nonce de S. S. dans ces royaumes, D. Pédro Gravina, archevêque de Nicée. Sa conduite politique a été telle pendant long-temps, que la Régence se croit presqu'obligée de justifier sa tolérance ; mais aussi long-temps qu'il y a eu une ombre d'espoir qu'il reconnaîtrait son erreur et qu'il n'excéderait pas les limites de ses fonctions légitimes, la Régence a cru devoir temporiser à raison de son respect pour le nom et la dignité de ce prélat qui représente le St. Pere.

" La Régence, mue par ces considérations puissantes, a cru qu'elle parviendrait à le détourner de son but, d'abord par des arguments, et ensuite par des remontrances. Mais, en voyant l'inutilité, elle lui a signifié, quoiqu'à son grand regret, que s'il continuait à tenir une conduite aussi imprudente, elle se verrait dans la nécessité de le renvoyer du royaume. Toutefois le Nonce persistant avec obstination dans sa premiere conduite, conduite également incompatible avec la tranquillité publique et avec la conservation de l'autorité du gouvernement ; la Régence s'est vue dans la dure mais indispensable nécessité de réaliser la menace de bannissement, et de séquestrer

ses biens temporels, comme une mesure impérieusement prescrite par la loi sacrée de la sécurité de l'état et des individus. Le tribunal de l'inquisition introduit dans ces royaumes, par les souverains catholiques Don Ferdinand et Dona Isabella, ayant été aboli par les Cortès après un mûr examen, ils ont rétabli à sa place la loi des Partidas, et ont ordonné que le décret et le manifeste dans lequel ils expliquent les raisons justes et puissantes qui les ont engagés à abolir ce tribunal, seraient lues dans toutes les paroisses de la monarchie à l'offertoire de la grande-messe pour l'instruction du peuple. Le Nonce prétendant que l'inquisition ne pouvait être abolie sans le consentement de Sa Sainteté, avait fait cette observation à la régence, le 5 Mars, écrivant en même temps à l'évêque de Jaen et aux chapitres des siéges vacants de Grenade et Malaga, déclarant en même-temps son opposition au décret et au manifeste, les exhortant à se conformer à ses ordres, et leur recommandant de procéder avec la plus grande réserve.

Le 23 Avril, la Régence fit avertir le Nonce, par le ministre des grâces et de la justice, de ne pas excéder ses pouvoirs, attendu qu'il blesserait par là les droits et priviléges de la couronne ; et en même temps, pour prévenir toutes impressions fâcheuses, elle adressa un manifeste aux prélats et aux chapitres pour les instruire de la conduite du Nonce.

" Le Nonce transmit par l'intervention du Secrétaire d'Etat au Gouvernement, le 28 Avril, une note exprimant sa surprise de cette résolution, et de ce qu'elle lui avait été communiquée par le ministre de la justice et non par le secrétaire d'etat.

" Cette note était accompagnée de copies des lettres qu'il avait écrites à l'Evêque de Jaen

et aux chapitres de Grenade et de Malaga, et d'une réponse à la note officielle qui lui avait été communiquée par le ministre de la justice, qui contient les expressions suivantes, bien faites pour offenser la régence : " qu'il se croyait dans l'indispensable obligation d'agir comme il l'avait fait en qualité de Légat du Pape et en conséquence des devoirs de son ministere ; que quoique il ne désirât rien autant que la paix et la tranquillité du royaume, il était contraire à son caractere de se mêler d'autres objets que de ceux qui appartiennent aux attributions de sa légation ; que cependant dans les matieres ecclésiastiques il était obligé de s'engager dans les correspondances et les communications qui lui sont prescrites par les devoirs de sa place," et comme si ces mots n'étaient pas assez offensants pour la régence, il ajoute, " que si, en correspondant avec les évêques et agissant ainsi qu'il l'avait fait auparavant, il avait offensé les Cortes, ils pouvaient agir à son égard comme ils le voudraient, attendu qu'il croyait que sa conduite serait approuvée par Sa Sainteté, et qu'elle apprendrait avec satisfaction qu'en soutenant le caractere de son représentant, son légat n'avait aucun égard à la conservation de ses biens temporels." On lui répondit par la dépêche du 5 Mai, que sa surprise eût été juste, si la note du ministre de la justice avait été une réponse au mémoire du 5 Mars qu'il avait présenté comme Nonce ; mais que, dans cette note, ce sujet n'avait été mentionné qu'incidentellement et relativement aux lettres qu'il avait écrites comme Archevêque de Nicée à l'évêque et aux chapitres, les exhortant à différer et même à refuser de se soumettre au décret des Cortes, et au sujet des expressions qui avaient appelé l'attention des Cortes et dont ceux-ci exigeaient l'explication.

" Dans sa réponse du 9 Mai, il insista sur ce qu'il avait avancé auparavant, ajoutant qu'il se considérait comme obligé d'entretenir une correspondance avec les évêques et chapitres pour recevoir d'eux des explications et des éclaircissements, et en même temps pour les exhorter à remplir leurs devoirs respectifs, ainsi que le serment qu'ils ont fait de défendre les droits de l'eglise et du saint siége apostolique, qu'une telle correspondance était nécessaire au Nonce pour remplir utilement son ministere, qu'elle était autorisée par l'usage de toutes les églises qui ont envoyé à ce sujet des lettres à tous les evêques et chapitres, leur enjoignant le secret afin de maintenir l'ordre et la tranquillité.

" Le Nonce ajoute que la plus grande partie des évêques, ceux mêmes qui résident à Cadix, ont fait connaître leur opinion sur ce sujet dans l'espoir que, comme Légat du Pape, il prendrait le parti qu'il jugerait convenable, et qu'en conséquence il s'était trouvé engagé à donner ses avis et instructions aux prélats et aux chapitres, ce qu'il a fait d'une maniere digne de sa place, et ce qu'il fera encore chaque fois qu'il s'élevera de semblables questions.

" Cette déclaration ôta toute espérance que le Nonce voulût renoncer à son projet de blesser les droits et les priviléges de notre Roi prisonnier ; et quoique la régence, à raison de son respect pour le Pape et de l'estime et de l'affection qu'elle porte au Nonce, balançât, pendant quelque temps ; cependant, après avoir entendu l'opinion du conseil d'état relativement aux droits et priviléges de la couronne, et se trouvant autorisée par les lois et l'histoire de toutes les nations catholiques, elle résolut de faire communiquer au Nonce la note suivante.

" Seigneur, la conduite politique de Votre

Excellence relativement au décret des Cortes Généraux et Extraordinaires portant abolition du tribunal de l'inquisition, à obligé la régence du royaume d'adopter les mesures considérées comme nécessaires pour l'exécution de ses ordres, et empêcher que la tranquillité publique ne soit troublée. En même temps pour empêcher que ce qui a eu lieu ne se renouvelle, Son Altesse a fait à V. Exc. par le ministre de la justice et des grâces les communications nécessaires et a signifié que si V. Exc. ne renonçait pas à son projet, S. A. se verrait dans la nécessité de vous faire quitter le royaume et de prendre possession de votre temporel.

" La réponse que V. Exc. a faite le 24 Avril dans une note officielle, adressée au ministre de la justice et des grâces, était une déclaration solennelle que vous êtes décidé à poursuivre la même ligne de conduite dans l'exercice des pouvoirs dont vous êtes revêtu. V. Exc. a répété une déclaration semblable dans la note qu'elle a jugé à propos de m'adresser le 9 Mai, en replique à la mienne du 5 du même mois, dans laquelle je réquérais de V. Exc. une interprétation de la note officielle du 28 Avril. En prononçant sur l'ensemble de ces pieces, Son Altesse n'a point hésité dans les mesures qu'il fallait adopter, et V. Exc. ne peut avoir de doutes sur le résultat d'une affaire aussi désagréable. Son Altesse voulait cependant prendre l'avis du conseil d'état afin de procéder avec la plus grande précision, et elle laissa en conséquence tout le temps nécessaire à V. Exc. afin qu'elle considérât toute cette affaire d'un œil calme et tranquille ; et que révoquant les notes mentionnées plus haut, elle fit une déclaration contraire à leur contenu.

" Tel était le vœu de Son Altesse, elle envisageait ce plan de conduite comme le seul qui fût

prévenir les conséquences de la fâcheuse extrémité à laquelle elle se voyait réduite, afin de préserver les priviléges de la couronne. Mais comme il ne lui reste plus d'espoir, ni d'autres moyens à employer, elle m'a ordonné de vous adresser, ce que j'ai l'honneur d'exécuter, le passeport ordinaire pour quitter ce royaume, et de vous signifier que votre temporel va être saisi.

S. A. voulant cependant conserver à V. Exc. malgré tout ce qui s'est passé, la considération due à sa dignité, et désirant également qu'elle puisse voyager d'une maniere convenable, a ordonné que la frégate nationale la *Sabina* serait préparée pour conduire V. Exc. où elle jugera à propos de se rendre.

En même temps que je communique à V. Exc. cette résolution de Son Altesse, j'ai l'honneur d'adresser à V. Exc. l'expression du désir que j'ai de la servir avec le plus cordial empressement.

Que Dieu préserve V. Exc.

(Signé) PEDRO LABRADOR.

Cadix, 7 Juillet, 1813.

GUADELOUPE.

Extrait d'une Lettre de la Pointe à Pitre, Ile de la Guadeloupe.

Ce jour, 25 Juin 1813, à 6 heures du soir, est parti sur le vaisseau de Sa Majesté le Cressy, Son Excellence Sir Alexander Cochrane, chevalier compagnon du très-honorable ordre du Bain, gouverneur et commandant en chef des îles Guadeloupe et dépendances, vice-amiral de l'escadre blanche des flottes de Sa Majesté, etc. etc. pour se rendre par congé en Angleterre. Le bruit du canon a honoré son départ. Les expressions d'amour et de regrets, moins éclatantes mais plus touchantes, se sont échappées de toutes les bouches, et on a vu plus d'un pere de famille répandre des larmes.

Le quai sur lequel s'embarquaient Sir Alexander et sa famille, le cours et les points adjacents et voisins étaient remplis de spectateurs. Toute la population de la ville et des environs y était rassemblée ; il était aisé de voir que ce n'était pas la curiosité qui y attirait ces nombreux spectateurs, mais qu'ils voulaient jouir jusqu'au dernier moment de la vue du pere commun, de celui qui pendant trois années hérissées de difficultés de tout genre, a su administrer avec tant de sagesse et de prudence, qu'il a conservé intacts les débris des fortunes privées, seuls moyens laissés par le gouvernement français à l'industrie coloniale si long-temps fatiguée par son oppression.

Le sujet de toutes les conversations était les divers actes administratifs par lesquels Sir Alexander a signalé sa présence dans la colonie ; chacun les racontait à sa maniere, mais tous avec l'expression de la reconnaissance.

En effet, dans tous les actes émanés de l'au-

torité presqu'illimitée dont il a été revêtu, on a vu un esprit de justice tellement indépendant de tous préjugés et de tout intérêt privé, et une rectitude de jugement si parfaite, que chacun s'est empressé autour de cette autorité tutélaire, et c'est la multiplicité de ces démarches de confiance qui donna à Sir Alexander l'heureuse idée d'établir des chambres de conciliation formées de ses délégués. Là les passions vont s'amortir, là ils s'éclairent sur leurs véritables intérêts, et font d'abord l'épargne des frais toujours onéreux des poursuites judicieuses ; et il est bien rare que les parties se retirent sans avoir vu le sort du débiteur adouci et l'intérêt du créancier mieux garanti. Jamais institution ne fut mieux calculée sur des localités qui font de l'exercice rigoureux du droit d'un créancier, un moyen sûr d'altérer ou de détruire le gage de sa créance.

Aussi les avantages de cet établissement ont-ils été au delà de toute espérance.

La colonie doit à Sir Alexander, ce que n'a tenté aucun administrateur avant lui dans les temps les plus heureux ; dans une île aussi montueuse, il semble qu'on n'ait jamais consulté le niveau pour donner aux chemins la direction convenable.

La volonté de bien faire n'était pas seule suffisante pour porter dans cette partie si essentielle de l'administration, la réforme qu'elle exigeait ; il a fallu que Sir Alexander ait trouvé en lui les connaissances propres à le faire juge dans cette partie, et cette activité étonnante qui multipliait, pour ainsi dire, sa présence sur tous les points où elle pouvait être utile.

La route entre la Basseterre et la Pointe-à-Pitre, comprenant un espace de plus de 60 milles sera bientôt rendu praticable aux voitures.

Déjà un grand nombre de ponts, tant en

pierres qu'en bois incorruptibles, rendent les communications plus sûres, et des ordres sont donnés pour que successivement toutes les rivieres et tous les canaux aient des ponts.

Le détail de tout ce qu'a fait Sir Alexander pour le bien de la colonie, nous conduirait beaucoup au delà des limites d'une gazette: nous nous bornerons à cette derniere observation, que jamais le représentant du roi, dans cette colonie, ne fut aussi accessible; que le dernier des malheureux arrivait à lui avec autant de facilité et était écouté avec la même bonté que le propriétaire le plus considérable, et que Sir Alexander, a tenu invariablement la balance entre le fort et le faible; qu'enfin il nous a offert, pendant le temps de son administration, le tableau de toutes les vertus publiques et privées.

Son Excellence M. le général Skinner, a été reçu au conseil privé de Sa Majesté le 23 de ce mois pour administrer le gouvernement de la colonie dans l'absence de notre bien-aimé gouverneur. La maniere honorable dont il s'est conduit dans les différents commandements qui lui ont été confiés par Son Excellence le commandant en chef, ne nous laisse aucun doute sur la douceur et la justice de son administration.

LE LOGOGRAPHE,

OU

Le Moniteur Secret.

No. LVIII.

" Son Empire est détruit si l'Homme est reconnu."

LETTRES INTERCEPTÉES.

Lettre de Maret *à* Cambacérès.

Laissons entre nous les titres et la froide étiquette, d'autant qu'il n'y a rien de plus incertain aujourd'hui que notre existence politique, ni de plus fragile que notre fortune ; ne soyons plus dans nos relations particulieres que Maret et Cambacérès. Les combats vont recommencer, mais sous quels auspices et avec quelles chances ! et combien il eût mieux valu pour nous, après la bataille de Bautzen, d'avoir, au milieu de l'étonnement de l'Europe qui nous voyait victorieux six mois après nous avoir crus anéantis, conclu une paix dans laquelle nous aurions joué un rôle de modération qui nous aurait valu les bénédictions de tous les peuples, et aurait pour longtemps entretenu la crédulité des Cabinets.

Mais, vous le savez, mes conseils, quoique plus nécessaires que jamais, n'ont jamais été moins suivis qu'à présent, et Napoléon entraîné par des passions qui ne sont jamais plus fougueuses que quand tout lui indique qu'il devrait les répri-

mer, va courir ou à sa ruine ou à de nouveaux succès.

Depuis quelques semaines, les négociations étaient plus actives, et nous avions même réussi à faire écouter quelques ouvertures particulieres, lorsque tout à coup l'équilibre que nous étions parvenus à établir entre les deux partis qui divisaient le cabinet autrichien, a été rompu, et n'étant plus en état de les neutraliser l'un par l'autre, ce que nous avions fait jusques-là avec adresse, nous avons vu nos propositions rejetées, nos promesses méprisées, et reçu un *sine quá non*, auquel la dignité de notre rang et la fierté de notre politique ne nous ont pas permis de nous soumettre.

Je ne dirai pas mes conjectures à Napoléon, il traiterait ma prévoyance de lâcheté, ma prudence de faiblesse, il dirait que je n'ai pas la tête politique, ni ce cœur d'acier sur lequel glissent les événements sans pouvoir le briser.

Cependant, quoiqu'il affecte d'être sans inquiétude sur l'avenir, il est facile de juger, d'après ses emportements fréquents, qu'il est dans une agitation très-vive. Quel homme ! Comme toutes ses passions sont imprégnées de férocité, d'audace et de furie ! C'est en cela qu'il surpasse tous les tyrans connus. Mais ce qui étonne au milieu de ces accès formidables, c'est la tranquillité qui soudainement en efface jusqu'aux moindres symptômes, ce sont ces traits qui, tourmentés par les convulsions de la rage, prennent tout à coup l'expression d'une sévérité froide. J'ai remarqué dans les animaux les plus féroces le même phénomene.

Après ma derniere conférence avec M. de Bubna, j'avais cet air soucieux qui est ordinairement le résultat d'un entretien où les plus grands intérêts ont été traités. J'entre dans le cabi-

net de Napoléon : il vit sur-le-champ dans mes traits que le renouvellement des hostilités était inévitable :

" Vous pâlissez, je crois," me dit-il.

—Sire, j'éprouve cette agitation bien naturelle après une entrevue qui n'a pas rempli les intentions de V. M.

—De l'agitation ! eh ! pourquoi ? C'est ainsi qu'on perd tout, c'est ainsi qu'on encourage nos ennemis qui épient leurs espérances jusques dans le maintien des hommes qui me servent. Eh ! s...d.... si vous ne savez pas composer votre figure, pourquoi vous mêlez-vous de diplomatie ? Je suppose Bubna parti, tout est rompu, tout est fini, il faut avoir recours aux armes. Eh bien ! tous ces incorrigibles auront la guerre. Je vais battre les alliés assez à temps pour leur donner l'envie d'une paix séparée ; je tomberai ensuite sur les Autrichiens qui ne sont pas prêts.

—Sire, je crois qu'ils ont une force considérable en Bohême ; le ton que Bubna a pris est une preuve de la confiance qu'il a dans les moyens de son maître.

—Je vous dis qu'ils ne sont pas prêts ; n'allez-vous pas prendre peur, et croire que pour la première fois, depuis les guerres de la révolution, l'Autriche s'est déterminée à la guerre avec les moyens d'entrer sur-le-champ en campagne ?

—Mais, Sire, les Russes, les Prussiens, l'armée du Prince de Suede, les avis de Moreau qui seuls valent une armée.....

—Ah ! traître ! tu me menaces du Prince de Suede, tu loues Moreau ! Et c'est en me parlant à moi que ces deux hommes menacent, à moi qu'ils veulent détrôner, dont ils ont juré la perte, que dis-je ? le supplice ; c'est en parlant au

maître qui te combla de faveurs, de richesses et de titres, que tu emploies de telles expressions! Les voilà tous, ils se ressemblent tous, ils ont tous les mêmes penchants; ils ne me servent qu'à regret; ils ne m'entourent que pour m'assassiner quand ils auront trouvé quelqu'un pour me remplacer. Un Français se met-il ouvertement au nombre de mes ennemis; ils gardent le silence sur sa trahison, ils font des vœux secrets pour qu'il réussisse, et ils poussent l'insolence jusqu'à louer devant moi ses talents. Je sais bien, Messieurs les hommes d'état, que vous ne m'avez accepté qu'à regret; que vous ne m'avez conservé que par la peur d'une contre-révolution anarchique ou royaliste; que je ne puis obtenir votre coopération qu'en vous prodiguant des menaces qui vous effrayent, et ensuite des récompenses qui vous appaisent. Je sais qu'au sein de mes palais sommeillent mes ennemis, peut-être mes assassins, et que si, encore une fois, la fortune m'était contraire, ce ne serait pas quelque obscur général, comme dans la dernière conspiration, qui leverait l'étendart de la révolte, mais quelque rival redoutable, excité par vos encouragements secrets, soutenu par le vœu public et bientôt peut-être élevé sur le pavois aux yeux d'une grande partie de l'armée applaudissante. Je n'ai plus d'amis; je n'ai plus autour de moi que des égoïstes qui m'abandonneront avec la fortune, que des indifférents qui me sacrifieront au premier soldat heureux qui se présentera pour me remplacer; enfin des traîtres que je suis obligé d'employer par politique ou par nécessité. Mais non, je ne succomberai pas: n'ai-je pas pour préservatif et pour appui la majesté souveraine? Les souverains mes freres me soutiendront contre des rebelles. Je suis légitime, moi; j'ai été demandé, voulu par toute la nation française, par

les peuples qui depuis se sont rangés sous mes lois. J'ai été couronné par le Pape ; je suis le beau-fils d'un grand souverain ; mes freres, mon beau-frere, mon fils adoptif portent tous des couronnes. Que peut un Bernadotte qui n'est encore que Prince de Suede ? Que peut un Moreau, un fugitif exilé, contre cette masse de splendeur, de gloire et de souveraineté ? Parlez, Bassano, soyez franc, je vous permets d'être franc, je vous l'ordonne même.

—Sire, il y a tant de péril à vous parler avec franchise ; les moindres contradictions vous irritent tellement que vous découragez même vos conseillers les plus fideles. Sire, nous avons une existence solidaire. Ceux que vous comblez d'honneurs et de bienfaits, ne peuvent pas être vos ennemis ; mais permettez-leur, puisqu'ils ont un intérêt si grand dans la conservation de l'édifice qu'ils ont construit avec Votre Majesté.....

—Eh ! quoi, Maret, auriez-vous l'audace de vous compter, vous et vos amis, parmi les créateurs de ce magnifique ouvrage, fruit de mon génie, de ma gloire et de mes travaux. Je ne dois rien à personne, personne ne m'a conduit, ne m'a conseillé ; j'ai des agents, point de meneurs. Je suis moi seul le créateur et le conservateur de ma grande machine politique. Vous êtes un faquin, Bassano. Mais je ne vous tiens pas quitte de vos observations. Je vous donne ma parole d'Empereur, que je les entendrai sans colere, et que, quelque libres ou insolentes qu'elles soient, je ne vous en punirai pas.

—Sire, il n'y a que vos ordres positifs et la parole sacrée que vous daignez me donner pour garantie, qui puissent m'engager à sortir en votre présence de cette retenue à laquelle V. M. accoutume ses agents. Sire, depuis la campagne de

Russie, l'opinion de tous les peuples, et surtout de la France, a reçu une impulsion nouvelle, et travaille dans un sens contraire à votre marche et à vos projets. Avant la campagne de Russie, vous étiez si formidable, vous vous trouviez à une si grande élévation, votre immense armée était tellement hors des proportions connues, soit à raison du nombre, soit par sa discipline et son organisation, que d'un côté l'Europe continentale vous regardait avec une stupeur qui approchait de l'admiration, et que de l'autre, la France presque certaine que vous ne lui demanderiez plus rien après avoir tant obtenu d'elle, et après que ses sacrifices vous avaient mis dans une si haute situation, formait des vœux pour vous, dans l'espoir que vos succès ameneraient ou cette paix générale ou cette domination universelle dont vous flattez les Français depuis si longtemps. Les épouvantables catastrophes qui ont fait évanouir ces espérances en détruisant la plus belle armée qui, à aucune époque des temps anciens et modernes, ait été mise en campagne, ont porté à votre réputation une atteinte irréparable, et ont répandu sur vous une teinte sombre, une espece de réprobation qui vous représente aux yeux des nations qui ont tout perdu dans cet affreux naufrage comme l'ennemi de l'humanité. Il ne faut plus vous le dissimuler, Sire, vous n'avez plus autour de votre tête cette auréole de gloire qui éblouissait ceux qui ne vous admiraient pas, et qui jetait sur les grandes mais terribles mesures auxquelles vous aviez recours pour triompher, un éclat qui en déguisait toute l'atrocité. Depuis on a encore beaucoup fait pour vous, mais par un autre principe. Les Français veulent un changement, mais ils ne le veulent ni brusque ni douloureux, et ils craignaient d'en avoir un de ce genre, lorsque pour quelques mois l'état fut

sans chef. Quand on vous dit mort, quand on vous crut perdu, on forma des vœux pour votre retour ; non qu'on vous aimât, mais parce qu'on craignait les crises d'une transition.

Ah ! Sire, ce moment pouvait encore vous rétablir dans votre premiere influence, mais il fallait de la modération. Céder alors, n'était pas descendre de cette hauteur à laquelle vous vous étiez placé : c'était vous rendre aux vœux, aux besoins des peuples et aux sollicitations des autres souverains qui ne voulaient que vous voir rentrer dans l'ordre politique, et qu'établir de concert avec vous un équilibre stable. Nous étions parvenus, à force de précautions, de protestations, de sacrifices apparents, de cajoleries et d'intrigues, à faire intervenir l'Autriche dans l'œuvre de la paix, et c'est par elle que nous avions obtenu cet armistice qui a remis V. M. dans une attitude redoutable.

Mais tous ces avantages ont été détruits par l'inflexibilité que V. M. a opposée à ses demandes dès que vous avez cru pouvoir la défier impunément. Son accession à la coalition fera, je n'en doute pas, une impression très-forte sur cette na ion française que vous aviez flattée de l'idée que vous feriez tout pour empêcher l'Autriche de se déclarer contre nous, et qui, déjà fortement menacée sur les frontieres du Midi, a des craintes très-fondées sur la sûreté de celles de l'Est. Ainsi les motifs qui l'avaient engagée à faire encore cette fois un effort immense et presque désespéré, ces motifs qui tenaient au désir d'éloigner du territoire français les terribles représailles qui nous menacent, si jamais il est envahi par des ennemis courroucés, ces motifs sont extrêmement ébranlés, affaiblis par les terreurs qu'inspire d'un côté un ennemi présent et victorieux, et de l'autre une puissance forte de son alliance avec les autres sou-

verains, et du dévoûment et du nombre de ses peuples. Vous ferez un mouvement sur la Bohême, vous irez même, je le suppose, jusqu'à Prague; mais malgré vos corps intermédiaires, vos prétendues armées d'observation, vous vous trouverez tout à coup pressé sur un de vos flancs et sur vos derrieres par 250,000 hommes de troupes aguerries, commandées par des généraux expérimentés.

Il ne faut pas vous le dissimuler, Sire, l'opinion de l'Allemagne entiere est pour le Prince de Suede. Sa présence excite partout l'enthousiasme, et son nom est pour les Germains un emblême d'espérance, comme le vôtre en est un, pour les Français, de ruine et de destruction. On compare sa conduite en Suede à celle que vous avez tenue en France. Tous deux étrangers, dit-on, dans le pays que vous gouvernez, quel contraste dans les sentiments que vous avez montrés tous deux pour les peuples qui vous ont confié le soin de leur bonheur et de leur repos! La France, ajoute-t-on, était à la vérité déchirée par des factions lorsque vous vous chargeâtes de ses destinées que vous promîtes de rendre prosperes et glorieuses; elle avait encore d'immenses ressources, une population vivace et nombreuse; elle aspirait au rétablissement des vertus sociales, à la restauration de l'industrie; mais ses sentiments et son espoir ont été froissés de toutes les manieres. Des guerres qui ont pris un caractere effrayant, des attaques que rien ne justifiait, ont à la fois épuisé ses ressources, moissonné sa jeunesse, et inspiré contre elle des haines qui ne s'éteindront que dans des flots de sang.

" Voyez, voyez," disent les hommes qui en Europe ne sont pas sous l'influence de la peur (et il y en a beaucoup maintenant,) " voyez cette nation déjà odieuse par ses excès, elle l'est devenue encore par ses triomphes, et après n'avoir

rien su refuser aux tyrans révolutionnaires pour son propre asservissement, elle a tout accordé à son despote pour celui des autres peuples." Je sais, Sire, que ces préventions sont injustes, et que cette nation contre laquelle vous avez excité tant de haine et d'imprécations, est encore bonne et généreuse ; mais enfin, n'y a-t-il pas, dit-on, beaucoup de raisons d'accuser Votre Majesté de la mauvaise opinion qu'on en a conçue !

Bernadotte, au contraire, est devenu Suédois en mettant le pied en Suede, et, tout en conservant pour la France l'attachement qu'on ne peut refuser à son ancienne patrie, il a montré la détermination forte, courageuse, invariable de ne lui point sacrifier les intérêts ni l'honneur de celle qui l'adoptait. La nation suédoise était souffrante, pauvre, divisée, épuisée, à peine son nom était-il mentionné, à peine son existence était-elle reconnue dans les transactions de l'Europe. Eh ! bien, dans un court espace de temps, elle a repris son énergie native, elle a réparé en grande partie ses pertes, vu son commerce plus actif que jamais, et aujourd'hui respectée des autres puissances. Elle envoie ses guerriers combattre sous les bannieres de l'honneur et de l'indépendance, ainsi que maintenant on est convenu de les appeler en Europe. Le Prince de Suede vit bien promptement par quels moyens il pouvait opérer cette métamorphose miraculeuse, et avec une audace qui secondait éminemment la sûreté de son coup-d'œil, il rompit avec V. M., et sans craindre ni sa vengeance ni ses insultes, il a ouvert avec ce que V. M. veut que nous appelions les éternels ennemis du continent des relations qui ont été pour lui un moyen d'ajouter à la splendeur et à la stabilité de sa fortune, et pour les peuples qu'il gouverne une source de gloire et de prospérité. Je sais, Sire, qu'il y a beau-

coup d'exagération dans les reproches qu'on adresse à V. M. et les louanges dont on accable son rival.....

(*Ici l'Empereur a répété d'un ton dont le dédain ne peut se rendre :* Mon rival !)

Enfin, Sire, V. M. a trouvé étrange que j'eusse dit que les conseils de Moreau valaient seuls une armée, j'irai plus loin, puisque V. M. m'a ordonné d'être franc, et je dirai que sa présence sur certains points désorganiserait en partie l'armée. Ah ! Sire ! ce n'est qu'en frémissant pour votre personne sacrée, que, pénétrant dans l'avenir, je porte ma pensée sur la révolution subite que produirait la présence de ce général qui n'a contribué qu'à la gloire de la France et jamais à ses désastres, sur un point de la France où votre terrible pouvoir aurait tout à coup cessé de contenir les mécontents. Avec quel empressement ses vieux camarades, presque tous condamnés par vous à l'inaction, à l'exil et à l'oubli, viendraient s'unir à lui pour opérer ce qu'ils oseraient appeler la délivrance commune ! Et la France qui l'a toujours vu si modéré dans ses prétentions, si patriote dans toutes ses démarches, qui n'aurait à attendre de lui qu'une époque de restauration, de gloire et de repos....."

(Dans ce moment on apporte à l'Empereur une tasse de chocolat qu'il m'a jetée à la figure, en me disant : " Coquin, tu t'échauffes, c'en est trop ; je retire ma parole impériale," et il a disparu comme l'éclair.)

Et moi, mon cher Archichancelier, je me suis empressé, après avoir effacé les traces de cette boutade grossiere, de vous écrire les détails de notre conférence, pour que vous les communiquiez aux SYBARITES. Votre dévoué,

M.....

STANCES

Sur les Victoires remportées en Espagne par les Alliés.

Ces vers ont été déclamés le 25 Août, jour de la fête de St. Louis, par le jeune George *de Curt*, un des éleves de l'école militaire de Penn, dans une cérémonie à la fois religieuse, militaire et littéraire, qui y eut lieu ce jour-là, à l'honneur de Sa Majesté Louis XVIII. On sait que l'école de Penn, fondée par l'illustre Burke, pour l'éducation de 40 fils d'émigrés français, continue depuis près de vingt ans à fournir à l'état des sujets précieux qui se distinguent dans toutes les places militaires et civiles qu'on s'empresse de leur confier. Les principes qui leur sont inculqués depuis la fondation de cet établissement sous la direction de M. l'abbé Marraine, leur garantissent pour longtemps encore la protection et la confiance du gouvernement britannique.

Qu'entends-je ? encore une victoire !
Par ses triomphes répétés
Wellington le dispute en gloire
Aux héros les plus renommés.

Je le vois, des rives du Tage
Qu'en paix il a su préserver,
Se frayer un libre passage
Et jusqu'à l'Ebre s'élancer.

Les murs tombent en sa présence ;
Les premiers postes emportés
Laissent l'ennemi sans défense,
Il fuit à pas précipités.

Sont-ce donc là ces invincibles
Qu'aucun bras n'a pu terrasser ?
Des Bretons les regards terribles
Suffisent pour les renverser.

Mais, non : le dépit, la vengeance
Les font revenir au combat ;
Braves guerriers, votre vaillance
Va briller dans tout son éclat.

Napoléon, frémis de rage !
Des tiens les cadavres épars
Montrent bien qu'ils ont du courage.
Mais Wellington est le Dieu Mars.

Délivré du triste esclavage
Où vous alliez être réduit,
Peuple espagnol, rendez hommage
Au vaillant chef qui vous conduit.

D'Albion la noble alliance,
Commande partout au succès.
Crions, pleins de reconnaissance,
Vive, vive le peuple anglais !

RÉSUMÉ POLITIQUE,

Au 1er Septembre.

L'Armistice annonce le 10 *Août. Reprise des Hostilités le* 17. *L'Autriche joint la Coalition générale, et déclare la Guerre à Napoléon. Premieres Opérations militaires. Défection du Chef d'Etat-Major de* Ney, *le Général de Division* de Jomini. *Séances secretes du Sénat. Proclamations et Bulletins du Prince de la Couronne de Suede. Affaires d'Espagne.*

A la seule lecture de ce sommaire, l'imagination s'enflamme, la poitrine se dilate, on croit être dans un nouveau monde et respirer un tout autre air que celui que l'on respirait depuis vingt années. Nous ressuscitons avant d'être morts : tous ceux qui, victimes de la révolution, ont si souvent éprouvé les atteintes du désespoir, peuvent se dire aujourd'hui comme *le Fou Raisonnable* des Boulevards : "*Je suis bien aise de ne pas m'être tué hier au soir,*" et les bons bourgeois de la rue St. Denis qui étaient accoutumés à terminer leurs entretiens politiques de cafés par la pensée profonde : " il faudra voir ce que tout ceci deviendra," sont enfin au moment de voir leur attente réalisée.

Au milieu des nouvelles sans nombre qui arrivent à chaque moment du nord et du midi, il est impossible de s'arrêter une minute pour prendre la palette et former même un croquis de l'état actuel des choses. Il faut suivre les événements, tels qu'ils arrivent successivement, deux fois par jour, à notre connaissance. Ayant devant nous une accumulation énorme de matériaux, nous allons commencer par

es affaires d'Espagne : nous devons cette préférence au grand peuple qui a donné le plus long exemple d'une persévérance et d'une abnégation de soi-même à toute épreuve, et au grand général qui, par ses brillantes victoires pendant la saison des armistices, a rendu aux esprits l'impulsion que l'on craignait de leur voir perdre.

Depuis les batailles des Pyrénées, il est arrivé deux dépêches de Lord Wellington. M. Soult n'a pas jugé à propos de regrimper les Pyrénées, et de chercher de nouveau à jouer des tours de *passe-passes*, à son illustre antagoniste, dans les cols de Roncevaux et de Maya. Il sait ce qu'il lui en a coûté pour avoir voulu passer ces fameuses passes en présence de Lord Wellington ; et le silence qu'on observe encore à ce sujet dans les papiers français, après avoir publié le commencement de la campagne, en dit assez, car le silence, suivant l'expression de d'Alembert a aussi son éloquence.

Les opérations militaires du grand Lord se bornent maintenant aux siéges de St. Sébastien et au blocus de Pampelune. Suivant les dernières nouvelles du Port du Passage, il était arrivé d'Angleterre environ 5,000 hommes de renfort à l'armée britannique, et un nouveau train d'artillerie de siége ayant été monté dans les tranchées de St. Sébastien, cette place a dû être foudroyée de nouveau le 24 Août.

Extraits de Lettres de l'Armée de Lord Wellington.

Arrizun, le 13 d'Août.

Je n'ai aucun événement nouveau à vous apprendre, n'y ayant eu aucun mouvement ni aucune opération ni dans cette armée, ni dans la partie de celle de nos adversaires qui est devant nous. Les officiers français s'entretiennent fréquemment avec quelques-uns des nôtres, et toujours avec beaucoup de politesse, d'un bord de la Bidassoa à l'autre

Ils parlent avec assurance de la paix, et croient qu'elle doit être le résultat de l'armistice et du Congrès d'Allemagne; mais nous croyons que cette opinion est plus fondée sur le désir qu'ils en ont que sur des faits ou des probabilités. Car quoique les officiers de l'armée de Soult aient certainement beaucoup de mérite du côté de la bravoure, c'est un fait connu, que depuis long-temps tous les Français sont dégoûtés de la guerre d'Espagne, et je suis bien sûr que ce n'est pas cette campagne-ci qui les aura guéris du dégoût qu'ils en avaient. Quelques personnes s'imaginent qu'ils tenteront de nouveau la fortune contre nous, mais je ne crois pas qu'ils améliorent leur sort en faisant de nouvelles expériences. Le rapport du jour est que Suchet est rentré en France par la passe de Figueras, et qu'il marche dans l'Ouest pour joindre Soult, ainsi que Clausel le fit auparavant.

Autre Lettre, du 17 Août.

Les beaux Messieurs que nous avons devant nous se sont contentés de célébrer la fête de leur empereur à la maniere accoutumée, mais sans chercher à nous faire prendre part à la cérémonie. Nous regardons comme un fait authentiquement prouvé que Pampelune est au dernier degré de la disette pour les vivres, et que le secours de cette forteresse était le seul ou le principal objet de la derniere tentative de Soult. J'espere que nous serons bientôt à Pampelune. Ce sera une grande satisfaction de prendre possession de cette place sans qu'elle soit endommagée, et sans l'acheter au prix d'une seule goutte de sang. L'exemple de sa reddition aura, sans doute, une grande influence sur celle de St Sébastien. On ne pense pas aussi que Soult veuille hasarder une autre bataille pour sauver St. Sébastien seul.

Je suis sûr que rien n'a autant étonné l'ennemi que de voir que Lord Wellington eût pénétré aussi clairement qu'il le fit le plan de Soult le 29, et qu'il l'eût aussi complétement dérangé et fait avorter, par la glorieuse attaque qu'il fit le 30 des postes de l'ennemi. Dans le fait, si j'avais à choisir le talent particulier dans lequel le génie de Lord Wellington est le plus transcendant, je serais tenté de dire que ce n'est pas autant sa promptitude extraordinaire et sa décision au milieu des divers accidents d'une bataille, que la clarté avec laquelle les desseins de l'ennemi se developpent à ses yeux, et les arrangements prompts et efficaces qu'il fait avant l'engagement; et plus que tout cela encore, son extrême

diligence à se procurer des informations, de sorte que tandis qu'il possede dans son esprit d'aussi grandes ressources qu'aucun des généraux les plus célebres, il fait ses préparatifs comme s'il n'avait à compter que sur les qualités du commun des hommes. Un autre fait non moins extraordinaire, c'est que tandis qu'il étonne amis et ennemis, par l'étendue et la précision de ses informations, personne ne sait comment il se les procure. Ils savent tous néanmoins que c'est lui seul qui a organisé les moyens de les obtenir, car il n'y a jamais eu, jusqu'à la bataille de Talavera et long-temps après, de plus mauvaises informations que celles que donnaient les Espagnols. On en peut dire autant des arrangements pour les provisions, le bétail, les transports, etc. etc.

Camp des Pyrénées, le 18 *Août.*

Nous sommes campés ici, partie en Espagne et partie en France. Le nom de notre grand général est lui-même une armée. Il est la terreur de nos ennemis et une merveille pour nous-mêmes. Telle est notre confiance en lui que je crois réellement que nos gens sont persuadés que rien n'est impossible avec lui sous un point de vue militaire. Après la maniere dont ils ont vu l'autre jour une poignée des nôtres chasser 7000 Français des positions les plus fortes, de véritables précipices, je suis sûr qu'ils ne craindraient plus d'attaquer des forces supérieures.

Nous sommes tous bien affligés d'apprendre que le grand appui du marquis, ce vieux héros, Sir Thomas Picton est très-mal.

La naissance du Prince Régent a été célébrée d'une maniere très-brillante sur les frontieres de France. Les différents généraux britanniques et autres officiers donnerent des dîners et des bals splendides aux Espagnols et aux Portugais, et il a régné une grande gaîté dans ces fêtes. Au quartier-général, le feld-maréchal donna une fête de la plus grande magnificence aux principaux généraux espagnols et Grands d'Espagne. Deux bandes de musique jouerent pendant la tête.

On sait que les soldats français font les malades, et qu'ils vont jusqu'à se blesser eux-mêmes pour être dispensés d'aller davantage en Espagne, la plupart en étant dégoûtés.

Il y a eu dans ces derniers temps de grands changements opérés par la régence, dans les généraux commandant les

diverses armées espagnoles. Nous espérons que ces changements seront pour le mieux ; cependant chacun de nous paraît regretter qu'on ait déplacé le vieux Castanos. Il a toujours été considéré comme un homme d'honneur et ayant de bons principes. Il a constamment obéi d'une maniere implicite aux ordres du marquis, et a, depuis le commencement, été l'ami constant des Anglais. Tous les militaires qui ont vu quelque choses des armées espagnoles, sont unanimement convaincus qu'on n'en fera jamais une armée si l'on ne fait pas de bien grands changements dans le corps des officiers.

Madrid, le 11 Août.

Extrait d'une Lettre d'un Général Espagnol qui était aux dernieres Actions.

Soult, avec sept divisions d'infanterie, 40 pieces de canon et 3000 chevaux, en tout 45,000 hommes, attaqua et prit le 25 Juillet les passes de Maya et Roncevaux ; la premiere, avec 12,000 hommes, et la seconde, avec 35,000, commandés par lui-même. Comme les vallées des Pyrénées ne communiquent pas l'une avec l'autre, excepté par Pampelune, il lui fut facile, ayant rassemblé de si grandes forces, de se frayer un passage, quoique avec beaucoup de perte, puisque Sir R. Hill, dans celle de Maya, Cole et Morillo, dans celle de Roncevaux, lui causerent celle de 4000 hommes. Sur ce point, il annonça à son armée que l'Empereur lui avait expressément ordonné d'être à Vittoria, le 31, après avoir fait lever le blocus de Pampelune. En conséquence, il attaqua Cole et Morello, et les obligea, ainsi que le général Picton, de se retirer sur les hauteurs de Huerte, à une lieue de Pampelune. Lord Wellington y alla le 26 ; et après avoir manqué, de cinq minutes seulement, de tomber entre les mains de l'ennemi, il arriva le 27, à dix heures du matin, sur ces hauteurs, où il fut accueilli par les troupes avec l'enthousiasme qu'un général victorieux inspire toujours à ses soldats. Cela fut très-heureux, car autrement il aurait été obligé de faire un détour de cinq heures, durant lesquelles il est certain que Picton se serait retiré au delà de Pampelune. Mais à son arrivée tout fut réparé ; et malgré qu'il n'eût que deux divisions (Morillo et Silveira n'étant pas encore arrivés,) et la moitié des troupes d'O'Donnel, il se détermina à com-

battre, en attendant d'autres troupes, afin de pouvoir le lendemain maintenir avantageusement le terrain. Soult, qui connaissait notre faiblesse, attaqua ce jour-là ; mais il fut complétement repoussé à la bayonnette, par une belle charge des Portugais et du régiment du Prince. Le 28, Soult perdit toute la matinée en préparatifs, et à dix heures, après l'arrivée de la 6e division, il fit une attaque si impétueuse, avec cinq divisions, sur la position que tenait la 5e division anglaise, qu'il ne fallut rien moins que toute la valeur des troupes pour lui résister. Il y eut cinq charges à la bayonnette, sur la gauche, et trois sur la droite, et dans toutes, les Anglais eurent la supériorité sur l'ennemi. Le 29 se passa en repos. On sut que l'ennemi avait perdu 6000 hommes la veille, et qu'il se préparait à faire une nouvelle attaque le 30, mais lorsque le jour parut, et au moment où nous nous attendions à un nouveau combat, on vit que l'ennemi se retirait par la route de Roncevaux et de Bastan, à la faveur d'une position presque imprenable que la division Maucune défendait. Lord Wellington la fit attaquer, et fit 8000 prisonniers, 1 colonel, 2 lieutenants-colonels et un grand nombre d'officiers subalternes. Ce jour-là, le général Hill fut attaqué par le général d'Erlon, qui fut repoussé sur Lesaca. Nous le poursuivîmes dans la vallée de Bastan, et le 31, avec 400 Anglais, nous atteignîmes, à Elizondo, le convoi sous les ordres de Gauthier, qui était escorté par 1200 hommes. La disproportion des forces l'induisit à nous attendre tranquillement, comptant sur une victoire facile ; mais à la première décharge ses soldats prirent la fuite, nous abandonnant le convoi qui était composé de cent voitures, et 250 mules, chargées de pain et d'eau de vie, et 500 prisonniers. Le 1er Août, l'ennemi perdit tout son bagage, et se sauva en grande hâte.

D'après une estimation modérée, la perte de Soult ne peut pas être au-dessous de 18,000 hommes.

Extrait d'une Lettre d'un Officier, de la Flotille, devant St. Sébastien, datée du 19 *d'Août.*

Il est arrivé au port du Passage un convoi considérable avec le train d'artillerie de siége, pour servir devant cette place, et le siége va être suivi avec la dernière vigueur. Nous savons aujourd'hui que Soult a beaucoup plus souffert en hommes que nous ne l'avions d'abord conjecturé, et ses trou-

pes ont également beaucoup perdu de leur ardeur : aussi nous ne croyons pas qu'il fasse de long-temps de nouvelles tentatives pour faire lever les siéges de Pampelune et de St. Sébastien. Tout est tranquille devant nous, la garnison ne nous ayant troublé en aucune maniere. Nous comptons avoir fait dans dix jours d'ici une impression bien plus sévere sur la place que nous n'en avions fait jusqu'ici. Nous avons payé cher pour la connaissance que nous avons acquise des défenses de l'ennemi, mais au moins, nous les connaissons aujourd'hui parfaitement. L'explosion de la mine, que nous fîmes jouer lors du dernier assaut, n'était qu'une feinte, mais elle produisit l'effet d'attirer l'ennemi sur ce point, et nous eûmes pendant un moment le véritable point d'attaque ouvert devant nous; mais lorsque le brave régiment de Royal Ecossais eût monté la brêche, on découvrit que nos gens avaient à sauter dans un fossé de près de sept verges (21 pieds) de profondeur dans les ouvrages de l'ennemi. C'était une chose impossible; et pendant qu'ils étaient arrêtés incertains de ce qu'ils avaient à faire, l'ennemi retourna au véritable point d'attaque, et fit jouer directement sur nos troupes les canons qui flanquaient le mur. Je n'ai pas besoin de vous reparler du résultat.

Le blocus par terre continue d'être resserré de près tandis que l'escadrille, augmentée de quelques bâtiments légers, malgré les coups de vent qui les ont tous mis à plusieurs reprises en péril, au point que plusieurs d'entr'eux ont été au moment de se perdre, intercepte si complétement la communication même par des bateaux, que la garnison peut à peine avoir le moindre espoir de secours et d'approvisionnements. Personne ne peut se faire une idée de la fatigue et de l'inquiétude que cause ici le service de mer. Le bâtiment du commodore (Sir G. Collier) donne l'exemple, de maniere que personne ne peut se plaindre. Le service des embarcations est d'une fatigue affreuse; outre cela nous sommes obligés de nous tenir toujours prêts contre les coups de vent, qui sont accompagnés d'une forte houle dans toute la baie de Biscaye. Les barometres de mer du commodore ont sauvé deux ou trois fois quelques bâtiments de l'escadrille. Un officier fait toutes les demi-heures rapport des variations qu'il aperçoit et toute l'escadre manœuvre en conséquence. Il est à désirer que cette découverte s'introduira généralement dans la marine. Cela sauverait beaucoup de bâtiments.

GAZETTE DE LONDRES.

Département de la Guerre, le 29 d' Août.

Il a été reçu à ce bureau une dépêche adressée au Comte de Bathurst, par le Feld-Maréchal Marquis de Wellington, datée de Lezaca, le 18 Août.

Le détachement ennemi sous les ordres du général Paris, qui était resté à Jaca, depuis qu'il avait quitté l'Ebre, s'est retiré de cette place, pour rentrer en France, dans la nuit du 11. Il a été laissé à Jaca une garnison de 800 hommes.

Les troupes alliées n'ont fait, depuis mon dernier rapport, aucun mouvement; l'ennemi de son côté n'en fait aucun de la moindre conséquence.

Je n'ai aucunes nouvelles fraîches du lieutenant-général Lord William Bentinck.

Le général Mina m'apprend que Duroca s'est rendue le 11 du courant.

La Régence d'Espagne a, dit on, exécuté le vote unanime des Cortes qui ordonnait qu'il fut conféré au Marquis de Wellington une concession territoriale, comme un monument durable de la reconnaissance nationale. Il a été en conséquence présenté au choix de son excellence trois magnifiques domaines de l'état. Mais le désintéressement et le goût exquis qui font ressortir encore davantage l'éclat du renom militaire du feld-maréchal britannique, lui ont fait donner la préférence à celui dont le revenu est moindre, mais qui lui a semblé le plus agréable par la beauté de sa situation, et l'agrément qu'offrait son site. Il est appelé le *Soto del Re*, sur la riviere du Xenil, dans l royaume de Grenade, et son revenu annuel est évalué à 30,000 piastres (environ 7,000 livres sterling.)

Nous venons maintenant aux affaires d'Allemagne. Ici quel vaste champ s'ouvre devant nous! Quelle source de réflexions ne fait pas naître cette révolution si inattendue dans les affaires de ce monde! Ces mêmes souverains qui, sous les couteaux du despote, fournissaient l'an dernier leurs sujets et leurs trésors pour achever d'asservir le Continent en écrasant la Russie, sont devenus dans l'espace de quelques mois les plus fermes alliés de ces mêmes Russes, qu'ils égorgeaient l'automne dernier, bien à contre-cœur sans doute, mais enfin qu'ils égorgeaient. Pour la premiere fois depuis la création du monde, on voit la Prusse et l'Autriche sincerement unies par un intérêt commun; les rivalités, les trigauderies politiques ont cessé en Allemagne; elles sont reléguées en Danemarc. Les siecles de la chevalerie et de l'héroïsme sont revenus. Si c'est pour conquérir qu'on se bat aujourd'hui, au moins c'est pour une conquête dont on n'aura jamais à rougir, celle du repos et de l'indépendance des nations. Aussi tout est grand, tout est noble dans les actions comme dans les paroles des alliés. Chaque mot que les souverains adressent à leurs sujets, porte coup. *Fremuerunt gentes.* Avec un tel esprit on est invincible.

Quant au peuple français, on comble à son égard la mesure du mépris. Il semble que son dominateur ait étudié et calculé de poids quel poids d'infamie, quelle aggravation d'insultes, il est susceptible de supporter sans regimber. On tient des séances secretes au sénat, et au lieu de lui faire connaître les nouveaux sacrifices qu'on va exiger, le nouveau sang qu'on va lui tirer, et surtout les motifs qui exigent ces nouveaux sacrifices d'hommes et d'argent, on garde avec lui le silence de la mort, indice de la terreur qui agite ce gouvernement qui n'a plus qu'un jour à vivre.

On lui dit que son Empereur jouit d'une santé de fer ! La guerre est recommencée, 400 mille hommes se sont déjà heurtés contre 5 ou 600 mille ennemis, la foudre a peut-être frappé 100 mille nouvelles victimes de la tyrannie d'un seul homme, et les papiers ne parlent à la nation française que des feux d'artifices et des spectacles donnés gratis à Dresde pour célébrer l'heureux anniversaire du fléau de Dieu !

Comment en effet pourrait-il, ce gouvernement perfide et lâche, pallier aux yeux de la nation les dangers que lui cause l'opiniâtreté coupable de son dominateur ? Que pensera-t-il du caractere de cet homme infernal, lorsqu'après avoir vu ses freres même le quitter et le fuir, il apprendra enfin que ce même souverain dont on lui avait présenté l'alliance et le don de sa malheureuse fille, comme un gage de paix et de tranquillité, s'élance aujourd'hui de toute sa puissance contre ces pays dont sa fille est impératrice, reine et régente ?

Mais les observations auxquelles ce nouvel ordre de choses donne lieu, seraient sans fin. Nous préférons passer promptement aux faits. C'est ce que le lecteur cherche avant tout. D'ailleurs, dans le Logographe qui précede, et dans la belle proclamation du Prince de la Couronne de Suede qui suit, on trouvera ce que nous ne pourrions offrir ici sans faire une répétition.

Voyons d'abord les opérations préliminaires à la dénonciation de l'armistice, et les préparatifs extrordinaires que faisaient en silence les alliés actuels et futurs à l'époque du 10 Août à minuit, époque qui devait voir briser les honteuses chaînes de l'Autriche et lui rendre son éclat sa gloire et ses honneurs antiques.

Les articles suivants se trouvaient dans une gazette imprimée en Dannemarc. A peine quelques feuilles de ce papier étaient-elles sorties de

la presse, que le gouvernement danois, esclave ou singe de celui de son digne allié, en arrêta la circulation, et peut-être sera obligé d'en fusiller le rédacteur.

ARMEMENTS DE L'AUTRICHE.

Extrait du Numéro du Mercure d'Altona, *du 13 Août, supprimé en majeure partie par le Gouvernement Danois.*

Vienne, le 27 Juillet.

" Malgré la prolongation de l'armistice jusqu'au 10 Août, dont nous reçûmes la premiere nouvelle publique hier, et malgré le Congrès chargé de traiter de la paix à Prague, les préparatifs de guerre deviennent de jour en jour plus universels, et sont pressés avec un zele dont on n'avait peut-être jamais été témoin auparavant. Hier et avant-hier, le bataillon de grenadiers s'est mis en marche de Vienne. Les troupes qui les suivent des provinces, et qui traversent Vienne, occupent en grand nombre les environs de cette ville. Comme il est ordonné que les troupes de ligne ne resteront pas à Vienne, il a été rendu, hier matin, un ordre portant que les citoyens et les artisans de quelque marque monteront la garde dans la ville et dans les faubourgs. Les individus qui, en raison de leur profession, n'appartiennent pas à la milice de la ville, ou qui sont incapables de monter la garde, ont été généralement mis en réquisition pour travailler aux préparatifs militaires. Dans les entrefaites, les levées continuent, et malgré l'état respectable de l'armée, on dit qu'on va lever incessamment 45 mille hommes. Cette augmentation de troupes réglées, ainsi que la Landwehr, portera le montant total des hommes exercés aux armes et dis-

ponibles pour le service de la campagne, à plus d'un demi million. On ne fait pas de moindres préparatifs de tous les côtés pour former des parcs d'artillerie considérables. Depuis quelques semaines, il est passé par l'Autriche et la Moravie de gros trains d'artillerie qu'on transportait en Bohême. On les envoie maintenant dans la Haute-Autriche. L'arsenal de Pest a envoyé ses munitions et ses canons dans la Basse-Styrie, tandis qu'on déploie une activité incroyable à remplir ce dépôt, ainsi que tous les autres arsenaux et dépôts de l'Empire d'approvisionnements militaires. Quelques personnes assurent que pour la plus grande sécurité de tous les points de la monarchie, on convoquera également une *landsturm*, dans laquelle seront enrôlés tous les citoyens depuis l'âge de 18 jusqu'à celui de 60 ans, à l'exception seulement du clergé et des officiers dont les services sont nécessaires pour l'exécution de leurs fonctions magistrales.

Le 28 Juillet.

" Nos immenses préparatifs actuels, tout énormes qu'ils sont, vont néanmoins être augmentés par l'insurrection hongroise. Il y a quelques semaines que le général Von Kustern, adjudant de Sa Majesté l'Empereur, passa par cette ville, se rendant en Hongrie ; et l'on sait aujourd'hui qu'il était porteur de la sommation du Roi à tous les nobles du royaume de Hongrie et des provinces attenantes, pour un armement général. On dit que le jour fixé pour l'insurrection générale est le 9 d'Août, mais qu'elle ne pourra avoir lieu que le 12 dans divers districts. On s'attend que cette fois-ci l'insurrection prendra tout à fait un nouvel aspect ; le public en sera informé par une proclamation qui sera publiée

par la suite. Ces grands préparatifs militaires produisent dans le commerce une activité bien plus grande qu'il n'en avait eu depuis longues années. Cette augmentation de commerce a aussi mis en circulation plus de papier monnoie qu'avant sa dépréciation. Aussi le change a-t-il monté de 161 à 162 pour argent.

Le 1er d'Août.

" La marche des troupes de toutes armes dans nos environs, continue sans interruption. Nous avons toujours ici, outre les régiments qui se reposent pour quelques jours, afin de continuer leur marche, le régiment de Deutschmeister, qui n'a pas encore eu ordre de se mettre en marche, mais qui a l'ordre de se tenir prêt à le faire d'un moment à l'autre.

" Dans la Haute et la Basse Autriche, ainsi que dans la Bohême, il a été donné des ordres pour élever de forts retranchements dans différents lieux. Le quartier-général de l'armée dans l'Ouest de la Bohême, qui, disait-on, il y a quelques jours, devait être à Pilsen, a eu ordre de se porter à Budweiss. On dit que l'ordre général pour la levée en masse, *landsturm*, émané de la plus haute autorité, est déjà imprimé et est tout prêt à être publié, mais on le tient encore secret.

Quant à l'insurrection hongroise, on nous assure que son enrôlement actuel différera des précédents en ce que les nobles du royaume marcheront en personne pour la défense de leur patrie, et ne se feront pas, comme auparavant, remplacer par des substituts."

En suivant l'ordre géographique des précautions prises par la tyrannie contre la révolution et la promulgation de ses dangers, nous passons d'Altona à Hambourg, et nous voyons dans les

fastes de cette ville un des décrets les plus atroces qui aient encore été rendus depuis Néron, Héliogabale et Robespierre, les illustres prédécesseurs de Napoléon et les prototypes du Hollandais Hogendorp.

Ordre du Jour publié par le Gouverneur d'Hambourg, le 18 *Août*, 1813.

Le comte d'Hogendorp, général de division, aide-de-camp de l'Empereur, officier de la légion d'honneur, chevalier grand-croix de l'ordre de l'Union, et gouverneur de Hambourg,

Premierement, considérant la notification de l'expiration de l'armistice et de la reprise prochaine des hostilités;

Secondement, que dans une ville déclarée en état de siége, tout rassemblement du peuple est contraire à la loi et dangereux à la sûreté publique ;

Troisiemement, qu'il est essentiel, pour le maintien du bon ordre, de prévenir de semblables rassemblements, et d'employer tous les moyens possibles à cet effet, il est décrété et ordonné par le présent,

1°. Que tout rassemblement des habitants dans les rues de la ville et des faubourgs est strictement prohibé.

2°. Que la force-armée devra s'opposer à ces rassemblements, et que si, à la premiere notification, les délinquants ne se dispersent pas, ils seront arrêtés et fusillés.

3°. Les femmes qui se rassembleront de la même maniere seront séparées par la force-armée, et seront, en cas de désobéissance, arrêtées, fouettées de verges, et emprisonnées.

4°. Le rassemblement de plus de quatre personnes sera regardé comme un rassemblement illégal.

5°. En cas d'une attaque hostile contre Hambourg, et dans le cas où les troupes prendraient les armes et qu'on tirerait le canon, les citoyens devront se retirer dans leurs maisons et en fermer les portes.

6°. Tout habitant n'exerçant pas un emploi public, qui, pendant la canonade, sera trouvé sans un ordre par écrit, dans les rues ou dans les faubourgs de la ville, sera arrêté et condamné par nous à la prison, ou sera, suivant les circonstances, traduit devant une commission militaire.

7. Tout habitant qui sera vu sur les remparts, ou dans les ouvrages intérieurs ou extérieurs, sera arrêté et mis en prison, et s'il en est coupable au moment d'une attaque, il sera fusillé.

8. Quiconque se rendra coupable de propager des rapports alarmants, soit par écrit ou de bouche, ou qui, par ses actions troublera le repos public, sera arrêté et jugé par une commission militaire.

9. S'il s'éleve une dispute entre un habitant et un militaire, le premier devra porter sa plainte par devant nous ou le commandant de la place, et il lui sera rendu justice ; mais dans aucun cas, aucun citoyen ne doit prendre sûr lui de venger ses torts. Tout habitant ou citoyen qui usera de violence envers un soldat français, surtout quand il sera de service, sera fusillé.

Le présent décret sera imprimé en français et en allemand, et sera publié et affiché dans les principales rues, dans les places et dans les faubourgs.

(Signé) Le comte D'HOGENDORP.

Si l'on veut savoir quel est cet Hogendorp qui fait ainsi fouetter de verges les dames d'Hambourg, nous allons le leur apprendre.

Notice sur le Gouverneur d'Hambourg, Comte Von Hogendorp.

Von Hogendorp, le nouveau gouverneur militaire d'Hambourg, est hollandais, natif de Rotterdam. Dans sa jeunesse, il fit le tour des établissements hollandais du Cap de Bonne Espérance, dans une mission militaire. C'est dans ces brillantes académies qu'il ajouta à ses heureuses dispositions naturelles, les perfections élégantes et sentimentales d'un commandeur d'esclaves. Sa résidence dans la ville du Cap, fut marquée par deux ou trois meurtres de soldats hottentots. Il devint à la fin si turbulent et si dangereux, qu'il fut renvoyé en Hollande par ordre du gouverneur hollandais, antérieurement à la prise de cette colonie par les Anglais. A son

retour en Hollande, il se joignit au parti français, qui le prit à son service. Il fut nommé aide-de-camp du malheureux roi Louis, et montra qu'il était digne de cette place, en abjurant tout sentiment d'honneur, et tout principe de délicatesse. Espion de Louis, ce fut lui qui le premier informa Napoléon-le-Grand, de l'aversion et de l'horreur que son frere avait souvent manifestées hautement contre le système continental. C'est pour cet illustre service que le comte Hogendorp a été fait ce qu'il est aujourd'hui. Il faut ajouter qu'il est l'âme damnée, l'ami de cœur, l'homme de confiance du bourreau Vandamme, gouverneur militaire de la Hollande.

Nous allons maintenant présenter à nos lecteurs les extraits de diverses lettres du continent, relatives aux dispositions qu'on y faisait préalablement à la reprise des hostilités. On y verra avec plaisir que ces préparatifs étaient, pour la premiere fois, égaux et même supérieurs à ceux de l'ennemi, et qu'ils portent l'empreinte d'un état d'irritation qu'il ne sera pas facile d'appaiser. Malheur au ministre qui proposerait, dans des circonstances pareilles, armistice ou paix!

Extraits de Lettres particulieres du Nord.

Les provisions pour la garnison de Dantzic, au lieu d'être fournies ainsi qu'il avait été stipulé dans l'armistice, furent supprimées par le duc de Wirtemberg, commandant de l'armée de siége, qui consiste en 42,000 hommes, russes et prussiens. On était dans l'intention de livrer l'assaut à Dantzic aussitôt que l'armistice serait expiré. Le général Rapp était tellement irrité de ce refus de provisions, qu'il ordonna à la garnison de faire feu sur les officiers qui vinrent lui faire part de cette détermination. Dans les entrefaites, les hostilités ont dû recommencer le 17, et le 20, les assiégeants ont dû renouveler sérieusement l'attaque.

Stettin a de même été un temps considérable avant

l'expiration de l'armistice, sans recevoir de provisions. Après la cessation d'armes, le corps de Lutzow fut fait prisonnier par l'ennemi, par trahison, et ce fut alors que le général Tauenzien déclara le dessein où il était de ne plus approvisionner la garnison de Stettin, et il a tenu rigoureusement sa résolution. On s'attend que Stettin et Dantzic ne tarderont pas à succomber, à moins qu'ils ne soient secourus par la marche rapide des armées françaises.

On savait aussi qu'à Custrin la garnison souffrait prodigieusement du manque de provisions.

Sur les frontieres de Prusse et de Saxe, l'armistice a été rompu par un corps français qui était occupé à fourrager. Il se trouva sur la frontiere de Prusse en contact avec les Cosaques qui y étaient en quartier, et les escarmouches continuerent pendant quelques jours.

Bohême, le 5 Août.

Demain ou après demain, une armée bien appointée de 40,000 Russes et Prussiens traversera ce royaume pour marcher sur Egra. Il y a douze cents charriots de mis en réquisition pour leur porter des provisions.

Prague, le 30 Juillet.

Le 28, le ministre impérial de France au Congrès de cette ville, le duc de Vicence, autrement Caulaincourt, arriva ici, et commença, à ce que nous apprenons, sa mission, en intimant: " qu'il fallait que l'armistice fût encore prolongé jusqu'à une certaine époque, avant qu'il pût, conformément aux instructions qu'il avait reçues de sa cour, entamer aucune espece de négociation. On nous assure que cette demande fut rejetée sur-le-champ et à l'unanimité par tous les plénipotentiaires des puissances alliées contre la France. On ajoute que depuis ce temps-là il a pris un ton plus modéré.

Il est néanmoins extrêmement douteux que les bases de la paix soient signées le 10, jour auquel expire l'armistice, et nous nous attendons en conséquence à la reprise des hostilités le 17. Dans ce cas, il est certain que les hostilités

contre la France commenceront de la part de l'Autriche sur tous les points du côté de la Saxe, de la Baviere et de l'Italie.

Extrait d'une Lettre de Héligoland du 23 Août.

Il vient d'arriver un pavillon de trêve avec un officier de qui nous tenons les particularités suivantes.

" Les Autrichiens ont joint les alliés avec 160,000 hommes, et leur premier mouvement a été dans la direction de la Baviere, dont le territoire est maintenant occupé par une partie de leurs troupes. Ce fait avait été annoncé par le *Mercure d'Altona*, mais le gouvernement ayant été informé de la chose, tous les exemplaires de cette feuille ont été détruits, à l'exception d'un petit nombre qui se répandirent dans la ville quelques moments avant que l'ordre de les supprimer pût être exécuté en entier.

" Les Danois se sont, dit-on, engagés à fournir à Buonaparté 12,000 chevaux, pour augmenter sa cavalerie. Ils ont destiné un corps de 20,000 hommes à soutenir les Français; mais les soldats danois ont refusé de passer sous le drapeau de la France. Pour lever cette difficulté, le prince de Hesse a été nommé pour les commander; mais il paraît que même cet expédient a été inutile pour les concilier au service auquel on les avait condamnés, car il en est passé mille au service des alliés.

Les Suédois et les Prussiens sont en possession de Lubeck.

Les Français ont promis de payer tous les mois un subside de 100 mille marks à la cour de Copenhague (environ 8000 livres sterling.)

Berlin, le 26 de Juillet.

Son Altesse Royale le prince de la Couronne de Suede partit de Stralsund le 23 de ce mois, et après avoir passé par Greiffswald, Anclam et Pasewalk, il alla coucher la premiere nuit à Prentzlau. A son entrée sur le territoire prussien, Son Altesse Royale fut reçue avec les plus vives démonstrations de joie. A Anclam, on avait élevé un arc de trium-

phe, les rues étaient ornées de guirlandes de fleurs, et lorsque la voiture de Son Altesse Royale s'arrêta, elle fut presque entierement couverte de fleurs. Il y avait un grand nombre de matelots qui voulaient la traîner, mais S. A. R. s'y refusa; elle sortit de voiture et traversa la ville au milieu des lignes de la Landsturm qui était sous les armes. La cavalerie de ce corps escorta Son Altesse Royale jusqu'à Pasewalk.

La ville fut illuminée et le général comte de Tauenzien reçut Son Altesse Royale. A son arrivée à Prentzlau, le clergé, le bourguemestre et les échevins furent présentés à Son Altesse Royale, ainsi que les bataillons des régiments de milice.

Le 24, à dix heures et demie Son Altesse Royale partit de Prentzlau, passant par Templin et Zehdenich, où un grouppe de jeunes demoiselles présenta à Son Altesse Royale des guirlandes de fleurs. Un bataillon de la Landsturm y faisait le service. A Oranienbourg, Son Altesse Royale passa en revue un régiment de volontaires de Berlin.

A son arrivée à Gandking, à deux milles d'ici, le général de Knobelsdorff reçut Son Altesse Royale de la part de Sa Majesté Prussienne. Le ministre de Suede le baron de Taube. était aussi là pour recevoir Son Altesse Royale. Sur toute la route, ainsi qu'à son entrée à Berlin, le peuple exprima sa joie à l'arrivée de Son Altesse Royale par les plus vives acclamations.

Pour donner une nouvelle preuve de ces sentiments, il suffit de dire que lorsque Son Altesse Royale passa dans les environs de Zehdenich, le long d'un champ, où plusieurs paysans étaient à couper des grains, ils se rangerent de leur propre mouvement sur la route, et saluerent Son Altesse Royale avec les plus hautes acclamations, agitant leurs faulx afin d'exprimer ainsi qu'ils étaient prêts à suivre Son Altesse Royale contre les ennemis de leur patrie.

On avait préparé des appartements pour Son Altesse Royale dans le palais royal. Il fut reçu, à son arrivée, par Leurs Altesses Royales les Princes Guillaume et Henry de Prusse, accompagnés des membres du gouvernement et de l'état-major général.

Le lendemain matin 25, S. A. R. le Prince Auguste Ferdinand rendit visite à S. A. R. qui alla visiter ensuite Leurs Altesses Royales les Princes Henry, Guillaume, et Auguste Ferdinand, ainsi que les Princes Guillaume, Ferdinand et Radziwill, et leur présenta les personnes de sa suite. Le prince de la Couronne dîna chez le prince Guillaume, après

quoi il retourna dans ses apartements où tous les corps civils et militaires étaient assemblés, et furent présentés à Son Altesse Royale par leurs chefs respectifs. A sept heures et demie, Son Altesse Royale alla à l'Opéra, où on donnait la *Vestale*, avec la musique de Spontini. Son Altesse Royale fut reçue au bruit des applaudissements et des acclamations.

Le prince de Sayn Wittgenstein a été nommé par Sa Majesté Prussienne pour recevoir S. A. R., le général Knobelsdorff, le chambellan comte Podiwils, le colonel Marshall et le capitaine César, ont été nommés en outre pour accompagner Son Altesse Royale pendant son séjour ici.

Aujourd'hui S. A. R. a passé en revue dans le parc un corps d'environ 10,000 hommes d'infanterie, cavalerie et artillerie, faisant partie du corps placé sous le commandement du lieutenant-général de Bulow. S. A. R. les a fait manœuvrer pendant quatre heures, et a été très-contente de leur adresse et de leur tenue. La plus grande partie des habitants de Berlin étaient présents à cet exercice, et S. A. R. en allant et en revenant du parc a été saluée par des hourras universels et réitérés à plusieurs reprises.

Berlin, 14 *Août*.

Les troupes suédoises sont presque dans notre voisinage. Le général Czernicheff restera probablement près de Dornitz, et un autre corps de cavalerie (russe) passera l'Elbe près de Tangermunde. Il n'y a point de troupes dans les pays de Lunebourg et de Brunswick.

On dit que Davoust a quitté Hambourg et s'est porté en Saxe, et que les Danois forment la garnison de Hambourg. Vandamme est à Dessau, et Dombrowski à Torbit avec environ 1000 Polonais. Toutes les troupes paraissent se porter vers la Lusace. Il y en a beaucoup entre Franckfort Wittemberg et Torgau. En Franconie et en Baviere, il y a aujourd'hui plus de troupes qu'il n'y en a jamais eu à aucune époque.

Wittgenstein et Kleist sont à Prague, et leurs armées fortes de 60,000 hommes ont été transportées en partie en chariots au travers de la Bohême pour se porter à Egra. Des lettres particulieres, de Prague disent qu'il n'y a pas de doute sur l'accession de l'Autriche, et que toutes ses troupes sont en mouvement.

On forme 60,000 Russes à Budweiss, pour agir de concert avec la réserve autrichienne.

Une grande quantité d'artillerie et 20 chaloupes canonnieres sont prêtes à Stettin, de maniere que nous nous attendons que cette forteresse sera prise d'assaut dans huit jours après le 16 Août. Woronzow et Kirchfeld doivent joindre le corps de Bulow, et agir sous le prince de la Couronne de Suede, qui aura une armée de 150 mille hommes.

Berlin, le 16 *Août.*

Selon des nouvelles dont la source est authentique, un corps prussien sous les ordres du général de Kleist et un corps russe, commandé par le général de Wittgenstein, sont entrés en Bohême le 10, et ont joint les Autrichiens avec lesquels ils doivent agir de concert.

Rostock, le 18 *Août.*

Sous le joug des Français nous avons souffert incroyablement, la navigation étant annihilée par l'effet du système continental. Elle commence pourtant à revivre en ce moment quoiqu'extrémement restreinte par l'incertitude des événements de la guerre. L'appel aux armes proclamé par notre souverain (le duc de Mecklenbourg,) a produit un effet considérable. Environ quarante des étudiants de notre université ont joint le corps des tirailleurs. Dans le fait, ce n'est point le courage ni le patriotisme germanique qui manquent parmi le peuple, mais nos moyens pour lever et équipper des troupes sont malheureusement circonscrits.

L'esprit qui anime la nation prussienne est universel. Les Prussiens se montrent aujourd'hui comme autrefois sous les drapeaux du grand Frédéric; et il y a lieu de croire que leur lutte pénible pour leur honneur et leur indépendance sera cette fois-ci couronnée de succès.

Lorsque les troupes suédoises arrivèrent pour la premiere fois dans le Mecklenbourg, elles ne payerent qu'en papier pour les articles qu'elles acheterent, et comme la dépréciation du papier était fort grande, les habitants essuyerent une perte considérable; mais en dernier lieu on a payé en argent, ce qu'on peut, sans doute, attribuer au subside d'Angleterre. Notre corps de tirailleurs est composé de jeunes gens qui sont pour la plupart des premieres et des plus respectables familles du pays. Plusieurs se sont exercés d'une maniere remarquable

à l'usage d'un instrument qui n'a pas souvent été, jusqu'à ce jour employé, dans les affaires militaires, je veux dire le fusil à vent, avec lequel ils sont sûrs d'atteindre leur ennemi à 300 pas. Cet instrument est néanmoins borné aux excellents tireurs à pié. Ceux qui sont montés sont généralement armés de pistolets. Ils sont très-bien vêtus et accoutrés, et leurs chevaux sont bons, mais peut-être ne sont pas de nature à soutenir les fatigues d'une longue campagne. Ce corps est commandé par Von Muller, homme d'un courage distingué. L'infanterie de Mecklenbourg est composée d'hommes qui n'ont été que très-récemment exercés à l'usage des armes, cependant les généraux russes et prussiens qui les ont passés en revue ont exprimé leur satisfaction de leur tenue et de leur bonne mine.

La situation du peuple en général, ainsi qu'on peut bien le supposer, n'est pas infiniment heureuse. Il a beaucoup souffert de l'oppression des Français et de l'extinction du commerce. Aujourd'hui l'agriculture se ressent cruellement du nombre d'hommes qui ont été arrachés aux travaux de la terre pour la guerre, mais l'issue heureuse de nos efforts nous permet d'espérer bientôt de meilleurs temps.

Des lettres particulieres de Vienne font mention de beaucoup de nouveaux appointements dans l'armée autrichienne, ainsi que de la position des différentes divisions. On fortifie Vienne, et l'on construit des ouvrages en plusieurs endroits, particulierement à Lintz et à Wells. La situation de ces nouveaux ouvrages a pour objet de se garder, principalement contre la Baviere. Il semble aussi que le système de guerre le plus raisonnable serait de n'agir que sur la défensive dans cette partie ainsi que du côté de l'Italie, et de diriger toutes les forces et toute l'énergie de l'empire autrichien contre le front et sur les derrieres de Buonaparté lui-même.

MALLES D'HÉLIGOLAND.

Héligoland, le 13 *Août.*—La loyauté et l'attachement des habitants de cette île pour leur souverain n'ont jamais été mieux manifestés que par l'empressement avec lequel ils ont célébré hier le jour de naissance de S. A. R. le Prince Régent. Plus de quarante des principaux négociants et habitants se sont réunis pour donner un repas somptueux, où la santé du Prince a été portée avec enthousiasme, et où la

plus vive allégresse et l'harmonie la plus parfaite ont régné. Vers le milieu du jour, les vaisseaux de guerre qui étaient dans la rade, ont tiré des salves d'artillerie.

Héligoland, le 20 Août.—Il vient d'arriver de l'Elbe un petit bateau, qui est le seul qui soit venu depuis quelques jours, les vents étant contraires. Son seul passager, qui est un homme très-respectable, dit positivement que les Français ont quitté Hambourg, n'y laissant que leurs gendarmes et leurs douaniers, et qu'ils sont campés à Bergendorff. Il ajoute qu'ils ont pris ce parti en conséquence de leur méfiance des Danois, et qu'on sait très-bien que si les Danois se tournaient contr'eux, Hambourg ne serait pas une place sûre pour les Français.

Frontiere de Bohême, le 20 Juillet.—Selon toutes les apparences, l'Empereur d'Autriche veut donner tout le poids possible à sa médiation de paix, par de grands armements dans ses Etats héréditaires, sans néanmoins se départir du système de paix et de neutralité qu'il a adopté. Les postes de l'armée sont même déjà établis à Vienne, et les bataillons du Landwehr qui doivent faire le service dans la capitale durant l'absence de la garnison, sont nommés.

Il se fait en Hongrie de grandes réquisitions de recrues et de munitions. On dit que les Hongrois avaient demandé préalablement qu'il fût tenu une Diete, et qu'ils avaient déclaré qu'ils étaient prêts à faire tous les sacrifices possibles aussitôt qu'ils seraient informés plus particulierement de l'objet des armements.

On travaille jour et nuit dans les arsenaux de Vienne, et beaucoup d'ouvriers ont été mis en réquisition pour achever les acoutrements de l'armée avec la plus grande diligence.

Tous les retranchements autour de la capitale de la Bohême ont été réparés et des ordres sont donnés pour qu'il soit planté des palissades en différents endroits. On a été obligé de sacrifier une partie des beaux bosquets et plantations de Wilross, sur le Moldau, à quelques lieues de Prague, parce qu'il y doit être établi une tête-de-pont. On jette de forts retranchements autour de Lechneritz, sur l'Elbe, entre Ausick et Meink, et les vignes de Meink sont converties en hayes fortement pallisadées.

Le Landwehr est complet partout, et fait le service aussi bien que les régiments. Enfin, tous les préparatifs de guerre se continuent avec la plus grande activité.

Il paraît que le Congrès annoncé à Prague a encore jusqu'à-présent toute sorte de difficultés. De la part de la France, il n'y a encore que le comte de Narbonne ; le duc de Vicence est attendu. Plusieurs personnages diplomatiques sont arrivés isolément, de la part de la Russie et de la Prusse ; mais ni Nesselrode ni Hardenberg, qui étaient annoncés, n'ont encore paru en personne. Le baron Von Humboldt réside à notre cour, à Prague, comme ambassadeur de Prusse ; M. Von Lombard est venu avec lui. Le général Selmwalow et M. Von Anstettin y sont de la part de la Russie, et un député turc y a aussi paru inopinément. On attend toujours un envoyé anglais. Le comte Metternich est à Prague, avec toute sa suite, à la tête de laquelle est le conseiller d'état Hudelot.

Lauenbourg, le 19 *Août.*

Le prince d'Eckmuhl a fait reconnaître la position de l'ennemi en avant de Lauenbourg, où il y avait 1300 hommes d'infanterie et quelque cavalerie. Elle a été emportée hier à la bayonnette, sans tirer un coup de fusil. Notre perte a été de 100 hommes, celle de l'ennemi est beaucoup plus forte.

La dénonciation de l'Armistice fut faite de la maniere suivante par le général en chef de l'armée russe.

DÉNONCIATION DE L'ARMISTICE.

Lettre du Général en Chef BARCLAY DE TOLLY, *au Prince de* NEUFCHATEL.

Reichenbach, le 27 Juillet (8 Août.)

Monsieur le major-général des armées françaises,

Les négociations ouvertes à Prague pour le rétablissement de la paix entre les Cours Alliées et la France, n'ayant pas conduit à l'objet qu'on s'en proposait, j'ai ordre de dénoncer l'armistice conclu à Pleiswith, le 4 Juin, et prolongé

à Neumarkt le 26 de Juillet. Conformément aux stipulations de la convention, je charge le.... de porter cette déclaration au quartier-général de l'armée française, et d'annoncer en même-temps que les hostilités commenceront en conséquence, le 17 d'Août, de la part des armées russes, prussiennes et suédoises. Je regrette extrémement que les circonstances m'obligent de remplir un devoir aussi pénible envers Votre Altesse Séréuissime : je n'en saisis pas moins cette occasion de vous renouveller les assurances de ma haute considération.

(Signé) BARCLAY DE TOLLY.

De cette dénonciation, nous allons passer aux bulletins publiés au quartier-général du Prince de la Couronne de Suede, l'âme, le principal ressort de la coalition. Ce grand homme connaît par expérience le pouvoir et l'influence de la presse. Il a pris avec lui d'excellents généraux de cette *arme*. Nous savons que S. A. R. est accompagnée dans cette campagne, en surérogation à ses officiers de génie, de deux excellents écrivains, Schlégel et Kotzebue.

PREMIER BULLETIN.

Quartier-général d'Oranienbourg, le 13 Août.

Le Prince de la Couronne est arrivé ici, hier au soir, et a établi en cette ville son quartier-général.

L'armée combinée du Nord de l'Allemagne, dont S. A. R. a pris le commandement, occupe les positions suivantes :

Une partie du quatrieme corps d'armée prussien, formant la réserve, sous les ordres du lieutenant-gé-néral comte Tauentzien, a son quartier-général à Muncheberg, et prolonge sa droite vers Berlin.

Le troisieme corps d'armée prussien, sous les ordres du lieutenant-général de Bulow, a son quartier-général à Berlin, et forme, avec le corps du comte Tauentzien, la gauche de l'armée combinée.

L'armée suédoise, sous les ordres du Feld-Maréchal comte de Stedingk, se concentre dans les environs d'Oranienbourg, avec sa tête à Spandau. Le quartier-général est établi ici. La premiere division est sous les ordres du lieutenant-général Skioldebrand, et la seconde sous ceux du général-major baron de Posse. Cette division, ainsi qu'une brigade détachée de la troisieme division, forment un corps placé sous le commandement du lieutenant-général baron de Sandels. Toutes les troupes suédoises sont au centre de l'armée combinée.

Sa droite est formée de troupes russes sous les ordres du lieutenant-général baron de Winzingerode. Son quartier-général est à Brandebourg. Le corps du lieutenant-général comte de Woronzow, appartient à cette aile de l'armée. Le quartier-général est à Plaue.

Un corps prussien, commandé par le général-major de Hirschfeld, observe Magdebourg.

Il se lie par sa gauche avec l'armée russe, et par la droite avec le corps d'observation, sur le Bas-Elbe, placé sous les ordres du lieutenant-général comte de Valmoden, dont le quartier-général est à Schwerin. Ses avant-postes s'étendent de Lenzin jusqu'à Dessau, vis-à-vis de Lubeck. Le lieutenant-général baron de Vegesack fait partie de ce corps d'armée; il a sous ses ordres 3000 Suédois, 3000 Prussiens et 3000 Mecklenbourgeois.

Des corps détachés, appartenant à l'armée du comte de Tauentzien, forment le blocus de Stettin et de Cüstrin.

Le général-major Gibbs est arrrivé à Stralsund, avec un corps de 3000 hommes de troupes anglaises.

Le général baron Aldercreutz est chef de l'état-major-général de l'armée combinée du Nord de l'Allemagne, et a sous lui, comme aides-de-camp-généraux, les généraux-majors baron de Tarvast, et le comte Gustave de Lofwenhjelm.

L'armée est concentrée de maniere que dans une marche et demie 80,000 combattants peuvent entrer en ligne.

Le Prince Royal, ayant été passer en revue, le 11 au matin, les troupes qui bloquent Stettin, les fit manœuvrer, et s'étant approché des ouvrages de la place, on lui tira un obus qui tomba à trente pas derriere lui, et qui éclata. Son Altesse Royale ayant aperçu des soldats français qui coupaient des grains devant la place, et sur lesquels les Cosaques allaient charger, fit venir le chef qui se rendit auprès de Son Altesse Royale, accompagné d'un commissaire de guerre. Le Prince Royal lui reprocha avec bonté que le comman-

dant du fort de Prusse avait enfreint l'armistice en faisant feu sur l'escorte de Son Altesse Royale. Elle ajouta : " Je serais le maître de vous faire tous prisonniers, en vous faisant charger par la cavalerie ; il n'est pas en votre pouvoir de vous défendre, puisque vous êtes sans armes." L'officier fit des excuses, et manifesta toute la peine qu'il éprouvait de ce qui venait d'arriver. Après que le Prince eut parlé quelques instants avec lui, il se retira. Tous les soldats français firent éclater leur désir de voir la paix se rétablir et leurs fatigues cesser.

Les préparatifs que font les alliés devant Stettin, indiquent qu'on montera immédiatement à l'assaut après l'expiration de l'armistice.

Les subsistances de l'armée ont été assurées jusqu'ici, grâce au zele et à l'activité de ceux qui en dirigent l'administration. Il y a très-peu de malades.

Second Bulletin de l'Armée combinée du Nord de l'Allemagne.

Au quartier-général de Potsdam, le 16 Août.

Le Prince Royal a porté hier au soir son quartier-général dans cette ville.

L'armée se concentre.

A l'expiration des négociations infructueuses ouvertes à Prague, l'armistice a été dénoncé le 10 par les alliés, de sorte que les hostilités peuvent être renouvellées demain. Le 11, à une heure du matin, le comte Metternich a remis au comte de Narbonne à Prague la déclaration de guerre de l'Autriche contre la France.

Son Altesse Royale vient d'adresser à l'armée combinée sous ses ordres, la proclamation suivante :

PROCLAMATION.

Armée combinée du Nord de l'Allemagne.

LE PRINCE ROYAL GÉNÉRALISSIME A L'ARMÉE.

Soldats !

Appelé par la confiance de mon roi et par celle des souverains ses alliés, à vous guider dans la carriere qui va se r'ouvrir, je me repose, pour le succès de nos armes, dans la protection divine, dans la justice de notre cause, dans votre valeur et votre persévérance.

Sans un concours d'événements extraordinaires qui ont ren-

Du si cruellement célebres les douze années qui viennent de s'écouler, vous ne seriez pas réunis sur le sol germanique; mais vos souverains ont senti que l'Europe est une grande famille, et qu'aucun des états qui la composent ne peut rester indifférent aux malheurs que fait peser sur l'un d'eux une puissance conquérante. Ils ont aussi reconnu que lorsqu'une telle puissance menace de tout envahir et de tout soumettre, il ne doit exister qu'une seule volonté chez les peuples, qui ont résolu d'échapper à la honte et à l'esclavage.

Dès cet instant vous avez été appelés des bords du Volga, des rives du Don, des côtes britanniques et des montagnes du Nord, pour vous unir aux soldats allemands qui défendent la cause de l'Europe.

C'est maintenant que les rivalités, les préjugés et les haines nationales doivent disparaître devant le grand but de l'indépendance des nations.

L'empereur Napoléon ne peut vivre en paix avec l'Europe qu'autant que l'Europe lui est asservie. Son audace a conduit quatre cent mille braves à sept cents lieues de leur patrie; des malheurs, contre lesquels il n'a pas daigné les prémunir, sont tombés sur leurs têtes, et trois cents mille Français ont péri sur le territoire d'un grand empire, dont le souverain avait tout essayé pour rester en paix avec la France.

On devait espérer que ce grand désastre, effet de la colere céleste, ramenerait l'Empereur de France vers un système moins dépopulateur, et qu'enfin, éclairé par l'exemple du Nord et de l'Espagne, il renoncerait à l'idée de subjuguer le continent, et consentirait à laisser la paix au monde; mais cette espérance a été déçue, et cette paix, que tous les gouvernements désirent, que tous les gouvernements ont proposée, a été rejetée par l'empereur Napoléon.

Soldats! c'est donc aux armes qu'il faut avoir recours pour conquérir le repos et l'indépendance. Le même sentiment qui guida les Français de 1792, et qui les porta à s'unir et à combattre les armées qui étaient sur leur territoire, doit diriger aujourd'hui votre valeur contre celui qui, après avoir envahi le sol qui vous a vu naître, enchaîne encore vos freres, vos femmes et vos enfants.

Soldats! quel bel avenir se présente à vous! la liberté de l'Europe, le rétablissement de son équilibre, le terme de cet état convulsif qui dure depuis vingt ans, la paix du monde enfin, seront le résultat de vos efforts. Rendez-vous dignes par votre union, votre discipline et votre courage, des belles destinées qui vous attendent.

A mon quartier-général d'Oranienbourg, le 15 Août 1813.

CHARLES JEAN.

Troisième Bulletin de l'Armée combinée du Nord de l'Allemagne.

Quartier-général à Charlottenbourg, le 18 d'Août.

Le Prince Royal est parti de Potzdam hier matin à trois heures, et a transféré ici son quartier-général.

Il a été reçu des avis répétés que les troupes de l'ennemi s'assemblaient en force à Baruth, et dans la direction de Trebbin afin de pousser sur Berlin. Son Altesse Royale a concentré l'armée combinée entre cette capitale et Spandau. Près de 90,000 combattants sont arrivés dans cette position depuis hier au soir. Quelques corps ont fait dix milles allemands, (20 lieues) en 36 heures.

Le lieutenant baron de Winzingerode a fait une reconnaissance sur la droite avec 8 ou 9 mille hommes de cavalerie. Il a poussé en avant jusqu'à Wittenberg et Interbock sur le flanc gauche de l'ennemi, et fait quelques prisonniers dont deux sont capitaines. Le colonel bavarois comte Sessel a été pris avec quelque cavalerie. Le lieutenant de Vins du régiment des hussars de Poméranie, a attaqué l'ennemi à Zesch, et lui a pris 52 hommes et 21 chevaux de remonte appartenant à un régiment de cavalerie de Hesse Darmstadt.

L'ennemi, autant qu'on peut le savoir, n'a point dépassé la frontière, si ce n'est par des partis envoyés en reconnaissance.

Le général français de division de Jomini, chef de l'état-major de l'armée commandée par le Prince de la Moskwa, a passé aux Alliés, le 15 de ce mois, et s'est rendu au quartier-général russe, en passant au travers de l'armée du général Blucher. Il a confirmé la nouvelle du projet de l'empereur Napoléon d'attaquer l'armée qui couvre Berlin.

Le général Blucher occupait Breslau le 14.

Nous croyons ne pouvoir mieux faire que de répéter ici ce qu'un excellent Journal Anglais dit de ces bulletins, de cette sage proclamation, et de leur illustre auteur.

" Nous sommes sûrs, (dit le *Courier*), qu'il n'est pas un de nos lecteurs qui n'ait éprouvé le plus vif plaisir à la lecture des deux derniers bulletins. Ils portent le cachet d'un esprit supérieur. Sang-froid, pénétration, activité et résolution : telles sont les qualités que possède le Prince

de Suede, et qui le rendent éminemment propre au grand commandement qui lui a été confié du commun consentement de toutes les puissances alliées contre la France. Il suffit de jeter un coup-d'œil sur l'état dans lequel se trouvait la Suede en 1810, et sur ce qu'elle est en 1813, pour nous faire une juste idée des talents de Son Altesse Royale. Après la perte de la Finlande, il est presque impossible d'imaginer une situation plus malheureuse et plus humiliante que celle à laquelle la Suede était réduite. Ses armées détruites, son commerce ruiné, ses conseils sans énergie, ses mesures sans consistance; misérable au dedans, sans considération au dehors, elle semblait condamnée à végéter pendant longues années encore dans l'insignifiance et la faiblesse. Deux années ont suffi pour tout changer.

" Appelé au pouvoir suprême, le Prince de la Couronne avait presque tout à faire à neuf, et presque toute sorte d'obstacles à vaincre. Il avait par dessus tout à lutter contre les préjugés que toutes les nations ont naturellement contre les étrangers, et qui dans ce cas étaient encore plus naturelles par la raison que cet étranger avait été un des généraux de Buonaparté. Il avait aussi à lutter contre une noblesse jalouse, et il n'est aucun pays où il existe une noblesse plus jalouse de la Couronne. S'il n'avait pas eu un esprit du premier ordre, s'il n'avait pas possédé la confiance que le véritable génie a toujours en lui-même, il se serait affaissé et aurait succombé sous les travaux d'Hercule que sa situation lui imposait. Mais la Suede ne tarda pas à être convaincue qu'un heureux destin l'avait dirigée dans le choix d'un tel homme.

" On vit soudain renaître comme par enchantement, la sûreté publique avec l'ordre pu-

blic. L'intérieur se tranquillisa, la modération et la concorde régnerent dans les assemblées délibérantes, le commerce et la navigation reprirent leur activité, les armées furent améliorées et augmentées. Tandis que l'état de l'intérieur se bonifiait ainsi, les relations extérieures de la Suede n'étaient pas négligées. La même énergie calme qui avait été si efficace au-dedans, se déploya au dehors, et le Prince de la Couronne tint à l'Europe un langage non moins distingué par sa justice que par sa dignité et sa modération. Il fut mis fin à la guerre avec la Russie; la paix fut conclue avec la Grande-Bretagne, et lorsque Buonaparté fit cet effort gigantesque, qu'il jugeait devoir être le dernier qu'il aurait occasion de faire, et qui mettrait le continent asservi à ses pieds, le Prince de la Couronne, suivant une politique aussi sage que généreuse, rejeta toutes les ouvertures que Buonaparté lui fit, afin de le seconder, et contribua essentiellement à cet affreux désastre qui a couvert ses armes de honte et de déshonneur. Au lieu d'être effacée de la carte et de la mémoire de l'Europe, la Suede est devenue une puissance d'une grande importance, et elle doit tout cela au Prince Royal. Puisse le continent lui devoir de même le bonheur d'être délivré du plus grand fléau qui ait jamais affligé l'espece humaine!"

Nous ajouterons ici l'anecdote suivante qu'on lira avec plaisir :

" Avant que le quartier-général des Suédois eût été porté de Stralsund à Berlin, le Prince de la Couronne avec son illustre ami le général Moreau, passa en revue les régiments britanniques envoyés d'ici pour faire la garnison de Stralsund. Ils parurent extrêmement satisfaits de leur tenue

et de leur discipline. Après la revue, le Prince de la Couronne donna un grand dîner aux principaux officiers : on y but, avec des applaudissements remplis d'enthousiasme, à la santé de Lord Wellington, et à la continuation des glorieux triomphes des armes britanniques dans la Péninsule. Le Prince de la Couronne et le général Moreau exprimerent la confiance où ils étaient que le héros britannique ajouterait encore une nouvelle gloire à celle dont il s'était déjà couvert, et qu'il rendrait des services encore plus importants à la gloire des nations.

On a vu dans le troisieme bulletin la défection ou désertion d'un de plus habiles officiers de l'armée française, d'un général de division, du chef d'état-major de l'armée sur laquelle Buonaparté compte le plus, celle du maréchal Ney. M. de Jomini est auteur d'un traité de grande tactique en six volumes dont tous les militaires font le plus grand cas. La perte d'un pareil officier, au commencement d'une campagne dont il devait connaître le plan, est un des coups les plus sensibles qui ait pu être porté à Buonaparté. Ainsi l'on commence à ressentir à l'armée française l'influence du voisinage de Bernadotte et Moreau ! Nous osons croire que ce ne sera pas le dernier exemple de défection, et que le corps des officiers français sera bientôt honteux de se voir exposé aux reproches et à la vengeance de l'Europe entiere pour travailler sans espoir de répos à l'ambition et aux projets insensés d'un maniaque parvenu.

Si l'on veut savoir ce dont on daigne instruire les Parisiens, au lieu de leur apprendre ce qui se passe au sénat, dans les séances secretes où on décrete de nouvelles conscriptions et de nouveaux assignats, la bataille de Vittoria, celles des Pyrénées, la déclaration de l'Autriche, etc.

voici ce que nous trouvons dans les papiers français jusqu'au 28, au milieu de beaucoup de niaiseries théâtrales, et de factums et de mémoires pour et contre Michel, le fameux fournisseur de la république, et ses associés et complices dans des spéculations en Espagne, où il paraît que le roi Joseph et ses généraux étaient intéressés.

Extraits des derniers Papiers de France.

Paris 25 Août.—Nous avons reçu des nouvelles de l'Empereur, du 21 Août. Sa Majesté était partie de Gorlitz, et continuait de jouir de la meilleure santé. Le comte Schaunstein, ministre d'Autriche à la cour de Wurtzbourg, est parti le 18 de Wurtzbourg pour retourner en Autriche. Le baron de Slegel, envoyé d'Autriche auprès du grand duc de Francfort, est parti de cette ville à la même époque, pour retourner également en Autriche. Une partie des troupes qui composaient les camps établis dans le voisinage de Dresde, étaient partis de cette ville pour se rendre sur les frontieres de Bohême. Le reste attend l'ordre de se mettre en marche. Le général comte Derosnel, gouverneur de Dresde, a une nombreuse garnison sous ses ordres. Les magasins établis dans cette ville sont abondamment approvisionnés de munitions de guerre et de bouche. Au départ des dernieres nouvelles de Dresde, les officiers de l'intendance générale étaient sur le point de partir pour Leipzic: les administrations militaires étaient également prêtes à partir. Un grand nombre d'aides-de-camp et d'officiers étaient partis de Dresde avec des ordres pour les différents corps stationnés dans la Basse Lusace, dans la Silésie et dans la Franconie. Un corps d'armée nombreux,

composé de troupes choisies (la 9ème division de la grande armée) se concentre dans le moment actuel dans le cercle Saxon de Brazgebourg. Le maréchal Gouvion St. Cyr, qui commande ce corps, vient d'établir son quartier-général dans la ville d'Ereyberg. Ce corps d'armée joindra incessamment l'armée d'observation qui s'assemble en Franconie sous les ordres du duc de Castiglione, dont les divisions ont marché en dernier lieu dans la ci-devant, principauté de Bayreuth. Le gouvernement saxon a convoqué une nouvelle diéte. Les cercles ont été invités à y envoyer des députés. La première séance doit avoir lieu le 30 Août. Cette assemblée doit prendre en considération les moyens de pourvoir aux dépenses extraordinaires du gouvernement dans les circonstances actuelles. L'Empereur quitta Dresde le 15 Août, se portant à Goerlitz et passant par Kœnigstein. Le comte de Narbonne était arrivé le même jour à Dresde, quelques heures avant le départ de l'Empereur. Le roi de Naples (Murat) était arrivé le 13 au soir, et le 14 il accompagna l'Empereur à la parade. Il défila beaucoup de cavalerie par Dresde, le 15; elle faisait partie de la division de cavalerie du 5e corps, que commande le général Milhaud. Le maréchal Gouvion St. Cyr avait son quartier-général à Pirna. Toutes les troupes qui étaient à Dresde et dans les environs, s'étaient mises dès le 14 en mouvement. Des convois et des parcs entiers d'artillerie étaient partis pour les frontières, et la garde impériale se tenait prête à marcher. Dresde était protégée par une ligne de défense formidable, qui s'étendait depuis Giessubert jusqu'à Stolpe. La récolte ayant été excellente en Saxe, il avait été formé de tous côtés d'immenses magasins. Le gouvernement autrichien avait ordonné à tous les étrangers allemands qui

étaient à Carlsbad, Toeplitz et Egra, de se retirer sur-le-champ. Le quartier-général du comte de Wrede, commandant l'armée bavaroise, était établi à Seinbach, près Braunau. Son corps d'armée devait être renforcé immédiatement par six ou huit bataillons de ligne qui étaient jusques-là restés en garnison. Les préparatifs militaires continuaient dans tous les états de la Confédération du Rhin. Ils étaient poussés avec la plus grande activité en Bavière, où tout ce qu'il y avait de troupes et de gardes nationales, appelées colonnes mobiles, étaient en mouvement. Le cours du change sur Vienne avait éprouvé à Francfort une dépression extraordinaire. Le lieutenant-général Thielman et le lieutenant-colonel Alster, avaient été sommés, au nom du gouvernement saxon, d'abandonner le service de Russie, et de se rendre à leur poste; quatre officiers, dont deux au service de Russie, avaient également été sommés de retourner. Le gouvernement français venait de demander à celui du grand Duché de Bade un certain nombre de palissades et de troncs d'arbres, pour les forteresses du Rhin des environs. On avait de même acheté dans les environs de Bâle 9000 arbres pour les palissades qu'on devait établir à Huningue. Depuis quelque temps, il passait chaque jour par Inspruck de grandes quantités de riz, qui venaient d'Italie et qu'on envoyait aux armées d'Allemagne. Le duc de Reggio, Oudinot, avait eu depuis quelque temps son quartier-général à Lubbenau; il était hors de doute que dans la totalité de la ligne qui s'étendait depuis Christianstadt jusqu'à Lubbenau, il y avait au-delà de 70,000 hommes de troupes de France et alliées. On employait tous les moyens possibles pour en assurer les subsistances. On faisait venir par terre et par eau de grandes provisions du

royaume de Westphalie et du pays d'Anhalt. Il arrivait de France des fournitures de biscuit et autres articles. L'anniversaire de la naissance de l'Empereur avait été célébré à Dresde, le 10 Août, avec la plus grande solemnité. A neuf heures du matin, le roi de Saxe, accompagné de ses freres, et de tous les princes du sang, se rendit au palais Marcolini pour féliciter l'Empereur. Le *Te Deum* fut chanté en présence des deux monarques. Les troupes françaises dînerent en plein air dans la grande rue de la ville neuve. La garde royale saxonne fut invitée à ce dîner, et les troupes des deux nations se donnerent réciproquement des preuves de la plus grande cordialité. La soirée se termina par un feu d'artifice magnifique. Le 10 Août, le Vice-roi d'Italie, Eugene Beauharnois, arriva à Udine.

Nous avons attendu quelques jours afin de pouvoir offrir à nos lecteurs le texte de la Déclaration de guerre de l'Autriche, que M. de Metternich remit le 11 à Caulaincourt ; mais quoique nous sachions que cette piece a été reçue par les ministres de S. M. B. elle n'a pas encore été rendue publique. Nous avons en attendant, le plaisir d'offrir les premieres opérations de la nouvelle campagne, tirées des journaux français. La maniere confuse, incertaine, indirecte dont ces détails sont présentés, nous donne lieu d'augurer que dans ces petites affaires tout l'avantage a été du côté des alliés.

L'Archiduc Charles a été investi du commandement en chef des armées autrichiennes ; ainsi l'on peut espérer que ce Prince et le Prince Royal de Suede a vont compléter l'ouvrage si

bien commencé par l'Empereur de Russie et le Roi de Prusse.

Les Princes Charle et Charle-Jean
Vrais protecteurs et l'Allemagne,
Acheveront le charlatan
Que ses gens nommaient Charlemagne.

Nouveaux Extraits des Papiers de France, du 29 et 30 Août.

Copie d'une Lettre du Comte Daru, *Ministre Secrétaire d'Etat, à Son Exc. le Ministre de la Guerre.*

Goerlitz, le 24 Août, 1813.

Monsieur le Duc,

Comme je vois que l'Empereur est extrêmement occupé tantôt sur les rives de la Bobre, tantôt sur les débouchés de la Bohême, et tantôt sur l'Elbe; et comme la campagne est extrêmement active, il est possible que Sa Majesté ne trouve pas un moment pour vous écrire.

Je crois devoir informer V. Ex. que l'armée est dans le meilleur état, et abondamment pourvue de tout ce qui lui est nécessaire.

L'armée de l'ennemi qui était en Silésie, a été battue et repoussée assez loin. Les débouchés de la Bohême ont été occupés et fortifiés. Il paraît que dans ce moment Sa Majesté manœuvre contre l'armée de l'ennemi sur l'Elbe. Celles de nos armées qui manœuvraient sur le Brandebourg, doivent être entrées aujourd'hui à Berlin.

L'armée du Prince d'Eckmuhl, unie avec le corps danois, doit être maintenant à quelques marches de cette ville.

Je prie V. Exc. d'accepter, etc.

(Signé) Le Comte Daru.

Paris, 29 d'Août.—Nous avons reçu des nouvelles de la Grande-Armée, datées du 22. S. M. l'Empereur était à cette époque à Lawenberg sur la Bobre, et jouissait de la meilleure santé. La campagne était ouverte, et les opérations militaires qu'on exécutait partout, ont été à notre avantage. Les Russes et les Prussiens sous le général Langeron ont été complétement battus. Nous ne tarderons pas à recevoir un bulletin officiel. De l'autre côté, le prince

d'Echmuhl a pris possession de Schwerin, place importante et capitale du Mecklenbourg. En un mot, il est probable que nos troupes sont entrées à Berlin le 23. Le sénat s'assembla hier, sous la présidence de S. A. l'archi-chancelier de l'empire. La séance à laquelle assistèrent deux orateurs du gouvernement, commença à une heure et finit à deux heures un quart.

Frontières de Bohême, 18 *Août*.—Le maréchal duc de Tarente a ouvert la campagne et a battu le général russe Kossaroff qui l'avait attaqué; les troupes qui ont été si longtemps à Troppau, ont reçu ordre de marcher sur Prague.

Francfort, 25 *Août*.—Nous apprenons que l'Empereur s'est porté sur Lawenberg. Il a attaqué l'ennemi, qui était sur la rive droite de la Bobre, et qui a été chassé de toutes ses positions. Le Prince de la Moskwa, le duc de Raguse et le duc de Tarente firent le même mouvement, et ont repoussé l'ennemi au-delà de la Bobre. Le 19, l'Empereur a chassé l'ennemi de Gabel, et le 21, il l'a battu sur la Bobre.

Pirna, 18 *Août*.—Les postes avancés des Français sont entrés à Friedland et Ruinbourg.

NÉCROLOGIE.

Le baron de Roll est mort, le 27 de ce mois, aux Bounds près de Tunbridge Wells. Il était issu d'une ancienne et noble famille du canton de Soleure, et avait servi depuis l'âge de 15 ans dans les gardes suisses où il était capitaine, avant la révolution. Au moment où S. A. R. le comte d'Artois quitta la France, le baron de Roll qui était en Suisse par congé, se hâta d'aller rejoindre ce prince dont il a été depuis un des serviteurs les plus zélés. Dans les diverses missions politiques qu'il a remplies, entr'autres avant la campagne de 1792, le baron de Roll montra une sagesse de conduite, une rectitude de jugement, une connaissance des hommes qui suppléaient à ce qui pou-

vait lui manquer en adresse et en habileté, et qui l'ont fait presque toujours réussir dans l'objet dont il était chargé. Il avait conservé au milieu de la haute société dans laquelle il vivait habituellement, la simplicité des manieres et la franchise qui caractérisent les habitants de son pays, sans cependant manquer aux usages du monde, ni aux regles de cette politesse recherchée qu'on attend de tout homme qui se meut dans la sphere du rang et de la mode. Lors de l'invasion de la Suisse, le baron de Roll se rendit dans le voisinage de son pays et forma le régiment qui, depuis, a porté son nom et qui s'est toujours distingué par sa bravoure et sa bonne discipline partout où il a été employé. • Parmi les hommes que le général Pichegru distingua lors de son premier séjour en Angleterre, on doit citer le Baron de Roll qui fut bien promptement apprécié par ce brave homme, et dès ce moment se forma entr'eux une amitié que la mort brisa d'un côté, mais qui de l'autre fut religieusement conservée jusqu'à l'instant fatal qui, aujourd'hui, nous impose le triste devoir que nous remplissons. Le baron de Roll sera vivement regretté par tous ceux qui l'ont connu, mais il ne le sera par personne aussi sincerement que par le prince auquel il avait dévoué toute son existence, et qui a dans tous les temps si bien jugé de son cœur et employé son zele. Quelques semaines après son retour de Colberg où il avait voulu accompagner LL. AA. RR. Monsieur et Monseigneur le duc d'Angoulême, le baron de Roll fut attaqué d'une indisposition qui ne parut d'abord pas sérieuse, mais qui devint fatale par le défaut des secours nécessaires. Nous terminerons cette notice en disant que ceux qui n'ont pas connu cet excellent homme ne croiraient pas à l'éloge que nous en ferions, et que ceux qui l'ont connu le trouveraient au-dessous de la vérité.

TRIBUT DE L'AMITIÉ.

INSCRIPTION POUR LA TOMBE DU BARON DE ROLL,

Ici repose le meilleur
De ces enfants de l'Helvétie,
Qui par leurs vertus, leur candeur,
Leur fidélité, leur valeur,
Sont l'ornement de leur patrie
Et le modele de l'honneur.

Des augustes Princes de France
Il partagea le triste sort,
L'exil, les périls, la souffrance,
Et les servit jusqu'à la mort.

Né sujet d'une république,
Il défendit la royauté,
Et mourut, victime héroïque
Du zele et de la loyauté.

Dans la tombe on le vit descendre
Des hommes de bien regretté ;
Aux fastes de l'amitié tendre
Son nom pour jamais est resté ;
Et l'on vit couler sur sa cendre
Les larmes de la Majesté.

Par M. Peltier.

Imprimé pour Schulze et Dean, 13, Poland-St. Oxford-St.
chez lesquels on peut souscrire

L'Ambigu,

OU

VARIÉTÉS LITTÉRAIRES ET POLITIQUES.

No. CCCLXXVI.—*Le* 10 *Septembre,* 1813.

RÉSUMÉ POLITIQUE.

Les hostilités véritables, nous ne parlons pas de la guerre de plume qui se faisait à Prague sous le commandement du général Metternich, les hostilités honorables, celles qui conviennent à des hommes, les coups de canon, de fusils, de sabres et de baïonnettes, les charges de cavalerie, les attaques de redoutes, enfin les actes qui assurent l'indépendance des nations beaucoup mieux que tous les protocoles d'un Congrès ; la guerre et ses terreurs, la guerre et ses honneurs, la guerre et les espérances qu'elle fait naître, ont recommencé le 17 avec une ardeur et une énergie qui nous préparent aux plus terribles événements, à la campagne la plus sanglante dont nous ayons encore été les témoins. Il ne s'agit pas moins, pour toutes les parties qui y sont opposées les unes aux autres, que de leur existence. Ces pauvres peuples allemands qu'on a tant de fois fait lever pour les faire se coucher, et qui auraient été invincibles s'ils n'avaient pas été loyaux, sont levés aujourd'hui en masse pour la dernière fois, et ne se laisseront pas sacrifier davantage par d'ignobles négociations. De son côté, Buonaparté a annoncé, avec une impudence et une audace qui ne sont pas sans quelque mérite, que même au milieu des plus affreux dé-

sastres il ne voulait pas renoncer à son projet de devenir le maître du monde, et qu'il ne reculerait pas d'un pouce du terrain qu'il occupait depuis Hambourg jusqu'à Dantzic, et depuis les Pyrénées jusqu'à Naples et à Dresde. Ainsi cette guerre est devenue de part et d'autre une guerre à mort. *To be or not to be, that is the question.*

L'Autriche paraît donc enfin sur ce théâtre dans tout son éclat : non plus comme autrefois avec des princesses en portefeuille, des provinces en caisse, et de la vieille vaisselle au poinçon de Vienne en dépôt pour racheter les fauteuils de Laxembourg ; non plus, comme l'an dernier, faisant marcher quarante mille hommes pour contribuer à écraser l'empire de Russie et se faire plus aisément écraser ensuite. C'est avec 150 mille hommes ajoutés aux 300 mille de la coalition, que le grand-pere du Roi de Rome, que le véritable Roi des Romains dispute aujourd'hui son ancien titre à son nouveau petit-fils. Place aux combattants ! Disparaissez, machines diplomatiques, esclaves auliques, conseillers de déshonneur et de servitude, hommes noircis d'encre et de bassesse, qui si long-temps avez consacré l'esclavage et rivé les fers des peuples de la Germanie. *Cedite, Romani scriptores !* C'est du sang qu'il nous faut aujourd'hui.

Malgré les bulletins du Prince de la Couronne de Suede, qui annonçaient que la déclaration de guerre de l'Autriche avait été remise au comte de Narbonne, le 11 à une heure du matin, malgré l'assurance des journaux ministériels anglais que les ministres de S. M. Britannique avaient reçu la note en question, et que s'ils ne la publiaient pas, ce n'était que pour des raisons d'étiquette, les incrédules se refusaient encore opiniâtrément à croire que le beau-pere se fût insurgé contre le gendre, et qu'on eût eu, le 10 Août, dans le Cabinet de Vienne, le courage

qu'on avait malheureusement négligé d'y avoir le 10 de Mai.

Mais enfin les premieres nouvelles des combats livrés par les troupes autrichiennes, ont mis fin à ce scepticisme, et le Moniteur du 2 Septembre, dans lequel se trouve la lettre de Maret à Cambacérès qu'on va lire, a absous les Dieux et l'Autriche. *Absolvitque Deos.*

Paris, le 2 Septembre.

Les événements militaires qui se succedent avec rapidité n'admettant pas une relation détaillée, nous sommes autorisés, en attendant, à publier la lettre suivante, adressée, par Son Excellence le duc de Bassano, ministre des affaires étrangeres, à S. A. S. le prince archi-chancelier de l'Empire:

" Monseigneur,

" J'ai eu l'honneur d'écrire hier à V. A. S. que les armées russes, prussiennes et autrichiennes s'étaient avancées pour attaquer Dresde, sous les yeux de leurs souverains, et qu'elles avaient été repoussées sur tous les points.

" Vous comprendrez aisément que l'Empereur est tellement occupé qu'il est impossible de donner dans ce moment un rapport détaillé de tous les événements qui ont eu lieu.

" Les hostilités ont commencé le 17. L'Empereur est entré en Bohême ; le 19, s'étant emparé des principaux débouchés de Rombourg et Gabel, et ayant poussé ses troupes jusqu'à douze lieues de Prague.

" Le 21, il était en Silésie, battant les armées russes et prussiennes des généraux Sacken, Langeron, Yorck et Blucher, et forçant les belles positions de la Bober.

" Pendant que l'ennemi croyait encore S. M. au fond de la Silésie, elle y a laissé une formidable armée sous les ordres du duc de Tarente, a fait faire dix lieues par jour à sa garde, et est arrivée à Dresde, qui avait été menacée pendant plusieurs jours d'une attaque imminente. S. M. est rentrée dans cette ville hier à neuf heures du matin, et elle a fait sur-le-champ ses dispositions.

" A trois heures de l'après-midi, les armées russes, prussiennes et autrichiennes, commandées par les généraux Wittgenstein, Kleist et Schwartzemberg, ont déployé 150,000

hommes marchant sur la ville. Toutes les attaques ont été repoussées par la jeune et vieille garde seulement, qui se sont couvertes de gloire. L'ennemi a laissé 4000 morts au pied de nos redoutes. Deux mille hommes, un drapeau et plusieurs pieces de canon ont été pris.

" Ce matin, à quatre heures, l'Empereur était sur le terrain ; la pluie tombait par torrents ; les maréchaux ducs de Raguse et Bellune ont passé le pont avec leurs corps. A huit heures, notre attaque a commencé par une vive canonnade. L'extrême gauche de l'ennemi était commandée par les généraux autrichiens Ignace, Giulay et Klenau, et séparée du reste de l'armée par la vallée de Plauen. L'Empereur l'a fait attaquer par le maréchal duc de Bellune et par la cavalerie du général Latour Maubourg, sous les ordres du Roi de Naples. Nous comptons parmi les trophées de ce jour 15,000 hommes, parmi lesquels sont le feld-maréchal Metzko, deux généraux de brigade, (plusieurs officiers supérieurs) vingt pieces de canon et dix drapeaux.

" Dans ces entrefaites, le général Vandamme, qui avait débouché par Kordegstein, s'est emparé des hauteurs de Pirna, a marché sur les deux côtés de la route de Peterswalde, et s'est rendu maître des débouchés de la Bohême, ayant battu 15,000 hommes qui se sont présentés devant lui, et fait un bon nombre de prisonniers.

" Dans ce moment, toutes les routes de Peterswalde et Freyberg sont interceptées ; les Russes et Prussiens sont venus par la route de Peterswalde, et les Autrichiens par celle de Freyberg.

Si l'armée de l'ennemi, qui est nombreuse, étant composée de corps russes et prussiens et de toute l'armée autrichienne, prend parti de se retirer, elle éprouvera nécessairement une grande perte ; si elle reste, il y aura demain des événements décisifs.

" Depuis les affaires d'Ulm, l'armée française n'a jamais éprouvé un plus mauvais temps ni de plus fortes pluies. L'Empereur y a été exposé tout le jour. Il rentre à l'instant. Les nombreuses colonnes de prisonniers, canons et drapeaux qui ont été pris, traversent la ville. Les habitants témoignent la plus grande joie à la vue de ces trophées.

" Le duc de Reggio a dû être le 23 ou le 24 à Berlin. Le duc de Tarente pousse les restes de l'armée de Silésie vers Breslau.

" Ce n'est pas un bulletin que j'adresse à V. A. S. mais j'ai cru devoir vous mander ces importantes nouvelles,

S. M. n'ayant pas le temps d'écrire. Elle est en très-bonne santé.

" Une circonstance excitera une indignation universelle ; l'ex-général Moreau est à l'armée ennemie, à la suite de l'Empereur de Russie, comme son conseiller privé. Il a ainsi jeté le masque, qui, depuis quelques années, ne le dérobait pas aux yeux des hommes pénétrants.

" Je ne puis envoyer à V. A. S. les documents relatifs à la déclaration de guerre de l'Autriche ; au milieu des événements qui se succedent, je n'ai pas encore trouvé le moment de les mettre sous les yeux de l'Empereur.

Je suis, etc.

(Signé) Le Duc de BASSANO.

" Dresde, le 27 Août, 1813, à six heures du soir."

P. S.—Nos pertes ne sont pas considérables ; les affaires d'hier et d'aujourd'hui ne nous ont coûté aucune personne de marque.

Avant de présenter quelques réflexions sur ce bulletin *qui n'en est pas un*, nous devons offrir à nos lecteurs quelques autres détails qui se trouvent dans les papiers français, sur les opérations du commencement de la campagne. Nous résumerons ensuite les bulletins du journaliste-ministre* et ceux des journalistes tout simplement.

Francfort, le 28 d'Août, 1813.

Ce qui suit est le dernier rapport arrivé de l'armée :

" Les Russes et les Prussiens avaient cru surprendre l'armée française en l'attaquant le 16, avant le jour fixé pour la reprise des hostilités. Ils ont été repoussés partout.

" Le 18, le général de brigade Zucchi, avec trois régiments italiens, s'est couvert de gloire à la bataille de Lahn. Les troupes italiennes chargerent les Russes avec la plus grande intrépidité. Le 19, les alliés passerent la Bober à Zobten, et attaquerent les postes avancés du général Lauriston à Liebenichen. Les Français n'y avaient que

---

* Maret a été un des premiers rédacteurs du Moniteur.

trois compagnies qui se replièrent sur Goldberg; mais le général Lauriston marcha à l'ennemi : il eut une affaire très-vive, dans laquelle trois brigades françaises repoussèrent vigoureusement l'ennemi par une charge à la baïonnette. Le même jour, 19, la division d'Albert, du corps de la Moskwa fut attaquée par le général Sacken, qui fut repoussé. Le 20, l'Empereur arriva sur la ligne d'opérations, et ordonna à l'armée de marcher à l'ennemi. Le prince de la Moskwa attaqua le général Sacken à Worns, devant Bauntzlau, et le mit en déroute. Le général Sébastiani fit une fort belle charge de cavalerie. Le général Lauriston passa la Bober. La division Maison chassa l'ennemi de ses positions et le poursuivit au-delà de Goldsberg. Ses troupes prirent la fuite de tous côtés. Il a perdu dans ces différentes batailles de 15 à 18,000 hommes, en tués, blessés ou prisonniers.

Paris, le 2 Septembre.

Nous venons de recevoir des nouvelles de Dresde, en date du 27. S. M. était en bonne santé, et ses opérations avaient été couronnées des plus brillants succès. Les mouvements rapides de l'armée ont seuls retardé la publication d'un bulletin officiel qui est attendu journellement.

D'autres nouvelles d'Allemagne annoncent que l'armée française a poursuivi ses avantages, et que les restes des armées russes et prussiennes ont été complétement battus à Jauer, par le général comte Lauriston. La perte de l'ennemi est estimée à 7000 tués sur le champ de bataille. Notre perte a été légère. Tous les corps engagés dans cette action se sont distingués par leur bravoure et fermeté.

Vienne, le 19 d'Août,

Il marche beaucoup de troupes en Bohême. Le général Rossner a eu ordre de se rendre à Prague, pour y prendre le commandement de l'artillerie de réserve. On exerce journellement les régiments d'artillerie dans les plaines de Summering dans les environs de Vienne.

Bareuth, le 23 d'Août.

Une patrouille, partie cosaques, partie hussars autrichiens, arriva hier à l'improviste, à midi, par la route d'Egra à Gefrees, à six lieues de notre ville. Ils laissèrent

passer le charriot de poste, qui était parti d'ici pour Hoff, sans l'arrêter. Après avoir fait rafraîchir leurs chevaux, ils partirent pour Bareuth ; mais à peine étaient-ils à un quart de lieue de Gefrees, qu'ils furent joints par un hussar autrichien. Ils se portèrent immédiatement du côté de Gefrees sur Hoff, dans les environs de laquelle ville ils rencontrèrent un détachement de hussars français. Une autre patrouille, composée, à ce qu'on croit, de hussars de Blankestein, qui était à Sandau en Bohême, a passé Kemnat, hier.

Ratisbonne, 24 d'Août.

Selon des nouvelles particulières, le 16 il y avait à Prague 40,000 hommes de troupes russes et autrichiennes.

Dresde, le 18 d'Août.

Les fortifications qui entourent les deux parties de la ville sont presque finies. Elles ont été exécutées suivant les plans des ingénieurs français.

Augsbourg, 24 d'Août.

La légation autrichienne est partie de Stuttgard. Toutes les personnes également attachées à la légation autrichienne ont quitté Munich, après avoir reçu des passeports à cet effet. Le général d'artillerie, baron Hiller, commandant l'armée autrichienne de l'intérieur, arriva le 17 à Clagenfurth. Après avoir passé les troupes en revue, il partit pour la Haute Styrie.

C'est sur des matériaux aussi incohérents, aussi incomplets, qu'il nous faut aujourd'hui, 8, chercher à démêler un peu de vérité. Nous allons tâcher de faire l'analise de cette lettre qui n'est point un bulletin, et de présenter à nos lecteurs les raisons qui nous font croire que de même que cette lettre n'est point un bulletin, ces avantages ne sont pas des victoires, et que les premiers pourraient même fort bien en être l'opposé.

Le vent qui souffle avec toute la violence

d'un coup d'équinoxe de la partie de l'Ouest, nous menace d'une longue interruption de communications avec Stralsund et Gothenbourg. Sans cette circonstance, nous aurions attendu l'explication des faits par l'arrivée des postes d'Allemagne : mais dans l'état actuel des choses, nous sommes forcés, par l'époque de notre publication, de nous livrer aux conjectures.

L'ouverture de la campagne nouvelle qui vient de commencer, est une chose qui fait infiniment d'honneur aux alliés, soit que l'on considere le plan qu'ils ont suivi, la promptitude avec laquelle ils l'ont mis à exécution, la vigueur qu'ils ont déployée dans tous leurs mouvements, ou le courage qu'ils ont montré dans toutes les affaires, soit qu'ils aient été attaquants ou attaqués.

On voit qu'il y a eu une suite continue de batailles opiniâtrément disputées, et que même, d'après la maniere dont elles sont représentées par M. Bassano-Maret, il n'y avait encore eu, le 27 au soir, aucun avantage signalé de remporté par les Français, aucune victoire. C'est déjà un grand point.

Nous allons chercher à démêler quel a été le plan auquel Buonaparté s'était arrêté pour recommencer la campagne. On sait que cet homme est emporté par les passions qui le tourmentent, mais avant tout par la soif de la vengeance. Or, du moment qu'il a vu à l'armée alliée deux de ses plus anciens et plus habiles chefs, Bernadotte et Moreau, il a dû nécessairement chercher à les atteindre et essayer de les vaincre et de les exterminer de préférence à tout autre des généraux allemands, prussiens et russes. Il sait l'effet que ces deux noms produisent sur ses propres officiers et sur ses troupes, et encore bien plus sur la nation, qui peut-être appelle, par ses vœux, l'un des deux à être son protecteur, son

médiateur, son pacificateur, peut-être même son Empereur. Il doit donc essayer, coûte qui coûte, de les avilir par une défaite, d'en faire des objets de soupçon ou d'indifférence aux alliés. Les ordres étaient donnés, dès avant la reprise des hostilités, de s'emparer de Berlin, qui était protégé par le Prince de la Couronne de Suede. On y avait destiné trois armées qui marchaient toutes par différentes routes sur le même point. Le maréchal Davoust marchant par le Nord, était parti de Hambourg et marchait par le Mecklenbourg et la Poméranie. Le général Girard ou Loison, devait marcher par l'Ouest, en partant de Domitz et de Vittenberg, tandis que le maréchal Oudinot marchait par le Sud, et était déjà arrivé à Baruth, à peu de distance de Berlin.

Telle était la confiance des Français dans ce plan de destruction de l'armée suédoise, que tous les ministres envoyant à Paris des bulletins demi-officiels, annonçaient que les troupes françaises *devaient* être à Berlin le 23 ou le 24. Ils semblaient avoir oublié qu'il y avait 90,000 hommes en bataille à Potzdam, et que le Prince de Suede les commandait.

Ayant ainsi expédié en imagination les Suédois, les Prussiens, les Russes, les Hanovriens et les légions germaniques de l'armée combinée du Nord, Napoléon imagina que ce serait un beau coup de théâtre que d'ouvrir la campagne et le Moniteur par un premier bulletin qui annoncerait la prise de deux capitales. Jusqu'ici il avait fallu quelques batailles et quelques semaines avant de prendre une capitale de royaume comme Vienne et Berlin : mais dans une nouvelle guerre contre la plus redoutable coalition présente, passée et future, pouvoir faire dire au Sénat : " Les deux métropoles où se sont tramés les complots des éternels ennemis du continent contre

le grand peuple, Berlin et Prague, réceptacles d'intrigues, et l'asile des ennemis de leur patrie, Bernadotte et Moreau, sont tombées dans mon pouvoir dès les premiers pas que j'ai faits dans cette seconde campagne ;" était un honneur qu'on ne pouvait acheter au prix de trop de sang.

La campagne s'est donc r'ouverte avec le projet de faire retentir dès le début ce double coup de tonnerre.

Aussi voit-on dans la lettre de Maret que S. M, entra dès le 19 en Bohême, occupant les principaux débouchés de Rumbourg, de Gabel et de Friedland, et qu'elle avança avec ses troupes jusqu'à douze lieues de Prague...

La premiere question qu'on se fait, après avoir lu ce paragraphe, est de se demander pourquoi, après s'être approché de si près d'une capitale aussi riche, aussi importante que Prague, le dépôt des magasins et des munitions de l'armée alliée, la résidence auguste des trois grands souverains du continent, la ville coupable où le grand M. de Metternich avait osé proposer à Napoléon-le-Grand de se contenter d'être maître de la plus belle moitié de l'Europe, à condition d'en laisser l'autre moitié en paix et en liberté ; pourquoi après être venu à deux journées de marche de Prague, on ne s'en est pas emparé sans plus tarder ?

On ne nous dit pas ce qui est arrivé dans ces débouchés, on voit seulement dans une petite note du comte Daru à Clarke le ministre de la guerre, qu'on les avait fait occuper et fortifier. Il semblerait qu'on s'était contenté de masquer la Bohême, d'en fermer les portes, et d'y claquemurer les trois immenses armées alliées, tandis que Napoléon-le-Grand, imitant la rapidité des

mouvements du grand Frédéric, volait en silence à de nouveaux triomphes.

C'est ainsi qu'on nous apprend qu'il était le 19 à douze lieues de Prague, et le 21 en Silésie, battant les armées russes et prussiennes de Sacken, Langeron, York et Blucher, et forçant les belles positions de la Bobr, autrement dite la Bober, ou la Bobern.

Il est évident, d'après la lettre de Maret, que si Buonaparté renonça à son projet d'invasion de la Bohême, c'est qu'il fut appelé ailleurs avec ses troupes pour résister aux attaques des armées de Silésie qui avaient déjà remporté des avantages signalés, sur lesquels Maret garde prudemment le silence.

Mais si l'on examine sur la carte de Silésie la ligne des positions déterminées par l'armistice, on verra que l'armée alliée était, avant le 17, derriere la Bobr. Or pour forcer les nouvelles positions qu'elle avait prises sur cette riviere, il fallait bien que les alliés l'eussent passée eux-mêmes, et qu'ils eussent chassé d'abord l'armée française des belles positions que Napoléon leur reprend ensuite.

Mais si Maret se tait sur ce commencement de campagne en Silésie, un article perdu qui se trouve dans le même papier sous la date de Francfort, jette quelque jour sur les opérations de ces premieres journées, quoiqu'il débute par un mensonge, en accusant les alliés d'avoir recommencé les hostilités avant le jour fixé.

Le 17, l'armée alliée de Silésie sous les généraux Sacken et Blucher, marcha sur la Bobr, et l'ennemi se retira à leur approche.

Le 18, il y eut une bataille à Lahn sur cette riviere. L'article de Francfort se contente de dire que le général Zucchi et les troupes italiennes *s'y couvrirent de gloire*. Cette expression

est consacrée aujourd'hui dans le nouveau vocabulaire comme voulant dire qu'on a cédé avec honneur, mais qu'on a eu le dessous.

Le 19, les alliés marchant toujours en avant, passerent la Bobr à Zobten, et attaquerent les postes avancés du général Lauriston à Liebenichen. Les Français, dit le même article, n'avaient là que trois seules compagnies qui se replierent sur Goldberg....

Mais Golberg se trouve du côté droit de la Bobr, et conséquemment sur les derrieres de l'armée alliée. Or, il est à présumer qu'en passant la Bobr à Zopten, les alliés couperent une partie du corps de Lauriston, et la forcerent de se rendre. Il n'est question que de trois compagnies dans le non-bulletin de Maret; mais on doit se rappeler qu'il n'y a pas long-temps que toute la division de Partouneaux, forte de 8 à 9000 hommes, s'étant rendue aux Russes, elle fut représentée dans le bulletin comme une brigade de 2000 hommes et 300 chevaux.

Il paraît du reste, que cette tentative sur la Bobr, le 19, fut une attaque générale tout le long de la ligne des alliés; car nous voyons le général Sacken attaquer une partie de l'armée de Ney, tandis que Blucher engageait Lauriston. L'article de Francfort dit que Sacken fut repoussé, cependant le lendemain, 20, on le trouve encore sur la Bobr, en face de Buntzlau.

Or, on se demande si les Français avaient si bien réussi, ou pour mieux dire, s'ils n'avaient pas eu le dessous, ainsi qu'il nous le semble, dans toutes leurs actions, quelle necessité y avait-il pour Buonaparté d'abandonner la Bohême en si grande hâte, et d'accourir en Silésie ?

Le 21, ajoute le bulletin de Francfort, l'Empereur paraît, et dès ce moment tout change. Arrivé sur la ligne d'opérations, il ordonne à

l'armée qui, tout en reculant, *repoussait* toujours l'ennemi, de marcher à son tour en avant. Alors ce n'est plus qu'une déroute générale. Ney attaque Sacken devant Buntzlau à Worms, et le culbute. Le général Sébastiani, si constamment battu en Russie, prend sa revanche en Silésie et exécute une superbe charge. Lauriston imite Ney et passe la Bobr. La division Maison déloge l'ennemi de toutes ses positions, et le poursuivant au-delà de Goldberg, délivre sans doute les trois compagnies qui s'y étaient repliées le 19. Ce n'est plus alors de la part des alliés qu'une fuite générale ; leurs troupes se dispersent et se sauvent de tous côtés ; et ils perdent dans toutes ces batailles de 15 à 18,000 hommes, en tués, blessés ou prisonniers.

Ce n'est pas tout ; un article daté de Paris, le 2 Septembre, porte que les restes des armées russes et prussiennes ont été complétement battus à Jauer par le comte Lauriston, et que la perte de l'ennemi, en tués seulement sur le champ de bataille, est estimée à 7000 hommes, tandis que celle des Français a été très-légere.

Il faut observer pourtant que dans sa dépêche du 27 Août, à six heures du soir, Maret ne parle point de ce superbe supplément aux glorieux triomphes sur la Bobr, et qu'il n'en est question que dans un paragraphe de gazette. A la vérité Buonaparté avait quitté la ligne d'opérations de la Silésie à cette époque, et le ministre ne s'occupe que de son maître, laissant à d'autres valets que lui le soin de proclamer les honneurs du valet Lauriston.

Quittant tout à coup la frontiere de Bohême bien bouchée, et *le fond* de la Silésie (quoique la Bobr soit sur la frontiere de Saxe, mais *le fond* fait image, surtout dans la bouche d'un apoticaire comme Maret), Sa Majesté, qui était le 19

en Bohême, le 21 en Silésie, accourt en Saxe et arrive le 26 à Dresde, à neuf heures du matin, laissant en Silésie une armée *puissante* sous les ordres du duc de Tarente (Macdonald), pour contenir les *débris*, battus à Jauer, des *restes* des armées battues sur la Bobr. Il n'est plus question du maréchal Ney et de l'apprentif maréchal Lauriston.

Telle est, suivant l'écrivain de l'article de Francfort, la campagne de Silésie, que Maret expédie en trois lignes, en se contentant de dire qu'on croyait Napoléon au fond de la Silésie, tandis qu'il n'a été qu'à Lowenberg, à trois ou quatre milles de la frontiere ! Il nous semble clair que les Français n'ont eu à se vanter d'aucun avantage bien marquant de ce côté ; et même que s'il y a eu un avantage réel, il a été du côté des alliés, puisque par ces mouvements en Silésie, ils dégageaient la Bohême, délivraient Prague de toute inquiétude, et occupaient les forces et l'attention de Buonaparté, tandis que la grande armée des alliés faisait l'opération importante dont nous allons parler.

On doit voir que le plan des alliés est totalement différent aujourd'hui du système qu'ils suivaient dans les guerres précédentes. Faut-il voir dans ce changement de tactique le génie de Moreau ou celui du Prince de la Couronne de Suede ? ou bien faut-il l'attribuer à l'expérience perfectionnée des généraux russes, prussiens et autrichiens? Quoiqu'il en soit, il est certain qu'il s'est opéré un changement essentiel dans leur mode de guerre, et nous pouvons en augurer des résultats avantageux. Le système des alliés n'est plus de se tenir sur la défensive, d'attendre Buonaparté sur la frontiere, de se laisser tourner, cerner, et prendre par 40 et 50 mille hommes à la fois. On cherche aujourd'hui à harceler, à fatiguer Buo-

naparté, à épuiser ses forces physiques, en l'attaquant de tous côtés à la fois, en l'obligeant à des marches écrasantes à droite et à gauche, et en le forçant de marcher d'un point d'attaque dans un pays sur un autre point dans un autre. C'est ainsi qu'on le voit dans la dépêche de Daru, tantôt sur la frontiere de Bohême, tantôt sur la Bobr, et tantôt manœuvrant sur le bord de l'Elbe.—C'est encore ainsi que Maret dit que : " tandis que l'ennemi croyait Sa Majesté au fond " de la Silésie, elle y avait laissé une puissante " armée sous les ordres du duc de Tarente, " qu'elle avait fait marcher ses gardes à raison " de dix lieues par jour, et qu'elle était arrivée à " Dresde, menacée depuis quelques jours d'une " attaque imminente. Sa Majesté arriva le 26, " à neuf heures du matin, et fit sur-le-champ ses " dispositions."

Ne peut-on pas dire également que si les alliés croyaient Buonaparté sur les bords de la Bobr, lui, Buonaparté ne croyait pas les alliés sur les bords de l'Elbe. En effet, la rapidité de sa marche et la course rétrograde qu'il ordonne à sa garde sur le pié de dix lieues par jour, prouvent assez que cette attaque de Dresde était une opération tout à fait inattendue de sa part. Il croyait avoir sans doute suffisamment fermé les débouchés qui restaient en l'air, et notamment les routes par Peterswalde et par Freyberg, qui conduisent directement de Prague à Dresde.

Maret parle de but en blanc de l'attaque de Dresde par 150 mille alliés, le 26 à trois heures de l'après-midi, sans nous dire un seul mot de ce qui avait pu arriver à cette armée sur sa route. Tant de milliers de combattants auront-ils donc pu arriver ainsi de Prague à Dresde sans opposition, sans résistance ? N'y avait-il pas des corps d'observation dans ces divers débou-

chés ? un camp retranché à Pirna ! N'avait-on pas lu dans les papiers de Paris, quelques jours avant l'expiration de l'armistice, que : "Tout le monde admirait les positions du camp de Pirna, et l'importance des ouvrage construits entre ce point et la frontiere de Bohême ? Les alliés forcerent-ils ou ne forcerent-ils pas ce camp avant d'attaquer Dresde ? Nous sommes extrêment tentés de le croire, quoique Maret ne fasse aucune mention de cette opération, et qu'il se contente de nous apprendre par sa dépêche, que "pendant la bataille du 27, le général Vandamme, qui avait défilé par Kœnigstein, s'était rendu maître des hauteurs de Pirna, et qu'il s'était mis ensuite à cheval sur la route de Peterswalde."

Quoiqu'il en soit, à trois heures dans l'après-midi du 26, les alliés marcherent sur Dresde. On ne donne aucun détail des nombreuses attaques qu'ils durent faire. Maret se contente de dire que les alliés laisserent 4000 morts au pié d'une redoute, et qu'ils perdirent 2000 hommes faits prisonniers. Mais les alliés ne se retirerent pas pour cela ; et le lendemain, 27, il y eut une bataille plus sanglante dont on ne rend aucun compte détaillé, si ce n'est que les alliés y ont perdu 15 mille hommes pris à leur extrême gauche, ayant fait la faute de la trop étendre et d'en laisser une partie isolée et en l'air. Suivant l'usage, la perte des Français a été légere. Vandamme, dans le même temps défile par Kœnigstein, prend la route de Peterswalde, se saisit des débouchés de la Bohême, bat 15,000 hommes, fait un grand nombre de prisonniers, et si, dit Maret, l'armée ennemie, qui est nombreuse et composée de corps russes et prussiens et de toute l'armée autrichienne, veut se retirer, elle souffrira inévitablement des pertes considérables ; si elle demeure, il y aura demain des événements décisifs."

Voilà où nous laissent les dépêches de Maret relativement à l'état des choses en Saxe et en Silésie. Nous attendons maintenant, et il est aisé d'imaginer avec quelle impatience, la nouvelle de la bataille générale qui a dû avoir lieu le 28, ainsi que des événements subséquents : mais il est certain que jusques-là Buonaparté n'avait remporté aucun avantage solide, aucune victoire dont il eût lieu de se glorifier. On pourra dire que les alliés ont échoué dans leur plan de prendre Dresde d'assaut : mais la seule tentative a suffi pour déranger les plans de Buonaparté ; car certes il n'entrait pas dans son plan de campagne d'être réduit à la nécessité de combattre pour la défense de Dresde. Cette ville était son point d'appui, le centre d'où devaient partir toutes ses opérations. C'était de Dresde qu'il dirigea son irruption en Bohême. Détourné de ce projet d'irruption par le danger que courait son armée de Silésie, il espérait y revenir après en avoir fini avec les alliés sur la Bobr. Mais au lieu d'en finir, les succès dans cette partie sont à peu près balancés, malgré sa présence. Eh ! bien, retourne-t-il en Bohême pour achever la conquête de Prague ? Non ; il n'a au contraire que le temps d'arriver à Dresde en toute hâte, lui et sa vieille et jeune garde, pour sauver sa capitale, ses dépôts, ses magasins, son point central. Coupé de Dresde en effet, que devient l'armée du maréchal Oudinot ? Que devient la puissante armée du duc de Tarente en Silésie ? Que deviennent les troupes qui occupent les débouchés de la Bohême ? Tout tombe en un clin d'œil. Et qui peut dire que tout n'est peut-être pas achevé ainsi dans ce moment ? La rapidité avec laquelle il lui a fallu revenir à Dresde prouve que le projet audacieux des alliés était

totalement inattendu. Il n'avait pas pu entrer dans son esprit qu'il pût jamais être acculé dans Dresde comme un sanglier dans son fort. Il avait pensé que les alliés l'attendraient. Au lieu de cela, c'est lui-même qui a été tourné, débordé, attaqué; c'est lui qui se défend. Ce n'est plus sa campagne que font les alliés, c'est lui-même qui est obligé de faire la campagne des alliés. Les batailles du 26 et du 27 ne sont rien; les alliés n'ont point été obligés de quitter le voisinage immédiat de la ville. L'attaque du 27 ne doit être considérée que comme une sortie de la garnison d'une ville assiégée, qui, après s'être battue, rentre dans ses fortifications. Or, comme nous savons par la lettre de Maret que Buonaparté rentrait en ville à six heures du soir, il n'avait donc pas jugé prudent de continuer le combat plus long-temps, ou, s'il était vainqueur, d'ordonner la poursuite. "La pluie," dit le ministre, "tombait par torrents, jamais l'armée française n'avait été assaillie par un plus mauvais temps." Lorsque Buonaparté est dans une situation fâcheuse, c'est toujours le mauvais temps qui est cause des désastres qu'il éprouve. Ce fut en Russie la rigueur prématurée et excessive du froid; ce fut à Essling le débordement du Danube qui emporta le pont de Vienne et qui le força à la retraite. Toutes les fois qu'il parle du mauvais temps, on dirait qu'il cherche à préparer les esprits à quelques fâcheux événements.

Nous terminons ici nos conjectures sur ce qui s'est passé en Silésie et en Saxe, d'après les seules données que nous ayons, la lettre de Maret à Cambacérès.

En attendant que nous puissions recevoir des nouvelles positives sur ces premiers événements qui doivent avoir tant d'influence sur le reste de la campagne et l'issue de la guerre, nous nous

empressons de faire connaître deux pieces d'une haute importance : l'une est la proclamation ou ordre du jour du prince de Schwartzenberg, commandant en chef de l'armée autrichienne de Bohême, et l'autre l'ordre du jour du général Moreau, au nom de Sa Majesté le Roi de Prusse, général en chef de la grande armée alliée.

Ordre du Jour.

Donné le 17 *Août, par M. le Feldmaréchal Autrichien, Prince de* SCHWARTZENBERG.

Un grand jour est arrivé, Braves Guerriers ! la patrie compte sur vous, vous n'avez jamais manqué de justifier sa confiance, toutes les fois qu'elle vous a adressé son appel. Tous les efforts de notre Empereur pour rétablir en Europe cette paix dont on fut si long-temps privé, pour assurer sur des bases durables le repos, le salut de la monarchie, inséparable du repos et du salut de nos voisins, ont été vains.

Ni une patience constante, ni des représentations conciliatoires, ni enfin la résignation pleine de confiance des autres puissances belligérantes, aux conseils et aux mesures de l'Empereur, rien ne fut capable de porter l'esprit du Gouvernement Français vers la modération et l'équité.

Le jour où l'Autriche se prononça en faveur de la cause de la justice, et de l'ordre, elle prit en même temps l'engagement de combattre pour le plus grand des biens ; nous ne fûmes pas les seuls à entreprendre cette lutte ; nous sommes rangés sur la même ligne avec tout ce que l'Europe peut opposer de grand et d'effectif au puissant ennemi de sa liberté et de son repos :—L'Autriche, la Russie, la Prusse, la Suede, l'Angleterre et l'Espagne ; tous dirigent leurs efforts réunis vers un même et commun but, vers une paix sur des bases durables, une juste distribution des forces entre les états, l'indépendance de chaque puissance, en particulier. Ce n'est point contre la France, mais uniquement contre sa domination au-de là de ses frontieres, que se forme cette puissante confédération.

Les Espagnols et les Russes nous ont prouvé ce que peuvent la constance et la fermeté des peuples : l'année 1813 prouvera ce que peut effectuer la force réunie de tant de puissants états. Nous devons plus que jamais dans

une guerre aussi sacrée, confirmer les vertus par lesquelles nos armées brillerent dans tant de guerres antérieures; une résignation absolue à tout sacrifier pour le monarque et la patrie, une haute indifférence dans les bonnes comme dans les mauvaises situations, de la résolution et de la constance sur le champ de bataille, de la modération, et des égards envers ceux qui sont sans défense, telles sont les vertus qui doivent toujours être pratiquées par nous.

Freres d'armes, c'est dans vos rangs que j'ai passé les années vouées au service de la patrie: je reconnais et honore en vous les braves qui prirent part à tant de glorieux combats, et ceux qui s'efforçent de les imiter. Je vous communique avec confiance, que c'est du sein de vos rangs que le monarque m'a choisi; ses bonnes grâces m'ont placé à votre tête: sa confiance, réunie à la vôtre, fait ma force.

La sphere d'activité prescrite à chacun, lui indiquera le service qu'il devra rendre individuellement à la masse générale; mais faire mieux, et ce qu'il y a de plus grand dans telle circonstance que l'on puisse se trouver, telle est la résolution qui doit nous entraîner tous vers un but uniforme et glorieux.

L'Empereur reste parmi nous; car c'est à vous qu'il a confié le dépôt le plus sacré: l'honneur de la nation, le secours de la patrie, la sûreté et le salut de la postérité. Pensez, guerriers, que c'est devant Dieu qui n'abandonnera point la plus juste des causes, sous les yeux d'un monarque pénétré des sentiments paternels, sous ceux de vos concitoyens reconnaissants, en face de l'Europe qui attend de vous de grandes actions et son bien-être après de si longues souffrances, que vous entrez en compagne; pensez qu'il vous faut vaincre pour justifier cette attente: combattez comme il sied à des guerriers autrichiens, et vous serez vainqueurs.

(Signé) Charles Prince de SCHWARTZENBERG,
Feld-maréchal.

ORDRE DU JOUR.

Quartier-général, Groswitch, le 17 Août 1813.

La lutte sanglante pour notre indépendance a recommencé; tous les efforts de notre illustre allié, Sa Majesté l'Empereur d'Autriche, et les nôtres, pour obtenir une paix durable, ont été infructueux. On voulait nous faire gémir long-

temps encore sous un joug ignominieux. Aux armes donc, vous braves Russes, Prussiens et Allemands! Notre armée est formidable, car elle possede à la fois de l'énergie et une grande force numérique. Son Altesse Impériale l'Archiduc Charles commande en chef l'armée impériale de l'Autriche, qui a fait cause commune avec nous. Le courage dans les combats, joint à la persévérance, doit infailliblement triompher.

Au nom de Sa Majesté le Roi de Prusse, comme général en chef de l'armée alliée,

Le major-général russe et chef de l'état-major,

MOREAU.

Suivant la lettre de Maret, et suivant tous les articles que le gouvernement faisait ou laissait insérer dans les journaux français, le duc de Reggio, ou pour parler plus intelligiblement, Oudinot, devait être le 23 ou le 24 à Berlin. Combien les Parisiens se seront trouvés désappointés, quand ils auront vu, si toutefois on ne garde pas à cet égard avec eux le même silence que sur les événements d'Espagne, que loin d'entrer à Berlin le 23, Oudinot était ce jour-là battu de main de maître, et rejeté probablement sur Dresde, de la même maniere que Soult le fut par un autre grand-maître, de Pampelune à Bayonne! le Prince de la Couronne avait à défendre Berlin comme Buonaparté avait à défendre Dresde: mais il ne s'y est pas laissé bloquer, il est allé au devant de son ennemi et lui a épargné la moitié du chemin. Oudinot avait sous lui trois corps qui montaient en tout à environ 80,000 hommes. Il s'avança par Trebbin, où il attaqua le 22 le général prussien Thumen qui se retira en bon ordre sur la grande armée. Le lendemain 23, les deux armées se trouvent en présence à Ruckdorff, et là l'action devient générale. Le général Bertrand avec le 12e corps attaque le 4eme corps prussien du général Tauenzien et est repoussé. Régnier avec le 7e corps, est aux prises avec Bulow com-

mandant le 3e corps prussien, et est repoussé. Oudinot lui-même avec le 4e corps français attaque la grande armée suédoise et est battu. La cavalerie prend part à l'action, et le soi-disant duc de Padoue, l'abbé Arrighi, est rudement mené par le général prussien Oppen. En un mot, après une lutte infructueuse, l'armée d'Oudinot, battue sur tous les points, est obligée de rétrograder, laissant outre ses tués 1500 prisonniers, et 26 pieces de canon, premiers trophées de cette journée, où il devait entrer dans Berlin.

Les bulletins publiés à Berlin par le Prince de la Couronne, trouvent ici naturellement leur place.

Quatrieme Bulletin de la Grande-Armée combinée du Nord.

Au Quartier-Général de Postdam, le 21 Août 1813.

Le quartier-général du prince-royal a été transféré ici ce matin.

Les renseignements obtenus, par des reconnaissances poussées jusqu'au voisinage de Baruth, n'avaient point confirmé les avis précédemment arrivés de toutes parts, que l'armée ennemie s'y concentrait en force. D'après divers rapports, et au dire de tous les prisonniers, l'intention de l'ennemi avait cependant toujours été de marcher sur Berlin.

Des difficultés auxquelles on ne devait nullement s'attendre, se sont élevées pour l'approvisionnement de la grande armée, concentrée dans les environs de Berlin. Des mesures vigoureuses les ont fait disparaître.

L'Armée a étendu sa position : Le gros de la cavalerie du lieutenant-général baron de Wintzingerode se trouve entre Saarmund, Belitz et Juterbock ; son infanterie en arriere de Belitz : la cavalerie légere en avant de la ligne jusqu'à Juterbock. Deux divisions de l'infanterie du lieutenant-général de Bülow campent à Saarmund ; les divisions de Borstel et de Thümen sont à Mittenwalde et Trebbin. L'infanterie suédoise est à Potsdam ; la cavalerie entre Dahlen et Zehlendorf. L'infanterie du lieutenant-général comte de Tauentzien en avant de Berlin.

L'ennemi qui avait avancé avec 4 bataillons d'infanterie et

un régiment de cavalerie jusqu'à Teptin, s'est retiré à Baruth, après avoir pillé le village et enlevé quelque bétail.

D'après les rapports du général-major comte Orourck et du général major Thümen, l'ennemi est entré à Luckenwalde avec un corps de 20 mille hommes, commandé par le duc de Reggio.

Dans une rencontre avec le même régiment de chevaux légers bavarois dont le colonel fut pris le 17, le détachement du major Rasen a tué 11 hommes, fait prisonniers l'officier, 34 cavaliers et 1 trompette.

Le capitaine comte de Wedel, a trouvé à Lübben un hôpital militaire que les Français y avaient laissé, en évacuant la place. Il a enlevé 3 officiers et 50 soldats transportables.

Le major de Löwenstern, qui se trouve sur les derrières des corps avancés de l'ennemi avec un régiment de cosaques, ayant rencontré le 18, entre Gräfendorf et Niebendorf, un détachement d'environ 300 hommes, destiné à renforcer la garnison de Wittenberg, a fait 60 prisonniers, tous français, détruit le reste du corps et pris 150 fusils.

Le lieutenant-colonel baron de Marwitz, du corps du général-major Tschernischeff, a passé l'Elbe, fait plusieurs prisonniers, enlevé des provisions et pris à Osterberg une caisse militaire de 500 rthlr.

Le général-major Wobeser a passé l'Oder à Schedlow, et poussé jusqu'à Guben et Pförten.

D'après le rapport du lieutenant-général comte de Walmoden, les deux bataillons de Lützow, se trouvant dans la position près de Lauenbourg, avaient été attaqués le 17 et le 18, par une force de 6 bataillons. L'ennemi avait été repoussé et avait perdu beaucoup de monde. Il a tenté de déboucher avec de la cavalerie près de Buchen, mais le général Tettenborn l'a repoussé.

Le général de Blücher mande de Jauer en date du 18, qu'il était à la poursuite de l'armée ennemie qui se retirait de la Silésie sur Dresde, et qui avait déjà passé Leignitz et Goldberg.

L'on vient de recevoir la nouvelle que la garnison de Stettin a hautement témoigné son indignation, de ce que malgré l'armistice, on avait tiré de la forteresse sur le prince-royal, lors de la reconnaissance que fit Son Altesse Royale dans le voisinage de la place. Le lendemain, 50 hommes de la garnison, tous français, ont déserté.

Cinquième Bulletin de la Grande-Armée combinée du Nord.

Au camp de Ruhlsdorff, en avant de Teltow, le 24 Août 1813, à Midi.

Tous les rapports des agents secrets ayant annoncé dans la soirée du 21 Août, que l'empereur Napoléon concentrait les corps d'armée du duc de Reggio, du duc de Bellune, du duc de Padoue, et des généraux Bertrand et Régnier, formant plus de 80,000 hommes, dans les environs de Baruth, et que tout annonçait de la part de ces troupes une marche rapide sur Berlin, le Prince Royal ordonna les dispositions suivantes :

Le 3eme corps prussien, commandé par le général Bulow, porta deux divisions entre Heinersdorff et Klein Beeren. Une division occupait déjà Mittenwalde et une autre Trebbin, afin de masquer tout le mouvement. Le 4e corps prussien, sous les ordres du général Tauenzien, se réunit à Blanckenfelde, et le général Vobeter eut ordre de marcher de Guben sur Friedland, et de là sur Buckholtz. L'armée suédoise partit de Potzdam le 22 à deux heures du matin, se dirigea sur Saarmunde, passa les défilés et alla prendre poste à Ruhlsdorff. L'armée russe suivit l'armée suédoise et prit poste à Gutergotz. Le général Czernitcheff garda Belitz et Treuenbritzen, avec 3000 cosaques et une brigade d'infanterie légere, avec ordre de porter de forts partis sur Trebbin, Luckenwalde, Juterbock et Luckau. Les agents secrets annonçaient que l'empereur Napoléon devait passer par ce dernier endroit pour aller à Baruth. Le général Czernicheff a exécuté avec l'intelligence qui lui est particuliere, les ordres qu'il avait reçus et a porté l'alarme et l'inquiétude sur les derrieres des colonnes ennemies. Le général Hirschfeldt, qui avait reçu l'ordre de se porter des environs de Magdebourg sur Brandebourg et Potzdam, et de ce dernier endroit à Saarmund, a fait une marche rapide de 5 lieues de Suede en dix heures de temps.

Les choses en étaient là, lorsque l'ennemi attaqua le général Thumen à Trebbin, le 22 dans la matinée. Sa supériorité détermina le général prussien à évacuer ce poste. L'ennemi s'avança successivement et occupa tout l'intervalle entre Mittenwalde et le ruisseau de Saar, couvert par des bois et flanqué par des marais. Les postes avancés se replierent lentement, et vinrent couvrir le front de la ligne. Le 23 au matin, le corps du général Bertrand déboucha sur le général Tauenzien. Ce général le repoussa et lui fit des prisonniers. Le village de Gross Beeren, contre lequel s'était dirigé le 7eme

corps français soutenu par une forte réserve, fut pris par lui. Le corps du duc de Reggio se dirigea sur Ahrendorff. Par l'occupation de Gross Beeren, l'ennemi se trouvait à mille toises au centre du camp. Le général Bulow reçut l'ordre de le faire attaquer. Il l'exécuta avec la décision qui caractérise un général habile. Ses troupes marchaient avec le calme qui distinguait pendant la guerre de sept ans les soldats du grand Frédéric. La canonade fut vive pendant quelques heures. Les troupes s'avancerent sous la protection de l'artillerie, et tomberent brusquement et à la bayonnette sur le 7eme corps qui s'était déployé dans la plaine et qui marchait audacieusement sur le camp. Il y a eu plusieurs charges de cavalerie contre le corps du duc de Padoue, qui font grand honneur au général prussien Oppen. Les armées russe et suédoise étaient en bataille, et attendaient le déploiement des autres corps ennemis pour les attaquer simultanément. Le général Witzingerode, commandant l'armée russe, était à la tête de 10,000 chevaux, et le comte de Woronzoff à la tête de l'infanterie russe ; le maréchal comte de Stedinck, en avant de la ligne suédoise, ayant sa cavalerie en réserve.

Le village de Ruhlsdorff, situé en avant de son camp, fut garni d'infanterie, afin de conserver toujours la communication libre avec le général Bulow. Les autres corps d'armée ennemis n'ayant point débouché des bois, les armées russe et suédoise ne bougerent pas.

Cependant l'ennemi menaçant le village de Ruhlsdorff, et ayant déjà poussé ses tirailleurs contre les troupes légeres suédoises, placées en avant de ce village, le Prince Royal donna ordre à quelques bataillons, soutenus par de l'artillerie, de renforcer les avant postes, et le colonel Cardell fut chargé de se porter en avant avec une batterie d'artillerie volante, pour prendre l'ennemi en flanc.

Jusqu'à présent les résultats de l'affaire de Gross Beeren sont 26 canons, une trentaine de caissons, et beaucoup de bagage de pris et 1500 prisonniers, dont 40 officiers, parmi lesquels le colonel des Uhlans de la garde saxone, et plusieurs lieutenants-colonels et majors français.

Le nombre des tués et des blessés du côté de l'ennemi, est très-considérable, et les bois sont remplis de traîneurs que la cavalerie légere ramene à chaque instant.

L'ennemi s'est retiré au delà de Trebbin, qui est déjà occupé par deux régiments de Cosaques. Les généraux de Bulow, de Tauenzien et d'Orourke sont à la poursuite de l'ennemi, ainsi que toute la cavalerie légere russe.

Le Prince Royal a retrouvé parmi les prisonniers des officiers et des soldats qui avaient combattu sous ses ordres, et qui ont versé des larmes de joie en revoyant leur ancien général.

Extrait d'une Lettre du Quartier-Général du PRINCE DE LA COURONNE DE SUEDE.

Teltow, le 24 Août, 1813, deux milles avant de Berlin.

Notre campagne a été ouverte par un avantage qui assure la tranquillité de Berlin, et qui forcera vraisemblablement les troupes françaises qui devaient emporter cette capitale à se replier derriere l'Elbe. Leur retraite sera difficile, ou au moins fortement inquiétée par la grande supériorité que nous avons en cavalerie. Le Prince Royal compte se mettre en marche demain et se porter sur Saarmund et ensuite dans la direction que les mouvements de l'ennemi pourront lui prescrire. S. A. R. qui n'a presque pas dormi de trois nuits, jouit pourtant de la meilleure santé.

La Silésie est évacuée. Le général Blucher a remporté différents avantages sur les Français à Steidnitz près de Haynau, à Kaiserwaldau dans les environs de Buntzlau, et à Thomaswaldau près de Lowenberg. L'Empereur Napoléon se trouve lui-même à l'armée contre le général Blucher.

Le général Benningsen s'avance. Son avant-garde est déjà à Lissa, et quelques régiments de cosaques à Crossen. On n'a jusqu'ici aucunes nouvelles de la grande-armée-combinée en Bohême.

Le général comte de Walmoden a été attaqué, le 21, par des forces très-supérieures. Il n'a cédé le terrain que pas à pas, et s'est replié sur Hagenow, laissant Lauenbourg et Boitzenbourg au pouvoir de l'ennemi. Cette attaque était sûrement combinée avec celle faite contre Berlin, et puisque celle-ci a échoué, on doit supposer que la premiere ne sera pas poussée avec beaucoup de vigueur.

Il en est de même d'une attaque faite par la garnison de Magdebourg, de ce côté de l'Elbe. Elle a poussé jusqu'à

Genthin, et dans les environs de Plaue. Le général Hirschfeld qui avait été appelé momentanément pour renforcer l'armée combinée, est retourné ce soir à Brandebourg, et rejetera la garnison dans la place.

Le comte de Walmoden avait intercepté une lettre de Napoléon au prince d'Eckmuhl, en date de Bautzen, le 17 d'Août. Il annonce que le duc de Reggio devait s'avancer de Baruth avec 80,000 hommes, ordonne au prince d'Eckmuhl d'agir offensivement, et lui donne à connaître qu'il allait transporter son quartier-général à Gorlitz.

Nous allons maintenant passer de ces bulletins, qui font concevoir de justes espérances pour la suite des opérations commencées avec tant de valeur, de succès et de gloire, aux événements du centre et de la gauche de la grande confédération, en Silésie, en Bohême et en Saxe. Nous avons reçu les bulletins français officiels, tandis que nous imprimions nos observations sur la lettre provisoire de Maret ; mais avant de donner ces bulletins, nous croyons devoir les faire précéder de divers articles tirés des papiers de France et d'Allemagne, sur une multitude de petits faits qui serviront en quelque sorte d'introduction à la campagne.

Hambourg, 23 d'Août.—Depuis l'ouverture de la campagne, les affaires vont très-bien. Hier, nous avons rencontré l'ennemi qui débouchait de Schwartow. En se retirant, il mit le feu au pont de Zechnendorf. Nos jeunes soldats ont montré beaucoup de fermeté et ont sauvé le pont qui fut rétabli en un quart-d'heure. Le Prince d'Eckmuhl, avec la division de cavalerie de Thibault, a poursuivi l'ennemi qu'il a atteint sur les hauteurs en avant de Matzof. Il avait près de 5,500 chevaux et deux batteries. L'ennemi nous chargea, mais nos jeunes soldats le reçurent si bien, qu'il ne put rien effectuer. La canonade fut très-vive. Nous eûmes quelques blessés. Le Prince fut très-

satisfait de la précision des manœuvres et du sang-froid avec lequel elles furent exécutées. Le général Loison avait poussé en avant avec la division de Teschen, la troisieme division et la cavalerie du général Lallemand, jusqu'au pont de Bettergerdoff. Il arriva à temps pour sauver le pont auquel l'ennemi avait mis le feu, et marcha aussitôt par la route de Wittenberg jusqu'à Cammin, où il prit une position. La cinquieme division rejoignit le Prince dans la nuit du 21 au 22. Le 22 au matin, le corps danois rejoignit aussi le général Loison. Toute l'armée était en ligne, et le Prince devant Mastrof. Nous sommes assurés que nos troupes sont aujourd'hui à Berlin ! ! !

Udine, le 20 Août.—On dit depuis plusieurs jours que les Russes ont dénoncé la rupture de l'armistice le 11. Nous présumons en conséquence que les hostilités auront commencé le 17.

Les troupes de notre armée ont commencé hier à passr l'Isonzo ; ce mouvement continue aujourd'hui, et demain, la plus grande partie des troupes seront arrivées à la position de———. La garnison de Lubiana vient d'être renforcée de trois bataillons. Nous avons reçu de Gorice la proclamation suivante, que le prince vice-roi a adressée à ses troupes :

" Soldats !

" La guerre est déclarée, et l'armée d'Italie est appelée à en partager les périls et la gloire. Votre discipline et votre courage m'assurent que vous soutiendrez l'ancienne réputation du corps dont vous faites partie. Puisque les efforts de notre Empereur pour obtenir la paix ont été vains, efforçons-nous de la conquérir et de prouver à nos ennemis que leurs espérances sont vaines. Ils ont conçu l'idée chimérique de diviser le grand Empire, et ils croyent qu'il ne reste plus de soldats pour le défendre. Soldats, rappelez-vous avec orgueil que notre souverain, notre pays et nos familles ont les yeux fixés sur vous, et chacun fera son devoir.

" Quartier-général, Glorice, le 20 Août, 1813."

(Signé) EUGENE NAPOLÉON.

Braunau, le 15 *d'Août.*—Le général comte de Wrede a rendu aujourd'hui la proclamation suivante :

" Les événements ont rendu nécessaire de déclarer en état de siége Saltzbourg, capitale du cercle de Salzach. Cette circonstance peut donner lieu à des rapports exagérés, à des craintes prématurées, et interrompre la communication entre les autorités royales et les communes.

" Braves montagnards du cercle de Salzach, ne vous laissez pas égarer par de fausses rumeurs, et ne vous livrez pas à de vaines alarmes. Votre inviolable fidélité à votre prince et à votre pays est connue ; que votre courage soit aussi ferme et inébranlable ! Votre roi vous aime, reposez-vous sur lui, sur la bravoure de ses troupes et la justice de la cause pour laquelle elles combattent, si les droits du roi et les frontieres du pays sont attaqués.

" Que chacun continue tranquillement ses occupations, mettant sa confiance en Dieu, dans son roi et dans la fidélité que ses armées lui ont jurée.

" Donné à mon quartier-général, Braunau, le 15 Août."

(Signé) WREDE.

Paris, le 31 *Août.*—On cite parmi les corps qui ont combattu sur la Bobr, sous les ordres de Sa Majesté, ceux du comte Lauriston et du maréchal duc de Tarente. Ils ont eu plusieurs affaires successives avec l'ennemi, à qui ils ont causé une perte considérable.

Pendant que Sa Majesté agissait ainsi sur la Bobr, plusieurs corps français détachés, marchaient sur Friedland, Rombourg et Gabel, pour observer et tenir les défilés de la Bohême, qui débouchent sur le flanc droit de l'armée française en Lusace et en Silésie.

Autriche, le 11 *Août.*

La distribution des forces de l'Autriche aura lieu, dit-on, de la maniere suivante :

La Grande Armée reste dans le nord de la Bohême, sous

le commandement du feld-maréchal prince de Schwartzenberg, dont le quartier-général est pour le présent dans les environs de Prague. Une armée moins considérable est dans la partie occidentale de ce royaume, et se concentre près de Pilsen. Elle est commandée par le général de cavalerie comte Klenau. Une troisieme armée couvre l'Autriche sur l'Enns. Son point de réunion est à Wels sur la Traun, et elle est commandée par le feld quartier-maître-général Prince de Reuss. Une quatrieme armée est en Styrie sous le commandement du général Hiller, qui a son quartier-général à Pittau, et l'on assemble une armée de réserve à Presbourg. Il est déterminé que si les hostilités ont lieu, l'Empereur prendra en personne le commandement de toutes ses armées. Le général Duca est nommé pour aider Sa Majesté. Quoique toutes les armées soient déjà rassemblées, et que la marche de gros corps de troupes se soit fort ralentie, cependant nous voyons encore passer tous les jours de petits corps de quelques centaines d'hommes, et surtout il ne se passe pas un jour sans qu'on ne voie arriver des transports considérables de chevaux qui se portent en avant. On travaille avec activité aux fortifications de Vienne. Les premieres seront formées ensuite à Tuln, et dans cette place seule, il y aura au-delà de 12000 hommes d'employés; puis à Mautern, vis-à-vis la ville de Stein; puis à Wallsee, probablement près du village du bas Wallsee, entre Ardaker et Achleiten, sur le Danube; plus loin, à Enns, et en partant d'Enns, tout le long de la riviere de ce nom; finalement à Wells, et principalement entre cette ville et Linz. Indépendamment de toutes ces fortifications, la riviere de la Traun, depuis Wels jusqu'au sud, forme un retranchement naturel par ses bords escarpés et montueux.

Prague le 16 *Août.*

Nous avons le bonheur de jouir de la présence de Sa Majesté l'Empereur dans cette ville depuis hier. Son Altesse Impériale l'archiduc Ferdinand, leurs Altesses Impériales, les grandes princesses de Russie, la princesse héréditaire de Weymar, et la duchesse d'Oldenbourg, sont pareillement arrivées, ainsi que quelques détachements des gardes autrichiennes.

L'Empereur de Russie arriva ici hier au soir à huit heures. A la premiere nouvelle de l'approche de ce monarque, l'Empereur d'Autriche alla au devant de lui. Les deux monarques se rencontrerent sous la porte de la ville, sortirent de leurs voitures, et s'embrasserent l'un et l'autre avec la plus grande affection, au milieu des acclamations d'un concours innombrable de peuple. Les rues par lesquelles leurs Majestés passerent pour se rendre au palais dans le Hradschin furent illuminées

volontairement par les habitants. L'Empereur d'Autriche accompagna l'Empereur Alexandre dans les apartements qui avaient été préparés pour lui, où leurs Majestés restèrent une demie heure ensemble. Peu après, l'Empereur de Russie rendit une visite à l'Empereur François; après quoi leurs Majestés, et leurs Altesses Royales les grandes duchesses souperent ensemble dans les apartements de l'Empereur d'Autriche.

Les deux monarques sont partis ce matin pour passer en revue les troupes qui sont dans les environs, et ce soir Leurs Majestés honoreront le théâtre de leur présence.

Reichenbach (Silésie), le 11 *Août.*

Après avoir passé quelque temps à Stockholm, nous avons quitté la Suede au commencement de Juillet, et nous avons traversé la Baltique pour aller à Stralsund. L'armée Suédoise était alors sous les ordres du Prince Royal, au nombre de 30,000 hommes. On a peuparlé des militaires Suédois depuis le temps de Charles XII; mais je puis vous assurer que ces troupes sont égales aux plus belles qui soient sur le Continent. L'artillerie est belle, et peut-être aussi bonne qu'aucune de celles de l'Europe. En Suede et à l'armée, le nom du Prince Royal est adoré. Les transports d'admiration ne pourraient pas être portés à un plus haut degré pour un Souverain qu'ils ne le sont pour Son Altesse Royale. Il a l'œil vif et perçant, et le maintien extrêmement militaire. Je l'ai vu plusieurs fois à Berlin, à l'opéra, environné des Princes de Prusse, et recevant de toutes les parties de la salle les applaudissements les plus vifs, et souvent réitérés. Vous avez peut-être entendu beaucoup parler de l'esprit qui regne en Allemagne. Il est impossible de se faire une idée en Angleterre de l'enthousiasme dont chaque individu en Prusse est animé contre les Français, leurs principes et leur conduite. La levée en masse a été complétement organisée, et en réalité tout homme est soldat. Les femmes de tout rang ont donné au gouvernement la plus grande partie de leurs montres, joyaux et ornements, et ils ont été vendus publiquement pendant un mois. Les premieres classes s'occupent généralement à fournir des habillements, du linge, etc. pour l'armée.

Quelques centaines de femmes travaillent aux fortifications de Spandau, pour les réparer, elles se relevent tour-à-tour, afin de travailler volontairement et gratuitement pour

le Roi. Je suis allé voir cette place dans l'état où elle était après le siége. Toute la plus belle partie de la ville est en cendres, et dans le reste il n'y a pas une seule maison sur laquelle il n'y ait pas des traces sans nombre de bombes ou de boulets. Mais cette célebre forteresse qui couvre une grande étendue de terrain, est intérieurement dans un état de dévastation. La partie où était le magasin à poudre à sauté, et elle est entierement détruite, bastion et tout. Les faubourgs, composés de 450 maisons de campagne, ont été entierement détruits par les Français avant le siége, et les arbres des environs avaient été abattus pour qu'ils n'interceptassent pas la vue

Pendant notre séjour à Berlin, le Prince Royal est venu prendre le commandement de l'armée alliée dans cette ville. Il a été reçu avec les plus grandes démonstrations de joie, et il a été regardé comme un Ange tutélaire. Il a sous lui 120,000 hommes.

L'armée Russe est tout ce qu'on peut voir de plus beau; les troupes sont supérieurement disciplinées et équipées. Les autrichiens nous rejoindront certainement avec 100,000 hommes. Ils sont actuellement à Prague, et il est parti d'ici des détachements qui vont les joindre. Benigsen, avec 100,000 hommes de nouvelle levée, vient par Varsovie. Nous avons vécu parmi les Russes du premier ordre, et nous avons reçu d'eux les plus grandes politesses. MM. D. Kinnaird, Perceval et Hobhouse viennent de partir de Reichenbach, au moment où nous y arrivions et ils sont allés à Vienne, où nous irons demain, car l'armée est déjà en mouvement, et le quartier-général sera transféré ailleurs dans un jour ou deux.

Berlin, le 18 *Août.*

L'Archiduc Charles a passé en revue le corps Russe du gén. Miloradowitch, et il est allé à Prague avec Alexandre. Il y a eu une entrevue entre l'Archiduc, le Roi de Prusse et Prince de Suede. Jomini, directeur général des plans et cartes, et ami intime de Napoléon, a passé aux Russes, avec plusieurs autres officiers de l'état-major-général.

Le général Russe Sachen est à Breslau. Le général Autrichien Klenau est à Bayreuth. Les avant-postes Autrichiens sont dans les environs de Leipsic.

Voici maintenant les trois premiers bulletins officiels du maître de Maret; ils sont adressés à la fille de l'Empereur d'Autriche. C'est sa bouche filiale qui est chargée d'annoncer la déconvenue de son pere. Il nous semble d'ici entendre cette malheureuse princesse dire à Cambacérès :

Je saurai, s'il le faut, victime obéissante,
Tendre au fer de Calchas une tête innocente.

Paris, 5 Septembre.

Sa Majesté l'Impératrice Reine et Régente, à son retour de son voyage de Cherbourg est descendue aujourd'hui au palais de St. Cloud, à une heure du matin ; à midi le canon a annoncé son arrivée à la capitale.

S. M. l'Impératrice Reine et Régente a reçu les nouvelles suivantes de l'armée, datées du 25 Août.

Les ennemis ont dénoncé l'armistice le 11 à midi, et déclaré que les hostilités commenceraient le 17 à minuit. En même temps, une note du comte de Metternich ministre des affaires étrangeres en Autriche, adressée au comte de Narbonne, lui fit entendre que l'Autriche avait déclaré la guerre à la France.

Le 17 les dispositions des deux armées étaient ainsi qu'il suit.

Les 4e, 12e et 7e corps sous les ordres du duc de Reggio étaient à Dahme.

Le prince d'Eckmuhl avec son corps auquel les Danois étaient réunis, était campé en avant d'Hambourg, son quartier-général étant à Bergedorff.

Le 3e corps était à Leignitz sous les ordres du prince de Moskwa.

Le 5e corps était à Goldberg sous les ordres du général Lauriston.

Le 11e corps était à Loewenberg sous les ordres du duc de Tarente.

Le 6e corps commandé par le duc de Raguse était à Buntzlau.

Le 8e corps sous le prince Poniatowski était à Zettau.

Le maréchal St. Cyr était avec le 14e corps, la droite appuyée sur l'Elbe, jusqu'au camp de Koenigstein, à cheval sur la grande route de Prague à Dresde, poussant des corps d'observation jusqu'aux débouchés de Marienberg.

Le 1er corps était arrivé à Dresde et le 2e à Zettau.

Dresde, Torgau, Wittenberg, Magdebourg et Hambourg avaient leurs garnisons respectives et étaient armés et approvisionnés.

L'ennemi était, autant que nous avons pu nous en assurer, dans les positions suivantes :

Quatre-vingt mille Russes et Prussiens entrerent dans la matinée du 10 en Bohême et devaient arriver le 21 sur l'Elbe. Cette armée était commandée par l'empereur Alexandre et le roi de Prusse ; les généraux russes Barçlay de Tolli, Wittgenstein et Miloradovitch et le général prussien de Kleist. Les gardes russes et prussiennes en faisaient partie, ce qui, joint à l'armée du prince de Schwartzenberg, formait la grande armée et une force de 200,000 hommes. Cette armée devait agir sur la rive gauche de l'Elbe en traversant cette riviere en Bohême. L'armée de Silésie commandée par les généraux prussiens Blucher et York et les généraux russes Saken et Langeron, paraissait s'assembler vers Breslau; elle était forte de 100,000 hommes.

Plusieurs corps prussieus et suédois et d'autres corps insurrectionnels qui couvraient Berlin, étaient en face d'Hambourg et du duc de Reggio. La force de l'armée qui couvrait Berlin était estimée à 110,000 hommes.

Toutes les opérations de l'ennemi étaient combinées d'après l'idée que l'empereur repasserait sur la rive gauche de l'Elbe.

La garde impériale quitta Dresde, marcha le 15 sur Bautzen et le 18 sur Gorlitz.

Le 19, l'Empereur se rendit à Zettau et ordonna au corps du Prince Poniatowski de se mettre en marche, força les débouchés de la Bohême, passa la grande chaîne de montagnes qui partage la Bohême à Losau et entra à Gabel, tandis que le général Lefebvre Desnouettes, avec une division d'infanterie et de cavalerie de la garde, prenait possession de Rumbourg, nettoyait les gorges des montagnes à Georgenthal, et que le général polonais Rimniski prenait Friedland et Ruchemberg.

Cette opération avait pour but d'inquiéter l'ennemi à Prague et d'acquérir des renseignements certains sur ses projets. Là nous apprîmes ce dont nos espions nous avaient déjà informés, que l'élite de l'armée russe et prussienne traver-

mit la Bohême, et se réunissait sur la gauche de l'Elbe. Nos troupes légeres se porterent à seize lieues de Prague.

L'empereur était à Zettau, à son retour de la Bohême, le 20, à une heure du matin. Il avait laissé le duc de Bellune, avec le 2e corps à Zettau pour renforcer le corps du prince de Poniatowsk et il plaça le gén. Vandamme, avec le 1er corps à Rumberg, afin de soutenir le corps du général LeFevre Desnouettes; ces deux généraux occupant ce point en force, firent jetter des redoutes sur la hauteur qui le dominait, l'empereur prit la route de Laubau en Silésie, où il arriva le 20, avant sept heures du soir. L'armée de l'ennemi en Silésie avait violé la neutralité, et passé par le territoire neutre depuis le 12. Elle avait, le 15, insulté tous nos postes avancés et enlevé quelques redoutes.

Le 15, un corps russe se plaça entre la Bobre et le poste de Speller occupé par 200 hommes de la division Charpentier. Ces braves gens qui se reposaient sur la foi des traités, coururent aux armes, passerent par le centre de l'ennemi et le disperserent; ils étaient commandés par le chef de division Guillermie.

Le 18, le duc de Tarente donna ordre au général Zucchi de prendre la petite ville de Lahn; il s'y rendit avec une brigade italienne, exécuta bravement ses ordres et causa à l'ennemi une perte de plus de 500 hommes. Le général Zucchi est un officier d'un mérite distingué. Les troupes italiennes attaquerent les Russes qui étaient supérieurs en nombre à la bayonnette.

Le 19, l'ennemi campa à Zobten. Un corps de 12,000 Russes passa la Bober et attaqua le poste de Liebeneken qui était défendu par trois compagnies légeres. Le général Lauriston fit prendre les armes à une partie de son corps, marcha à l'ennemi et le jeta dans la Bober. La brigade du général Lafitte de la division de Rochambeau, se distingua.

En même temps, l'Empereur arrivait le 20 à Lauben, à la pointe du jour le 21, il était à Lowenberg, et fit jetter des ponts sur la Bober. Le corps du général Lauriston passa la riviere à midi. Le général Maison avec sa valeur accoutumée, renversa tout ce qui cherchait à s'opposer à son passage, enleva toutes les positions, et chassa l'ennemi en combattant jusques près de Goldberg. Il était soutenu par le 5e et le 11e corps, sur sa gauche le prince de Moskwa fit attaquer le général Sacken par le 3e corps en front de Breslaw, le mit en déroute et prit quelques prisonniers.

L'ennemi battit en retraite. Un engagement eut lieu en avant de Goldsberg le 23 Août. Le général Lauriston était

à la tête des 5e et 11e corps. Il avait devant lui les Russes qui couvraient la position de Tilensberg et les Prussiens qui s'étendaient sur la droite, sur la route de Leignitz. Au moment où le général Girard débouchait sur la gauche à Niederau, une colonne de 25,000 Prussiens parut sur ce point. Il la fit attaquer au milieu du vieux camp dont il s'empara; les Prussiens essayerent plusieurs charges de cavalerie qui furent repoussées de toutes parts; ils furent chassés de leurs positions et laisserent environ 5,000 morts sur le champ de bataille, outre quelques prisonniers. Sur la droite, Tilensberg fut pris et repris plusieurs fois. Enfin le 135e régiment se jetta sur l'ennemi et le culbuta entierement; l'ennemi a perdu sur ce point 1000 morts et 4000 blessés L'armée alliée se retira en désordre, et en toute hâte par Jauer.

L'ennemi étant ainsi battu en Silésie, l'Empereur prit avec lui le duc de Moskwa, laissa le commandement de l'armée de Silésie au duc de Tarente et arriva le 25 à Stotpen. La vieille et la nouvelle garde, infanterie, cavalerie, artillerie, firent 40 lieues en quatre jours.

S. M. l'Impératrice Reine Régente a reçu les nouvelles suivantes de l'armée, datée du 28 Août.

Le 26, à huit heures du matin l'empereur entra à Dresde. La grande armée russe, prussienne et autrichienne, commandée par leurs souverains, était devant cette ville; elle couronnait les hauteurs qui entourent Dresde à la distance d'une petite lieue sur la rive gauche, le maréchal St. Cyr avec le 14e corps et la garnison de Dresde occupait le camp retranché, et garnissait de tirailleurs les fortifications qui entourent les faubourgs. Tout était tranquille à midi, mais à l'œil exercé ce calme était le précurseur d'une tempête; une attaque paraissait très-prochaine.

A quatre heures de l'après-midi, à un signal de trois coups de canon, six des colonnes de l'ennemi, chacune précédée de 50 pieces d'artillerie, se formerent et quelques moments après descendirent dans la plaine marchant vers les redoutes. En moins d'un quart-d'heure le feu devint terrible. Le feu d'une redoute ayant cessé, les assaillants la tournerent et dirigerent leur attaque contre le pied des fortifications des faubourgs où beaucoup d'entr'eux perdirent la vie.

Il était près de cinq heures, quelques bombes tomberent dans la ville, le moment semblait pressant. L'empereur or-

donna au roi de Naples de marcher avec la cavalerie du général Latour Maubourg contre le flanc droit de l'ennemi et le duc de Bellune contre le flanc gauche. Les quatre divisions de la jeune garde, commandées par les généraux Dumoutier, Barrois, Decouz et Roquet, débouchèrent alors, deux par la porte de Pirna et deux par celle de Plauen. Le prince de Moskwa déboucha à la tête de la division Barrois. Ces divisions renverserent tout devant elles; le feu immédiatement s'éloigna à une grande distance du centre à la circonférence, et l'ennemi fut bientôt repoussé sur les hauteurs. Le champ de bataille resta couvert de morts, de canons et de débris. Le général Dumoutier est blessé ainsi que les généraux Boyeldieu, Tyndal et Combelles. L'officier d'artillerie Beranger est mortellement blessé. C'était un jeune homme d'une grande espérance. Le général Gros des gardes fut le premier à se jetter dans le fossé de la redoute, où les sappeurs de l'ennemi étaient déjà à l'ouvrage. En coupant les palissades il fut blessé d'un coup de bayonnette.

La nuit devint très-obscure et le feu cessa, l'ennemi ayant échoué dans cette attaque, et laissé plus de 2000 prisonniers sur le champ de bataille qui était couvert de morts et de blessés.

Le 27 le temps était affreux, et la pluie tombait par torrents; les soldats avaient passé la nuit dans la boue et dans l'eau. A neuf heures du matin nous pouvions discerner parfaitement l'ennemi, étendant sa gauche et couvrant les hauteurs, qui étaient séparées de son centre par la vallée de Plauen.

Le roi de Naples partit avec le corps du duc de Bellune et ses divisions de cuirassiers, et déboucha par la route de Freyberg pour attaquer la gauche. Il s'en acquitta avec le plus grand succès. Les six divisions qui composaient cette aile furent rompues et dispersées. La moitié d'entr'elles furent faites prisonnieres avec leurs drapeaux; parmi les prisonniers sont plusieurs généraux.

Dans le centre une canonade très-vive fixait l'attention de l'ennemi, et plusieurs colonnes se montrerent prêtes à l'attaquer sur sa gauche.

Le duc de Trevise avec le général Nansouty manœuvra dans la plaine, ayant sa gauche appuyée sur la riviere et sa droite sur les hauteurs. Le corps du maréchal St. Cyr lisait notre gauche à notre centre qui était formé du corps du duc de Raguse

Vers deux heures de l'après-midi l'ennemi se décida à la retraite; il avait perdu sa grande communication avec la Bohême sur sa droite et sa gauche. Le résultat de cette journée

est de 25 à 30,000 prisonniers, 40 drapeaux et 60 pieces d'artillerie.

Nous pouvons évaluer la perte de l'ennemi à 60,000 hommes. La nôtre en blessés, tués et prisonniers se monte à 4000.

La cavalerie s'est couverte de gloire. L'état-major de la cavalerie publiera les détails et mentionnera ceux qui se sont distingués. La jeune garde s'est attiré les éloges de toute l'armée. La vieille garde a eu deux bataillons engagés, ses autres bataillons étaient tenus en réserve dans un village en cas de besoin. Les deux bataillons qui ont été engagés ont tout culbuté devant eux.

La ville de Dresde a couru de grands dangers.

La conduite des habitants a été telle qu'on devait l'attendre d'un peuple allié. Le roi de Saxe et sa famille sont restés à Dresde et ont donné l'exemple de la confiance.

Sa Majesté l'Impératrice Reine et Régente a reçu les nouvelles suivantes de l'armée, en date du 30 d'Août.

Le 28, le 29, et le 30, nous avons suivi nos succès. Les généraux Castex, Doumerc, et d'Oudenarde du corps de la Tour-Maubourg, ont pris 1000 caissons ou chariots de munitions, et ramassé grand nombre de prisonniers. Les villages sont remplis des blessés de l'ennemi. On en compte déjà 10 mille.

L'ennemi a eu suivant le rapport des prisonniers, huit généraux tués ou blessés.

Le duc de Raguse a eu plusieurs affaires d'avant-postes qui attestent l'intrépidité de ses troupes.

Le général Vandamme commandant le 1er corps, déboucha le 25 par Kœnigstein, et le 26, prit possession du camp de Pirna, de la ville, et de Hohendorf. Il intercepta la grande communication de Prague à Dresde. Le duc de Wirtemberg, avec 15,000 Russes, était chargé d'observer le débouché. Le 28, le général Vandamme l'attaqua et le défit, lui prit 2000 prisonniers, six pieces de canon et le rejeta en Bohême. Le prince de Reuss, général de brigade, officier de mérite, fut tué.

Le 29, le général Vandamme prit une position sur les hauteurs de la Bohême et s'y établit. Il fit éclairer le pays par des détachements de troupes légeres, afin de se procurer des nouvelles de l'ennemi, de le harceler et de lui prendre ses magasins.

Le prince d'Eckmuhl était le 24 à Schwerin. Il n'avait eu aucune affaire de conséquence.

Les Danois s'étaient distingués dans plusieurs petites affaires.

L'ouverture de la campagne a été très-brillante et nous donne de grandes espérances. La qualité de notre infanterie est de beaucoup supérieure à celle de l'ennemi.

Paris, le 3 Septembre.

Nous venons de recevoir la lettre suivante de Dresde :

" Je ne puis pas vous donner de détails, mais nos succès nous étonnent nous-mêmes. Presque sans perte, nous avons détruit, ou peu s'en faut, la formidable armée autrichienne. Je crois que nous avons déjà amené à Dresde entre 30 à 40 mille prisonniers autrichiens. Nous sommes à la poursuite des vaincus, et j'espère qu'on ne les laissera pas s'échapper aussi facilement.

" Selon des lettres particulieres de Dresde, datées du 29 au soir, le résultat des affaires, qui ont eu lieu depuis le 26 d'Août, est de 50 mille hommes, tués ou faits prisonniers, outre un grand nombre de canons et de drapeaux qui ont été pris.

" On parle d'un train de 300 voitures d'artillerie que nous avons pris sur la route de Freyberg.

" On dit que les deux routes par lesquelles l'ennemi se porta sur Dresde, celle de Freyberg et celle de Peterswalde, ont été coupées par les belles manœuvres ordonnées par la prévoyance et le génie de Sa Majesté. L'ennemi n'a plus, pour se retirer en Bohême, que des routes très-difficiles, dans lesquelles il doit éprouver des pertes de toute espece. La retraite de l'ennemi ressemble à une fuite."

Paris, le 6 Septembre.

Les lettres particulieres de Dresde vont jusqu'au 31 d'Août. Une des lettres, datée du 29, contient les nouvelles suivantes :

" L'armée ennemie cherchait à regagner en toute hâte les frontieres de Bohême ; ayant perdu ses deux lignes d'opérations, il était obligé de passer par des routes de traverse dans lesquelles il éprouvait de grosses pertes. Sa retraite n'est pas une fuite, mais une véritable déroute.

" L'ex-général Moreau et l'Empereur Alexandre

étaient présents à ces dernieres affaires. On dit que ç'a été par leurs avis que l'armée ennemie s'est engagée dans des opérations qui lui ont été si funestes.

" L'armée d'Italie, commandée par le Prince Vice-roi, est en pleine marche. Le quartier-général était déjà le 23 d'Août, à Tarvis en Carinthie. Les premieres opérations de cette armée ont été signalées par des succès que des lettres d'Udine mentionnent de la maniere suivante: " Les nouvelles que nous avons de Travis continuent d'être satisfaisantes. Nos troupes ont fini aujourd'hui leur mouvement sur Gail. Nous attendons à tout moment la nouvelle de quelques exploits éclatants sur la Drave."

Paris, 5 Septembre.

Voici la substance d'une lettre de Dresde du 28 Août au soir :

" Le nombre de prisonniers, de canons et de drapeaux pris à l'ennemi, a considérablement augmenté depuis hier. Nous estimons la perte des armées alliées dans les journées du 26 et du 27, en prisonniers, tués et mis hors de combat, à plus de 50 mille hommes. L'Empereur Alexandre a été témoin oculaire de ces désastres.

" L'ennemi commença sa retraite hier à sept heures du soir. Ne pouvant pas déboucher par Freyberg, il a pris la route de Massen et de Deppodeswalde. Nous sommes à sa poursuite. Nous n'entendons plus le canon. Sa Majesté l'Empereur arriva hier à Pirna. On croit qu'il retournera ce soir, à Dresde."

Nous croyons ne pouvoir mieux faire que de présenter ici à nos lecteurs les excellentes analises qu'ont faites de ces bulletins les éditeurs de deux des meilleurs papiers anglais qui se publient ici. Nous ne doutons pas que les premieres nouvelles ne confirment ce que ces deux écrivains ont pensé de l'affaire devant Dresde, et que ce n'est qu'un coup de main manqué. Cela n'empêche pas que nous n'exprimions encore une fois

nos regrets de ce lambinage politique qui a fait manquer l'occasion si belle de mettre fin à tout et s'occuper d'un Congrès quand il fallait imiter l'exemple de la Prusse. Trente mille Autrichiens jetés dans la balance le 30 Avril, auraient poussé Buonaparté au-delà du Rhin, auraient sauvé Dresde et Hambourg, et donné 200 mille hommes de plus à la coalition. Mais on a voulu faire les maîtres d'écoles quand il fallait être des maîtres en faits-d'armes, et assurer *les formes* quand il s'agissait de sauver *le fond*. Mais on traite toujours Buonaparté d'Empereur Napoléon, ses alguasils de ducs, et ses argousins de comtes et de barons ! C'est toujours le gendre de l'Empereur d'Autriche, et sa femme qu'il faut respecter en lui ! Aucune proclamation n'a encore mis sa tête à prix, et proclamé le Roi légitime de France! *Indè mali labes.* Hercule commença par étouffer Cacus que tout le voisinage lui dénonçait comme un voleur, sans assembler de Congrès. Virgile est venu ensuite qui a prononcé le jugement, et la postérité l'a confirmé en l'admirant. Soyez Hercule, il ne manquera pas de Virgiles.

Analyse des Bulletins Français, et Observations par le Rédacteur du TIMES.

" La campagne d'Allemagne a enfin pris cet aspect imposant et terrible que la grandeur de la cause en litige, les forces considérables rangées en bataille des deux côtés, et les passions véhémentes allumées de part et d'autre nous faisaient attendre depuis long-temps. La journée d'hier fut fertile en nouvelles de divers endroits, mais certes d'une nature et d'une tendance bien différentes. D'un côté, nos espérances, de l'autre nos regrets ont été fortement

excités : mais de même que nos espérances n'ont point été exaltées de maniere à outrepasser les bornes de la raison et à exciter une confiance aveugle, ainsi les regrets n'ont point dégénéré en craintes ni en alarmes. Le gouvernement reçut des dépêches annonçant une victoire remportée par le Prince de la Couronne, mais ces dépêches furent plus que contre balancées par le Moniteur du 6 du courant, contenant les *bulletins* officiels que le tyran a enfin risqué de publier, à la suite des avantages qu'il a incontestablement remportés devant Dresde.

" Nous commencerons par la relation française puisque les événements qu'elle rapporte sont les plus importants. Nos lecteurs nous rendront la justice de reconnaître que nous n'avons jamais nourri le vain espoir que le despote de l'Europe pût voir sa terrible puissance ébranlée sans plus d'un effort laborieux et pénible, sans une longue persévérance et une opiniâtreté héroïque. Nous avons en différentes occasions énoncé notre opinion qu'il fallait s'attendre à une campagne qui ne serait pas moins sanglante que les précédentes ; nous avons fait remarquer que les armées françaises ont été portées par la conscription la plus rigoureuse à un nombre à-peu-près, pour ne pas dire entierement égal à celui dont elles se vantaient l'an dernier : que les ressources militaires de part et d'autre étaient, à tout prendre peut-être balancées à très peu de choses près ; et que Buonaparté possede l'avantage incalculable d'avoir à lui seul, sans partage et sans obstacles, la direction de la puissance entiere qu'il tient dans ses mains. Cette circonstance peut rendre compte de ses succès dans une bataille isolée ; mais, ainsi que nous l'avons déjà remarqué, il n'a jamais été vraisemblable qu'une seule bataille déciderait le sort de

la guerre. Il y a dans la cause de la liberté et de la justice un principe vital contre lequel l'orgueilleux et le formidable criminel luttera toujours en vain.

" Le Bulletin, ou pour mieux dire les Bulletins (car il y en a trois, adressés successivement à l'Impératrice, Reine et Régente) avaient été retardés et réservés pour un moment favorable, lorsque la bonne et la mauvaise fortune pourraient se trouver tellement entremêlées dans la narration que la derniere pût recevoir les rayons de la premiere, paraître ainsi sous un meilleur jour, et faire croire que plusieurs défaites préalables avaient été subordonnées à un grand plan qui devait assurer une victoire finale.

" C'est ainsi qu'on a arrangé et préparé le narré des événements, qui sont mis en ce moment sous nos yeux. Il débute par une espece de formalité spécieuse, où l'on indique les postes que les divers corps occupaient de part et d'autre à l'expiration de l'armistice. Quatre corps de l'armée française étaient en Silésie, Ney, Macdonald, Marmont et Lauriston ; quatre, indépendamment des gardes, auprès de Dresde, Vandamme, Victor, Gouvion St. Cyr et Poniatowski ; trois, sous les ordres d'Oudinot, menaçaient Berlin, Oudinot, Régnier et Bertrand : et une force considérable sous Davoust, renforcée du corps auxiliaire danois, devait agir par le Nord sur le même point. Toutes ces masses ont déjà été mises en action. Les armées de réserve de Franconie, de Baviere et d'Italie, sont trop éloignées du théâtre actuel de la guerre pour mériter qu'on en fasse une mention particuliere.

" D'un autre côté, Buonaparté porte la Grande-Armée des Russes, des Prussiens et des Autrichiens, réunie en Bohême à 200 mille hommes ; l'armée de Silésie sous Blucher à 100 mille ;

et celle du Prince de la Couronne (que, soit dit en passant, on ne nomme pas) à 110 mille hommes ; de maniere qu'il paraîtrait que les alliés raient eu la supériorité en nombre.

" Il est inutile de revenir ici sur les comptes qui ont déjà été rendus des affaires en Silésie et sur la frontiere de Bohême, et que l'on répete dans ces bulletins sans les éclaircir beaucoup plus. Il suffit de dire que les Français y revendiquent de grands avantages dans une suite de batailles, quoiqu'il paraisse que finalement ils n'ont fait tout au plus que recouvrer le terrain qu'ils avaient perdu auparavant ; et nous devons ajouter que tous les autres comptes que nous en avons vu s'accordent à les représenter comme ayant été battus et forcés à se replier sur tous les points.

" Nous passons cependant par dessus cette partie des bulletins, pour en venir à celle qui est la plus intéressante, celle qui a rapport aux opérations devant Dresde.

" Buonaparté voyant que la Grande-Armée alliée avait passé à la rive gauche de l'Elbe dans le dessein de le forcer à se replier, se hâta de quitter la Silésie, emmenant avec lui deux des corps qui y avaient été postés, et arriva, avec les gardes à Dresde, où il trouva trois autres corps qui rendaient sa force totale presque égale à celles des alliés qui étaient déjà devant la ville, et qui couronnaient toutes les hauteurs qui l'entourent à une petite lieue des murs. Le jour même de son arrivée, à quatre heures dans l'après-midi, il fut fait un effort désespéré pour prendre les fortifications d'assaut, et cela avec une valeur si héroïque qu'on emporta même une des redoutes. Cependant les Français protégés par la force des ouvrages, furent en état de repousser l'attaque, et probablement en faisant éprouver

une grosse perte aux alliés, quoiqu'il soit évident que la ville et les forces qui la défendaient se trouverent exposées à un danger qui n'était pas médiocre ; les bombes et les obus tombaient déjà dans la ville ; les réserves du 14e corps se trouvaient engagées ; le moment, dit Buonaparté lui-même, était pressant. On fit partir Murat avec la cavalerie et Mortier avec les gardes. A la fin les assaillants, ou furent repoussés, ou peut-être se retirerent à l'approche de la nuit, convaincus que la ville ne pouvait pas être emportée sans une perte hors de proportion avec l'avantage qu'on en retirerait.

" Cependant, l'attaque même fait voir l'esprit qui anime les ennemis que l'atroce et implacable tyrannie du monstre Corse vient de faire lever contre lui. Ils vont aujourd'hui chercher le lion jusques dans son antre. La vengeance les pousse jusqu'à la bouche du canon. La destruction ne s'est pas bornée aux rangs des alliés. Les Français conviennent eux-mêmes qu'ils ont eu cinq généraux blessés et un tué ; et ils ne se vantent que d'avoir fait 2000 prisonniers dans un conflit qui a couvert la terre de morts.

" Les événements des jours suivants sont relatés avec beaucoup moins de clarté ; mais le résultat n'en est pas moins pénible à contempler, et nous ne pouvons guères refuser d'y croire, au moins en substance. Il semble que par quelque manœuvre injudicieuse, ou par quelque accident fatal, la gauche des alliés avait été trop étendue, de maniere qu'une grande partie de l'aile gauche se trouvait coupée du grand corps d'armée par l'interposition d'une vallée. Soit que cette circonstance provînt d'un défaut de prévoyance, ou d'un malheur, Buonaparté annonce qu'il en profita judicieusement, en dépêchant dans cette partie Murat et Victor qui couperent la moitié de

l'aile gauche de l'ennemi, et la firent prisonnière, tandis que Mortier, Marmont et St. Cyr occupaient l'attention du centre et de l'aile droite par une canonade dans la plaine.

Cependant quoique nous déplorions vivement cette malheureuse circonstance, le succès n'a été que partiel. La plus grande partie de l'armée ennemie n'a pas été inquiétée. On ne prétend pas qu'elle ait été forcée de se retirer; on dit seulement qu'à deux heures dans l'après-midi elle se décida à la retraite, décision qui fut sans doute commandée par la prudence, et mise à exécution avec toute l'habileté, que ces sortes d'opérations exigent éminemment. A la vérité, l'on avance que, les jours suivants, les Français suivirent leurs succès; mais nous observons que ce ne fut que la cavalerie qui suivit la retraite des alliés. Aucune portion de l'infanterie ne se hasarda à sortir de Vienne, si ce n'est le corps de Vandamme qui fut chargé d'un service particulier, et qui, dit-on, défit un corps russe, le 28, dans un des défilés de la Bohême. Dans cet engagement un Prince de Reuss, général au service de France, fut tué; de sorte qu'il est probable que l'avantage ne fut pas très-décisif.

S'il est fort à regretter que la tentative des alliés sur Dresde ait échoué, au moins la chose valait bien qu'on en courût le risque. Si l'entreprise avait réussi, la guerre était finie d'un seul coup. Buonaparté aurait été pris avec la ville de Dresde. D'un autre côté, ce non-succès n'a fait perdre aux alliés aucune espérance raisonnable. Il n'a pas, il ne doit point avoir ébranlé leur confiance les uns dans les autres et surtout leur assurance dans la bonté de leur cause. Il n'a pas même à l'esprit ardent de Buonaparté aucune perspective distincte d'un succès définitif. Tout ce qu'il se hasarde de dire,

c'est que le début de la campagne a été brillant, et qu'il donne de grandes espérances.

Nous tirons encore de l'excellent journal *the Courier*, les réflexions suivantes qui nous ont paru aussi judicieuses que rassurantes.

" Nous communiquons à nos lecteurs les trois bulletins de Buonaparté. Avant d'aller plus avant, nous devons dire qu'il n'y a point eu de nouvelle bataille depuis la lettre de Maret, dont les bulletins ne sont qu'une amplification exagérée.

" Ils commencent par rendre compte du renouvellement des hostilités à l'expiration de l'armistice, et annoncent que le 11, M. de Metternich remit au comte de Narbonne une note pour l'informer que l'Autriche avait déclaré la guerre. On y détaille ensuite les positions des deux armées, en évaluant celle des alliés à 410,000 hommes, dont 100,000 couvraient Berlin ; mais Buonaparté se garde bien de mentionner qu'ils sont sous les ordres du Prince de la Couronne.

" Toutes les opérations de l'ennemi ont été combinées, dit-il, d'après l'idée que l'Empereur repasserait sur la rive gauche de l'Elbe. Il procéda, ainsi que nos lecteurs en sont déjà instruits, de Dresde à Gorlitz, et descendant de là rapidement sur Zittaw, il fit une irruption soudaine en Bohême par trois points, savoir : Rumberg, Zittaw et Friedland, situés sur les routes qui conduisent à Prague, dont il n'y a pas de doute qu'il n'espérât de s'emparer par la rapidité de sa marche. Mais à peine était-il entré en Bohême qu'il fût obligé de quitter ce royaume. La précipitation de son retour prouve que ses affaires étaient sur un autre point dans une situation cri-

tique, et exigeaient sa présence immédiate. Le 19, il était a Zettau, avec le projet de descendre en Bohême ; le 20, il était obligé de quitter cette ville, afin de se rendre en grande hâte en Silésie. Ayant ainsi évidemment échoué dans sa tentative contre la Bohême, il n'en parle que pour annoncer légerement " qu'il n'avait pas d'autre intention que d'inquiéter l'ennemi à Prague et d'acquérir quelques lumieres sur ses projets." Mais il prouve immédiatement après que telle n'était pas son intention, car après avoir appris, ainsi qu'il le prétend, " que l'élite des armées russes et prussiennes traversaient la Bohême pour se réunir sur l'Elbe," pourquoi aurait-il dirigé sa marche vers la Bober plutôt que vers l'Elbe où le danger était plus imminent ? Le fait est qu'il quitta la Bohême parce que ses troupes avaient été battues en Silésie, et que ce ne fut qu'en Silésie qu'il apprit que les alliés se réunissaient sur la rive gauche de l'Elbe et menaçaient Dresde. Il rend imparfaitement compte de ses opérations en Silésie. Il accuse " l'ennemi d'avoir violé la neutralité, et d'avoir commencé ses opérations avant l'expiration de l'armistice," et il finit en racontant que Macdonald a donné, le 18, des ordres pour prendre la ville de Lahn. Mais cette ville, ainsi que le pays en avant de la Bober étaient à la possession des Français ; ils avaient donc été forcés par le gén. Blucher de se retirer. Nous savons par le général Blucher lui-même que cette retraite a eu lieu, puisqu'il annonce que le 17 et le 18 il les a battus et forcés de se retirer du côté de la Saxe, étant lui-même au-delà de Liegnitz et Goldberg. Les bulletins ajoutent que les alliés ont passé la Bober et ont forcé l'ennemi à quitter Lowenberg. C'est dans cette situation qu'étaient les affaires,

lorsque Buonaparté arriva le 20 à Laubau sur la Queiss. Lauriston et Ney reçurent l'ordre de passer la Bober ; ils attaquerent le général Sacken à Bautzlau, le mirent en déroute, et *firent quelques prisonniers.* Ils avancerent alors vers Goldberg, où il y eut une autre bataille le 23, dans laquelle les alliés furent de nouveau battus et forcés de se retirer du côté de Jauer. Il y a quelque confusion dans le récit de cette bataille. Les Russes, dit-on, couvraient la position de Flensberg sur la droite des Français. Nous trouvons, en consultant une des meilleures cartes de l'Allemagne, que Flensberg est près de la source de la Queiss, et si c'est là la place indiquée dans les bulletins, il faut que l'ennemi ait été forcé à l'extrémité de sa droite, et obligé de repasser la Bober pour se rendre sur la Queiss. Il y a eu, ajoute-t-on, des attaques très-vives à Flensberg, qui a été pris et repris plusieurs fois, et la perte des alliés est évaluée par l'ennemi à 1000 tués et 4000 blessés. Sur la gauche encore, quoique 25,000 Prussiens se fussent montrés à Riederau, et qu'il y ait eu plusieurs charges de cavalerie, les alliés, dit-on, ont été défaits et ont laissé 5000 hommes sur le champ de bataille, outre quelques prisonniers. Mais on n'en dit pas le nombre, d'où l'on peut conclure que les alliés ne se sont point retirés en désordre. Mais ici Buonaparté déguise encore la vérité, ainsi qu'il l'a fait en parlant de la Bohême, en voulant nous persuader qu'il n'a quitté la Silésie que parce qu'il avait accompli son objet qui était la défaite des alliés. Cet objet était, n'en doutons pas, non d'obliger son antagoniste à faire une retraite de quelques lieues, mais de s'emparer de la ligne de l'Oder et de se rendre maître de Breslau. Toutefois il a été rappelé de la Silésie comme il l'avait

été de la Bohême, par la situation critique de ses affaires sur un autre point.

"Passons maintenant aux grands événements qui se sont passés sur l'Elbe et à l'attaque de Dresde. On voit combien cette attaque avait été peu prévue par la rapidité avec laquelle Buonaparté est revenu sur l'Elbe, et celle avec laquelle sa jeune et la vieille garde ont marché" faisant 40 lieues en quatre jours." Il arriva à Dresde au moment décisif. La fortune de la guerre, la destinée des empires, depend ainsi de quelques heures! Dix heures plus tard! Mais ne nous livrons pas à d'inutiles regrets. Venons à l'attaque de la capitale; Buonaparté y arriva au moment où les Autrichiens, les Russes et les Prussiens couvraient déjà toutes les hauteurs qui l'environnent à une petite lieue de distance. Nous n'avons aucun détail des opérations qui ont précédé l'arrivée des alliés, presque jusqu'aux portes de Dresde. Il y avait un camp à Pirna et un autre à Kœnigstein, qui, nous le supposons, ont été forcés par les alliés, ou au moins ont été abandonnés par les troupes qui les occupaient, pour se retirer dans la ville; car St. Cyr, qui était avec le 14e corps sur la route de Dresde à Kœnigstein et à Prague, était, le 26, réuni à la garnison de Dresde, occupant le camp retranché et les fortifications qui entouraient les faubourgs. Enfin, le 26, à quatre heures après-midi, six colonnes des alliés descendirent des hauteurs dans la plaine avec 300 pieces de canon et l'attaque commença. Elle fut terrible, et il est évident que dans le commencement les alliés ont eu l'avantage. Ils avaient fait cesser le feu d'une redoute, l'avaient tournée et se trouvaient au pied des fortifications des faubourgs, après avoir sans doute enlevé le camp retranché de l'ennemi, quoique le bulletin n'en fasse pas mention. L'er-

nemi se trouva alors obligé d'amener une partie de ses réserves, d'autant que déjà les alliés étaient parvenus à jetter des bombes dans la ville. Le moment était pressant, le péril imminent. Buonaparté se détermina alors à faire une sortie avec toute son armée, et les alliés se retirerent sur les hauteurs qu'ils avaient occupées le matin ; on trouve dans le récit même de l'ennemi que cette retraite fut faite en bon ordre, puisque sur une armée aussi considérable il annonce n'avoir fait que 2000 prisonniers.

L'armée française resta toute la nuit sous les armes dans la plaine, et l'armée alliée dans ses premieres positions. Le 27, une autre affaire eut lieu, mais l'engagement ne fut pas général. Murat avec sa cavalerie, le corps de Soult et les cuirassiers furent les seules divisions qui furent engagées avec la gauche des alliés sur la route de Freiberg. Au centre et à la gauche des Français, il y eut quelque canonade et des démonstrations, mais il n'y eut point d'attaque sérieuse. D'où nous concluons, qu'après avoir échoué dans leur entreprise contre Dresde, les alliés s'étant décidés à la retraite, la commencerent à deux heures de l'après-midi du 27, et nous avons lieu de croire qu'elle se fit en bon ordre, puisque l'ennemi lui-même ne prétend pas qu'elle se soit faite avec confusion. Mais il annonce que la perte des alliés a été immense, et il ne la porte pas à moins de 60,000 hommes, tandis qu'il n'évalue la sienne qu'à 4000. Est-il possible de croire à une pareille disparité ? Sans doute que la perte a été grande des deux côtés. Le bulletin avoue que six généraux français ont été blessés dans l'attaque du 26. On n'y dit point s'il y a eu aucun général tué ou blessé le 27. Selon le bulletin, les alliés ont eu huit généraux tués ou blessés, mais il n'annonce pas qu'aucun général

ou officier de marque ait été fait prisonnier, ce qui est une autre preuve que la retraite s'est fait en bon ordre.

Vandamme est ensuite représenté comme ayant repris possession le 26 du camp de Pirna, et comme ayant attaqué et battu le 28 le duc de Wurtenberg qui se retirait en Bohême ; là les Français ont perdu le Prince de Reuss. Le 29, Vandamme a pris poste sur les hauteurs de Bohême ; " en même temps le corps d'armée poursuivait ses succès le 28, le 29 et le 30. Les généraux Castin, Doumerc et d'Oudenarde, et le corps du général Latour Maubourg ont pris 1000 caissons. Mais on ne mentionne ni les points vers lesquels l'ennemi s'est avancé ni ceux par lesquels les alliés se sont retirés. Le bulletin ne porte la date d'aucun endroit, quoique nous apprenions que Buonaparté était encore à Dresde le 30."

Le journal l'*Englishman* en rendant compte des mêmes événements, fait à-peu-près les mêmes raisonnements que nous venons d'emprunter d'un autre journal, en y ajoutant les observations suivantes qui développent assez clairement le plan de campagne des alliés.

" Tandisque Blucher attirait du côté de la Silésie l'attention du grand corps d'armée de l'ennemi, et que le Prince de la Couronne couvrait la frontiere prussienne, la grande armée autrichienne, soutenue par un corps considérable de troupes russes et prussiennes, faisait un mouvement rapide par la frontiere de Bohême et arrivait devant Dresde le 26, après avoir enlevé les retranchements construits dans les espaces intermédiaires construits par l'ennemi avec tant de soin et sur un plan si étendu. Afin de bien concevoir ce mouvement, il faut savoir que Dresde était le centre des communications de l'ennemi,

aussi bien que l'entrepôt principal de ses approvisionnements et de ses munitions. Si ce point central eût été pris, l'armée ennemie se serait trouvée coupée en deux parties; et la portion de cette armée qui se trouve dans la Lusace et la Silésie se serait trouvée entre trois feux. Ainsi privé de son principal point d'appui et de ses magasins les plus considérables, l'ennemi aurait été réduit aux dernieres extrémités, et obligé de se retirer au milieu des obstacles les plus décourageants. Les alliés se déterminerent donc à une tentative hardie sur cette position avec le projet de la prendre par surprise tandis que la force principale de l'ennemi était occupée sur des points plus éloignés. Leur plan était hardi et l'exécution rapide et heureuse, presque jusqu'au dernier moment. Ils s'attendaient à trouver les lignes étendues qui couvraient Dresde gardées par une force insuffisante. Mais l'ennemi ayant eu connaissance de cette intention, arriva dans la capitale de la Saxe, par une marche rapide de 120 milles en quatre jours, avec un surcroît de forces de près de 100,000 hommes avant que l'attaque ne pût être commencée.

.... Maret dit que les trophées de la journée (du 27) sont 15,000 hommes, 20 pieces de canon—tandisque son maître porte le nombre des prisonniers à 30,000 hommes et celui des canons pris à 60. Il est étonnant que l'ennemi ne fasse pas mention de ce qui se passait en même temps au centre et à la droite; on garde un profond silence sur ces opérations. A deux heures, dit l'ennemi, les alliés se *déterminerent* à la retraite et furent poursuivis. Il est assez remarquable que, quoique les nouvelles de Dresde soient du 30, on ne mentionne pas comment cette poursuite a eu lieu, ni le point par où l'un se retire ni celui par lequel on poursuit. Ces réti-

cences extraordinaires prouvent que la retraite des alliés a été volontaire, et que protégés par une cavalerie supérieure en nombre ils l'ont exécutée sans confusion et sans beaucoup de perte.

Dernieres Nouvelles de France.

Il a été reçu depuis l'arrivée des bulletins qui précédent, des lettres de la côte de France, qui confirment dans la persuasion où l'on était déjà que les relations publiées par Buonaparté étaient plus exagérées encore que de coutume. Il était déjà évident que si les avantages qu'il avait remportés avaient été aussi marquants et aussi prononcés qu'il prétendait qu'ils étaient, il y aurait donné suite sans relâche avec son ancienne énergie. En effet, a-t-il jamais ménagé un ennemi en déroute? A-t-il jamais négligé de disperser et de rompre une armée qu'il était une fois parvenu à mettre en fuite? Cependant les lettres de la côte annoncent que, suivant les nouvelles les plus fraîches, il était resté dans les murs de Dresde, et l'on poussait les conjectures jusqu'à dire qu'il avait en vue d'abandonner cette ville ainsi que Leipsic, et de concentrer son armée en Franconie. On appuyait ces conjectures sur trois causes: la premiere que le Prince de la Couronne de Suede lui était supérieur sur son flanc gauche; la seconde, que les alliés sur sa droite étaient postés d'une maniere formidable en Bohême, d'où ils pouvaient déboucher une seconde fois encore plus loin sur ses derrieres par Egra; et en troisieme lieu, que Blucher, déjà victorieux en Silésie ayant été joint par le général Benningsen, avait pressé si vivement Macdonald qu'il l'avait forcé de se replier sur l'Elbe. Ces rumeurs peuvent être fondées; mais en même temps il paraît

difficile de croire que Buonaparté abandonne sans combat la ligne de l'Elbe qu'il a si prodigieusement fortifiée. . . . . .

Les conflits terribles qui ont signalé l'ouverture de la campagne actuelle, auront probablement mis les deux partis de niveau pour les succès. Si les alliés ont échoué dans leur entreprise sur la capitale de la Saxe, Buonaparté a échoué pareillement dans deux attaques successives sur les capitales de la Bohême et de la Silésie : car il s'était mis en marche sur ces deux villes, et selon toutes les probabilités dans l'espoir de s'en rendre maître de vive force ou par surprise. Par des articles que l'on trouve dans les papiers français, on verra que les Autrichiens ont pris l'offensive du côté de l'Italie, ainsi qu'ils l'ont fait sur la frontiere de Bohême. Les provinces Illyriennes, ainsi qu'on les appelle aujourd'hui, c'est-à-dire les anciennes possessions qui ont été enlevées à l'Autriche du côté de l'Adriatique, ont été envahies par le corps du gén. Nugent, formant partie de l'armée commandée par le gén. Hiller, et consistant presque exclusivement en régiments Hongrois, qui seront probablement joints par des insurrections des habitants, en faveur de leur ancien Souverain. Du côté de la Baviere, Wrede, rénegat Allemand, portant le titre honteux de comte français, se borne à prendre des mesures défensives pour la protection de la Baviere, et à effrayer le Tyrol, ce pays héroïque où la vengeance couve dans chaque montagne et dans chaque vallée. Le tyran lui-même, pressé par l'état de ses finances, est forcé de renoncer à son bienaimé système continental, et de permettre ouvertement, afin de percevoir les droits d'importation, l'entrée d'une certaine quantité de denrées coloniales en France par Hambourg et Brême.

Mais ce qui l'irrite bien plus encore que tout ce qui lui est arrivé de fâcheux jusqu'à présent, est l'arrivée inopinée et ouverte de Moreau, armé avec ses ennemis pour la cause de la liberté et de la justice. Suivant son usage, il a ordonné un débordement de la calomnie la plus impudente et la plus déhontée contre ce grand homme, dont il cherche en vain à ébranler les droits au respect universel. C'est là une des petitesses méprisables de l'âme étroite de ce Napoléon. C'est ainsi qu'il traita la Romana, c'est ainsi qu'il traita Palafox, noms qui resteront toujours dans l'histoire couverts de gloire et d'éclat, tandis que sa mémoire détestée, sera le mépris de la postérité la plus reculée. C'est dans ces vils sentiments qu'il a employé quelque misérable salarié pour injurier Moreau ; peut-être est-ce le même écrivain qui publia naguères un éloge nauséabonde de Caulincourt le meurtrier du duc d'Enghien qui maintenant donne le nom d'hypocrite au plus honorable de tous les généraux français, appelle sur lui l'indignation publique et le représente comme un homme qui s'est vendu aux ennemis de son pays. Il est du devoir de tous les gens de bien et d'honneur de tous les pays, de venger le caractere d'un général comme Moreau de ces sales injures. Banni, comme il l'a été, sans jugement, de son pays natal, exilé par la tyrannie de son dominateur, son allégeance au gouvernement de celui-ci, en supposant même qu'il fût légitime, avait cessé dans la plus stricte rigueur des principes du droit des gens. Cependant un sentiment de délicatesse l'avait tenu à l'écart pendant plusieurs années, et l'avait empêché de prendre les armes contre une cause dont il voyait ses compatriotes les soutiens. Mais il vient de survenir une crise qui nécessairement fait taire tous ces sentiments.

Il voit l'Europe sortir de sa léthargie, se coaliser, non plus partiellement et pour des vues étroites de politique, mais levée en masse, peuples et souverains, se combinant pour un seul et même objet, contre l'oppresseur commun, contre le véritable hypocrite, contre le juste objet de l'indignation universelle, contre le véritable ennemi de la France et du genre humain, et il sent que son premier devoir est de se montrer et de se mettre en avant pour une cause digne de l'honorable nom qu'il porte. Il ne doit pas craindre le reproche de Bayard, il est lui-même un Bayard sans peur et sans reproche. Si la France peut jamais être lavée de l'affreux déshonneur d'avoir été entraînée dans une telle iliade de crimes par l'horrible brigand que la Corse a vomi, ce sera parce qu'elle aura produit un soldat aussi noble et aussi vrai que Moreau. Les puissances alliées ont montré une sagesse rare en l'appelant à la tête de leurs conseils militaires. On dit que c'est lui qui a conseillé l'attaque audacieuse sur Dresde. S'il en est ainsi, on peut bien dire de lui : *magnis tamen excidit ausis.* On peut compter maintenant que le génie qui avait projeté une telle entreprise et que les troupes héroïques qui l'ont tentée, sauront arracher l'Europe saignante des ongles du tigre impérial.

Diatribe contre le Général Moreau, *envoyée de Dresde aux Journalistes Français, par* Buonaparté.

" L'ex-général Moreau arriva à Prague le 20 d'Août. Quelques personnes semblaient douter de son arrivée sur le Continent, et de ses liaisons avec les ennemis de son pays. Il ne peut plus y avoir de doutes à ce sujet. Cet ex-général qui a résidé long-temps en Amérique, y a sans doute entendu parler du général Arnold, si célebre dans la guerre de la révolution américaine, et qui, après avoir glorieusement

combattu dans les rangs de ses compatriotes, conspira contre le gouvernement de son pays. Cette conspiration étant découverte, le traître offrit ses services aux Anglais qui l'employèrent tout en le méprisant et en le condamnant à l'inaction et à l'oubli. Le nom d'Arnold, déshonoré dans l'histoire, n'est jamais mentionné en Amérique sans être accompagné de quelque épithete déshonorante, et les enfants mêmes ne le prononcent qu'avec exécration. Comment un tel exemple n'a-t-il pas effrayé l'ex-général Moreau ? Il a préféré jeter le masque, et confirmer par de nouvelles démarches l'opinion de tous les hommes intelligents que son hypocrisie n'avait pu tromper. Maintenant donc il a joint les Russes et les Prussiens! Cette nouvelle a dissipé toutes les illusions à son égard. L'indignation publique s'est prononcée contre lui; elle le poursuivra jusqu'au tombeau, et livrera son nom à la justice de la postérité. Dans tous les temps, dans tous les pays, l'homme qui a joint les ennemis de sa patrie a perdu tous ses titres à la considération, et n'a même jamais manqué d'exciter le mépris de ceux qui ont profité de sa trahison. On connaît à ce sujet les mots sublimes de ce modele des guerriers français, le chevalier Bayard. Il fut blessé à mort en combattant contre les Impériaux, à la tête desquels se trouvait le Connétable de Bourbon, qui s'était vendu bassement aux ennemis de la France. Le traître s'approcha de Bayard, et le voyant près d'expirer, il ne put retenir ses larmes. " Ne pleurez pas sur moi, lui dit avec indignation le Chevalier sans peur et sans reproche; pleurez sur vous-même pour avoir trahi votre pays et votre serment."

Extraits des derniers Papiers Français.

Hambourg, 28 d'Août.

On a affiché ici la notice suivante :

" Le directeur des Douanes informe Messieurs les négociants du Département Anséatique, que le directeur-général des Douanes, l'informe par une lettre en date du 21 du courant, que Sa Majesté l'Empereur a permis l'introduction d'une certaine quantité de denrées coloniales à Hambourg et à Brême, savoir : à Hambourg, 5000 quintaux métriques de cotton d'Amérique, 5000 ditto de sucre brut ou terré, 3000 ditto de café, 1200 ditto de poivre et 2000 ditto de thé. Ces articles pourront entrer en France par les douanes

de Cologne et de Mayence. L'époque allouée pour l'importation à Hambourg, et Brême ne s'étendra que jusqu'au 1er Novembre prochain, et celle pour l'admission en France, par voie de Cologne et de Mayence, que jusqu'au 1er Janvier 1814.

Varsovie, 3 d'Août.

Plusieurs détachements de troupes Russes qui étaient dans cette ville et dans les environs, sont partis pour la grande armée. Un parc d'artillerie a traversé la ville hier. il consistait en 50 pieces de canon, et un nombre proportionné de caissons.

Bamberg, le 29 d'Août.

Notre gazette annonce qu'en Autriche tous les hommes mariés, qui ne possedent pas six acres de terre, font partie de la Landwher. L'armée de Styrie est composée en grande partie de régiments hongrois.

Il paraît que le 4 d'Août, le cabinet autrichien n'était pas encore décidé aux hostilités contre la France, puisque vers cette date un corps de 2000 hommes de troupes polonaises sous le général Vieganski, qui était resté dans le cercle de Cracovie, et qui consistait pour la plupart en convalescents, avait eu la permission de passer par la Bohême pour rejoindre le corps du Prince Poniatowski dans la Haute-Lusace.

Nous sommes obligés de mettre ici un terme à ces paragraphes; aucunes nouvelles directes d'Allemagne n'étant arrivées jusqu'au 12, on est réduit aux conjectures, aux rumeurs, aux rapports de la côte qui se succedent avec rapidité.

Les plus vraisemblables, au moment où nous allons à la presse, c'est que les Autrichiens sont tombés sur le corps de Vandamme et l'ont exterminé; que Vandamme lui-même a été tué; que Blucher renforcé par Benningsen, a attaqué et complétement battu Lauriston et Macdonald; que Dresde est entouré de tous côtés; que Dantzic est pris, etc., etc.

Toutes ces nouvelles agréables ont fait monter le dernier emprunt, les autres fonds publics, les sucres, les cafés et les autres denrées coloniales.

DÉPÊCHES DE LORD WELLINGTON.

GAZETTE DE LA COUR

DU 4 SEPTEMBRE, 1813.

Département de la Guerre.

Downing, 4 Septembre, 1813.

Il a été reçu, aujourd'hui, au bureau du comte Bathurst, une dépêche du Feld-Maréchal le Marquis de Wellington, dont ce qui suit est copie.

Lesaca, le 25 Août, 1813.

Il n'a été fait ni par l'ennemi, ni par les alliés, aucun mouvement important depuis que j'ai fait passer mon dernier rapport.

J'ai reçu de Lord William Bentinck des rapports qui vont jusqu'au 19 du courant. J'ai l'honneur d'en joindre ici des copies et des extraits, suivant lesquels il paraît que le maréchal Suchet réunit le 10, à Villa Franca, les troupes qui étaient sous ses ordres, consistant de 25 à 30 mille hommes, et que Lord William Bentinck en fit autant de celles qu'il avait à portée de lui, dans une position sur la riviere de Gayá, après avoir suspendu toutes les opérations du siége de Tarragone. Cependant Sa Seigneurie ne fut pas satisfaite de sa position, qu'il ne pouvait pas occuper en forces suffisantes, n'ayant pas été joint par toutes les troupes qu'il attendait, et qui était susceptible d'être tournée sur ses deux flancs. Il se retira en conséquence sur Cambrills, sans perte, à mesure que le maréchal Suchet s'avançait, laissant Tarragone à découvert. Les Français ont fait sauter cette place et l'ont évacuée. Le maréchal Suchet s'est de nouveau retiré sur Barcelone.

Je demande la permission de fixer l'attention de Votre Seigneurie en particulier sur un rapport du colonel Lord

Frédéric Bentinck, concernant la conduite d'un détachement des hussards de Brunswick, dans une affaire qu'il eut le 15.

J'approuve entierement que Lord William Bentinck se soit retiré, puisqu'il n'avait pas pu réunir toutes ses forces, et qu'il ne se considérait pas assez fort pour livrer une bataille générale à l'ennemi.

Extrait d'un Rapport de Lord William Bentinck *au Marquis de* Wellington, *daté de Cambrills, le 16 d'Août*, 1813.

Le 3, le corps du duc d'el Parque arriva devant Tarragone, ainsi que le fit le 11, la division du général Saarsfield. Le général Elio ne pouvait pas se passer des trois régiments de la division de Migares, que je l'avais prié de m'envoyer.

J'appris le 10, que le maréchal Suchet était revenu sur ses pas, et qu'il s'était porté de Barcelone à Villa Franca, amenant avec lui 5000 hommes. Les rapports des jours suivants ne permirent pas de douter que son intention ne fût de marcher en avant. Le 14, je fus informé par le baron d'Eroles et le colonel Manzo, qu'outre ce qu'il avait pris de toutes les garnisons, il avait été joint par Decaen avec 6000 hommes.

En conséquence de ces avis, je suspendis toutes les opérations du siége de Tarragone, excepté la confection des fascines, et je ne débarquai ni artillerie ni munitions.

Il n'y avait aucune position sur la Gaya, ainsi que je l'avais supposé dans ma derniere lettre. Il n'y a que deux routes de voiture qui la traversent, mais elles sont à dix milles de distance l'une de l'autre. La riviere n'ayant point d'eau, et n'étant impassable que par l'escarpement de ses bords, est guéable partout pour de l'infanterie. Un corps placé au centre ne pourrait pas gagner un des deux flancs assez à temps pour empêcher le passage de l'ennemi. Le général Wittingham que j'avais envoyé avec son corps aux passés de Santa Christina et de Llébra, rapporta qu'elles n'étaient pas susceptibles de défense avec une aussi petite force que celle que nous pouvions appliquer à cet objet.

J'avais eu intention de pousser jusqu'au Llobregat. L'armée de Suchet fut pendant un temps divisée entre Barcelone et Villa Franca et ses environs. Un mouvement rapide aurait pu me mettre à même de tomber séparément

sur son avant-garde, et de me rendre maître de la chaîne des montagnes de ce côté-ci du Llobregat, avant qu'il n'eût eu le temps de faire venir ses troupes de Barcelone. Mais je ne pouvais pas exécuter ce mouvement avant d'avoir été joint par Saarsfield, et préalablement Suchet avait concentré ses forces dans Villa Franca et les environs. Les forces de Suchet ont été diversement représentées de vingt à vingt-cinq mille hommes.

Le voisinage immédiat de Tarragone offrait une position très-bonne en elle-même, mais elle peut être complétement tournée par un ennemi qui, en traversant les cols, s'approcherait de Tarragone par Valls et Reuss.

Le 14, Suchet porta un gros corps à Alta Fulla, mais la route étant près de la plage, les chaloupes canonières l'empêcherent de passer, si telle était son intention.

Le 15, il repoussa les postes qui étaient aux cols de Santa Christina et Llebra, et força ensuite le corps qui était à Brafia, et par lequel ils étaient soutenus, de se retirer. Toute son armée suivit cette route.

Suchet continuant de s'avancer vers Tarragone, je me déterminai à me retirer dans la nuit, et l'armée est arrivée ici ce matin sans aucune perte, et sans avoir été incommodée par l'ennemi. S'il y avait eu quelque chance raisonnable de succès, je lui aurais livré bataille.

Hospitalet, le 19 Août, 1813.

Milord,

J'ai l'honneur de joindre ici la copie d'un rapport que Lord Frédérick Bentinck m'a fait relativement à une affaire qui a eu lieu le 15, lorsque l'ennemi s'avançait vers Tarragone, et qui s'est terminée d'une maniere qui fait beaucoup d'honneur aux hussards de Brunswick, régiment dont une partie seulement a combattu contre un nombre très-supérieur de la cavalerie ennemie.

J'ai l'honneur d'être, etc.

(Signé) W. Bentinck, Lieut.-Gén.

Au Feld-Maréchal Marquis de Wellington, etc.

Camp près Cambrils, le 16 Août.

Milord,

Conformément à vos ordres, je suis allé hier dans l'après-midi, avec la brigade de cavalerie que je commande au-

delà de Nulles et Villabella, et j'ai reconnu la colonne de l'ennemi qui s'avançait sur Valls. Aussitôt que nous eûmes commencé à nous retirer, l'ennemi nous suivit avec de la cavalerie et de l'infanterie, et un escadron du 4e de hussards serra de près notre arrière-garde, composée de la compagnie des hussards de Brunswick du capitaine Wulffen, et il essaya de la charger et de la rompre. L'ennemi fut reçu chaque fois avec fermeté et résolution; et le capitaine Ericheson ayant été envoyé avec sa compagnie pour soutenir le capitaine Wulffen, l'ennemi fut repoussé avec perte d'un officier tué, un autre officier blessé, et 35 hommes sabrés et laissés sur le champ de bataille. Seize prisonniers et onze chevaux sont tombés dans nos mains. J'ai vu avec plaisir l'énergie déployée par les officiers et hussards de Brunswick.

Le lieutenant-colonel Schrader, zélé en tout temps, a été particulierement utile en cette occasion en réprimant l'impétuosité de ses gens.

Dans les circonstances où nous étions, une forte colonne de l'ennemi étant loin en avant sur notre flanc droit, et deux bataillons d'infanterie (ainsi que je l'appris par les prisonniers) sur notre gauche et nos derrierres, je ne jugeai pas qu'il fût prudent de poursuivre l'avantage que nous avions obtenu.

Je regrette de dire que le cornette Radant, des hussards de Brunswick, a été blessé et pris, et je joins ici un état des autres blessés et manquants.

J'ai l'honneur, etc.

(Signé) FRED. BENTINCK, Colonel.

Blessés et manquants.—20eme régiment de dragons légers, 2 hommes et 2 chevaux manquants.—Hussards de Brunswick, 6 hommes blessés, 6 chevaux manquants, 4 chevaux tués, 2 blessés, 2 manquants.—Total de la perte : un officier, 13 hommes, 10 chevaux.

Extrait d'une Dépêche du Lieutenant-Général Lord William Bentinck *au Marquis de* Wellington, *datée de Hospitalet, le* 19 *Août.*

J'ai l'honneur d'informer Votre Seigneurie que l'ennemi a fait sauter Tarragone la nuit derniere, et s'est retiré.

Bureau de l'Amirauté, le 4 Septembre, 1813.

L'amiral Lord Keith a transmis à M. Croker des dépêches du capitaine Sir George Collier, datées du Passage, les 27 et 28 du mois dernier, par lesquelles il annonce qu'il a été fait avec succès une attaque sur l'île de Santa Clara, à l'entrée du port de St. Sébastien, le 27, à trois heures du matin, par les canots de l'escadre sous le commandement de l'honorable lieutenant J. Arbuthnot, de la frégate de Sa Majesté la *Surveillante*. Les canots étaient montés par des marins et soldats de marine et un détachement de troupes sous le commandement du capitaine Cameron du 9e régiment. Le seul lieu de débarquement était au-dessous d'un escalier couvert par un petit retranchement érigé sur la pointe occidentale, et entierement exposé au feu de mitraille de toute la ligne des ouvrages à l'Ouest du roc et des murs de St. Sébastien. Ces circonstances locales ont mis une très-faible garnison, composée d'un officier et 24 hommes, en état de faire une sérieuse résistance, en conséquence de laquelle deux de nos gens ont été tués; un officier de l'armée et un autre des troupes de marine, 15 matelots et soldats de marine ont été blessés.

La conduite des officiers et individus a été digne d'éloges; chacun voulait être le premier en avant; le lieut. Bell, des troupes de marine, a eu le bonheur d'arriver à terre le premier, et il a été suivi immédiatement par le capitaine Cameron, du 9e, et le capitaine Anderson, du génie.

Sir Georges Collier mande en outre que les batteries ont commencé à jouer sur St. Sébastien le 26, et qu'elles ont continué un terrible feu sur la place jusqu'au moment où Sir George a expédié sa derniere lettre. Il avait été érigé dans l'île de Santa Clara une nouvelle batterie de marine, par laquelle les ouvrages de la place devaient être enfilés.

Il y a eu peu d'accidents aux batteries en brèche, et il n'y a eu qu'un seul soldat de marine blessé parmi ceux qui y ont été employés.

(Suit un état des tués et blessés à l'attaque de l'île de Santa Clara, le 27. Le total est de deux marins tués, 2 officiers et 15 marins et soldats blessés.)

Lettre de S. Ex. le Duc de Ciudad Rodrigo et Vittoria *au* Comte de Villa Fuente, *Alcade constitutionnel de Vittoria.*

" Quartier-général, Lezaca, le 10 Août, 1813.

" Les chirurgiens-majors de l'armée Anglaise m'ont informé qu'en conséquence des dernieres actions dans le voisinage de Pampelune, il a été nécessaire d'envoyer un grand nombre de blessés à Vittoria, et que les habitants et vous-même, Monsieur, non-seulement leur avez prêté toute l'assistance possible, mais encore avez offert vos maisons dans le cas ou les édifices destinés à les recevoir ne suffiraient pas, je vous prie d'avoir la bonté d'assurer aux habitants de cette ville, que regrettant, ainsi que je l'ai toujours fait, de me voir dans la nécessité de demander et prendre aucune chose aux individus, et sachant qu'il ne faut attribuer leur conduite qu'à leur patriotisme et à leur désir de soulager, autant que possible, les maux et souffrances des braves gens qui ont combattu pour leur cause, je suis vivement pénétré de leur affection et bonne volonté, dont j'ai reçu des preuves si multipliées.

"Que Dieu conserve, etc.

(Signé) Wellington, Duc de Ciudad Rodrigo.

A la Junta constitutionnelle de Vittoria.

Je vous transmets cette lettre, afin qu'en assemblant les habitants de cette ville, vous puissiez leur faire part de la satisfaction que Son Excellence a exprimée de l'hospitalité de la bonté qu'ils ont montrées envers les soldats Anglais qui ont rendu de si grands services à la nation, et nous ont délivrés du joug de l'esclavage, sous lequel nous gémissions. J'espere qu'ils continueront d'être animés des mêmes sentiments de gratitude envers les généreux défenseurs de l'Espagne.

Lettre du Duc de Ciudad-Rodrigo *à Son Ex.* Don François Xavier de Castanos.

Très-excellent Seigneur,

J'ai eu l'honneur de recevoir la dépêche de V. Ex. en date du 27, à laquelle était joint le *Rédacteur-Général* de ce jour, qui dit que vous avez été appelé à remplir la place de Conseiller d'État. en conséquence de quoi vous ne pouvez plus rester à la tête de la 4e armée, que le gouvernement avait confiée à V. Ex. J'avais déjà eu avis de cette nomination, mais non par le ministre de la guerre, ni de la part du gouvernement, et j'en ignorais absolument le motif. Quel qu'il puisse être, je ne puis que déplorer une mesure qui me prive de la très-utile assistance de V. Ex., et la nation de vos services contre l'ennemi commun. Je conviens avec Votre Excellence que la maniere dont cette disposition a été faite, et la raison qu'on en donne, sont aussi injurieuses à la réputation de V. Ex. que préjudiciables au bien du service; mais je suis convaincu que si la Régence avait été instruite de toutes les circonstances, elle est trop juste pour ternir à dessein l'honneur d'une personne qui a si bien mérité de la patrie, sans l'avoir préalablement consultée, et trop patriote pour priver la nation des services de Votre Excellence dans un pareil moment. Je crois donc que la justice réquiert que je profite de cette occasion pour informer V. Ex. de ce que je me propose de représenter au ministre de la guerre, pour que le gouvernement en soit instruit, savoir qu'une petite partie seulement de la 4e armée est rassemblée en corps, et qu'il a été nécessaire de laisser séparées les différentes divisions qui la composent, pour une multitude de raisons, les unes relatives à la situation des provinces, et les autres à l'état des finances, qu'il n'est pas nécessaire de déduire, mais que le gouvernement connaît très-bien; et que cela étant, V. Ex n'était pas hors de son poste en ne se mettant pas à la tête d'un des corps de la 4e armée. Mais on a oublié, sans doute, qu'outre que vous êtes général-en-chef de la 4e armée, vous êtes en même temps capitaine-général de l'Estramadure et de la Vieille Castille, de la Galice et d'autres provinces, et qu'un des devoirs de V. Ex., qui est absolument nécessaire pour le bien du service, est aussi de prendre les mesures convenables pour rétablir les autorités Espagnoles dans les villages

et districts que l'ennemi a successivement évacués, en conséquence des opérations de l'armée. Tel était le plan de conduite de V. Ex. dont nous étions convenus avant de passer l'Agueda, au mois de Mai dernier, et que V. Ex. a suivi constamment depuis que nous nous sommes séparés à Salamanque.

Je suis convaincu que, considérant l'importance des services rendus par V. Ex. au gouvernement et à l'armée, durant cette campagne, et la maniere dont, dans tout son cours, le général Don Pedro Augustin Giron a commandé l'armée de Galice, V. Ex. ne pouvait pas être employée en personne plus avantageusement qu'elle ne l'a été, et que si le gouvernement avait songé à la nécessité de remplir les obligations de capitaine général, en rétablissant l'ordre dans tant de provinces, durant les progrès rapides de l'armée, il n'aurait pas permis qu'il fût porté atteinte à la réputation de V. Ex. en vous ôtant le commandement de l'armée, et vous nommant à l'emploi de Conseiller d'Etat.

Que Dieu conserve Votre Excellence pendant de longues années!

(Signé) WELLINGTON, Duc de Ciudad Rodrigo

Quartier-général, Madrid, le 30 Juin, 1813.

LE LOGOGRAPHE,

OU

LE MONITEUR SECRET.

No. LIX.

" Son Empire est détruit si l'Homme est reconnu."

Lettre écrite de Leipzic par le Comte———, Général de Division, au Maréchal Duc de—— à Dresde.

Deux grands événements, mon cher et ancien camarade, marquent le renouvellement de cette guerre ; l'un est le parti qu'a pris le général Bernadotte, maintenant Prince de Suede, contre l'Empereur, et l'autre est l'arrivée du général Moreau au quartier-général des alliés, probablement avec l'intention d'y prendre un commandement. L'hostilité du Prince de Suede n'a point été mentionnée dans nos journaux, mais la démarche du général Moreau vient de l'être dans nos ordres du jour d'une maniere qui est aussi injuste qu'insultante.

Napoléon ne peut parler du nouvel ennemi qu'il s'est attiré dans le Nord, que lorsqu'il pourra annoncer qu'il l'a battu, afin d'affermir dans l'esprit public l'impression que doit produire la défection d'un Prince né Français, et d'un pays qui fut presque toujours l'allié de la France, mais qui n'a pas voulu supporter l'insolence du joug que notre Empereur voulait lui imposer.

Je ne suis pas étonné de la détermination du Prince Royal de Suede, car s'il eût cédé à l'influence sous laquelle on voulait l'assujétir, il eût été mille fois plus esclave que lorsqu'il était général français, et l'Europe n'aurait vu en lui qu'un de ces princes qui, pour conserver l'extérieur de la souveraineté, déshonorent la dignité royale, et trahissent leurs sujets. Avec un esprit chevaleresque, une âme élevée, un cœur chaud mais pur, le Prince Royal de Suede devait être aussi fidele aux devoirs du haut rang auquel il est parvenu qu'il l'avait été à ceux des diverses situations où il s'était trouvé depuis la révolution française. Tout militaire français qui respecte les lois de l'honneur, doit donc ne voir dans le parti adopté par ce prince que ce qu'aurait fait tout homme magnanime appelé aux mêmes honneurs et jamais aux mêmes obligations que lui. Mais que penser de Napoléon qui par son insolente vanité, sa pétulente politique et son fougueux despotisme a mis ce prince dans l'alternative ou de briser les liens qui l'attachent à la Suede, ou de se déclarer contre le gouvernement qu'il servait il y a quelques années ? Pense-t-il que nous nous battrons avec la même ardeur contre un de nos anciens camarades dont la loyauté nous est connue, que contre des généraux ennemis ou étrangers ? Ne savons-nous pas que celui-ci ne peut avoir aucun sentiment hostile contre la France, aucune vue de s'aggrandir à ses dépens, et qu'il est entraîné dans cette guerre par les prétentions insensées, les propositions insultantes d'un homme qui veut réduire tous les souverains à lui être plus soumis, plus dévoués que les préfets des départements de la France ? Mais je ne crois pas que j'aie besoin de plaider près de vous en faveur d'un ancien compagnon d'armes, je viens seulement déplorer avec vous les circonstances

fâcheuses qui nous obligent à nous battre contre lui.

Quant au général Moreau, que l'on appelle dédaigneusement, dans nos ordres du jour, *l'exilé* Moreau, j'avoue que son nom seul me fait tressaillir, parce qu'il me rappelle le héros, le patriote, un grand homme faussement accusé et lâchement proscrit, qui ne peut que vouloir le bonheur de la France à la gloire de laquelle il a tant contribué et dont il aurait à jamais assuré le repos s'il eût eu plus d'ambition ou moins de défiance de ses moyens.

Dira-t-on qu'il est armé contre son pays ou qu'il trahit sa patrie ? Mais y a-t-il une patrie où il n'y a ni lois qui garantissent la liberté publique, ni barrieres qui la protégent ! où un despotisme sans frein a continué sans motif une dictature qui n'avait d'abord été tolérée que dans la vue de terminer nos discordes politiques et de nous remettre au rang des nations civilisées ?

Lorsque l'anarchie désolait notre pays, lorsque l'affreux Robespierre et ses agents détruisaient notre population, dira-t-on que le militaire qui aurait refusé de servir ces bourreaux, ou tenté d'échapper à leur rage en cherchant un asile ou du service sur une terre étrangere, aurait dû être désigné comme un traître ? Non, et si l'on ne vit pas alors une désertion presque générale parmi les généraux et les officiers de l'armée française, c'est qu'ils craignirent d'être repoussés par ceux dont ils seraient venus embrasser la cause. Aujourd'hui, il n'y a plus de France : la France confondue avec des peuples subjugués, a perdu le titre de patrie et les droits de la victoire. Si le despote, qui veut lui ravir jusqu'au nom qu'elle porte, la distingue encore des autres nations qu'il opprime, c'est pour lui demander de plus grands sacrifices qu'à elles,

c'est pour lui arracher sans pitié tous ses jeunes rejetons, parce qu'ils sont plus propres aux combats, parce qu'ils ont une valeur plus précoce que les générations naissantes des autres pays.

Je soutiens que nous sommes arrivés à une époque où nous ne devons ni loyauté à celui que nous servons, ni reconnaissance à celui de qui nous tenons nos grades et nos titres ; où nous serions coupables si, voyant des chances d'arracher notre pays à l'affreuse tyrannie qui l'opprime, si voyant l'étendart de la résistance entouré d'une force respectable, nous n'allions pas tous nous y réunir, pour montrer à l'Europe que nous étions dignes de servir une meilleure cause que celle pour laquelle nous combattons depuis tant d'années, et qu'il ne nous manquait, pour nous déterminer à la quitter, qu'un chef qui eût notre confiance et qui nous garantît que c'est pour affranchir notre patrie et non pour livrer son territoire aux puissances étrangeres, que nous irons nous réunir à lui. Lorsque nous nous battions pour la défense de nos frontieres menacées ou envahies, nous avions des motifs de dévoûment qui dans tous les siecles, dans tous les pays ont ennobli la résistance. Mais qui nous menaçait, quand nous avons envahi la Russie ? qui nous a menacés depuis cet affreux épisode de notre histoire militaire ? On voulait nous renfermer dans des limites que nous n'avons jamais impunément franchies, au-delà desquelles nous n'avons trouvé que des triomphes désastreux ou des revers irréparables.

Napoléon pouvait rendre la paix au monde et nous faire jouir de ce repos, de cette aisance, de ces honneurs que depuis si long-temps il nous montre dans une perspective décevante, comme la récompense de nos fatigues et de nos services. S'il avait voulu adoucir cet inflexible orgueil au-

quel il nous sacrifie impitoyablement depuis si long-temps, s'il avait eu quelque sentiment de pitié pour cette belle France qu'il épuise d'hommes et d'argent depuis qu'il la gouverne ; s'il avait eu quelque amitié pour ses compagnons d'armes dont chaque année voit moissonner un si grand nombre, il aurait profité de la médiation de l'Autriche pour céder quelque chose de ses prétentions sans qu'il en coûtât rien à sa vanité, et sans compromettre son pouvoir. Mais non, insensible aux souffrances de notre pays, à notre lassitude, aux nouveaux périls dans lesquels il nous entraîne, il s'est jeté comme un tigre furieux dans la carriere des combats, et aujourd'hui nous nous battons non pour la gloire de la France, non pour protéger notre territoire, mais pour conserver des forteresses qui ne peuvent entrer dans notre système de défense militaire, et des villes dont l'indépendance contribuait à la prospérité du commerce de toute l'Europe, et par conséquent à la nôtre.

Il ne veut renoncer à aucune des conquêtes qu'il a faites, ni à aucune de celles qu'il a projetées, quoique ses moyens militaires aient évidemment diminué et que ceux des puissances qu'il menace soient considérablement augmentés. Il veut encore subjuguer l'Europe, après avoir donné l'éveil aux souverains qui la gouvernent et les avoir forcés à lui opposer des armées aussi gigantesques que celles avec lesquelles il envahissait, il y a quelque temps leurs états. Il ne veut pas voir que sa fortune décline, que son étoile pâlit, que sa situation est en raison inverse de celle où il se trouvait autrefois, qu'alors un revers important forçait les puissances à recevoir les conditions de la paix, et qu'aujourd'hui c'est lui qu'une seule bataille perdue peut réduire au dernier degré de la faiblesse et de l'humiliation.

Est-il étonnant qu'en le voyant ainsi courir à sa ruine et préparer avec tant d'insouciance celle de notre malheureux pays, les militaires qui l'ont servi le plus fidelement commencent à douter de la sincérité de son attachement pour eux et de l'étendue de leurs devoirs envers lui; et même que dirigeant leurs regards vers l'avenir, ils trouvent plus de gloire sous les drapeaux d'un autre général et plus de sécurité dans le rétablissement de la dynastie qu'il a voulu remplacer par la sienne ?

C'est dans ces circonstances si décisives pour les destinées de la France, et qui peuvent à jamais compromettre son indépendance et son repos, que paraît tout-à-coup dans les rangs des alliés, ennemis de Buonaparte et non pas ennemis de la France, unis contre l'ambition de ce despote, mais non pour l'esclavage de notre patrie, un général exilé depuis huit années du pays qu'il a servi avec autant de gloire que de fidélité, et condamné à finir ses jours au delà des mers, au milieu d'une nation turbulente et des orgies de la démocratie.

Victime de la jalousie que ses éminents services et sa réputation si brillante et si intacte ont excitée dans un cœur ennemi de toutes les gloires qui ont précédé la sienne, et des vertus qu'il n'a jamais possédées, ce grand homme s'est même laissé oublier de ses nombreux amis tant qu'il a vu une probabilité de sécurité pour la France dans les nombreux triomphes de son chef actuel. Mais après l'horrible catastrophe de Russie, après cette tentative forcenée, dans laquelle tant de nos compagnons d'armes ont été sacrifiés par la plus aveugle opiniâtreté et la plus inexcusable ignorance, que devait faire ce patriote distingué, ce général qui, dans d'autres temps, sacrifia son amour-propre et ses ressentiments pour sauver une armée française ? Fallait-il qu'il se contentât de

déplorer en silence les infortunes de son pays et la déplorable fin de tant de braves ? fallait-il qu'il vit tranquillement tomber en lambeaux cette belle France, objet de ses vœux et de ses regrets, et qu'il se fermât pour jamais la perspective de la revoir un jour sous l'influence d'un gouvernement réparateur et tutélaire ? Non, son inaction dans une crise aussi menaçante, eût été une trahison, et il ne s'est jamais montré plus grand que lorsque bravant les préventions des esprits faibles ou séduits, les calomnies de son odieux persécuteur, les déclamations des écrivains soudoyés, il est venu d'un côté offrir aux puissances alliées sa coopération contre le tyran de la France, et aux Français une garantie que ce n'est pas à eux, mais à l'ambition de leur chef que les souverains de l'Europe font la guerre.

Dira-t-on que le général qui, après avoir commandé en chef, se vengea noblement de l'inaction à laquelle le condamnait un gouvernement imbécille, en allant servir comme volontaire à notre armée d'Italie, puisse jamais sacrifier ses devoirs envers la patrie à des vues criminelles ou à des ressentiments particuliers. Il égala alors la grandeur d'âme de Camille et ce qu'il fait aujourd'hui n'est qu'une conséquence du dévouement de l'abnégation qu'il montra dans ces temps critiques.

On ne lui reprochera pas dans cette démarche courageuse de rechercher un rang, des honneurs, des richesses, de disputer au tyran son autorité pour devenir tyran à son tour. Il était tranquille au sein des jouissances domestiques, lorsque tout-à-coup il se vit traîné dans les prisons comme un malfaiteur et cité devant les tribunaux comme un traître. Avec quel acharnement ne fut-il pas alors poursuivi par la rage de Buonaparté! et existerait-il encore si celui-ci avait trouvé des

juges plus complaisants ou des Séïdes plus dévoués ? Moreau refusa le rôle qui depuis a été offert à celui qui l'a proscrit. Il craignit les séductions du pouvoir, la responsabilité immense du rang suprême ; il consulta son cœur, il ne se sentit pas le courage d'être sévere ; il consulta ses forces, il ne se trouva pas en état de gouverner son pays. Ce n'est donc pas aujourd'hui, après avoir vu tous les égarements de celui qui n'eut pas les mêmes scrupules, après avoir vu dans quel abîme de maux la France a été plongée par l'usurpation de Buonaparté, que le généreux, le désintéressé Moreau aura la prétention de la livrer à de nouvelles discordes, en y rétablissant un pouvoir équivoque, indéterminé, opposé aux vœux de la nation, ennemi de l'existence des autres états, qui vacille s'il est modéré, et qui devient tyrannique s'il veut être ferme.

Nos illusions sont finies, mon cher camarade, ce n'est pas dans nos rangs que nous devons chercher un maître, et espérons que l'homme qui aujourd'hui apparaît en Europe comme un ange tutélaire, comme un héros réparateur, nous appelera bientôt sous l'étendart des lys, et présentera à la France, comme le seul moyen de terminer les horreurs de sa longue servitude, la restauration d'une famille qui fit si long-temps sa gloire et son bonheur.

Nous avons le plaisir d'apprendre, en terminant ce Numéro, que la ville de St. Sébastien a été prise d'assaut le 31 du mois dernier, et que la citadelle a capitulé quelques jours après. L'assaut a coûté 2000 hommes aux assaillants. Soult a fait de nouveau marcher son armée au secours de cette place, mais cette fois-ci il a suffi pour le repousser des troupes espagnoles dont la bravoure et la conduite ont fait l'admiration de toute l'armée.

Nous n'avons jamais éprouvé plus de difficultés pour la rédaction d'aucun des Numéros de notre publication, que pour celui-ci. Jusqu'au 12 de ce mois, il n'y avait dans la circulation que des rumeurs, des rapports vagues, et des conjectures de toute espece sur les premieres opérations de la campagne de Saxe, d'après les bulletins de Buonaparte opposés aux lettres de ses ministres.

Au moment où nous allions enfin distribuer ce Numéro, les événements se pressent, les nouvelles pleuvent, les bulletins, les manifestes se multiplient; nous sommes obligés de tout renvoyer, au Numéro prochain. Nous nous bornons aujourd'hui à en faire une courte analyse

Nous avons reçu les 6eme et 7eme bulletins des opérations de l'armée combinée du Nord sous les ordres du Prince Royal de Suede. Cette armée poursuit ses premiers avantages avec autant de succès que d'éclat. Chaque jour jusqu'au 30, a été marqué par de nouveaux triomphes. Plusieurs officiers et soldats ont passé à l'armée combinée du Prince de Suede, et y prennent du service dans leur rang. Ils assurent que cette disposition est générale dans l'armée française. La cavalerie légere s'est distinguée dans la poursuite d'Oudinot, après la déconfiture de Gross-Beeren. Une grande quantité de bagages, armes, canons, caissons et provisions est tombée au pouvoir de l'armée combinée. Le 27, le corps du général Girard éprouva une défaite signalée entre Lubnitz et Belzig. Ce corps fut mis en déroute par les généraux Czernicheff et Hirschfeld. Le général Czernicheff fit 60 officiers et 1500 soldats prisonniers, le général Hirschfeld prit 80 officiers, plus de 2000 soldats, 7 pieces de canon et tous les bagages du corps. Le 28, la perte totale de l'armée française de Prusse était de plus de 12,000 hommes, sur lesquels il y avait plus de 250 officiers.

La ville de Luckau en Saxe été prise par le général Wobeser, sous les ordres du général Tauenzien. On y a pris mille prisonniers, et 9 pieces de canon. Tous les rapports des prisonniers concourent à dire que le général Girard a été tué. Toute l'armée combinée était en marche le 30, à la poursuite de l'ennemi et faisait chaque jour de nouvelles captures.

Le général Blucher avait marché de Jauer en avant, suivi de toutes ses forces, le 25, et a remporté de glorieux avantages, ainsi qu'il paraît par le bulletin suivant.

Gothenbourg, 4 Septembre.—Un bulletin officiel daté du 30 d'Août, porte que le général Blucher a remporté une grande victoire le 26, entre Borchitcloff et Groepsch, sur le Katzbach, sur Ney, Macdonald et Lauriston. Par une attaque impétueuse et bien soutenue par de l'artillerie, la ligne de l'ennemi fut rompue, son aile droite mise completement en déroute, et sa gauche qui vint à son secours fut aussi défaite. Au moment du départ du courier, il avait été pris 50 pieces de canon, mais les prisonniers n'étaient pas nombreux; car il avait été donné ordre de ne pas faire de quartier. Le général Blucher était à la poursuite de l'ennemi, et l'on attendait à toute minute des détails ultérieurs.

Le Prince Schwartzemberg avait donné avis au Prince Royal de Suede que le bombardement de Dresde avait commencé le 26, et qu'une partie de la ville était déjà en feu. Le Prince Koudaschoff qui avait été dépêché avec 200 Cosaques pour porter cette nouvelle au Prince Royal, avait traversé l'armée française, passé l'Elbe à la nage avec ses gens entre Dresde et Torgau, fait des officiers polonais prisonniers, et était arrivé au quartier-général de Belitz, sans avoir perdu un seul homme. Il n'y a que les Russes pour ces coups de vigueur et d'activité.

Les bulletins français du 1er et du 2 Septembre sont arrivés en même temps. On se garde bien d'y faire mention des succès de l'armée de Silésie sous Blucher, et de ceux de l'armée combinée du

Nord ; mais on ne pouvait y cacher le désastre affreux qu'a éprouvé le corps de Vandamme qui a été coupé intercepté et détruit en entier dans les montagnes de la Bohême.

Cet homme de sang a été tué dans cette occasion d'une mort trop honorable et trop douce pour un brigand et un assassin qui méritait de périr sur la roue, et dont le nom, après ceux de Buonaparté et de Caulincourt, sera un des plus notoires de ceux que l'histoire de la révolution transmettra à l'exécration de la postérité.

Voici comment on représente cet événement dans le bulletin du 1er Septembre :

" Le 29, le général Vandamme passa, avec huit ou dix bataillons, la gorge de la grande chaine des montagnes de Bohême et marcha sur Kulm. Il y trouva l'ennemi fort de huit à dix mille hommes ; il l'engagea ; mais ne se trouvant pas assez fort, il fit descendre son corps d'armée ; il aurait bientôt culbuté l'ennemi ; mais au lieu de rentrer et de se replacer sur les hauteurs, il resta et prit position à Kulm, sans faire garder la montagne. Cette montagne commandait la seule chaussée ; elle est très-haute. Ce ne fut que le 30 que le maréchal St. Cyr et le duc de Raguse arriverent au débouché de Toplitz. Le général Vandamme ne pensa qu'à fermer le chemin à l'ennemi et à le prendre ainsi en totalité. " A une armée qui fuit, il faut faire un pont d'or ou opposer une barriere d'acier." Il n'était pas assez fort pour opposer cette barriere d'acier.

Cependant l'ennemi s'apercevant que ce corps d'armée de 18 mille hommes restait seul en Bohême, séparé par de hautes montagnes, et que tous les autres étaient au pié des montagnes d'unautre côté, vit qu'il était perdu à moins qu'il ne le défit ; il conçut l'espoir de l'attaquer avec succès, sa position étant mauvaise.

Les gardes russes étaient à la tête de l'armée qui combattaient en se retirant ; deux divisions de troupes fraîches autrichiennes s'y étaient jointes. Le reste de l'armée de l'ennemi les joignit à mesure qu'ils débouchaient, suivi par le second, le 6e et le 14e corps ; ces troupes tomberent sur le premier corps.

Le général Vandamme fit bonne contenance, repoussa toutes les attaques, enfonça tout ce qui se présenta et couvrit le champ de bataille de morts

Le désordre commença dans l'armée ennemie et l'on vit avec admiration ce qu'un petit nombre d'hommes peut contre une multitude dont le *moral* est affaibli.

" A deux heures après midi la colonne prussienne du général Kleist, coupée dans sa retraite, débouche par Petersvalde pour tâcher de pénétrer dans la Bohême ; elle y a rencontra point d'ennemis ; arrivée au haut de la montagne sans résistance, elle s'y plaça et vit ce qui se passait. L'effet de cette colonne sur les derrieres de l'armée décida l'affaire.

Le général Vandamme marcha immédiatement contre cette colonne, qu'il repoussa ; il fut obligé d'affaiblir sa ligne dans ce moment critique.

La fortune changea. Il réussit néanmoins à culbuter la colonne du général Kleist qui fut tué. Les soldats prussiens jeterent leurs armes et se précipiterent dans les fossés et dans les bois. Dans cette crise le général Vandamme disparut. On suppose qu'il fut tué.

Les généraux Corbineau, Dumonceau et Philippon resolurent de profiter de ce mouvement pour se retirer, partie par la grande route et partie par les routes de traverse avec leurs divisions, en abandonnant tout le matériel qui consistait en 30 pieces d'artillerie et 300 charriots de toute espece, mais en emmenant tous les chevaux. Dans la situation où étaient les choses ils ne pouvaient pas faire mieux. Les tués, blessés et prisonniers peuvent porter notre perte à 6000 hommes. On croit que celle de l'ennemi ne peut pas être moindre de 4 à 5000 hommes.

Le bulletin du 2 Septembre fait mention d'un événement que nous serions au désespoir de voir confirmé. Il y est dit que le premier coup de canon de l'artillerie impériale, le 27, blessa à mort le général Moreau. Cependant lorsque nous considérons combien il est essentiel à Buonaparté de persuader aux Français et à ses compagnons d'armes, dans un moment d'adversité, que l'individu qu'il redoutait le plus au monde, et dont les plans lui annonçaient les revers les plus fâcheux pour la campagne, avait perdu la vie, ou au moins qu'il était hors d'état de continuer de servir, nous aimons à croire que c'est un nouveau mensonge à ajouter à ceux dont ses bulletins fourmillent. Nous terminons en donnant les détails de cette affreuse catastrophe, tels que le *Moniteur* les donne.

Le Gén. Moreau blessé à mort, suivant le Moniteur.

Dresde, 31 *Août*.—Suivant le rapport de son valet-de-chambre, le général Moreau fut blessé par un boulet de canon près des retranchements établis devant Dresde, le 27, vers quatre heures du soir. Il fut transporté à Noethlitz, où on lui coupa les deux jambes au-dessous des genoux. Après l'amputation il demanda quelque chose à manger et une tasse de thé. On lui offrit trois œufs et du thé, il ne prit que le thé. Sur les sept heures, on le mit dans une litiere, et dans la soirée des soldats russes le porterent à Passendorff. Il passa la nuit à la maison de campagne de M. Tritschen, grand-maître des forêts. Il n'y prit qu'une autre tasse de thé. Il se plaignit beaucoup des douleurs qu'il éprouvait. Le 28, à quatre heures du matin, il fut porté par des soldats russes de Passendorff à Dippol Deswalde, où il prit un peu de pain blanc et un verre de limonade dans la maison du boulanger Watz. Une heure après il fut porté près des frontieres de Bohême. Des soldats russes le porterent dans la caisse d'une voiture.

Extrait de Lettres particulieres du Quartier-Général du Prince Royal de Suede, le 30 *Août.*

" Tout paraissait annoncer que le maréchal duc de Reggio voulait nous attendre à Eckmannsdorff, près de Trauen Brietzen, et le prince s'est mis en marche de Belitz pour aller à sa rencontre. Les derniers renseignements, arrivés ce matin, portent cependant que cette armée se repliait sur l'Elbe. S. A. R. a établi aujourd'hui son quartier-général à Buchholtz près de Trauen Brietzen, non loin de la frontiere de Saxe.

P.S. M. de Scharnhorst a passé par Berlin pour se rendre directement auprès du Prince Royal, il apporte la nouvelle de la part du général Blucher, que le 26 de ce mois, il a remporté sur le Katzbach, dans les environs de Goldberg, une victoire complete sur les corps du prince de la Moskwa, du duc de Tarente, et du général Sébastiani. On parle de 60 canons pris, et de beaucoup de prisonniers. Le Prince Royal se trouvant déjà à Buckholtz, il est impossible de connaître au juste les détails, mais le grand chambellan prince de Wittgenstein, qui arrive en ce moment de Berlin, a donné les nouvelles précédentes qu'il a lues dans une lettre adressée au général Lestocq par le général Blucher.

Une lettre de Ludwigslust, en date du 28 à 10 heures du matin, porte que le maréchal prince d'Eckmuhl gardait encore sa position près de Schwerin, quoique fortement harcelé sur ses derrieres par le général Tettenborn, et sur son flanc gauche par le général Vegesack.

Nous donnerons dans notre prochain cahier le Manifeste de l'Autriche contre la France.

Imprimé pour SCHULZE et DEAN, 13, Poland-St. Oxford-St.

chez lesquels on peut souscrire

L'Ambigu,

OU

VARIÉTÉS LITTÉRAIRES ET POLITIQUES.

No. CCCLXXVII.—*Le* 20 *Septembre,* 1813.

ODE

POUR LE JOUR DE LA SAINT-LOUIS.

Descends de ton céleste empire,
Illustre saint, illustre roi !
En vain les accords de ma lyre
Voudraient s'élever jusqu'à toi.
Je viens célébrer la mémoire
Du jour où la terre à ta gloire
Rend un hommage solennel ;
Du jour où tu vis ta couronne
Briller des feux dont s'environne
La majesté de l'Eternel.

Ah ! si pour chanter tes louanges,
J'avais ce luth mélodieux
Dont Cécile étonnait les anges
En des concerts religieux,
De quelle sublime harmonie
L'enthousiasme du génie
Saurait embellir mes accents !
Et de Chérubins soutenue,
Jusqu'alors ma muse inconnue
Triompherait aussi du temps.

J'irais sur l'africain rivage
Interroger les monuments
Témoins de ton brillant courage,
De tes généreux sentiments.
Au milieu des sables arides,
De ses immenses pyramides
Je laisserais les vains débris;
Et sans chercher Thèbe et Palmyre,
En Egypte j'irais m'instruire
De la grandeur de Saint-Louis.

Je le suivrais aux tristes plaines
Où ce héros, cent fois vainqueur,
N'eût pas trouvé d'indignes chaînes,
S'il eût déployé moins d'ardeur ;
Ou répétant le cri de France,
Ce cri de noble souvenance,
Lorsque pressés de toutes parts
Ses chevaliers rendaient les armes,
Lui seul insensible aux alarmes,
Des Sarrasins bravait les dards.

Objet de leur superbe attente,
Sa lance, en guidant nos guerriers,
Avait, aux bords de la Charente,
Moissonné déjà des lauriers.
Sorti d'un sang qui d'âge en âge
Eut la valeur pour héritage,
Il sut imiter ses aïeux;
Mais alors que son âme altiere
Dans les fers se montra si fiere,
Il fut sans doute plus grand qu'eux.

O des Chrétiens pieux modele,
Modele aussi des souverains!
Leur balance trop peu fidele
N'erra jamais entre tes mains.
Quittant les régions lointaines,
Et ces campagnes africaines,
Que j'aime à te revoir encor,
Sous tes chênes au vaste ombrage,
A tes peuples offrant l'image
Des temps heuréux du siecle d'or!

De tes vertus suivant la trace,
Et les maximes de ton cœur,
Depuis mille ans ta noble race
Veillait encore à leur bonheur.
Elle cédait à la clémence
Les attributs de sa puissance,
Et ne régnant que par l'amour
De cette France tant chérie,
Ton indulgente dynastie
Charmait le fortuné séjour.

Tout à coup un affreux tonnerre
Eclate et gronde dans les cieux ;
La foudre en roulant sur la terre
Y féconde un germe odieux.
Du fond de ses sombres abymes,
S'élancent aussitôt les crimes,
Le régicide, la terreur ;
Et l'insolente république
Qui renversa le trône antique
De ton plus digne successeur.

Perdant alors son caractere,
Mélange et de grâce et d'honneur,
Pour suivre une vaine chimere,
Fantôme attrayant, mais trompeur,
Le Français dans sa rage impie
De fléaux sema sa patrie :
Le ciel qu'irritaient tant d'erreurs,
Permit qu'un monstre sanguinaire
Fût l'instrument de sa colere
Et l'abandonne à ses fureurs.

Mais toi, son ange tutélaire,
Toi, dans les cieux son protecteur,
Hélas ! d'un arrêt si sévere
Ne peux-tu vaincre la rigueur ?
C'est par toi que la France implore
La pitié du Dieu qu'elle adore :
Obtiens de lui que ses Bourbons
Ne cessent de régner sur elle:
De tant de rois tige immortelle,
Soutiens toujours tes rejetons !

Aux pieds d'un Prince magnanime
Ramene enfin tous les Français ;
D'un sceptre juste et légitime
Qu'ils goûtent encor les bienfaits !
Et digne en tout de sa naissance,
Par tant de traits de ressemblance,
Digne d'être ton noble fils,
Qui plus que notre auguste maître
A le droit de faire renaître
Ces beaux jours du regne des lys ?

S'entends la trompette héroïque
onner la charge des combats ;
Autour du drapeau britannique
Se rangent ses vaillants soldats :
Et du sommet des Pyrénées,
Suivant ses belles destinées,
Wellington force les remparts,
De ce rivage où la Garonne
Vit autrefois Mars et Bellonne
Couronner les fiers léopards.

Suspens ta course triomphale,
Arrête, invincible guerrier !
D'Albion l'illustre rivale
Porte, comme elle, un cœur altier ;
Respecte-la dans sa faiblesse :
N'insulte point à sa détresse,
Mais punis ses vils oppresseurs ;
Et dans tes rangs brillants de gloire,
Héros chéri de la victoire,
Montre-lui ses libérateurs.

Et nous, qui loin d'une patrie
Pourtant si chere à notre cœur :
Nous qui préférons à la vie,
Nos rois, nos serments et l'honneur :
Ne pourrons-nous dans la carriere
Combattre un soldat téméraire,
Et marcher enfin contre lui,
Dans notre ardeur impatiente,
Déployant l'écharpe éclatante
Des vainqueurs d'Arques et d'Ivri !

Par M. le Comte de B.....

SPECTACLES DE PARIS.

FEUILLETONS DE GEOFFROY.

THÉATRE FRANÇAIS.

Reprise de *Démocrite Amoureux.*

Les courtisans disgraciés ne se montrent plus guere à la cour: Regnard se montre très-souvent à la cour de Thalie, où il est depuis long-temps très-disgracié; il occupe continuellement la scene, où on le laisse presque tout seul. Le Joueur, le Légataire, les Ménechmes, le Distrait, les Folies amoureuses, ne cessent de paraître, et ne paraissent que pour recevoir de nouveaux affronts. Quand les chefs-d'œuvre de notre second comique éprouvent un pareil sort, qu'est-ce que les comédiens ont pu se promettre de Démocrite qui, sans contredit, est la moindre de ses pieces restées au théâtre? Démocrite a fait rire, et c'est, selon moi, une fortune pour une comédie: mais combien de temps fera-t-il rire? combien y aura-t-il de rieurs? J'ai observé que les spectateurs du Théâtre Français sont des ingrats; ils n'aiment ni n'estiment les pieces qui n'ont que le mérite de les réjouir et de les faire rire; ils ne rendent point justice à ce mérite qui est très-grand, quand le rire n'est pas provoqué par des bêtises et des absurdités grossieres, capables de faire rougir ceux mêmes qui ont la faiblesse d'en rire; mais l'esprit vif et naturel, la gaieté franche et l'aimable folie de Regnard, ne sont point à la mode du jour: des esprits faux et froids dédaignent cet abandon, cette verve, cette sorte d'ivresse qui caractérise le talent de Re-

gnard: son dialogue pétille comme la mousse du vin de Champagne: mais des idées originales, d'heureuses saillies, les tournures les plus piquantes, la plus brillante facilité sont sans effet sur un parterre auquel il ne faut que des pointes, des jeux de mots, des antitheses, de petits traits qui ont l'air d'être fins: de pareils ornements sont aujourd'hui bien plus à la portée des auditeurs, des auteurs et des acteurs.

Regnard était riche, indépendant, célibataire, homme de plaisir, excellent convive; il n'était ni philosophe, ni observateur, ni régulier, ni correct; il portait dans ses ouvrages l'enjouement dont il était animé dans ses fêtes; un air de liberté, quelquefois de licence, une étourderie, une témérité qui plaisaient beaucoup dans son temps: on aimait alors à trouver dans le poëte un homme du monde d'un commerce délicieux. Son mérite léger et volatil s'est évaporé; celui de Moliere, composé de la plus saine philosophie fondue dans le meilleur comique, semble avoir acquis des forces nouvelles; mais les gens de lettres et les gens de goût placent toujours le premier après le philosophe Moliere, quoiqu'à une assez grande distance, cet aimable fou de Regnard qui n'est pas, dit Voltaire, *médiocrement plaisant*.

La plupart des pieces de Regnard sont assez bien conduites. Démocrite est une comédie mal faite, l'intrigue en est très-faible: mais elle a trois excellents personnages, le valet Strabon, la soubrette Cléanthis, le paysan Thaler: ce sont eux qui défraient de comique toute la piece, qui tiennent lieu d'action, d'intérêt et d'art. Strabon est un valet rare dans son espece; tantôt il persiffle, il raille; c'est un fat, un petit-maître; tantôt il est galant, quelquefois philosophe. On ne sait comment avec tant de moyens de réussir

dans le monde, il est venu s'ensevelir dans une solitude où il vit de racines, régime qui lui déplait fort ; car, par-dessus tout, il est gourmand et de grand appetit : c'est la meilleure partie de son caractere et la plus enviée dans le monde. N'est pas gourmand qui veut, mais qui peut. La nature et la fortune aiment à se contrarier : la fortune donne-t-elle à quelqu'un de quoi faire grande chere ? la nature lui ôte l'appétit : et à qui donne-t-elle cet appétit si précieux ? à ceux que la fortune condamne à la frugalité. Du reste, Strabon se console de ses repas d'hermite, par le plaisir de se moquer de son maître Démocrite, et de maudire sa femme Cléanthis qu'il a quittée depuis vingt ans, et dont il se flatte d'être délivré pour toujours.

Thaler est un paysan bien vrai, bien naturel, tout à la fois naïf et rusé, balourd et malin, brusque et gai. Il y a un prince dans la pièce ; que dis-je ? il y a un roi, et même un roi d'Athenes, nommé Agélas : ce roi a un confident nommé Agenor. Il y a aussi une princesse nommée Ismene, et cette Ismené a de même sa confidente nommée Cléanthis : c'est une cour toute entiere. Eh bien ! il n'y a rien de plus ennuyeux que cette cour : Cléanthis seule est amusante, mais non pas à titre de confidente de la princesse Ismene : c'est en qualité de femme de Strabon qu'elle devient un personnage comique.

Le roi d'Athenes voit, par hasard, à la chasse une petite paysanne, nommé Chriséis, qui passe pour fille de Thaler. Aussitôt il s'enflamme à cette vue, et tout subitement il emmene à la cour l'objet de sa passion. Thaler suit Chriséis comme son prétendu pere. Démocrite, sottement amoureux de la petite fille, se laisse aussi persuader de l'accompagner à la cour d'Athenes.

Quelle pauvre figure doit faire à la cour l'amour d'un philosophe qui a un roi pour rival ! enfin Strabon ne peut manquer d'être du voyage, et il est enchanté d'aller dans un pays où l'on fait bonne chere ; ainsi voilà tout l'hermitage déménagé dans l'intervalle du premier au second acte.

On a voulu chicaner Regnard sur ce déménagement qui rompt l'unité de lieu. Regnard était homme à sacrifier même les trois unités à une situation comique, à quelques bonnes plaisanteries. Des savants lui ont reproché de nous présenter Athenes, encore gouvernée en monarchie du temps de Démocrite, tandis que l'état républicain y était établi depuis plus de sept cents ans. Regnard s'embarrassait aussi peu de la chronologie que des unités, il ne pensait qu'à rire et à faire rire les autres ; c'était là toute sa poétique et toute sa science : d'autres affichent plus de prétentions à la régularité, et ne sont ni plus exacts, ni plus raisonnables.

On se doute bien que la princesse Ismene, qui doit épouser le roi, ne voit pas de bon œil une jeune et jolie bergere arriver à la cour. La princesse veut un roi pour époux. Le roi ne veut point de la princesse ; il prétend épouser la petite paysanne ; il faut bien que l'auteur prenne ses mesures pour faire de la paysanne une fille de qualité. Roman pour roman, il est plus décent que ce soit la bergere qui devienne princesse, que de laisser le prince se marier avec la bergere.

Ce qu'il y a de moins bon dans la piece, c'est le héros qui lui donne son nom, c'est le célebre Démocrite que Regnard a défiguré, et dont il n'a fait qu'un sot pédant, aussi sottement ennuyeux dans son désert qu'à la cour. Ce qui soutient l'ouvrage, ce qu'il offre de meilleur et de plus comique, c'est la reconnaissance de Strabon et de Cléanthis, deux époux séparés depuis vingt ans, et qui comptaient

bien ne plus se revoir : cette reconnaissance trop chargée de comique dégénere un peu en farce. La Thorilliere et Mlle Beauval, le valet et la soubrette à la mode dans ce temps-là, avaient imaginé une pantomime énergique pour exprimer tout l'excès de l'antipathie des deux époux : on a conservé précieusement cette tradition qui n'est qu'une assez mauvaise caricature. Quelques années après les premieres représentations de Démocrite, on vit dans Turcaret une reconnaissance conjugale non moins théâtrale. Rien n'est moins propre à corriger les célibataires, à favoriser la population. Dans toutes ces farces, on suppose toujours au mariage la vertu spéciale d'inspirer aux conjoints une aversion, une haine mutuelle ; l'esprit de l'ancienne comédie était de rendre ridicule l'union conjugale, de berner les pauvres maris ; l'infidélité des femmes était une source intarissable de plaisanteries. Cet esprit-là est un mauvais esprit, un esprit destructif de la famille et des vertus domestiques ; aujourd'hui ces railleries sur les disgraces du mariage sont de mauvais ton, soit que les époux soient plus fideles, soit qu'il n'y ait plus rien de plaisant dans leurs infidélités et dans leurs disgraces.

Le philosophe Démocrite n'a aucune ressemblance avec les gens de lettres qui ont pris ce titre dans le dix-huitieme siecle, si ce n'est peut-être son Système du Monde ; car Démocrite inventa les atômes, et enseigna sa doctrine à laquelle Epicure donna depuis plus de vogue. Dans tout le reste, Démocrite est diamétralement opposé aux nouveaux docteurs de la fin du dernier siecle ; il renonce à son patrimoine pour vaquer à l'étude : nos philosophes vaquaient à l'étude pour se faire un patrimoine. Il vit de racines dans la solitude, les nôtres aimaient le grand monde et les grands repas. Il est neuf et embar-

rassé à la cour ; nos sages se mêlaient à toutes les intrigues. Démocrite est un amoureux de roman ; ils étaient hommes à bonnes fortunes. Il soupire naïvement pour une simple bergere. Nos docteurs faisaient des madrigaux pour les marquises et pour les duchesses. Le roi d'Athenes veut faire son Mercure de Démocrite : nos philosophes de Paris n'étaient pas assez grands seigneurs pour cet emploi.

La comédie de Démocrite fut jouée le 19 Janvier 1700 ; elle eut dix-sept représentations qui furent terminées le 26 Février suivant : les représentations alors allaient de suite, et leur nombre pouvait faire honneur à l'auteur. Aujourd'hui il y a des pieces qui restent plusieurs années dans le cours de leurs premieres représentations. Le rôle de Démocrite fut d'abord joué par Poisson, acteur qui bredouillait, et dont le comique avait quelque chose de trivial : quoique fort aimé du public, il ne fut point goûté dans ce rôle. Dancourt, plus connu comme auteur que comme acteur, se chargea du personnage, et obtint beaucoup de succès ; sa femme joua le rôle d'Hemene ; sa fille, celui de Chriséis. Le jeu de la Thorilliere et de Mlle Beauval, enleva tous les suffrages dans un temps où l'on aimait beaucoup ce genre de comique. La piece resta au théâtre, et s'y est maintenue très-long-temps en possession d'amuser l'assemblée ; je ne sais quel sera aujourd'hui son sort : ce sera du moins une piece de plus pour les mauvais jours ; elle fera nombre avec ses sœurs le Joueur, le Légataire, les Ménechmes, le Distrait, etc.

C'est Baptiste aîné qui joue Démocrite ; il le joue comme Sigismond dans la Revanche, avec assez de comique et de gaieté : il ne lui manque qu'un peu plus de naturel et de noblesse. Cartigny et Mlle Demerson jouent Strabon et Cléanthis : ils

ont obtenu dans la reconnaissance le succès le plus convenable à la chose ; ils ont fait beaucoup rire. Vanhove a rendu avec rondeur et franchise le rôle du paysan Thaler.

BRITANNICUS.

Début de Mlle. LEBRETON *dans Agrippine.*

Les débutantes arrivent à la file ; jamais le Théâtre Français n'en fut mieux fourni ; il n'en est pas plus riche : c'est une abondance stérile qui annonce la disette. De toutes les débutantes qui se sont présentées pour l'emploi de Mlle. Raucourt, la plus passable était encore cette infortunée Hordé, tuée d'un coup de sifflet en jouant bravement Cléopâtre dans Rodogune. Ce qui manque généralement à celles qui s'essaient dans les grands rôles de reines, c'est la noblesse, c'est l'âme et le sentiment : ce sont de froides écolières qui répetent une leçon. Le début de Mlle Lebreton n'a pas été heureux. Le rôle d'Agrippine est difficile, n'étant pas soutenu par le mouvement théâtral ; il ne donne point de prise au charlatanisme ; il faut que l'actrice paie de son talent et de sa personne, et rarement elle a de quoi payer. Le public ne se rebute point de tant d'essais infructueux ; il ne s'indigne pas même de voir le sanctuaire de l'art transformé en école primaire, et profané par l'indignité des élèves qu'on y laisse pénétrer, avant même qu'ils aient appris à parler et à lire : il revient toujours aux débuts conduit par l'espérance ; il y apporte une indulgence excessive, quelquefois cependant la patience lui échappe ; il donne des signes sensibles de mécontentement, c'est ce que Mlle Lebreton a éprouvé. Je ne m'arrêterai pas davan-

tage sur son début qui ne promet rien, et sans m'engager dans le triste détail des défauts de la débutante, je me hâte d'arriver à quelques observations sur les personnages de la tragédie de Britannicus.

Ce qui frappe le plus dans Agrippine, considérée sous le rapport historique, c'est le sort de cette famille de Germanicus, destinée en apparence à toutes les faveurs de la fortune, et qui en épuisa toutes les rigueurs. Germanicus, qui dut ce surnom à ses victoires en Germanie, était né de Drusus, beau-fils d'Auguste; il avait épousé Agrippine, petite-fille d'Auguste; il fut le plus grand, le plus vertueux et le plus aimable des Romains à cette époque. Faut-il s'étonner s'il périt empoisonné par Pison, d'après des ordres secrets de Tibere, son oncle et son pere adoptif? Sa femme Agrippine, ses fils Néron et Drusus furent les victimes des intrigues de Séjan et de la cruauté de Tiberé son troisieme fils. Caïus Caligula, l'horreur du genre humain, fut assassiné après deux ans de regne; ses filles Agrippine Drusille, Julie, se déhonorerent par leurs vices et leurs mauvaises mœurs. Agrippine en particulier fut un monstre d'orgueil et d'ambition; elle enfanta un autre monstre assassin de son frere, de sa mere et de sa femme.

Ce monstre est le héros de la tragédie de Britannicus; mais ce n'est encore qu'un monstre naissant: il en est à son premier crime, au meurtre de Britannicus son frere, qui forme la catastrophe. Ce coup d'essai était un coup de maître. Quand il fit cet outrage à la nature, il était encore gouverné par sa mere, qu'il craignait beaucoup et qu'il n'aimait guere: il avait encore auprès de lui ses instituteurs, ses conseillers, ses ministres Burrhus et Séneque. Burrhus conduisait son cœur, Séneque son esprit: mais le disci-

ple avait un bien mauvais cœur et un bien mauvais esprit. Déjà gâté par sa premiere éducation, il n'écouta ni Burrhus, ni Séneque ; il ne se souvint que des leçons qu'il avait reçues des esclaves de Domitia Lépida sa tante, qui le fit élever par charité dans le temps où sa mere Agrippine était exilée et ses biens confisqués. Néron eut toujours sur le trône le cœur et l'esprit d'un esclave : jamais scélérat ne fut plus poltron et plus lâche. A chaque crime qu'il commettait, il avait la fievre de peur ; mais la flatterie et la bassesse de tout ce qui l'environnait le guérissaient bientôt de cette fievre-là.

De ses deux pédagogues, Burrhus et Séneque, le premier jouit dans la postérité de la plus haute estime ; le second a laissé une réputation équivoque. Burrhus était simple tribun dans une légion, lorsqu'Agrippine l'appela pour être le gouverneur de Néron : il ne refusa point cet honneur : ce n'était point à lui à juger les desseins de celle qui lui confiait une place si importante : il se prêta sans scrupules à toutes les manœuvres d'Agrippine pour ravir la couronne à l'héritier légitime et la mettre sur la tête de son fils. Néron une fois sur le trône, Burrhus devenu ministre, ne laissa point manquer le jeune prince de bons conseils, qui réussirent assez bien pendant quelque temps. Néron n'osait secouer le joug ; mais ses esclaves, ses affranchis, ses maîtresses, ses courtisans, jeunes libertins qui tournaient sans cesse en ridicule Agrippine, Burrhus et Séneque, donnerent enfin de la hardiesse à Néron. Le meurtre de Britannicus le mit hors de tutelle. Racine, dans sa tragédie, fait dire à son Burrhus qu'il va quitter la cour et l'empereur, et pleurer dans la retraite Britannicus, César et tout l'Etat : cela est fort bon pour le théâtre ; le Burrhus de l'histoire se garda bien

de faire un pareil éclat qui l'aurait perdu sans aucun fruit pour la patrie ; il resta ferme à son poste, où il fut encore assez heureux pour empêcher quelque mal ; mais il ne pouvait rien contre les grands crimes ; il était trop faible pour lutter contre des passions violentes encouragées par une troupe de flatteurs et d'esclaves. Quand Néron, excédé des emportements, des menaces d'Agrippine, résolut d'employer un stratagème abominable pour se délivrer d'une mere si incommode, il s'adressa à un vil scélérat nommé Anicet. Le stratagême n'ayant pas réussi, Néron tremblant consulta Burrhus et Sénèque ; ils se regarderent l'un l'autre, et resterent dans le silence : Néron ne demandait pas un bon conseil, mais un bon moyen de se défaire d'Agrippine. Enfin, Sénèque prenant le premier la parole, demanda à Burrhus s'il fallait ordonner ce meurtre aux soldats : Les prétoriens, répondit Burrhus, sont attachés à famille des Césars par les serments les plus sacrés ; la mémoire de Germanicus leur est chere ; ils ne tourneront pas leurs armes contre sa fille ; qu'Anicet acheve ce qu'il a commencé. Ce ministre, même après le meurtre d'Agrippine, ne demanda point sa retraite ; la tristesse de son visage était la seule censure des folies qu'il était contraint de louer. Quand Néron chantait sur le théâtre, Burrhus gémissait, mais il applaudissait : *Burrhus mœrens et laudans*, dit Tacite avec une admirable énergie.

Burrhus ne survécut pas long-temps au meurtre d'Agrippine ; la mort vint le délivrer d'une cour où il ne faisait plus qu'une triste figure. Tacite soupçonne que Néron le fit empoisonner : Tacite n'aime pas qu'on meure de mort naturelle. Néron est chargé de tant de crimes bien avérés, qu'on peut se dispenser de lui prêter encore celui-ci qui est fort douteux.

Burrhus mourut d'une inflammation à la gorge qui ferma le passage à la respiration. Néron l'alla voir pendant sa maladie. Burrhus se croyait empoisonné ; à l'aspect de l'empereur, il se tourna vers la ruelle de son lit pour ne pas le voir, et Néron lui ayant demandé comment il se trouvait, il répondit seulement *je me trouve bien.*

J'en aurais trop à dire sur Sénèque, je le réserve pour une autre occasion, lui seul peut me fournir un long article. Pallas, affranchi de Claude, le confident et l'ami d'Agrippine, ne paraît point dans la tragédie de Britannicus, mais on en parle souvent. C'était à lui qu'Agrippine était redevable de son mariage avec Claude, et de l'adoption de Néron. Il paraît certain que cette princesse qui, dans ses déréglements, avait toujours consulté l'intérêt plus que l'amour, ne dédaigna point d'acheter la protection de cet esclave, par des complaisances bien honteuses pour la fille de Germanicus. Pallas, comblé d'honneurs et de richesses, était sous Claude à la tête du gouvernement ; il était surtout chargé de l'administration des finances : c'était le contrôleur-général de l'empire. Il n'avait même accepté cet emploi qu'à des conditions singulieres : il avait mis dans son marché qu'il ne serait jamais recherché sur aucune partie de son administration, et qu'on ne lui demanderait aucun compte. Néron lui ôta le maniement des finances ; et, après sa destitution, lorsque Pallas sortit accompagné d'un cortége nombreux, l'empereur, assez heureux en bons mots, dit fort plaisamment : « Pallas va déclarer sa banqueroute. » *Ire Pallantem ut ejuraret.*

Pallas fut accusé avec Burrhus d'avoir conspiré pour élever à l'empire Cornélius Sylla, remarquable par le nom illustre qu'il portait, et par sa qualité de gendre de l'empereur Claude.

L'accusateur était un fameux fripon chargé de la vente des effets confisqués au profit du trésor public : il joignit la sottise à la bassesse en associant des personnages aussi différents que Burrhus et Pallas, dans une accusation dont la fausseté était évidente. On la méprisa au point que Burrhus accusé prit place parmi les juges, et dit son avis sur le fait. Pallas, déclaré innocent du crime qu'on lui imputait, se rendit odieux par l'excès de son orgueil. On avait nommé au procès des affranchis qu'on prétendait être ses complices : il répondit : Que chez lui il ne commandait jamais rien que de la main et du geste : que si une plus ample explication était nécessaire, il écrivait ses ordres pour ne pas même avoir avec des êtres si vils, le commerce de la parole ; *ne vocem consociaret.* Cette vanité parut bien ridicule dans un homme qui n'était lui-même qu'un affranchi. Ce trait de Pallas a été emprunté par Destouches. Dans son Glorieux, il nous présente ce fier personnage dédaignant de parler à ses valets, leur défendant de lui parler, les chassant au premier mot qu'ils osent lui adresser ; ce qui n'empêche pas cependant que ce glorieux ne s'entretienne assez longuement avec son valet de chambre Pasquin : le besoin du poëte l'a emporté sur la vérité des mœurs du personnage. Pallas était un glorieux qui savait mieux garder son caractere.

Néron finit par se défaire de cet orgueilleux affranchi dont il convoitait les trésors ; il n'avait d'autre crime à lui reprocher que celui de ne pas mourir assez tôt, et d'être, par sa longue vieillesse, le détenteur injuste et opiniâtre d'une immense fortune.

PRISE DE SAINT SÉBASTIEN, &c. &c.

Gazette Extraordinaire de la Cour, Publiée le Mardi, 14 Septembre, 1813.

DÉPARTEMENT DE LA GUERRE.

Downing Street, le 14 Septembre 1813.

Le Major Hare est arrivé à ce Bureau avec des dépêches, adressées au Comte Bathurst, par le Feld-Maréchal Marquis de Wellington, dont suivent des copies.

Lezaca, le 2 Septembre.

My Lord,

Le feu contre le fort de St. Sébastien a été ouvert le 26 Août, et dirigé sur les tours qui couvraient la courtine, sur la façade de l'Est, sur le demi-bastion situé à l'angle du Sud Est, et sur l'extrémité de la courtine de la façade du Sud.

Le lieutenant-général Sir Thomas Graham avait ordonné qu'il fût établi un poste dans l'île de Santa Clara, ce qui fut effectué dans la nuit du 26, et le détachement que l'ennemi avait dans cette île, fut fait prisonnier. Le capitaine Cameron, du 9e, commandait le détachement qui a effectué cette opération, et Sir T. Graham loue particulierement sa conduite et celle du capitaine Henderson, du corps royal du génie.

La conduite de l'honorable lieutenant James Arburthnot, qui commandait les canots, a été très-louable, ainsi que celle du lieutenant Bell, des troupes de marine.

Tout ce qui avait été jugé praticable pour faciliter l'approche des brêches faites au mur de la ville, ayant été préalablement effectué le 30 Août, et une autre brèche ayant été faite à l'extrémité de la courtine, l'assaut a été donné à la place le 31, à 11 heures du matin, et elle a été prise. La perte de notre côté a été grave. Le lieu.-gén. Sir James Leith, qui n'avait rejoint l'armée que deux jours auparavant, et les majors-généraux Oswald et Robinson ont été malheureusement blessés sur la brèche; et le colonel Sir

Robert Fletcher, du corps royal du génie, a été tué d'un coup de fusil à l'entrée des tranchées. Le service de Sa Majesté fait une grande perte dans cet officier et dans le lieutenant-colonel Crawford du 9e régiment.

J'ai l'honneur d'envoyer ci-joint le rapport du lieutenant-général Sir Thomas Graham sur cette opération; Votre Seigneurie y remarquera avec plaisir une nouvelle et grande preuve de la bravoure et de la persévérance des officiers et troupes de Sa Majesté dans les difficultés les plus sérieuses.

Tous les rapports s'accordent à louer la conduite du détachement de la 10e brigade portugaise, sous le major Snodgrass, qui a passé la riviere d'Urumea, et a monté à la brèche sur la droite, malgré tout le feu qui a été dirigé sur elle, du fort et de la ville. La garnison s'est retirée dans le château, laissant environ 270 prisonniers dans nos mains, et j'espere que j'aurai bientôt le plaisir d'informer Votre Seigneurie que nous avons pris ce poste.

Depuis que le feu sur St. Sébastien avait recommencé, l'ennemi avait fait venir la plus grande partie de ses forces au camp d'Urogne, et il y avait tout lieu de croire qu'il ferait une tentative pour secourir la place.

Les divisions de la 4e armée espagnole, commandée par le général Don Manuel Freyre, occupaient les hauteurs de San Marcial et la ville d'Irun, couvrant ainsi et protégeant l'approche de St. Sébastien par la grande route; et elles étaient soutenues par la 1ere division d'infanterie anglaise, sous le major-général Howard, et la brigade du major-général Lord Aylmer, sur la gauche et en deçà d'Irun; et par la division du général Longa, campée près de la Sierra de Aya, derriere sa droite. Afin de les mettre encore plus en sûreté, j'ai fait marcher, le 30, deux brigades de la 4e division au couvent de San Antonio, dont l'une (celle du général Ross), sous l'honorable lieutenant-général Sir L. Cole, a marché sur la Sierra de Aya le même jour, et l'autre le 31 au matin, laissant la 9e brigade portugaise sur les hauteurs entre le couvent et Vera et Lezaca. La brigade du major-général Inglis, de la 7e division, a été envoyée le 30 au pont de Lezaca; et j'ai donné ordre aux troupes qui étaient aux Puertos d'Echalar, Zugarramurdi et Maya, d'attaquer les postes affaiblis de l'ennemi qui étaient devant ces positions.

L'ennemi a passé la Bidassoa le 19, avant le jour, aux gués entre Andara et le pont détruit sur la grande route, avec des forces très-considérables, avec lesquelles il a fait

une attaque très-impétueuse sur toute la ligne de la position des troupes espagnoles sur les hauteurs de San Marcial. Elles ont été très-vaillamment repoussées, quelques-unes au-delà de la riviere, par les troupes espagnoles, dont la conduite a égalé celle de quelles troupes que j'aie jamais vu se battre; et l'attaque, fréquemment réitérée, a toujours été repoussée avec la même bravoure et résolution. Comme la riviere coulait immédiatement au pied de la hauteur du côté des Français, où l'ennemi avait placé un grand nombre de canons, il a été en état de jeter un pont sur la riviere, environ à trois quarts de mille au-dessous de la grande route, sur lequel il a fait passer encore dans l'après-midi un corps considérable, qui, avec ceux qui avaient passé à gué, fit une autre attaque très-vive sur les positions des Espagnols. Elle fut également repoussée; et voyant enfin que tous ses efforts de ce côté étaient infructueux, l'ennemi profita de l'obscurité d'un violent orage pour retirer entierement ses troupes sur cette ligne.

Malgré que, comme je l'ai dit ci-dessus à Votre Seigneurie, j'eusse une division anglaise sur chaque flanc de la 4e armée espagnole, je suis heureux de pouvoir rapporter que la conduite de cette derniere a été si éminemment bonne, et qu'elle a été tellement en état de défendre son poste sans assistance, malgré les efforts opiniâtres de l'ennemi pour s'en emparer, que voyant que le terrain ne me permettait pas de faire agir les 1ere et 4e divisions sur les flancs des corps ennemis qui faisaient l'attaque, je ne leur ai pas fait prendre la moindre part à l'action.

Presque en même temps que l'ennemi passait la Bidassoa devant les hauteurs de San Marcial, il a passé aussi cette riviere avec environ trois divisions d'infanterie en trois colonnes, à des gués au-dessous de Salin, en avant de la position occupée par la 9e brigade portugaise. J'ai ordonné au major-général Inglis de soutenir cette brigade avec celle de la 7e division qu'il commande, et aussitôt que j'ai connu la direction de l'attaque de l'ennemi, j'ai fait prier le lieutenant-général comte de Dalhousie de vouloir bien se porter aussi vers la Bidassoa, avec la 7e division, pour soutenir le major-général Inglis par tous les moyens en son pouvoir. Le major-général Inglis n'ayant pas pu garder les hauteurs entre Lezaca et la Bidassoa, il s'est retiré sur celles qui sont en avant du couvent de San Antonio, et s'y est maintenu.

Dans ces entrefaites, le major-général Kempt a posté

une brigade à Lezaca, et par ce moyen il a tenu l'ennemi en échec et a protégé la marche du comte de Dalhousie vers le major-général Inglis.

Mais l'ennemi ayant complétement échoué dans sa tentative sur la position de l'armée espagnole sur les hauteurs de San Marcial ; et voyant que le major-général Inglis avait pris une position dont il ne pouvait pas le déloger, et qui en même temps couvrait et protégeait la droite de l'armée espagnole, et les approches de St. Sébastien par Ayarznn, et que sa situation sur la gauche de la Bidassoa devenait à chaque instant plus critique, s'est retiré durant la nuit.

La pluie qui est tombée durant la soirée et la nuit avait tellement grossi la Bidassoa, que l'arriere-garde de sa colonne a été forcée de la passer au pont de Vera. Pour effectuer ce passage, il a attaqué les postes de la brigade du major-général Skerret, de la division légere, vers 3 heures du matin, du Puerto de Vera et de la gauche de la Bidassoa. Malgré que la nature du terrain ait rendu impossible d'empêcher totalement le passage du pont, lorsqu'il a fait jour, il a été effectué sous le feu d'une grande partie de la brigade du major-général Skerret, et la perte de l'ennemi dans cette opération doit avoir été très-considérable.

Pendant que cela se passait sur la gauche de l'armée, le Maréchal de Camp Don Pedro Giron a attaqué les postes de l'ennemi en avant de la passe d'Echalar, le 30 et le 31. Le lieutenant-général comte de Dalhousie a fait attaquer le 31, par le général Le Cor, ceux qui étaient en avant de Zuggarramurdi, avec la 6e brigade portugaise ; et l'honorable major-général a fait attaquer le même jour, par le colonel Douglas, les postes de l'ennemi devant la passe de Maya, avec la 7e brigade portugaise. Toutes les troupes se sont bien conduites.

L'attaque faite par le comte de Dalhousie a retardé sa marche jusqu'à l'après-midi du 18 ; mais le soir, il était dans une position favorable pour ses progrès ultérieurs, et dans la matinée du 1er il était dans la position qui lui avait été assignée.

Dans ces opérations, où une seconde tentative de l'ennemi pour empêcher les alliés de s'établir sur la frontiere a été frustrée par les opérations d'une partie seulement de l'armée alliée, au moment même où la ville de St. Sébastien était prise d'assaut, j'ai vu avec une grande satisfaction

le zele et les talents des officiers, l'intrépidité et la bonne discipline des troupes.

Les différents rapports du lieutenant-général Sir T. Graham que j'ai transmis à Votre Seigneurie, manifestent l'habileté et la persévérance avec lesquelles il a dirigé la difficile entreprise confiée à ses soins, ainsi que le zele et les efforts de tous les officiers employés sous lui.

Je donne mon entiere concurrence au rapport de ce lieutenant-général sur l'assistance cordiale qu'il a reçue du capitaine Sir George Collier, et des officiers, marins et soldats sous ses ordres; lesquels ont fait tout ce qui était en leur pouvoir pour faciliter et assurer nos succès. Les marins ont servi l'artillerie aux batteries, et en toute occasion ils ont montré cette énergie qui caractérise la marine britannique.

Je ne puis applaudir assez à la conduite du Maréchal de Camp, commandant en chef de la 4e armée espagnole, qui en même temps qu'il a disposé de la maniere la plus convenable les troupes qu'il commande, leur a donné un exemple de bravoure, qui ayant été suivi par les officiers généraux, les chefs et autres officiers des régiments, a assuré les succès de la journée. Dans son rapport, que j'approuve, ce général exprime la difficulté qu'il trouve à citer des traits particuliers de bravoure dans une circonstance où tout le monde s'est si bien comporté; cependant il fait une mention particuliere du général Mendizabal, qui a offert volontairement son assistance, et a commandé sur la hauteur de San Marcial; du Maréchal de Camp Losado, qui commandait au centre, et a été blessé; du Maréchal de Camp Jose Garcia de Paredes, officier commandant de l'artillerie; des brigadiers Don Jose Maria Espoleta, Don Stanislas Sanchez Salvador, chef de l'état-major de la 4e armée, et de Don Antonio Roselli; et des colonels Fuentes Pita, commandant du Génie; Don Juan Loarte, du régiment de la Constitution, et de Don Juan Uarte Mendia.

Le major-général Inglis et les régiments de sa brigade, de la 7e division, se sont extrêmement bien comportés. Le 57e régiment, sous le colonel Mitchell, et le 68e, sous le colonel Hawkins, ont couvert le changement de position fait par les troupes des hauteurs entre Lezaca et la Bidassoa à celles de San Antonio; et ces corps se sont distingués.

Dans ces opérations, j'ai reçu toute l'assistance possible du major-général Pakenham, adjudant-général; du ma-

jor-général Murray, quartier-maître-général ; et de tous les officiers de l'état-major et de ma propre famille.

J'envoie cette dépêche par le major Hart, faisant les fonctions d'adjudant-général à cette armée, attaché au lieutenant-général Sir T. Graham ; et je demande la permission de le recommander à la protection de Votre Seigneurie.

J'ai l'honneur, &c.

(Signé) WELLINGTON.

P. S.— Je joins ici un état des tués et blessés dans les opérations du 31 du mois dernier et du 1er de ce mois, et les états des pertes essuyées devant St. Sébastien, du 28 Juillet au 31 Août.

Noms des Officiers blessés et manquants, au Siége de Saint Sébastien, depuis le 20 Juillet jusqu'au 29 d'Août.

Le 3 Août.

38e d'infanterie, 1er bat..... capt. John Willshire, sévérement.

Le 10 Août.

47e d'inf. 2d bat..... lieutenant J. R. Nason, légerement.

Le 25 Août.

Brunswick inf. légère..... lieut. Schwartenberg, manquant.

Le 29 Août.

9e d'inf. 1er bat..... lieut. Chadwick, sev. (mort depuis)

Noms des Officiers tués à l'Assaut et à la Prise de la Tour de St. Sébastien, le 31 d'Août.

Ingénieurs..... lieut. col. Sir Richard Fletcher.
..... capt. Rhodes.
..... capt. Collyer.
1er Royal Ecossais, 3e bat... enseigne Boyd.
4e d'inf. 1er bat..... lieut. Maequire.
..... lieut. Carrol.
..... lieut. Fawcon.

4e d'inf. 1er bat.	lieut. Jameson.
.....	enseigne Montford.
9e d'inf. 1er bat.	major Crawfurd (lieut. col.)
.....	lieut. E. Fraser.
.....	lieut. R. Lewyn.
.....	lieut. Morant.
20e d'in.	capt. Rose (major).
27e d'inf. 3e bat.	lieut. Hardinge.
38e d'inf. 1er bat.	capt. Werge (major).
.....	lieut. M'Guchin.
.....	lieut. Lawrence.
.....	lieut. Wheatley.
43e d'inf. 1er bat.	lieut. O'Connell.
47e d'inf. 2d bat.	major Kelly.
.....	capt. Hodges.
.....	lieut. Short.
.....	lieut. Norris.
.....	enseigne Bakewell.
.....	enseigne Campbell.
.....	enseigne Bennett.
52e d'inf. 1er bat.	lieut. Harvest.
59e d'inf. 2d bat.	capt. Scott (major).
.....	lieut. hon. W. C. Pery.
.....	lieut. Vevers.
.....	lieut. G. A. S. Fane.
.....	lieut Pyne.
.....	enseigne Pack.
.....	enseigne M. O'Hara.
.....	enseigne L. Watson.
27e d'inf. 3e bat.	volontaire Geo. Kennion.
.....	volontaire John Crawston.

Officiers Portugais tués.

3e rég de ligne.	ens. Francisco Cordoso de Garna.
.....	adjudant Hill.
13e rég. de ligne.	capt. Neves.
.....	enseigne Jose Maria.
.....	adj. Joao M. D. Abree.
15e rég. de ligne.	lieut. Jorge de Lamos.
.....	adjudant Jose Pereira Faras.
8e Caçadores	capt. Manuel Quintana.

Officiers Anglais blessés.

Etat-major-général	lieut.-gén. Sir James Leith, Chev. du Bain, sévèrement.

Etat-major-général ..... major-gén. Oswald, légerement.
..... major-gén. Robinson, séverement.
Ingénieurs ..... capt. Burgoyne (lieut.-col.) léger.
..... lieut. Barclay, séverement.
..... lieut. Marshal, idem.
1er rég. des gardes, 1er bat. enseigne Burrard, sév. (mort depuis)
..... 3e bat. enseigne Bridgeman, légerement.
Gardes (Colstream) 1er bat. enseigne Chaplin, séverement.
1er rég. Royal Ecossais.... lieut. Clarke, séverement.
..... lieut. Holbrooke, séverement.
..... lieut. Suckling, légerement.
..... lieut. Armstrong, idem.
..... lieut. Macdonald, idem.
4e d'inf. 1er bat..... lieut.-col. Piper, légerement,
..... capt. Williamson, séverement.
..... capt. Fletcher, idem.
..... lieut. Le Blanc, idem.
..... lieut. Haywood, idem.
..... enseigne Hyde, idem.
9e d'inf. 1er bat..... lieut.-col. Cameron, légerement.
..... capt. Thomas Ferrars, séverement.
..... capt. J. Shelton, id. (le bras coupé)
..... lieut. R. Dale, légerement.
..... lieut. W. M'Adam, idem.
..... lieut. John Ogle, séverement
Détachement du 20e rég... capitaine Murray légerement.
23e (fusilliers) 1er bat..... lieutenant Griffith, idem.
31e d'inf. 1er bat..... capt. Hussey, séverement.
..... lieut. Tittle, séverement.
..... lient. Cross, idem.
..... lieut. Sandwith, id. (le bras coupé)
..... lieut. Lawrence, son, séverement.
..... lieut. Hopper, idem.
..... enseigne M'Alpin, idem.
..... enseigne Reddy, idem.
..... lieut. Freer, légerement.
Détach. du 40e d'inf. 1er bat. lieut. Turton, sév. (mort depuis).
Détach. du 47e d'inf, 2d bat. capt. Livesay, séverement.
..... capt. Oglander, idem.
..... lieut. Power, idem.
..... lient. Nason, idem.
..... lieut. Johnson, idem.
..... lieut. Kendall, légerement.
..... lieut. Agar, idem.
..... enseigne Hall, séverement.
..... enseigne Burke, idem.
Dét. du 48e d'inf. 1er bat.. capt. Gray, légerement.
Dét. du 52e d'inf. 1er bat.. major Hunt (lieut.-col.) sév.

Dét. du 52e d'inf. 1er bat.. capt. R. Campbell, séverement.
59e d'inf. 2d bat..... capt. Fothergill, idem.
..... capt. Pilkington, idem.
..... lieutenant Hovenden, idem.
..... lieut. Duncan, idem.
..... lieut. Freeze, idem.
..... lieut. A. Campbell, idem.
..... lieut. H. Hartford, idem.
..... lieut. Stewart, légerement.
..... lieut. Browne, idem.
..... lieut. Carmichael, idem.
..... enseigne Edwards, séverement.
..... enseigne Robertson, légerement.
Dét. du 59e d'inf. 1er bat.. lieut. Hamilton, sév.
..... lieut. Percival, idem.
1er rég. de lig. lég. Ger..... capt. Heine, idem.
..... lieut. Rossin, légerement.
Inf. lég. de Brunswick..... lieut. Halson.
1er Royal Ecossais, 3e bat.. volontaire Dobb, sév.
4e d'inf. 1er bat..... volontaire Bennett, légerement.

Officiers Portugais, blessés.

3e rég. de ligne..... major Campbell, sév.
..... capt. Walter, idem.
..... capt, Jose Rafael Joaquim Manoel de Vega, sév.
..... Thomas de Avila, légerement.
..... lieut. Antonio Bernardo, sév.
..... lieut. Amar Barroso, légerement.
(Les noms de cinq enseign: sont pas insérés dans le rapport du régiment.)
11e rég. de ligne..... capt. Antonio de Govea, lég.
..... lieut. Ign. Pereira de Lacerda, lég.
13e rég. de ligne..... capt. Joaquim Antonio, sév.
..... capt. Joaquim de Miranda, idem.
..... lieut. Jose Pedro, idem.
..... lieut. Michael Joaquim, idem.
..... enseigne Lawrence Guistimano.
15e rég. de ligne..... capt. Thomas O'Neil, sév.
..... capt. Antonio Ignaco Coiola, lég.
..... lieut. Diego Honorato, sév.
..... lieut. Joico Manse Borguieta, id.
..... enseigne Ivao de Mattos, sév.
..... major Ant. Alex. le Brito Joie de Mascarenhas, séresement.
..... major Alex. de Abuquerque, lég.

23e rég. de ligne..... lieut. Jeromino Rogado, sévem.
24e rég. de ligne..... capt. Aragao, lég.
..... lieut. Padua, sév.
..... enseigne Joie Manuel, idem.
5e Caçadores..... lieut. Miguel.
8e Caçadores..... lieut.-col. Hill, sév.
..... capt. George Vellis, idem.
..... enseigne Luis Mancel, idem.

Nom des Officiers tués et blessés dans les Opérations de l'Armée.

Officiers Anglais, tués.

31 Août.

30e d'inf. 2d bat..... capt. Mallett, D. A. Q. M. G. attaché à l'armée espagnole.
11e d'inf. 1er bat..... lieut. Richardson.
5e d'inf..... capt. Douglas.
82e d'inf. 1er bat:..... lieut. Welsted.
95e d'inf. 3e bat..... capt. Cadoux, (dans la matinée du 1er Septembre.)

Noms des Officiers Portugais, tués.

8e rég. de ligne ..... lieut. Mancel Alex. de Sante Clara
19e ditto..... capt. Joao Ross.
..... lieut. Leslie.
23e ditto..... capt. G. D. Crawford.
..... capt. Jero. F. Corte Reel.
2d Caçadores..... enseigne Fran. Jose Laurence.

Officiers Anglais, blessés.

36e d'in. 1er bat..... enseigne Munt, sévérement.
43e dittoditto..... lieut. G. Foillet, sév. (mort depuis)
51e d'inf..... major Roberts (lieut.-col.) sév.
..... capt. Keyt, sév.
..... capt. Kelly, idem.
..... capt. James Ross, sév.
..... capt. John Ross, lég.
..... lieut. Frédérick, sév.
..... lieut. Pailey, sév.
..... lieut. Brook, lég.

51e d'inf. ..... lieut. Minchin, sév.
..... lieut. Dudd, idem.
..... enseigne Thuston, idem.
68e d'inf. ..... lieut. Sheene, idem.
..... enseigne Gibson, lég.
82e d'inf. 1er bat. ..... lieut. Donclan, idem.
95e d'inf. 2d bat. ..... capt. Hart. idem.
..... lieut. Llewellyn, sév.
..... lieut. Cochrane, idem.
Chasseurs Britanniques ..... lieut.-col. Eustace, sév.
..... major Duhamtoy (lieut.-col.) sév.
..... capt. Muralt, lég.
..... lieut. Blemur, idem.
..... lieut. Choiseul, sév.
..... lieut. Precorbin, idem.

Officiers Portugais, blessés.

8e rég. de ligne ..... colonel John Douglas, lég.
..... lieut.-col. Ralph Onseley, sév.
..... capt. W. S. Connor, idem.
..... enseigne Joaquim Mancel Mascarenhas, sév.
..... enseigne Jorge Alexandre, sév.
..... adjudant Joad Lenz Thomas, lég.
11e rég. de ligne ..... capt. Joaquim, lég.
..... capt. T. Pordao, idem.
..... capt. Joao de Gouvea, idem.
..... lieut. Luiz Pinto, idem.
..... lieut. Anto de Gouvea, idem.
12e rég. de ligne ..... capt. F. da P. Tercauz.
..... lieut. Joao Maria de Fonseca.
19e rég. de ligne ..... enseigne Joao Vitoreao Perreira, lég.
..... enseigne Julio Cæsar August, sév.
1er Caçadores ..... capt. Manoel Jorge Roiz, lég.
2d ditto ..... enseigne Ant. de Prado, idem.
3e ditto ..... enseigne Joze Teixera Pinto, idem.
..... enseigne Jose Maria, lég.
7e ditto ..... capt. Pedro de Barros, idem.
..... lieut. Anto. Gereiz Pinto, lég.
9e ditto ..... capt. Ign. Ferreira de Rocha, sév.
..... enseigne Don Henrick, sév.

Etat des Tués, Blessés, et Manquants au Siége, à l'Assaut, et à la Prise de Saint Sébastien, depuis le 28 Juillet jusqu'au 31 d'Août.

Anglais.

1 lieutenant-colonel, 2 majors, 6 capitaines, 19 lieutenants, 8 enseignes, 31 sergents, 1 tambour, et 503 soldats, tués.

3 officiers de l'état-major-général, 2 lieutenants-colonels, 1 major, 15 capitaines, 33 lieutenants, 11 enseignes, 54 sergents, 6 tambours, et 373 soldats, blessés.

1 lieutenant et 40 soldats manquants.

Portugais.

2 capitaines, 1 lieutenant, 2 enseignes, 3 officiers d'état-major, 9 sergents, 1 tambour et 171 soldats tués.

1 lieutenant-colonel, 1 major, 10 capitaines, 10 lieutenants, 13 enseignes, 39 sergents, 1 tambour et 519 soldats blessés.

4 soldats manquants.

Etat des Tués, Blessés et Manquants, dans les Actions qui ont eu lieu le 31 d'Août et le 1er Septembre, 1813.

Anglais.

2 capitaines, 2 lieutenants, 8 sergents et 43 soldats tués.

1 lieutenant-colonel, 2 majors, 6 capitaines, 13 lieutenants, 3 enseignes, 25 sergents et 284 soldats blessés.

2 sergents et 84 soldats manquants.

Portugais.

3 capitaines, 2 lieutenants, 1 enseigne, 5 sergents, 1 tambour et 76 soldats tués.

1 colonel, 1 lieutenant-colonel, 7 capitaines, 4 lieutenants, 8 enseignes, 1 officier d'état-major, 21 sergents, 1 tambour et 342 soldats blessés.

1 sergent et 52 soldats manquants.

Espagnols.

1 colonel, 10 capitaines, 5 lieutenants, 2 enseignes, 12 sergents et 231 soldats tués ; 2 chevaux tués.

4 officiers d'état-major-général, 3 colonels, 3 lieutenants-colonels, 2 majors, 11 capitaines, 28 lieutenants, 30 enseignes, 1 officier d'état-major, 69 sergents et 1196 soldats blessés; 4 chevaux blessés.

1 capitaine, 3 lieutenants, 1 enseigne et 66 soldants manquants.

Officiers Espagnols, tués.

Le 31 d'Août.

2d rég. des Asturies ..... capt. J. Menendez.
..... capt. J. J. Vidal.
..... lieut. B. Hermandez.
Rég. de la Constitution.... capt. M. Josefa.
Rég. de Corona..... second lieut. M. Pardo.
Rég. des volon. des Asturies, colonel F. Miranda.
..... capt. P. Albuera.
..... capt. M. Fotalba.
..... lieut. T. Caneya.
..... lieut. A. Fernandez.
Rég. Oviedo..... lieut. A. Gonzalez.
Compagnie d'ouvriers..... capt. M. J. Campa.
1er rég. de Cantabria..... capt. O. Lozano.
..... capt. J. Ruben.
..... capt. J. Oronoz.
..... lieut. F. Rubascava.
..... second lieut. L. Cotera.
Tirailleurs de Cantabria.... capt. Joaquin Dias.

Officiers Espagnols blessés.

Etat-major-général ..... maj.-gén. Francisco X. Lorade.
..... brigadier Antonio Rosillo.
..... brigadier Frederico Cannancon.
..... aide-de-camp sec. lieut. M. Carzia.
..... adjud.-gén. L. Lavina.
Rég. de Toledo..... second lieut. A. Baucibi.
Rég. de Monterez..... lieut. A. Narnaez.
..... lieut. F. Romero.
Rég. de Manuva..... lieut. J. de Asas.
..... lieut. Puinaveyo.
Rég. de Benevente..... second lieut. X. Arango.
Rég. de Rivero..... colonel F. Carrera.
..... lieut. Al. Gutùirrez.
..... lieut. R. Onero.
Rég. d'Oviedo..... capt. Estevan Rodriguez.
..... capt. Alberto Rodriguez.

Rég. d'Oviedo	second lieut. M. Favoada.
	second lieut. J. Evia.
	second lieut. F. Lema.
2d rég. des Asturies	colonel J. M. Carrill.
	major J. M. Novea.
	capt. F. X. Foral.
	capt. P. Zaluaga.
	capt. Francisco San Julian.
	lieut. Francisco Moreno.
	lieut. Pedro Bonec.
	lieut. Mariel M. Salignes.
	second lieut. Pedro Solis.
	second lieut. Juan Mastenhes.
	second lieut. Jose Sierez.
	second lieut. Estchau Ystafogo.
	second lieut. Jose Feyada.
	second lieut. Jose Canada.
	second lieut. Francisco Bargas.
Rég. de Guadalaxara	capt. Jose Rico.
	lieut. Juan de Olloqui.
Rég. de la Constitution	col. Juan Loaste.
	lieut. Antonio Villagas.
	lieut. Antonio Martinhas.
	second lieut. Luis Alcala.
Volontaires de la Corogne	lieut.-col. Mariane Canell.
	capt. Jose Riomajor.
	lieut. Nicolas Collar.
	lieut. M. Roman.
	lieut. J. M. Hermandez.
	lieut. J. de Puga.
	second lieut. V. Noguera.
	second lieut. L. Yllarde.
Volontaires des Asturies	lieut. R. Sodno Diaz,
	second lieut. J. Villamel.
	second lieut. V. Lopes.
	second lieut. F. Salgada.
	adjud. A. Parque.
Rég. de Santeyago	second lieut. J. M. O'Campo.
Rég. de Cantabro	major Pedro Oloria.
	capt. Jose Martini.
	lieut. Fracisco la Povrasa.
	lieut. Jose Salama.
	lieut. Jerenimo Londone.
	lieut. Juan del Rio.
	lieut. Francisco Media Villa.
	sec. lieut. Francisco Selines.
	sec. lieut. Marcello Ortiz.
	sec. lieut. Francisco Salvador.

Rég. de Laredo..... lieut.-col. Silvestre Hidalgo.
..... capt. Bernado Alvarez.
..... capt. Jose Falla.
..... capt. Manuel Menandez.
..... lieut. Vicente Noroga.
..... lieut. Fran. Xavier Albarez,
..... lieut. Fran. Presno.
..... sec. lieut. Sebastien Sanches.
..... sec. lieut. Felix Araual.
..... sec. lieut Jose Paz Luis Optis Falla
Rég. de tirail. de Cantabria, lieut. Jose Cartreyon.
..... Vicente de la Torriente.
1er rég. de la Guipuscoa.... lieut. Nicolas Doronsora.
..... lieut. José Arana.
..... lieut. Jose Alban.
2d rég. de Guipuscoa..... lieut.-col. Buenaventura Tomasa.
..... lieut. Gumaresindo Churraca.
..... lieut. Jose Manuel Carril.

Officiers Espagnols manquants.

2d rég. des Asturies..... lieut. Joaquim Gonsales.
Rég. de la Constitution..... lieut. Augustin Benites.
Rég. de Santoyajo..... capt. Augustin Berraiz.
Rég. de Laredo..... lieut. Jose M. Soladura.
..... lieut. Anto. Soloriases.

Ayarzun, le 1er Septembre 1813.

My Lord,—En exécution de l'ordre que vous m'aviez donné la veille d'attaquer la brèche de St Sébastien, qui s'étendait alors sur la gauche, de manière à embrasser l'extrémité et le front de la courtine immédiatement au-dessous du bastion de gauche, et les façades du bastion même, et d'y établir les troupes, l'assaut eut lieu hier à onze heures du matin; et j'ai l'honneur de rendre compte à Votre Seigneurie que la persévérance héroïque de toutes les troupes employées a été enfin couronnée du succès. La colonne d'attaque était composée de la 2e brigade de la 5e division, commandée par le major-général Robinson, soutenue immédiatement par les détachements désignés ci-dessous.*

* Cent cinquante volontaires de la division légère, commandés par le lieutenant-colonel Hunt, du 52e régt

et ayant en réserve le reste de la 5e division, composée de la brigade portugaise du major-général Spry, et du 5e bataillon de chasseurs portugais de la brigade du général Bradford, sous le major Hill; le tout sous la direction du lieutenant-général Sir J. Leith, commandant de la 4e division. Après avoir tout concerté avec Sir J. Leith, j'ai passé l'Uramia pour aller aux batteries de droite, d'où l'on pouvait tout voir distinctement et donner immédiatement les ordres pour le feu des batteries, suivant les circonstances.

La colonne, en défilant de la droite des tranchées fut de même qu'auparavant exposée à un violent feu de bombes et de mitraille, et une mine sauta à l'angle gauche de la contre-escarpe de l'ouvrage à corne; elle fit beaucoup de mal, mais n'arrêta pas l'ardeur des troupes dans leur attaque. Rien n'a jamais été plus trompeur que l'apparence extérieure de la brèche; les difficultés presque insurmontables qu'elle présentait ne peuvent pas être appréciées sans quelque description. Malgré sa grande étendue, il n'y avait qu'un seul point par où l'on pût entrer, et seulement par file. L'intérieur du mur jusqu'à la droite de la courtine formait une escarpe perpendiculaire d'au moins 20 pieds jusqu'au niveau des rues,—en sorte que le bord étroit de la courtine, formé par la brèche faite à son extrémité et sur son flanc, était le seul point accessible. Durant la suspension des opérations du siége en conséquence du manque de munitions, l'ennemi avait préparé tous les moyens de défense que l'art pouvait suggérer, de manière qu'un grand nombre d'hommes étaient couverts par les retranchements et traverses dans l'ouvrage à corne, sur les remparts de la courtine, et dans l'intérieur de la ville, vis-à-vis la brèche, et prêts à faire le feu de mousqueterie le plus meurtrier sur les deux flancs des troupes qui montaient sur le bord étroit de la courtine.

Tout ce que la bravoure la plus déterminée pouvait tenter fut entrepris plusieurs fois et en vain par les troupes, qui s'avancerent successivement des tranchées. Aucun

---

ment; 400 de la 1ere division (dont 200 de la brigade des gardes, sous le lieutenant-colonel Cooke; 100 du bataillon léger, et 100 des bataillons de ligne de la légion allemande du roi), sous le major Robertson; et 200 volontaires de la 4e division, sous le major Rose, du 20e d'infanterie.

homme ne survécut à ses efforts pour atteindre à la crête : et malgré que la pente de la brêche mît à l'abri du feu de la mousqueterie de l'ennemi, cependant la nature pierreuse des décombres mit obstacle aux travaux des ingénieurs et ouvriers pour former un logement aux troupes, qui étaient exposées au feu de bombes et de mitraille des batteries du château ; et à tout événement, on ne pouvait pas s'y établir avec sûreté sans occuper une partie de la courtine. Dans cet état presque désespéré de l'attaque, après avoir consulté le colonel Dickson, commandant de l'artillerie royale, j'osai ordonner que les canons fussent tournés contre la courtine. Un feu très-vif d'artillerie fut dirigé sur ce point, passant à quelques pieds seulement au-dessus des têtes de nos soldats qui étaient sur la brèche, et il fut entretenu avec une précision sans exemple. Dans ces entrefaites, j'acceptai l'offre que fit une partie de la brigade portugaise du major-général Bradford, de passer la riviere à gué près de son embouchure. La marche du 1er bataillon du 13e régiment, sous le major-général Snodgrass, en traversant une plage à découvert et la riviere, et celle d'un détachement du 24e régiment, sous le lieutenant-colonel M'Bean, pour le soutenir, furent suivies avec la plus grande intrépidité, sous un feu de mitraille très-violent. Le major Snodgrass attaqua et prit la petite brêche sur la droite de la grande, et le détachement du lieutenant-colonel M'Bean occupa la droite de la grande brêche. Je ne dois pas omettre de mentionner qu'une offre semblable fut faite par le 1er régiment portugais de la brigade du brigadier-général Wilson, sous le lieutenant-colonel Fearon ; et que le major-général Bradford et le brigadier-général Wilson avaient dès le principe demandé avec instance que leurs brigades fussent employées dans l'attaque, puisqu'elles avaient eu une si grande part aux travaux et fatigues de l'attaque de droite. Voyant alors l'effet de l'admirable feu des batteries sur la courtine, quoique l'ennemi fût si bien couvert, j'ordonnai qu'il fût fait un grand effort pour gagner à tout risque la crête, en même temps qu'il serait fait une tentative pour escalader l'ouvrage à corne.

Il échut en partage à la 2e brigade de la 5e division, sous le commandement de l'honorable colonel Charles Greville, de sortir des tranchées à cet effet ; et le 3e bataillon des Royaux Ecossais, sous le lieutenant-colonel Barnes, soutenu par le 88e, sous le lieutenant-colonel Miles, arriva

heureusement pour monter à la brèche de la courtine, à-peu-près dans le moment où une explosion au rempart de la courtine (causée par le feu de l'artillerie) produisit de la confusion parmi les ennemis. La passe étroite fut prise et maintenue, et les troupes qui étaient sur la droite de la brèche ayant réussi à-peu-près dans le même moment à forcer les barricades sur le sommet du rempart étroit, parviurent à entrer dans les maisons adjacentes. Ainsi, après un assaut qui durait depuis plus de deux heures, un logement sûr fut obtenu.

Il fut impossible d'arrêter l'impétuosité des troupes, et dans l'espace d'une heure de plus l'ennemi fut débusqué de toutes les défenses compliquées qu'il avait érigées dans les rues, essuyant une forte perte dans sa retraite au château, et laissant toute la ville en notre possession.

Quoiqu'il doive être évident pour Votre Seigneurie que les troupes ont été toutes animées de la bravoure la plus ardente et la plus dévouée, et que toutes méritent les plus grands éloges, cependant je suis sûr que Votre Seigneurie désirera d'avoir des informations plus particulières relativement à ceux qui par leur situation ont eu les occasions de se distinguer; et comme, vu la distance où j'étais moi-même, je ne puis pas rendre cette justice, d'après mes propres observations, j'ai pris toutes les peines possibles pour recueillir des renseignements des officiers supérieurs. Le lieutenant-général Sir J. Leith a très-amplement justifié ma confiance dans son intelligence éprouvée et sa grande bravoure, en conduisant et dirigeant l'attaque, jusqu'à ce qu'on fut obligé de l'emporter malgré lui, après qu'il eût reçu une forte contusion à la poitrine, et eût eu le bras gauche cassé. Le major-général Hay lui a succédé dans le commandement, et a conduit habilement l'attaque jusqu'à la fin. Le lieutenant-général Sir J. Leith exprime les grandes obligations qu'il a aux majors-généraux Hay et Robinson (ce dernier fut obligé de quitter le champ de bataille, ayant reçu une blessure grave à la figure), et aux lieutenants-colonels Berkeley et Gomm, assistant-adjudant-général, et assistant-quartier-maître-général de la 5e division, pour leurs services et leur zele dans cette lutte opiniâtre. Il recommande vivement à l'attention de Votre Seigneurie son aide-de-camp, le capitaine Belches, du 50e régiment; et d'accord avec le major-général Hay, il rend témoignage de la conduite très-méritoire du capitaine James Stewart, du 3e bataillon de Royal Ecossais, aide-de-camp

la major-général Hay; il recommande aussi à l'attention de Votre Seigneurie l'aide-de-camp du major-général Robinson, le capitaine Wood, du 4e régiment d'infanterie, ainsi que les capitaines Williamson et Jones, du même régiment; le premier a été grièvement blessé, en commandant le 4e, qui suivait les enfants perdus de la maniere la plus brillante, et il est resté sur le champ de bataille longemps après avoir reçu sa blessure. Le capitaine Jones succéda au commandement de la brigade et la conduisit avec beaucoup de talent.

Sir J. Leith fait aussi l'éloge du capitaine Taylor, du 8e régiment, major de brigade de la 1ere brigade, et du lieutenant Le Blanc, du 4e régiment de ligne, qui conduisait la compagnie d'infanterie légere du régiment, immédiatement près les enfants perdus, et qui est le seul officier de la colonne qui ait survécu.

Le major-général Robinson rend également témoignage de la bonne conduite des capitaines Williamson et Jones, et du lieutenant Le Blanc. Il fait aussi un grand éloge du capitaine Livesay, qui, après la mort du major Keily, prit le commandement du 47e régiment de ligne, et le conserva jusqu'à ce qu'il fut blessé. Le commandement passa alors au lieutenant Power, et sa conduite mérite des éloges, ainsi que celle du capitaine Pilkington, qui commanda le 9e après la mort du capitaine Scott, le garda jusqu'au moment qu'il fut blessé, et que le commandement passa au capitaine Halford, qui le conduisit d'une maniere brillante; le major à brevet Anwyll, brigade-major de la 2de brigade, s'est aussi distingué.

Le major-général Hay, qui de ce moment a eu le commandement de la 5e division, fait le plus grand éloge de l'excellente conduite du major-général Sprye qui commandait la brigade portugaise, et de la valeur brillante du colonel de Regoa et du 15e régiment portugais sous ses ordres, et du colonel M'Crae, du 3e régiment portugais. Le major-général Sprye fait un grand éloge du lieutenant-colonel Hill, commandant le 8e de Caçadores, et du major Charles Stuart Campbell, qui commandait le 3e régiment en l'absence du colonel M'Crae employé ailleurs: il reconnaît les obligations qu'il a au capitaine Brackenbourg, du 61 régiment, son aide-de-camp, et au major de brigade Fitzgerald. Le major-général Hay parle dans les mêmes termes des services du colonel l'honorable C. Greville, du 38e, qui commandait la 2de brigade; et de la valeur brillante du

lieutenant-colonel Barnes dans l'assaut de la courtine, avec le brave bataillon de Royal Ecossais, et de la conduite exemplaire du lieutenant-colonel Cameron, du 9e de ligne, des lieutenants-colonels Miles et Dean, du 98e, de tous les officiers et de toutes les troupes. Il parle des obligations particulieres qu'il a au major de brigade Taylor, et au capitaine Stewart, de Royal Ecossais, son aide-de-camp, pour le zele l'intelligence et l'intrépidité qu'ils ont montrés.

Le major-général Hay exprime sa satisfaction de la conduite courageuse et judicieuse du lieutenant-colonel Cooke, qui commandait le détachement des gardes; de celle du lieutenant-colonel Hunt, commandant le détachement de la division de gauche, qui a été grievement blessé, et de celle de tous les officiers et des troupes du détachement.

Le major-général Hay a conduit lui-même la division le long des remparts avec le jugement et le courage qui ont si souvent fait remarquer sa conduite.

Il ne me reste plus qu'à répéter que j'ai été très-satisfait de la conduite des officiers de l'artillerie royale et du génie, que j'ai déjà mentionnés dans mon rapport de la premiere attaque. Toutes les branches du service de l'artillerie ont été dirigées par le colonel Dickson avec la plus grande habileté, et celles du département du génie par le lieutenant-colonel Sir Richard Fletcher, jusqu'au moment où il a été tué au débouché de la tranchée. Le lieutenant-colonel Burgoyne lui succéda dans le commandement, et désire ardemment que je fasse connaître à Votre Seigneurie l'opinion que Sir R. Fletcher avait du talent et du courage dont le capitaine Henderson a fait preuve à l'attaque de l'Ile, du 27 du mois dernier, ainsi que des efforts persévérants des majors Ellicombe et Smith, en poussant les opérations des deux attaques: le dernier de ces officiers a le mérite d'avoir fait les premiers arrangements pour l'attaque de la droite.

Le lieutenant colonel Burgoyne a été blessé, et a perdu assez de sang pour être obligé de quitter le champ de bataille. J'ai la satisfaction de vous annoncer que sa blessure ne l'empêche pas de continuer à diriger son département.

La conduite de la marine a donné une nouvelle preuve du zele de Sir George Collier à co-opérer au service; et le lieutenant O'Reilly, ainsi que les matelots employés aux batteries, ont rendu de grands services.

Votre Seigneurie, avec une attention qui me flatte extrêmement, m'a permis de nommer un officier pour être le porteur des dépêches de Votre Seigneurie en Angleterre; et je demande la permission de recommander pour cette commission le major Hare, du 12e d'infanterie, brave soldat de fortune, qui dans beaucoup d'occasions précédentes a servi dans mon état-major, et qui y est actuellement attaché comme aide-adjudant-général.

J'ai l'honneur, &c.

(Signé) T. Graham.

P. S. — Il n'a été reçu encore aucun état de l'artillerie et des munitions; et je crains que les rapports des grandes pertes des troupes ne soient pas parfaitement exacts.

J'ai omis de faire mention de la bonne conduite du lieutenant Gethin, du 11e régiment, faisant les fonctions d'ingénieur, qui a conduit une colonne portugaise à l'attaque, et a pris le drapeau ennemi sur le cavalier.

(Voyez ci-après l'autre Gazette Extraordinaire qui contient les détails officiels de la prise du château de St. Sébastien.)

MANIFESTE

De S. M. l'Empereur d'Autriche, Roi de Hongrie et de Bohême.

La monarchie autrichienne a été forcée par sa situation, par ses diverses liaisons avec les autres puissances, et le rang qu'elle tient dans la confédération des états européens, de s'engager dans la plupart des guerres qui ravagent l'Europe depuis plus de vingt années. Dans les progrès de cette lutte difficile, le même principe politique a dirigé invariablement Sa Majesté Impériale. Aimant la paix par devoir, par sentiment, et par l'attachement qu'elle porte à son peuple; n'ayant aucuns projets de conquête ni d'agrandissement; Sa Majesté n'a pris les armes que lorsqu'elle y a été appelée par l'impérieuse nécessité de sa défense personnelle, par son anxiété pour le sort d'états voisins inséparables du sien, ou par le danger de voir tout le système européen devenir la proie d'un pouvoir déréglé et absolu. Établir l'ordre et la justice, tel a été l'objet de la vie et du regne de Sa Majesté; celui seul pour lequel l'Autriche a combattu. Si, dans ces luttes fréquentes et malheureuses, la monarchie a reçu de profondes blessures, Sa Majesté a du moins la consolation de réfléchir que le sort de l'empire n'a point été hazardé dans des entreprises violentes et inutiles; et que toutes ses décisions pouvaient se justifier devant Dieu, son peuple, ses contemporains et la postérité.

Malgré les préparatifs les plus considérables, la guerre de 1809 aurait entraîné l'état à sa ruine si la bravoure immortelle de l'armée et l'esprit de

rai patriotisme qui animait toutes les parties de la nonarchie n'eussent contrebalancé tous les inci-lents fâcheux. L'honneur de la nation, son an-ienne renommée militaire furent heureusement réservés au milieu de tous les désastres de la guerre ; mais des provinces importantes ont été perdues : et l'Autriche, par la cession des pays qui bordent l'Adriatique, fut privée de tout com-nerce maritime et par conséquent d'un des noyens les plus propres à encourager son indus-rie ; ce qui lui portait un coup qu'elle aurait plus vivement senti si en même temps tout le continent n'eût été fermé par un système géné-alement destructif, qui empêchait toutes les relations commerciales et suspendait presqu'en-ièrement toute espece de communication entre es peuples.

Les progrès et le résultat de cette guerre ont entierement convaincu Sa Majesté que dans l'impossibilité évidente d'une amélioration im-médiate dans la situation politique de l'Europe, ébranlée comme elle l'est jusque dans les bases le son existence, les efforts des divers états pour eur défense individuelle, au lieu d'arrêter la dé-tresse commune, ne tendraient qu'à détruire le peu de forces qui leur restent, qu'à précipiter la chute de tous, et même ferait entierement éva-nouir l'espérance de voir des jours plus heureux. D'après cette conviction, Sa Majesté prévit les avantages importants qui résulteraient d'une paix qui, si elle durait quelques années, pourrait arrêter ce pouvoir excessif et jusques-là irrésisti-ble, pourrait procurer à sa monarchie ce repos qui lui était indispensable pour la restauration de ses finances et de ses armées, et en même temps pour procurer aux états voisins un intervalle de repos qui, si l'on savait en profiter avec prudence et activité, préparerait des temps plus heureux.

L'Empereur rempli de cette idée fit l'effort qu'elle suggérait, pour la conservation de l'empire, pour les intérêts les plus sacrés de l'humanité; et comme un préservatif contre des maux sans fin, comme le gage d'un ordre de choses meilleur, elle sacrifia ce qu'elle avait de plus cher. Ayant ce but uniquement en vue, planant au-dessus de tous les scrupules ordinaires, armée contre toutes les fausses interprétations du moment, elle consentit à former une alliance qui avait pour objet de ranimer les états les plus faibles et les plus souffrants, après les malheurs d'une lutte sans succès, et d'amener le pouvoir, qui alors était prédominant et victorieux, à des principes de justice et de modération sans lesquels la communauté des états ne peut être considérée que comme une communauté de miseres.

Sa Majesté était d'autant plus fondée dans cette attente qu'au moment de la consommation de cette union l'Empereur Napoléon avait atteint ce point d'élévation auquel la conservation de ses conquêtes était un objet plus naturel et plus désirable qu'une lutte continuelle pour en obtenir de nouvelles. L'extension d'un empire, qui depuis long-temps, passait ses limites naturelles, était dangereuse non-seulement pour la France, déjà surchargée du poids de ses conquêtes, mais même pour ses propres intérêts. Ce que son pouvoir gagnait en étendue, il le perdait nécessairement en sécurité. Par une union avec la famille impériale la plus ancienne de la chrétienté, l'édifice de sa grandeur acquérait aux yeux de la nation française et du monde, un si grand surcroît de force et de perfection, que tout plan ultérieur d'agrandissement devait nécessairement affaiblir et même détruire sa stabilité. Que demandaient au ciel, la France, l'Europe, tant de nations opprimées et réduites au déses-

oir ? Qu'on prescrivît une politique sage au ominateur triomphant comme un moyen de onservation personnelle, et il y avait lieu d'espé-er que tant et de si grands motifs réunis l'em-orteraient sur l'ambition d'un individu.

Si cette perspective flatteuse a été détruite, n ne doit pas en accuser l'Autriche. Après lusieurs années d'efforts inutiles, après d'im-enses sacrifices de tout genre, il existait des notifs suffisants pour chercher à établir un eilleur ordre de choses par un système de con-iance et de concession, surtout après que des orrents de sang n'avaient produit que la misere t la destruction ; et jamais Sa Majesté ne regret-era d'avoir fait cette tentative.

L'année 1810 n'était pas encore écoulée que a guerre désolait l'Espagne ; et le peuple Alle-and avait à peine eu le temps de réparer les ra-ages de la guerre que, dans une heure fatale, 'Empereur Napoléon résolut d'unir une portion onsidérable du Nord de l'Allemagne à la masse es pays qui portent le nom d'Empire Français, t de priver les cités anciennes, libres et commer-iales d'Hambourg, de Brême et de Lubeck, l'abord de leur existence politique, ensuite de eur existence commerciale, et par-là de leurs noyens de subsistance. Cette mesure violente ut adoptée sans aucuns prétextes plausibles, u mépris de toutes les formes de la décence, ans aucune déclaration préalable, ou commu-ication quelconque avec un autre cabinet, et ous le ridicule prétexte que la guerre avec 'Angleterre l'exigeait.

Ce cruel système qui avait pour objet de dé-ruire le commerce du monde, au prix de l'in-lépendance, de la prospérité, des droits, de la ignité, et en opérant la ruine de la propriété ublique et particulière, des puissances du con-

tinent, était suivi avec une sévérité impitoyable dans la vaine attente d'arracher un résultat qui, s'il n'eût heureusement été impraticable, aurait plongé l'Europe pour long-temps dans un état de pauvreté, d'impuissance et de barbarie.

Le décret par lequel la domination française fut établie sur les côtes de l'Allemagne sous le titre de la trente-deuxieme division militaire, était en lui-même suffisant pour exciter les inquiétudes des états voisins, et il devenait pour eux d'autant plus alarmant qu'il n'était que le prélude de dangers futurs plus étendus. Il devint évident par ce décret que le systême qui avait été créé en France, (quoiqu'on y eût dérogé auparavant et qu'on prétendît cependant qu'il était encore en vigueur) pour établir les prétendues limites naturelles de l'empire français, était renversé sans aucun motif ni explication, et même que les décrets arbitraires de l'Empereur étaient annihilés aussi arbitrairement que d'abord ils avaient été rendus. Ni les princes de la confédération du Rhin, ni le royaume de Westphalie, ni aucun territoire, quelqu'étendu qu'il fût, ne furent épargnés dans l'accomplissement de cette effrayante usurpation. Des limites déterminées par un aveugle caprice, sans regle et sans plan, sans aucun égard pour des relations politiques anciennes ou plus récentes, coupaient les communications des états du milieu et du midi de l'Allemagne avec la mer de ce nom, traversaient l'Elbe, séparaient le Dannemarck de l'Empire Germanique, s'avancaient jusques vers la Baltique, et semblaient se diriger rapidement sur la ligne des forteresses prussiennes placées sur l'Oder, qui continuaient à être occupées ; et cet acte d'usurpation (quelque contraire qu'il fût aux droits, aux propriétés, à toutes les démarcations géographiques, politi-

ques et militaires) avait si peu le caractere d'une accession finale, complette et déterminée de territoire, qu'il était impossible de l'envisager sous un autre point de vue que comme un présage d'usurpations encore plus étendues, par lesquelles la moitié de l'Allemagne était destinée à devenir une province française, et l'Empereur Napoléon le maître absolu du continent.

Cette extension si peu naturelle de territoires ne pouvait manquer de causer les alarmes les plus sérieuses à la Prusse et à la Russie. La premiere, cernée de toutes parts, désormais incapable d'agir librement, privée de tous les moyens de recouvrer ses forces, paraissait s'avancer rapidement vers une dissolution complette. La Russie déjà menacée sur sa frontiere occidentale par la conversion de la ville de Dantzic, déclarée ville libre par le traité de Tilsitt, en un port militaire français, et d'une grande partie de la Pologne en une province française, ne pouvait que voir dans les accroissements de la France, le long des côtes, et dans les nouvelles chaînes préparées pour la Prusse, qu'un danger imminent pour ses possessions d'Allemagne et de Pologne. Depuis ce moment on dut regarder la rupture entre la France et la Russie comme décidée.

Ce ne fut pas sans une juste et profonde anxiété que l'Autriche vit l'orage qui se formait. Le théâtre des hostilités ne pouvait manquer d'être dans le voisinage de ses provinces, qui, à raison des réformes nécessaires dans son système de finances qui avaient retardé la restauration de ses moyens militaires, étaient sans moyens de défense. En envisageant la question sous un point de vue plus élevé, la lutte dans laquelle la Russie allait être engagée paraissait encore plus douteuse que toutes les précédentes, parce qu'elle commençait

avec des circonstances aussi défavorables, avec le même défaut de coopération de la part des autres puissances, avec la même disproportion dans leurs moyens relatifs de résistance, et conséquemment offrait aussi peu d'espoir de succès que toutes celles qui l'avaient précédée. Sa Majesté employa tous les moyens d'une médiation amicale avec les deux parties pour conjurer l'orage. Combien le jugement humain était peu capable de prévoir l'époque prochaine, où l'inutilité de ces tentatives amicales serait plus funeste à Napoléon qu'aux puissances qu'il menaçait ! C'était là cependant ce qu'avait résolu la sagesse de la Providence.

Lorsque les hostilités ne furent plus longtemps douteuses, Sa Majesté fut forcée d'avoir recours à des mesures, qui, dans des conjonctures si dangereuses et tellement hors du cours naturel des choses, devaient combiner le soin de sa propre sûreté avec la juste considération des intérêts réels des états voisins. Le système d'une inaction passive, qui était la seule neutralité que l'Empereur Napoléon, conformément à ses déclarations, voulut permettre, ne pouvait être justifié par aucune maxime d'une saine politique, et n'aurait été qu'une tentative pour éviter de prendre part à la crise qui approchait. Un pouvoir aussi important que l'Autriche ne pouvait renoncer à toute participation dans les intérêts de l'Europe; elle ne pouvait non plus se placer dans une situation dans laquelle également nulle dans la paix comme dans la guerre, elle aurait perdu son suffrage et son influence dans toutes les grandes négociations, sans pouvoir acquérir une garantie pour la sécurité de ses propres frontieres. En se préparant à faire la guerre à la France, elle aurait, dans les circonstances qui existaient alors, suivi un plan de conduite également contraire à l'é-

quité et à la prudence. L'Empereur Napoléon n'avait donné à Sa Majesté Impériale aucun prétexte personnel pour des procédés hostiles ; et la perspective d'obtenir beaucoup de résultats favorables en faisant habilement usage des relations d'amitié qui étaient établies, par des représentations confidentielles, par des avis conciliatoires, n'avait point encore été abandonnée comme n'offrant plus aucun espoir. Quant aux intérêts immédiats de l'état, une telle révolution aurait eu sur eux la conséquence que le territoire autrichien serait devenu le premier et principal théâtre de la guerre, ce qui, avec l'insuffisance bien connue de ses moyens de défense, aurait bientôt renversé la monarchie.

Dans cette pénible situation, Sa Majesté n'avait pas d'autre ressource que d'entrer en campagne comme coopérant avec la France. Prendre les armes pour la France, dans toute l'étendue du terme, eût été une mesure non-seulement en opposition avec les devoirs et les principes de l'Empereur, mais même avec les déclarations multipliées de son cabinet qui avait hautement désapprouvé cette guerre. Lors de la signature du traité le 12 Mars 1812, Sa Majesté procéda d'après deux principes distincts : le premier, ainsi que le prouve la teneur de ce traité, était de ne négliger aucuns des moyens d'obtenir la paix ; l'autre était de se placer intérieurement et extérieurement dans une position qui, s'il semblait impossible de procurer la paix ou si les événements de la guerre rendaient nécessaires des mesures décisives de ce côté, aurait donné à l'Autriche les moyens d'agir avec indépendance, et dans l'un ou l'autre cas d'adopter la marche et la conduite qu'une juste et sage politique lui aurait prescrites. Ce fut d'après ce principe qu'il n'y eut qu'une portion déterminée et comparative-

ment faible de l'armée destinée à coopérer à cette guerre; les autres ressources militaires, quoiqu'elles fussent alors complettes, n'y furent point employées. Par une espece de convention tacite avec les belligérants, le territoire autrichien fut traité comme neutre. Le véritable objet du système adopté par Sa Majesté ne put échapper ni à la France ni à la Russie, ni à aucun observateur intelligent.

La campagne de 1812 a offert un exemple mémorable du mauvais succès d'une entreprise soutenue par des ressources gigantesques, dirigée par un capitaine du premier ordre, lorsque se confiant trop dans de grands talents militaires, il méprise les regles de la prudence et franchit les bornes de la nature. L'illusion de la gloire entraîna l'Empereur Napoléon au cœur de l'Empire Russe; et une fausse connaissance de l'état réel des choses lui fit croire qu'il pourrait dicter la paix à Moscou, réduire à l'impuissance la Russie pour un demi-siecle et revenir ensuite victorieux. La constance magnanime de l'Empereur de Russie, les faits glorieux de ses guerriers et l'inaltérable fidélité de ses peuples, firent évanouir ce rêve, au moment où il était trop tard pour y renoncer impunément. Toute l'armée française fut dispersée ou détruite: en moins de quatre mois nous avons vu le théâtre de la guerre transféré du Dnieper et de la Dwina sur l'Oder et sur l'Elbe.

Ce changement rapide et extraordinaire de fortune fut l'avant-coureur d'une révolution importante dans les relations politiques de l'Europe. La confédération, de la Russie, de la Grande-Bretagne et de la Suéde présenta un point d'union à tous les états voisins. La Prusse que depuis long-temps on annonçait comme déterminée à tout risquer, à préférer même le risque d'une

dissolution politique immédiate aux souffrances d'une oppression prolongée, saisit le moment favorable et se jetta dans les bras des alliés. D'autres princes plus ou moins puissants de l'Allemagne, étaient près d'imiter cet exemple. Partout les vœux ardents des peuples anticipaient les procédés réguliers de leurs gouvernements. L'impatience qu'ils montraient de recouvrer leur indépendance et de vivre sous leurs anciennes lois, le sentiment de l'honneur national blessé, et la haine d'une domination étrangere éclaterent de toutes parts en flammes rapides et brillantes.

Sa Majesté l'Empereur trop éclairé pour ne pas voir dans ce changement des affaires la conséquence naturelle de la violente convulsion politique qui avait précédé, et trop juste pour l'envisager avec peine, n'avait d'autre intention que d'assurer par des mesures sagement combinées les intérêts véritables et permanents de la famille européenne. Déjà dans le commencement de Décembre, il avait été fait des démarches importantes par le cabinet Autrichien pour ammener l'Empereur Napoléon à une politique paisible, d'après des motifs qui intéressaient également le monde et son propre avantage. Ces démarches furent à différents intervalles renouvellées avec de vives instances. On s'attendait raisonnablement que l'impression qu'avait dû lui faire la campagne de l'année derniere, le souvenir de l'inutile sacrifice d'une armée immense ; les mesures sévères de tout genre qui devenaient indispensables pour remplacer des pertes si grandes, le dégoût bien prononcé de la France et de toutes les nations en connexion avec elle, pour une guerre qui, sans lui donner l'espoir d'aucune immunité à venir, épuisait et détruisait ses forces intérieures ; enfin qu'un examen calme du résultat douteux de cette crise nouvelle et éminemment

importante, aurait engagé l'Empereur à écouter les représentations de l'Autriche. Le ton de ces représentations était soigneusement adapté aux circonstances d'alors, elles étaient aussi sérieuses que l'indiquait la grandeur de l'objet, aussi modérées que le prescrivaient le désir du succès, et les relations amicales qui existaient entre les deux puissances.

On ne pouvait certainement s'attendre que des ouvertures qui découlaient d'un motif aussi pur, seraient rejettées. Mais la maniere dont elles furent reçues, et plus encore le contraste entre les sentiments manifestés par l'Autriche et l'ensemble de la conduite de l'Empereur Napoléon jusqu'à l'époque de ces tentatives infructueuses pour la paix, détruisirent bientôt toutes les espérances qui avaient été conçues. Au lieu de chercher au moins à nous donner une meilleure idée de l'avenir par un langage modéré, et de diminuer le découragement général, il fut fait la déclaration solennelle devant les autorités supérieures de la France, que l'Empereur ne voulait prêter l'oreille à aucune proposition de paix qui violerait l'intégrité du territoire de l'empire français, dans le sens que lui-même attachait à ce mot, ou qui blesserait aucune des prétentions à la possession des provinces nouvellement incorporées d'une maniere si arbitraire.

En même temps, des conditions éventuelles avec lesquelles ces limites arbitrairement créées paraissaient n'avoir aucun rapport, étaient mises en avant, prenant tantôt le langage d'une indignation menaçante et tantôt celui du plus profond mépris: comme s'il n'eût pas été possible de trouver des expressions assez positives pour déclarer *que l'Empereur Napoléon ne voulait pas même faire au repos du monde un seul sacrifice nominal.*

Ces démonstrations hostiles causaient à l'Autriche d'autant plus de mortification qu'elles plaçaient sous un jour extrêmement désavantageux les invitations à la paix que ce cabinet faisait aux autres cours avec la connaissance et le consentement apparent de la France. Les souverains unis contre la France, au lieu de répondre aux propositions de l'Autriche pour une négociation, et à ses offres de médiation, lui opposaient les déclarations publiques de l'Empereur des Français. Et lorsqu'au mois de Mars Sa Majesté envoya un ministre à Londres, afin d'inviter l'Angleterre à prendre part aux négociations pour la paix, le ministre britannique répondit: " qu'il ne pouvait croire que l'Autriche pût entretenir les espérances relatives à la paix, lorsqu'en même temps l'Empereur Napoléon exprimait des sentiments qui ne pouvaient contribuer qu'à perpétuer la guerre ;" déclaration qui causait d'autant plus de peine à Sa Majesté qu'elle était plus juste et plus fondée.

Toutefois, cela n'empêcha pas l'Autriche de faire sentir à l'Empereur de France dans les termes les plus forts et les plus clairs, la nécessité de la paix : dirigée dans toutes ses mesures par ce principe, que comme toute espece d'ordre et toute balance de pouvoir avaient été détruites en Europe par l'immense supériorité de la France, on ne pouvait parvenir à une paix réelle qu'autant que cette supériorité serait diminuée, sa Majesté a en même temps adopté toutes les mesures nécessaires pour renforcer et concentrer ses armées ; persuadée que l'Autriche devait être préparée pour la guerre si sa médiation était entierement impuissante. En conséquence, Sa Majesté Impériale a eu depuis long-temps la persuasion que la probabilité qu'elle prendrait immédiatement part à la guerre ne devait plus être exclue

de ses calculs. L'état des choses ne pouvait plus continuer tel qu'il était ; l'Empereur en était convaincu ; cette persuasion était le mobile de toutes ses actions, elle se trouvait naturellement confirmée par l'inutilité de toutes ses tentatives pour parvenir à la paix. Le résultat était facile à prévoir : il fallait par un moyen ou par l'autre, par des négociations ou par les armes, produire un nouvel ordre des choses.

L'Empereur Napoléon, non seulement connaissait les préparatifs de guerre de l'Autriche, mais il en avouait même la nécessité, et sous quelques rapports les justifiait lui-même. Il avait des raisons suffisantes de croire que Sa Majesté l'Empereur, à une époque si décisive pour le sort du monde, mettant de côté tous les sentiments personnels et momentanés, ne consulterait que le bien-être constant de l'Autriche et des pays qui l'avoisinent, et ne prendrait d'autre résolution que celle qui serait fondée sur ce que ce motif élevé lui impose comme un devoir. Le cabinet autrichien ne s'était jamais exprimé dans des termes que l'on pût interpréter autrement : et les Français reconnaissaient non seulement que la médiation autrichienne ne pouvait être qu'une médiation armée, mais ils avaient déclaré dans plus d'une occasion que l'Autriche dans les circonstances actuelles ne pouvait plus se borner à un rôle secondaire, mais qu'elle devait paraître en force sur le théâtre des événements et avoir l'influence qui appartient à un pouvoir également grand et indépendant. Quelles que fussent les espérances ou les craintes que le gouvernement français pût concevoir relativement à l'Autriche, cet aveu était en lui-même une justification préliminaire de toutes les mesures projettés ou déjà adoptés par Sa Majesté Impériale.

Tel était l'état des choses, lorsque l'Empe-

reur Napoléon quitta Paris pour s'opposer aux progrès des armées alliées. La valeur des troupes russes et prussiennes a été admirée par leurs propres ennemis. Si cependant le résultat de la premiere époque de la campagne ne leur fut pas plus favorable, il faut l'attribuer en partie à la grande supériorité numérique de la force des Français, et aux talents généralement reconnus de leur chef, et en partie aux combinaisons politiques qui ont dirigé les souverains alliés dans toutes leurs entreprises. Ils agissaient d'après la supposition naturelle que la cause dans laquelle ils étaient engagés ne pouvait pas être exclusivement soutenue par eux, et que tôt ou tard, soit qu'elle eût ou non du succès, chaque état qui voudrait préserver une ombre d'indépendance, devait joindre leurs drapeaux. Ils ne permirent en conséquence à la bravoure de leurs troupes de se déployer qu'autant que la circonstance l'exigeait, et ils conserverent une grande partie de leurs forces pour l'époque où avec des moyens plus étendus, ils pourraient espérer de plus grands résultats. C'est par la même raison et dans l'attente des événements que l'avenir allait développer; qu'ils ont consenti à l'armistice.

En même temps, la retraite des alliés avait donné pour le moment à la guerre un aspect qui chaque jour devenait plus intéressant pour l'Empereur d'après l'impossibilité où il se trouvait, si elle continuait, d'en rester spectateur passif. Le sort de la monarchie prussiennne était un point qui attirait particulierement l'attention de Sa Majesté, persuadé ainsi que l'Empereur l'était que le rétablissement de la monarchie prussienne était le premier pas vers la réorganisation de l'ancien système de l'Europe, et il regardait le danger qui la menaçait, comme lui étant personnel. Déjà, au mois d'Avril, l'Empereur Napoléon avait si-

gnifié au cabinet autrichien qu'il considérait la dissolution de la monarchie prussienne comme la conséquence naturelle de sa défection envers la France et de la continuation de la guerre, et qu'il dépendait de l'Autriche d'ajouter les plus importantes et les plus florissantes des provinces prussiennes à ses états; suggestion qui montrait assez qu'on ne devait négliger aucuns moyens de sauver cette puissance. Si ce grand objet ne pouvait être obtenu par une paix équitable, il était nécessaire de soutenir la Russie et la Prusse par une coopération efficace. D'après cette situation des choses, sur laquelle la France elle-même ne pouvait plus long-temps se tromper, Sa Majesté continua ses préparatifs avec une activité infatigable. Elle quitta, dans le commencement de Juillet, sa résidence, et se rendit dans le voisinage de la scene d'action, afin de s'occuper plus assiduement des négociations relatives à la paix, qui était toujours l'objet des vœux les plus ardents de Sa Majesté; et en partie pour conduire avec plus d'efficacité ses préparatifs de guerre, si l'Autriche n'avait pas d'autre alternative.

Peu de temps auparavant, l'Empereur Napoléon avait déclaré, "qu'il avait proposé qu'il fût tenu à Prague un Congrès où les plénipotentiaires de France, des Etats-Unis d'Amérique, du Dannemarc, du roi d'Espagne, et des autres princes alliés d'une part; et de l'autre, les plénipotentiaires d'Angleterre, de Russie, de Prusse, des Insurgés Espagnols, et des autres alliés de cette masse hostile, se rassembleraient et poseraient les bases d'une paix durable." Le cabinet d'Autriche ignorait absolument à qui cette proposition avait été adressée, de quelle maniere, dans quelle forme diplomatique, par l'organe de qui, elle avait pu être faite. Il ne fut même in-

formé de cette circonstance que par les papiers publics. Il était d'ailleurs si difficile de comprendre comment on pouvait mettre un semblable projet à exécution, comment il était possible d'asseoir une négociation de paix avec efficacité sur une combinaison d'élément aussi divergents, sans aucun principe généralement reconnu, sans aucun plan arrangé d'avance, qu'il était très-permis de regarder l'ensemble de cette proposition plutôt comme un jeu d'imagination que comme une invitation sérieuse à l'adoption d'une grande mesure politique.

Connaissant parfaitement les obstacles qui s'opposaient à une paix générale, l'Autriche considérait depuis long-temps si ce n'était pas plutôt progressivement qu'on pouvait parvenir à un but aussi éloigné et aussi difficile à obtenir, et elle s'était exprimée dans ce sens avec la France, la Russie et la Prusse, au sujet d'une paix continentale. Non que la cour d'Autriche se fût méprise un seul moment sur la nécessité et l'importance d'une paix universelle parmi toutes les grandes puissances de l'Europe, paix sans laquelle il ne pouvait y avoir aucune espérance ni de sûreté, ni de bonheur; qu'elle eût imaginé que le Continent pût exister, si la séparation de l'Angleterre n'était pas considérée dans tous les temps comme un malheur extrême et capable de le frapper de mort! La négociation que l'Autriche proposa, après que la déclaration alarmante de la France eût presque détruit toute espérance de voir l'Angleterre joindre ses efforts dans la tentative d'obtenir une paix générale, était une partie essentielle de la grande négociation prochaine pour un congrès général où il serait traité de la paix d'une maniere efficace. On avait le projet, comme mesure préparatoire de ce congrès, de rédiger et arrêter les articles

préliminaires du traité futur, afin d'ouvrir la voie, par un long armistice continental, à une négociation durable et plus étendue. Si l'Autriche se fût mise en avant sur un principe différent, ni la Russie, ni la Prusse, attachées à l'Angleterre par les liens les plus forts, n'auraient jamais prêté l'oreille aux propositions du cabinet autrichien.

Lorsque les cours de Russie et de Prusse, pénétrées envers Sa Majesté l'Empereur d'une confiance qui ne pouvait que lui être extrêmement flatteuse, eurent déclaré qu'elles consentaient à concourir au congrès proposé sous la médiation de l'Autriche, il devint nécessaire d'obtenir l'assentiment formel de l'Empereur Napoléon, et de déterminer sur quels principes la négociation serait suivie. A cet effet, Sa Majesté Impériale résolut, vers la fin du mois de Juin, d'envoyer son ministre des affaires étrangeres à Dresde. Le résultat de sa mission fut une convention conclue le 30 de Juin, par laquelle on accepta la médiation de Sa Majesté Impériale pour la négociation d'une paix générale, et si l'on ne pouvait y parvenir, pour celle d'une paix continentale préliminaire. On fixa la ville de Prague pour la tenue du congrès, et le 5 de Juillet pour le jour de son ouverture. Afin d'obtenir un temps suffisant pour la négociation, il fut déterminé par la même négociation, que l'Empereur Napoléon ne donnerait pas notification avant le 10 Août, de la rupture de l'armistice qui existait alors entre lui et la Russie et qui devait expirer le 20 de Juillet. Sa Majesté l'Empereur prit sur lui d'obtenir une déclaration semblable des cours de Russie et de Prusse.

Les points qui avaient été déterminés à Dresde, furent aussitôt communiqués aux deux cours. Quoique la continuation de l'armistice

fût suivie de plusieurs objections de la part de ces cours, et qu'elles fissent des représentations sur les inconvénients très-sérieux qui en résultaient pour elles, le desir de donner à Sa Majesté Impériale une nouvelle preuve de leur confiance, et en même temps de convaincre le monde qu'elles ne voulaient rejeter aucune perspective de paix, quelque bornée qu'elle pût être, qu'elles ne se refuseraient à aucune tentative qui pourrait y conduire, l'emporta sur toute autre considération. Le seul changement qui fut fait dans la convention du 30 Juin fut que l'époque de l'ouverture du congrès, puisque les arrangements ne pouvaient pas être déterminés si promptement, serait différée jusqu'au 12 de Juillet.

Dans les entrefaites, Sa Majesté qui ne voulait pas encore abandonner tout espoir de mettre entierement fin, par une paix générale, aux maux du genre humain, et aux convulsions du monde politique, avait résolu de faire une nouvelle tentative auprès du gouvernement britannique. L'Empereur Napoléon, non seulement reçut la proposition avec une approbation apparente, mais il alla même jusqu'à offrir volontairement d'accélérer l'affaire, en accordant aux personnes qui seraient envoyées pour cela en Angleterre la permission de passer par la France. Lorsqu'on allait mettre la chose à exécution, il s'éleva des difficultés inattendues, les passeports furent différés de temps à autre, sous des prétextes futiles, et finalement refusés tout à fait. Ce procédé fournit de nouveaux motifs de concevoir de justes doutes sur la sincérité des assurances que l'Empereur Napoléon avait exprimées plus d'une fois de ses dispositions à la paix, quoique plusieurs de ses expressions à cette époque particuliere donnassent de justes raisons de

penser qu'une paix maritime était ce qu'il désirait le plus ardemment.

Pendant cet intervalle leurs Majestés l'Empereur de Russie et le Roi de Prusse avaient nommé leurs plénipotentiaires au congrès, et leur avaient donné des instructions décisives. Les uns et les autres arriverent à Prague le 12 Juillet, ainsi que le ministre de Sa Majesté chargé de ce qui concernait la médiation.

Les négociations ne devaient pas être prolongées au-delà du 10 Août, si ce n'est dans le cas où elles prendraient un caractere qui permettrait d'espérer un résultat favorable. L'armistice avait été étendu jusqu'à ce jour-là moyennant la médiation de l'Autriche. La situation politique et militaire des souverains alliés, la condition des pays qu'ils occupaient et le vif desir qu'ils avaient de mettre promptement fin à cet état fatigant d'incertitude, empêcherent qu'il ne fût prolongé davantage. L'Empereur Napoléon avait connaissance de toutes ces circonstances, il savait fort bien que l'époque des négociations était nécessairement comprise dans le terme de l'armistice; et il ne pouvait en outre se dissimuler combien ses résolutions influeraient à abréger les négociations pendantes et à leur procurer un heureux résultat.

Ce fut par conséquent avec un chagrin véritable que Sa Majesté s'apperçut promptement que non-seulement la France n'avait fait aucune démarche pour accélérer ce grand ouvrage mais qu'il paraissait au contraire qu'elle n'avait pour objet que de traîner en longueur les négociations et d'éviter un résultat favorable. Il y avait à la vérité un ministre français au congrès mais sans ordres positifs pour traiter jusqu'à l'arrivée du plénipotentiaire principal.

On attendit en vain de jour en jour l'arrivée

de ce plénipotentiaire. Ce ne fut que le 21 Juillet qu'on put vérifier qu'une légère difficulté qui eut lieu pour le renouvellement de l'armistice entre la France et les commissaires russes et prussiens, et qui ne pouvait avoir aucune influence quelconque sur le congrès, d'autant qu'il était très-facile de le faire disparaître au moyen de l'intervention de l'Autriche, servit de prétexte pour cet étrange délai ; enfin, lorsqu'elle fut arrangée, le premier plénipotentiaire français n'arriva que le 28 Juillet, c'est-à-dire seize jours après celui convenu pour l'ouverture du congrès.

Et même dans les premiers jours de l'arrivée de ce ministre, il ne fut plus possible de se méprendre sur le sort du congrès. La forme dans laquelle les pleins-pouvoirs seraient délivrés et les explications mutuelles présentées, quoique ce fût un point traité d'avance par toutes les parties, devint l'objet d'une discussion qui rendit nulles toutes les tentatives du pouvoir médiateur. L'insuffisance apparente des pouvoirs confiés au négociateur français occasionna un silence de plusieurs jours, et ce ne fut que le 6 Août, que ce ministre donna une nouvelle déclaration qui était loin de détruire les difficultés quant à la forme, et d'avancer en aucune manière la négociation. Après un échange insignifiant de notes sur chaque question préliminaire, le 10 Août arriva. Les négociateurs prussiens et russes ne pouvaient excéder ce terme ; le congrès était arrivé à sa fin, et le parti que l'Autriche avait à prendre déterminé par le progrès de la négociation ; par la conviction positive de l'impossibilité de la paix ; par la manière claire et précise dont Sa Majesté examinait la grande question qui avait été agitée ; par les principes et les intentions des alliés, dans lesquels l'Empereur reconnaissait ses propres sentiments ; et enfin par des

déclarations précédentes qui ne laissaient aucun prétexte pour de fausses interprétations.

Ce n'est pas sans une affliction sincere, mais aussi ce n'est pas sans la consolation d'avoir tout employé pour éviter la guerre, que l'Empereur se voit aujourd'hui forcé d'agir. Depuis trois ans Sa Majesté a cherché avec une constante persévérance a obtenir par des mesures douces et conciliatoires pour l'Autriche et pour l'Europe une paix réelle et durable. Toutes les tentatives ont échoué ; il n'y a plus de ressource qu'en ayant recours aux armes.

L'Empereur les prend sans aucune animosité personnelle, mais d'après une impérieuse nécessité, d'après un devoir irrésistible et des motifs que tout loyal citoyen de cet empire, que le monde entier, que l'Empereur Napoléon lui-même dans un moment de justice et de raison reconnaîtra et approuvera lui-même. La nécessité de cette guerre est gravée dans le cœur de chaque Autrichien, de chaque Européen, sous quelque domination qu'il vive, en caracteres si lisibles qu'aucun artifice ne peut les déguiser. La nation et l'armée feront leur devoir. Une union formée sur les bases d'un danger commun et des intérêts mutuels de chaque puissance qui aspire à être indépendante, animera suffisamment nos efforts, et nous croyons qu'avec la protection du ciel, le résultat sera tel qu'il remplira l'attente légitime de tous les amis de l'ordre et de la paix.

PRISE DU CHÂTEAU DE SAINT SÉBASTIEN.

Gazette de la Cour, du Samedi, 18 Septembre, 1813.

DÉPARTEMENT DE LA GUERRE.

Downing Street, le 18 Septembre.

Le Comte Bathurst a reçu une dépêche du Feld-Maréchal Marquis de Wellington, dont suit la copie.

Lezaca, le 5 Septembre 1813.

My Lord,—J'écris seulement pour corriger une erreur dans une dépêche du 2 de ce mois : le nombre des prisonniers pris à St. Sébastien est de 670, et non 270, ainsi que je le croyais.

Le gouverneur a eu une communication avec le lieutenant-général Sir T. Graham, dont l'objet était certainement de commencer une négociation pour la reddition de la place. Il a été profité de cette communication pour lui envoyer une sommation ; mais il a demandé une suspension d'hostilités pendant quinze jours, au bout desquels il se rendrait s'il n'était pas secouru ; mais à condition qu'il emmenerait sa garnison en France avec armes et bagage, sans être prisonniere de guerre. Ces conditions ont été rejetée, et le feu, qui avait cessé hier pendant quelque temps, a recommencé dans la soirée.

J'ai l'honneur, &c.

(Signé) WELLINGTON.

Bureau de l'Amirauté, le 15 Septembre, 1813.

Extrait d'une Lettre du Capitaine COLLIER, *datée de la Frégate, de S. M. la Surveillante, devant St. Sébastien, le* 1*er Septembre* 1813, *et transmise à l'Amirauté par Lord* KEITH.

Je demande la permission de rendre compte que les dispositions ayant été faites, avec l'approbation de Lor

Wellington, pour faire une démonstration sur les revers du rocher de St. Sébastien, les deux divisions de canots des vaisseaux ont été mises sous le commandement du capitaine Gallway, du Dispatch, et du capitaine Bloye, de la Lyra, et que j'apprends que leur apparition a eu tout l'effet désiré, en détournant une grande partie de la garnison de la défense de la brêche. Les batteries de revers de St. Sébastien ont fait un feu vif sur les canots, mais personne n'a été tué. Les corvettes ont appareillé avec une légere brise, le Dispatch a un peu souffert dans ses voiles ; mais les canonnieres No. 14 et 16 ont été équipées à temps pour incommoder l'ennemi et attirer son attention. A onze heures du matin, la marée étant assez descendue, l'assaut a été donné par la brêche, et si la résistance faite par l'ennemi doit être mise fort au-dessus. Il n'y a peut-être jamais eu une affaire soutenue avec plus d'acharnement ; mais le courage et la persévérance britannique l'ont enfin emporté, et un logement ayant été établi sur la brêche, l'entrée dans la ville a été forcée, et elle a été en notre possession environ à une heure et demie après-midi, en dépit des mines et de tous les obstacles que le gouverneur avait pu inventer. Un feu violent a été entretenu jusque fort avant dans la soirée, mais le roc tient encore, et tiendra probablement pendant quelques jours. Une grande partie de la ville a été inévitablement détruite, et elle le sera nécessairement davantage, d'après les moyens qui restent encore à l'ennemi.

(Suivent les éloges des officiers et marins employés dans ces opérations.)

Le vice-amiral Sir E. Pellew a transmis à l'Amirauté une lettre du capitaine E. Flin, du sloop de S. M. le Cephalus, datée de la mer de 3 Juillet dernier, par laquelle il rend compte que le 2 il a pris le Petit Chasseur, corsaire Français, monté de deux longues pieces de 4, et une de 8, qu'il a jetée à la mer durant la chasse, et ayant un équipage complet de 45 hommes. Il était sorti de Gênes depuis 13 jours, et n'avait fait aucune capture.

Le vice-amiral Pellew a transmis aussi une lettre du capitaine Grant, de l'Armada, datée des parages de Toulon, le 23 Juillet, par laquelle il rend compte d'une attaque qu'il a faite avec succès sur la ville de Bordighero, le 19 du même mois. Une des batteries a été prise par nos marins, les

canons ont été encloués et les munitions détruites ; une autre batterie a été détruite par l'ennemi lui-même ; les bâtiments qui étaient sur le rivage ont été brûlés, et nos frégates ont tiré sur la ville, les habitants ayant assisté les soldats pour défendre les batteries. Le maire ayant été mené à bord de l'Armada, le capitaine Grant lui a dit que les habitants de la ville s'étaient attiré les pertes qui résulteraient du feu des frégates, en ayant la témérité de tirer sur nos marins.

GAZETTE EXTRAORDINAIRE DE LA COUR,

Publiée le Lundi, 20 *Septembre,* 1813.

DEPARTEMENT DE LA GUERRE.

Downing Street, le 19 Septembre.

Le Major Wyndham est arrivé ce soir avec une dépêche du Feld-Maréchal Marquis de Wellington, datée de Lezaca, le 14 de Septembre, dont suit un extrait :

Une batterie a été construite avec beaucoup de difficulté dans l'ouvrage à corne pour battre les fortifications du château de St. Sébastien ; elle a commencé à tirer le 8 de ce mois au matin, et j'ai le plaisir de vous informer que la garnison s'est rendue avant le soir. Je joins ici le rapport du lieutenant-général Sir Thomas Graham, les termes de capitulation arrêtés avec la garnison et les états de l'artillerie, des munitions, &c. qui étaient dans la place. La perte de la garnison durant le siége a monté, dit-on, aux deux tiers du nombre d'hommes dont elle était composée lorsqu'il a commencé.

Je demande derechef la permission d'appeler l'attention de Votre Seigneurie sur la conduite du lieutenant-général Sir T. Graham et des officiers et troupes qu'il commande, dans les difficiles opérations dont je rapporte maintenant l'heureuse issue. D'après l'ordonnance récemment rendue par le gouvernement français, les difficultés des opérations d'un siége sont grandement augmentées, et elles ne peuvent être terminées que par l'assaut donné à une brèche faite au corps de la place. Le mérite du succès s'accroît donc en

proportion, et on reconnaîtra que les opérations n'ont pas duré plus long-temps que ne le réquiert ordinairement une place ayant une triple ligne de défense, y compris le couvent de St. Barthelemi.

Durant ces opérations contre le château, la marine s'est chargée de l'attaque par l'île de Sta. Clara, qui a grandement incommodé l'ennemi dans sa position dans le château. Le capitaine Sir G. Collier et les officiers, marins et soldats n'ont pas cessé de prêter toute l'assistance en leur pouvoir ; et le lieutenant-général Sir T. Graham mentionne particulièrement le capitaine Bloye, de la Lyra, et le capitaine Smith ; et le lieutenant-colonel Dickson, commandant de l'artillerie, a rendu compte des obligations qu'il avait au lieutenant O'Reilly, du bâtiment de S. M. la Surveillante, qui commandait les marins employés aux batteries.

Depuis ma dernière dépêche, l'ennemi a rassemblé ses troupes vers sa gauche, mais il a repris ses anciennes positions depuis la chûte de St. Sébastien.

Il paraît, par un rapport du duc del Parque, que pendant que la 3e armée espagnole passait l'Ebre, il y a quelque temps, à Amposta, après que les alliés s'étaient retirés de devant Tarragone, l'ennemi fit une sortie de Tortose le 19 du mois dernier, longeant la rive gauche de l'Ebre, avec environ 4000 hommes, et attaqua la 3e division de l'armée. Le duc del Parque détacha les troupes de la rive droite, sous le commandement de Don Francisco Ferray, chef de l'état-major de l'armée : l'ennemi fut immédiatement repoussé avec une perte considérable. Il paraît que les troupes se conduisirent extrêmement bien en cette occasion, et le duc del Parque loue hautement la conduite du chef de l'état-major.

Extrait d'une Lettre du Lieutenant-Général Sir T. GRAHAM, adressée au Marquis de WELLINGTON, et datée d'Ernani le 19 Septembre 1813.

J'ai la satisfaction de rendre compte à V. S. que le château de St. Sébastien s'est rendu ; et j'ai l'honneur de transmettre la capitulation que j'espere, considérant toutes les circonstances, que V. S. pensera que j'ai eu raison d'accorder à une garnison qui, certainement, a fait une très-brave défense.

Depuis l'assaut du 31 du mois dernier, le feu vertical

des mortiers etc. a été entretenu contre le château de temps-en-temps causant une très-grande perte à l'ennemi, et hier matin une batterie de dix-sept pieces de 24 dans l'ouvrage à corne et une autre de 3 pieces de 18 encore plus sur la gauche, ayant été achevée par les efforts extraordinaires des officiers de l'artillerie et du génie, aidés avec un zele infatigable par toutes les troupes, toute l'artillerie montant à 54 pieces et un obusier a ouvert son feu sur le château à 10 heures du matin avec tant d'effet qu'avant une heure après midi, l'ennemi hissa un drapeau blanc à la batterie de Mirador ; et après quelques pourparlers les termes de reddition furent convenus. Votre Seigneurie obtenant ainsi un nouvel et grand résultat de sa campagne dans l'acquisition que font les armées alliées de cet intéressant point sur la côte et près de la frontiere.

Le capt. Stewart des Royaux, aide-de-camp du major général Hay, qui s'est si grandement distingué durant le siége, est malheureusement au nombre des tués depuis le dernier rapport.

J'ai omis dans mon dernier rapport de mentionner combien j'étais redevable au grand zele du capt. Smith, de la marine royale, qui a entrepris et exécuté la tâche difficile de monter les canons sur la haute escarpe de l'île dans une batterie servie par des marins sous son commandement, et qui a été très-utile. Le capt. Bloye, de la Lyra, n'a pas cessé, depuis le commencement, d'être employé à terre, et je suis très-reconnaissant de ses services.

Outre les officiers d'artillerie mentionnés précédemment, qui ont continué de servir avec la même distinction, je ne dois pas omettre les noms des capitaines Morrison, Power et Parker, qui ont été constamment aux batteries en brêche, commandant des compagnies. Permettez-moi de recommander une seconde fois le capt. Cameron du 9e régiment d'infanterie, qui a offert volontairement de commander l'attaque de l'île, et qui s'est si habilement comporté en cette occasion, et pendant qu'il y a commandé.

Suivent les articles de capitulation. La garnison est prisonniere de guerre. Elle sera embarquée sur des vaisseaux de S. M. Britannique et transportée directement en Angleterre, sans être obligée d'aller par terre plus loin que le port du Passage. Les femmes, enfants et vieillards non militaires, seront renvoyés en France.

État de la Garnison française faite prisonniere de Guerre par Capitulation, dans le Château de St. Sébastien, le 8 Septembre 1813.

80 officiers, 1756 sergents, tambours et soldats.—Grand total. 1836 h.

N. B. Sur ce nombre, 93 officiers et 512 hommes sont malades et blessés, à l'hôpital.

(Signé) Ed. Packenham, adj.-gén.

L'artillerie, pour la plupart en très-mauvais état, monte à 93 pieces.

Bureau de l'Amirauté, le 19 Septembre.

Lettre de l'Amiral Lord Keith, adressée au Secrétaire de l'Amirauté et datée du Royal Sovereign, Hamoaze, le 18 *de Septembre.*

Monsieur,

J'ai la plus grande satisfaction à transmettre à Leurs Seigneuries les dépêches ci-jointes (que je viens de recevoir, par le capitaine Bloye, du capitaine Sir G. Collier), par lesquelles il rend compte de la chûte de St. Sébastien, et de la reddition de la garnison française. Les talents professionnels et la persévérance des officiers et individus qui ont été employés à seconder l'armée devant cette place, ont été si éminemment manifestés, et particulierement ceux de Sir G. Collier lui-même, que je demande la permission de le recommander à l'attention de Leurs Seigneuries, ainsi que les divers officiers et sous-officiers qu'il nomme.

J'ai l'honneur, etc.

(Signé) Keith, Amiral.

P. S.—Le capitaine Bloye a débarqué à Falmouth, et comme il est en état de donner à L. S. beaucoup de renseignements utiles, je l'ai chargé de remettre cette dépêche.

A bord de la Surveillante, devant St. Sébastien, le 9 Septembre.

Milord,

C'est avec un plaisir sincere que j'ai l'honneur de vous annoncer la chûte de St. Sébastien, le Gibraltar du Nord de l'Espagne. Hier, à dix heures du matin, les batteries en brêche et à mortier ouvrirent un feu très-destructif sur le château de La Motte (situé sur la crête d'une montagne), et les ouvrages adjacents. Très-peu de temps après, le général Rey, gouverneur, envoya un parlementaire pour proposer des termes de capitulation qui furent conclus à cinq heures du soir, et alors nos troupes prirent possession de la batterie du gouverneur et de celle de Mirador. La garnison montant encore au-delà de 1700 hommes, et prisonniere de guerre, sera conduite du Passage en Angleterre. Dans cette saison de l'année la possession de St. Sébastien devient doublement avantageuse; cette place peut être considérée comme la clef de l'Ouest des Pyrénées, et son importance relativement aux opérations de l'armée alliée est inappréciable. La ville et les ouvrages ont souffert grandement, et il faudra beaucoup de temps pour que la premiere recouvre son ancienne splendeur. Je ne puis cependant m'empêcher de féliciter Votre Seigneurie sur sa chûte à tout prix, vu que les coups de vent portent maintenant vers la côte, et que la mer est prodigieusement grosse. Tous les bâtiments de l'escadre ont été hier forcés de prendre le large, à l'exception de la Surveillante et du Président.

La bonne conduite précédente et la bravoure des marins débarqués de l'escadre, sous le lieutenant Oreilly de la Surveillante, et employés aux batteries, se sont soutenues de la maniere la plus remarquable, etc.

(Suivent les éloges des divers officiers et individus, et un état des casualités survenues dans les batteries du 28 au 31 Août.)

BULLETINS DE L'ARMÉE DU PRINCE DE SUEDE.

Sixieme Bulletin de la Grande Armée Combinée.

Quartier-général de Teltow, le 25 Août.

L'armée française est en pleine retraite. En se retirant elle coupe les ponts derriere elle, et paraît se diriger vers l'Elbe. Cependant il serait possible qu'elle cherchât à se rallier derriere Luckau, ville qui avait été retranchée pendant l'armistice, et que des officiers français prisonniers, de l'arme du génie, assurent former maintenant un très-bon poste. Les troupes légeres qui sont à la poursuite de l'ennemi l'inquietent et le harcelent continuellement sur ses flancs et ses derrieres. Déjà de forts détachements de Cosaques, sous les ordres des colonels Brendel et Benkendorff, ont poussé jusqu'à Dahme et Hertzberg; Luckenwalde est de même occupé par les troupes russes. Les généraux Orourk et Czernicheff sont en avant. Sans les bois, les marais et le terrain coupé, l'ennemi aurait éprouvé de plus grandes pertes.

L'armée combinée est en marche.

Le plan de l'Empereur Napoléon avait été d'étonner l'Europe par la prise de Berlin, d'abord après le commencement des hostilités. Des forces imposantes furent rassemblées à cet effet. Les meilleures notions portent les quatre corps des ducs de Reggio et de Bellune, et des gén. Regnier et Bertrand à 80,000 hom., celui du duc de Padoue à 10,000 chevaux. La concentration de l'armée alliée et la bonne position qu'elle a occupée ont détruit les plans de l'ennemi. Il n'a point voulu engager une affaire générale. Les mouvements de la grande armée combinée en Bohême auront probablement beaucoup contribué à accélérer la marche rétrograde de l'armée française.

La garnison de Magdebourg, sous le commandement du général Girard, a passé l'Elbe, et a poussé vers Genthin et Ziesar. Le général prussien de Puttlitz a ralenti sa marche pendant 4 jours, avec un corps de 7 bataillons. Cette défense lui fait un grand honneur. Le général de Hirschfeld, qui avait été appelé momentanément pour renforcer l'armée combinée, est de retour à Brandebourg, depuis hier au soir. Il réunira à lui le corps du général Puttlitz, et quelques régiments de Cosaques, et rejettera le corps français dans Mag-

debourg. Il est même à présumer que ce corps aura beaucoup de peine à regagner la place.

Le lieutenant-général comte de Walmoden a été attaqué le 21 par des forces supérieures sous le commandement du maréchal prince d'Eckmuhl et s'est retiré à Hagenow. Il y concentrera toutes ses forces, et attaquera les troupes françaises. Des renforts lui arrivent de toutes parts. Les infatigables et intrépides Cosaques se jeteront au milieu des colonnes ennemies; le landsturm Mecklenbourgeois détruira les parcs d'artillerie, fera sauter les caissons et enlevera les approvisionnements.

Les prisonniers, parmi lesquels se trouve l'aide-de-camp du général Veaux, prétendent que ce général, ainsi que le général Morio, ont été tués dans l'affaire de Gross-Beeren et de Blankenfeld.

D'après les rapports arrivés le soir du lieutenant-général de Bulow, la retraite de l'ennemi se fait avec précipitation. Beaucoup de soldats jettent les armes, et le nombre de caissons de munition pris, monte déjà à soixante.

Septieme Bulletin de la Grande Armée Combinée.

Le Prince Royal a transféré ici son quartier-général le 26 Août.

Le corps du général Hirtschfeld était posté le 26 de ce mois entre Rekahn et Golzow, où il s'était porté dans l'espérance d'entamer l'arriere-garde du corps du général Girard, qui marchait de Ziesar à Bruck : mais l'ennemi passa en telle hâte, qu'on ne put pas alors l'atteindre.

Le 25 on a conduit à Potsdam 2 officiers et 104 soldats ennemis de différentes nations, qui de leur propre aveu se sont fait faire prisonniers par 20 hommes de la landwehr à cheval, en jetant leurs fusils. Ils prétendent que cette disposition est générale.

On suit l'ennemi de si près, que le 25 le général Orourk arriva à Gotters où les commandants en chef ennemis, les ducs de Reggio et de Padoue et le général Régnier avaient passé la nuit précédente, accompagnés d'une grande partie de leur armée.

L'ennemi ayant forcé le colonel Adrianoff de se retirer de Jüterbock, et y ayant pris poste avec 2 bataillons d'infanterie et 600 hulans polonais, probablement dans l'intention

de faciliter sa retraite en conservant ses communications avec l'Elbe, il en fut délogé de vive force le 26 par une partie des troupes sous les ordres du général Orourk, et 2 escadrons prussiens commandés par le major de Hellwig. Le colonel Krasowski attaqua la ville et s'en empara; le général Benckendorf poursuivit l'ennemi avec 4 escadrons de cavalerie russe, et 2 escadrons prussiens, et 2 pieces: il l'atteignit dans les villages de Rohrbeck et de Bochow et l'en chassa. Il a perdu dans cette affaire plus de 300 hommes tués, et beaucoup de prisonniers.

Il nous arrive beaucoup d'officiers qui abandonnent l'armée française et passent dans nos rangs.

Le général Czernischef fit occuper Belzig le soir du 25 par ses cosaques. Le général Girard, qui s'était arrêté à Lubnitz pour y passer la nuit, alarmé sur sa position, fit faire une forte reconnaissance du côté de Belzig, laquelle cependant n'osa pas pousser jusqu'à la ville, où les nôtres se maintinrent après une escarmouche assez vive. Le 26 le colonel Kruis revint à Niemeck avec son régiment de cavalerie de son expédition sur Dahme, qu'il a exécutée d'une maniere brillante. Entouré de tous les côtés par l'armée ennemie, il ne put rester que très peu de temps dans sa position. Cependant il enleva sur la route de Dahme à Herzberg à la vue d'une forte colonne ennemie 70 chariots de vivres, et prit 6 officiers et 120 soldats de l'escorte du convoi, le reste fut tué et dispersé. Le Prince Royal a chargé le général Winzingerode de témoigner de sa part à ce brave officier toute sa satisfaction pour l'intelligence qu'il a déployée dans cette occasion difficile et périlleuse.

Le général Bulow avait le 26 son quartier général à Trebbin, le 27 à Elsholz; le général Borstell était dans les environs de Luckenwalde. Le général Tauentzien ayant marché par Zossen avait le 27 son quartier général à Baruth, son corps était posté entre cette ville, Golzen et Luckau. Il a mis beaucoup d'habileté à réunir rapidement sa réserve, et beaucoup d'activité à chasser les troupes ennemies des bois. Le général Wobeser après avoir inquiété l'ennemi sur son flanc droit et ses derrieres a réuni ses forces à Golzen et marché sur Baruth, il en a chassé l'ennemi qui y était encore fort de 2500 hommes. Tous ces corps harcelent l'ennemi dans sa retraite. Les routes sont couvertes d'armes et de chevaux crevés, les arriere-gardes françaises ont brûlé leurs équipages.

Le géuéral Walmoden fut attaqué le 21 de ce mois dans

l'après-midi entre Vellahn et Camin par un corps d'armée de 20,000 hommes, commandé par le maréchal Prince d'Eckmuhl; le combat se prolongea jusques fort avant dans la nuit. Les positions furent maintenues de part et d'autre. Notre perte est de 100 hommes tués et blessés; celle de l'ennemi, d'après le rapport des prisonniers, se monte à 500 hommes hors de combat. Le 23 au soir, l'ennemi se concentra à Wittenburg, et après différentes démonstrations détacha subitement 10,000 hommes sur Schwerin, qui furent suivis successivement par tout le corps ennemi. Il y a pris une forte position entre les grands et les petits lacs. Le général Tettenborn avec 4 régiments de cosaques soutenus par les corps de Lutzow et de Reiche, l'observe de tous les côtés et coupe ses communications. Il a déjà intercepté plusieurs couriers expédiés par le gouvernement et pris plusieurs caissons de munitions. D'un autre côté le général Vegesack observe les mouvemens de l'ennemi, pour diriger les siens en conséquence. Le général Walmoden ne croyant pas devoir se laisser dépasser par cette manœuvre hasardée de l'ennemi, s'est porté à Grabow; mais le 26 il marcha de nouveau dans la direction de Schwerin, d'où l'ennemi n'avait pas essayé de bouger. Les cosaques ont fait une centaine de prisonniers français et danois.

Le Comte de Kielmansegge des chasseurs hanovriens, a passé avec son détachement l'Elbe près Domitz. Le 25 au matin, il a attaqué les postes ennemis et fait prisonniers dans les retranchements 3 officiers et 100 hommes après en avoir tué et blessé près de 50.

La journée d'hier a été signalée par la défaite du corps du général Girard entre Lubnitz et Belzig, opérée par les efforts combinés du général Czernischeff et du général Hirschfeld. L'ennemi marchait sur le général Czernischeff, le général Hirschfeld était sur ses derrieres, sans qu'il s'en fût aperçu. Ce dernier profita d'un bois pour tomber sur son flanc gauche. Les hauteurs devant le village de Hagelsberg et le village même où l'ennemi s'était formé, furent emportés d'assaut et reprises trois fois. Après une résistance opiniâtre tout le corps ennemi, de beaucoup supérieur en nombre, se retira en désordre, poursuivi par les tirailleurs jusqu'à la nuit tombante.

Sur ces entrefaites le général Czernischeff avait attaqué l'ennemi du côté de Belzig, et sa cavalerie exécuta des charges très-brillantes. Un régiment de Cosaques chargea une colonne d'infanterie forte de 1000 hommes, la détruisit ou

la fit prisonnière. On ne peut pas encore nommer tous les officiers qui se sont distingués dans cette journée. Le général Czernischeff a pris 60 officiers, 1500 soldats et une pièce de canon; le général Hirschfeld 70 à 80 officiers et plus de 2000 soldats; il a pris en outre 7 canons, plusieurs chariots de munitions et presque tous les bagages. L'infanterie prussienne avait besoin d'un peu de repos après des marches aussi pénibles, mais les cosaques du général Czernischeff poursuivent l'ennemi vivement; le colonel Benkendorf le soir du 27 avait déjà dépassé l'ennemi et était à Gorzke. Il est probable qu'il n'échappera que de faibles restes de tout le corps du général Girard vers Magdebourg ou Wittenberg.

Ce qui fait particulièrement honneur au corps du général Hirschfeld, ce sont les marches forcées qu'il avait exécutées immédiatement avant cette action. De jeunes troupes de nouvelle levée, composées en grande partie de la Landwehr de la Nouvelle Marche, ont remporté la victoire sur un ennemi supérieur en nombre et en artillerie. Cet exemple, prouve ce que peut le patriotisme guidé par un général actif et habile. Saxons, Bavarois, Vurtembergeois! vous vous êtes montrés braves dans une cause que réprouvent les vœux de votre patrie, et en soutenant une domination étrangere: que ne feriez-vous pas, si vous étiez animés par des motifs plus purs et plus nobles? Quelle est la puissance de la terre à laquelle les Allemands réunis, et combattants pour l'indépendance et l'intégrité de leur patrie ne seraient pas en état de résister?

Le général Thumen a montré une grande intrépidité dans les actions qui précéderent l'affaire de Gross-Beeren. Quoique blessé, il ne cessa pas de commander lui-même. Le général Orourke a déployé dans toutes les rencontres avec l'ennemi beaucoup de calme et de talent.

Depuis la reprise des hostilités l'armée ennemie opposée à celle des Alliés dans le Nord de l'Allemagne a perdu plus de 12,000 hommes; d'après les rapports des généraux, 7000 prisonniers sont en notre pouvoir, dont 260 Officiers, parmi lesquels plusieurs colonels et lieutenants colonels.

Le 29 Août à 2 Heures du matin.

Le lieutenant général comte Tauentzien avait détaché le général Wobeser pour s'emparer de la ville de Luckau. Celui-ci fit sommer le commandant hier le 28, et ayant reçu un refus, fit bombarder la ville. Au moment où on allait

donner l'assaut, le commandant capitula ; 9 pieces de canon, 1000 prisonniers et des amas considérables de vivres et de munitions sont les fruits de ce beau fait d'armes.

Huitieme Bulletin de la Grande Armée Combinée.

Quartier-général de Belitz, le 30 Août 1813.

Le Prince-Royal a transféré ici son quartier-général hier dans la journée.

D'après toutes les notions reçues par les prisonniers du corps du général Girard, ce général doit avoir été tué dans l'affaire du 27. Le général Putlitz y a reçu une forte contusion à l'épaule. Il a déployé beaucoup de courage et de talents. On continue à faire des prisonniers en poursuivant vigoureusement l'ennemi.

Le général Borstel a occupé Zinna et Juterbock et donne, à chaque occasion, des preuves de ses connaissances et de son zele.

L'ennemi paraissait vouloir se concentrer hier à Eckmannsdorf et Kattenborn, entre Wittenberg et Treuenbritzen. Les avis reçus aujourd'hui des généraux de Winzingerode et de Woronzoff ne laissent presque plus de doute que l'ennemi ne se retire vers l'Elbe. Le général Winzingerode le suit avec 8000 chevaux.

Le Comte de Woronzoff, qui alla prendre lui-même le commandement de l'avant garde Russe, fit attaquer Juterbock avant hier au soir avec 3 à 4000 hommes, tandis que l'ennemi en avait au moins 20,000 dans cette ville ou très près dans les environs. Une forte canonade mit l'alarme dans le corps ennemi. Cette attaque fait grand honneur aux talents du Général Woronzoff, qui, au moment où elle commença, ne pouvait pas encore être instruit qu'une forte colonne était en marche pour le soutenir, en cas de besoin.

Toute l'Armée se porte en avant.

La grande Armée Russe, Autrichienne et Prussienne, sous le commandement du Maréchal Prince de Schwarzenberg, a débouché de la Bohême en Saxe le 22 Août, en prenant position sur la rive gauche de l'Elbe. Les troupes que l'ennemi avait postées dans les défilés, ont été forcées. Le 26, le quartier-général des alliés était devant Dresde. Le bombardement avait commencé et la ville était

déjà en flammes. L'Empereur Napoléon s'y était rendu le 24, avec sa garde; l'armée française sous ses ordres immédiats quitte la Silésie et la Lusace et se rapproche de l'Elbe. Le général Blucher s'est mis en marche de Jauer, le 25 au matin, et suit avec toutes ses forces.

Le général Prince Koudaschoff, expédié du camp devant Dresde le 26 au soir, par le Maréchal Prince de Schwartzenberg à S. A. R. le Prince Royal, vient d'arriver ce matin à 8 heures, avec ces nouvelles. Le Général a traversé l'armée ennemie, passé l'Elbe à la nage avec 200 Cosaques entre Riessa et Miessen, et forcé plusieurs postes; il est allé jusqu'à Liebenwerda et de là à Dahme, où il a rencontré les premieres troupes prussiennes. Dans sa marche il a fait 6 officiers polonais prisonniers, qu'il a amenés avec lui, et joint le quartier-général de S. A. R. sans perdre un seul homme; deux de ses Cosaques ont reçu des coups de sabre.

Neuvieme Bulletin de la Grande Armée Combinée.

Quartier-Général de Rödigke,
le 4 Septembre 1813,

Le Prince-Royal a transféré son quartier-général le 30 Août à Buchholtz; le 31 à Treuenbriezen, et hier ici.

Luckau est un des points sur la frontiere de Saxe, que l'ennemi avait retranché avec le plus de soin pendant tout le temps de l'armistice. Il avait compté le défendre plus long-temps et ne s'attendait pas à nous y voir paraître de si tôt. Nous donnons ci-joint la capitulation de cette place. Le Prince-Royal à ordonné qu'on retranche la montagne qui l'avoisine; 500 hommes y travaillent. Les fauxbourgs vont être rasés, et de cette maniere la garnison de Luckau sera en état de se défendre.

Le terrain extrêmement coupé à quelques lieues en avant de Wittenberg, favorise la retraite de l'ennemi, et empêche la cavalerie légere d'agir. Cependant il a été forcé successivement dans ses différentes positions. Le 30 Août le général Winzingerode avait son quartier-général à Niemeck; celui du général Bulow était le 31 Août à Treuenbriezen et le 1er Septembre à Frohnsdorf. Le 2 Septembre le corps de ce général s'avança dans les positions de Schwabeck et de Feldheim, son avant-garde était à Marzagne. L'ennemi occupait Kropstädt, mais il défila pendant la nuit,

et à la pointe du jour son arriere-garde commença sa retraite. Le général Borstel la suivit jusque près de Thiesen. L'ennemi engagea une canonnade et une fusillade très-vive pour couvrir cette position, mais les avant-postes du général Borstel se maintinrent en avant des défilés de Köpping à 1000 pas de Thiesen; la division du colonel Kraft se porta sur les hauteurs de Kropatädt pour soutenir le général Borstel. En même temps après une canonade le général Dobschütz s'empara des hauteurs et de la ville de Zahne. Sa communication avec le général Borstel est entretenue par le poste de Woltersdorf occupé par le major Beyer. Le reste du corps du général Bülow a pris position à Marzahne.

La division prusienne sous les ordres du colonel Kraft a éminemment contribué au succès de l'affaire de Gross-Beeren, et son chef s'est fait distinguer par son intrépidité. Le corps du Prince de Hesse-Hombourg a de même pris une part active aux combats qui ont eu lieu, et le Prince a donné, dans chaque occasion, des preuves de sa valeur et de son activité.

L'ennemi pressé sur son flanc gauche par les généraux Woronzoff, Orourke et Czernischef a fait quelques tentatives du coté de Coswig, mais il a toujours été repoussé avec perte. Le 3 Septembre, le lieutenant-colonel Izbacha, détaché par le général Woronzoff pour enlever un bois près de Schmilkendorf, exécuta cet ordre avec succès, et ensuite entouré par des forces quadruples il leur tint tête, et se fit jour en bon ordre et avec très-peu de perte. Schmilkendorf a été occupé de nouveau par le général Woronzoff

Le corps d'armée français qui s'est avancé sur Schwerin, y était encore stationaire le 2 Sept ; il a détaché la division danoise sur Gadebusch, pour couvrir ses derrieres. Le général Walmoden était en marche, le 2, pour se réunir au général Vegesack dans les environs de Warin et de Neukloster. Le général Tettenborn continuait d'intercepter les communications de l'ennemi et d'inquiéter ses avant-postes. Il a enlevé près de Gadebusch un transport de 40 charriots de vivres et munitions, après avoir tué et dispersé l'escorte.

Les suites de la victoire remportée le 26 Août, par le général Blucher, sur la Katzbach, sont décisives. Les résultats de cette journée se montaient, le 30, à plus de 14000 prisonniers, 80 canons et 300 chariots de munitions. Toute la division française commandée par le général Puthod, a mis bas les armes, le 29 au soir, devant Löwenberg, à l'exception de 3 à 400 hommes, qui, voulant se sauver, se

sont noyés dans le Bober. Le général Blucher avait, le 30 Août, son quartier-général à Holstein, près de Löwenberg, et continuait de poursuivre vivement l'ennemi. Le général Bennigsen est arrivé, le 30, avec son corps d'armée à Breslau, et se portait sur Liegnitz, marchant sur la même hauteur que le général Blucher.

Rapport du Général BLUCHER *sur la Bataille de la Katzbach.*

Brechtelshoss, le 26 Août.

L'engagement de la brigade du prince de Mecklenbourg, le 23 d'Août, près de Goldberg, peut être rangé parmi les plus sévères de la campagne.

Le feu très-supérieur de l'ennemi avait démonté son artillerie et fait de grandes brêches dans les masses de ses troupes.

Vingt-quatre des escadrons de l'ennemi saisirent le moment favorable, prirent une batterie, et entourerent deux bataillons.

Quelques escadrons de cavalerie prussienne, et le régiment de hussars de Mecklenbourg se jeterent sur la cavalerie de l'ennemi, culbuterent sa premiere ligne sur la seconde et sur la troiseme, et dégagerent l'infanterie et l'artillerie. Le prince de Mecklenbourg saisit un drapeau, rallia quelques bataillons qui pliaient, et les mena à l'ennemi.

Le 25 Août, la cavalerie légere du corps du général Sacken avait déjà poursuivi le corps du maréchal Ney presqu'aussi loin que Haynau, où il fit volte-face, et se reporta vers la Katsbach. Le général en chef fit alors marcher en avant le corps de Sacken et le fit se porter sur Maulsch; celui d'Yorck à Jauer, et il ordonna au corps de Langeron de se ranger en bataille dans la belle position de Hennersdorff. Le corps de Lauriston était dans la position de Goldberg, avec son avant-garde près de Prausnitz; le corps de Macdonald derriere Goldsberg, et le corps de Ney à Roshkirk et dans les environs de Liegnitz.

Le général en chef fit ses dispositions pour une attaque générale, le 26 d'Août, à deux heures après midi.

La totalité du 3eme corps devait passer la Katzbach

entre Goldsberg et Liegnitz, les corps de Sacken et d'York attaquer avec rapidité le corps de Ney et le forcer de se replier, tandis que le corps du général Langeron devait couvrir les derrieres des deux armées vers Goldberg. Lorsque le corps d'York arriva sur les hauteurs de Bruselshoff, on reçut avis que l'ennemi marchait sur les corps de Langeron et d'York, et avait déjà fait replier l'avant-garde.

Le général en chef fit faire halte à ses colonnes, et les fit ranger en bataille sous un rideau. Une pluie abondante qui commença à la pointe du jour et qui tomba sans discontinuer jusqu'à minuit, répandit l'obscurité sur tout le pays. Quelques batteries qui avaient été portées sur les hauteurs de Trubelitz, obligerent l'ennemi de se découvrir entre Weinberg et Eichkoltz. La brigade du prince de Mecklenbourg suivit la brigade de Von Hunnerbein, couvrit le flanc gauche contre le corps de Lauriston, et la brigade de Steinmetz forma la réserve.

Le général en chef fit part de cette disposition au général baron de Sacken, et le réquit d'attaquer le flanc gauche de l'ennemi. " Dites au général, hourra!" fut la réponse de ce brave général, et tous se précipiterent sur l'ennemi.

La pluie qui ne cessait de tomber empêchait les fusils de partir. L'infanterie attaqua à la baïonnette; la cavalerie chargea par escadrons isolés, prit quelques pieces de canon et ne laissa à l'ennemi d'autre alternative que d'attaquer avec toute sa cavalerie pour tâcher de se sauver. La cavalerie prussienne alla à sa rencontre, et l'on vit alors une mêlée de cavalerie de 8000 hommes. Le général Sacken poussait de son côté en avant sans s'arrêter, et l'ennemi fut culbuté au bas de la vallée escarpée où coulaient la Neiss et la Katsbach débordées. Il fut forcé de laisser l'armée combinée maîtresse du champ de bataille et en possession de la plus grande partie de son artillerie, et de chercher sa sûreté dans la fuite, au travers des flots écumants de la Neiss et de la Katzbach. La bataille avait commencé à trois heures après midi et ne finit qu'à la nuit.

On amene à chaque moment des prisonniers, des canons et des caissons. On ne peut pas encore en calculer le nombre. Il y a eu seize canons pris à la pointe de l'épée, et dans un seul défilé nous avons pris quatre canons, 20 obusiers et 39 caissons. La Neiss et la Katsbach étaient tellement enflées hier au soir par la pluie qui n'avait cessé de tomber, qu'on ne pouvait plus les passer sans ponts.

La perte de l'armée combinée n'est pas considérable.

Nous n'avons perdu aucun officier de rang. Au nombre des prisonniers que nous avons faits est le général Ludra.

Gothenbourg, le 11 Septembre.

Les Français firent deux sorties terribles de Dresde, dans l'une et l'autres desquelles ils furent repoussés avec un grand carnage. Les alliés furent néanmoins obligés de se retirer dans l'après-midi du 29, faute de provisions, et en raison du mauvais temps. Le général Vandamme fut en conséquence détaché par Buonaparté pour les harceler, mais il fut attaqué le 30, lui-même pris, et la totalité de son corps prise ou détruite.

Le brave et entreprenant Blucher a complettement défait Macdonald entre la Katzbach et la Bobr, prenant 15,000 prisonniers, 103 pieces de canon, 415 caissons de munitions, quatre généraux et cinq aigles.

Le Prince de la Couronne de Suede a fait reculer les Français de 9 milles allemands (dix-huit lieues de France), prenant 2500 prisonniers et 16 pieces de canon dans une affaire près de Vittenberg.

On dit que la nouvelle est arrivée au quartier-général du Prince de la Couronne, que le port de Fiume a été pris par le général Nugent.

Tous ces rapports si agréables sont pourtant empoisonnés par la triste nouvelle que le général Moreau a eu les deux jambes emportées par un boulet de canon, tandis qu'il se promenait devant Dresde avec l'Empereur de Russie. Ce malheur arriva le 29 dans l'après-midi, au moment où l'armée alliée allait se retirer. Il est maintenant à Toeplitz, allant bien, et l'on a beaucoup d'espérance qu'il se rétablira.

Gazette Extraordinaire de Berlin, du 5 Septembre.

Nous venons de recevoir à l'instant de Toplitz en Bohême sous la date du mois dernier, à huit heures du soir, la bien agréable nouvelle que l'armée alliée avait ce jour-là défait et entierement détruit le corps du général Vandamme. Vandamme lui-même a été fait prisonnier, ainsi que le général Haxo, aide-de-camp de l'Empereur Napoléon; les généraux Guyot et Heimbrodt, le prince de Reuss, général

au service de France, a aussi été tué. Quarante canons, soixante caissons, et 5000 prisonniers ont déjà été amenés ici. Le reste du corps, qui était fort de 30,000 hommes, est ou tué ou dispersé. Ce grand résultat a été obtenu par une attaque vigoureuse faite de tous côtés sur l'ennemi. Les troupes alliées y ont déployé la plus brillante valeur.

L'habileté du général Kleist et la résistance héroïque du comte Ostermann, la veille, ont contribué pour beaucoup à cette victoire complette. On y a vu des rangs entiers de Français couchés par terre sur le champ de bataille, et à peine s'est-il échappé 10,000 hommes de la déroute de tout le corps.

Il est digne de remarque que dans le moment où l'on rendait des actions de grâce à Dieu pour cette brillante victoire sur le champ de bataille, on recevait les nouvelles des victoires de Son Altesse Royale le Prince de la Couronne de Suede, et du lieutenant-général Blucher.

Nous joignons à ces glorieuses nouvelles l'ordre du jour du général Blucher, commandant en chef de l'armée de Silésie.

Ordre du Jour.

Au bivouac, entre Naumbourg et Goerlitz,
près du village de Kielingswald, le 2 Sept.

La Silésie est délivrée de l'ennemi. C'est à votre valeur, braves soldats de l'armée russe et prussienne que je commande, à vos efforts, à votre patience à supporter la fatigue et les besoins, que je dois la bonne fortune d'avoir arraché une belle province des mains d'un ennemi rapace.

A la bataille de la Katzbach, l'ennemi s'avançait présomptueusement sur vous. Vous vous élançâtes de derrière vos hauteurs avec courage et avec la rapidité de la foudre: vous dédaignâtes de faire feu; vous marchâtes sur eux à la baïonnette, et vous les précipitâtes au bas des bords escarpés de la rapide Neiss et de la Katzbach.

Depuis lors, vous avez marché au travers des torrents et des inondations; vous avez passé des nuits entieres dans la boue; plusieurs de vous sont même demeurés sans provisions, le mauvais état des routes et le défaut de voitures empêchant les transports; vous avez eu à lutter contre le froid l'humidité, les privations de toute espece, même celles d'habillements; cependant vous n'avez pas murmuré, vous

avez poursuivi avec ardeur l'ennemi battu. Grâces vous soient rendues d'une conduite si digne d'éloges! Celui-là seul est un vrai soldat qui réunit toutes ces qualités.

Vous avez dans vos mains 103 canons, 250 caissons, les hôpitaux de campagne, les forges de l'ennemi, ses chariots de farine, un général de division, deux généraux de brigade, un grand nombre de colonels, d'officiers d'état-major et autres, 18,000 prisonniers, deux aigles avec d'autres trophées. Le reste de ceux qui vous avaient été opposés dans la bataille de la Katzbach, étaient tellement frappés d'une terreur panique qu'ils étaient hors d'état de soutenir la vue de vos baïonnettes. Vous avez vu les plaines entre la Bobr et la Katzbach, elles rendent témoignage à la terreur et à la consternation de vos ennemis.

Offrons nos actions de grâces au dieu des armées, par l'aide de qui vous avez défait l'ennemi, et, assemblés en prieres, prosternons-nous devant lui pour le remercier de la glorieuse victoire qu'il nous a accordée. Que nos dévotions se terminent par trois hourras, et alors nous retournerons encore une fois à l'ennemi.

Extrait de la Gazette de Vienne, du 28 Août.

Suivant les premieres nouvelles du théâtre de la guerre l'empereur Napoléon avait, le 16 dAoût, joint ses armées, dont la principale était destinée contre la Silésie. De ce côté, les hostilités avaient déjà commencé le 17 de la part du corps du général prussien Blucher. Il y eut plusieurs affaires le long de la Bober, à Lowenberg; en conséquence de quoi les troupes françaises furent obligées de se retirer de l'autre côté de cette riviere. Cependant, le 20, les Français sous le commandement immédiat de Napoléon lui-même, attaquerent le général Blucher avec 130,000 hommes force si prépondérante que celui-ci se vit dans la nécessité de se retirer, vu l'inégalité de la lutte. Dans le même temps, toutes les autres divisions des armées alliées étaient mises en mouvement, et passant les frontieres de Bohême pénétraient en Saxe des deux côtés de l'Elbe. L'aile droite de l'armée alliée, sous le commandement du général russe comte de Wittgenstein, attaqua, le 22 de grand matin, le camp fortement retranché des Français à Pirna et le prit de vive force le même soir, tandis que la force centrale sous le commandement du feld-maréchal autrichien le prince de Schwartzenberg, péné-

trait sans opposition dans la direction de Dippodeswalde à Marienberg et Freyberg. Le 22, le feld-maréchal avait son quartier-général à Toplitz.

Aussitôt que l'Empereur des Français fut informé de ces mouvemens sur ses derrieres, il renonça à ses projets sur la Silésie, et retourna à Dresde, où il entra dans la nuit du 22, et donna ordre à son armée d'avancer à marches forcées. On s'attend en conséquence aux événemens les plus importants dans ce quartier.

Un corps ennemi qui avait pénétré en dernier lieu par Rumbourg à Gabel en Bohême, a commencé depuis à effectuer sa retraite en Saxe.

Dans un autre quartier les corps autrichiens sous les ordres du général d'artillerie, baron Hiller, se mirent en marche le 23 de Wockermarkt, sur Klagenfurth; le général Stanissavlevich vers le pays de Saltzbourg, le général Eckhart sur Spital et Sachsenbourg dans la Carinthie illyrienne, le général Frimont de Klagenfurth à Villach, et le général Radivojevichde l'autre côté de la Saave, vers Carlstadt et Fiume.

Le général Stanissavlevich était déjà, le 28, en possession de Werfen, et ses troupes s'étaient avancées jusqu'à St. John, dans le Pongau.

Le lieutenant feld maréchal Frimont, attaqua Villach le 21, et prit possession de la partie de la ville qui est de ce côté-ci de la Drave, où il trouva des canons et des munitions. Le lieutenant feld-maréchal Radivojevich se rendit maître le 15 d'Août du pont d'Agram sur la Saave; le régiment de Klina et de Pétrinia, et une colonne sous le général Nugent s'avançaient sur Fiume.

Le baron Hiller avait transféré, le 23, son quartier général à Klagenfurth.

Le général Jomini, qui a passé de l'armée française aux armées alliées a reçu le rang de lieutenant-général au service de Russie.

Extraits des Papiers Français.

Les nouvelles suivantes qu'on peut regarder comme authentiques, ont été mandées de Dresde, sous la date du 8 de ce mois:

L'Empereur partit de la Silésie le 22 d'Août, après

avoir battu l'ennemi le 21 à Lowenberg. Après son départ le comte Lauriston remporta un avantage signalé.

Sa Majesté laissa le commandement au duc de Tarente, qui fit ses dispositions pour profiter de la victoire. Il poursuivit vivement l'ennemi, et l'attaqua sur le plateau de Jauer. Il y avait tout lieu de croire que ces dispositions auraient été couronnées du plus brillant succès; mais les 26 et 27, la pluie tomba en torrents, la Bober gagna et emporta les ponts, et les routes furent couvertes de plus de trois pieds d'eau. Les colonnes surprises dans leur marche se séparerent les unes des autres; l'ennemi déjà en retraite s'en aperçut; il voulut en tirer avantage, mais il fut lui-même attaqué et chassé du plateau qu'il occupait. La nuit, le temps continua à être affreux, le duc de Tarente rassembla ses colonnes et prit une position à Buntzlau.

A cette nouvelle, l'Empereur partit de Dresde, il attaqua l'ennemi dans la soirée du 3; le 4, dans l'après-midi, il le repoussa et l'obligea de repasser la Queiss. Il coucha à Bautzen, et le 6, il retourna à Dresde, afin de s'opposer aux mouvements que l'ennemi pourrait faire afin de le rappeler sur la rive gauche de l'Elbe. (*Moniteur du* 14 *Septembre.*)

Paris, 13 *Septembre.*

Une lettre de Dresde, du 7, contient les détails suivants:

L'Empereur, à son retour, a passé en revue la totalité du corps de Vandamme, réuni sous les ordres du comte de Lobau. Ces troupes qui se sont extriquées avec tant de bravoure de la position difficile et dangereuse dans laquelle la valeur imprudente de leur chef les avait placées, sont animées d'une nouvelle ardeur, et Sa Majesté leur a donné des preuves de sa satisfaction, en accordant des promotions et distribuant des récompenses parmi les différents corps dont elles sont composées.

L'armée autrichienne est campée dans l'intérieur de la Bohême, entre Kommotau et Laun. Elle est occupée de sa réorganisation, son *matériel* ayant éprouvé de grosses pertes, et son *personnel* étant diminué de plus d'un tiers.

On est occupé à faire manœuvrer les corps russes et prussiens qui sont à Toeplitz.

Les corps du duc de Reggio, du général Bertrand et du général Regnier ont remporté le 5 des avantages décisifs.

Franckfort, 10 *Septembre.*

Une colonne de 12,000 prisonniers et un grand nombre de blessés parmi lesquels se trouvent plusieurs officiers, sont attendus dans cette ville. Ils sont suivis d'une autre colonne. (*Gazette de France, du* 15 *Septembre.*)

Dresde, 5 *Septembre.*

Le général Moreau, blessé à mort par le premier coup de canon tiré des redoutes de Dresde, et porté par des soldats russes au milieu de la déroute dont il était témoin, ne parvint qu'avec beaucoup de peine et de difficulté, la douleur lui arrachant des cris continuels, à gagner la frontiere de Bohême, le 6e jour après son amputation. Il est mort au milieu des ennemis de son pays dans un désespoir affreux. Son corps conduit à Lauen, y a été exposé sur un lit de parade, sans doute pour montrer au peuple avec quelle célérité la punition suit la trahison.

Le jour où il fut frappé, il s'était assis à la table d'un souverain. Entr'autres traîtres, les Saxons Langenau et Thielman, et le Suisse Jomini, entouraient l'Empereur Alexandre. Les deux premiers poussés par une ambition meurtriere venaient diriger le fer et le feu contre la capitale de leur patrie, contre l'auguste demeure de leur Roi et de sa famille. Le troisieme avait, au commencement de la reprise des hostilités, déserté l'armée qui l'avait adopté, et où il était décoré d'un rang supérieur. L'Empereur d'Autriche ne permet à aucun de ces hommes-là de l'approcher. On peut, a-t-il dit, se servir des traîtres comme nous faisons usage des espions. En un mot, si le mépris de la trahison est le premier sentiment de toutes les âmes vertueuses, ce doit être pour les souverains un acte de prudence. C'est sa propre cause qu'il défend. Il ne peut honorer les traîtres sans risquer sa propre sûreté. (*Journal de l'Empire*, 14 *Septembre.*)

(Les Bulletins Français dans un autre Numéro.)

Vienne, le 21 d'Août.

L'Observateur Autrichien fait les observations suivantes sur l'ordre du jour du Prince Charles de Schwartzenberg. " Nous nous livrons aux espérances les plus flatteuses, au commencement de cette grande lutte, et nous nous réjouissons de pouvoir mettre sous les yeux de nos lecteurs le résumé suivant de la situation et de la force de nos armées, que nous tenons d'une source authentique.

La grande armée de Bohême, sous le commandement du Prince Charles de Schwartzenberg, consiste au moins en 220,000 hommes, autrichiens, russes et prussiens. Il y a en Silésie 80,000 hommes sous le général Blucher. Le Prince de la Couronne de Suede commande une armée de 100,000 hommes dans la Marche de Brandebourg; total— 500,000 hommes. On forme dans la vallée du Danube des corps d'armée sous le général Prince de Reuss, et dans l'Autriche intérieure sous le général baron de Hiller qui combattra les troupes italiennes qui lui sont opposées.

L'armée que l'ennemi avait formée sur le Mein, sous le commandement du maréchal Augereau, et qu'on nommait l'armée d'observation de Baviere, s'est mise en marche pour se porter sur l'Elbe, où elle s'est jointe à la grande armée française, dont la force depuis Hambourg jusqu'à Dresde, et en Silésie, peut monter à environ 280 ou 300,000 hommes.

Les armées autrichiennes et alliées sont animées du meilleur esprit.

Toutes les provinces de la monarchie autrichienne rivalisent l'une avec l'autre à qui donnera le plus de preuves de loyauté et d'attachement à leur Empereur et à leur pays. Ce que la Bohême a fait depuis deux mois excède toute proportion. Allemands, Hongrois, tous sentent la nécessité de fournir à leur monarque les derniers secours pour parvenir au grand objet d'obtenir enfin un état de repos qu'il a été impossible de se procurer par le moyen des négociations.

BATAILLES EN ALLEMAGNE.

GAZETTE EXTRAORDINAIRE DE LONDRES.

BUREAU DES AFFAIRES ETRANGERES,

le 21 *Septembre* 1813.

Lord Vicomte Castlereagh, principal secrétaire d'Etat pour les Affaires Etrangeres, a reçu les dépêches suivantes du Lieutenant-Général l'honorable Sir Charles Stewart, chevalier du Bain, envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire de S. M. auprès du Roi de Prusse, en date des 27, 29, 30 et 31 d'Août.

Au quartier-général de S. M. le Roi de Prusse, Zéhista, le 27 Août 1813.

Mylord,

Mes dernieres dépêches auront informé Votre Seigneurie de la détermination où étaient les armées alliées de déboucher de la Bohême, par les diverses passes de la Saxe, et de commencer sur-le-champ des opérations offensives sur les flancs et les derrieres de l'ennemi, s'il continuait de maintenir ses positions en avant en Lusace, et s'il restait sur la rive droite de l'Elbe. Tandis que la grande armée russe sous le général Barclay de Tolly comprenant les corps de Wittgenstein et Miloradovitch, et le corps prussien du général Kleist, devaient, avec la totalité de l'armée autrichienne agir offensivement en partant de la Bohême, sous le commandement en chef du Prince de Schwartzenberg,—le corps d'armée du général Blucher, composé d'une division de Prussiens sous le lieutenant-général d'York, et les divisions russes des généraux Sacken et Langeron, devaient se porter de la Silésie sur la Lusace et menacer l'ennemi en front. Le général Blucher devait éviter tout engagement général, surtout contre des nombres supérieurs.

Conformément à ces intentions, le général Blucher s'avança le 29 sur trois colonnes qui partirent de Leignitz, Goldberg, et Jauer, se portant sur Buntzlau et Lowenberg. Le corps du général Saken se porta sur la droite vers Buntzlau, le général d'York sur le centre, et le général Langeron sur la gauche. L'ennemi abandonna Buntzlau, détruisit les ouvrages qu'il y avait élevés, et y fit sauter un magasin de poudre. L'armée du général Blucher s'avança vers la Bober, où

elle fut attaquée le 21 par l'ennemi, qui avait marché en avant en grande force de Buntzlau, de Lowenberg, et de Laun, et il y eut une affaire très-sérieuse. On rapporte que Buonaparté commandait en personne, et qu'il présenta cent dix mille hommes au général Blucher. Les troupes alliées disputerent le terrain avec une grande bravoure, mais comme le général Blucher avait reçu ordre d'éviter un engagement général, il se retira dans le meilleur ordre à Haynau, Pilgramsdorf, Hirsberg, et derriere la Katzbach, où ses troupes étaient à la date des dernieres nouvelles. On dit que la perte du général Blucher dans cette affaire a été de près de deux mille hommes. Il fit cependant plusieurs prisonniers. L'ennemi souffrit considérablement.

Les grandes armées du côté de la Bohême commencerent à passer les frontieres le 20 et le 21; les colonnes du comte Wittgenstein et du général Kleist par les passes de Peterswalde, et les Autrichiens par Kommotau. Le 22, le corps du comte Wittgenstein rencontra l'ennemi, et eut une affaire très-chaude avec lui près de Berghishabel et de Zehista.

L'ennemi rencontra les alliés sur la frontiere, et fut chassé de toutes ses positions, sur Dresde, malgré tous les efforts qu'il fit sans succès pour défendre le terrain pouce à pouce.

Les différentes colonnes des armées alliées devaient déboucher des montagnes et des passes à des époques concertées qui auraient été fatales à l'ennemi, si l'arrangement avait pu être mis complétement à exécution suivant le plan qui en avait été formé; mais l'impatience que les troupes avaient de pousser en avant et de combattre, fit que le corps de droite se trouva engagé le 22 au matin. Les Français étaient commandés par le général Gouvion St. Cyr, qui est nouvellement arrivé, et qui est venu avec l'armée de Wurtzbourg. Sa force consistait en plus de 15,000 hommes, qui étaient soutenus par les troupes de Kœnigstein et par celles du camp de Liebenstein, qui montaient au moins à 6000 hommes sous les ordres du général Bonnet. Après une action très-vive, le comte de Wittgenstein chassa l'ennemi de tous les points, fit 3 à 400 prisonniers, outre un grand nombre de tués et blessés. La perte des alliés ne fut pas considérable

L'ennemi se retire, après cette action dans Kœnigstein dans son camp retranché à Liebenstein, ainsi que dans les divers ouvrages qu'il a élevés autour de Dresde. Les alliés

l'ont pressé de tous les côtés, et les grandes armées entourent maintenant Dresde.

Le 26, le régiment des hussars de Grodno, appartenant au corps du comte de Wittgenstein, eut un engagement très-vif, tout près de Dresde, dans lequel il prit quatre canons et un obusier. Les avant-gardes russes, prussiennes et autrichiennes camperent cette nuit-là, sur les hauteurs qui couronnent Dresde, entre Nauslitz et Ischernitz.

Le 27 au matin, l'ennemi évacua le terrain qu'il occupait en avant de Dresde, appelé le Grossen Garten, et se retira dans les faubourgs et dans ses différents ouvrages.

Je viens de donner à Votre Seigneurie un aperçu général des opérations jusqu'à ce moment. Chaque instant va produire des événements de la plus haute importance. On ne rédige point encore de rapports officiels, de sorte que je crains que les détails que je donne ne soient imparfaits en plusieurs points. L'histoire de la guerre n'offre peut-être pas une époque où deux grandes armées aient jamais été engagées dans des opérations de cette vigueur.

C'est avec beaucoup de plaisir que je rapporte à Votre Seigneurie que deux régiments de hussars westphaliens, commandés par le colonel Hammertein, ont passé de l'ennemi aux alliés, et sont très-jaloux d'être menés tout de suite au combat contre lui, afin de tirer vengeance des maux qu'il a infligés à leur pays.

J'ai l'honneur d'être, etc.

(Signé) CHARLES STEWART, lieut.-gén.

Au Quartier-Général de Sa Majesté Impériale l'Empereur de RUSSIE, *à Altenbourg, le 29 Août,* 1813.

Mylord,

L'ennemi ayant abandonné le terrain autour de Dresde, appelé le Grossen-Garten, et s'étant retiré dans ses ouvrages, ainsi que dans les faubourgs de la ville le 27 au matin, il fut jugé expédient de faire avec une force considérable une attaque sur la place, dont la possession devenait de la plus grande importance. Les troupes légeres du comte de Wittgenstein et du général Kleist, à la droite de la ville, avaient éprouvé quelque perte le 27 au matin, en attaquant les jardins. Dans le fait, l'ennemi avait tellement perfectionné au moyen de l'art les défenses autour de la ville, que c'était évidemment une entreprise extrémement difficile que celle de l'emporter de vive force.

Les troupes marcherent à l'assant à quatre heures du soir; le corps du comte Wittgenstein, en trois colonnes sur la droite du Grossen Garten: le général Kleist fit marcher une colonne d'attaque à travers ces jardins, et deux sur la gauche. Sa colonne d'extrême gauche était commandée par le Prince Auguste de Prusse: trois divisions d'Autrichiens sur la gauche de la ville, sous la direction immédiate du comte Colloredo, et du prince Maurice de Lichtenstein, joignirent les Prussiens sur leur gauche; les Prussiens formant ainsi l'attaque du centre. Une canonade épouvantable ouvrit les opérations: les batteries étant érigées autour de la ville sur un plan circulaire, l'effet de la canonade était magnifique; les beaux bâtiments de Dresde furent bientôt enveloppés dans un nuage de fumée, et les troupes marcherent à l'assaut dans l'ordre le plus parfait. Elles s'approcherent de tous côtés au pié de la ville. Les Autrichiens s'emparerent d'une redoute avancée de huit canons, de la maniere la plus audacieuse et la plus intrépide. Je n'ai jamais vu de troupes se comporter d'une maniere aussi remarquable. L'ouvrage était de la plus grande force, à moins de soixante verges de distance de la muraille de la place, et il était flanqué de feux croisants de mousqueterie qui partaient des meurtrieres qu'on avait pratiquées dans diverses parties des édifices qui projetaient; mais rien ne peut surpasser la bravoure avec laquelle on l'escalada. L'ennemi en fuit pour se mettre à l'abri derriere les nouvelles défenses, couvrant d'hommes les épaisses murailles de la ville dans lesquelles il était impossible de faire brêche sans un feu long et continuel d'artillerie. L'ennemi, à l'aide des moyens de résistance que fournit une ville fortifiée, parvint à tenir en échec les troupes qui avaient si vaillamment emporté les ouvrages extérieurs. La nuit approchait; l'ennemi tenta alors une sortie avec une force considérable consistant dans la totalité de la garde, qui montait au moins à trente mille hommes, dans la vue de séparer l'armée alliée, et de prendre une aile en flanc et sur les derrieres. Ce plan fut découvert aussitôt, et comme il paraissait évident qu'il n'était plus possible d'emporter la place cette même nuit, il fut donné ordre de retirer les troupes, et elles rentrerent dans leurs différents camps. Le Prince Maurice de Lichtenstein fit une disposition admirable du côté par lequel l'ennemi faisait sa sortie, au moyen de quoi il n'y eut aucun désordre. Cette entreprise, outre l'importance prodigieuse dont elle était, était de la plus grande difficulté. Il est impossible à des troupes de se signaler plus que se

le firent les troupes alliées, et, dans mon humble opinion, s'il avait été physiquement possible d'emporter la place dans les circonstances, elles l'auraient fait. Mais il n'y avait aucunes brèches par ou elles pussent entrer, et quoiqu'avant la fin du jour l'artillerie eût été poussée jusqu'à près de cent pas seulement de la muraille, elle ne put pas battre en brèche ni faire une impression suffisante.

D'après les meilleurs calculs que je puis faire, j'estime la perte des alliés au-dessous de 4000 hommes dans cette attaque. Ce sont les Autrichiens qui ont principalement souffert.

La sortie de l'ennemi n'était que le prélude d'une bataille plus générale qui eût lieu le lendemain matin 28. Buonaparté était arrivé à Dresde dans la nuit du 22, il venait de la partie de son armée qui était en Lusace, et ayant à Dresde une force considérable, au moins 130 mille hommes, il paraît qu'il s'était déterminé à attaquer les alliés, qui occupaient une position très étendue sur les hauteurs qui couronnaient cette ville.

L'ennemi avait de grands avantages pour faire ses dispositions d'attaque. Dresde, bordé de canons, était sur ses derrieres; ses communications avec la ville étaient libres. S'il avait le dessus, il pouvait poursuivre l'ennemi; s'il avait le dessous, il pouvait se retirer en sureté, et nos troupes ne pouvaient pas les suivre sous le feu de la place. Un des jours les plus affreux qu'on ait jamais vus, vient ajouter matériellement aux difficultés des alliés, qui étaient arrivés à leurs positions par des marches rapides, en traversant des routes affreuses et des défilés, et dont il était extrêmement difficile, pour ne pas dire impossible, de faire venir les provisions de toute espèce. Profitant des avantages en question, Buonaparté déploya un nombre immense de pieces d'artillerie, et une vive canonade de chaque côté fut le trait principal de la bataille. Il fut fait sur divers points des charges de la cavalerie russe, prussienne et autrichienne, et cette cavalerie se distingua éminemment; mais les grands corps d'infanterie de part et d'autre, n'en vinrent point aux mains. Le temps était si chargé et la pluie si forte et si continue que l'action ne fut soutenue sur tous les points qu'avec les plus grands désavantages.

Vers le milieu du jour, il est survenu une catastrophe qui a répandu dans l'armée alliée une sensibilité et des regrets peu communs: le général Moreau, au moment où il était en conversation particuliere avec l'Empereur Alexandre, a eu les deux jambes emportées par un coup de ca-

non, le boulet ayant traversé son cheval. Cette perte est également sensible à la cause et à la profession des armes. Il est impossible de ne pas déplorer vivement son sort : il vit encore.

L'ennemi continua ses efforts contre la position des alliés jusqu'à ce que trouvant qu'il ne pouvait faire aucune impression, l'action cessa.

La bataille peut nous avoir coûté six ou sept mille hommes. L'ennemi doit avoir éprouvé une perte plus considérable. Dans une charge de cavalerie russe contre de l'infauterie et une batterie, un grand nombre de prisonniers a été pris quoiqu'on n'ait point emmené l'artillerie. J'ai déjà détaillé à Votre Seigneurie les embarras divers dans lesquels l'armée alliée se trouvait à raison de la force supérieure de l'ennemi, et d'après l'opinion que Buonaparté ferait passer l'Elbe à un corps considérable de troupes à Koenigstein et Pirna, afin de s'emparer des passes sur nos derrieres, les ordres pour la retraite furent donnés à l'armée alliée le 28 au soir, et l'armée est maintenant en marche sur différentes colonnes.

Il est impossible de ne pas déplorer qu'une si belle armée, si complette dans toutes ses parties, ait été dans la nécessité, après avoir fait un mouvement en avant, de rétrograder, attendu qu'on peut présenter cet événement sous un faux jour, et supposer que l'ennemi ait eu l'avantage : mais je puis garantir à Votre Seigneurie que l'armée est aussi impatiente que jamais de se mesurer avec l'ennemi, et quelque même esprit l'anime, quoiqu'on ait pu croire un changement partiel nécessaire dans les opérations.

La force de l'ennemi n'avait point été diminuée du côté de la Lusace jusqu'au 23, pour ses efforts sur l'Elbe, puisqu'il attaqua avec une force considérable ce jour-là le général Blucher qui se retira sur Jauer, mais il avança de nouveau, l'ennemi s'étant retiré, ce qui indiquerait qu'il a porté un plus grand nombre de troupes en Bohême. Le corps autrichien du général Neuberg s'est aussi avancé dans la direction de Zittau.

J'ai l'honneur d'être, etc.

(Signé) CH. STEWART, Lieut.-Gén.

Les deux autres dépêches de Sir Charles Stewart sont relatives à la défaite de Vandamme, et à la victoire de Blucher. Nous les donnerons dans le prochain Numéro.

Nous sommes obligés d'interrompre ici notre traduction de la Gazette Extraordinaire du 21, afin de pouvoir donner quelques détails préliminaires sur la grande et glorieuse victoire que la Grand Armée combinée du Nord, commandée par le PRINCE DE LA COURONNE DE SUEDE en personne, vient de remporter sur le Maréchal Ney, que Buonaparté avait envoyé en toute hâte remplacer Oudinot.

BATAILLE DE DENNEWITZ.

Extrait du Onzieme Bulletin de la Grande Armée Combinée du Nord.

Juterbock, 8 Septembre.

Tandis que le Prince Royal de la Couronne, avec le corps Suédois et Russe sous son commandement, marchait, le 4, sur Roslau, afin d'y passer l'Elbe et marcher sur Leipzic, on reçut avis que l'armée ennemie, venant de Wittenberg, poussait en avant sur Zahna, dans le dessein, à ce qu'il paraissait, d'arrêter les opérations ultérieures de Son Altesse Royale par un mouvement sur Berlin. Comme l'ennemi avait réussi, le 5, malgré la résistance héroïque opposée par l'armée prussienne postée entre Zahna et Juterbock, à pénétrer jusqu'à Juterbock, Son Altesse Royale s'empressa de marcher le 6 de grand matin, avec soixante-dix bataillons d'infanterie suédoise et russe, 10,000 hommes de cavalerie et 150 pieces de campagne, au secours de l'armée prussienne qui, consistant en près de 40,000 hommes, avait tenu, sans céder, contre les attaques répétées de l'armée ennemie, forte de 70,000 hommes, sous le commandement du Prince de la Moskwa. A la vue de ces troupes fraîches, l'ennemi prit

la fuite, poursuivi de tous côtés par la cavalerie et l'infanterie légere et se retira vers Torgau et Dresde.

De 16 à 18,000 prisonniers, plus de 60 pieces de canon et 400 chariots de munition, sont les fruits de cette victoire et des actions subséquentes.

L'armée s'est couverte de gloire. Le souvenir de la bravoure de l'armée prussienne sera gravé dans la mémoire de tous les guerriers, et brillera comme un exemple splendide pour tous ceux qui combattent pour l'indépendance de l'Allemagne.

Le général Adlercreutz a acquis l'estime particuliere de Son Altesse Royale. Les généraux Tawart et le comte de Luwenhielm ont reçu les assurances de sa plus haute satisfaction.

Son Altesse Royale est en bonne santé.

Berlin, Jeudi, 9 Septembre, à sept heures du matin.

Nous venons de recevoir l'agréable nouvelle, datée du 8 Septembre, du bivouac près de Langen Lippsdorff, que le lieutenant-général Wobeser, en conséquence de la bataille qui venait d'être gagnée, attaqua, le 7 au matin, l'armée de l'ennemi dans sa retraite, près de Dahne, prit la ville à la pointe de la baïonnette, battit l'ennemi qui etait commandé par les maréchaux Ney et Oudinot et le général Pacthod, et lui prit un canon et 3000 prisonniers. Il a été laissé à la poursuite de l'ennemi.

Berlin, le 7 Septembre.

Nous nous empressons de mettre sous les yeux du public la nouvelle que nous venons de recevoir par un courier, d'une nouvelle victoire remportée par notre armée près de Wolterbock. En voici les premiers détails :

Juterbock, le 6 à minuit.—Je me hâte de vous apprendre que nous avons fait subir à l'ennemi une défaite complette près de Juterbock, après un engagement de quatorze heures. L'ennemi qui avait sur nous une grande supériorité de nombre, nous avait attaqués à six heures du matin. Nous avons poursuivi l'ennemi qui se retirait sur Torgau, l'espace de deux milles allemands, (quatre lieues de France.) Environ 20 pieces de canon et 2000 prisonniers sont le résultat de cette journée. La fureur de nos troupes était telle que notre cavalerie n'a presque pas fait de quartier. L'ennemi sera poursuivi encore plus vigoureusement à la pointe du jour, et nous lui ferons éprouver demain une perte encore plus grande.

Juterbock, sur le champ de bataille, à dix heures du soir.—Faites un feu de joie, mes amis! nous venons de remporter une glorieuse victoire. L'ennemi, fort de 80,000 hommes, a été totalement défait; grand nombre de prisonniers, mais un plus grand nombre encore taillés en pieces. Je ne puis encore vous donner le résultat total de cette action : mais 80 pieces de canon, un grand nombre de caissons sont déjà en notre pouvoir, et il en arrive à chaque instant qu'on prend dans la poursuite. Le comte Tauenzien s'est battu contre des nombres très-supérieurs. Le Prince de la Couronne a déclaré que les Prussiens avaient, dans cette journée, porté leur gloire militaire au plus haut point.

Trauenbrietzen, le 6 Septembre.—Les Français ont été totalement défaits au-dessus de Juterbock. Le colonel baron Clouet, adjudant du maréchal Ney, est blessé, et a été conduit ici prisonnier. On a trouvé sur lui des papiers de grande conséquence. Les Français sont coupés de Wittemberg, et dirigent en conséquence leur retraite sur Torgau, où ils sont vivement poursuivis.

Berlin, 8 Septembre, à onze heures.—Selon les nouvelles officielles qui viennent d'arriver de Juterbock, nous avons déjà pris 40 canons, 400 caissons, et 8000 prisonniers. On peut regarder la destruction du corps de Ney comme certaine.

Hambourg, 14 Septembre.—Nous sommes de nouveau

remplis d'espérance et de courage. On vient de recevoir des avis de Berlin, portant que le 7, Ney avait été complétement battu par le Prince de la Couronne, entre Torgau et Juterbock. Le 10, l'Empereur ordonna qu'il fût fait une attaque générale sur Berlin. Il y commandait lui-même et il eut le même sort que Ney. Il paraît que dans notre voisinage l'ennemi n'est pas loin. On assure que les Prussiens sont à deux milles allemands de Lunebourg. Loison a en conséquence repassé l'Elbe.

Héligoland, 19 *Septembre*.—Les nouvelles de la Grande Armée sont de la nature la plus glorieuse et la plus satisfaisante. Tout va bien, quoique ces victoires aient coûté cher. La derniere bataille dont nous avons la nouvelle s'est donnée près de Dresde, le 10. Buonaparté attaqua, mais il fut battu et repoussé avec une grosse perte. On s'attend à voir tomber Dresde. Cet événement forcera les Français à abandonner toutes leurs fortes positions. Le comte Walmoden a passé l'Elbe avec 14,000 hommes, et marche sur Lunebourg. Les Danois se retirent, et l'on a beaucoup d'inquiétude pour la ville d'Altona, dans le cas où les Français, ainsi qu'on le craint, se jetent dans Hambourg. Le 7, les Cosaques étaient entre Leipsic et Dessau, et avaient délivré 2000 Autrichiens prisonniers de guerre. Il y avait 20,000 blessés Français à Leipzic.

Au Quartier-Général de Robenstein, le 5 Septembre 1813.

Le prince Venceslas de Lichtenstein arriva hier dans le courant de la journée. Il avait quitté l'armée combinée le 30 au matin en Bohême, occupant la position de Kommotau à Duchs. La perte qu'elle avait éprouvée les 26 et 27 était évaluée à 10,000 hommes. Le prince royal a éprouvé la douleur la plus vive par la certitude de la terrible blessure du général Moreau.

Lorsque le prince de Lichtenstein passa par le quartier-général du général Blucher, il avait déjà augmenté le nombre des canons enlevés à l'ennemi jusqu'à 104 et il avait 19000 prisonniers. Son quartier-général était le 9 Septembre à Lauban.

L'ennemi est repoussé jusque sous le canon de Witten-

berg, et nos avant-postes vont jusqu'à l'Elbe à Coswig et Rosalau.

Bruck, le 7 Septembre 1813.

Le Prince Royal apprit avant hier au soir à Rabenstein qu'un corps très-considérable de troupes françaises avait débouché de Wittenberg, le matin à 10 heures et s'était porté sur Zahne, occupé par le général prussien Dobschütz. On croyait au commencement que ce mouvement et les attaques faites en même temps sur les villages de Rahnsdorff et de Waltersdorff n'avaient d'autre but que de couvrir une retraite sur Torgau. Plus tard dans la soirée, le général Bulow rapporta au Prince Royal que l'ennemi avait emporté Zahne et Seyda et qu'il poussait vivement le corps du comte de Tauentzien sur la route de Juterbock. S. A. R. se mit par conséquent en marche avec toute l'armée hier à deux heures du matin pour se porter par un mouvement de gauche sur le flanc de l'ennemi et lui livra bataille.

Dans ce moment, 9 heures du matin, je viens de recevoir l'avis que la bataille qui a dû être sanglante, a eu lieu hier dans les environs de Juterbock; que la canonnade a duré jusques près de 8 heures du soir, et que les Français ont été forcés à la retraite qui ressemble à une déroute. Ils étaient la nuit passée près de Dahme sur le chemin de Torgau. L'artillerie suédoise ainsi que les troupes prussiennes ont seules pris part au combat. La perte des Français se montait déjà à 7 heures du soir à 16 canons pris et deux bataillons faits prisonniers. On devait aujourd'hui poursuivre l'ennemi, qui, on est sûr, éprouvera de très-grandes pertes avant de rejoindre l'Elbe. Toute la cavalerie est à ses trousses. Le Prince Royal se portait parfaitement bien. Ces détails sont les seuls que j'ai reçus jusqu'à présent, et c'est avec une vive satisfaction que je m'empresse de vous les communiquer.

Toeplitz le 31 Août 1813.

Le général Vandamme repoussé avant-hier par la bravoure des gardes russes, qui ne lui opposaient qu'une force infiniment inférieure, a été pris à dos par la colonne du général Kleist qui se trouvait encore dans les montagnes. Le résultat est, le général Vandamme (qui a nouvellement été fait maréchal) prisonnier ainsi que 3 ou 4 autres généraux, 54 canons et 7000 prisonniers. Le nombre de tués

tat immense. On a fait un massacre. En général, le soldat français s'est très-bien battu, mais comme les régiments ne sont plus composés que de jeunes gens de 16 à 18 ans, ils sont intimidés aussitôt qu'on les attaque à la bayonnette.

En outre des 34 canons pris à l'ennemi, on a repris la réserve d'artillerie prussienne prise par le général Vandamme la veille.

C'est à la fermeté et aux ordres de l'Empereur Alexandre que nous devons attribuer ce succès éclatant. S. M a elle-même pris le commandement.

P. S. Le corps de Vandamme était de 35,000 hommes et est tout-à-fait détruit. Outre ce général il y a Dumonceau, Haxo et 5 autres généraux prisonniers, un prince Reuss tué et déjà 44 pieces de canon. On amene des prisonniers à chaque instant. Toute la chancellerie et les bagages sont pris.

C'est à la bravoure des gardes, aux talents du général Kleist de son côté et aux manœuvres de Sa Majesté l'Empereur, que cette victoire importante est due.

On va reprendre l'offensive.

Nous n'offrons dans ce journal aucunes réflexions sur les grands événements que nous rapportons. Nous n'avons pas même assez de temps pour terminer les traductions des gazettes extraordinaires qui se multiplient presque à toute heure. Nous félicitons nos lecteurs sur toutes ces brillantes victoires, et sur le présage qu'elles offrent de la consommation du GRAND ŒUVRE, que nous espérons pouvoir enfin annoncer avant peu.

STANCES

Sur la Nouvelle de la Mort de MOREAU.

Moreau n'est plus! un coup affreux
Vient de trancher sa belle vie!
Et par ce trépas douloureux,
D'un avenir moins malheureux
L'espérance est presque ravie.

La liberté de son pays
Nagueres l'appela des bords du nouveau monde.
Comme l'éclair il franchit l'onde :
Hélas! ses vœux seront-ils donc trahis?

A peine aux flots de l'Atlantique
Le héros est-il échappé;
A peine aux bords de la Baltique,
De gloire toujours occupé
Le guerrier vient-il de descendre;
Mars le conduit aux drapeaux d'Alexandre ....
Dieux! que vois-je? il paraît, il tombe, il est frappé!

Un trait manquait à sa mémoire.
Quand l'univers entier gémit
Du coup funeste qui détruit
Le favori de la victoire,
Un homme seul se réjouit....
Moreau, c'est assez pour ta gloire.

Console-toi, trop généreux Moreau;
Ta fille en pleurs, ton épouse expirante,
Ne releveront pas d'une pompe sanglante
Les désastres de ton bourreau.

Foulant l'heureuse plage où l'honneur, la décence,
La foi, le devoir filial

avait éprouvé depuis le renouvellement des hostilités, c'est-à-dire, dans le court espace de 23 jours, une perte de 140 mille hommes, de 300 pieces de canon, et de 1000 caissons. Cinq batailles rangées avaient été gagnées par les alliés, à Gross-Beeren, sur Oudinot, à Donnewitz, sur Ney, à la Katzbach et à Pagnitz, sur Macdonald et Lauriston, et dans les montagnes de la Bohême, sur Vandamme.

Le seul avantage que Buonaparté pouvait opposer à tant de désastres, était d'avoir sauvé Dresde de l'attaque des trois souverains, d'avoir fait éprouver quelque perte à l'aile gauche de l'armée autrichienne, et la mort accidentelle du brave Moreau, tué dans les bras de l'Empereur Alexandre.

Cerné de tous côtés aujourd'hui dans la capitale de la Saxe, Napoléon persiste dans la même faute qui causa, en 1813, la destruction de son armée en Moscovie. L'instant de la retraite semble déjà perdu pour lui. Remercions une seconde fois l'aveuglement dont la Providence le frappe. *Quos Deus vult perdere priùs dementat.*

On dirait, à bien considérer sa marche, qu'il se flatte que, quelles que soient les victoires des alliés sur ses malheureuses victimes, quand bien même il lui en coûterait encore cette année 400 mille hommes avant de rentrer sur le territoire français, l'époux de Marie-Louise sauvera le tyran Buonaparté, et que ce qui pourra lui arriver alors de pis sera, en repassant le Rhin, d'accéder au mois de Novembre à ce qu'on lui proposait d'accepter le 10 Août ; c'est-à-dire, d'être encore le plus grand souverain de l'Europe ! !

Il pourrait se tromper grossierement dans ce calcul. Au moins nous aimons à le croire pour l'honneur des conseils de l'Autriche, malgré la mollesse dont son manifeste porte le caractere, presque à chaque ligne.

La plume de l'écrivain a peine à suivre aujourd'hui le fil des événements. Une gazette extraordinaire en suit une autre avec une rapidité sans exemple jusqu'ici. Offrons d'abord les faits ; le moment des réflexions aura son tour.

BATAILLES EN ALLEMAGNE.

Suite de la Gazette Extraordinaire de Londres, du 21 Septembre, contenant les Dépêches de Sir CHARLES STEWART, *Ministre Britannique auprès du Roi de Prusse, à Lord* CASTLEREAGH.

Toplitz, le 30 Août.

My lord,

Depuis ma dépêche d'hier, j'ai à informer Votre Seigneurie qu'il y a eu aujourd'hui une action très-brillante sur la route qui mene de Toplitz à Péterswalde, à environ deux miles allemands de la premiere ville. Il paraît que la colonne russe sous le comte Ostermann, qui devait se retirer par la passe d'Osterwalde, rencontra l'ennemi, qui ayant déjà traversé l'Elbe à Pirna et Kœnigstein, avait pris possession des passes dans les montagnes, et elle fut obligée de se faire jour à bayonnette au bout du fusil. Elle resta engagée avec l'ennemi jusques fort avant dans la soirée, et ayant été renforcée par les réserves des gardes russes, cavalerie et infanterie, les premieres sous les ordres de S. A. R. le Grand Duc Constantin, lesquelles furent envoyées avec rapidité à leur secours; ce corps de troupes consistant en 8000 hommes ou environ, tint en échec, pendant toute la journée, deux corps et une division de l'armée française, sous les généraux Vandamme et Bertrand, montant au moins à 30,000 hommes. Je commettrais une injustice envers les gardes impériales de S. M. si je n'exprimais pas toute l'admiration que leur valeur et leur bravoure signalée m'inspirerent. La cavalerie légere de la garde, consistant en dragons et en régiments polonais chargea les colonnes d'infanterie de la maniere la plus brillante. Le général Diebzetch, officier de grand mérite, se distingua d'une maniere particuliere; le prince Gallitzin de même. Celui-ci fut blessé dans l'attaque. Le comte Ostermann eut le bras emporté par un boulet de canon, vers la fin du jour. Le géné-

ral commandant les cuirassiers de St. George, fut aussi blessé.

L'importance de la bravoure que ces troupes déployerent, paraît encore plus grande, lorsque l'on considere que si elles n'avaient pas tenu bon, les colonnes de l'armée et l'artillerie qui se retirait par Altenberg, et qui avaient été retardées par le mauvais état des chemins, se seraient trouvées dans un grand danger.

Sa Majesté Prussienne était à Toplitz lorsque l'ennemi s'avança rapidement par Péterswalde, et fit les plus habiles dispositions pour renforcer le comte Ostermann, et par son sang-froid et ses efforts personnels maintint l'ordre et la régularité, que la seule idée même pour un moment que l'ennemi est sur vos derrieres, met ordinairement en danger. La conduite admirable de ce monarque dans toutes les occasions est le sujet des éloges universels. Le corps du général Ostermann, eut, dans cette journée, trois mille hommes hors de combat.

La perte des Français peut être évaluée au double. Le corps du général Vandamme souffrit immensément. La cavalerie de la garde russe prit deux drapeaux, et fit de 3 à 400 hommes prisonniers.

L'ennemi suivit notre arriere-garde pendant la journée sur la route de Dippodeswalde, et il reçut un échec sérieux de la part de l'arriere-garde, commandée par le général autrichien Hatdegg.

J'espere que Votre Seigneurie voudra bien excuser l'imperfection d'une dépêche écrite aussi à la hâte, au milieu des mouvements et opérations militaires.

J'ai l'honneur d'être, etc.

(Signé) CHARLES STEWART, lieut.-gén.

Toplitz, le 31 Août.

My lord,

L'action brillante et vivement disputée du 30, dans laquelle les gardes russes se sont couvertes de gloire, a été suivie d'une victoire générale et décisive sur la partie de l'armée ennemie qui s'était avancée par Kœnigstein et Pirna, sur la grande chaussée qui mene de Péterswalde à Toplitz. Il devenait de la plus haute importance de faire cette attaque, non-seulement pour donner le temps de se replier aux colonnes

le l'armée qui se retiraient encore par les routes d'Altenberg et de Dippodeswalde, mais même pour extriquer le corps du général Kleist, qui ne s'était pas encore dégagé des montagnes.

L'ennemi, en poussant rapidement en avant sur notre flanc droit, avait eu l'avantage d'un chemin excellent, tandis que les colonnes de l'armée alliée, quoique se retirant par une ligne plus courte, étaient retardées, non seulement par le temps affreux qu'il faisait, mais encore par des chemins presqu'impassables.

Une grande partie du train d'artillerie et des bagages de l'armée alliée n'avait pas encore franchi les montagnes, que l'ennemi était arrivé à Hollendorff et Kulm, à environ trois milles allemands de distance de Toplitz, où l'action eut lieu.

L'attaque ayant été résolue, on disposa sur-le-champ de la maniere suivante les troupes destinées à cet effet. Six mille grenadiers russes, deux mille hommes d'infanterie et quatre mille hommes de cavalerie sous les ordres immédiats du général Miloradovitch, réunis à douze mille Autrichiens sous les ordres du comte Colloredo et du général Bianchi, commencerent l'action ; le reste des troupes rassemblées pour cette entreprise étant formé en colonnes de réserve sur la plaine adjacente.

Le village de Kulm est situé au bas d'une chaîne de montagnes qui forment une barriere presqu'imprenable entre la Saxe et la Bohême. De ce point partent deux branches distinctes de montagnes, à l'Est et à l'Ouest. Entre ces deux branches, le pays en général est plat, offrant néanmoins en quelques endroits des positions susceptibles d'une bonne défense. Ce fut sur ce terrain, faisant face immédiatement au village de Kulm, que l'ennemi rassembla une force d'infanterie considérable, avec une grande quantité d'artillerie. On fit de ce point un feu très-vif et très-meurtrier sur les Russes du général Miloradovitch.

La force des hauteurs adjacentes de Kulm était telle et l'ennemi avait si habilement disposé ses troupes pour leur défense, qu'il fut jugé plus expédient de faire l'attaque principale par la droite ; au moyen de quoi, l'infanterie autrichienne eût ordre de marcher le long des hauteurs sur la gauche, tandis que les gardes et l'infanterie russes commenceraient leur attaque sur la gauche, dès que les Autrichiens seraient suffisamment avancés. Pendant que ces mouvements s'exécutaient, le corps du général Kleist, qui était encore engagé dans les montagnes, parut sur les derrieres

de l'ennemi, descendant la route par laquelle l'ennemi devait se retirer en cas de besoin. L'attaque commença de tous côtés de la maniere la plus vigoureuse et la plus décisive. La gauche de l'ennemi fut tournée par la bravoure distinguée et par la bonne conduite des Autrichiens du comte Colloredo, la cavalerie faisant des charges répétées, tandis que sur l'autre flanc, le général Miloradovitch avec les hussars des gardes et les grenadiers, forçait tous les points que l'ennemi tentait en vain de défendre. Sur ce point seul, plus de quarante pieces d'artillerie, et soixante caissons, une grande quantité de bagage et tous les équipages du général Vandamme tombérent entre les mains des Russes. Complétement battu en front et sur tous les points, et intercepté sur ses derrieres par le général Kleist, il ne restait de ressource à l'ennemi que dans une retraite rapide et désespérée. La déroute devint alors générale, les ennemis jetant leurs armes de tout côté, et cessant même de faire résistance, abandonnaient canons et drapeaux pour se réfugier dans les bois.

Les fruits de cette victoire sont considérables. Le général-commandant Vandamme, six autres officiers généraux, au nombre desquels sont les généraux Guyot, Haxo, Himbrodt et prince Reuss; 60 pieces d'artillerie, et environ 10,000 prisonniers, avec six drapeaux. Tout l'état-major de Vandamme et beaucoup d'officiers de marque sont parmi les prisonniers. L'ennemi continue sa retraite, poursuivi de près par les Cosaques et la cavalerie alliée.

Ayant reçu une forte contusion par l'explosion d'un obus, peu après le commencement de l'action, je fus obligé de quitter le champ de bataille, et en conséquence je suis redevable des derniers détails au colonel Cooke, aide-de-camp de S. A. R. le commandant en chef, qui en cette occasion, comme dans toutes les autres depuis qu'il m'est attaché, m'a prêté la plus grande assistance.

J'ai maintenant à remplir l'agréable tâche d'appeler l'attention de V. S. sur une autre brillante affaire qui s'est terminée grandement à l'honneur et à l'avantage de l'armée alliée. Il paraît que, le 25, le maréchal Macdonald avait pris une très-forte position dans le voisinage de Jauer en Silésie, et et l'avait garnie d'une artillerie nombreuse et formidable. Mais il a été attaqué par le général Blucher, le 26 au matin, et après un combat très-vif, il a été débusqué de toutes les parties de sa position, laissant sur le terrain 50 pieces d'artillerie, 39 caissons et voitures de munitions, avec un nombre de prisonniers qui excede 10,000 hommes.

Le combat a été renouvelé avec une nouvelle vigueur et avec un égal succès, par le général Blucher, durant toutes les journées du 27 et du 28 ; et il paraît que les résultats sont que 30 pieces de canon, et 5000 prisonniers de plus ont été pris dans ces deux derniers jours. Suivant les dernieres nouvelles, le général Blucher continuait de poursuivre l'ennemi avec la plus grande célérité. Le général prince Reuss, que j'ai nommé à Votre Seigneurie comme un des prisonniers pris dans la brillante affaire d'hier, est mort de ses blessures.

J'ai l'honneur, etc.

(Signé) C. STEWART, lieut.-gén.

Gazette Extraordinaire de Londres, du 23 Septembre, contenant les Dépêches de M. THORNTON, Ministre Britannique auprès du Prince Royal de Suede, et du Vicomte CATHCART, Ambassadeur de S. M. Britannique auprès de Sa Majesté l'Empereur de Russie.

Bureau des affaires étrangeres, le 23 Septembre.

Les dépêches dont suivent des copies et extraits ont été reçues hier au soir par le vicomte Castlereagh de la part d'Edward Thornton, écuyer, de Son Excellence le général vicomte Cathcart, et du lieutenant-général Sir Ch. Stewart, datées de Juterboch, le 8 Septembre, et de Toplitz, le 1er Septembre et le 31 Août.

Juterbock, le 8 Septembre.

My lord,

Presque immédiatement après que j'ai eu expédié mes lettres datées d'hier de Bruck, je suis parti pour venir ici, le baron de Wetterstedt ayant reçu du Prince Royal de Suede l'ordre de s'y rendre.

Je suis arrivé ce matin, et j'ai actuellement l'honneur de transmettre à V. S. le bulletin des opérations d'avant-hier, qui ont été suivies des résultats les plus importants, et qui font un honneur immortel à l'armée prussienne, contre laquelle toutes les forces de l'ennemi ont été dirigées, et qui

ent soutenu un combat inégal avec une bravoure et une fermeté sans exemple.

Les avis du côté du Mecklenbourg confirment que le maréchal Davoust s'est retiré de Schwerin, et qu'il a passé l'Elbe dans la direction de Magdebourg. Comme il est possible que ce mouvement ait été combiné avec l'attaque du maréchal Ney, et qu'il ait été fait dans l'intention de faire une diversion sur Berlin de l'autre côté, le comte Valmoden a reçu l'ordre de s'approcher de Magdebourg de ce côté-ci de l'Elbe, afin d'observer les mouvements qui seraient faits de cette forteresse. Le corps du général Hirschfeld a la même destination à l'égard de Wittenberg, et le gros de l'armée alliée prendra une position de maniere à pouvoir contrecarrer toutes les opérations du côté de Torgau. On sait que Buonaparté a pris le commandement de l'armée qui agit contre le général Blucher, qui s'est portée de Laubau à Gorlitz; mais l'intention du premier peut être également d'agir conjointement avec le corps de Torgau contre cette armée-ci, et il est nécessaire d'être préparé à un tel événement.

On sait que le quartier-général restera ici demain; mais les troupes ont été portées en avant, et 6000 hommes de troupes suédoises ont été mis sous les ordres du général Below, pour agir avec ce corps-ci.

J'ai l'honneur, etc.

(Signé) ED. THORNTON.

Quartier-général de Juterbock, le 18 Septembre, 1813.

Le Prince Royal transféra son quartier-général à Rabeinstein, le 4 de ce mois.

Au moment où Son Altesse Royale avait commencé un mouvement pour se rendre, avec l'armée russe et Suédoise à Rosslau, dans l'intention d'y passer l'Elbe et se diriger sur Leipzic, S. A. R. apprit que l'ennemi, après avoir fait mine de passer sur la rive gauche de ce fleuve, s'était tout à coup reporté dans ses retranchements de Teuchet et Tragan en avant de Wittenberg. Ce retour subit fit présumer ou qu'il avait l'intention d'attaquer l'armée combinée lorsqu'elle serait engagée dans le passage de l'Elbe, ou de se porter rapidement sur Berlin. Le Prince Royal ralentit le mouvement général et annonça vouloir le décider pour le

endemain. Deux bataillons, l'un suédois et l'autre prus-ien, furent envoyés à Roslau, sous le commandement du olonel Holst, aide-de-camp de Son Altesse Royale, pour éunir tous les matériaux propres à la construction d'un ont. Les rapports des avant-postes annonçaient à chaque nstant que l'armée se portait sur Zahne. Ce poste, occupé ar le corps du général Dobschutz, appartenant au corps l'armée du général comte de Tauentzien, fut attaqué par des orces extrêmement supérieures, le 4 Septembre, dans l'a-rès-dîner, et maintenu avec une grande bravoure. L'enne-ni ayant été repoussé dans plusieurs attaques réitérées, ren-ra dans ses retranchements de Wittenberg.

Le lendemain, 5 Septembre, des attaques meurtrieres se renouvelerent contre Zahne, et malgré le courage que déploya le général Dobschutz avec les troupes sous ses ordres, cette position fut emportée. Il en fut de même, après une résistance opiniâtre, au poste de Seyda, occupé par le corps du comte de Tauentzien

Les rapports des gens du pays, des avant-postes et des agents secrets annonçaient d'une maniere positive, que l'ennemi prenait la route de Torgau. Ces avis se succédaient à chaque heure ; un seul annonça que l'ennemi avait l'intention de se porter sur Juterbock.

Le Prince Royal partit le 6 Septembre à trois heures du matin de Rabenstein, et réunit l'armée suédoise et russe sur les hauteurs de Lobessen. Son Altesse Royale était à attendre des rapports du général Tauentzien, qu'elle supposait être très-entamé, lorsqu'elle reçut un rapport du général Bulow, annonçant que toute l'armée ennemie se portait en masse sur Juterbock, et qu'il était totalement débordé. Le Prince Royal lui donna ordre d'attaquer de suite le flanc et les derrieres de l'ennemi, avant que le général Tauentzien, qui défendait les approches de la ville, ne fût accablé par le nombre. L'armée suédoise, qui venait de faire plus de deux milles, se mit en marche sur Juterbock, éloigné encore de trois milles, et fut suivie de l'armée russe, à l'exception de l'avant-garde sous les ordres du général comte de Woronzoff, et du corps du général Czernicheff, qui resterent devant Wittemberg. La canonade et la fusillade ne tarderent pas à s'engager entre les troupes prussiennes et l'armée ennemie. Les corps russes et suédois, après avoir forcé leur marche, furent obligés de s'arrêter un moment pour prendre leur ordre de bataille. L'armée

prussienne, forte de tout au plus 40,000 hommes, soutenait, en attendant, avec un courage vraiment héroïque les efforts réitérés de 70,000 ennemis, appuyés par 200 pieces de canon. La lutte était inégale et meurtriere. Il n'y avait cependant pas un moment d'indécision parmi les troupes prussiennes, et si quelques bataillons ont été obligés de céder un moment le terrain qu'ils avaient gagné, c'était pour le réoccuper le moment d'après.

Dans cet état de choses, 70 bataillons russes et suédois, 10,000 hommes de cavalerie des deux nations, et 150 pieces d'artillerie s'avançaient en colonnes d'attaque, les intervalles libres pour déployer. Déjà plus de 4000 hommes de cavalerie russe et suédoise, et plusieurs batteries s'étaient portés au galop pour appuyer quelques points où l'ennemi dirigeait principalement ses attaques. Leur concours commença à les arrêter, et l'apparition des colonnes fit le reste. Le sort de la bataille se décida immédiatement.....L'armée ennemie battit en retraite. La cavalerie la chargea avec une audace qui tenait de la fureur, et mit le désordre dans ses colonnes, qui se porterent en arriere avec une grande précipitation sur la route de Dahne.

Les forces ennemies étaient composées de quatre corps d'armée, ceux du maréchal duc de Reggio, des généraux Bertrand, Régnier et duc de Padoue, et d'environ 3 à 4000 Polonais, tant infanterie que cavalerie, le tout sous le commandement du maréchal prince de la Moskwa.

Le résultat de cette bataille livrée près du village de Donnewitz, dont elle portera le nom, était déjà, hier matin, près de 5000 prisonniers, trois drapeaux, 25 à 30 pieces de canon, et plus de 200 caissons de munitions. Le champ de bataille et les chemins par où l'ennemi a passé sont jonchés de morts et de blessés, et d'une grande quantité d'armes. L'on en a déjà rassemblé plus de 6000. Poursuivi avec vigueur, l'ennemi qui paraît vouloir se diriger sur Torgau, n'atteindra l'Elbe qu'après avoir éprouvé des pertes encore plus considérables. Déjà, hier au soir, le général Wobeser, qui avait eu l'ordre de se porter avec 6000 hommes de Luckau sur Dahne, attaqua dans cette ville où se trouvaient le prince de la Moskwa, les ducs de Reggio et de Padoue, une partie de l'armée ennemie, qui voulait se retirer à Dresde, et fit 2,500 prisonniers.

Le major de Helwig, avec 800 hommes de cavalerie, s'est porté sur Sweinik et Hertsberg, a attaqué une colonne ennemie dans la nuit et pris 600 prisonniers et 8 pieces de

canon. Les troupes amenent à chaque moment des prisonniers.

La perte de l'ennemi, en tués et blessés, a dû être immense. Le prince de la Moskwa a eu la moitié de son escorte tuée. Le maréchal duc de Reggio a chargé, lui-même, l'infanterie du comte de Tauentzien, et le général Régnier est resté très-long-temps sous le feu de nos tirailleurs, dans l'attitude d'un homme qui désirait la mort. On peut compter que l'ennemi a perdu jusqu'à présent, en tués, blessés et prisonniers, de 16 à 18,000 hommes, plus de 60 pieces de canon, et 400 caissons de munitions.

La perte des troupes prussiennes est forte, et monte de 4 à 5000 hommes en tués et blessés. Les résultats de la journée doivent contribuer néanmoins à consoler tout bon patriote, qui verra le triomphe de la cause de sa patrie assuré par la mort de ces braves. Les troupes suédoises et russes ont peu perdu.

Toutes les troupes ont rivalisé de courage et de dévoûment. L'exemple héroïque donné à cette occasion par l'armée prussienne, est fait pour vivre dans la mémoire de tout militaire, et pour électriser tous ceux qui combattent pour l'indépendance de l'Allemagne. Les troupes russes et suédoises qui ont pris part au combat, ont vaillamment secondé les efforts de leurs freres d'armes.

Le général Bulow a déployé le calme et la bravoure d'un guerrier qui n'a d'autre but que la gloire de son roi et la défense de sa patrie. Les officiers sous ses ordres, ont imité son honorable exemple. Le prince de Hesse Hombourg, les généraux Oppen, Borstel et Thumen, ainsi que le colonel Knaft, se sont fait remarquer d'une maniere distinguée.

Le général comte de Tauentzien a continué de donner des preuves de talent et de sang-froid. Il a soutenu pendant presque toute la journée des attaques vives et réitérées de l'ennemi, et a été d'un grand secours pour le succès de la journée, tant par l'audace qu'il a montrée, que par le bon choix de sa position.

Le général russe comte de Manheuffel s'est distingué en chargeant à la tête de sa brigade. Les généraux Woronzoff, Czernitscheff, Benkendorff et Hirschfeld, ayant été placés très-en avant sur la droite de l'armée, n'ont pas pu prendre part à la bataille, mais ont contribué éminemment par les positions qu'ils occupaient aux succès de cette journée.

Le maréchal comte de Stedingk et le général W. de Winzingerode, ainsi que les généraux, officiers et troupes sous leurs ordres, ont déploré que la retraite précipitée de l'ennemi à leur approche ne leur ait pas permis d'achever sa destruction complette par une attaque simultanée. Le vent et les forts tourbillons de poussiere qui ont duré toute la journée, ont pendant long-temps empêché l'armée russe et suédoise de s'apercevoir, malgré qu'elles marchassent de concert et sur la même ligne.

Le Prince Royal a toujours été entouré de son état-major. Le général baron Adlercreutz ne l'a quittée que d'après l'ordre qu'il a reçu de se porter à la droite de l'armée prussienne avec plusieurs batteries dirigées par le colonel Cardell. Ce général a parfaitement rempli les intentions de S. A. R. et il acquiert chaque jour de nouveaux droits à son estime et à son amitié. Elle est de même très-satisfaite du zele des généraux W. de Tawast et du comte de Lowenhjelm.

Les généraux baron de Suchtelen, de Vincent, de Krusemark et Pozzo di Borgo ont constamment resté auprès de la personne du Prince Royal.

On a chanté, aujourd'hui, un *Te Deum* solennel dans tous les corps d'armée, en action de grâces des avantages qui ont été remportés par l'armée combinée depuis le commencement des hostilités.

Parmi les prisonniers il y a une quantité de Saxons, qui ont demandé à former une légion saxonne, destinée à combattre en faveur de l'indépendance des souverains et de la liberté de l'Allemagne. Le Prince Royal leur a accordé cette demande, persuadé que le dévoûment de ces braves fera plaisir aux cours alliées.

Quartier-Général Impérial, à Toplitz, 1er de Septembre, 1813.

Mylord,

L'Empereur Alexandre arriva à Prague le 15 du mois dernier. La plus grande partie de l'armée Russe en Silésie, et un corps de Prussiens, marcherent en Bohême le 11 et le 12 du mois dernier, et effectuerent leur jonction avec l'armée autrichienne, le 17, et les jours suivants.

Le 19, l'armée autrichienne, à l'exception des corps déjà sur la frontiere, passa en revue devant les Empereurs et le Roi de Prusse, près de Jungfern Tignitz.

Le 22, toute l'armée des Alliés passa la frontiere de axe, en quatre colonnes, par Peterswalde, Altenberg, Maenberg, et à la gauche de cette derniere place.

Le Comte de Wittgenstein, sur la droite, ayant rencon-é Gouvion St. Cyr, et l'ayant deux fois délogé de la fron-ere, l'attaqua à la baïonette dans les lignes de Pirna, et empara de ce poste le même soir.

Le 23, plusieurs colonnes se porterent vers la droite our se concentrer. Le Quartier-Général Impérial était, le 1, à Komotau, le 22 à Zoblitz et le 23 à Mit Seida. Le 4, il fut transféré à Reichstadt, près de Dippoldeswalde.

Le 25, à trois heures de l'après-midi, les têtes de toutes s colonnes étaient derriere les hauteurs qui entourent resde, sur la rive gauche de l'Elbe. Les postes avancés rent repoussés, et on reconnut les défenses.

Il était évident que la ville était à l'abri d'être enlevée ar un coup-de-main, sans une perte considérable, et comme n'y avait pas d'objet équivalent à un si grand sacrifice, il it résolu de ne pas l'essayer, et l'armée campa.

Le 26, l'ennemi, sous le feu de ses batteries, essaya de eprendre ses postes avancés, ce qui occasionna une ca-onade et un feu de mousqueterie qui durerent toute la ournée : vers le soir, les Autrichiens enleverent les canons, t on fit différentes attaques, afin d'attirer l'ennemi, et si occasion devenait favorable, de le suivre dans la ville.

Le 27, le temps qui, depuis plusieurs jours, avait été xtrêmement froid et humide, devint on ne peut plus auvais, et il plut sans interruption pendant vingt-quatre eures, avec des ondées fréquentes. L'ennemi déploya des orces bien plus considérables; plusieurs grosses masses 'infanterie parurent sur sa droite, soutenues par de l'artille-e, et par des attaques de son centre qui était couvert par s ouvrages.

Cette démonstration menaçante sur la gauche Autrichienne derriere Plauen vers la vallée de Tharaud, n'était as formidable, et on y opposa un nombre suffisant de oupes Autrichiennes; mais vers le milieu du jour on apprit ar des rapports que Pirna avait été de nouveau occupé en orce par l'ennemi, et que le Général Blucher, qui avait eu inq affaires dans six jours, dont deux étaient des actions énérales, une en présence de Buonaparté sur la Bober, et ne autre dans laquelle il avait pris le bagage du Maréchal lacdonald, s'était replié sur Jauer. En même temps de ortes colonnes sortirent de la ville, en masses formées, pour

attaquer la droite, comme pour la tourner, et pour couvrir un mouvement sur la gauche derriere l'Elbe. Ce mouvement semblait indiquer que l'ennemi, refusant le combat sur les routes de Leipsic ou d'Erfurt, marchait par sa gauche pour gagner la ligne de Bohême, et il fut résolu de faire aussitôt une marche de flanc, en cinq colonnes, par la droite, pour gagner les passes importantes dans cette direction avant lui, choisir un champ de bataille en Bohême, plutôt que vers les anciennes plaines de Lutzen, où il n'était pas sûr que l'ennemi voulût se porter.

Il y eut ce jour-là plusieurs actions partielles dans lesquelles l'ennemi eut bien du monde tué et perdit plusieurs prisonniers par des charges de cavalerie, et il coûta cher aux deux partis par une canonade continuelle et un feu soutenu de mousqueterie. Le terrain, qui est en plusieurs endroits une terre grasse, devint si humide que ni l'infanterie ni la cavalerie ne pouvaient se mouvoir sans difficulté, et l'artillerie et tous les charriots étaient embourbés jusqu'aux essieux.

L'Empereur passait le long du front de la ligne vers la droite, où une attaque avait été ordonnée, et s'était arrêté un moment pour diriger le mouvement de quelques bataillons Russes, sur un terrain à portée d'un feu croisé de deux batteries Françaises, lorsque le Général Moreau, qui parlait à Sa Majesté Impériale et était tout près d'elle, fut blessé. Le boulet frappa une cuisse, passa au travers du cheval, et fracassa l'autre jambe, en sorte que le Général fut obligé de souffrir l'amputation des deux jambes beaucoup au-dessus du genou. Il est impossible de montrer une magnanimité plus héroïque et plus de sang-froid que le Général n'en a montrés dans toutes les circonstances de cette terrible blessure; cette fermeté et cette tranquillité d'âme donnent lieu d'espérer qu'on pourra lui sauver la vie. Il a été transporté sur les épaules des soldats dans une litiere derriere l'Eger. L'Empereur resta auprès de lui lorsqu'il tomba, jusqu'à ce qu'il eût été placé sur plusieurs piques de Cosaques et emporté; le Chirurgien alla ensuite le visiter avec le Roi de Prusse, et lui rendit tous les soins possibles.

Le quartier-général était cette nuit-là à Reichstadt, près de Dippoldeswalde. Le 28, le quartier-général était à Altenberg, et le 29 à Duchs.

Le 29, l'ennemi s'étant porté en force, sous le général Vandamme, par Peterswalde, à Hollendorf et Culm, essaya d'attaquer le bagage et l'artillerie qu'on conduisait à Toplitz par les routes qui s'unissent près de cette ville. Les gardes à

ied Russes, qui, la veille, avaient ouvert le passage pour ent pieces d'artillerie de campagne, dont pas une ne fut erdue, arrêterent cette attaque, et soutenus par une partie e la cavalerie de la Garde Impériale Russe et des cuiras- iers, tinrent l'ennemi en échec toute la journée, tandis que les olonnes de bagage et d'artillerie défilaient sur leurs der- ieres. Dans la soirée ils furent renforcés par quelques ataillons de grenadiers Russes, et une force considérable se rouva rassemblée à Toplitz. On envoya ordre au Général Kleist de porter sa colonne de troupes Prussiennes dans la uit, par Zinwalde, sur Hollendorf, de maniere à être prêt attaquer le Général Vandamme de revers, tandis que les utres troupes l'attaqueraient de front.

Le 30, les divisions Autrichiennes de Colloredo et de Bianchi furent jointes aux troupes ci-dessus désignées, et le ommandement fut donné au Général Barclay de Tolly: 'Empereur et le Roi étaient sur une montagne près du hamp de bataille, et le Maréchal Prince de Schwartzenberg tait aussi au nombre des spectateurs. L'ennemi était posté rès de Culm, château de la famille de Thun, et dans les ois; l'attaque commença vers dix heures du matin avec le lus grand courage, et l'ennemi avait déjà perdu du terrain, orsque le Général Kleist parut. L'ennemi se tourna contre es Prussiens, et essaya de s'ouvrir un passage avec la plus rande impétuosité; mais les attaques des alliés furent si vi- oureuses, que l'ennemi fut battu sur tous les points, et chassé ans les bois. Le Gén. Vandamme, et trois autres généraux, ont un est le Général Haxo, le meilleur officier de Génie de l'ennemi, furent faits prisonniers dans la soirée; un autre, ué ce jour-là ou la veille, fut trouvé mort: quelques dra- eaux furent pris, entre quarante à cinquante pieces de anon, et quelques milliers de prisonniers. Deux autres énéraux et quelques milliers de troupes qui avaient gagné es montagnes, se sont rendus ce matin, près de Peterswalde. Les gardes russes, et la cavalerie, engagées la veille, eurent de nouveau une occasion de se distinguer.

Le général Wittgenstein a été attaqué au-delà d'Alten- berg le 30, et a repoussé l'ennemi. Aujourd'hui il paraît que les Français ont totalement quitté les montagnes.

Les défaites de l'ennemi, par le Prince Royal de Suede et par le général Blucher, dont on a reçu avis la nuit der- niere, influeront probablement sur les mouvements futurs de toutes les armées.

Sir Charles Stewart, qui a été dans toutes les affaires à sa portee, a été malheureusement blessé hier, par un éclat de bombe audessus du genou ; l'os n'a pas souffert, et on espere qu'il ne sera pas long-temps retenu dans son appartement.

Au total, les brillants exploits du 29 et du 30, près de Toplitz, quoique dus seulement à une faible partie de l'armée, ont eu tous les résultats d'une victoire décisive.

Le *Te Deum* a été chanté ce matin à la tête des gardes Russes. Les trois Souverains étaient présents, et les gardes ont défilé devant eux à rangs ouverts, en ordre aussi parfait que si elles eussent été dans un camp d'instruction, au lieu d'avoir été employées à faire des marches forcées, ou à attaquer l'ennemi pendant les dix-huit derniers jours sans interruption.

J'ai l'honneur d'être, &c.

(Signé) CATHCART.

Lettre d'un Officier de l'Etat-Major de l'Armée du Général BLUCHER, *datée de Holstein près de Lowenberg, le* 30 *Août,*

Notre victoire a été bien plus complette encore que je ne l'imaginais, la derniere fois que je vous ai écrit. Le lendemain de la bataille, nous trouvâmes dans les vallées boisées et profondes de la Neiss et de la Katzbach les canons et les caissons de l'ennemi. Nous avons pris au-delà de 100 canons et 300 charriots de munition et forges de campagne. Il a déjà été amené 15,000 prisonniers. On en amene d'autres à toute heure. Tous les chemins entre la Katzbach et la Bober retracent l'effet de la terreur panique qui avait frappé nos ennemis. On trouve à chaque pas des cadavres, des voitures renversées, des villages en cendre. L'armée de Macdonald est presque entierement débandée. Sa retraite ayant été coupée par le débordement des rivieres ; les fugitifs errent çà et là dans les bois et les montagnes, et commettent toute sorte d'excès faute de nourriture. J'ai fait sonner le tocsin, et j'ai envoyé les paysans après eux, avec ordre de les tuer ou de les amener.

Hier, la division Puthod fut anéantie dans ce voisinage.

Elle fut surprise et forcée à combattre, ayant la Bober à dos. Après une petite canonade, on l'attaqua à la baïonnette; une partie fut tuée, l'autre jetée dans la riviere ou prise; généraux, officiers, aigles, etc. etc. Il fait un temps affreux; il ne cesse de pleuvoir. Pendant le combat il ventait ouragan, et nous avions le vent dans la figure. Nos gens passent la nuit en plein champ, enterrés dans la boue, la plupart d'entre eux sans souliers: ils poursuivent l'ennemi au travers du pays inondé, souvent ayant de l'eau jusqu'au col, et sans pouvoir prendre aucune nourriture, les villages abandonnés n'en fournissant point, et les voitures ne pouvant en amener. La plus grande partie de la Landwehr n'ont que des pantalons de toile et sont sans manteaux. Notre armée ayant été portée de 40 mille hommes à 270, et les ressources du pays ayant été épuisées depuis long-temps, il n'y avait ni *matériel* ni argent pour acheter des habillements. Le soldat n'a pas même des liqueurs fortes pour le ranimer dans ces marches fatigantes, parce qu'il est impossible d'en transporter la moindre quantité; et néanmoins il est content, il souffre toutes les fatigues et toutes les privations avec patience, et attaque l'ennemi avec fermeté et vigueur. Notre infanterie de nouvelle levée égale les vieilles troupes. La Landwehr rivalise avec les troupes réglées. J'ai, moi-même, formé 69 bataillons et 40 escadrons en Silésie. Sur ce nombre il y a 46 bataillons et 26 escadrons en campagne, le reste est dans les places.

Un bataillon de la Landwehr a attaqué l'ennemi formé en bataillon quarré, et l'a ou tué ou dispersé. Peu après, le même bataillon fut entouré par la cavalerie de l'ennemi, et sommé de se rendre; les hommes essayerent de tirer, mais voyant que leurs fusils ne partaient pas à cause de la pluie (il n'y en eut qu'un qui partit), ils se mirent à la baïonnette, repousserent la cavalerie et prirent deux pieces de canon de campagne. Aucune infanterie au monde ne pourrait en faire davantage. Les rivieres grossies par les pluies retarderent notre poursuite, l'ennemi ayant détruit les ponts. Il peut avoir échappé pour le présent vingt mille hommes de l'armée de Macdonald, qui était forte de 80 mille; mais même ces vingt mille hommes seront détruits, s'il est possible d'exécuter les ordres qui ont été donnés. Il y a dans ce moment-ci une affaire très-vive près de Buntzlau. On combat pour la possession d'un pont. L'ennemi a mis le feu au village de Tillendorf, et le général russe

Horn a donné ordre de ne point faire de prisonniers, mais de les jeter dans les flammes.

La division Puthod a été anéantie, ainsi que je vous l'ai dit ci-dessus. Même dans ce moment, on tire des cadavres de la riviere. Il y a eu plus d'un millier d'hommes de noyés. Près de Goldberg une autre division de l'arriere-garde de l'ennemi fut surprise et attaquée aussitôt. Trois bataillons se formerent en quarré. On leur cria de se rendre ; mais déterminés à se défendre jusqu'au dernier, ils furent tous taillés en pieces par la cavalerie. On amene des prisonniers de tous les côtés. Nous en avons déjà fait plus de 18,000, et pris 103 pieces de campagne, 250 caissons de poudre et nombre d'autres voitures. La déconfiture de l'ennemi a été décisive. Nous le poursuivons aussi vite que les chemins qui sont affreux, et le pays qui est inondé, nous le permettent. Dans l'espace de huit jours, c'est-à-dire, depuis le 19 jusqu'au 26 d'Août, notre armée a eu huit actions très-sanglantes (je n'y comprends pas les petits combats), dans plusieurs desquelles nous avons perdu 4 à 5000 tués ou blessés, et depuis nous avons livré une grande bataille et livré trois combats. Aucune armée n'a jamais fait une campagne aussi active ; au moins je ne me rappelle pas d'avoir jamais rien vu de semblable dans l'histoire des guerres. On ne peut contester à cette armée la gloire dont elle s'est couverte, et nier les efforts qu'elle a faits pour la bonne cause.

Nous avons maintenant acquis la certitude que le 21, près de Lowenberg, nous avions la grande force de Napoléon contre nous, commandée par Napoléon lui-même. Nous manœuvrâmes contre 140 mille hommes : nous combattîmes pendant toute la journée, tenant la plus grande partie de nos troupes hors d'action, et nous retirant lentement l'espace de cinq milles, lorsque nous fîmes halte et nous formâmes de nouveau ; mais Buonaparté voyant qu'il ne pouvait pas nous induire à nous engager dans une bataille désavantageuse, s'en retourna, le 23, du côté de l'Elbe.

Frontieres de Bohême, le 2 Septembre 1813.

Nous sommes informés que l'attaque du camp retranché de Pirna devait avoir lieu en même temps que celle de Dresde, mais que cette derniere éprouva des retards dans son exécution

ar les obstacles qu'opposerent les montagnes presque impas-ables de la frontiere de Bohême, qui ne purent pas être levés ssez à temps pour le moment qui avait été fixé ; et à ce moyen Gouvion St. Cyr qui avait été chassé de ses retranchements au amp de Pirna, lesquels furent emportés de vive force de la maniere la plus brillante par le général comte Wittgenstein, eut e temps de se retirer en toute hâte sur Dresde. Dans les entre-faites Napoléon ayant été informé du danger imminent qui menaçait Dresde, fit passer à marches forçées, les uns disent 0, d'autres 82 mille hommes de la haute Lusace, à Dresde, et conséquemment il devint impossible à notre grande armée, nalgré les prodiges de valeur qu'elle fit, de prendre Dresde, ortifiée comme elle l'a été durant l'armistice, et défendue par 20 à 150 mille hommes. Tandis que l'on se battait devant Dresde, les derrieres de la Grande Armée étaient menacés par n autre corps français, et elle fut en conséquence obligée de eprendre ses anciennes positions, afin de couvrir la Bohême. Vandamme la suivait de près avec un corps de 32,000 hommes. La passe de Peterswalde avait été laissée sans être occupée, xcepté par un faible corps, afin d'y attirer Vandamme. Il est ssez surprenant, qu'un général d'ailleurs si prudent, se laissât romper cette fois comme il le fut. Il poussa audacieusement n avant avec toutes ses forces, et il regardait déjà le riche ays de la Bohême comme sa proie ; il pénétra jusqu'à une ieue de Toplitz, où il fut attaqué sur ses derrieres par le corps le Kleist, qui, selon les heureuses dispositions faites par le roi, vait passé droit au travers des montagnes. Les gens de Vandamme furent alors confondus d'étonnement. Ils regardaient déjà leur marche comme une entrée triomphale à Prague et dans toute la Bohême ; mais ils s'aperçurent pour la premiere ois qu'ils avaient été attirés dans un piége terrible. Ils se formerent à la hâte en quarrés, mais douze escadrons des hussars le Kleist qui avaient reçu ordre de ne point faire de quartier, vaient à peine sabré deux de ces quarrés, que tout le corps omba dans une confusion qu'on ne peut pas décrire. Les roupes alliées pénétrerent alors de tous côtés et firent un carnage affreux. Vandamme lui-même se rendit à un officier de Cosaques. Quatre-vingt-huit pieces d'artillerie, 105 caissons, 000 prisonniers, tout le bagage de l'ennemi et un butin immense ont été les fruits de cette glorieuse journée ; 8000 ommes avaient fui, le reste était étendu mort ou blessé sur le hamp de bataille.

L'armée alliée remercie unanimement le Roi de cette victoire qui a sauvé la Bohême. On ne trouve pas d'expressions our exprimer l'amour pour le Roi qui anime depuis ce jour e cœur de tous ses soldats. Les autrichiens l'appellent un roi hevalier. Un colonel autrichien dont les deux pieds avaient té emportés par un boulet de canon, étant étendu par terre,

un officier prussien s'attendrissait sur son sort; il lui répondit: " Je souffre avec plaisir, puisque j'ai eu l'honneur de combattre sous les yeux de votre Roi et de prendre six canons sous ses yeux."

Hier, pendant le bivouac du corps de Kleist, près de Toplitz, et tandis qu'on chantait le *Te Deum* pour la victoire qui avait été remportée, le Roi reçut l'agréable nouvelle que les troupes alliées qui avaient poussé en avant pour suivre leur victoire, avaient joint les restes du corps de Vandamme dans le territoire de Saxe, fait 6000 prisonniers, pris deux aigles et 22 pieces d'artillerie. Le corps de Vandamme peut donc être regardé comme anéanti.

Les prisonniers sont très-bien traités. Tous ceux qui n'avaient pas jeté leurs havresacs dans la fuite ont eu la permission de les garder. On a de même laissé à la cavalerie ses portemanteaux. On les fournit régulierement de provisions pour se rendre à Prague, où ils sont escortés par la milice de Bohême. On donne des voitures aux officiers. Les cosaques, dont on dit tant de mal dans l'armée française et qu'on y accuse de cruauté, traitent leurs prisonniers avec l'humanité qui est naturelle chez eux. Ils sont dans l'habitude, lorsqu'ils amenent et délivrent les prisonniers qu'ils ont faits, de leur restituer une partie de leur argent, et du pain et de l'eau-de-vie avec. Les officiers supérieurs, qui ont été pris, tels que les généraux Guyot et Heimbrodt, jouissent pleinement de tous les égards dus à leur grade. Vandamme seul rencontre à chaque pas qu'il fait et à chaque ville ou village par où il passe, la récompense due à ses crimes, et c'est tout ce que peut faire l'escorte qui l'accompagne, que de le garantir de la violence et de la rage extrême du peuple. " Voilà pour Hambourg, voilà pour Brême, voilà pour Lubeck, pour la Silésie," sont les doux propos qu'on lui adresse avec des pierres et des mottes de terre partout où il passe, et la populace saisit les brides des chevaux, afin qu'il n'avance que lentement, et afin de jouir pleinement de la vue de ce Robespierre militaire qui a sacrifié avec un phlegme aussi barbare des provinces et des villes florissantes.

Dans le nombre des canons et des obusiers qui ont été pris, il y en a cinq de prussiens, le reste hanovriens, et des français vieux et neufs, même quelques-uns du temps de l'ancienne monarchie. Ainsi nous voyons par-là qu'à son retour de Russie Napoléon n'a pas eu le temps de faire fondre assez de canons pour remplacer l'artillerie qu'il venait de perdre, et qu'il a pris dans les arsenaux les canons existants, de quelque calibre et de quelque modele qu'ils fussent. Le comte Moltke, qui étai chargé d'apporter les premieres nouvelles des heureuses et glorieuses affaires de Blucher, se noya dans l'Elbe. Ses dépê-

ches ont été transmises au Roi par un officier autrichien qui se trouvait posté près du lieu.

Ce matin à trois heures il est arrivé ici un autre courier avec la nouvelle d'une seconde grande bataille gagnée par Blucher le 29. Suivant des nouvelles à la vérité non-officielles qu'on vient de recevoir, Trieste et Fiume sont dans les mains des autrichiens. Le corps de Kleist qui avait combattu avec tant de vigueur, et auquel il avait fallu en conséquence donner quelques jours de repos, est parti aujourd'hui de Toplitz pour suivre la grande armée en Saxe. Le temps est redevenu très-beau, et le courage, l'unanimité, la concorde des troupes alliées est vraiment sans exemple.

C'est un vrai plaisir que de vivre parmi des hommes qui n'ont tous qu'un seul et même désir, qui supportent gaîment travaux, besoins et privations, n'ambitionnant d'autres récompenses que la satisfaction de leurs souverains et les remercîments de leurs compatriotes. Cet esprit, qu'on ne trouve certainement pas dans l'armée française actuelle, anime tous nos soldats, depuis les premiers jusqu'aux derniers, et assure une heureuse paix au monde.

Berlin, 6 Septembre.

Suivant un rapport officiel du général Langeron, la perte de l'ennemi dans la bataille du 29 du mois dernier à Plagwitz en Silésie, a consisté dans le général de division Puthod, plus de 100 officiers et 3000 hommes, deux aigles, seize pieces de canon, et tous les caissons et bagages.

Le général autrichien prince de Reuss a pénétré en Baviere. Une partie de son corps a pris la route du Tyrol. Les Bavarois n'ont à lui opposer que 14,000 hommes qui sont à Carlsbourg, sous le général Wrede.

Les généraux Vandamme, Haxo, et Puthod doivent être conduits en premier lieu à Neiss, en Silesie.

Extrait d'une Lettre particuliere, datée du Quartier-Général du PRINCE ROYAL DE SUEDE, *le 8 Septembre*, 1813.

. . . Je vais maintenant vous rendre compte d'une nouvelle victoire décisive que cette armée a remportée avant-hier, la bataille de Donnevitz qui a coûté à l'ennemi 18,000 hommes, 50 pieces de canon, et 400 caissons, après une action sanglante, dans laquelle il a été mis en déroute complete.

Depuis l'action de Gross Beeren, les Français s'étaient retirés dans le voisinage de Wittenberg ; une grande partie de leur armée était dans un camp retranché près de cette place. Le 4, ils se mirent en marche de ce camp retranché, et ils attaquerent nos postes avancés à Dahne ; ils furent repoussés et rejetés dans leurs retranchements. Le 6 au matin, ils firent marcher toute leur armée, composée des corps du duc de Reggio, de Régnier, et du duc de Padoue, forts de 70,000 hommes, sous le commandement en chef de Ney. Elle se porta devant Interbouch.

Les approches en étaient défendues par les Prussiens, sous le général Tauentzien, au nombre de 40,000 hommes. L'armée suédoise s'ébranla de Rabenstein, et suivie des Russes elle se porta sur les hauteurs de Lobesen. A midi, l'armée prussienne fut attaquée sur tous les points par la totalité du corps français, avec 200 pieces de canon. Ils soutinrent l'attaque pendant près de deux heures. La canonade fut terrible et le combat on ne peut pas plus acharné. L'ennemi, malgré sa supériorité de nombre, ne put faire aucune impression sur les braves Prussiens. Il ne gagna pas un pouce de terrain.

Sur les deux heures, les armées russe et suédoise parurent, fortes de 76 bataillons, 10,000 hommes de cavalerie, et 190 pieces de canon. Le résultat fut bientôt connu. L'ennemi commença une retraite précipitée, taillé en pieces par les coups de canon et les charges répétées de cavalerie. J'étais sur le champ de bataille et je vis toute l'action. Mon camarade et moi nous perdîmes la suite du Prince et nous joignîmes les Prussiens. Nous poursuivîmes les Français de compagnie avec quelques milliers de Cosaques. La scene est impossible à décrire.

Les colonnes de retraite de l'ennemi furent entourées à plusieurs reprises par les Cosaques. Avec quelques centaines de ces Cosaques, nous chargeâmes un village dans lequel était l'arriere-garde du corps de Régnier ; nous prîmes 300 hommes, une grande quantité de bagages, et en outre un détachement qui emmenait un troupeau de 200 bœufs. Les Cosaques sont bien les troupes les plus extraordinaires que l'on ait jamais vues ou dont on ait entendu parler. Ils paraissent agir absolument sans ordre, mais ils sont terribles pour une armée qui se retire. Du moment qu'ils voyent leur gibier, ils se mettent à pousser un cri que l'on ne peut exprimer. Imaginez-vous voir tout d'un coup 5 à 6000 Cosaques partir à toute bride et galopper sur une plaine

immense pour se mettre aux trousses de bandes de fuyards et de traîneurs, et poussant tous à la fois des cris effroyables.

L'ennemi se retira en colonnes compactes et faisant un feu bien nourri, aussi les Cosaques souffrirent-ils beaucoup ainsi que la cavalerie. La poursuite recommença hier matin. Le résultat de la perte que l'ennemi a éprouvée dans ces deux jours, est, suivant mes calculs, de 12,000 prisonniers, 6000 tués, 50 canons, 4 ou 500 caissons ou charriots et une grande quantité de bagages. Les Prussiens ont eu de leur côté 6 à 7000 hommes hors de combat. Les Français se retirent sur Torgau, place très-forte sur l'Elbe.

L'obscurité de la nuit me fit perdre la compagnie de mon camarade, et je fus fait prisonnier par quelques Prussiens, et conduit pour être interrogé devant le général comte Mantaffel, dans lequel je trouvai une ancienne connaissance, qui me donna à souper et la moitié de son lit de paille. Je n'ai pas le temps de vous rendre un compte plus long des aventures de cette journée. Lorsque nous nous reverrons, il en est quelques-unes qui, j'en suis sûr, vous amuseront.

Gazette Ordinaire de Londres du Samedi 25 Septembre,

DÉPARTEMENT DE LA GUERRE.

Il a été reçu aujourd'hui une dépêche du major Macdonald, dont suit la copie.

My lord,

J'ai l'honneur d'informer Votre Seigneurie que le 29 du mois dernier, les avant-postes russes et français ayant eu une légere affaire au village de Langefuhr, vers le soir l'ennemi sortit en force, attaqua et canonna toute la ligne. Les avant-postes furent d'abord repoussés, mais ayant été renforcés, ils reprirent bientôt leur terrain. La perte de l'ennemi dans cette affaire peut être estimée à 400 hommes, et celle des alliés à 300. Comme il fut jugé nécessaire de prendre possession du village de Langefuhr, situé sur la grande route de Dantzic à Berlin, environ à un mille de Dantzic, et à mille verges du fort appelé le Hagelsberg, le 2 de ce mois, à cinq heures du soir, les troupes marcherent en trois colonnes pour

l'attaquer. La droite composée de deux régiments d'infanterie et un corps de Cosaques, devait s'emparer d'une hauteur en avant du village et qui le dominait, pendant que le centre, composé d'infanterie soutenue par de la cavalerie, attaquerait le village; et la gauche composée aussi d'infanterie et de cavalerie, devait traverser une plaine sur la gauche du village, pour déloger l'ennemi d'un moulin dans lequel il était retranché.

J'ai le plaisir d'informer V. S. que les différentes attaques ont été faites avec la plus grande bravoure, l'ennemi ayant été complétement surpris et délogé de tous ces postes. La perte de l'ennemi en cette occasion monte à 1000 hommes, dont 6 officiers et 250 hommes ont été faits prisonniers. Celle des alliés est, en tout, de 300 tués et blessés.

J'ai l'honneur, etc.

(Signé) A. MACDONALD, major de l'art. à cheval du Roi.

Au comte Bathurst, etc.

Le comte Bathurst a reçu des dépêches du lieutenant-général Valmoden, dont suivent des extraits:

Ces dépêches sont au nombre de trois: les deux premieres sont datées des 24 et 26 Août. Le général Valmoden y rend compte de ses opérations depuis le 17 Août jusqu'au 26, époque à laquelle il avait reçu l'ordre de rester dans le Mecklenbourg pour défendre ce pays. Voici l'extrait de la 3e.

Quartier-général, Schwerin, le 4 Septembre.

Le Prince Royal de Suede, ayant contremandé l'ordre qu'il m'avait donné de le rejoindre, m'a chargé de la défense du Mecklenbourg. En conséquence de quoi, après avoir donné le temps à mes troupes de se concentrer, je marchai avant-hier sur Crivitz et les environs, pour pouvoir effectuer une jonction avec le corps suédois qui couvrait Rostock, et était commandé par le général Vegesack. Mon intention était de gagner par là une ou deux marches sur l'ennemi, et de faire mon mouvement avec l'avant-garde du général Tettenborn, que j'avais laissé devant Schwerin, et qui avait tenu continuellement l'ennemi en alarme, afin de tomber avec une supériorité de force sur le général Loison, que le maréchal

Davoust avait détaché à Wismar. Dans ma marche j'appris que l'ennemi (dont les forces consistaient en 18,000 Français, 12,000 Danois et 100 pieces de canon), malgré sa supériorité reconnue, s'était subitement retiré de Schwerin, dans la nuit du 2 de ce mois. Par des marches forcées il est arrivé à Ratzebourg et à Lubeck; et d'après les renseignements que j'ai reçus de tous les côtés, je ne puis pas douter que son intention ne soit de rejoindre la grande armée française et de marcher soit contre la droite du Prince Royal de Suede, soit sur les derrieres de la grande armée des alliés, sur la rive gauche de l'Elbe. Cette opinion est confirmée par la séparation des troupes danoises des troupes françaises sous le Prince d'Echmuhl, les dernieres étant allées vers Ratzebourg et les premieres vers Lubeck; dans cette persuasion, je passerai l'Elbe dès que l'ennemi aura passé la Steignitz, et je serai certain de ses intentions. Les nouvelles que je viens de recevoir du quartier-général du Prince Royal de Suede, me confirment dans l'idée que le maréchal Davoust marche au secours de la grande armée française.

La position que les troupes que je commande ont occupée, a non-seulement empêché l'ennemi d'effectuer la conquête du Mecklenbourg, mais même l'a mis dans l'impossibilité de nous attaquer, et loin d'avoir obtenu le moindre avantage, il a été journellement harcelé et attaqué de tout côté par nos troupes légeres, et il a essuyé une perte de plusieurs centaines de prisonniers. Dans sa retraite à Schonberg et Ratzebourg, nous en avons pris plus de cinq cents. J'espere, en passant l'Elbe à Domitz, arrêter le maréchal Davoust dans sa marche ou trouver l'occasion de l'attaquer avec avantage.

Supplément à la Gazette de la Cour du Samedi 25 Septembre.

Bureau des Affaires Etrangeres, le 25 Septembre.

Le vicomte Castlereagh a reçu aujourd'hui des dépêches de S. Ex. le général vicomte Cathcart, chevalier de l'Ordre du Chardon, ambassadeur extraordinaire et plénipotentiaire de S. M. auprès de l'Empereur de toutes les Russies, et d'Edward Thornton, écuyer, envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire de Sa Majesté auprès du Roi de

Suede, datées de Toplitz le 7 Septembre, et de Juterboch le 10 Septembre, 1813, dont suivent des copies :

Quartier-général Impérial, Toplitz, le 7 Septembre.

My lord,

Dans mes dernieres dépêches, portées par le messager Fisher, j'ai eu l'honneur de mander qu'une armée russe et prussienne s'était portée de Silésie en Bohême, pour former une jonction avec les forces autrichiennes lors de la cessation de l'armistice, et que les forces combinées des trois Puissances étaient allées ensuite prendre une position sur la rive gauche de l'Elbe, près de Dresde; et aussi que l'armée alliée avait fait un mouvement de flanc sur la droite, repassé la frontiere de Bohême, et s'était réunie près de cette ville, où le premier corps de l'armée française, sous le général Vandamme, s'étant mépris sur les intentions des alliés, et étant entré en Bohême, sur la rive gauche de l'Elbe, pour intercepter la ligne de marche, avait été coupé ; qu'un corps russe, sous le comte Ostermann Tolly, dont quelques régiments des gardes impériales russes faisaient partie, s'était fait un honneur immortel en arrêtant le corps du général Vandamme, et en en supportant tout le poids, jusqu'à ce que le lendemain, par d'habiles dispositions, le corps français fut entierement mis en déroute, coupé et dispersé dans les bois, tous ses généraux, ses canons et plusieurs de ses aigles et drapeaux pris.

Dans ces entrefaites, le Prince Royal de Suede ayant déconcerté par des manœuvres l'attaque dirigée sur Berlin, et ayant remporté une victoire décisive le 23 du mois dernier avec son aile gauche, et poursuivi ses succès en portant ses deux ailes et son centre en avant, aussi loin que les circonstances le permettaient, a défait l'ennemi partout, et pris ses canons. Et les généraux russes Langeron et Sachen, après avoir détruit tout le corps de Macdonald et des divisions d'autres corps qui y étaient réunies, se retirant seulement lorsque l'ennemi lui opposait des forces très-supérieures, a chassé l'ennemi au-delà du Bober, de la Queiss et de la Neisse, et a forcé Buonaparté à marcher une seconde fois contre lui près de Bautzen, ayant pris aux Français plus de 18,000 prisonniers et 100 pieces de canon, avec des munitions et bagages en proportion. Le général Bennigsen, avec la premiere armée de reserve, excédant 18,000 hommes, a passé l'Oder et s'avance vers le Bober, son avant-garde étant déjà en deçà du Katzbach.

Pendant ce temps-là, les approvisionnements qui étaient nécessaires après les très-grands efforts faits par l'armée en passant deux fois les montagnes par un temps tellement hors de saison, étant arrivés, les troupes qui étaient au quartier-général sont de nouveau en mouvement. Les Russes et les Prussiens sous le général Barclay de Tolly et le comte Wittgenstein, avec plusieurs divisions autrichiennes, sont rentrés en Saxe par Péterswalde et Marienberg, et leurs avant-postes sont derechef en vue de Dresde.—Le feld-maréchal Prince Schwartzenberg, avec un grand corps de l'armée autrichienne, a prolongé sa marche de flanc par Aussig et Leutmeritz, sur Zittaw et Gabel, ce qui jettera une surabondance de forces sur la droite de l'ennemi en Lusace.

Leurs Majestés les deux Empereurs et Sa Majesté le Roi de Prusse restent pour le présent en cette ville.

C'est avec un profond chagrin que j'ai à rendre compte de la mort du général Moreau, qui a eu lieu à Laun, dans la matinée du 2 de ce mois, pendant qu'il dictait une lettre à l'Empereur, pleine de reconnaissance et de sentiments généreux. Ses restes sont embaumés et sur la route de St. Pétersbourg, où ils seront enterrés avec tous les honneurs militaires.

Sir Charles Stewart, le comte Osterman Tolstoy (qui a perdu son bras gauche,) et la plupart des officiers blessés vont bien.

J'ai l'honneur, etc.

(Signé) CATHCART.

Au vicomte Castlereagh, etc.

---

*Copie d'une Dépêche d'*Edward Thornton, *Ecuyer, au Vicomte* Castlereagh, *datée de Juterbock, le* 10 *Septembre*, 1813.

Milord,

J'ai l'honneur d'informer Votre Seigneurie que l'armée combinée de Bohême a fait un mouvement en avant, dans la soirée du 4 Septembre et le 5; et qu'il paraît, par les avis reçus ici, que l'intention des souverains alliés dans cette partie est de recommencer les opérations offensives.

Ce mouvement avait déjà, à ce qu'il semble, eu l'effet de faire abandonner par Buonaparté l'attaque qu'il méditait

contre l'armée du général Blucher, qui s'était retiré devant les forces supérieures du premier, et l'avait forcé de retourner vers l'Elbe. En conséquence, le général Blucher avait lui-même repris ses mouvements précédents, et il était déjà occupé à harceler l'arriere-garde de l'ennemi dans sa retraite,

Il paraît, par les rapports des avant-postes et des partis détachés de cette armée-ci, que les Français retirent leur grosse artillerie de l'autre côté de l'Elbe, vers Leipsic et Erfurt, ce qui semble indiquer l'intention d'abandonner entierement la rive droite de cette riviere.

La cavalerie légere de cette armée-ci a pénétré sur la gauche jusqu'à Muhlberg, sur l'Elbe, ville dans le voisinage de laquelle un corps de 200 Cosaques a fait encore 40 prisonniers.

Le quartier-général du Prince Royal est encore ici; mais il paraît probable qu'il sera transféré demain plus près de l'Elbe, à l'effet de passer cette riviere.

J'ai l'honneur d'être, etc.

(Signé) Ed. Thornton.

Au vicomte Castlereagh, etc.

P. S.—Je joins ici une copie imprimée du dernier bulletin.

Douzieme Bulletin Suédois.

Quartier-Général, Juterboch le 10 Septembre.

Le dernier bulletin était daté du 8 de ce mois. Chaque jour donne de nouvelles preuves que les conséquences de la bataille de Dennewitz sont plus importantes qu'on ne l'avait cru d'abord. On estime déjà que 10,000 prisonniers, 80 canons, et plus de 400 voitures de munitions, 3 drapeaux et un étendard ont été pris.

Après que le général Wobeser eut mis en fuite l'armée ennemie à Dahme, elle continua sa retraite sur Torgau. Nos troupes légeres ne se désisterent pas de la poursuite, prenant des prisonniers, des caissons de munitions et du bagage. L'ennemi a rompu les ponts sur l'Elster, dans les environs d'Annaberg et Hertzberg. Huit cents prisonniers ont été pris tout près de la tête de pont de Torgau, et quelques bataillons qui n'ont pu gagner Torgau, sont allés vers Muhlberg se rendant à Dresde.

Le Maréchal Prince d'Eckmuhl a quitté Schwerin avec toute son armée, dans la nuit du 2 au 3 Septembre. Considérant la forte position qu'il occupait, ce mouvement paraît être une conséquence des progrès faits par l'armée alliée du côté de la Saxe. L'ennemi avait eu le temps de faire tous ses préparatifs pour sa retraite, en sorte que nous n'avons pas pu atteindre son artillerie et son bagage. Il avait en outre beaucoup d'avance sur les corps des généraux Walmoden et Vegesack, dont le premier était à Crivitz et le dernier près de Waren.

Le corps d'armée sous le Prince d'Eckmuhl marcha en deux colonnes par la route de Gadebush et Rhena, et s'arrêta environ à un demi mille allemand de Ratzebourg. La division du général Loison se retira de même de Wismar, par Grevesmullen à Schonberg. Là, les troupes Danoises se séparerent des Français. Les derniers allerent à Ratzebourg et les premiers à Lubeck, où ils laisserent une garnison et campèrent ensuite plus loin à Oldeslohe. Toute l'armée Française s'est retirée au-delà de la Steiknitz, sur les bords de laquelle il a été érigé des retranchements, et elle a détruit tous les moyens de passer la riviere. La perte de l'ennemi dans cette retraite précipitée, excede 1000 hommes, dont plus de 600 prisonniers.

Les Cosaques des corps de Lutzow et Reiche, avec la cavalerie Anséatique, ont fait plusieurs attaques sur l'arriere-garde de l'ennemi.

Du côté du général Vegesack, l'ennemi a été poursuivi jusque sous le canon de Lubeck.

Le Major Ancrim, qui commandait avec une grande habileté la cavalerie Anséatique, a été tué là d'un coup de canon. Les chasseurs de Mecklenbourg ont attaqué un escadron Danois aux environs de Dessau, et lui ont fait essuyer une grande perte.

Le général Vegesack a repris sa position à Grevesmuhlen. Le général Comte Walmoden est retourné à Schwerin, mais de là il est allé à Domitz, où il a fait construire un pont pour passer l'Elbe, parce qu'une partie des troupes de l'ennemi avait été détachée sur la rive gauche de la riviere.

Les avant-postes du général Tettenborn sont près de Boitzenburg.

Les Danois ont commis beaucoup d'excès dans le Mecklenbourg. Il est à remarquer qu'ils sont commandés par un prince de Hesse, qui, malgré que l'Empereur Napoléon ait déclaré les possessions de sa famille confisquées, sert néanmoins ce monarque sous le commandement du Prince d'Eckmuhl.

Wittenberg est bloqué par le général Czernicheff. Magdebourg est observé sur la rive droite de l'Elbe par un grand nombre de troupes. Les restes du corps du général Girard se sont sauvés dans cette forteresse, de la rive gauche de l'Elbe.

Les sorties de la garnison se bornent maintenant à abattre du bois dans la forêt, qui appartient au Roi de Prusse.

Les avant-postes du corps du général Tauentzien, sont à Sentenberg, Elsterwerda et Ruhard, et poussent des reconnaissances jusqu'à Hoyerswerda et aux environs de Gross-Haya. Les troupes Prussiennes sont sur l'Elbe jusqu'à Muhlberg, et tiennent Torgau bloqué à une petite distance. Des détachemens Suédois, Russes et Prussiens, sont envoyés vers Bautzen, pour rencontrer les corps des généraux Benningsen et Blucher.

Le corps d'armée du général Vandamme a été anéanti le 30 d'Août, sur la route de Toplitz à Peterswalde Ce général avec cinq autres généraux et 15,000 hommes, ont été faits prisonniers; 80 pieces de canon ont été prises. Après ces favorables affaires, l'armée combinée a marché de nouveau en avant de la Bohême, est entrée en Saxe, et le 5 Septembre, elle a marché par la route de Péterswalde.

De forts détachements, soutenus par de gros corps de réserve, sont dirigés sur les derrieres de l'ennemi, pour couper ses communications. Durant ce temps-là, l'Empereur Napoléon était retourné en Silésie, avec sa garde et d'autres troupes.

Le Prince de la Moskwa devait couvrir son flanc gauche; et après qu'il aurait eu battu l'armée de S. A. R. il devait marcher vers la Neisse avec une partie de ses forces. Les événements du 6 ont dérangé ce plan. L'armée du Prince de la Moskwa est dispersée, elle a perdu les deux tiers de son artillerie, toutes ses munitions et ses bagages, et plus de 20,000 hommes. L'Empereur Napoléon se retire vers Dresde. L'armée du général Von Blucher le suit, et selon toute apparence lui causera une grande perte. Ainsi l'armée combinée du Nord de l'Allemagne est en liaison par son aile gauche avec l'armée de Silésie. Le général Bennigsen suit tous ces mouvements.

Un convoi Suédois, en passant le Sund le 2 de ce mois, a été attaqué par les chaloupes canonnieres Danoises. Elles n'ont causé aucune perte, et ont été repoussées immédiatement. Une réclamation a été faite de la part du Dannemarc, sur ce que les vaisseaux Suédois ne payent plus le droit du Sund. Ce passage appartient en commun aux deux puissances limitrophes; il est juste que la Suede ne paye plus aucun droit; et l'on doit s'attendre que si le Dannemarc n'adopte pas un système plus analogue à ses intérêts et à la dignité de son peuple, les droits du Sund seront abolis pour jamais, et pour toutes les Puissances, avant la fin de l'année.

A la bataille de Dennewitz, le général Russe Baron de Pahlen, à la tête du régiment de hussards d'Izurn et les régiments de dragons de Riga et de Finlande ont fait une charge brillante entre la gauche du général Borstel et la droite du général Bulow, et a pris huit pieces de canon à l'ennemi.

Tous les prisonniers assurent que les artilleries Russe et Suédoise, par la précision de leur feu et la hardiesse de leur attaque, ont produit le plus grand effet et causé une grande perte à l'ennemi. L'armée Prussienne rend le même témoignage.

Le général Baron Winzingerode loue hautement le zele et les talents du chef de son état-major, le général Renny. Le Prince Royal a remarqué avec satisfaction sa conduite en plusieurs occasions, et particulierement dans la derniere bataille. L'armée Suédoise s'est rappelée avec orgueil qu'un de ses plus grands capitaines, le Feld-Maréchal Comte Torstenton avait déjà rendu célebres les champs de Juterboch, par la victoire qu'il y remporta en 1664. Les troupes ont bivouaqué dans la nuit du 6 presque sur le même terrain.

Bulletin des Opérations de l'Armée Alliée, sous les Ordres du Feld-Maréchal Prince de SCHWARTZENBERG.

Au quartier-général d'Altenberg, le 29 Août, 1813.

Aussitôt qu'on se fût assuré que l'Empereur des Français avait concentré la plus grande partie de ses forces en Lusace et en Silésie, et que non-seulement il menaçait le corps de Blucher, mais même qu'il montrait des dispositions à pénétrer en Bohême par Gabel, il devint indispensablement nécessaire de faire un mouvement rapide vers l'Elbe, sur les derrieres de l'armée française.

Les troupes alliées, autrichienne, russe et prussienne, quitterent en conséquence leurs cantonnements en Bohême le 22 d'Août, et traverserent les montagnes de Saxe en colonnes. Ce mouvement fut exécuté avec ordre et célérité, malgré le temps le plus affreux et des chemins enfoncés.

Dès le 25, la plus grande partie des alliés commença à se rassembler devant Dresde. Le général comte Wittgenstein s'était avancé contre l'ennemi près de Giesshubel, l'avait chassé de la position qu'il y avait prise et où il s'était retranché, ainsi que de celle qu'il occupait au-dessous de Gollenberg près d'Ober Sedlitz où étaient postées les divisions de Duroc et Claparede, et partie de celle de Bonnet, sous le maréchal Gouvion St.-Cyr, et les avait forcées de se retirer précipitamment et en désordre à Dresde.

Le 20, il fut poussé un corps considérable pour faire une

reconnaissance dans la direction de Dresde, afin d'examiner les ouvrages érigés dans les avenues qui conduisent à cette ville, et de s'assurer de la force et de la distribution de l'ennemi, après que le général Kleist eût réussi à le déloger de grand matin de ce qu'on appelle le Grossen Garten, devant les faubourgs. Les alliés se portèrent en conséquence de divers points sur la ville.

L'artillerie autrichienne fit taire et démonta quatre canons placés vers la barrière de Freyberg. Un autre ouvrage, érigé près de la barrière de Dippodeswalde fut emporté de vive force par le feld-maréchal comte Colloredo, avec sa valeur ordinaire, malgré l'opposition la plus opiniâtre. Les canons qui y furent trouvés, ainsi que six qu'il y avait déjà pris, furent la plupart encloués. Dans cette affaire, le général eut trois chevaux tués sous lui ; et le lieutenant-colonel Schneider, qui à la tête du second bataillon de chasseurs, se porta en avant avec la plus grande ardeur sous un feu très-vif de mousqueterie, fut blessé deux fois. L'ennemi avait fait en même temps une sortie contre notre aile gauche, où les divisions de Weissenwolf et de Mesko firent la plus valeureuse résistance, forcerent Lobde et s'y maintinrent contre les attaques les plus opiniâtres de l'ennemi. L'affaire étant devenue ainsi plus chaude et la canonade plus vive, quelques maisons dans les faubourgs de Dresde furent mises en feu.

Dans les entrefaites, on reçut la nouvelle que l'Empereur Napoléon était arrivé à la tête de ses gardes au secours de la ville. On vit aussi des masses considérables de troupes défiler vers Dresde sur la route opposée. On en inféra que l'armée française devait avoir évacué la Silésie, et qu'ainsi l'un des principaux objets de l'opération actuelle était rempli. Cependant la tentative de prendre dans de semblables circonstances une ville entourée d'un rempart et de fossés, et défendue par une armée entière, aurait été un acte de folie, et il y aurait eu de la barbarie à détruire inutilement cette malheureuse ville. En conséquence, les troupes qui avaient été envoyées en avant, furent rappelées pour reprendre leurs premières positions sur les hauteurs devant la ville.

Le 27, l'ennemi présenta une force considérable sur notre aile gauche qui, malgré la vigoureuse résistance qu'opposaient les divisions de Bianchi et Carneville, perdaient du terrain, lorsque l'arrivée de la division d'Alexandre Lichtenstein rétablit le combat en notre faveur.

Les deux régiments Archiduc Raynier et Lusignan souffrirent cruellement à cette occasion. Leur impétuosité les mena trop loin. Ils furent entourés par trois régiments de cavalerie de l'ennemi, et les fusils étant endommagés par la pluie, ils ne purent se défendre qu'à la bayonette. L'ennemi tenta alors de forcer le centre et la droite de notre position avec des masses nombreuses, soutenues d'une artillerie considérable, mais tous ses efforts dûrent céder à la bravoure de nos troupes. Le général comte Wittgenstein fit diverses attaques sur la cavalerie de l'ennemi, et à chaque fois il la culebuta.

Vers le soir, nous apprîmes que l'ennemi dépêchait de fortes colonnes dans la direction de Pirna, et déjà dans une autre partie de la journée le général Ostermann qui était chargé du blocus de Kœnigstein avait fait rapport que nombre de troupes passaient l'Elbe sur des ponts dans le voisinage de cette forteresse. Ces mouvements sur notre droite, qui interrompaient la liberté de nos communications avec la Bohême, et la difficulté qui en résultait de nous maintenir plus long temps dans les montagnes de la Saxe, privés, ainsi que nous l'étions, de tous moyens de subsistance, nous rendait nécessaire de retourner en Bohême, afin d'être plus près de nos magasins.

L'objet de la démonstration offensive était rempli; l'armée du Prince de la Couronne de Suede et celle du général Blücher, pouvaient se porter en avant et agir efficacement sur le flanc et les derrieres de l'ennemi. En conséquence les alliés se mirent en route pour retourner en Bohême. Dans cette marche, les troupes eurent à lutter contre des difficultés innombrales sur des routes rendues presque impassables par la pluie.

Dans les affaires ci-dessus, nous avons à regretter la perte du brave général Audrassy et du général russe Milesino. Le feld maréchal comte Giulay, et les généraux Maniussy et Friezenberger ont été blessés. Les généraux Mesko et Seezen manquent.

En Autriche, le Prince de Reurs campa le 20 d'Août, près de Vinsbach, à l'effet de couvrir la capitale et d'observer les frontieres de Baviere.

Le général Hilliet est posté dans les faubourgs de Villach, son avant-garde s'étendant jusqu'à Spital, dans la vallée de la Traun, d'un côté, et de l'autre côté sur la route qui conduit de la montagne de Brenner à Saltzbourg.

Le feld-maréchal Radivojevitch a pénétré en Illyrie par Carlstadt.

Rapport Supplémentaire.

Toplitz, 31 Août, 1813.

L'ennemi s'étant mépris sur les causes qui nous avaient décidés à notre mouvement rétrogade, s'avisa de détacher par les défilés des montagnes de Saxe un corps isolé pour nous poursuivre en Bohême. Le général Vandamme, commandant du premier corps, eut ordre d'avancer avec cinquante-deux bataillons et 5000 hommes de cavalerie, de Kœnigstein, par la route de Peterswalde.

Il ne lui était rien opposé que le corps du brave général russe Ostermann, à peine composé de 8000 hommes qui lui disputerent avec toute la valeur imaginable le terrein pouce à pouce. Le 29, vers midi, les gardes russes impériales arriverent à son secours après une marche de plus difficiles. Le commandant en chef dépêcha pareillement à son secours d'Eickhald une brigade russe de grenadiers. Ils attaquerent l'ennemi avec un courage de lions et après des efforts incroyables, ils le repousserent jusqu'à Karwitz. Cette glorieuse conduite des Russes permit de faire les dispositions nécessaires pour attaquer le lendemain.

Le feld-maréchal prince de Schwartzenberg, commandant en chef, ordonna au général Barclay de Tolly de faire l'attaque, qu'il exécuta avec son jugement ordinaire. Le 30 au matin, les divisions de Colloredo et de Bianchi, et la brigade russe du général Knorring, tournerent la gauche de l'ennemi, tandis que les Russes engageaient son attention sur la droite, et que le général Kleist dirigeait sa marche sur les derrieres de l'ennemi par la passe de Hollendorf, de maniere à lui couper toute retraite. Le général Knorring, à la tête de sa cavalerie supérieure, força la premiere batterie de l'ennemi, lui prenant trois canons. Les colonnes du feld-maréchal comte de Colloredo emporterent bravement les hauteurs sur la gauche de l'ennemi, et le chasserent de Parchwitz et Neudorf. Après une résistance opiniâtre, la passe de Hollendorf fut forcée par le général Kleist. L'ennemi fut réduit au désespoir; entouré de tous côtés et pressé en front par les Russes vers les défilés, une petite partie seulement de la cavalerie ennemie réussit à s'ouvrir

un chemin; le reste fut ou taillé en pieces, ou fait prisonnier.

Le champ de bataille est couvert de morts. Il a été amené environ 8000 prisonniers, et comme on fouille les bois leur nombre augmente à chaque instant. Quatre-vingt-une pieces de canon, deux aigles et deux drapeaux sont tombés entre nos mains. Il n'a pas échappé un seul des canons de l'ennemi; le général Vandamme, le général de divison Haxo, les généraux de brigade Guyot et Heimbrodt, sont prisonniers; les généraux Dumonceau, Montesquiou Fezenzac et le prince de Reuss ont été tués dans le combat. Tout le reste a été ou dispersé ou blessé. Ainsi le premier corps d'armée sous le général Vandamme, a cessé d'exister.

Les fruits de notre premiere démonstration d'agir sur l'offensive, se dévelopent maintenant. Le 26 d'Août, le général Blucher attaqua les corps de Macdonald, Ney, Lauriston et Sébastiani à Jauer, et les défit après l'opposition la plus désespérée. L'ennemi est dans le plus grand désordre. Suivant les dernieres nouvelles, il y a déjà 100 canons et 6000 hommes de pris. Le nombre des prisonniers aurait été encore plus grand, si nos troupes n'avaient pas combattu avec la plus grande animosité, et fait principalement usage de la baïonnette.

Le colonel Mensdorf a opéré avec beaucoup de succès sur les derrieres de l'ennemi, interceptant des couriers, faisant des prisonniers, et dispersant divers détachements de cavalerie envoyés contre lui. Il a même tenu en respect la garnison de Leipzic, consistant en 8000 hommes qui n'ont pas osé sortir de la ville.

Le Prince de la Couronne a défait l'ennemi le 23, entre Teltow et Trebbin, et lui a pris plusieurs pieces de canon.

Extrait d'une Lettre de Saint Sébastien du 9 Septembre.

Cette place est aujourd'hui toute entiere entre nos mains, le château ayant capitulé hier. Après l'affaire du 31 du mois dernier, nous nous contentâmes de continuer de faire feu de celles des batteries érigées précédemment contre la ville, qui pouvaient atteindre le château, pensant, que comme elle n'avait aucun espoir d'être secourue, la garnison se rendrait dans un

jour ou deux tout au plus; mais voyant que cette espérance ne se réalisait pas, nous nous mîmes à employer des moyens plus efficaces pour amener ces messieurs à prendre un parti. En conséquence, la plus grande partie de la grosse artillerie, contenant dans le fait tous les canons en état de servir, fut montée de nouveau, la pluspart à petite portée, sur l'ouvrage à cornes, et elle ouvrit hier un feu dont je n'ai point encore vu l'égal nulle part, soit par sa vigueur, soit par ses effets. S'apercevant que nous y allions tout de bon, le général Rey ne jugea pas à propos de faire durer de son côté la plaisanterie plus long-temps. La capitulation dont vous aurez eu connaissance probablement avant que cette lettre vous parvienne, est regardée ici par quelques personnes comme manquant un peu de suavitude. Elles prétendent que quoique nous ne dussions pas accorder de conditions plus favorables que nous ne l'avons fait, il y a eu une espece de dureté dans les réponses par lesquelles on a coupé court à des demandes qu'on jugeait inconvenantes. Voilà donc le pauvre duc de Dalmatie, et qui pis est, lieut. de Sa Majesté l'Empereur et Roi, avec tous ses et cetera anciens et nouveaux, réduit tout simplement au maréchal Soult, avec la réserve qu'il est laissé à l'option de Lord Wellington de permettre qu'il lui soit envoyé un officier avec une copie de la capitulation. Mais tout cela, dur ou non, prouve du moins que nous étions maîtres d'accorder ou refuser ce que nous avons jugé à propos. La tâche si difficile de réduire cette place étant complétement remplie, nous attendons maintenant de voir quels seront les ordres ultérieurs de Lord Wellington pour l'exécution des nouveaux plans qu'il a en vue, car il est inutile de chercher même à les deviner. Nous croyons que nos services de siége en Espagne sont terminés, car Pampelune est si près du moment où la disette la forcera de se rendre, que nous croyons pouvoir le fixer à l'heure et à la minute. Il y a déjà trois mois qu'on n'y a pas laissé entrer la moindre chose qui pût être appelée de la nourriture, et si Joseph et sa suite qui consistait encore en 60 ou 70,000 hommes, en passant par Pampelune, après la bataille de Vittoria, y prirent seulement une tartine pour déjeûner, ce seul léger repas aura fait une forte brêche aux provisions de la garnison. Une économie sévere et de grandes réductions dans les rations ont sans doute fait gagner un peu de temps au gouverneur, car le temps où nous comptions voir la famine le faire capituler, est déjà passé. Cependant il y a une fin à tout, et quelques jours de plus ou de moins ne les empêcheront pas de finir par nous ouvrir leurs portes. La chose est si prochaine que ce n'est pas la peine de commencer des ouvrages de siége. Le dépôt d'artillerie a été établi pour le présent par Lord Wellington à Bilbao, port qui est également propre au débarquement des munitions de guerre et de bouche, et à leur rembarquement, lorsque nos services ne

seront plus nécessaires, ce qui, j'espere, sera bientôt le cas. Il sera probablement établi un arsenal permanent à Saint Sébastien où la force de la place garantira la sûreté des magasins. A Bilbao, leur sûreté dépend entierement de l'armée qui pour cela doit être maîtresse du terrain en front. Le train des charrios, caissons, les remontes de cavalerie, les transports, les bagages, magasins de fourage, commissariat, bureaux, hôpitaux etc., tout sera envoyé de Lisbonne à Bilbao; et c'est, dit-on, par Bilbao que se feront toutes les affaires, transactions et remises pendant notre séjour dans cette partie de la Péninsule. Cela ne contribuera pas peu à attacher le peuple à notre cause; car nous nous apercevons que la plus grande partie n'est patriote que quand c'est son intérêt de l'être. Il est assez extraordinaire qu'on ne sache pas un mot, ni qu'on ne découvre pas une seule trace de ce qu'est devenu le pauvre roi Joseph, depuis la débâcle de Vittoria. Nous avons fait ici un assez drôle de calembourg, (car nous nous en permettons aussi) sur Sa Majesté fugitive. Nous disons que le dernier endroit d'Espagne d'où il envoya de ses nouvelles à son grand frere Napoléon, fut Irun (en anglais, je m'enfuis, *I run.)*

Nous profitons d'un moment de relâche dans les Gazettes Extraordinaires, pour donner place dans ce Numéro à des matériaux composés depuis long-temps et que nous ne pouvons nous dispenser d'y consigner. Ce sont, d'une part, les discours au Sénat pour un nouvel appel de 30,000 enfants au renfort *des armées* d'Espagne qui ne sont plus en Espagne; un nouveau rapport du fameux Suchet, qui sera bientôt réduit à mentir sur les bords de la Garonne; la déclaration de guerre à la Suede par ce pauvre Dannemarc, avec des arguments rebattus, depuis long-temps refutés, et qui seront bientôt retractés, surtout depuis que les bulletins de l'armée combinée du Nord ont donné la colique aux 15,000 Danois auxiliaires de Davoust; et enfin les bulletins français, le prototype éternel de la vérité, et le plus bel ouvrage du génie militaire, sans en excepter même les commentaires de César!!!

Rapport du Ministre de la Guerre à S. M. l'Empereur et Roi, du 9 Août 1813.

Sire!

Votre Majesté, instruite des événements qui ont eu lieu dans le nord de l'Espagne, depuis le mois de Juin dernier, s'est déterminée à conférer le commandement de ses armées dans la Péninsule, à S. Exc. le maréchal duc de Dalmatie. Dès qu'il fut à leur tête, les affaires militaires sur les Pyrénées s'améliorerent sensiblement. L'audace de l'ennemi fut arrêtée, et ses projets contrariés. Forcés de lever momentanément le siége de Pampelune, les Anglais perdirent beaucoup de monde dans les attaques qu'ils ont soutenues, et furent témoins de la destruction des ouvrages et des magasins qu'ils avaient établis autour de cette place. Peu de temps après, l'ennemi rembarque son artillerie de siége, suspend pendant quelque temps le siége de Saint-Sébastien, et laisse au pied des remparts de cette ville un grand nombre de ses soldats, qui ont vainement tenté d'en franchir la brêche.

Mais, Sire, malgré ces circonstances favorables, et quoique les armées d'Arragon et de Catalogne, qui n'ont pas cessé d'être victorieuses, puissent attendre de nouveaux succès de la concentration de leurs forces, il est impossible de se dissimuler la nécessité d'envoyer aux armées d'Espagne des renforts qui puissent les mettre en état de déjouer entierement les desseins de l'ennemi, qui peut recevoir chaque jour de nouvelles recrues. L'exaltation factice que les Anglais sont parvenus à exciter dans la Péninsule, présentera à nos troupes de nouveaux obstacles à vaincre, et on ne peut différer de mettre les armées impériales en Espagne en mesure de les surmonter tous, et de reprendre la supériorité qui leur est naturelle

J'ai déjà soumis à Votre Majesté les diverses demandes que m'ont adressées les maréchaux duc de Dalmatie et duc d'Albufera, pour obtenir des renforts devenus indispensables.

J'ai l'honneur de proposer aujourd'hui à Votre Majesté, d'ordonner une levée sur les dernieres conscriptions, dans les départements voisins des Pyrénées.

Les habitants de ces départements, animés de l'amour de la patrie, et sentant de quelle importance est, principalement pour eux, la défense de cette frontiere, feront, je n'en doute point, avec ardeur, les nouveaux efforts que les circonstances leur imposent. Il n'est personne dans le Midi qui ne soit pénétré de ces sentiments et qui ne soit prêt à faire les plus grands sacrifices, s'il était nécessaire, pour soutenir la gloire de la France et en défendre le territoire. Déjà les Basques, avant d'être appelés par Votre Majesté, ont pris les armes de leur propre mouvement et se sont portés contre les ennemis. De tous côtés, dans cette partie de l'Empire, les vœux des habitants, excités par l'intérêt général, appellent la mesure que je propose à Votre Majesté, et tous en conçoivent la nécessité absolue.

Je propose, en conséquence, à Votre Majesté d'ordonner qu'il sera fait dans ces départements une levée de trente mille hommes pour renforcer l'armée d'Espagne.

(Signé) Le ministre de la guerre,
Duc de Feltre.

Motifs du Projet de Sénatus-Consulte, développés par M. le Comte Regnaud de St. Jean d'Angley.

Monseigneur !

Sénateurs !

Lorsqu'au mois de Décembre dernier, je désignai à cette tribune le cabinet anglais comme l'artisan de la guerre, votre sagesse reconnut cette vérité que les événements postérieurs ont rendue, s'il était possible, plus évidente.

Trompée dans les espérances qu'elle avait fondées sur les succès de nos ennemis dans le Nord, effrayée comme elle l'est toujours à la vue des négociations, à la seule pensée de la guerre, l'Angleterre a prodigué dans cette partie du monde l'intrigue et les promesses, tandis que dans le Midi elle prodiguait les renforts et les sacrifices.

Obligées de céder à la supériorité du nombre et aux avantages des communications maritimes, nos armées d'Espagne ont besoin d'être renforcées ; la sagesse ne permet pas

que ce soit en changeant rien aux dispositions importantes prises du côté de l'Allemagne, dispositions qui seules fonderaient les plus justes espérances, et qui, sous la direction de *l'Empereur*, garantissent la plus profonde sécurité, et, s'il le faut, les plus éclatants succès.

C'est donc aux départements méridionaux à ajouter aux corps d'armées qui les défendent, les forces qui leur sont nécessaires.

Lors de la derniere guerre, un glorieux exemple fut donné quand les mêmes ennemis débarquerent sur le territoire de l'ancienne Belgique.

A l'envi les citoyens s'armerent, et quittant leurs familles, leurs travaux, ils marcherent en foule contre les Anglais, forcés bientôt de se retirer devant cette nouvelle armée.

Encore aujourd'hui les Basques et tous les braves habitants des Pyrénées et des départements voisins, disputant de dévouement et de fidélité, de zele et de courage, ont marché spontanément au seul bruit de l'approche de l'ennemi vers l'extrémité septentrionale de l'Espagne.

Mais l'Empereur n'estime pas qu'il soit nécessaire de faire usage long-temps de cet élan généreux. Il juge plus convenable de prendre dans ces mêmes départements un certain nombre d'hommes sur les conscriptions de 1814 et antérieures, pour les faire entrer dans les cadres de l'armée.

Le sénatus-consulte que nous vous apportons, fixe ce nombre à trente mille.

Il suffira pour arrêter les succès dont l'ennemi s'est applaudi trop vîte, pour reprendre avec lui l'attitude convenable à la France, pour attendre et préparer le moment où l'Angleterre ne disposera plus pour la dévastation des Espagnes, des trésors du Mexique, qu'elle leur arrache, et avec lesquels elle alimente son commerce dans les Deux-Indes, prolonge son monopole en Europe, soutient chez elle son crédit épuisé, stipendie les hommes qu'elle a corrompus et paie ses funestes subsides aux cabinets qu'elle égare.

(Les 30 mille *hommes* de 16 ans ont été votés, ainsi qu'on le pense bien, par les complaisants sénateurs.)

*Extrait d'une Lettre écrite par S. Exc. le Maréchal Duc d'*ALBUFERA, *à S. Exc. le Ministre de la Guerre.*

Vendrell, le 19 Août 1813.

Monsieur le Duc,

Je vous ai fait connaître les dispositions que j'avais prescrites dans le mois dernier, au sujet de la place de Tarragone, afin d'assurer, suivant les ordres de l'Empereur, la destruction de cette derniere enceinte; six jours et six nuits de travail pour attaquer les remparts et les tours de cette place, n'ayant pas suffi pour en assurer la ruine, je me décidai à ordonner que des travaux fussent continués avec activité, en même-temps que le 24 Juillet, je vins m'établir à Villafranca.

Le 27 Juillet, 6000 Anglais vinrent par mer pour s'emparer de la ville, la croyant évacuée; quelques coups de canon suffirent pour les éloigner.

Le 29, Lord Bentinck, avec des forces considérables, vint en former l'investissement par terre et par mer; une colonne de 3000 Anglais attaqua en bataille un ouvrage armé d'une piece; l'ennemi fut repoussé en désordre, et laissa plus de 180 morts ou blessés. L'investissement fut complétté, et dès ce jour il fut impossible à mes reconnaissances de communiquer avec la garnison, et je ne pus faire parvenir des nouvelles au gouverneur de Tarragone. Le duc del Parque, établi à Constanti, concourait avec son corps à l'investissement et aux préparatifs du siége; l'armée de Copons en relation journaliere avec Lord Bentinck, menaçait et inquiétait mon flanc droit. La réunion des forces de l'ennemi s'accroissait tous les jours, et déjà la chûte des restes de Tarragone était annoncée comme très-prochaine. Le feu de la place se faisait entendre jour et nuit; depuis le 30 les aqueducs avaient été coupés, la garnison sentait la privation de l'eau dans la saison de la canicule.

Lord Bentinck avait écrit au gouverneur pour l'engager à recevoir des parlementaires.

Je jugeai à propos d'attendre que le général en chef Decaen revint de la Haute Catalogne avec quelques troupes pour tenter de dégager Tarragone, battre l'ennemi, et faire

sauter les murailles encore existantes de cette place. Nos reconnaissances s'approchaient chaque jour de l'ennemi; et, dans tous les engagements, notre cavalerie a constamment conservé l'avantage sur celle des Anglais.

Le 13 Août, le général comte Decaen faisait entrer 400 voitures chargées de vivres dans Barcelonne; le 14, il me rejoignait à Villa-Franca, avec une partie de ses troupes commandées par les généraux Maurice Mathieu et Lamarque. Je retirai, dans la nuit du 14 au 15, mes troupes de la grande route, et franchis le col de Rocadelleure, tandis que les troupes de l'armée de Catalogne passaient par Ste. Christine. Le passage de la Gaya ne fut que faiblement defendu, parce que l'ennemi s'aperçut bientôt qu'il était débordé. Les troupes, par une contenance digne d'éloge, supporterent sans se plaindre, une marche de vingt heures, par une chaleur des plus fortes. Une égale émulation animait les deux armées; elles aspiraient à consacrer par une victoire, la fête de notre bien-aimé Empereur.

Mon avant-garde rencontra en avant de Nulles, 900 chevaux anglais, commandés par le frere de Lord Bentinck: le général Mesclop, avec deux escadrons du 4e de hussars, culbuta l'ennemi, lui tua, blessa ou prit deux officiers et 30 à 40 dragons du 20e régiment anglais; nous perdîmes deux maréchaux des-logis, pris blessés. La cavalerie ennemie se retira en désordre, et les Anglais nous présenterent, en avant de Tarragone, une premiere ligne de 12,000 hommes: les propos des prisonniers portaient à croire qu'une bataille aurait lieu le lendemain. Dans la nuit, l'ennemi commença sa retraite sur tous les points; nous arrivâmes sur Tarragone sans tirer un coup de fusil; une flotte de 180 voiles couvrait la rade. La brave garnison nous reçut avec des transports de joie. Le général Habert et la cavalerie du général Delort pousserent sur Canonge, pour atteindre l'ennemi; grand nombre de déserteurs assuraient que les Anglais s'étaient rembarqués, tandis que les Espagnols se retiraient sur Cambrils, Mombrio et Riudoms.

Tarragone dégagé, je songeai principalement à hâter la chûte de ses murailles, à en retirer la garnison et les divers objets d'artillerie et de munitions; 32 puits ou fourneaux de mines et des magasins à poudre avaient été préparés; il avait fallu triompher des plus grandes difficultés, tant la maçonnerie romaine offrait de résistance aux ciseaux et aux pétards; le ciment, dans certaines parties, a été trouvé plus dur que la pierre.

Le 17 et 18, mes reconnaissances me confirmerent que l'ennemi s'était retiré par terre sur l'Hospitalet et le col de Balaguer, flanqué par sa flotte, qui suivait tous ses mouvements; le 17 au soir, les chasseurs westphaliens culbuterent les dragons anglais, tuerent un officier, quelques soldats et firent 4 prisonniers.

A la chûte du jour, trois coups de canon annoncerent que le feu allait être successivement mis à toutes les mines; les habitants avaient reçu l'ordre de s'éloigner, les troupes étaient sous les armes. Le bastion Cervantès fondé sur une très-ancienne maçonnerie de 9 pieds d'épaisseur, et qui avait exigé 15 jours de travaux suivis, pour y pratiquer une chambre convenable, fut le premier qui s'écroula complettement; par-tout les explosions successives attesterent le talent de nos mineurs, qui, 25 mois auparavant, s'étaient immortalisés en attaquant avec valeur et constance les vastes fortifications de cette forteresse. Ce n'est qu'à cinq heures de la matinée du 19, que ce travail immense a été achevé.

Tarragone, bombardé et brûlé par les Français en 1811, par les Anglais en 1813, et entierement démantelé dans la nuit du 18 Août, n'offre plus qu'un monceau de ruines. Il m'en a coûté, M. le duc, d'être réduit à faire exécuter cette mesure, que l'état de la guerre commande; il m'eût été bien plus agréable d'avoir à effacer les maux que j'ai dû faire; les Anglais seuls attirent et prolongent la guerre de la Péninsule, et se plaisent à voir les Francais aux prises avec les Espagnols, leurs alliés naturels.

Le gouverneur Bertoletti, après s'être assuré que l'explosion des mines avait produit tout l'effet qu'on devait en attendre, a rejoint l'armée, qui s'est mise en marche pour rentrer dans les positions d'où elle était partie, emmenant avec elle une centaine de prisonniers ou déserteurs, la brave garnison de Tarragone, 200,000 cartouches, 20 caissons et 8 bouches-à-feu.

Ainsi, l'armée impériale, après avoir occupé pendant vingt-cinq mois et demi Tarragone, à, par un nouvel effort, sauvé une faible garnison de 2000 Français, attaquée par une nombreuse armée de terre et de mer: elle a séjourné trois jours en présence de forces considérables; et, malgré les efforts de l'ennemi, elle est parvenue à remplir les ordres de l'Empereur, que des circonstances imprévues avaient forcé à ajourner.

Je suis, etc.

(Signé) Le maréchal duc d'ALBUFERA.

Copenhague, le 3 Septembre.

La gazette officielle de Copenhague publie la déclaration de guerre du Dannemarck contre la Suede, datée d'aujourd'hui, 3 Septembre. Elle porte en substance ce qui suit :

Après la paix conclue à Jœnkœping entre le Dannemarck et la Suede, le roi de Dannemarck s'est constamment appliqué à maintenir la bonne intelligence rétablie entre les deux puissances. Cependant, depuis cette époque, la côte suédoise près du Cattégat n'a cessé de servir de station à des croiseurs ennemis, malgré les engagements pris par la Suede dans le même traité, de protéger les bâtiments danois sur ses côtés. L'état de guerre subséquent de la Suede avec l'Angleterre devait, il est vrai, apporter quelques changements à cet ordre de choses ; mais la paix s'étant ensuite rétablie entre les deux gouvernements, ce n'est plus sur la côte seulement près le Cattegat, mais sur toutes les côtes suédoise que la navigation danoise a été inquiétée.

Il avait été stipulé, dans le traité de Jœnkœping, que le séquestre serait levé sur les propriétés danoises en Suede, et, cependant, cette clause n'a point été exécutée de la part du gouvernement suédois, sous les plus frivoles prétextes.

Au commencement de l'année dernière, un traité d'alliance fut conclu entre les cours de Stockholm et de Pétersbourg, et confirmé encore à Abo : la Russie promit alors son assistance pour l'exécution du plan déjà conçu par la Suede de s'emparer de la Norvége. Dans les mêmes vues, il fut conclu une alliance entre la Suede et la Grande-Bretagne. Depuis cette époque, la Suede ne gardant plus aucun ménagement avec le Dannemarck, prit des mesures manifestement hostiles : elle employa l'astuce et la perfidie pour détourner les sujets norvégiens de l'obéissance qu'ils doivent à leur légitime souverain. La Norvége fut inondée de proclamations séditieuses.

Dans le même temps, un assez grand nombre de bâtiments danois, chargés de grains pour l'approvisionnement de la Norvége, soit par le gouvernement, soit par divers particuliers, furent retenus dans les ports suédois, où ils avaient cherché un asile contre les tempêtes ou contre les croisieres ennemies. Toutes réclamations contre une mesure dont les

suites étaient si funestes aux habitants de la Norvége, restèrent sans effet. On répondit uniquement que *l'exportation des grains était défendue en Suede*, défense qui évidemment ne pouvait s'étendre aux vaisseaux danois qui allaient ravitailler la Norvége. C'est ainsi qu'on a essayé de contraindre, par la famine, les Norvégiens à devenir Suédois.

Le gouvernement suédois se fondant sur l'assistance de ses puissants alliés, demanda ouvertement, la cession de la Norvége, et proposa au Dannemarck d'autres pays pour indemnité. Il était clair pour tout le monde qu'une telle proposition n'était pas acceptable. Le Dannemarck la rejeta.

Le gouvernement suédois redoubla ses mesures hostiles il empêcha toute communication en interrompant le cours des postes entre la Suéde et la Norvége. On fit plus ; il fut défendu aux bâtiments suédois de payer le péage du Sund, droit assuré au Dannemarck par les traités antérieurs, et confirmé notamment par le dernier traité de Jœnkœping. Même des vaisseaux de guerre suédois empêcherent les navires d'autres puissances de payer ce droit à Elseneur. Un officier de la marine suédoise déclara par écrit au gouverneur royal de l'île de Bornholm, qu'il avait reçu ordre de s'emparer de tous bâtiments portant pavillon danois, et d'intercepter toute communication entre Christiansoë et Bornholm. Cet ordre, en effet, fut mis bientôt après à exécution. Un officier de la marine danoise, se rendant de Bornholm à Copenhague, fut arrêté par un brick suédois, et amené à Ystadt.

C'est à regret que le gouvernement danois se voit forcé à prendre les armes pour venger de pareilles insultes, et protéger ses sujets. Des ordres ont été donnés en conséquence, aux commandants des forces de terre et de mer.

Tout justifie cette résolution ; le gouvernement n'a que trop long-temps souffert les provocations et les agressions d'une puissance dont les projets hostiles et les vues perfides sont aujourd'hui notoires pour toute l'Europe. Le roi met toute sa confiance dans ses peuples et surtout dans ses braves Norvégiens.

En conséquence de la guerre qui vient d'éclater entre le Dannemarck et la Suéde, S. M. Danoise a ordonné aujourd'hui de traiter comme prisonniers de guerre tous Suédois pris à bord de quelques bâtiments.

BULLETINS FRANÇAIS.

Paris, le 19 Septembre.

Sa Majesté l'Impératrice Reine et Régente a reçu les nouvelles suivantes de l'armée, en date du 7 Septembre.

Le duc de Reggio, avec les 12e, 7e, et 4e corps, marcha, le 23 Août sur Berlin. Il fit attaquer le village de Trebbin, défendu par l'armée ennemie, et le força ; il continua son mouvement. Le 24 Août, le 7e corps n'ayant pas réussi dans la bataille de Gross-Beeren, le duc de Reggio marcha sur Wittenberg. Le 3 Septembre, le prince de la Moskwa prit le commandement de l'armée et marcha sur Insaerbourg. Le 5 il attaqua et défit le général Tauenzien; mais le 6, il fut attaqué dans sa marche par le général Bulow. Quelques charges de cavalerie sur ses derrieres mirent le désordre dans ses parcs. Il fut obligé de se retirer sur Torgau. Il perdit 8000 hommes, tués, blessés ou prisonniers, et 12 pieces de canon. La perte de l'ennemi doit avoir été très-grande.

Paris, le 19 Septembre.

Sa Majesté l'Impératrice Reine et Régente a reçu les nouvelles suivantes de l'armée, en date du 11 Septembre.

La grande armée de l'ennemi, battue à Dresde, se réfugia en Bohême. Apprenant que l'Empereur était allé en Silésie, les alliés rassemblerent un corps de 80,000 hommes, composé de Russes, de Prussiens et d'Autrichiens, et ils marcherent le 5 sur Hollendorf, le 6 sur Gieshubel, et le 7 sur Pirna. Le 8, à midi, l'Empereur alla à Dohna, ordonna au maréchal St. Cyr d'attaquer l'avant-garde de l'ennemi, qui fut chassé par le général Bonnet des hauteurs de Dohna. Durant la nuit, les Français étaient sur le camp de Pirna. Le 9, l'armée française marcha sur Borna et Furstenwalde. Le quartier-général de l'Empereur fut à Liebstadt. Le 10, le maréchal St. Cyr marcha du village de Furstenwalde sur le Geyersberg, qui domine la plaine de Bohême. Le général Bonnet, avec la 43e divi-

sion, descendit dans la plaine près de Toplitz. On vit l'armée de l'ennemi qui essayait de se rallier, après avoir fait revenir tous ses détachements de la Saxe. Si le débouché du Geyersberg avait été praticable pour l'artillerie, cette armée aurait été attaquée de flanc durant sa marche; mais tous les efforts faits pour descendre le canon furent infructueux. Le général Ornano déboucha des hauteurs de Peterswalde pendant que le général Dumonceau arriva ici par Hollendorf. Nous avons fait quelques centaines de prisonniers, dont plusieurs officiers. L'ennemi a constamment évité le combat, et s'est retiré de toute part avec précipitation.

Le 11, l'Empereur est retourné à Dresde.

Sa Majesté l'Impératrice Reine et Régente a reçu les nouvelles suivantes de l'armée, en date du 13 Septembre, 1813.

Le quartier-général de l'Empereur était à Dresde.

Le duc de Tarente, avec le 5e, le 11e et le 3e corps, était placé sur la rive gauche de la Sprée. Le prince de Poniatowski était avec le 8eme corps à Stolpen. Toutes ces forces étaient ainsi concentrées sur la rive droite de l'Elbe, à un jour de marche de Dresde.

Le comte de Lobau, avec le 1er corps, était à Nollendorff, en avant de Peterswalde; le duc de Treviso à Pirna; le maréchal St. Cyr sur les hauteurs de Borna, occupant les débouchés de Furstenwalde et de Geyersberg; le duc de Belluno à Altenberg.

Le prince de la Moskwa était à Torgau, avec les 4e, 7e, et 12e corps.

Le duc de Raguse et le roi de Naples, avec la cavalerie du général Latour-Maubourg, marchaient sur Grossen-Hayen.

Le prince d'Eckmuhl était à Ratzebourg.

L'armée de l'ennemi en Silésie était sur la droite de la Sprée. Celle de Bohême, les Russes et les Prussiens, dans la plaine de Toplitz, et un corps autrichien à Marienberg. L'armée ennemie de Berlin était à Juterbock.

Le général français Margeron, avec un corps d'observation, occupait Leipzic.

Le château de Sonnenstein, au-dessus de Pirna, avait été fortifié, occupé et armé.

Sa Majesté avait donné le commandement de Torgau au comte de Narbonne.

Les quatre régiments des gardes d'honneur étaient attachés ; le premier, aux chasseurs de montagnes de la garde; le second, aux dragons ; le troisieme, aux grenadiers à cheval ; et le quatrieme, au premier régiment de lanciers. Ces régiments de la garde leur fourniront des instructeurs ; et toutes les fois qu'ils marcheront au combat, ils seront joints à de vieux soldats par lesquels ils seront guidés, et dont ils renforceront les cadres. Un escadron de chaque régiment des gardes d'honneur sera toujours de service auprès de l'Empereur, avec un escadron qui sera fourni par chaque régiment des gardes, ce qui portera à huit le nombre des escadrons de service.

Sa Majesté l'Impératrice, Reine et Régente, a reçu les nouvelles suivantes de l'armée, en date du 17 Septembre, 1813.

Le 14, l'ennemi déboucha de Toplitz sur Nollendorf, afin de tourner la division de Dumonceau, qui était sur la hauteur. Cette division se retira en bon ordre sur Gushabel, où le comte de Lobau réunit son corps. L'ennemi ayant voulu attaquer le camp de Gushabel, fut repoussé et perdit beaucoup de monde.

Le 15, l'Empereur partit de Dresde, et se porta au camp de Pirna. Il ordonna au général Mouton-Duvernet, commandant la 42e division, de marcher par les villages de Tangenhenersdorf et Bera, et de tourner ainsi la droite de l'ennemi. En même temps le comte de Lobau l'attaqua en front : l'ennemi fut mené l'épée dans les reins tout le reste de la journée.

Le 16, l'ennemi occupait encore les hauteurs en arriere de Peterswalde. Nous nous mîmes à sa poursuite à midi, et il fut délogé de sa position. Le général Ornano fit quelques belles charges avec la division de cavalerie de la garde, et la cavalerie légere polonaise du prince Poniatowski. L'ennemi fut rejeté en Bohême dans le plus grand désordre. Il fit sa retraite avec tant d'activité, que nous ne pûmes lui faire que quelques prisonniers, parmi lesquels se trouve le général Blucher, qui commandait l'avant-garde, et qui est le fils du général en chef prussien Blucher.

Notre perte a été légere. L'Empereur coucha, le 16, à Peterswalde, et, le 17, retourna à Pirna.

Thielman, général qui a déserté du service de Saxe, a marché sur la Saal avec un corps de partisans et de déserteurs. Un colonel autrichien a aussi marché en partisan sur Colditz. Les généraux Margeron, Lefebvre-Desnouettes et Piré sont allés à la poursuite de ces partis, avec de fortes colonnes, et ils esperent en rendre bon compte.

Rapport du Prince de la Moskwa.

Sire,

Le 12e corps d'armée attaqua l'ennemi le 5, et le poussa avec une grande vigueur au-delà de Seyda; nous prîmes trois drapeaux, plusieurs pieces de canon et quelques centaines de prisonniers prussiens; le champ de bataille était couvert des morts de l'ennemi. Le lendemain, 6, le 4e corps déboucha à 8 heures du matin par Newendorf et Juterbock; l'ennemi commandait les hauteurs derriere Dennewitz. Le 7e corps marcha sur Rohebeck, et le 12e sur Ohna; je refusais ainsi ma gauche, et j'étais à portée de soutenir le 4e corps qui, au lieu d'attaquer, devait tourner Juterbock par sa droite, et masquer le mouvement que je voulais faire sur Dahme, et auquel je m'étais déterminé d'après la certitude que toute l'armée ennemie débouchait en grande hâte sur Dennewitz. L'avant-garde de l'ennemi fut culbutée par la division du général Morand, qui fit des prodiges de valeur. La division de cavalerie légere du général Lorge, mal engagée et ramenée en désordre, causa quelque confusion, que la bonne contenance de l'infanterie légere répara promptement. L'ennemi ayant été rapidement renforcé, tout le 4e corps se trouva engagé. Le 7e, qu'on avait attendu, arriva enfin, et j'ordonnai au général Régnier de charger vivement la droite de l'ennemi, pendant que le général Morand renouvellerait son attaque. Cette charge générale avait eu beaucoup de succès; l'ennemi venait de perdre beaucoup de terrain. La division Durutte se conduisit bien: 60 pieces d'artillerie tirerent à mitraille sur les troupes de l'ennemi qui étaient en désordre dans le ra-

vin entre Goldsdorf et Wilmersdorf ; enfin le 12e corps, qui prit une vive part à l'action, poussa la droite de l'ennemi sur son centre, séparé de sa gauche par le 4e corps. Dans ce moment, la bataille était gagnée ; mais deux divisions du 7e corps plierent, et tout ce corps en se retirant subitement et entraînant le 12e avec lui, changea l'état des choses. L'ennemi parvint à jeter ses masses entre le 4e et le 12e corps, qui combattaient encore avec la plus grande fureur. Je ramenai insensiblement le 4e de la droite du 12e. L'artillerie de position, placée sur les hauteurs entre Ohna et Donnewitz, remplit l'intervalle, et j'ordonnai alors la retraite. Le 4e corps l'effectua sur Dahme, et les 7e et 12e marcherent sur Schweinitz. Ce matin, l'ennemi, au nombre de 3 à 4000 hommes d'infanterie, avec du canon et 120 chevaux, venant de Luckau, a vivement attaqué Dahme. Le 33e régiment de ligne a marché contre lui, et l'a forcé de se retirer avec précipitation. Le pont de Herzeberg sur l'Elster a été brûlé. Nous en avons conservé deux autres, l'un au-dessus et l'autre au-dessous de cette ville. Demain, le 4e corps, avec une division de cavalerie légere, ira de Herzberg à Torgau. Les 7e et 12e corps, et deux autres divisions de cavalerie prendront des positions près de Torgau. La perte essuyée hier, est d'environ 8000 hommes et 18 pieces de canon ; celle de l'ennemi doit avoir été aussi forte, l'artillerie des différents corps ayant consommé une grande partie des munitions. Nous avions beaucoup de prisonniers en notre pouvoir, mais ils ont disparu dans la marche de nuit.

Torgau, le 7 Septembre, 1813,

(Signé) Le Prince de la Moskwa.

Paris, le 20 Septembre.

Les nouvelles suivantes de l'armée d'Italie ont été publiées le 12 de ce mois à Milan.

" Nous avons reçu des nouvelles de l'armée d'Italie jusqu'au 9. Il avait été publié un ordre du jour pour exprimer aux troupes la satisfaction que le prince avait de leur conduite à la prise des retranchements de Fusten, sous le

commandement du général comte Grenier. Les jeunes soldats ont rivalisé de courage avec les plus anciens, et tous les corps ont soutenu leur ancienne réputation."

Paris, le 22 Septembre.

Nous avons été quelques jours sans recevoir de nouvelles du quartier-général. Les dernieres lettres étaient du 11. Il en est arrivé aujourd'hui du 14, qui annoncent que Sa Majesté était encore à Dresde, et continuait de jouir de la meilleure santé. L'armée était magnifique et disposée de maniere à tirer parti de toutes les chances que la fortune lui offrirait. Les avantages partiels que l'ennemi avait obtenus sur quelques points, n'étaient pas assez importants pour apporter aucun changements dans les opérations de la grande armée, à la tête de laquelle était Sa Majesté. Nous avons reçu aujourd'hui des nouvelles de l'armée d'Italie, en date du 14 Septembre. Le quartier-général du vice-roi était à Leyback, et l'état des affaires continuait d'être satisfaisant.

Munich 15 Septembre.—Toutes les tentatives faites jusqu'ici par l'ennemi pour exciter des troubles dans le Tyrol, ont été vaines. Le général autrichien Hiller a fait distribuer partout des proclamations incendiaires qui n'ont produit aucun effet. Un individu nommé Speckbacher, un des anciens insurgents de 1809, a osé adresser à divers baillages une lettre dans le même dessein. Le commissaire général baron de Herchfeld n'y a répondu qu'en offrant une récompense de 1000 ducats à qui délivrerait le dit Speckbacher mort ou vif. Les dernieres nouvelles d'Inspruck disent que tout restait tranquille dans cette ville.

Augsbourg, le 18 Septembre.—Les habitants du Tyrol paraissent apprécier la tranquillité dont jouit ce pays. Les citoyens s'arment de toutes parts pour la maintenir. Ceux de Feldkirck ont offert d'imiter cette conduite digne d'éloges, et cet esprit patriotique se propage dans le Voralberg, où la conscription s'exécute avec le plus grand ordre.

Paris 23 Septembre.—Plusieurs lettres de Dresde nous informent que l'Empereur partit de cette ville, le 5 au matin, pour visiter les troupes qui occupaient le camp de Pirna, il n'était survenu de ce côté depuis plusieurs jours aucun événement remarquable. Il n'avait pas même été tiré un seul coup de canon. L'armée était occupée à ses

travaux ordinaires, et l'on avait établi la plus sévere discipline. Ainsi il ne s'était rien passé dans ces pays qui, aux yeux des hommes doués de bon sens, ait pu donner lieu aux bruits absurdes qu'on a fait circuler dans Paris. Ils n'ont pas même, ainsi qu'on peut le voir, une ombre de probabilité, et ils ne servent qu'à prouver les mauvaises dispositions, ou plutôt la coupable avidité de quelques spéculateurs qui les répandaient.

Francfort, 19 *Septembre*.—Nous avons vu passer ici divers marchands arrivant de France et des rives du Rhin et se rendant à la foire de Leipzic. Quelques jours après, nous en avons vu un certain nombre revenir. La peur les avait saisis sur la route. Ils ignoraient pourquoi ils rebroussaient chemin, et il est probable qu'à leur retour chez eux, ils y rapporteront la terreur panique dont ils ont été saisis. On peut supposer que voulant éviter le ridicule d'avoir eu peur, ils ne manqueront pas d'exagérer et d'agrandir les objets, ainsi que le font les hommes qui manquent de courage. Cependant quelques voyageurs venant de Dresde, sont arrivés ici et nous ont rassurés. Ils ont à la vérité rencontré quelques partis ennemis en différentes directions: mais ils ont bu et mangé avec ces maraudeurs, qui ne leur ont fait aucun mal, et qui étaient bien informés de la marche des colonnes françaises afin de les éviter. Ces détachements isolés n'en voulaient dans le fait qu'aux couriers et aux malles qui en général portent toujours quelque argent pour les officiers de l'armée. Tous ces rôdeurs font beaucoup de bruit et très-peu de besogne. Ils pillent des convois sans escorte, des maisons isolées, mais ils évitent avec soin des rencontres sérieuses. C'est une maniere de faire la guerre qui rapporte beaucoup et expose peu.

ARMÉE FRANÇAISE EN RUSSIE.

Tandis que les Français étaient à Moscou, ils prirent la maison de MM. Thomson, Rowan et Co., banquiers Anglais, pour y placer *la Chancellerie d'Etat*, à la tête de laquelle était Berthier. Ils quitterent la ville tellement en

hâte qu'ils laisserent derriere eux la plus grande partie de leurs papiers officiels, et entr'autres les états de la force de l'armée française, ainsi que des casualités ou pertes qu'elle avait essuyées en s'avançant sur Moscou. Ces papiers tomberent entre les mains de M. Rowan, lorsqu'il revint chez lui, et il en a été apporté ici par un voyageur anglais des copies exactes, les voici.

Etat de l'Armée Française, au Commencement de la Campagne contre la Russie.

Corps.	*Hommes.*
1er Maréchal Davoust	80,000
2e . . . . Oudinot	45,000
3e . . . . Ney	45,000
4e d'Italie, Vice-roi d'Italie, composé de la garde italienne, de 15,000 italiens et de 15,000 français	55,000
5e Westphaliens et autres Allemands, d'abord sous le commandement de Jérôme, puis, Jérôme ayant été renvoyé par Buonaparté, sous celui de Junot	30,000
6e Polonais, sous le prince Poniatowski . . .	60,000
7e Saxons, sous le général Régnier	30,000
8e corps auxiliaire prussien: 39,000 Prussiens, 15,000 troupes françaises, 10,000 troupes de la Confédération, sous Macdonald	60,000
9e Maréchal Victor. Troupes françaises, troupes de la confédération	45,000
10e corps, commandé par les maréchaux Moncey, Bessieres, et Mortier: 1°. 20,000 hommes de la vieille garde; 2°. 15,000 de la jeune garde; 3°. 5000 de la vieille garde à cheval	40,000
11e corps,—Maréchal Augereau, resta en Prusse. 1°., 15,000 hommes de troupes françaises; 2°., 10,000 de la Confédération du Rhin; 3°., 12,000 Napolitains; 4°., 4000 Suisses	41,000
12e Le corps autrichien auxiliaire, sous le prince de Schwartzenberg	30,000
Total des corps	561,000

Le corps de cavalerie, ou avant-garde sous Murat, auquel on avait joint 10,000 hommes d'infanterie légere 35,000

Le grand parc d'artillerie légere de 190 pieces, avec 400 caissons 3,000

Un grand parc d'artillerie de réserve à pied de 160 pieces, avec 800 caissons 4,000

(Ces deux corps étaient sous les ordres du général de division, inspecteur d'artillerie, comte Eblé.)

Un bataillon de pontoniers	900
Deux bataillons de sappeurs	1,800
Un détachement de mineurs	300
Dix-huit compagnies de sappeurs	1,800
Un bataillon de charpentiers	900
Dix ingénieurs maritimes	10
Trois bataillons du train pour la conduite des charriots et voitures	2,500
Un détachement de maçons	300
Quatre bataillons de boulangers	3000
Commissaires des vivres	2000

(Tout ce qui précede, montait avec la suite de l'Empereur, des maréchaux et généraux, du Roi de Naples, du Vice-roi d'Italie, médecins, chirurgiens et apoticaires 55,500)

Ce qui faisait monter le total général de la Grande-Armée, à 616,500

N. B. Chacun des corps de la Grande-Armée avait avec lui un parc d'artillerie légere de réserve, montant 166 pieces, et 528 caissons de munitions.

Outre cela, chaque division d'infanterie avait 16 pieces d'artillerie, chaque brigade en ayant huit.

Le total de l'artillerie des régiments de ligne était de 789 pieces, et de 1568 caissons.

La garde impériale seule avait 100 pieces de canon.

Total général des pieces d'artillerie. 1194.

ditto des caissons de munition 2768.

L'armée consistant en 12 corps formant 49 divisions, et 98 régiments de ligne, non compris les gardes.

(Cet état est copié des pieces originales dans la chancellerie du major-général de l'armée le prince de Neufchâtel.)

Pertes de l'Armée Française, antérieurement à son Entrée dans Moscou.

A la bataille de Witepsk, le 4e corps commandé par le viceroi d'Italie, perdit le général Roussel, et un général de de brigade polonais qui mourut de ses blessures, 3 colonels, 7 officiers supérieurs, 93 officiers et 3600 hommes tués ou blessés.

A la bataille de Smolensko, le 19 Août, le 3e corps commandé par le maréchal Ney, perdit deux généraux de brigade tués et un blessé.

Le 13e régiment d'infanterie légere perdit 1500 hommes et 48 officiers mis hors de combat, outre le colonel et tous les chefs de bataillon.

Le 14 d'infanterie légere perdit 1500 hommes, le colonel, 3 chefs de bataillon et 25 officiers.

Le 46e de ligne perdit un major, 3 chefs de bataillon, 39 officiers et 1136 hommes.

Le 4e de ligne perdit son colonel, deux chefs de bataillon, et 1500 hommes.

Le 72e de ligne perdit son colonel, deux chefs de bataillon et 1500 hommes.

Le 48e de ligne, un chef de bataillon, 21 officiers et 960 soldats.

La cavalerie commandée en chef par le Roi de Naples, eut en tués 2 généraux, 3 colonels, 2 chefs d'escadron, 25 officiers et 1800 hommes.

Les troupes polonaises perdirent un général de brigade, deux colonels, 5 chefs d'escadron, 25 officiers et 1900 hommes.

La légion portugaise perdit un chef de bataillon, 15 officiers et 569 hommes.

Le régiment espagnol de Joseph Napoléon perdit 14 officiers et 400 hommes.

Les deux régiments illyriens eurent 2 officiers supérieurs, 25 officiers inférieurs et 369 hommes mis hors de combat.

Les gardes perdirent 2 officiers et 5 sappeurs.

Total de la perte à la bataille de Smolensko.—Généraux tués ou blessés, 10; officiers du grand-état-major, 3; colonels tués ou blessés, 11; lieutenants-colonels, ditto, 23; majors, 2; officiers, 402; sergents et soldats, 13592.

Dans l'affaire de Mohilow, il n'y eut d'engagé que le 1er corps de l'armée, commandé par le maréchal Davoust, et le 3e régiment de chasseurs à cheval.

Ce dernier régiment eut deux chefs d'escadron, 30 officiers et 463 hommes mis hors de combat.

Le 108e d'infanterie légere, un chef de bataillon, un major, 27 officiers, 964 hommes.

Le 57e ditto, 3 chefs de bataillon, 39 officiers et 931 hommes.

L'artillerie perdit 5 officiers et 133 canoniers.

Le 7e d'infanterie légere de ligne, 1 chef de bat., 19 officiers et 391 hommes.

Le 46e ditto, un major, 11 officiers et 400 hommes.

Le 48e, 15 officiers, et 341 hommes.

Total de la perte à l'affaire de Mohilow.—2 majors, 6 chefs d'escadron, 7 chefs de bataillon, 141 officiers, 3988 soldats.

A la bataille de Smolensko, en avançant sur Moscou, dans la soirée où les corps des maréchaux Ney et Davoust se trouverent engagés.

Le général de division Gudin mourut de ses blessures sur le champ de bataille, ainsi que 2 généraux de brigade et 5 officiers de l'état-major-général.

Le 7e régiment d'infanterie perdit 4 chefs de bat., 43 officiers et 1900 hommes.

Le 15e ditto, perdit un chef de bat. 29 officiers et 92 hommes.

Le 21 ditto, perdit 9 officiers et 710 hommes.

Le 48e do. perdit 19 officiers et 696 hommes.

Le 46e ditto, fut presque entierement détruit.

Le 79e ditto, perdit 4 officiers et 563 hommes.

Le 3e corps, commandé par le maréchal Ney, perdit dans l'affaire du 21 Août, 2 généraux de brigade, 3 officiers d'état-major, 4 colonels. 3 chefs de bat., 123 officiers et 2690 hommes.

Perte totale dans l'Affaire du 21 *Août.*

Un général de division, tué.
Quatre généraux de brigade, tués ou blessés.
8 officiers d'état-major.
316 officiers ;
3492 sergents et soldats.

Perte totale dans les Affaires du 19 et 20 Août.

1 général de division ;
14 généraux de brigade ;
11 officiers d'état-major ;
28 colonels tués ou blessés ;
23 lieutenants-colonels ;
718 officiers ;
22012 sergents et soldats.

Depuis le 21 Août, lorsque l'armée quitta Smolensk, pendant la marche, il y eut seulement des affaires entre la garde avancée et l'arriere-garde russe. Le 1er Septembre, le 3e d'infanterie légere, qui, ce jour-là, formait l'avant-garde, chargea vivement l'arriere-garde russe. Un régiment de cuirassiers appartenant à cette derniere, mit le 3e d'infanterie légere complétement en déroute, lui prit 4 pieces de canon et 4 caissons, lui tua ou blessa 3 officiers supérieurs, 21 officier subalternes et 1360 hommes.

La perte de l'armée française du 21 Août au 5 Septembre, est comme ci-après :

1 général de brigade ;
2 colonels ;
6 officiers d'état-major ;
4241 sergents et soldats.

Bataille du 5 Septembre devant Mojaïsk.

Les corps suivants étaient dans l'action :

Le 1er corps, sous le maréchal Davoust.
Le 3me ditto, sous le maréchal Ney.
Le 4me (d'Italiens) sous le vice roi.
Le 5me, commandé par le duc d'Abrantes.
Le 6me (Polonais) sous les ordres du prince Poniatowski.

Les gardes impériales à pied, sous le duc de Conegliano, et le duc de Treviso, étaient en réserve.

La légion portugaise, le régiment espagnol, Joseph Napoléon, deux régiments de Croates, sous les ordres du général Canvial, en réserve.

Une division de chasseurs et lanciers de la cavalerie impériale sous les ordres du général Guillaume.

Les dragons de la garde impériale commandés par le général Laplace.

Les chevaux légers et la gendarmerie de la garde impériale, sous les ordres du duc d'Istrie.

Cinq divisions de dragons, hussars et chasseurs, sous les ordres du comte Montbrun.

Trois divisions de dragons sous les ordres du général Caulincourt.

Quatre divisions de cuirassiers sous le général Nansouty.

Une brigade de carabiniers à cheval, commandée par le général de France.

Quatre divisions de lanciers polonais, saxons, westphaliens et Français, sous le général de la Tour-Maubourg.

Un grand parc d'artillerie légere de la garde impériale, consistant en 150 pieces, commandé par le général comte Eblé.

Un parc de réserve de 160 pieces.

Un bataillon de marine de la garde impériale.

Le 7me corps (saxons) sous le général Régnier.

Total des Troupes présentes à la Bataille de Mojaïsk.

Infanterie - - - - - - - - -	143,000
Cavalerie légere - - - - - - -	33,000
Artilleurs à cheval - - - - - -	2,000
Artilleurs à pied - - - - - - -	2,500
Total	180,000 hom.

N. B.—Toute la cavalerie était commandée par le roi de Naples.

Perte de l'Armée Française à la bataille de Mojaïsk.

1er corps.—5 généraux de division ;
7 généraux de brigade ;
11 colonels ;
19 chefs de bataillon ;
13 officiers d'état-major ;
180 officiers de tout grade ;
10,019 sergents et soldats.

3eme corps.—2 généraux de division; 5 généraux de brigade, 8 colonels; 4 majors; 11 chefs de bataillon; 159 officiers; 10,640 sergents et soldats.

5eme corps.—2 généraux de division, 2 généraux de brigade, 2 colonels, 1 major, 11 chefs de bataillon, 114 officiers, 5,600 sergents et soldats.

6eme corps.—1 général de division, 2 généraux de brigade, 7 colonels, 1 major, 11 chefs de bataillon, 141 officiers, 6000 sergents et soldats.

7eme corps.—3 généraux de brigade, 4 colonels, 1 major, 7 chefs de bataillon, 3 officiers d'état-major, 113 officiers, 4864 sergents et soldats.

La légion portugaise et le régiment espagnol, Joseph Napoléon, et deux régiments italiens perdirent 3 chefs de bataillon, 1 major, 66 officiers, 1236 sergents et soldats.

La cavalerie légere perdit son général en chef, 2 généraux de brigade, 5 colonels, 9 chefs d'escadron, 193 officiers, 7389 soldats.

Les dragons perdirent leur général en chef, 1 général de brigade, 2 colonels, 5 chefs d'escadron, 64 officiers, 1364 soldats.

La brigade de carabiniers à cheval perdit son général en chef, 1 colonel, 2 chefs d'escadron, 15 officiers, 125 soldats.

La division de cuirassiers, perdit son général en chef, 1 général de brigade, 2 colonels, 2 majors, 5 chefs d'escadron, 53 officiers, 1124 soldats.

Les trois divisions de cavalerie de réserve perdirent 1 général de brigade, 2 colonels, 1 major, 3 chefs d'escadron, 19 officiers, 311 soldats.

L'artillerie à cheval perdit 1 colonel, 2 chefs d'escadron, 13 officiers, 544 soldats.

Total général de la perte de l'armée française: 17 généraux de division, 22 généraux de brigade, 57 colonels, 14 majors, 105 chefs de bataillons et d'escadron, 17 officiers d'état-major, 1367 officiers, 50,376 soldats, y compris les prisonniers, dont deux tiers blessés.

Liste des généraux les plus distingués qui ont été tués blessés.

Le général comte Montbrun, commandant en chef de la cavalerie légere, tué sur-le-champ de bataille; le général comte Caulincourt, gouverneur des pages de Napoléon; le

général Friant, nouveau général en chef des grenadiers de la garde, commandant la 1ere division du 1er corps, blessé; le général Belloy, commandant un corps d'artillerie, tué; le général comte Frédéric, tué; le chef d'état-major du 1er corps, tué; le général Rominé, le général de France; le général comte Compans; le général comte Nansouty; le général comte Grouchy; le général comte Sébastiani, blessés; le général comte Huart, chef d'état-major du 4eme corps; le général Legraud, le général Marion, le général Plaussane, le général baron d'Alton, mort de ses blessures; le maréchal Davoust fut blessé à la cuisse.

Généraux de division, 10 tués, 7 blessés.
Généraux de brigade, 15 tués, 14 blessés.
Généraux 25 tués, 21 blessés.

Derniers Moments du Général Moreau.

Extrait d'une Lettre de Toplitz du 4 Septembre.

Le général Moreau mourut hier matin. Il était occupé à donner son opinion sur des objets militaires, lorsque, passant avec l'Empereur de Russie derriere une batterie prussienne à laquelle ripostaient deux batteries françaises, l'une en front et l'autre en flanc, et dans le moment où Lord Cathcart et Sir Robert Wilson l'écoutaient, un boulet de canon lui frappa la cuisse et lui emporta la jambe, perça son cheval de part en part et lui fracassa l'autre jambe. Il poussa d'abord un grand cri, mais dès que la premiere grande douleur fut passée, il parla avec la plus grande tranquillité et demanda une cigarre. On l'emporta hors du champ de bataille sur un brancard formé de piques de Cosaques, et on le porta dans un village à une petite distance, qui pourtant se trouvait tellement exposé au feu de l'ennemi qu'on fut obligé dès qu'on eût bandé ses blessures, de l'emmener plus loin au quartier-général

de l'Empereur, où on lui fit l'amputation d'une jambe, lui, fumant pendant tout le temps de l'opération. Lorsque le chirurgien l'informa qu'il fallait aussi qu'il lui coupât l'autre, il fit l'observation, mais pourtant sans montrer ni peine, ni mauvaise humeur, au contraire avec le plus grand calme, que s'il avait su cela avant qu'on lui coupât la premiere, il aurait préféré mourir. Le brancard sur lequel on l'avait porté jusques-là n'était couvert que de paille mouillée, et d'un manteau tout trempé de la pluie, qui ne cessa de tomber toute la journée par torrents. On étendit alors quelques manteaux de plus sur lui, et on le plaça plus à son aise dans une bonne litiere, dans laquelle il fut porté à Dipposdelwalde; mais long-temps avant d'y être arrivé, elle fut encore percée de part en part par la pluie. Cependant il fut transporté en sûreté à Laun où il semblait aller assez bien, jusqu'à une longue conférence qui eut lieu entre lui et trois ou quatre généraux des alliés. Cette conférence l'épuisa complétement. Peu après il se trouva extrémement indisposé et le mal empira d'heure en heure. Pendant toutes ses souffrances, il supporta son sort avec un héroïsme et une grandeur d'âme sans égale, et par le calme et la sérénité qu'il faisait paraître, ceux avec lesquels il conversait encore auraient pu croire qu'il ne souffrait que très-peu. Il expira vers les six heures du matin.

Derniere Lettre du Général Moreau à son Epouse.

Ma chere amie,

A la bataille de Dresde, il y a trois jours, j'ai eu les deux jambes emportés d'un boulet de canon. Ce coquin de Buonaparte est toujours heureux.

On m'a fait l'amputation aussi bien que possible. Quoique l'armée ait fait un mouvement rétrograde, ce n'est nullement par revers, mais par décousu et pour se rapprocher du général Blucher. Excuse mon griffonage. Je t'aime et t'embrasse de tout mon cœur. Je charge Rapatel de finir.—

V. M.

Madame,

Le Général me permet de vous écrire sur la même feuille où il vous a tracé quelques lignes. Jugez de mon chagrin et de ma douleur par ce qu'il vient de vous dire.

Depuis le moment où il a été blessé, je ne l'ai pas quitté, et ne le quitterai pas jusqu'à sa parfaite guérison. Nous avons la plus grande espérance, et moi qui le connais, je puis dire la certitude que nous le sauverons. Il a supporté l'amputation avec un courage héroïque, sans perdre connaissance. Le premier appareil a été levé, et les plaies sont fort belles. Il n'a eu qu'un léger accès de fievre, lorsque la suppuration s'est établie, et elle a diminué considérablement.

Vous devez me pardonner tous ces détails ; ils sont aussi douloureux pour moi à tracer, qu'ils le seront pour vous à lire. J'ai eu besoin de courage depuis quatre jours, et j'en aurai besoin encore. Comptez sur mes soins, sur mon amitié, et tous les sentiments que vous m'avez inspirés l'un et l'autre, pour le servir. Ne vous alarmez pas. Je ne puis vous dire d'être courageuse, je connais votre cœur.

Je ne laisserai pas passer une occasion sans vous donner de ses nouvelles. Le médecin vient de m'assurer que si cela continue d'aller ainsi, dans cinq semaines il pourra aller en voiture.

Adieu, Madame et respectable amie, je suis bien malheureux.—J'embrasse la pauvre Isabelle.—Le plus dévoué de vos serviteurs,

Laun, le 30 Août 1813. RAPATEL.

Ier Septembre.—Il va bien et est tranquille.

LE GÉNÉRAL MOREAU.

Un événement terrible, inattendu, vient de plonger dans la douleur tous les gens de bien de tous les pays; nous voulons parler de la mort du général Moreau à laquelle on ne pouvait pas croire parce qu'elle était trop favorable aux projets du monstre qui l'a d'abord annoncée dans ses journaux, et qui avait osé la présenter comme une punition infligée par la Providence sur un homme qu'il cherchait à flétrir du nom de traître. Certes, lorsqu'on vit Buonaparté publier que le premier coup de canon tiré des remparts de Dresde avait blessé mortellement le général Moreau, il n'est personne qui n'ait classé cette nouvelle parmi ces fables inventées par le tyran pour tromper ses esclaves et se jouer de la crédulité de l'Europe. Au reste, s'il triomphe encore une fois dans la mort d'un des plus braves, des plus illustres des guerriers; si, parlant à des Français, il a encore pu impunément insulter à la mémoire d'un des hommes qui fut l'objet de leur admiration comme il est sans doute celui de leurs plus vifs regrets, si annonçant à une armée française qu'un coup de canon parti de ses rangs a précipité dans la tombe celui qui la conduisit si souvent à la victoire, il n'a pas soulevé son indignation par les termes méprisants dont il a accompagné cette affreuse nouvelle, croyons que c'est pour la derniere fois que les succès du crime et l'impunité de son audace auront déconcerté les conjectures et les vœux des hommes de bien, et que cette derniere catastrophe est le prélude immédiat de celle qui va réduire en poussiere Buonaparté et son gigantesque

empire ; on a pu voir que celui-ci qui se joue de tout ce qui est sacré parmi les hommes, a renouvelé à ce sujet l'hypothese impie de la protection d'une Providence à laquelle il ne croit pas, et que lui qui persécute tous les hommes fideles à leurs opinions religieuses, qui retient captif le chef de l'église dont il se dit le protecteur, a l'effronterie de présenter comme une punition du ciel un événement qui est très-commun dans les chances de la guerre. Sans doute que la mort d'un homme dont il a voulu, il y a quelques années, répandre le sang, et que l'opinion de la France et des militaires français protégea alors contre sa furie, a fait éclore sur ses levres un de ces sourires dont l'expression infernale n'appartient qu'à ses traits, et a rempli son cœur d'une joie féroce. Mais quelle qu'ait été dans cette circonstance son affreuse exaltation, c'est d'elle que date son supplice, et la mort de Moreau a attaché au sein de son persécuteur un vautour qui le déchirera jusqu'à la fin de son affreuse carriere.

Buonaparté avait jugé combien le voisinage de cet illustre général avait produit de sensation sur tout ce qui compose son armée effective, il avait pu juger à quoi tient la fidélité qu'on promet ou qu'on accorde à un tyran, et certes, la mort de celui dont la présence lui a valu cet avertissement terrible n'a point détruit le principe de ses dangers, ni confirmé le dévoûment des militaires qu'il a été obligé d'appeler sous ses étendarts, pour remplacer ceux que sa barbare et folle présomption a sacrifiés en Russie.

Après avoir vu les espérances, les vœux dont Moreau, à son arrivée parmi les alliés, était l'objet, il a vu le deuil que sa mort a répandu partout, et une voix secrette lui dit qu'un trône élevé sur les cadavres des hommes les plus pur

dont la France puisse s'honorer depuis cette révolution qui a produit tant de crimes et si peu de vertus, peut crouler en un instant sous l'indignation des Français, et par la défection d'une armée où l'on ne remarque plus les pillards de l'armée d'Italie, mais la plupart des anciens militaires qui ont fait leurs premieres armes sous Pichegru et Moreau. Il sera impossible à Buonaparté, malgré l'art avec lequel il présente ses calomnies, de persuader à des Français que Moreau était venu au quartier-général des alliés pour combattre contre sa patrie, pour aider des étrangers à lui donner des fers, et recevoir d'eux le salaire de cette trahison. L'amour que ce grand homme a toujours porté à son pays, cette ambition qu'il a toujours montrée de le servir et non de le subjuguer, sa conduite sage autant qu'héroïque au milieu des deux disgrâces qu'il avait essuyées, l'une sous le directoire, et l'autre sous l'influence de Buonaparté ; tout sert à répandre sur la dernière démarche qu'il a faite cet éclat pur et lumineux qui dissipe à jamais les nuages que la jalousie et la haine cherchaient à élever contre sa mémoire.

On ne peut que déplorer vivement la perte d'un homme dont le nom et les talents devaient être d'un si grand poids dans la lutte formidable qui s'est établie entre les souverains légitimes et l'oppresseur des libertés de la France et de l'Europe ; et soit qu'on se rappelle les espérances dont ce général était l'objet, soit qu'on envisage l'influence que, dans le peu de jours qu'il a été au milieu des alliés, il a eue sur leurs plans, on doit regarder sa mort comme un événement désastreux pour la cause de l'ordre social.

Après s'être résigné pendant plusieurs années à toutes les privations de l'exil et à une obscurité que ses partisans ne pouvaient approuver, le général Moreau a reparu tout à coup sur le

théâtre des événements, et sa venue a été saluée par les vœux d'une grande partie de la France et de tout le reste de l'Europe. Son nom annonçait un homme sage dans ses opinions politiques, modeste dans la victoire, et proscrit pour avoir refusé de courber la tête sous la verge d'un tyran qui a trouvé tant d'êtres dociles à ses volontés.

Dès le moment que les Français l'ont vu arriver parmi les alliés, ils ont dû se rassurer sur le but de la guerre, et penser qu'on voulait plutôt leur rendre la liberté, le repos et le bonheur, qu'user envers eux de représailles pour tous les désastres dont ils ont été les instruments.

Malgré les inculpations que les journaux du tyran ont si lâchement publiées contre ce général, nous sommes persuadés qu'aucun être sensé n'a pu supposer à celui-ci des vues d'intérêt personnel ou d'ambition dans la démarche décisive qu'il avait faite. Il ne pouvait courir après la fortune, la sienne suffisait à la modération de ses désirs ; ni après la renommée, puisqu'il avait assez de gloire ; ni après un rang militaire qu'il ne pouvait obtenir chez une puissance étrangere d'une maniere assez stable ou assez relevée pour le replacer dans l'élévation où il s'était trouvé autrefois : il était donc animé par les motifs les plus purs, par le patriotisme le plus noble et le plus ardent, enfin par le désir d'arracher son malheureux pays à la tyrannie d'un étranger.

Aussi long-temps qu'il avait pu espérer que cette tyrannie serait détruite par les Français eux-mêmes, il est resté dans une inaction que ses propres amis lui ont reprochée ; mais lorsqu'il a été convaincu que le despotisme de Buonaparté était trop profondément organisé, soutenu même par des intérêts trop puissants pour pouvoir être détruit par une commotion intérieure, lorsqu'il a vu que les désastres épouvantables de

la campagne de Russie n'avaient pas soulevé contre lui les peuples qu'ils avaient jetés dans le deuil, il a dû penser qu'il n'y avait plus d'élasticité dans le cœur des Français, que l'habitude de souffrir et d'obéir avait détruit en eux tous les ressorts de l'action et de la volonté, et que ce n'était plus qu'en combattant corps à corps leur tyran qu'il pouvait les affranchir.

Dès lors il s'est déterminé à braver l'opinion des lâches qui s'obstinent à voir une patrie dans un vaste tombeau, et qui parlent des devoirs qui attachent un homme à son pays lorsqu'eux-mêmes oublient tous les sentiments d'honneur et d'humanité, pour seconder le monstre qui asservit le leur, et s'exposant même aux reproches de quelques-uns de ses amis, il est allé plein de confiance dans la loyauté et l'élévation d'âme des souverains alliés, leur offrir ses services contre l'ennemi de sa patrie et du genre humain.

Il n'est pas douteux que son arrivée n'ait produit parmi ses compagnons d'armes un effet qui a vivement alarmé le tyran, et que sans le coup fatal qui a détruit une si belle vie, son nom seul eût suffi pour désorganiser ces vieilles bandes dont la bravoure est l'unique ressource de Buonaparté. Celui ci a tellement senti le péril éminent où l'avait jeté la démarche de ce grand capitaine, qu'il a cherché à effrayer l'imagination des généraux qui seraient tentés de l'imiter, en le présentant comme poursuivi par la vengeance céleste, et poussant au sein des montagnes de la Bohême des cris arrachés également par la douleur, le désespoir et le remords. Il savait bien, lorsqu'il avait recours à ce lâche artifice, que ce grand homme avait supporté la plus douloureuse des opérations avec une fermeté héroïque et que la seule douleur qui affectait son cœur était celle de perdre les espérances dont il s'était flatté et les moyens de contribuer au salut de son pays.

Il n'est pas douteux que dans les vastes projets qui occupaient ce grand homme, était celui de rendre aux Français, avec des garanties qui prévinssent toutes les vengeances et toutes les réactions dont on les a si long-temps effrayés, l'ancienne famille qui, pendant tant de siecles, avait régné sur eux. Mais ce n'était point par la force des armes qu'il voulait leur imposer les seuls maîtres qui leur conviennent; il s'attendait que, n'étant plus intimidés, ils auraient recours au moyen si simple et si noble de terminer leurs souffrances en rétablissant la légitimité qui, tout-à-coup, les replace au rang des nations et termine en un instant la longue et douloureuse crise de leur révolution.

Dernier Bulletin Français.

Sa Majesté l'Impératrice, Reine et Régente, a reçu les nouvelles suivantes de l'armée, en date du 19 Septembre:

Le 17, à deux heures de l'après-midi, l'Empereur monta à cheval, et au lieu d'aller à Pirna, se rendit aux avant-postes. S'étant aperçu que l'ennemi avait préparé une grande quantité d'abattis pour défendre la descente des montagnes, Sa Majesté le fit attaquer par le général Duvernet, (Mouton) qui, avec la 42e division, s'empara du village d'Arbesan, et rejetta l'ennemi dans la plaine de Toplitz. Il était chargé de manœuvrer de maniere à reconnaître complétement la position de l'ennemi et à l'obliger de démasquer ses forces. Ce général réussit à exécuter parfaitement ses instructions. Il engagea une vive canonade, hors de portée du canon, et qui fit peu de mal; mais une batterie autrichienne de 24 pieces ayant abandonné sa position pour approcher la division Duvernet, le général Ornano la fit attaquer par les lanciers rouges de la garde. Ils prirent ces 24 pieces, et sabrerent tous les artilleurs; mais ils ne purent emmener que les chevaux, deux pieces de canon et un avant-train.

Le 18, le comte de Lobau restait dans la même position occupant le village d'Arbesan, et tous les débouchés de la plaine. A quatre heures après-midi, l'ennemi envoya une division pour surprendre la hauteur au-dessus du village de Keinitz. Cette division fut repoussée, *l'épée dans les reins*, fut canonée à mitraille pendant une heure. Le 18, à neuf

heures du soir, Sa Majesté arriva à Pirna et le 19, le comte de Lobau reprit de nouveau ses positions devant Hollendorff et le camp de Giesherbel. *La pluie tombait par torrents.*

Le Prince de Neufchâtel est indisposé. Il a eu un léger accès de fievre.

Sa Majesté se porte fort bien. (*Moniteur du 27.*)

Frontieres de Saxe, le 17 Septembre.

Le 12 Septembre, le quartier-général Autrichien était encore à Toplitz. On dit que les Empereurs de Russie et d'Autriche, et le Roi de Prusse se sont retirés à Prague.

Nous sommes assurés que le corps d'armée commandé par le duc de Castiglione (maréchal Augereau) qui s'était assemblé dans les environs de Wurtzbourg, s'est mis en marche sur Bareuth et Egra. Il paraît que c'est pour effectuer sa jonction avec la Grande Armée dans l'intérieur de la Bohême, en prenant la route de Rakonitz à Prague.

Paris, 26 Septembre.---Le maréchal duc de Valmy a reçu à Mayence, un courier de Dresde, le chargeant de faire savoir à Paris que jusqu'au 19 Septembre, il ne s'était rien passé de nouveau à l'armée, et qu'il était possible qu'il se passât quelque temps avant qu'on ne dépêchât un courier, de maniere qu'on ne devait pas être étonné, si l'on restait quelques jours sans recevoir de nouvelles.

Augsbourg, 20 Septembre.---Le général Wrede a encore son quartier-général à Braunau, et rien n'annonce qu'il soit disposé à le changer.

Les troupes qu'il commande ne sont point inquiétées dans leurs positions. Il paraît que les Autrichiens qui sont de ce côté-là, ne sont pas en état de faire aucune entreprise.

Le corps d'armée autrichien est encore posté dans les environs de Schwanenstadt, Lambach et Vogelbruck. Le quartier-général autrichien continue à Winsbach.

La garnison de Saltzbourg a été renforcée; elle est abondamment approvisionnée.

La forteresse de Kufstein est dans un état de défense excellent. Les redoutes qui entourent la ville de Rattenberg sont bordées d'artillerie. Ces deux positions commandent les approches par la vallée du bas Inn.

Il n'y a eu aucun changement dans le Tyrol. Toute la partie allemande témoigne les meilleures dispositions, et un grand dévoûment au roi de Baviere. Les Tyroliens restent sourds à toutes les proclamations. Il ne s'est encore montré aucun détachement autrichien au-delà du mont-Brenner, qui sépare le Tyrol allemand du Tyrol français.

L'ennemi avait marché sur Fiume et menaçait Trieste; il se présenta en même temps par les routes de Neustadt et de Cette. La prise des retranchements de Feistritz et de Label permit à Son Altesse le vicerοi de se porter le 10 à Laybach, d'où il ordonna au général Pino de marcher avec quelques brigades sur Adelsberg. Ce mouvement menaçait en même temps Trieste et Fiume; aussi l'ennemi n'hésita pas à se retirer des environs de Trieste, afin de couvrir Fiume en se concentrant sur Lippa, dans une position retranchée.

Le 12 Septembre, le vice-roi poussa une forte reconnaissance à St. Marien, sur la route de Neustadt à Karlstadt. On trouva l'ennemi dans une position qui commandait une plaine marécageuse qu'on ne pouvait traverser que sur une chaussée. Des montagnes couvertes de bois d'une étendue considérable, appuyaient ses flancs. Son Altesse prit une position, et après avoir, le 13, reconnu le terrain, ordonna des mouvements qui avaient pour objet de tourner la position de l'ennemi

A peine S. A. R. était-elle de retour à Laybach qu'il expédia le général Pino avec ordre de forcer la position de Lippa. Ce général exécuta cet ordre le 14, avec beaucoup d'intrépidité. L'ennemi eut, en cette occasion, 300 tués ou blessés; on lui prit environ 100 prisonniers et une piece de canon. L'archiduc Maximilien était présent à cette affaire. Le général Nugent commandait les troupes autrichiennes.

Le 14, le vice-roi alla à St. Marien pour y attaquer l'ennemi, qui s'apercevant des mouvements qui avaient lieu sur ses flancs, abandonna la position qu'il occupait, et celle de Weichselburg, deux lieues plus loin, et se retira sans vouloir combattre. Il perdit 10 officiers et 40 hommes qui furent faits prisonniers. Il eut environ 180 hommes tués ou blessés par le feu des tirailleurs. La position que le vice-roi prit à la conclusion de cette affaire était environ trois lieues au-delà de Weichselburg.

Le 17 *Septembre*.—Son Altesse Sérénissime le Prince Vice-roi ayant laissé quelques bataillons dans la position de Weichselburg, en retira les autres troupes pour les opérations qu'il méditait. L'ennemi saisit ce moment pour attaquer en force les troupes qui étaient dans Weichselburg. Elles firent bonne contenance. Pendant plusieurs heures elles vinrent en contact à la baïonnette, et la compagnie de grenadiers du 67eme régiment culbuta tout ce qui lui était opposé. Néanmoins, il fut nécessaire de céder à une force très-supérieure en infanterie, soutenue par de la cava-

lerie, d'autant plus qu'à la faveur des bois et des montagnes, l'ennemi avait porté quelques colonnes sur les derrieres de nos troupes. La retraite fut ordonnée et effectuée en bon ordre à Saint Marien, deux lieues en arriere de Weichselburg. L'ennemi fit environ 100 prisonniers, après nous avoir tué 60 hommes. Il perdit aussi nombre d'hommes et nous lui avons fait quelques prisonniers.

(La masse de traductions de gazettes officielles que nous donnons aujourd'hui, nous force de renvoyer au prochain Numéro, nos observations sur la marche de cette campagne *qui tire à sa fin*, et peut-être d'une maniere à laquelle on ne s'attendait gueres.)

DE LA TYDOLOGIE,

OU

DE LA SCIENCE DES MARÉES,

Par le Chevalier de SADE, *Officier de la Marine de* S. M. T. C. *et Capit. d'Artillerie de* S. M. B.

[Trois volumes in-8vo, qui se trouvent chez Deboffe, Dulau, Deconchy, et Boosey.]

Cet ouvrage est moins un traité sur les marées qu'une imitation du *Novum Scientiarum Organum*, du chancelier Bacon. La *Tydologie* est le noyau sur lequel l'auteur rapporte les diverses méthodes qui ont jusqu'à présent été usitées pour l'avancement des connaissances humaines, et il examine les avantages qu'elles ont eus dans les différentes circonstances où on les a employées. Cet ouvrage convient par conséquent à toutes les personnes qui s'intéressent aux sciences, même à celles de la politique et de la législation.

Les botanistes, les astronomes, les anatomistes, les géometres, les chymistes, y trouveront un grand nombre de problêmes et de solutions d'un nouveau genre, et qu'il leur est indispensable de connaître pour les progrès ultérieurs de ces sciences.

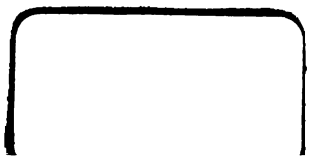
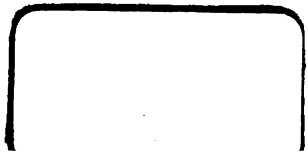
Les géologistes, et en général les naturalistes, y verront avec plaisir les preuves géométriques du déluge universel, les rapprochements de l'histoire et des anciennes chronologies qui les appuient, et les conséquences géographiques qui en ont été les résultats : comme l'origine des déserts d'Afrique et de la Méditerranée, les coupes et les dessins des continents de la terre, la répartition des grandes îles, la formation et la correspondance de l'Archipel, de la côte de Norvége et de celui du détroit de Magellan, etc. etc. etc.

Mais c'est surtout pour les honnêtes gens que cet ouvrage a été composé. Les amis de l'ordre, des idées religieuses, du parti des catholiques, des corps monastiques, etc. seront satisfaits de la maniere vigoureuse avec laquelle l'auteur combat et réfute les sophismes philosophiques et révolutionnaires qui ont égaré tant de bons esprits dans le 18e siecle. Le chapitre IV de ce livre est, pour ainsi dire, une histoire complette du caractere des savants de Paris, et des manœuvres qu'ils ont employées pour favoriser la révolution et la destruction de la monarchie française. Ce plan a forcé l'auteur d'insérer dans son ouvrage beaucoup d'anecdotes peu connues mais marquantes, sur les académiciens français, sur les nouvelles mesures et les anciens ministres de la France, sur le gouvernement de l'Angleterre, sur la guerre actuelle de l'Espagne sur l'invasion de Moscou, etc. etc. etc.

Nous sommes sûrs qu'on ne pourra le lire qu'avec plaisir et intérêt. Lorsque nous serons moins surchargés de matériaux, nous en donnerons des extraits qui feront connaître le style et la maniere de l'auteur.

FIN DU QUARANTE-DEUXIEME VOLUME.

Imprimé pour SCHULZE et DEAN, 13, Poland-St. Oxford-St. chez lesquels on peut souscrire

13

25